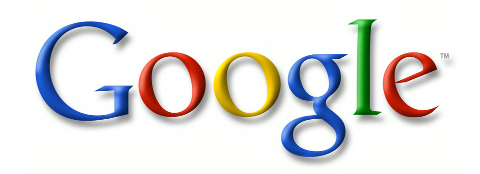
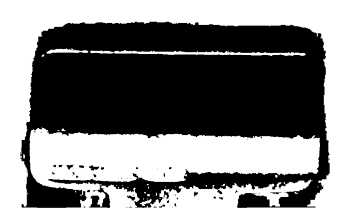









BIBLIOTHEQUE
D. 201.

HISTOIRE

UNIVERSELLE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE)

HISTOIRE

UNIVERSELLE

PAR

CÉSAR CANTU

TRADUITE

PAR EUGÈNE AROUX

ET PIERSILVESTRO LÉOPARDI

REVUE PAR

MM. AMÉDÉE RENÉE, BAUDRY, CHOPIN, DEHÈQUE, DELATRE
LACOMBE ET NOEL DES VERGERS

TROISIÈME ÉDITION PARISIENNE

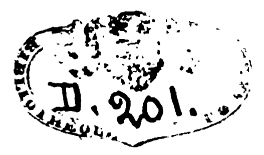
entièrement revue

D'APRÈS LA DERNIÈRE ÉDITION ITALIENNE

PAR M. LACOMBE

SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

TOME TROISIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LXXIX

HISTOIRE

UNIVERSELLE.

LIVRE IV.

SOMMAIRE.

Successeurs d'Alexandre. — La Syrie et les Séleucides. — Les Lagides en Égypte. — La Macédoine et la Grèce. — Grande-Grèce. — Carthage. — Première guerre punique. — Deuxième guerre punique. — Guerre des Romains en Europe et en Asie. — Intérieur de Rome. — Les Achéens et la seconde guerre macédonienne. Conséquences de cette guerre. — Les Hébreux. — Soumission de la Grèce et abaissement de la Syrie. — Troisième guerre punique. — Littérature grecque. — Beaux-arts et sciences. — Philosophie. — Art du dessin. — Culture des Romains. — La Chine : le pays et ses habitants. — Temps très reculés. — Considérations sur les antiquités des Chinois. — Première, deuxième et troisième dynastie. — Lao-Tseu. — Confucius. — Constitution. — Écriture et langue. — Arts et sciences. — Littérature. — Mœurs. — Épilogue.

CHAPITRE PREMIER.

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

« Après qu'Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine, « eut défait Darius, roi des Perses et des Mèdes, il livra « encore beaucoup de batailles, prit les villes les plus fortes, « mit à mort les rois de la terre, parvint aux limites du « monde, s'enrichit des dépouilles d'une multitude de peu- « ples, et la terre se tut devant lui. Il réunit des forces im- « menses; avec son armée, d'une valeur indomptable, il se « rendit maître des nations et de leurs princes, qui devinrent « ses tributaires, et son cœur s'enfla d'orgueil. Après cela, il « tomba malade, et, s'apercevant de sa fin, il fit venir en sa « présence les grands de sa cour qui avaient été élevés avec « lui dès leur première jeunesse, et leur partagea son « royaume (1). » Il s'écriait en mourant : *Je laisse l'empire*

(1) Machabées, liv. I, ch. I.

au plus fort; car je prévois que mes amis célèbreront mes funérailles, les armes à la main, par des combats funèbres.

En effet, le jour même où il donna à ses soldats sa main mourante à baiser, cavaliers et fantassins furent au moment de se charger aux portes de Babylone (1); puis, quand deux jours après ses amis réunirent en conseil les principaux chefs de l'armée, les soldats et le peuple accoururent en foule, et beaucoup de ceux qui n'avaient pas été convoqués firent irruption à grand bruit dans l'assemblée, reprenant ainsi l'ancien droit macédonien de délibérer tous sur les intérêts communs. Perdiccas déposa sur le trône d'Alexandre les insignes royaux, avec l'anneau du prince, déclarant renoncer au pouvoir que celui-ci semblait lui avoir conféré en remettant cet anneau entre ses mains. Il dit que l'empire avait besoin d'un chef, que Roxane était enceinte, et que, si elle donnait le jour à un fils, il devait succéder à son père. Néarque approuva que le diadème passât à un descendant de leurs rois, mais il ajouta qu'il était urgent d'avoir tout de suite un chef, sans attendre l'accouchement incertain de Roxane, et il proposa Hercule, qu'Alexandre avait eu de la danseuse Barsine; mais la phalange manifesta son improbation en choquant ses armes. Ptolémée était d'avis d'établir une régence jusqu'à ce que l'on eût un prince capable de régner; d'autres voulaient donner la royauté à Perdiccas; enfin Méléagre proposa Arrhidée, frère naturel d'Alexandre, et la phalange, affectionnée à la race de ses rois et au nom de Philippe, que ce prince avait pris, approuva ce choix à grands cris, malgré l'extrême mécontentement des généraux, dont l'unique but était de s'emparer de l'autorité, chacun pour soi et à l'exclusion des autres.

On portait donc au temple de Jupiter Ammon (2) les restes

(1) DIODORE DE SICILE, qui puisa ses renseignements dans l'ouvrage de JÉRÔME DE CARDIE, écrivain contemporain, fournit dans ses livres XVIII, XIX et XX la principale base du récit des faits de cette époque. ARRIEN avait écrit l'histoire des successeurs d'Alexandre; mais elle a été perdue, sauf quelques fragments conservés par PHOTIUS. Nous nous sommmes aidé aussi de PLUTARQUE dans les *Vies d'Eumène*, *de Démétrius et de Phocion*; de JUSTIN, dans le livre XIII, et de quelques autres qui ont été examinés et mis à contribution par MANNERT, *Histoire des successeurs d'Alexandre*; Leipzig, 1786. Voyez aussi CHAMPOLLION-FIGEAC, *Annales des Lagides*; Paris, 1819. DROYSEN, *Geschichte Alexander des Grossen*; Berlin, 1832. FLATHE, *Gesch. Macedoniens und der Reiche welche von macedonischen Kœnigen beherrscht wurden*; Leipzig, 1832-34, 2 vol. in-8.

(2) Diodore décrit (liv. XVIII, ch. XXVI-XXVIII) le char funèbre d'Alexandre

du héros macédonien, et déjà ses amis formaient le dessein d'exterminer sa famille et de se partager ses dépouilles. A force d'employer l'épée dans les combats, ils avaient contracté ce besoin d'action qui ne trouve à se satisfaire qu'en se plongeant dans le carnage; privés désormais d'un but commun et d'un chef, il était facile de prévoir leurs sanglantes dissensions. De la famille d'Alexandre il restait Roxane, sa veuve, qui, trois mois après, mit au monde un fils, héritier du nom paternel et de l'empire; Hercule et Arrhidée, fils et frère naturels du monarque défunt; sa cruelle et orgueilleuse mère Olympias; sa sœur Cléopâtre, aussi veuve; l'adroite Eurydice, fille de Cyane, sa tante, mariée plus tard à Arrhidée; enfin Thessalonice, fille de Philippe, qui épousa Cassandre de Macédoine.

Famille d'Alexandre.

Cratère, l'un des plus vieux généraux, était absent, ainsi qu'Antipater, autre débris de la cour de Philippe. Ce prince, en l'élevant aux premiers honneurs, avait mis en lui une telle confiance qu'il s'écria une fois : *J'ai dormi profondément, parce qu'Antipater veillait.* Alexandre en fit aussi très grand cas, au point de lui confier non-seulement la Macédoine, mais toute la Grèce, dont le moindre soulèvement aurait pu arrêter les triomphes de l'armée d'Asie. Fidèle à son maître sans en être l'esclave, il conserva son estime tant qu'il vécut; désormais il se voyait réduit par la nécessité à se maintenir au pouvoir avec la famille royale ou à tomber avec elle. Les autres généraux survivants étaient Léonnat, Lysimaque, Ariston, Perdiccas, Ptolémée, Peuceste, Pithon, déjà fameux sous Alexandre; Eumène, Méléagre, Antigone, Séleucus, qui s'illustrèrent dans les querelles dont la mort du conquérant fut suivie. Perdiccas, qui l'emportait sur tous par sa naissance, par son grade, par la confiance d'Alexandre et des nobles macédoniens, se mit à la tête de la régence au nom du prince à naître; Méléagre, fort du vœu de la phalange, prit avec Attale parti pour Arrhidée, prince faible de corps

Ses généraux.

ainsi que la pompe de ses obsèques, dont les préparatifs durèrent deux ans. Beaucoup d'érudits se sont exercés sur ce monument singulier, en essayant d'en donner la meilleure explication possible, c'est-à-dire en le dessinant; mais, sans parler du marquis Poleni et du comte de Caylus, qui s'y employèrent avant que notre époque eût mis en lumière tant d'antiquités grecques, Sainte-Croix aussi le reconstitua, autrement que ne le fit Quatremère de Quincy, dont on peut voir la description et le dessin, fait sur une assez grande échelle, dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. IV.



et d'esprit, sous le nom duquel il agissait à son gré ; il sut, en outre, faire placer à côté de Perdiccas Antipater et Cratère. Mais Perdiccas parvint à se débarrasser de Méléagre et de ceux qui le secondaient ; une fois même, il fit écraser trois cents soldats sous les pieds des éléphants ; puis, afin que chacun des

Premier partage.

généraux pût satisfaire son ambition, il partagea entre eux plusieurs royaumes, en apparence pour les administrer, en fait pour y exercer le pouvoir souverain. Ptolémée, fils de Lagus, eut l'Égypte ; Léonnat, la Mysie ; Antipater et Cratère, les États d'Europe ; Antigone, la Phrygie, la Lycie, la Pamphylie ; Lysimaque, la Thrace ; Eumène obtint la Cappadoce et la Paphlagonie, qui étaient encore à subjuguer ; Pithon, la Médie, où il eut bientôt à soutenir une guerre dangereuse.

Perdiccas ne réserva rien pour lui, déguisant sous une apparence de désintéressement le désir de rester à la tête de l'armée et de la régence ; mais, s'il croyait par cette ruse avoir conquis l'autorité, le soulèvement général dut bientôt le désabuser. En effet, cette grande pensée d'Alexandre de faire marcher l'Europe contre l'Asie et d'allier l'une à l'autre dans l'unité du commerce et des intérêts fit place aux misérables intrigues, aux rivalités, tantôt ouvertes et secrètes, tantôt violentes et lâches, au moyen desquelles durant vingt-deux ans ces chefs, qui voulaient tous commander et non obéir, se supplantèrent l'un l'autre.

Grèce.

Déjà, du vivant d'Alexandre, la Grèce se plaignait de ces expéditions lointaines, qui l'épuisaient sans avantage apparent, d'autant plus qu'il traitait les Hellènes avec une orgueil-

324.

reuse dureté. A peine eut-il donc fermé les yeux, que des soulèvements éclatèrent en Europe et en Asie ; ceux qu'il avait répartis dans de nouvelles colonies, parmi lesquels se trouvaient des factieux bannis de leur patrie et des vétérans qui avaient combattu à Issus et à Arbelles, composèrent une armée de vingt-trois mille hommes, tant cavaliers que fantassins ; or, comme ils la voyaient grossir de ville en ville, ils pensaient s'ouvrir le passage, revenir en Europe et y opérer des changements à leur profit. Ils avaient à leur tête Philon d'Ænos et Lypodore ; mais Perdiccas envoya contre eux dix-huit mille hommes commandés par Pithon, qui, à l'aide des troupes que lui fournirent les satrapes de différentes provinces, et plus encore par la trahison de Lypodore, remporta une victoire complète. Pithon, cependant, loin de vouloir les exterminer, se proposait de les gagner et de s'en faire un

appui pour se ménager une souveraineté indépendante; mais Perdiccas, qui avait deviné ses projets, les avait prévenus en donnant l'ordre exprès, aux trois mille Macédoniens qu'il lui avait envoyés pour cette expédition, de ne point accorder quartier aux révoltés. Aussi, bien que Pithon leur eût promis la vie et la liberté dans les résidences que leur avait assignées Alexandre, les Macédoniens les assaillirent et les massacrèrent. Perdiccas profita de la circonstance, et, dans la chaleur de la victoire, il fit casser aux cris de la multitude les règlements d'Alexandre qui auraient pu l'empêcher de disposer à son gré des forces et du trésor de l'État.

L'incendie ne fut pas aussi facile à éteindre en Europe, où les dispositions hostiles des Athéniens et des Étoliens, déjà mécontents du rappel des exilés ordonné par Alexandre, finirent par éclater contre Antipater. Léosthène, habile capitaine, qui avait conduit cette trame, se chargea de diriger la guerre une fois qu'elle fut déclarée. Les Locriens et les Phocidiens se réunirent à sept mille Étoliens; les Athéniens, excités par les orateurs Hypéride et Démosthène, rappelé de l'exil, chassaient les garnisons, et, bien que Phocion leur conseillât de ne pas avoir recours à la violence, ils se vantaient d'être prêts à renouveler pour la liberté de la Grèce les prodiges héroïques de Marathon et de Salamine.

Mais combien la Grèce était changée depuis ce temps! Des lois sévères se voyaient encore gravées sur l'airain et sur le marbre; mais l'argent, l'intrigue et le bavardage des sophistes étaient tout-puissants dans Athènes. La flotte qui avait vaincu celle des Perses exerçait maintenant la piraterie, et les capitaines des forces navales communes rançonnaient les îles et les côtes qui ne voulaient pas se racheter du pillage. L'expédition d'Alexandre avait détourné le commerce du Pirée; dans Rhodes et dans Alexandrie se multipliaient les écoles, qui jadis semblaient le privilège d'Athènes. D'excellents artistes y brillaient encore, bien qu'Alexandre en eût emmené plusieurs avec lui; mais ils travaillaient désormais pour les rois et non pour le peuple. La musique et la danse, l'occupation des esprits qui n'ont pas celle des affaires publiques, étaient plus cultivées que l'éloquence, l'histoire et la poésie. Trois mille acteurs célébrèrent les jeux en l'honneur d'Éphestion, et Démosthène reprochait à ses concitoyens de prodiguer l'argent pour le théâtre, tandis qu'ils pourvoyaient si mesquinement aux besoins de la guerre. Corruption.



L'exercice des armes était abandonné à des mains mercenaires; Sparte seule entretenait l'esprit guerrier, mais elle avait perdu ses vieilles institutions politiques, et rien ne restait pour mettre obstacle au débordement des mœurs. A ses sobres banquets, à son brouet noir, avaient succédé des repas exquis qu'on servait sur des tapis précieux; l'éducation s'était amollie, et la femme dépravée. D'après cela, que l'on songe au spectacle que devait offrir la voluptueuse Athènes. Les sommes énormes répandues par les corruptions de Philippe et la générosité d'Alexandre avaient accumulé d'immenses richesses dans les mains de certains hommes, qui les employaient à construire des maisons rivalisant avec les édifices publics de la ville la plus renommée pour sa magnificence. Épicrate possédait six cents talents (1).

Les fonctions publiques, la piraterie, les services vendus, le loyer des esclaves, étaient autant de sources de lucre; on tirait avec avidité de la Syrie, de Rhodes, de la côte d'Asie, les vins, les étoffes, les objets de luxe, tant pour les consommer à l'intérieur que pour les transporter dans les villes situées sur les côtes de la mer Noire. D'autres s'enrichissaient au métier de sophiste, en soutenant le pour et le contre, en flattant les rois et les hommes puissants, en tenant enfin des maisons de prostitution des deux sexes; car la débauche, ne se couvrant plus de cette délicatesse dans laquelle elle semblait chercher son excuse au temps d'Aspasie, affichait publiquement son obscène trafic.

Guerre lamiaque.

Avec de pareilles mœurs, pouvait-on espérer que la Grèce s'unît dans cet accord de volontés qui la fit triompher des Perses? Et lorsque Démosthène voulait ramener les jours glorieux du passé, n'était-il pas égaré par le délire d'un patriotisme trop crédule? Dès la première chaleur du soulèvement, les Béotiens, découragés par les ruines de Thèbes qu'ils avaient sous les yeux, refusèrent de prendre les armes, et Corinthe en fut empêchée par la garnison macédonienne. Les
323-321. Spartiates, ayant tenté, sous Agis II, de secouer le joug macédonien, avaient essuyé une défaite dont ils se ressentaient encore, et d'ailleurs ils n'auraient pas consenti à marcher sous le commandement des Athéniens. Les autres Grecs se joignirent à Léosthène, qui attaqua Antipater près des Ther-

(1) Près de trois millions et demi, et trente en proportion de la valeur actuelle de l'argent.

mopyles et le défit. Les Macédoniens furent obligés de se retirer sur Lamia, ville située au confluent de l'Achéloüs et du Sperchius, et qui donna son nom à la guerre.

Les insurgés poussaient l'ennemi avec vigueur, quand les 323
Étoliens furent rappelés dans leur patrie par une invasion des Æníanes. Antipater appela donc à son aide Léonnat, qui vint avec une puissante armée pour délivrer Lamia. Antipholus, digne successeur de Léosthène, qui avait péri sur le champ de bataille, le vainquit et le tua; mais, comme les milices s'étaient dispersées, ses forces insuffisantes l'empêchèrent de profiter de la victoire, et les Athéniens restèrent dès lors presque seuls pour tenir tête aux vétérans macédoniens, conduits par un des généraux les plus habiles et les plus expérimentés. En effet, Antipater, ayant réuni ce qui lui restait de troupes, et secondé par Clitus, commandant de la flotte, attaqua les Athéniens et les Thessaliens; ceux-ci combattirent Septembre 322.
à Cranon avec toute l'ardeur que leur inspirait la liberté qu'ils venaient de reconquérir. La victoire resta donc indécise; mais ils reconnurent qu'ils ne pourraient résister aux forces macédoniennes, et demandèrent à traiter. Antipater s'y refusa, et Cratère, durant ces pourpalers, soumit l'une après l'autre les villes belliqueuses de la Thessalie, en les réunissant à la Macédoine sous les conditions les plus dures.

Les Athéniens, voyant alors qu'ils ne devaient plus songer à la liberté, mais aux conditions de la servitude la moins intolérable, députèrent à Antipater Phocion, Démade et Xénocrate. Le premier s'était conservé pur dans son amour sévère de la patrie et de la probité; bien que partisan d'Antipater, il lui répondit un jour qu'il lui demandait une chose contraire à la probité : *Tu ne peux m'avoir à la fois pour flatteur et pour ami.* Démade, intrigant et présomptueux, voulait imiter son collègue en paroles, et disait que la république athénienne était tombée dans ses mains comme les débris d'un glorieux vaisseau. Xénocrate, disciple et successeur de Platon, non moins aimé pour sa vertu que renommé pour son esprit, avait été envoyé quelques années auparavant vers Antipater pour obtenir la liberté de quelques prisonniers athéniens. Le roi ne fit d'abord aucune attention à lui; néanmoins, l'ayant invité à un banquet, il l'entendit répondre par ces vers d'Ulysse à Circé dans Homère : « *Comment goûterais-je les délices de la table avant de racheter mes amis et de les voir? Si tu veux vraiment que je me réjouisse, délivre mes compagnons chéris,*



et montre-les-moi. » Antipater lui accorda sa demande. Mais, dans cette seconde ambassade, il le regardait d'un mauvais œil, comme un partisan trop ardent de la démocratie, et il passa même devant lui sans le saluer; ce qui fit dire au philosophe : *S'il agit ainsi, c'est qu'il a honte en ma présence du mal qu'il se propose de faire à la ville d'Athènes.*

Cependant Antipater, impatient de se tourner vers l'Asie afin de poursuivre ses desseins ambitieux, accorda la paix aux Athéniens, à condition qu'ils recevraient garnison dans le port de Munychie; qu'ils lui livreraient Hypéride et Démosthène, les principaux instigateurs de la coalition; qu'ils laisseraient transférer dans la Thrace tous les citoyens dont le cens ne s'élèverait pas à vingt mines (1) (et il s'en trouva douze mille); que les autres citoyens peu aisés resteraient exclus de l'administration, et qu'ils institueraient une oligarchie dont Phocion serait le chef.

Sparte avait imposé des lois moins dures à sa rivale après la guerre du Péloponèse.

322. Au mois d'octobre 322, la garnison macédonienne entrait dans Athènes : Hypéride, arraché du temple d'Ajax dans Égine, fut tué lâchement; Démosthène, qui s'était réfugié dans celui
12 novembre. de Neptune à Calaurie, s'empoisonna pour échapper à ses concitoyens, désireux d'expier sur lui le crime d'avoir voulu la liberté. Xénocrate refusa d'accepter les droits de cité que lui offrait Phocion, afin de ne pas se soumettre, dit-il, à une forme de gouvernement qu'il avait désapprouvée. Puis, comme il ne pouvait payer la taxe comme étranger, les Athéniens le vendirent comme esclave; mais Démétrius de Phalère le racheta, et lui rendit la liberté.

Athènes domptée, les deux généraux macédoniens pénétrèrent dans les montagnes de l'Étolie, et la discipline aurait triomphé de l'héroïque valeur des habitants, si Antipater, dans le but de s'unir avec Antigone et de retourner en Asie, n'avait pas dû leur accorder une paix plus généreuse qu'ils n'auraient osé l'espérer.

L'Asie était le théâtre des ambitions rivales. Tous se mon-
Eumène. traient jaloux de Perdiccas, sauf Eumène qui le respectait comme le ministre d'Arrhidée et le tuteur du jeune Alexandre, fils posthume du héros macédonien.

Eumène, né dans une condition obscure, était devenu le

(1) 20 mines valaient 1,800 francs.

secrétaire de Philippe, puis d'Alexandre, qui l'éleva aux premiers grades militaires, le connaissant non moins vaillant général que ministre habile. Il mit ces qualités et son dévouement pour la famille royale au service de Perdiccas, qui, lui accordant en échange toute sa faveur, ordonna d'abord à Léonnat et à Antigone de le mettre en possession de la Cappadoce; mais, comme ils avaient trop d'orgueil pour obéir, Perdiccas vint lui-même renverser Ariarathe, seigneur de la Cappadoce, le fit écorcher avec barbarie et laissa Eumène à sa place. Perdiccas voulut alors dompter les Pisidiens et les Lycaoniens dans leurs retraites inaccessibles; mais les habitants de Larande et d'Isaure, déployant cette vigueur qui les rendit fameux dans le moyen âge, préférèrent à la servitude la dévastation de leurs biens, la perte de leurs femmes, de leurs enfants, et la mort.

Cappadoce.

Perdiccas, maître de toutes les contrées qui s'étendent de l'Égypte à la mer, épousa Nicée, fille d'Antipater, ce qui ne l'empêchait pas de négocier un autre mariage entre lui et Cléopâtre, sœur d'Alexandre, afin d'acquérir par elle des droits au trône; mais, contraint par le vœu de l'armée de donner pour femme à Arrhidée Eurydice, nièce de Philippe, il trouva dans cette princesse une rivale et une ennemie active. La jalousie réunit contre lui Ptolémée et Antipater, auxquels se joignit aussi Antigone, plus rusé que les autres. Perdiccas leur déclara la guerre, enleva Samos aux Athéniens, et s'avança vers l'Égypte pour combattre Ptolémée; le passage du Nil lui coûta beaucoup de monde, et le mécontentement causé par ce revers excita la révolte dans son armée; des traîtres en profitèrent pour l'assassiner avec ses confidents intimes.

Fin de Perdiccas. Octobre 321.

Bien qu'Eumène, à qui Perdiccas avait confié le commandement des troupes levées en Asie, eût beaucoup à faire pour les discipliner, il vainquit et tua Cratère, qui, animé d'une haine personnelle, l'avait attaqué corps à corps. Ainsi, trois des principaux lieutenants d'Alexandre avaient rejoint leur maître; ceux qui survivaient à la tempête se liguèrent contre Eumène, dont ils jurèrent la perte, résolus à faire périr encore d'autres personnages illustres et toute la famille de Perdiccas.

La régence du royaume et la tutelle de l'imbécile Arrhidée et du jeune Alexandre avaient été confiées à Pithon, qui commandait les troupes de Perdiccas; mais il était trop faible

pour un tel fardeau, et Eurydice, femme d'Arrhidée, parvint à s'emparer du gouvernement jusqu'à l'instant où les troupes remirent le pouvoir absolu aux mains d'Antipater, qui fit
Partage de l'empire. 320. alors un nouveau partage des États de l'empire, à l'exclusion des partisans de Perdiccas et d'Eumène. Il conserva l'Inde à Porus et à Taxile, à Ptolémée l'Égypte, parce qu'il était impossible de les leur ôter. Pithon eut le pays depuis Candahar jusqu'à l'Indus; Oxyarthe, père de Roxane, la contrée autour du Paropamise; Stanasor de Soles, la Bactriane et la Sogdiane. La Babylonie échut à Séleucus, fils d'Antiochus; la Phrygie et la Lycie à Antigone, outre le commandement de l'armée réunie contre Alcétas, Eumène et Attale : l'un était frère de Perdiccas; l'autre, son allié; et le troisième, son partisan. Les hostilités commencèrent; Eumène, abandonné par les siens, se renferma dans la forteresse de Nora, où il se maintint longtemps, et mérita d'être compté parmi les plus fameux capitaines de l'antiquité.

Antigone, s'en remettant à ses officiers du soin de le soumettre, alla s'emparer de l'Asie antérieure, tandis que Ptolémée faisait une tentative sur la Syrie et la Phénicie. Antipater combattait en Macédoine contre les Étoliens, quand il mourut; il désigna pour son successeur le vieux Polysperchon, de préférence à son fils Cassandre, le mérite et le bien public passant à ses yeux avant les affections de famille; mais
319. son fils, loin de se résigner, déclara la guerre à Polysperchon. Le moment parut opportun à Antigone pour secouer toute dépendance à l'égard de la maison royale, et, dans ce but, il chercha à s'entendre avec Eumène, qui, feignant d'adopter ses desseins, sortit de son refuge avec la pensée de recruter de nouvelles forces dans la haute Asie. Ayant appris sur ces entrefaites que Polysperchon, en sa qualité de régent de l'empire, l'avait nommé général des troupes royales, tandis que Cassandre s'était réuni à Antigone, il résolut d'embrasser le parti qui se servait du nom d'Alexandre, et, soutenu des argyraspides et du trésor, il menaça la Phénicie; il était au moment de l'envahir quand Clitus, qui devait l'appuyer avec la flotte, fut défait par Antigone. La supériorité sur mer étant perdue, Eumène, qui ne pouvait plus se maintenir dans l'Asie
317. Mineure, pénétra dans la haute Asie, où il se réunit aux satrapes révoltés contre Séleucus, maître de la Babylonie. Antigone l'y suivit; mais, avec son habileté et sa vaillance, il aurait pu tenir tête à l'ennemi sans l'indiscipline des sol-

dats et la jalousie des chefs de l'armée royale. Attaqué dans ses quartiers d'hiver, Eumène fut livré par les argyraspides révoltés à son adversaire Antigone, qui, sans respect pour le courage de ce guerrier malheureux, le fit condamner et mettre à mort. Avec lui tomba le meilleur et le plus loyal appui de la famille d'Alexandre. Fin d'Eumène. 315.

Cette famille avait été ramenée en Macédoine par Antipater, à l'exception d'Olympias, qui s'était réfugiée en Épire. Polysperchon, ne négligeant rien pour lui conserver sa force et son crédit, rappela Olympias, promit et donna des institutions démocratiques aux villes; mais il était contrarié dans ses intentions par Cassandre, qui, prétendant succéder seul à son père, se ligua avec Ptolémée et Antigone, favorisa le parti aristocratique, et en rétablit, au moins de nom, le pouvoir. Il conféra le commandement de Munychie à Nicanor, son ami, qui, secondé par Phocion et les oligarques athéniens, s'empara du Pirée; mais la démocratie ne tarda point à être rétablie dans Athènes, et le peuple, comme d'ordinaire se livrant à de cruelles représailles, enleva le commandement à Phocion, qui l'exerçait pour la quarante-cinquième fois, et le condamna à boire la ciguë. Pas une voix ne protesta contre cette honteuse sentence; quelques-uns même insistaient pour que des tourments vinssent l'aggraver, et ce philosophe, tout à la fois guerrier et homme d'État, mourut avec le courage qu'inspire une vie sans tache. Il avoua devant ses juges qu'il avait mal administré la république, puisqu'on l'en accusait; mais il déclara que les autres généraux, ses collègues, accusés avec lui, étaient tout à fait innocents; néanmoins il ne réussit pas à les arracher au châtiment qu'ils avaient mérité comme étant ses amis. Une foule de parents et d'amis se pressaient autour des condamnés, les embrassaient et pleuraient avec eux; mais Phocion restait impassible. Ses ennemis, d'autant plus irrités, l'accablaient d'injures, et l'un d'eux lui cracha même au visage; il ne fit que tourner son regard vers les archontes, en s'écriant : *N'y aura-t-il donc personne pour faire cesser ces infamies?* Theudippe se désolait en entendant broyer la ciguë, et s'écriait qu'il était injuste de le faire mourir avec Phocion, qui lui dit : *N'as-tu donc pas à te féliciter d'être condamné avec Phocion?* Un ami lui demandait s'il n'avait rien à faire dire à son fils : *Oui*, répondit-il, *qu'il oublie l'injustice des Athéniens à mon égard.* Il dut prier un de ses amis de lui prêter de l'argent pour acheter d'autre ciguë, car il n'en restait pas assez. Mort de Phocion. 317.



Son cadavre fut jeté hors du territoire d'Athènes, sans qu'il se trouvât personne pour lui rendre les devoirs funèbres, tant les âmes étaient avilies. Un fossoyeur le brûla, et un Mégarien, ayant recueilli ses cendres, les emporta chez lui et les ensevelit près de son foyer, en priant les dieux de prendre sous leur protection les restes d'un homme de bien, jusqu'à ce que sa patrie, revenue de son égarement, envoyât les redemander.

Le peuple tarda peu à se repentir; il lui éleva une statue, poursuivit ses bourreaux, et ses cendres, ainsi que l'humble demeure dans laquelle il avait vécu pauvre et irréprochable, devinrent presque l'objet du culte public.

Polysperchon tenait Athènes bloquée pour empêcher que Cassandre, qui était entré dans Munychie, ne prît de l'ascendant dans cette ville; mais, après avoir tenté vainement d'introduire de vive force la démocratie dans le Péloponèse, il perdit la prépondérance, d'autant plus que sa flotte fut détruite devant Byzance par Antigone. Le déclin de sa puissance amena l'élévation de Cassandre, à qui les Athéniens se soumirent volontiers, joyeux de recouvrer, au prix de la liberté, les avantages du commerce et les délices de la paix. L'oligarchie fut donc rétablie dans la cité de Minerve, et quiconque ne possédait pas dix mines se trouva exclu du gouvernement; au lieu d'une magistrature annuelle, on créa un *épimélète* pour un temps indéterminé, et cette fonction fut conférée à Démétrius de Phalère, qui avait déjà dirigé les affaires avec Phocion durant cinq années. Il conserva cette fois dix autres années l'autorité suprême, qui, bien qu'illimitée, eut toujours pour but l'intérêt public.

Oligarchie dans Athènes. 316.

Démétrius de Phalère.

En l'absence de Polysperchon, Eurydice ressaisit l'influence, et s'employa activement pour empêcher le retour d'Olympias et du jeune Alexandre. Ces deux femmes eurent même recours aux armes; mais Olympias, s'étant avancée au milieu des rangs opposés avec le fils du héros dont elle invoquait le nom, les soldats n'osèrent tourner leurs armes contre elle; Eurydice fut livrée avec son mari à Olympias. L'âge n'avait pas dompté chez cette princesse la férocité qui faisait dire à Alexandre : *Combien elle me fait payer cher les mois que j'ai passés dans son sein!* Elle envoya des Thraces
317. égorger dans sa prison Arrhidée, avec ordre de le mener expirant à Eurydice, qui avait le choix entre le poignard, le lacet et le poison. *Puissent les dieux,* s'écria la malheureuse,

offrir un jour à Olympias de pareils présents! puis, elle pansa avec ses vêtements les blessures de son époux, et, quand elle vit qu'il avait rendu le dernier soupir, elle s'étrangla. Olympias immola avec elle cent des principaux Macédoniens, au nombre desquels se trouvait un frère de Cassandre.

Ce guerrier ne tarda point à accourir de l'Asie, trop tard pour secourir les siens, mais assez tôt pour les venger. Il assiégea dans Pydna la veuve homicide de Philippe, s'empara d'elle et la livra aux parents de ses victimes, qui la massacrèrent. Polysperchon et son fils empêchèrent plusieurs provinces de recevoir la loi de Cassandre qui dominait sur Argos, la côte orientale, la Thessalie, la Macédoine, et entourait d'une surveillance ombrageuse Roxane et son fils. Afin d'acquérir au moins l'apparence d'un titre légitime au pouvoir qu'il exerçait de fait, sinon de droit et de nom, il épousa Thessalonice, sœur consanguine d'Alexandre le Grand, dont les États se trouvèrent fatalement partagés entre les meurtriers de sa famille. **Mort d'Olympias. 316.**

Dans l'Asie, cependant, Antigone, délivré d'Eumène, se débarrassa aussi de Pithon et de quiconque lui portait ombrage. Sa vieillesse vigoureuse s'appuyait sur son fils Démétrius, jeune homme d'une grande valeur, bien que s'abandonnant trop à la fougue de l'âge, et qui plus tard acquit le surnom de *Poliorcète,* c'est-à-dire assiégeant les villes. Antigone était d'autant plus fier d'un tel fils et de l'harmonie qui régnait entre eux, que des divisions scandaleuses agitaient les familles de ses rivaux. Un jour que les ambassadeurs de Cassandre, de Ptolémée et de Lysimaque étaient réunis près de lui, il leur montra Démétrius, qui, de retour de la chasse et les armes encore à la main, vint s'asseoir à ses côtés : *Vous ferez part, je vous prie, à vos maîtres,* leur dit-il, *de la manière dont mon fils et moi nous vivons ensemble* (1)! **Antigone et Démétrius.**

(1) La condescendance d'Antigone pour son fils était excessive, à tel point qu'il plaisantait sur ses désordres. Un jour que celui-ci l'embrassait avec ardeur à son retour d'un voyage lointain : *Eh quoi!* lui dit-il, *t'imagines-tu embrasser Lamia?* Cette Lamia était une joueuse de flûte fort aimée de Démétrius; comme il prétendait avoir été tourmenté par une fluxion un jour qu'il avait passé en débauches de table, Antigone lui demanda : *Était-ce une fluxion du vin de Chypre ou de Thasos?* Venant une fois le visiter pendant une indisposition, il aperçut un de ses mignons sortant de son appartement; puis, ayant demandé à Démétrius comment il se trouvait, il reçut pour réponse que la fièvre venait de le quitter : *En effet,* dit-il, *je l'ai rencontrée là sur la porte, qui s'en allait!*

Il promit à Séleucus, le plus habile des généraux d'Alexan-
dre, de lui donner la Susiane avec la Babylonie ; mais ce ne
fut de sa part qu'un moyen adroit pour s'emparer sans
obstacle des trésors déposés dans Suse. Lorsqu'il les eut en
son pouvoir, il trouva des prétextes pour se déclarer contre
Séleucus, qui ne se crut en sûreté que près de Ptolémée,
315. auquel il alla demander asile en Égypte. Antigone, après
avoir remplacé Séleucus par Pithon, résolut d'entrer en Syrie
pour en chasser Ptolémée ; il prit Gaza et Joppé, et mit le
siège devant Tyr, dont il s'empara au bout de quatorze mois.
312. Il poussa même ses excursions jusque chez les Arabes Naba-
théens, sur les frontières de la Judée, et Athénée, son géné-
ral, surprit Pétra, où il trouva d'immenses trésors ; mais les
Arabes, revenus de leur effroi, l'investirent au retour et lui
ravirent son butin avec la vie.

Démétrius tenta une seconde fois l'entreprise ; mais il trouva Pétra en bon état de défense, l'assiégea, puis offrit des conditions ; on lui répondit que *les Nabathéens, plutôt que d'accepter un joug, se retireraient au fond du désert*. Démétrius leva donc le siège, et visita le lac Asphaltite. Antigone, informé par lui de la grande quantité de bitume qu'on tirait de ce lac, y expédia des gens pour en recueillir. Les Arabes laissèrent faire ; puis, quand il fut question d'emporter ce qui avait été extrait, ils tombèrent sur les soldats, en tuèrent un grand nombre, et s'emparèrent de ce qu'avait produit le travail des autres.

Séleucus avait organisé en Égypte une ligue entre Ptolémée, Lysimaque, Cassandre de Carie et Cassandre de Macédoine contre Antigone et Démétrius. Antigone, accouru pour empêcher la jonction des confédérés, chassa Cassandre de la Carie et envoya son fils contre Ptolémée ; mais celui-ci, l'ayant défait à Gaza, fit retomber sous sa domination la Syrie entière et la ville de Tyr.

Séleucus profita du moment pour marcher en toute hâte sur la Babylonie avec treize cents hommes choisis et dévoués ; il ressaisit le pouvoir, et le jour de son triomphe a été considéré comme le commencement d'une dynastie qui se maintint sur le Tigre et l'Euphrate jusqu'au temps des Romains.

Ère des Séleucides. 312. 1er septembre. Le triomphe de Ptolémée ne fut pas de longue durée ; à l'approche d'Antigone, qui avait des forces supérieures, il dut abandonner la Syrie et la Phénicie pour se réfugier derrière le Nil. Enfin, la première année de l'ère des Séleucides,

Antigone conclut la paix avec Lysimaque, Cassandre et Ptolémée, paix dont il exclut Séleucus, auquel il se proposait de reprendre la haute Asie. Les conditions dictées par Antigone furent que chacun conserverait ce qu'il possédait; que les cités grecques resteraient libres, et que le fils d'Alexandre 311.
monterait sur le trône dès qu'il aurait atteint l'âge de majorité. La seconde de ces conditions laissait subsister un foyer de guerres, qui devaient renaître sous le plus facile prétexte. La troisième était une atroce raillerie; en effet, Antigone et Ptolémée, voyant l'armée témoigner une vive affection à ce jeune prince pour le seul nom de son père, chargèrent Cassandre de les en débarrasser. Glaucias, commandant de la citadelle d'Amphipolis, où Alexandre et Roxane étaient renfermés, leur donna donc la mort à tous deux. Cléopâtre ne tarda point à les suivre, Antigone craignant que, si Ptolémée l'épousait, il ne prétendît acquérir des droits à l'empire. Polysperchon, qui, par opposition à Cassandre, avait mis en avant Hercule, fils de Barsine et d'Alexandre, le tua pour avoir le Péloponèse, bien qu'il n'obtînt pour salaire que cent talents (1). La seule Thessalonice, femme de Cassandre, survécut seize ans au massacre des siens. Avec elle périt le dernier débris de la famille du conquérant macédonien, de celui qui naguère s'affligeait d'apprendre qu'il ne lui restait presque plus de pays à conquérir.

Les villes de la Grèce fournirent bientôt une occasion à de nouvelles guerres. Ptolémée voulait qu'Antigone en retirât ses garnisons, ce qu'Antigone exigeait de Cassandre; mais ni l'un ni l'autre n'étaient disposés à le faire; aussi, conséquence singulière, on les vit se battre pour cette liberté de la Grèce, ensevelie depuis longtemps, et qui plus est par leurs mains.

Ptolémée, neveu d'Antigone, parut du moins la prendre sincèrement sous sa protection; car il délivra des Macédoniens Thèbes de Chalcis, puis la Béotie tout entière, la Locride, et s'avança vers l'Attique pour lui rendre l'indépendance; mais, avant d'avoir pu mettre ce dernier projet à exécution, il fut envoyé par son oncle dans le Péloponèse, où il rendit à l'Élide la liberté et les trésors dont elle avait été dépouillée. Antigone cependant, qui voulait opprimer et tromper, non pas racheter et affranchir, devint l'ennemi de son neveu, qui

(1) 100 talents valaient 550,000 fr.

chercha un refuge près de Ptolémée en Égypte, où il fut assassiné.

Démétrius Poliorcète.

Son cousin Démétrius lui succéda dans la mission de libérateur de la Grèce; bien différent de Ptolémée, des passions despotiques le poussaient à la débauche et à toute l'arrogance orientale. Les Grecs n'en crurent pas moins à ses brillantes promesses; et les Athéniens allèrent au-devant de lui avec des cris de joie, lorsqu'il entra dans le Pirée avec deux cents gros navires et cinq mille talents (1). Athènes était toujours gouvernée par Démétrius de Phalère, créature de Cassandre, qui, soutenu par la faction aristocratique et par la garnison, tenait en respect le parti populaire. Cassandre ayant exclu du gouvernement ceux qui ne possédaient pas dix mines de revenu (900 fr.), Démétrius n'était point exposé aux caprices de la populace et pouvait agir à son gré; il avait remis en vigueur les anciens règlements, fait le recensement de la population et rétabli la tranquillité.

Athènes.

La patrie de Thémistocle était désormais réduite au rôle d'État secondaire, sans possessions au dehors, avec des revenus diminués; aussi avait-elle plus de penchant pour les tyrans étrangers, pourvu qu'ils fussent splendides, que pour sa propre noblesse. Le souvenir de son ancienne grandeur faisait encore ambitionner aux puissants la gloire de lui commander, aux savants l'honneur d'être loués par elle; d'ailleurs, elle n'avait pas renoncé encore à la splendeur de ses fêtes et de ses initiations, aux concours poétiques. Les philosophes, les courtisanes, y affluaient, et quiconque lui apportait du plaisir était certain d'être le bienvenu, que ce fût Lamia la prostituée, ou le tyran Lacharès, ou le rhéteur Démétrius de Phalère.

Ce dernier, que la beauté de son regard avait fait surnommer *Charitoblépharos*, trouvait à redire aux dépenses faites par Périclès en temples, portiques et théâtres, sans se douter de l'importance du sentiment du beau développé par les arts; pour lui, ne recherchant que les plaisirs des sens, il donnait des festins magnifiques, se montrait assidu près des courtisanes les plus fameuses, mettait son esprit en frais pour leur trouver des noms plus capricieux que ceux qu'elles avaient apporter de leur pays, inventait des modes qui lui procuraient l'honneur d'être cité en même temps que les femmes élégan-

(1) 5,000 talents valaient 27,500,000 fr.

tes. Son cuisinier acheta de riches domaines, rien qu'avec le produit des restes de sa table; quand il allait se promener après le dîner, les jeunes garçons qui faisaient trafic d'infamie couraient en foule pour s'offrir à ses regards, et vantaient le bonheur de Théognide, son favori. Il foulait les tapis les plus précieux, sa chevelure était imbibée des parfums les plus renommés, et ses discours n'étaient qu'apprêt, subtilités, paroles pleines d'afféterie (1). Il n'étouffa pas le besoin général de philosophie et de poésie qu'éprouvaient les Athéniens de toute classe; mais il le corrompit, en encourageant les débauches de l'art, les sophismes de l'érudition, les spéculations politiques.

Quand il célébra les solennités de Bacchus, les poètes vantèrent sa beauté, qui effaçait celle du soleil, et la noblesse de sa race, à lui, qui avait eu pour père un esclave de Timothée. Cet homme néanmoins, durant dix années, maintint l'ordre et la tranquillité dans la ville, lui imposa de sages règlements, et obtint son amour au point qu'elle lui éleva autant de statues que l'année compte de jours; mais la Grèce marchait à sa ruine, et toute valeur morale y périssait, afin que bientôt il ne restât pas même aux vaincus de Rome la consolation de mériter un regret. Il nous suffira de dire que, dans les nécessités les plus urgentes de la guerre, chaque homme du peuple reçut une drachme pour aller au théâtre, et qu'au moment où Démétrius Poliorcète assiégeait Athènes, on courait au spectacle comme pour apaiser la faim (2). On peut donc juger de l'accueil enthousiaste que les Athéniens firent à ce dernier, lorsqu'il entra dans leur ville en chassant Démétrius de Phalère, en la proclamant libre, en y répandant avec profusion les vivres, l'argent, les plaisirs auxquels le portaient les passions de son âge : il n'avait alors que vingt-sept ans.

Mégare fut aussi délivrée de la garnison macédonienne, et le fils d'Antigone continua l'affranchissement des villes grecques, c'est-à-dire l'abaissement du parti aristocratique, jusqu'au moment où son père le rappela pour l'opposer à Ptolémée, dont la puissance maritime s'était accrue, et qui avait soumis Chypre. Démétrius se rendit en toute hâte à Salamine (3), et sortit vainqueur de la bataille navale de

Bataille de Chypre. 307.

(1) Voy. Carystius, *Athénée*, liv. XII, p. 542.

(2) Denys d'Halicarnasse, *Jugement de Thucydide*, c. xviii.

(3) Ville et port de l'île de Chypre, sur la côte orientale : *Ambiguam tellure nova Salamina futuram.* (Horace, *Odes*, I, vii, 29.)

Chypre, une des plus sanglantes dont l'histoire fasse mention. Il avait sous ses ordres cent quatre-vingts voiles, et Ptolémée cent cinquante, sans compter les bâtiments de transport; Démétrius en prit quarante, en coula bas le double et fit prisonniers huit mille hommes des navires de charge. Le courtisan Aristodème, en portant cette heureuse nouvelle à Antigone, le salua roi, titre qui jusqu'alors avait été le privilège des Alexandrides, et qu'adoptèrent ensuite Démétrius, Séleucus, Ptolémée, Lysimaque; Cassandre fut le seul qui s'en abstînt.

La bataille de Chypre, comme les batailles navales, en général, ne décida rien, et Ptolémée, s'appuyant sur les autres rois, sut habilement dissiper l'orage. Antigone et son
306. fils pressèrent activement leurs préparatifs, et attaquèrent l'Égypte; mais, d'une part, les dispositions prises par Ptolémée pour se défendre, de l'autre la saison, qui fut des plus défavorables, firent avorter l'entreprise. Ils cherchèrent alors à lui nuire par un autre moyen, en lui enlevant l'empire de la mer, et en fermant tous les ports aux navires de l'Égypte, afin d'anéantir le commerce, source des richesses de cette contrée.

Guerre de Rhodes.

Rhodes, déjà opulente au temps d'Homère, donna une plus vaste extension à son commerce quand Tyr fut tombée, et parvint à une grande prospérité; constituée démocratiquement sous des présidents renouvelés tous les six mois, et qui étaient tout à la fois les chefs du sénat et de l'assemblée du peuple, elle était la mieux gouvernée des îles de la Grèce, et, comme Gênes ou Venise plus tard, elle associait au négoce une grande activité politique. Non-seulement ses flottes dominaient sur la mer Égée, mais elle étendait ses opérations dans la mer Noire et dans la partie occidentale de la Méditerranée, jusqu'en Sicile, en trafiquant avec les trois parties du monde. Le produit des douanes de ses ports remplissait abondamment les coffres de l'État; aussi elle élevait de splendides édifices, et tenait dignement son rang parmi les puissances de premier ordre, en favorisant les sciences, les lettres et les beaux-arts (1).

Sa politique à l'extérieur consistait, comme celle des peuples commerçants, à vivre en bonne intelligence avec

(1) Voyez Ch. Halusen, *Commentatio exhibens Rhodi descriptionem, macedonica ætate;* Gœttingue, 1818, in-4.

tout le monde, et à ne contracter d'alliance particulière avec aucune autre nation, afin d'éloigner les causes qui pouvaient rompre la paix, dont la conservation augmentait son influence. Dans les discordes présentes, comme elle avait toujours à cœur de prévenir la guerre, elle se maintint en équilibre entre les deux rivaux, élevant des statues à l'un comme à l'autre. Bien qu'elle eût des relations continuelles avec l'Égypte, elle ne voulut pas s'armer en faveur de Ptolémée contre Antigone; mais elle refusa également des vaisseaux à Démétrius contre Chypre. Antigone s'en fit un prétexte pour commencer les hostilités, au milieu desquelles Démétrius déploya toute l'habileté qui lui avait valu le nom de Poliorcète. Les Rhodiens opposèrent à ses deux cents vaisseaux de guerre et à ses cent soixante bâtiments de transport, à ses machines d'une force terrible, l'unité de résistance, le courage de gens qui veulent la liberté, l'indomptable constance des citoyens et des étrangers, hommes libres ou esclaves; ils élevèrent de nouvelles fortifications avec les pierres des temples qu'ils avaient démolis, et l'on tenta vainement de corrompre les capitaines. Lorsqu'il fut proposé d'abattre les statues d'Antigone, les Rhodiens dédaignèrent cette basse vengeance. Après une année d'assauts furieux, Démétrius comprit qu'il ne dompterait jamais un peuple qui lui opposait une résistance aussi énergique; il se résigna donc à traiter. Les Rhodiens furent exemptés de re- 303
cevoir garnison étrangère, à la condition de seconder Antigone dans toutes ses entreprises, excepté contre Ptolémée. Ils se firent pardonner leur défaite par ce dernier, en lui rendant les honneurs divins, accompagnés du titre de Sauveur (*Soter*); car ils pensaient ne pouvoir acheter trop cher leur sûreté et la faculté de se livrer de nouveau au luxe, au commerce et à la culture des arts.

Démétrius s'était décidé à s'éloigner de Rhodes, afin d'accourir en Grèce, où Cassandre et Polysperchon s'étaient entendus pour opprimer les États encore libres et ceux qu'il avait émancipés. Ayant débarqué à Aulis, il chasse de la Béotie les troupes de Cassandre, se joint aux Étoliens et rentre dans Athènes, sauvée ainsi de la vengeance de Cassandre; salué pour la seconde fois comme libérateur, il est reçu dans le temple de Pallas au chant de l'Ithyphalle, hymne réservé pour les divinités du premier rang, et les Athéniens répètent en chœur autour de lui : « Toi seul es

« le vrai dieu ; les autres dorment ou voyagent, ou n'existent « pas ; mais toi, fils de Neptune et de Vénus, tu dépasses tous « les hommes en beauté ; tu es l'ami sincère du peuple, et « c'est à toi qu'il adresse sa prière (1). »

La magistrature des archontes ayant été abolie, les années reçurent leur nom de celui du prêtre des *Dieux Sauveurs*, titre sous lequel on désigna les deux princes ; deux tribus, la Démétriade et l'Antigonide, furent ajoutées aux anciennes ; on changea le mois Munychion en Démétriade, et en Démétries les fêtes Dionysiaques (2). Les Athéniens prodiguèrent le

(1) ATHÉNÉE, liv. VI.

(2) Les Athéniens, au nom de toute la Grèce, célébraient en l'honneur de Cérès, qui introduisit avec l'agriculture les habitudes de la vie sociale dans le pays, trois fêtes des plus solennelles. La première s'appelait *Proérosies* (τὰ Προηρόσια), parce qu'elle précédait le temps des semailles ; on y offrait un grand nombre de victimes, en invoquant la protection des dieux pour les semences qu'on allait confier à la terre.

Fêtes d'Athènes.

La seconde se nommait *Thesmophories* (τὰ Θεσμοφόρια), parce que Cérès y était honorée comme législatrice. Durant cinq jours, on la solennisait avec des cérémonies semblables à celles qui étaient pratiquées en Égypte en l'honneur d'Isis, s'il faut s'en rapporter sur ce point à Plutarque, à Diodore de Sicile et à Théodoret. Chaque jour les femmes des dix tribus de l'Attique choisissaient parmi elles celle qui devait présider aux cérémonies. Le prêtre qui offrait la victime était désigné sous le nom de *Stéphanophore* (porte-couronne). Les femmes qui avaient apporté trois talents en dot pouvaient exiger de leur mari l'argent nécessaire pour la dépense des sacrifices, que chacun faisait en proportion de sa fortune. Elles se réunissaient pour aller en procession à Éleusis en chantant des hymnes ; les livres contenant les mystères de la fête et les lois données à l'Attique par Cérès étaient portés par des femmes d'une vie irréprochable. Dix jeunes personnes d'une naissance illustre étaient, à cet effet, entretenues aux frais de l'État, et avaient pour demeure le *Thesmophorion*. Arrivées à Éleusis, elles se préparaient aux mystères par un jour de jeûne et de prières aux pieds de la statue de la déesse. Une vieille se présentait ensuite devant Cérès en la provoquant, et aussitôt que celle-ci avait ri, les jeunes filles s'excitaient mutuellement à rire aussi. Les hommes étaient exclus des processions et des purifications des jours suivants. Les prisonniers admis aux mystères de Cérès, s'ils n'avaient été condamnés antérieurement, restaient libres durant cinq jours, afin d'assister aux cérémonies.

La troisième fête en l'honneur de Cérès, dites *Éleusinies* (τὰ Ἐλευσίνια) ou les *Mystères*, était la plus sainte. Instituée par Cérès, ou par le roi Érechthée, ou par Musée, ou par Eumolpe, elle réunissait vers le mois d'août à Éleusis tous les initiés. Nul ne pouvait célébrer les grands mystères s'il ne s'était d'abord purifié par les petits. Il fallait pour cela vivre neuf jours dans la continence, offrir des sacrifices et faire des prières avec une couronne sur la tête, mais en ayant sous les pieds la peau d'une victime immolée à Jupiter. Après une année environ, on sacrifiait une truie à Cérès,

titre de roi à Démétrius et à Antigone avant même qu'il leur fût donné par les flatteurs de Milet, et ils les appelèrent dieux avant les Égyptiens. Leurs exploits furent brodés sur les voiles de Pallas, que l'on exposait tous les cinq ans à la fête des Panathénées; un autel fut même élevé à l'endroit où le pied de Démétrius toucha d'abord la terre en débarquant. L'adulation descendit encore plus bas, car Athènes éleva des temples à Lééna et à Lamia, courtisanes qu'il aimait, sous les noms de *Vénus Lééna* et de *Vénus Lamia*, et ses favoris Burichus, Adimante et Oxysthémis obtinrent aussi des temples avec des sacrifices et des libations.

Et c'étaient là les fils de ces Athéniens qui condamnèrent à mort un ambassadeur pour avoir salué le roi de Perse en se prosternant à la mode orientale! Or, comme rien ne corrompt davantage un tyran que de croire à la lâcheté des hommes, Démétrius s'abandonna librement à ses penchants, et foula aux pieds droits, justice, décence. Il avait, pendant son premier séjour à Athènes, épousé la veuve d'Ophellas de Cyrène, quoiqu'il eût déjà plusieurs femmes; dès lors, il se

et l'on était alors initié aux grands mystères. Cinq autres années après, on était introduit dans le sanctuaire. A la fin de leurs années de noviciat, on enseignait aux initiés les rites sacrés à l'exception de quelques-uns réservés aux prêtres seuls, et de *mystes* qu'ils étaient ils devenaient *époptes*, c'est-à-dire voyants.

L'hiérophante, Athénien de naissance et de la famille des Eumolpides, présidait à l'initiation; il était élu à vie, obligé à une chasteté perpétuelle, et l'on avait pour lui tant de vénération qu'on ne prononçait pas son nom devant les profanes. Trois collègues lui étaient adjoints : le *dadouchos*, qui portait devant lui le flambeau; celui qui remplissait les fonctions de héraut défendait l'entrée du temple à quiconque n'était pas initié ou s'était rendu coupable d'un crime; le troisième était chargé de desservir l'autel et de rendre les dieux propices. Le roi de la fête, l'un des archontes, veillait à l'exacte observation des cérémonies, conjointement avec quatre épimélètes élus par le peuple, un de la famille des Eumolpides, un de celle des Céryciens, les deux derniers d'autres familles citoyennes.

La fête commençait le 15 et finissait le 23 du mois boédromion. Nul ne pouvait être arrêté durant cet intervalle de temps, et aucune plainte ne pouvait être déposée en justice, sous peine de mille drachmes ou de la vie. La femme qui se serait rendue à Éleusis en voiture aurait eu à payer six mille drachmes, comme pour effacer toute distinction injurieuse entre riches et pauvres.

Les aventures de Cérès étaient le sujet des cérémonies qui se faisaient durant ces huit jours; celui qui violait le secret était puni par l'infamie et quelquefois par la mort, de même que celui qui par hasard aurait assisté aux mystères sans en avoir le droit. Les coupables d'un homicide, même involontaire, ne pouvaient être initiés.

livra sans frein au despotisme et au luxe de l'Asie, souillant de débauches de toute nature le temple de la chaste déesse où il était logé. Sa société se composait de ces bouffons qui profanent le nom de poètes et de littérateurs; parmi eux un nommé Stratoclès, orateur et l'un des magistrats du peuple, se signalait au premier rang comme son conseiller dans tous ses déportements. Ce misérable, à la nouvelle d'une défaite essuyée par les Athéniens, courut sur la place et annonça qu'on avait vaincu; ce furent alors des fêtes et des chants de triomphe, et la joie durait encore lorsqu'on apprit la vérité. Comme les Athéniens se plaignaient d'avoir été trompés par lui, Stratoclès leur répondit : *De quoi vous plaignez-vous, quand je vous ai fait passer gaiement deux jours de fête ?*

Démétrius voulut être initié aux mystères; mais, comme on n'était admis aux grands qu'une année au moins après avoir été reçu aux petits, Stratoclès fit décréter que le mois munychion, dans lequel on se trouvait alors, prendrait le nom d'anthestérion, dans le cours duquel se célébraient les petits mystères; puis, qu'il serait appelé immédiatement boédromion, époque réservée aux grands mystères. C'est ainsi que l'année se hâtait dans Athènes pour satisfaire Démétrius!

Ce prince avait bien raison de mépriser de si lâches flatteurs, de leur jeter l'insulte, et de s'écrier qu'aucun Athénien n'avait l'âme grande et virile (1). Un jour, il leur demanda deux cents talents pour une dépense urgente, et, lorsqu'ils les eurent réunis avec beaucoup de peine, il ordonna aux magistrats qui les lui présentèrent de les porter à Lamia pour faire sa provision de parfumeries; on peut dire qu'il aimait réellement cette Lamia, car il la garda même lorsqu'elle eut perdu sa fraîcheur. Une autre courtisane, nommée Démoné, l'en raillait souvent; il lui demanda un jour, tandis que Lamia jouait de la lyre, ce qu'elle pensait : *Je pense qu'elle est bien vieille,* lui répondit-elle. Une autre fois, comme il lui montrait au dessert les friandises que lui envoyait Lamia, Démoné s'écria : *Ma mère t'en enverrait bien davantage si tu voulais être son amant.* C'étaient de semblables quolibets qui avaient remplacé auprès des Athéniens l'éloquence de Périclès et de Démosthène, ou la verve comique et le patriotisme d'Aristophane.

(1) Ὅτι οὐδεὶς ἐπ' αὐτοῦ Ἀθηναίων γέγονε μέγας καὶ ἀνδρεῖος τὴν ψυχήν.

Non content des jeunes filles, Démétrius recherchait les jeunes garçons les plus beaux. La vertu de l'un d'eux mérite d'autant plus un souvenir de la postérité qu'il eut moins d'imitateurs, quand les exemples contraires en trouvaient un grand nombre : surpris dans le bain par Démétrius, Démoclès, pour échapper à sa brutalité, se précipita dans l'eau bouillante. Cléénète obtint au prix de l'infamie une lettre aux Athéniens pour qu'on lui fît remise d'une dette de cinquante talents (1). Démétrius fut alors assiégé de demandes du même genre, et les Athéniens décrétèrent une peine contre quiconque accepterait des lettres pareilles. Mais le fils d'Antigone en ayant témoigné son courroux, on révoqua la peine; bien plus, ceux qui l'avaient proposée furent en butte aux outrages, et une loi déclara que tout ce que Démétrius pourrait demander serait agréable aux dieux et conforme aux besoins des hommes.

Tel est le genre de vie que le Preneur de villes mena durant tout l'hiver; au retour du printemps, il chassa de Sicyone la garnison égyptienne, et rendit la liberté à cette ville, à Corinthe et à Argos; puis, à l'exemple de Philippe de Macédoine, il convoqua adroitement sur l'Isthme une assemblée des députés des seize États libres de la Grèce, et se fit proclamer général contre le despote de la Thessalie et de la Macédoine.

Cette démarche révélait chez lui l'intention de s'emparer de l'empire; Antigone, son père, le déclara même ouvertement lorsqu'il répondit à Cassandre, au nom duquel on lui demandait la paix, qu'il était l'unique héritier d'Alexandre, et ne considérait les autres que comme des vassaux. Cassandre sentit alors le besoin de s'allier fortement avec Séleucus, Ptolémée et Lysimaque; ce dernier, déjà maître de la Thrace, de l'Illyrie, de la Dalmatie, de la Phrygie et d'Héraclée sur la mer Noire, envahit tout à coup la Grèce. Le péril fit abandonner à Démétrius les plaisirs de la voluptueuse Athènes; Antigone, de son côté, interrompit les jeux qu'il célébrait près d'Antigonie, qu'il avait fondée, et, prodiguant ses libéralités envers les soldats, il déploya une activité prodigieuse chez un octogénaire, accourut et serra de près Lysimaque. Les forces ennemies se concentrèrent alors sur les rivages de l'Asie pour décider à qui appartiendrait l'empire du

(1) 50 talents, soit 275,000 fr.

monde. Au printemps de l'année 301, les armées de Séleucus et de Lysimaque en vinrent aux mains avec celles d'Antigone et de Démétrius près d'Ipsus, en Phrygie. Antigone, chargé d'embonpoint et de ses quatre-vingt-quatre années, pria les dieux de lui accorder la victoire ou de le faire périr dans le combat plutôt que de le laisser survivre à sa gloire. Il fit des prodiges de valeur, mais il s'avança trop dans la mêlée; comme on l'avertissait que les ennemis l'environnaient toujours plus nombreux : *Qu'importe! s'écria-t-il, Démétrius vient à notre secours.* Il regarda au loin, mais sans l'apercevoir; assailli de toutes parts, il tomba mort avant d'avoir appris que les siens étaient en pleine déroute. Son fils se sauva avec la plus grande peine, grâce à sa valeur et avec l'aide de Pyrrhus, ce roi d'Épire contre lequel les Romains eurent plus tard à se défendre.

Bataille d'Ipsus. 301.

Les deux vainqueurs, sans s'occuper des absents, partagèrent entre eux l'empire. Lysimaque s'adjugea l'Asie antérieure jusqu'au Taurus, Séleucus le reste jusqu'à l'Inde; ils laissèrent seulement à Plistarque, frère de Cassandre, la Cilicie, tandis que Ptolémée acquérait pour son compte la Célésyrie et la Palestine, à l'exception de Tyr et de Sidon, qui restèrent à Démétrius, lequel se réfugia en Grèce avec sa flotte; mais Athènes, qui, durant sa prospérité, l'avait adoré comme un dieu, lui ferma ses portes quand il fut dans le malheur : leçon éloquente pour les grands de la terre, s'ils étaient susceptibles d'en recevoir.

La guerre ne pouvait avoir un terme au milieu de tant de jalousies. Ptolémée fit alliance avec Lysimaque, et Séleucus, qui en prit ombrage, se rapprocha de Démétrius, peut-être aussi par amour pour Stratonice, fille du Poliorcète. Démétrius, à qui le roi d'Égypte faisait de son côté des avances par suite de la crainte qu'il éprouvait, reparut en Grèce et rentra dans Athènes. Il réunit le peuple dans le théâtre, qu'il fit entourer de soldats; mais il se contenta de punir la lâcheté par l'épouvante. Il envahit ensuite le Péloponèse, et, s'il eût occupé Sparte, il se serait trouvé maître de la Grèce et de la mer; mais les rois, jaloux de ses succès, soutinrent la résistance du Péloponèse, et il dut se retirer vers la Macédoine.

Cassandre. 298.

Cassandre y avait régné paisiblement, sinon avec tranquillité, depuis la bataille d'Ipsus; il laissa ce trône, acquis au prix de tant de forfaits, à ses trois fils, Philippe, Antipater et Alexandre. Le premier ne tarda guère à mourir; Antipater

égorgea sa mère, qui voulait le réconcilier avec son frère, et fut tué lui-même peu après. Alexandre tenta de faire assassiner Démétrius; mais, comme l'un des conjurés dénonça le complot, celui-ci le prévint d'un jour, puis se disculpa du meurtre dans une harangue étudiée, en présence de l'armée macédonienne, qui le proclama roi. 293.

Démétrius, naguère réduit aux abois, se trouva seul maître de la Macédoine, de la Thessalie, d'une grande partie du Péloponèse, indépendamment de Mégare et d'Athènes; mais son faste le rendait odieux; il portait un costume théâtral, et fit attendre deux ans une audience aux ambassadeurs d'Athènes. Un jour que sa chlamyde était remplie de pétitions que lui avaient présentées les Macédoniens, il s'approcha du fleuve et les y laissa tomber : une pareille manière d'agir était d'autant plus impolitique que tous se rappelaient l'affabilité populaire des anciens rois du pays.

Pyrrhus, roi d'Épire, qui lui avait sauvé la vie à la bataille Pyrrhus.
d'Ipsus, était pour lui un voisin dangereux, d'autant plus que les boutades capricieuses de Démétrius et les exhortations des rois ses rivaux l'encourageaient à l'attaquer. Ce roi romanesque était encore au berceau, quand Éacide, son père, fut détrôné par Cassandre; sauvé à grand'peine du poignard, on le porta à Glaucias, roi de Thrace, aux genoux duquel il enlaça ses petits bras avec tant de grâce enfantine que ce prince, malgré la crainte que lui inspirait Cassandre, le cou- 294-281.
vrit d'une hospitalité sacrée, méprisa les menaces, et repoussa l'offre de deux cents talents qui lui fut faite pour le livrer.

Pyrrhus demeura dans cet asile jusqu'à l'âge de douze ans; c'est alors qu'une faction le rappela en Épire; mais, peu de temps après, ses sujets révoltés lui substituèrent Néoptolème, son oncle. Pyrrhus alors, sans autre héritage que son épée, passa en Asie, où il s'illustra. Après la bataille d'Ipsus, il se réfugia en Égypte, où il acquit les bonnes grâces de Ptolémée et de Bérénice, qui lui donnèrent en mariage leur fille Antigone, et l'aidèrent à remonter sur le trône d'Épire. Son oncle et lui tombèrent d'accord de régner conjointement; mais, quelque temps après, Pyrrhus, sous prétexte que son oncle avait tenté de l'empoisonner, le tua dans un 95.
festin, et resta seul en possession du pouvoir. Si l'on veut oublier la manière coupable dont il s'en empara, on reconnaîtra que Pyrrhus seul était capable de relever le trône de



la Macédoine, qu'il disputa d'abord aux fils de Cassandre, puis à Démétrius, jusqu'à ce que, aidé par Lysimaque et Pto-
87. lémée, il parvint à le lui enlever. Il régna adoré de ses soldats, qui disaient que les autres rois ne savaient imiter Alexandre qu'en portant une épaule plus basse et en parlant avec volubilité, tandis que lui non-seulement lui ressemblait extérieurement, mais possédait aussi sa valeur et son habileté; aussi l'appelaient-ils l'*aigle de l'Épire;* ce à quoi il répondait : *Si je suis l'aigle, vous êtes mes plumes.*

Quoique vainqueur, il consentit à traiter avec Démétrius; mais, ayant découvert les intrigues qu'il tramait avec Lanassa, sa femme, qu'il finit par enlever, il le chassa tout à fait.

Afin de ne pas laisser oisifs les soldats macédoniens, et dans l'espoir de recouvrer le royaume paternel, Démétrius alla tenter la fortune en Asie, à la tête de bonnes troupes et d'une flotte redoutable par la forte construction des vaisseaux. Tombé dans les mains de Séleucus, il en fut d'abord traité avec la générosité particulière à ce prince, qui s'écria dans cette occasion : *Je te remercie, ô Fortune, de m'avoir offert une aussi belle occasion de montrer ma clémence.* Mais Démétrius ne sut pas, même dans cette position, refréner l'inquiétude de son caractère actif et entreprenant. Séleucus se vit contraint de le renfermer dans une forteresse, et de repousser également les instances que lui adressèrent rois, princes et cités pour obtenir sa délivrance, l'offre d'une somme considérable de la part de Lysimaque pour le faire mourir, et les prières incessantes d'Antigone, qui, pour la rançon de son père, était prêt à céder tout ce qu'il possédait
Fin de Démétrius. 283. en Grèce, et à se donner lui-même en otage. Trois ans s'écoulèrent, et Démétrius Poliorcète termina sa vie, abrégée par des excès de tous genres.

Pyrrhus porta bientôt en Grèce ses armes triomphantes; mais la Macédoine ne tarda point à s'indigner de se voir réduite à n'être qu'une province de l'Épire, elle naguère la maîtresse du monde. Lysimaque, profitant de ce mécontentement, força Pyrrhus de rentrer dans le royaume paternel,
286. dont il sortit pour aller faire la guerre en Italie. Lysimaque, dont les vices semblaient s'accroître avec l'âge, se livrait aux caprices des femmes, qu'il épousait et tuait avec une égale
282. facilité; il finit par tomber aussi au pouvoir de Séleucus.

L'empire macédonien se trouva désormais divisé en trois branches : la Syrie, formée de huit provinces de l'Asie Mi-

neure et de toutes celles de la haute Asie, de l'Euphrate à l'Indus, dominées au moins nominalement par les Séleucides; l'Égypte, de la grande Syrte à la Célésyrie, et de la mer Orientale aux sables du désert, plus la Cyrénaïque, la Palestine, la Phénicie, une partie de l'Arabie, quelques-unes des Cyclades, le littoral de la Thrace et l'île de Chypre; la Macédoine, dont les confins variaient sans cesse, mais qui s'étendait toujours de la mer Adriatique à la Thrace, des monts Orbélus et Scardes à la Grèce centrale. En outre, il s'était formé six autres États des débris du royaume de Syrie, c'est-à-dire la Cappadoce, le Pont, l'Arménie, la Galatie, Pergame, la Parthie; sans compter les empires lointains de l'Inde et de la Bactriane, les républiques et les peuples qui recouvrèrent l'individualité comme les Thraces, et les conquêtes des Galates qui occupèrent la Phrygie septentrionale entre les plaines du Sangarius et du Halys.

Ainsi, à peine la mort eut-elle glacé la main vigoureuse qui réunissait en une seule volonté tant de volontés contraires, on ne vit plus cet accord d'intérêts et de sentiments qui constitue les nations; tout fut désordre, et le despotisme militaire ne put que multiplier les crimes de l'ambition et de la force brutale. Guerriers et rien de plus, les nouveaux chefs ne songeaient qu'à se battre et à s'enrichir, peu soucieux de constituer une administration durable dans l'intérieur des pays.

Mais il s'établit entre eux une lutte d'amour-propre, et chacun d'eux voulut éterniser son nom en construisant des cités; on en attribue trente-cinq au seul Séleucus, qui ne fit que mettre à exécution les projets d'Alexandre. Les Macédoniens, qui, de beaucoup plus libres que les Grecs, avaient su conserver, même sous la domination de rois, et de rois conquérants, de la dignité et de la franchise, répandirent de nouveaux sentiments parmi le peuple de l'Asie. L'industrie grecque pénétra dans la Bactriane et dans tout l'Orient, et donna de la vie au commerce entre les États despotiques voisins; les franchises municipales dont jouissaient les villes leur apprenaient à intervenir dans la confection des lois auxquelles elles devaient obéir. La civilisation et la langue grecques, se propageant dans le pays conquis, effacèrent ou adoucirent les traits caractéristiques des différentes nations, et les langues diverses ne furent plus que des dialectes populaires. L'Asie adopta les mœurs et les idées grecques, tandis

Influence macédonienne.



que le luxe, la science, les superstitions de l'Euphrate et du Nil passaient en Europe : de là, un sentiment de nationalité moins vif, des différences moins prononcées entre les peuples, une grande facilité pour la conquête dès qu'un étranger puissant se présenterait pour l'entreprendre. Et cet étranger se montra dans le peuple de Rome.

Poursuivons toutefois l'histoire partielle de ces divers États jusqu'au moment où ils auront à exercer la valeur et à orner les triomphes de la gigantesque cité bâtie sur les bords du Tibre.

CHAPITRE II.

LA SYRIE. — LES SÉLEUCIDES (1).

Le nouveau royaume de Syrie comprenait la Mésopotamie, la Médie, la Bactriane, l'ancienne Assyrie et une grande partie de l'Asie Mineure. Le premier soin de Séleucus fut d'assurer aux Grecs les conquêtes d'Alexandre en Orient; aussi dominait-il véritablement sur tous les pays situés entre l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus. (Séleucus Nicator. 307.)

(Sandracottus) Dans le Pendjab cependant, Sandracottus (2), de la caste des guerriers qui avaient servi sous Alexandre, réunit les quelques soldats laissés dans l'Inde par ce prince, en fit le noyau d'une grosse armée, et déclara la guerre aux Macédoniens. Séleucus, s'étant avancé contre lui, pénétra jusque dans le Bengale; mais il conclut avec lui une alliance semblable à celle d'Alexandre avec Porus. Sandracottus put ainsi constituer l'un des plus grands empires qui aient jamais existé, et conduire jusqu'à six cent mille hommes dans le Bengale. Séleucus reçut de lui de riches présents et cinq

(1) Aucun écrivain ne traite spécialement de cette partie de l'histoire; nous nous sommes servi de ceux qui se sont occupés de celle de Rome, des livres des Machabées, des *Antiquités hébraïques* de Josèphe. La numismatique nous a été d'un grand secours pour coordonner ces fragments épars. On peut consulter, indépendamment des histoires générales : HEYNE, *Opuscula*, t. IV : *Opum regni macedonici auctarum, attritarum et eversarum causæ probabiles;* — VAILLANT, *Imperium Seleucidarum, sive Historia regum Syriæ;* 1681, in-4°; — FROELICH, *Annales rerum et regum Syriæ;* Vienne, 1754; — GUYON, *Histoire des Séleucides;* — NIEBUHR, *De la Version arménienne d'Eusèbe.*

(2) *Chandra-goupta*, protégé de la lune.

cents éléphants, qui l'aidèrent puissamment à triompher de ses rivaux. Ce traité rendit toute son activité au commerce des Indes, qui depuis ne fut plus interrompu.

Après la bataille d'Ipsus, Séleucus, à coup sûr le plus puissant des successeurs d'Alexandre, fonda deux villes importantes : Séleucie, en face de la ville moderne de Bagdad, et Antioche sur l'Oronte, laquelle enleva sa population et sa splendeur à Babylone, qui, à partir de ce moment, disparut de l'histoire; cette ville enfin, durant seize siècles, resta la reine de l'Orient jusqu'à l'époque où elle fut détruite par Bibars, soudan de l'Égypte. 301.

Antioche, fameuse pour son luxe, sa frivolité, ses plaisirs, non moins que par son goût pour les belles-lettres et les arts, était entourée dans ses plus beaux temps d'une enceinte de 10,000 pas de circuit, comprenant quatre cités dont chacune avait ses murailles et ses fortifications particulières. La première eut pour fondateur Séleucus; la seconde, les individus qui, attirés par les privilèges qu'on accordait à ses habitants, accoururent dans ses murs; la troisième, Séleucus Callinique; et la quatrième, Antiochus Épiphane. A deux lieues de distance, au midi de l'Oronte, s'élevait le petit village de Daphné, près d'un bois consacré par Séleucus à Apollon et à Diane, auxquels il fit élever un temple devenu l'un des plus célèbres sanctuaires du paganisme. Le bois consacré à la mémoire de Daphné avait quatre-vingts stades de tour (1), et des ruisseaux limpides serpentaient sous des ombrages délicieux, asiles de la volupté. Dans le sanctuaire était la statue colossale du dieu, représenté une coupe d'or à la main et faisant une libation sur la terre. La colonie grecque d'Antioche avait imité dans ce lieu les rites de la Grèce, et des ondes prophétiques jaillissaient d'une fontaine *Castalie*. Près de là, dans un stade, se reproduisaient les jeux de l'Élide, pour lesquels la ville dépensait chaque année quinze talents d'or. Des voyageurs, accourus de tous côtés, animaient ce village et apportaient des richesses au sanctuaire, où abondaient l'or, les pierreries et tous les chefs-d'œuvre de l'art grec. Les exemples du dieu séducteur étaient imités à l'envi, et quiconque vivait sans amours, à Daphné, était considéré comme un homme de rien (2). Antioche

(1) 16 kilomètres environ.

(2) Voy. Strabon, liv. XXI; — Sozomène, V, 19; — Jean Chrysostome,

Séleucus avait augmenté beaucoup son empire en y ajoutant une partie des contrées soumises à Antigone; puis, quand Lysimaque, son rival, succomba dans la bataille de
282. Cyropédion, il réunit à la Syrie toute l'Asie antérieure. Il aurait ménagé à son empire une existence plus brillante s'il en eût établi le siège sur le Tigre, en prenant l'Euphrate pour frontière; mais, comme il se approcha de la Grèce, il se trouva mêlé aux petites guerres et aux intrigues à l'aide desquelles les successeurs d'Alexandre voulurent maintenir l'équilibre entre eux. Il conserva néanmoins à l'Asie dix-huit années de paix; préférant à la gloire militaire les arts et la tranquillité, il fit prospérer le commerce par la fondation de cités nouvelles et au moyen de communications qu'il établit par l'Oxus et les autres fleuves de son royaume. Il restitua à la ville d'Athènes la bibliothèque que lui avait enlevée Xerxès, et divisa son royaume en soixante-douze satrapies, dans lesquelles il eut soin de ne nommer que des naturels du pays, maxime que ses successeurs mirent en oubli. Afin que personne ne pût concevoir la pensée de démembrer la monarchie, il confia le gouvernement de la haute Asie à son
281. fils Antiochus, auquel il céda aussi Stratonice, sa femme, lorsqu'il se fut aperçu qu'il en était épris. Il fut assassiné par Ptolémée Céraunus, dont il était le bienfaiteur, au moment où il allait rentrer dans la Macédoine, sa patrie; avec lui s'éteignit la splendeur de ce royaume.

Antiochus, son successeur, accourut pour défendre les conquêtes paternelles; mais, se laissant subjuguer par les flatteries de Ptolémée Céraunus, le meurtrier de son père, il lui céda la Macédoine. Ptolémée épousa sa propre sœur, veuve de Lysimaque, et égorgea dans ses bras les enfants qu'elle avait eus de son premier mari, parce qu'une faction s'agitait en leur faveur; mais il ne s'était pas écoulé une an-
279. née et demie qu'il tombait lui-même sous les coups des Gaulois ou Galates.

Gaulois. Ces ennemis terribles avaient envahi la Macédoine, la Thrace, la Thessalie; mais ils essuyèrent un rude choc de la part des Grecs et d'Antiochus, qui, dans cette circonstance, reçut le titre de *Soter* ou sauveur. Ils étaient à la solde de
233-277. Nicomède, roi de Bithynie, qui leur céda le pays auquel ils

in S. Babyla; — LIBANIUS, *in Nænia*; — CASAUBON, *ad. Hist. Aug.*; — GUYON, *Histoire des Séleucides*, t. VII, p. 35, 36.

donnèrent le nom de *Galatie;* Philétère, gouverneur de Pergame, aidé par eux, fonda un nouveau royaume, malgré l'énergique opposition d'Antiochus. Les Gaulois, faisant trafic de leur valeur et assurant la victoire à quiconque voulait les acheter, avaient une telle confiance dans leurs forces que quatre mille d'entre eux, appelés en Égypte par Ptolémée Philadelphe, tentèrent de s'emparer du royaume des Pharaons. Antiochus les défit à Sardes; mais ils ne cessèrent pas 275.
de se rendre redoutables jusqu'à l'avènement du troisième roi de Pergame. Antiochus dut, pour s'opposer à leurs progrès, renoncer à la guerre qu'il avait déclarée à Ptolémée II, roi d'Égypte, en faveur de Magas, prince de Cyrène, qui s'é- 264.
tait révolté contre son frère; il mourut près d'Éphèse dans une bataille livrée à ces Gaulois. Il bâtit deux villes, et ne perdit rien des possessions dont il avait hérité. Mais, pour un empire fondé sur la conquête, le premier échec subi dans de nouvelles entreprises est un signe de prochaine décadence; d'ailleurs, tout État qui s'appuie uniquement sur les qualités personnelles de son chef ne peut avoir qu'une vie artificielle.

Ce fut, en effet, pour le royaume de Syrie un soutien bien Antiochus Théos. 260.
débile qu'Antiochus Théos, qui se livra de plus en plus aux intrigues de femmes. Laodice, sa belle-sœur à la fois et sa femme, ainsi qu'Apamée, sa sœur, le poussèrent contre Ptolémée Philadelphe. Apamée, veuve de Magas, roi de Cyrène, ne voulant pas accorder à Ptolémée la main de Bérénice, sa fille, qui lui avait été fiancée en signe de paix après une longue guerre, l'offrit à Démétrius, oncle d'Antigone Gonatas; mais elle s'en était éprise elle-même en le voyant, et il l'avait payée de retour. Bérénice, maltraitée, le fit assassiner dans les bras d'Apamée, qui s'était rendue à la cour d'Antiochus Théos, pour l'exciter contre Ptolémée, devenu l'époux de Bérénice, et l'avait entraîné à lui faire déclarer la guerre. Après quelques revers, Antiochus se réconcilia avec son adversaire, dont il épousa la fille.

Durant ce temps, plusieurs provinces de l'Asie s'étaient soustraites à son autorité. Arsace Philhellène, pour venger l'outrage fait par le satrape Agathocle à la pudeur de son frère, chassa de la Parthie le gouverneur macédonien, réunit Parthes. 255.
les tribus nomades, et forma un royaume qui ne cessa de s'agrandir au préjudice des Séleucides. Son fils Tiridate commença la dynastie des Arsacides, qui compta vingt princes et finit au premier des Sassanides.



Bactriens. 356.

D'un autre côté, Théodote, gouverneur macédonien de la Bactriane, se rendit indépendant, et constitua un nouveau royaume qui, à son origine, si nous en croyons Justin, ne comprenait pas moins de mille cités. Tous les successeurs de Théodote furent Grecs, et il paraît que leur domination s'étendit parfois jusqu'aux rives du Gange et aux frontières de la Chine; Démétrius, fils du troisième roi, régna sur l'Inde septentrionale et sur le Malabar (1). Ce royaume fut ensuite

(1) On ne connaissait jusqu'à nos jours que fort peu de médailles des rois de la Bactriane, mais le général Allard, qui resta dans les Indes de 1815 à 1835, et fut chargé de l'organisation militaire du royaume de Lahore, fit présent, lors de son retour en France, à la Bibliothèque royale, de plusieurs médailles qui peuvent se diviser comme suit :

1° Monnaies grecques des rois macédoniens de la Bactriane et de l'Inde septentrionale ;

2° Monnaies des mêmes rois avec la légende grecque d'un côté et bactrienne de l'autre ;

3° Monnaies bilingues des conquérants scythes;

4° Plusieurs autres d'époque incertaine, dans lesquelles l'art a dégénéré, offrant un mélange de symboles et d'inscriptions persanes, grecques, indiennes.

On peut, à l'aide de ces médailles, retrouver la série des rois macédoniens dans ce pays ; jusque-là le nom même de plusieurs était ignoré.

Voy. Raoul Rochette, *Notice sur quelques médailles grecques inédites de la Bactriane et de l'Inde;* Journal des Savants, 1834-1836.

Les fragments peu nombreux de l'histoire de ce royaume avaient été recueillis par Th.-S. Bayer, *Historia regni Græcorum Bactriani, in qua simul græcarum in India coloniarum vetus memoria explicatur; accedit* Waickerii *Doctrina temporum indica cum paralipomenis* (Pétersbourg, 1738). Voici ce qu'il est possible d'en tirer. A Théodote Ier succéda, en 243, son fils Théodote II, qui fit la paix avec Arsace, auquel son père avait fait la guerre. Il fut détrôné par Euthydème de Magnésie (221), contre lequel marcha Antiochus le Grand avec des secours fournis par Arsace (209-206); mais, quoique réduit à livrer ses propres éléphants, un traité de paix lui permit de conserver la couronne et de marier son fils Démétrius à une fille d'Antiochus. Ce Démétrius, étendant au loin ses conquêtes vers le levant, se rendit maître de l'Inde septentrionale et du Malabar. A la même époque, la Bactriane avait pour roi Ménandre, qui poussa ses conquêtes dans la Sérique. Il paraît que de son temps la Bactriane aurait été divisée en plusieurs États grecs, qui se seraient peut-être rendus indépendants lors de l'expédition d'Antiochus III. Sous Eucratidas (181?), successeur de Ménandre, le royaume de Bactriane s'agrandit plus que jamais, ce prince y ayant réuni, avec l'aide de Mithridate, roi des Parthes (148), les conquêtes de Démétrius dans l'Inde. Puis il fut assassiné par son fils, peut-être Eucratidas II, qui lui succéda. Ce dernier s'allia avec Démétrius II, roi de Syrie, pour une expédition contre les Parthes (142); mais il fut ensuite dépouillé par Arsace VI d'une partie de ses États; de sorte qu'il ne tenta plus rien contre les nomades de l'Asie centrale, et son

détruit. L'empire de Darius resta ainsi divisé entre plusieurs princes jusqu'aux Sassanides, lorsque Ardeschir réunit la Perse en un seul royaume, et que Sapor, son fils, fit périr les descendants de tous ces petits souverains (1).

On ne sait pas bien ce qu'étaient ni d'où venaient les Parthes, qui figurèrent si souvent depuis dans l'histoire du monde; on ignore s'ils étaient originaires du Kurdistan, du pays des Scythes ou de celui des Turcs. Ces terribles cavaliers, aux évolutions rapides, s'établirent dans le voisinage de la mer Caspienne, cinq années environ après la défection de Théodote; poussant de là leurs excursions dans d'autres parties de la Perse orientale (2), ils s'étendirent de plus en plus vers l'occident, au grand dommage de la Syrie, sans pouvoir toutefois se fixer à demeure sur l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus. Ils eurent d'abord pour capitale Hécatompyles, puis Ctésiphon sur le Tigre, et Ecbatane d'Hyrcanie; sans commerce et sans agriculture, la guerre était leur seule Parthes.

royaume divisé passa aux Parthes avec les pays en deçà de l'Oxus. Bayer a disposé de la manière suivante cette chronologie des dynasties grecques dans la Bactriane :

256. Théodote fonde la monarchie de la Bactriane.
250. Premiers mouvements des Parthes.
246. Seconde époque de la domination des Parthes
244. Arsace occupe l'Hyrcanie.
243. Il prépare la guerre contre Théodote.
242. Théodote II conclut la paix avec les Parthes.
241. Arsace fuit par suite de l'invasion de Séleucus Callinique.
240. Ce dernier est vaincu. Troisième époque de la domination des Parthes.
239. Commencement du règne d'Attalus, roi de Pergame.
220. Euthydème de Magnésie chasse le roi Théodote.
209. Antiochus le Grand fait la guerre aux Parthes.
208. Il la fait à Euthydème.
206. Il conclut la paix avec celui-ci.
196. Ménandre, quatrième roi de la Bactriane.
181. Eucratide, cinquième roi.
152. Mithridate, Parthe, occupe l'Hyrcanie du milieu de l'Élymaïde.
147. Fin de la guerre indienne.
146. Eucratide, sixième roi de la Bactriane.
141. Démétrius Nicanor est pris par les Parthes.
136. Mort de Mithridate le Grand, roi des Parthes.

(1) Voy. sur les royaumes formés des débris de l'empire perse un mémoire du major Van Kennedy, dans les *Transactions of the literary Society of Bombay*, t. III; Londres, 1823.

(2) Voy. Malcolm, *History of Persia*, t. I, c. vii. — Longuerue, *Annales des Arsacides*. — Rawlinson, *The Five great monarchies*.

occupation. Le luxe effréné de la cour d'Antiochus, qui, dans ses expéditions contre eux, menait à sa suite plus de courtisans que de guerriers, laissa libre carrière à leurs progrès. Ce prince envoyait d'Égypte à Antioche de l'eau du Nil dans des vases d'or à sa chère Bérénice (1); il abandonnait l'autorité à Thémison et à Ariston de Chypre, ministres de ses voluptés. Le peuple leur rendait les honneurs divins, et Hercule Thémison, étendu sur des coussins, enveloppé d'une peau de lion, recevait les offrandes des grands de la cour.

257. Lorsque Ptolémée mourut, Antiochus renvoya Bérénice pour reprendre Laodice, qu'il avait répudiée, et assurer sa succession au fils qu'il avait d'elle; mais celle-ci, craignant l'inconstance de son mari, l'empoisonna, et régna en qualité
Séleucus II. 246. de tutrice de Séleucus Callinique. Sa cruauté lui fit perdre une grande partie des États de son fils; par haine contre Bérénice, elle faisait la guerre à quiconque était favorable à l'Égypte, jusqu'au moment où elle parvint à faire égorger sa rivale avec son fils. Le désir de venger ce double assassinat mit en armes les villes de l'Asie antérieure et l'Égypte entière. La Syrie fut dévastée, et le sang de Laodice, les incendies et le pillage suffirent à peine à calmer ces ressentiments. L'ennemi le plus redoutable de Séleucus II fut son frère Antiochus Hiérax (*le Vautour*), qui se rendit maître de la Lydie et d'une partie de l'Asie Mineure. Secondé par les Gaulois, il mit le trouble dans le royaume de son frère jusqu'au moment où il tomba prisonnier en Égypte; s'étant échappé, il fut tué dans sa fuite par des brigands.

Tandis que Séleucus était occupé à se défendre contre lui et à soumettre les provinces de l'Asie supérieure, Eumène, roi de Pergame, et Arsace II, roi des Parthes, augmentaient
238. l'un et l'autre leur puissance. Ce dernier, ligué avec le roi de Bactriane, vainquit Séleucus, et ce fut là pour les Parthes la véritable époque de la fondation de leur empire. Plus malheureux encore dans une seconde expédition, Séleucus tomba entre les mains de ses ennemis, et l'on dit qu'il resta leur prisonnier durant dix années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort; mais il paraît plus vraisemblable qu'il recouvra sa liberté, et finit tranquillement ses jours en fondant plusieurs villes et en agrandissant Antioche.

Séleucus III. 223. Séleucus Céraunus (*le Foudre*) fut empoisonné après trois

(1) Athénée, VII, 12.

ans de règne, lorsqu'il s'occupait des préparatifs d'une expédition contre Attale, roi de Pergame, qui avait soumis à son autorité toute l'Asie Mineure, depuis le Taurus jusqu'à l'Hellespont. Achéus, oncle maternel du roi défunt, raffermit de nouveau, durant une sage régence, le pouvoir des Séleucides dans l'Asie antérieure; il refusa la couronne qui lui était offerte, et l'assura à Antiochus III, qui reçut plus tard le Antiochus III. 222
surnom de Grand. Tandis qu'Achéus, nommé par lui gouverneur de l'Asie Mineure, domptait le roi de Pergame, les satrapes Molus et Alexandre faisaient soulever la Médie et la Perse; son premier ministre, Hermias de Carie, exaspérait les peuples en le trahissant, et Achéus lui-même finit par se révolter. Mais Antiochus les vainquit tous; il fit assassiner Hermias, et Achéus tomba entre ses mains. Il chercha alors à enlever aux Ptolémées leurs possessions en Syrie; mais, bien que la fortune l'eût favorisé d'abord, elle l'abandonna à Raphia; aussi malheureux dans son expédition contre Arsace III, qui s'était emparé de la Perse, il fut obligé de 217.
lui céder entièrement la Parthie et l'Hyrcanie, à la condition qu'il le seconderait dans la guerre qu'il allait entreprendre contre la Bactriane. Cette guerre fut suivie d'une paix qui assura à Euthydème la couronne et la totalité du territoire. 206.
Antiochus marcha alors contre l'Inde, mais il ne franchit pas l'Indus, ou ne s'avança guère au delà. Tant de combats n'eurent d'autre résultat que de remettre les Séleucides en possession des provinces de l'Asie supérieure, à l'exception de celles qui s'étaient définitivement séparées de leur empire.

Antiochus, qui avait surtout à cœur d'enlever l'Égypte aux Ptolémées, se ligua avec Philippe de Macédoine, les chassa 205-198.
de la Syrie, et s'avança vers le cœur de leurs États; mais les Ptolémées demandèrent secours aux Romains, avec lesquels il eut ainsi la guerre.

CHAPITRE III.

LES LAGIDES EN ÉGYPTE (1).

Le peuple égyptien n'avait jamais pu se ployer au joug des Perses, qui avaient ses croyances et son culte en horreur, et

(1) Les historiens particuliers nous manquent également ici, et de plus

de temps à autre il avait protesté par de sanglantes révoltes contre leur intolérance et leur domination; mais il se résigna sans peine au gouvernement des Ptolémées, qui lui firent oublier, par la liberté laissée au culte et par le sentiment du bien-être présent, ses grandeurs passées et ses espérances dans l'avenir.

Alexandrie s'élève sur le lac Maréotis, qui est formé par le Nil et communique avec la mer; elle forme donc un port très vaste et sûr, qui met l'Égypte en contact avec la Méditerranée, outre qu'il n'est séparé du golfe Arabique que par un court trajet. Deux larges rues, bordées de beaux édifices, la coupaient à angle droit; l'eau, amenée de loin, était distribuée dans la ville au moyen de conduits souterrains. Diodore y comptait un million d'habitants, dont 300,000 libres (1). Outre les indigènes et les mercenaires à la solde du roi, elle était peuplée de gens de toute nation, confondus sous le nom d'Alexandrins, parmi lesquels figuraient principalement des Grecs et des Juifs. Quand il serait si important de connaître l'histoire de cette ville, où convergeaient, comme les rayons au foyer de la lentille, les civilisations diverses de l'Orient et de l'Occident, nous nous trouvons dans les ténèbres pour ce qui la concerne, et pourtant c'est là que se résume toute l'histoire de l'Égypte.

les livres hébreux et les médailles. Quelques monuments d'épigraphie grecque et des inscriptions hiéroglyphiques suppléent à cette disette de documents. On peut consulter : VAILLANT, *Hist. Ptolemæorum;* Amsterdam, 1701, in-fol. — CHAMPOLLION-FIGEAC, *Annales des Lagides, ou Chronologie des rois d'Égypte, successeurs d'Alexandre le Grand.* Quelques erreurs de cet important ouvrage ont été corrigées par : IDELER, *Ueber die Reduktion ægyptischer Data aus den Zeiten der Ptolomæer;* Berlin, 1834. — LETRONNE, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains, tirés des inscriptions grecques et latines;* Paris, 1823. — HEYNE, *De genio sæculi Ptolemæorum,* Opusc., t. I. — MATTER, *Essai historique sur l'École d'Alexandrie;* 1820. — I.-C. SCHMIDT, *Opuscula res maxime Ægyptiorum illustrantia;* 1865. Il s'occupe surtout du commerce d'Alexandrie.

(1) DION CASSIUS (*Discours aux Alex.*), en vantant cette ville pour son immense population, ajoute : Ὁρῶ γὰρ ἔγωγε οὐ μόνον Ἕλληνας παρ' ὑμῖν, οὐδ' Ἰτάλους, οὐδὲ ἀπὸ τῶν πλησίων Συρίας, Λιβύης, Κιλικίας, οὐδ' ὑπὲρ ἐκείνους Αἰθίοπας, οὐδὲ Ἄραβας, ἀλλὰ καὶ Βακτρίους, καὶ Σκύθας, καὶ Πέρσας, καὶ Ἰνδῶν τινὰς οἳ συνθεῶνται καὶ πάρεισιν ἑκάστοτε ὑμῖν. *Car je vois parmi vous non-seulement des Grecs et des Italiens avec des Syriens, des Libyens, des Ciliciens, des Éthiopiens et des Arabes, mais aussi des Bactriens, des Scythes, des Perses et quelques Indiens, qui tous viennent se rencontrer dans votre cité.*

Ce pays, dont Alexandre voulait faire un royaume puissant, le centre du commerce, le siége de la science et des beaux-arts, échut, lors du premier partage de son empire, à Ptolémée Soter, qui passait pour fils naturel de Philippe, bien qu'il se dît né de Lagus. La dynastie des Lagides, qui finit avec Cléopâtre, prit son nom de ce dernier. Aussi habile dans le conseil que sur le champ de bataille, et particulièrement aimé d'Alexandre, Ptolémée fut le seul parmi ses successeurs qui sut se tenir en garde contre la manie des conquêtes. S'il ne se montra point dans sa conduite personnelle et politique plus loyal que les autres successeurs d'Alexandre, il les surpassa dans l'art de gagner l'affection des vaincus. Il se concilia les Égyptiens en les délivrant des concussions de Cléomène, que le héros macédonien leur avait donné pour gouverneur, et considéra toujours l'avantage du pays comme le sien propre.

Ptolémée Soter. 323

Il conserva la division de l'Égypte en nomes, bien que les anciennes circonscriptions fussent changées. Les provinces extérieures reçurent des gouverneurs, et peut-être il ne conféra les magistratures qu'à des Macédoniens et à des Grecs. Alexandrie, spécialement, avait quatre magistrats supérieurs : *l'exégète*, chargé des subsistances ; un grand juge, qui présidait les tribunaux ; un *hypomnématographe* ou archiviste ; enfin un *stratège* ou inspecteur de nuit, qui veillait à la tranquillité publique. Il conserva, des anciennes constitutions, tous les éléments qui pouvaient se combiner avec les mœurs actuelles et consolider le despotisme royal. Loin d'opprimer la religion, il eut l'habileté de la faire concourir à l'application de son système, et il respecta les idoles et le culte. La caste des prêtres, écrasée sous la domination des Perses, au point qu'elle n'inspirait plus d'ombrage au roi, servait à lui donner un caractère sacré aux yeux du peuple ; les rois étaient donc divinisés, et des prêtres spéciaux leur rendaient un culte pendant leur vie et après leur mort. Memphis, où les princes recevaient leur consécration, et qui renfermait le temple de Phta, considéré comme le principal par la nation, resta la capitale du royaume.

Ptolémée, connaissant la nécessité de raviver le sentiment religieux, fond du caractère égyptien, et de le concilier avec le culte des vaincus, prétendit qu'il avait reçu en songe l'invitation d'envoyer chercher la statue de Sérapis alors dans le Pont ; mais, comme les habitants de ce pays refusaient de

céder le simulacre vénéré, celui-ci, bien qu'il fût tout en marbre, s'embarqua de lui-même, et vint aborder au port d'Alexandrie sans le secours de pilotes; on lui érigea dans cette ville un temple magnifique, dit le Sérapéum, et son culte l'emporta sur celui des anciennes divinités.

Il créa une flotte et une armée, acheta un grand nombre de ces mercenaires dont le courage était au service du plus offrant, et néanmoins il ne fit pas la guerre par ambition. Contraint d'intervenir dans les dissensions des autres chefs, il se conduisit avec une telle circonspection qu'il ne hasarda jamais la sûreté de l'Égypte, et, quand on vint l'attaquer dans ses États, il sut profiter en capitaine expérimenté des avantages que lui offrait la nature du pays.

La Phénicie et la Célésyrie étaient pour lui d'une extrême importance à cause de leurs bois de construction; il conquit ces provinces aussitôt après la défaite de Perdiccas. Enfin, à la suite de ses longues querelles avec Antigone, il put les
320. assurer à l'Égypte, qui les conserva jusqu'à Antiochus le Grand. La Syrie et Jérusalem furent aussi soumises par Ptolémée, de même que Chypre et d'autres îles, bien que quelques-unes d'entre elles conservassent leurs rois particuliers; il se rendit encore maître des villes situées sur les côtes de l'Asie antérieure.

405. En Afrique, Cyrène était parvenue à une grande puissance après avoir chassé ses rois et repoussé les Perses; elle se gouvernait par une aristocratie d'argent, et rivalisait avec Carthage. Agitée par des dissensions entre les riches et les pauvres, elle demanda une constitution à Platon, qui refusa, sous le prétexte que ses habitants avaient trop d'opulence et n'étaient pas assez dociles au frein. Les partis continuèrent donc à se persécuter, à s'exiler tour à tour. Les bannis, s'étant réunis au Spartiate Thymbron, chef des soldats mercenaires dans la guerre Lamiaque, l'amenèrent à leur prêter
321. secours pour les faire rentrer dans leur patrie. Il se mit à leur tête, en effet, et s'empara de Cyrène; mais bientôt les citoyens, soutenus par Ophellas, général de Ptolémée, le chassèrent de leurs murs, et puis le condamnèrent à périr sur la croix. Les troubles ne cessèrent qu'au moment où Ptolémée et Magas,
312. son beau-fils, la gouvernèrent durant cinquante années.

Richesses. Si nous en croyons Appien (1), l'Égypte avait une armée

(1) APPIEN, *Hist. rom.*, préf., ch. x.

de deux cent mille hommes d'infanterie, de quarante mille chevaux, de trois cents éléphants et de deux mille chars de guerre; ses arsenaux renfermaient trois cent mille armures; elle disposait de deux mille vaisseaux et de mille cinq cents galères, et sept cent quarante mille talents, c'est-à-dire quatre milliards de francs, se trouvaient dans son trésor. En supposant même ces évaluations exagérées, il est certain que la richesse de l'Égypte était immense, Ptolémée ayant apporté dans son royaume les trésors qui provenaient du pillage de l'Asie. Les statues y abondaient encore plus qu'à Rome; Ses grandes solennités attiraient une foule prodigieuse, et avec elle beaucoup d'argent. Il est vrai qu'à côté de l'extrême opulence, on voyait la misère la plus désolante, sort commun aux pays antiques, où tous les genres de négoce qui élèvent aujourd'hui la classe moyenne étaient le partage des esclaves.

Le commerce enrichit Alexandrie, qui en était le centre; Commerce. il se faisait avec l'Asie à l'aide des caravanes qui longeaient l'Oxus, la mer Caspienne, la mer Noire, se répandant de la Syrie et de la Mésopotamie dans toutes les villes maritimes de l'Asie antérieure et de la Phénicie. Le commerce qui se dirigeait vers l'occident de l'Afrique par l'intermédiaire de Cyrène, était fort important, mais plus encore celui de l'Éthiopie, où les Égyptiens pénétrèrent alors et firent des établissements considérables, surtout pour la chasse des éléphants. La navigation, même sur le golfe Arabique, concernait moins l'Inde que l'Éthiopie. Afin de la favoriser, le second Ptolémée ouvrit de nouveaux ports, tels que ceux de Bérénice et de Myos-Hormos sur le golfe Arabique, avec une route pour les caravanes, qui, de Bérénice par Coptos, conduisait au bord du Nil, d'où les marchandises étaient transportées plus loin. Le canal entre le Nil et le golfe Arabique, bien que terminé, n'était pas encore d'une grande utilité; ainsi le port d'Alexandrie sur le lac Maréotis était toujours plus fréquenté que celui qu'elle avait sur la mer.

Ptolémée attira un grand nombre de colons dans cette ville, où il éleva, ainsi que ses successeurs, des édifices magnifiques, faits pour rivaliser avec ceux de Rhamsès et de Sésostris; elle eut des temples à Isis et à Sérapis, un théâtre, un cirque, un forum, une palestre, un manège, un musée, un gymnase, et surtout son Phare, compté parmi les sept mer- Phare. veilles du monde. Ce nom, devenu ensuite commun à tous les phares ou fanaux maritimes, vint de l'île de Pharos, sur



laquelle Ptolémée le fit construire, en réunissant l'île au continent par une digue d'un mille de longueur; on le voyait, dit-on, à une distance de dix lieues marines, ce qui suppose une incroyable hauteur (1). Cette construction fut terminée la première année du règne de Ptolémée Philadelphe, par l'architecte Sostrate, qui, pour réserver à lui seul ou à sa postérité l'honneur d'un ouvrage aussi remarquable, fit graver son nom sur la pierre, puis la revêtit d'un ciment sur lequel il traça le nom de Ptolémée. Le temps en détruisant l'enduit devait laisser apparaître l'inscription qu'il recouvrait. Cette tour fut renversée plus tard par un tremblement de terre (2).

Le Musée, terminé par Philadelphe, renfermait tout ce qui constitue aujourd'hui une université; on y trouvait de vastes portiques pour se promener en enseignant, et les collections de livres les plus fameuses de l'antiquité, avec un grand nombre d'employés pour copier, corriger, dorer les papyrus. Partout où il y avait des livres, on envoyait demander à les emprunter, et puis on en faisait parvenir de belles copies à leurs propriétaires en gardant les originaux. Ainsi Athènes donna les ouvrages de ses trois tragiques, et reçut en échange un élégant exemplaire avec quinze talents. Cette bibliothèque réunit jusqu'à quatre cent mille volumes, et, comme l'espace y manquait, le Sérapéum reçut un dépôt supplémentaire de trois cent mille volumes. Les savants les plus renommés de tous les pays furent appelés pour enseigner dans le Musée et le diriger; mais le caractère égyptien prédomina bientôt, et l'enseignement prit un caractère sacerdotal. Démétrius de Phalère fut, dit-on, chargé le premier de la direction du Musée par Ptolémée; mais, comme il lui avait conseillé de choisir Céraunus pour son successeur de préférence à Philadelphe,

(1) On obtenait cet effet au moyen d'un miroir, qui aurait précédé de longs siècles le télescope à réflexion de Newton et de Zucchi. Qu'avant eux il y en eut un semblable à Raguse, c'est ce qu'atteste une lettre que Libri assure avoir trouvée dans la correspondance de Bouillau avec l'habile mécanicien Tito-Livio Burattini, auteur de la *Mesure universelle*

(2) Voir, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (vol. X), la description d'Alexandrie telle qu'elle était au temps de Strabon, par Bonamy. On y trouve tous les passages des anciens auteurs qui parlent du Phare. Voici l'inscription qui a été interprétée par Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, etc., p. 40 : Σώστρατος Κνίδιος Δεξιφανοῦς θεοῖς σωτῆρσι ὑπὲρ τῶν πλωϊζομένων. *Sostrate de Cnide, fils de Dexiphane, aux dieux sauveurs* (Ptolémée et Bérénice), *pour le salut des navigateurs*. Voir aussi Manso, *Alexandria sotto i Tolomei*; Leipzig, 1800.

ce dernier l'exila quand il monta sur le trône, et Démétrius se fit mordre par un aspic. La bibliothèque du Musée fut brûlée sous Jules César, et celle du Sérapéum par les Sarrasins.

Athènes voyait ainsi transporter sur les rives du Nil l'arbre encyclopédique des sciences humaines, qui, parmi tant de bouleversements, ne pouvait trouver un sol propice, une atmosphère tranquille qu'à l'ombre d'un trône : ombre pesante, toutefois, qui étouffait leur libre épanouissement. Quand il serait vrai pourtant que les savants d'Alexandrie n'eussent produit que des ouvrages de critique, et un amas de règles dont on ne pourra jamais composer un chef-d'œuvre, nous devrions encore leur savoir gré de nous avoir transmis les fruits du génie, d'en avoir facilité l'intelligence à la plus lointaine postérité, en les commentant lorsque la mémoire des faits était encore récente et les usages encore vivants.

Le repos dont jouit l'Égypte durant quarante années, tandis que le monde entier retentissait du fracas des armes, lui procura les plus grands avantages. Si la paix suffit, en effet, à guérir les maux d'un pays contre le vœu même de ses dominateurs, son influence devait être d'autant plus efficace que Ptolémée savait tirer parti de ce que les temps et les évènements lui offraient de favorable. Il réunissait le savoir à la vaillance, et s'occupa d'écrire les campagnes d'Alexandre et sa propre histoire; bien qu'il environnât le trône de la magnificence la plus fastueuse, il vivait avec la modestie d'un simple particulier.

Au mois de novembre 285, il associa au trône Ptolémée Ptolémée II. 285.
Philadelphe, qu'il avait eu de Bérénice, sa seconde femme; il disait alors qu'il était plus glorieux d'être le père d'un roi que de régner lui-même. Callisthène de Rhodes raconte, dans son *Histoire d'Alexandrie,* les fêtes splendides qui furent données à cette occasion. Il fait d'abord la description minutieuse d'un pavillon royal construit exprès, dans lequel l'or, l'argent, les pierreries, les dépouilles des animaux les plus rares, les plus riches tissus de la Perse et de l'Inde, se trouvaient entassés à côté de meubles d'un travail exquis et faits des matières les plus précieuses. Il trace la marche du cortège, à la tête duquel on voyait les bannières des différents corps de métiers admis à la cérémonie. La fête fut toute grecque, et le mythe de Bacchus en fournit les principaux sujets; des divinités et des dieux y figuraient dans leur ordre hiérarchique, tandis que des prêtres et des prêtresses remplissaient différentes fonctions.



Un char élevé, à quatre roues, s'avançait d'abord traîné par soixante hommes et portant la figure assise de la ville de Nysa, haute de dix-huit coudées, vêtue d'une robe jaune brochée d'or et d'une tunique de Laconie. Un mécanisme intérieur la faisait se lever, verser du lait d'une coupe et se rasseoir ensuite. Elle tenait de la main gauche un thyrse autour duquel étaient roulées des bandelettes; sa tête était couronnée de lierre et de raisin en or, entremêlés de perles.

Un autre char venait ensuite, traîné par trois cents hommes, sur lequel était une cuve où soixante satyres foulaient la vendange en chantant au son de la flûte des chansons faites pour la circonstance; Silène présidait à leur œuvre, et le vin doux coulait sur la route qui suivait le cortège.

Venait ensuite une autre troupe portant en pompe des vases et des ustensiles d'or, savoir : quatre cratères d'or semblables à ceux de Laconie, autour desquels courait une guirlande de pampres; d'autres encore de la contenance de quatre métrètes; puis deux vases corinthiens, avec des figures remarquablement belles, quatre grands trépieds d'or et un buffet du même métal garni d'une vaisselle précieuse, et sur l'étagère un grand nombre de figures d'un travail exquis, deux calices d'or et deux de cristal doré, avec d'autres beaux ouvrages.

Suivaient seize cents enfants en tuniques blanches, couronnés les uns de lierre, les autres de branches de pin. Deux cent cinquante d'entre eux portaient des conges d'or, quatre cents des conges d'argent, et trois cent vingt autres, des coupes d'or et d'argent. Ils puisaient du vin dans les urnes et dans les tonneaux, et ceux qui se trouvaient dans le stade en buvaient à discrétion.

On voyait sur un troisième char à quatre roues, traîné par cinq cents hommes, un antre extrêmement profond peint en rouge et entouré de lierre, d'où s'envolaient des colombes, des ramiers, des tourterelles avec des rubans attachés à leurs pattes afin que les spectateurs pussent les prendre. Deux fontaines jaillissaient de cet antre, l'une de lait, l'autre de vin. Les nymphes qui entouraient le char portaient des couronnes d'or.

Sur un quatrième char figurait Bacchus à son retour des Indes. Le dieu était conduit en triomphe, assis sur un éléphant, vêtu de pourpre, une couronne de lierre et de pampres d'or sur la tête, un thyrse d'or à la main, et avec la

chaussure dorée. Devant lui, et sur le cou de l'éléphant, était assis un satyre de cinq coudées, couronné de feuillages de pin en or, qui semblait faire un signe de la main droite, dans laquelle il tenait une corne de chèvre aussi en or. Tout le harnais de l'éléphant était en or, ainsi que la guirlande de lierre qui s'enlaçait à son cou. Après lui marchaient cinq cents petites filles vêtues de pourpre, et ornées de tresses en fil d'or.

Puis venaient cinq troupes nombreuses d'ânes, montés par des silènes et des satyres couronnés; derrière eux vingt-quatre chars tirés par des éléphants, soixante par des béliers, douze par des snaks, sept par des oryx, quinze par des buffles, huit par des autruches, sept par des gazelles, quatre par des zèbres.

D'autres chars, traînés par des chameaux et par des mules, portaient les tentes de nations étrangères, et des femmes indiennes assises à côté d'autres femmes habillées en captives. Plusieurs chameaux marchaient chargés de trois cents mines d'encens, de deux cents livres de safran, de cassie, de cinnamome, d'iris et d'autres parfums. Des Éthiopiens suivaient avec des présents : les uns avec six cents dents d'éléphants, d'autres avec deux mille madriers d'ébène, et d'autres encore avec soixante cratères en or et en argent. Deux mille quatre chiens tant de l'Inde que de l'Hyrcanie, ou molosses et autres, étaient accouplés avec des laisses aussi en or; puis s'avançaient cent cinquante hommes portant des arbres auxquels était suspendue une grande quantité de gibier et de volatiles de toute espèce, comme perroquets, paons, faisans et autres oiseaux d'Éthiopie. On voyait ensuite cent trente moutons d'Éthiopie, trois cents d'Arabie, vingt de l'Eubée, vingt-six bœufs entièrement blancs, quatorze léopards, seize panthères, quatre lynx, trois jeunes ours, une girafe et un rhinocéros d'Éthiopie. Tous ces animaux avaient été réunis dans le but de flatter la passion de Ptolémée Philadelphe pour l'histoire naturelle; ce musée vivant dut sans doute contribuer à faire faire des progrès à la science.

Un autre char était suivi par des femmes richement vêtues et aux ornements magnifiques, portant inscrits sur leurs couronnes d'or les noms des villes de l'Ionie, des Grecs d'Asie et des îles assujetties à la domination des Perses.

Callisthène, ne faisant mention que de ce qui était en or et

en argent, au milieu de cette pompe merveilleuse, passe sous silence beaucoup d'objets dignes d'être vus et racontés, tels qu'un grand nombre de bêtes féroces et de chevaux : vingt-quatre lions de la plus forte espèce; beaucoup d'autres animaux sauvages, et des aigles de douze coudées; des chars à quatre roues avec les images des rois et des dieux; un char portant six cents musiciens, parmi lesquels on voyait trois cents joueurs de cithare, dont les instruments étaient revêtus d'une feuille d'or battu, et qui avaient des couronnes du même métal; deux mille taureaux d'une même couleur, avec le front et les cornes dorés; sept palmiers hauts de huit coudées; un foudre et un caducée, tous deux de quarante coudées, plus un temple : le tout en or, avec une quantité de figures dorées. On comptait dans ce cortège trois mille deux cents couronnes d'or, et il y en avait une, enrichie de perles et consacrée aux mystères et aux cérémonies religieuses, d'une circonférence de quatre-vingts coudées, si bien qu'elle embarrassait l'entrée du temple de Bérénice. Nous abrégeons ce récit pour arriver aux douze cent vingt chars, dont huit cents chargés d'aromates, quatre cents de vases d'argent, et vingt de vases en or. Toute cette procession, où resplendissait tant de magnificence, marchait accompagnée de nombreuses troupes de cavalerie et d'infanterie couvertes d'armures éblouissantes.

Le premier Ptolémée survécut deux ans à cette solennité; Philadelphe suivit ses traces durant son règne de trente-huit ans, plus tranquille encore que celui de son père; comme il n'avait aucun goût pour la guerre, il n'en favorisa les sciences qu'avec plus d'ardeur. Il multiplia les édifices, embellit Alexandrie, augmenta l'armée navale, et rendit l'Égypte la première puissance maritime et l'une des premières sur terre. Il eut toujours deux flottes nombreuses à l'ancre dans la mer Rouge et dans la Méditerranée. S'il ne possédait pas trente mille cités, comme le dit Théocrite, il avait certainement un royaume des plus florissants; les revenus de l'État s'élevaient à quatorze mille huit cents talents égyptiens, sans compter les tributs en nature; et malgré la nombreuse armée qu'il tint sur pied, il laissa à sa mort sept cent cinquante mille talents dans le trésor. Nous ignorons quel était le système de répartition de l'impôt; nous savons seulement que la perception en était affermée dans les provinces du dehors, à la très grande oppression du peuple.

S'il n'était pas dans les habitudes de l'adulation de toucher aux confins de la moquerie, on pourrait voir une ironie dans le surnom de Philadelphe (ami de ses frères) donné à ce prince, quand on pense aux dissensions continuelles dans lesquelles il fut engagé avec ses frères, qui périrent misérablement, ou dont il fit trancher les jours sous de misérables prétextes. Sa jalousie l'anima souvent contre Magas, son frère utérin, à qui Ptolémée Ier avait, comme nous l'avons dit, confié le gouvernement de Cyrène. Magas marcha sur 308-265.
Alexandrie; mais Philadelphe y fit entrer quatre mille Gaulois, en même temps qu'à son instigation les Marmarides, peuples nomades de la Libye, envahissaient la Cyrénaïque, ce qui força Magas à revenir sur ses pas.

La lutte dura longtemps; enfin Magas promit au fils de Philadelphe la main de Bérénice, son unique fille, et, pour dot, la souveraineté de Cyrène, qui, après cinquante et un ans de séparation, se trouva réunie à l'Égypte.

Ptolémée Philadelphe, dont la constitution était débile, s'appliqua surtout à conserver la paix; il entretint des relations amicales avec les Romains, qui devaient bientôt diriger tout à leur gré dans ses États. Il donna à Fabius Gurgès et à chacun des ambassadeurs envoyés par Rome une couronne d'or, qu'ils acceptèrent; mais ils les posèrent le lendemain sur la tête des statues du roi disséminées dans la ville. Les autres dons qu'il leur prodigua furent déposés par eux dans le trésor de Rome; c'était ainsi qu'ils acquéraient à leurs concitoyens une réputation de générosité et d'intégrité qu'ils ne devaient pas tarder à démentir.

Philadelphe, répudiant le genre de vie modeste de son père, introduisit la mollesse asiatique dans ses États, et l'on vit alors pour la première fois une cour imposer le ton et la mode à tout le monde. Il corrompit les mœurs en donnant l'exemple de se marier dans sa propre famille; car il épousa sa sœur Arsinoé, veuve de Céraunus, qui exerça sur lui un pouvoir absolu, bien qu'elle ne fût plus en âge de le rendre père.

Sous son règne, la philosophie grecque pénétra jusque dans l'Éthiopie, et brisa dans ce pays le joug sacerdotal, qui jusqu'alors avait pesé sur toutes les classes. Ergamène, roi des Éthiopiens, surprit un jour tous les prêtres dans le temple, et se fit souverain absolu (1).

(1) Diodore, III, 6, 3.

Ptolémée III. 247. Ptolémée Évergète, que Ptolémée Philadelphe avait eu de sa première femme répudiée, monta sur le trône après son père; mais, au lieu de se contenter comme lui de voir l'Égypte prospérer par le commerce et la politique, il ambitionna la gloire périlleuse de conquérant. Pour venger sa sœur Bérénice, répudiée par Antiochus II, il conquit la Syrie jusqu'à l'Euphrate, avec une grande partie de l'Asie Mineure, de la Cilicie à l'Hellespont; outre que les royaumes fondés par les Parthes et les Bactriens étaient encore nouveaux, il fut en outre favorisé dans son expédition par les discordes nées entre Séleucus II et son frère Hiérax. Il ramassa dans ses excursions un immense butin, et, ce qui flatta surtout les Égyptiens, il recouvra deux mille cinq cents simulacres, enlevés à l'Égypte, durant les guerres de Darius, et soixante pendant celle de Cambyse. Cette restitution patriotique et religieuse lui valut la vénération des Égyptiens et le surnom d'Évergète (*bienfaiteur*).

Il finit par conclure avec Séleucus une trêve de dix ans, en abandonnant spontanément ses conquêtes, à l'exception de Séleucie-Piérie, port d'Antioche, à l'embouchure de l'Oronte.

Bérénice, sa femme, avait fait vœu, s'il revenait vainqueur, de faire offrande de sa chevelure au temple élevé dans Chypre par Philadelphe en l'honneur d'Arsinoé. Elle accomplit son vœu; mais quelque temps après, la chevelure disparut. Alors l'astronome Conon, de Samos, déclara l'avoir découverte dans le firmament, et il en donna le nom aux sept étoiles voisines de la queue du Lion; aussitôt des fêtes sacrées et profanes célébrèrent la chevelure de Bérénice, immortalisée par les savants et les poètes.

Ptolémée, tournant ensuite ses armes vers le midi, soumit la plus grande partie de l'Abyssinie, une portion du pays montagneux qui s'étend le long du golfe Arabique, la plaine de Sennaar jusqu'au Darfour, et la haute chaîne de montagnes qui se prolonge au-delà des sources du Nil; il dirigeait en personne cette expédition, tandis que ses généraux occupaient par terre et par mer les côtes de l'Arabie Heureuse. Ptolémée Évergète éleva à Adulis en Éthiopie un monument dont l'inscription, qui a tant exercé les érudits (1), portait

(1) COSMAS INDICOPLEUSTES nous en a conservé une copie. Voy. *Monumentum Adulitanum*, dans la *Bibl. Græca* de Fabricius, t. II. — MONTFAUCON, *Coll. Patr.*, t. II. — CHISHULL. *Antiq. Asiat.*, p. 76. — *Musée pour*

que son père lui avait laissé, outre l'Égypte proprement dite, la Libye, c'est-à-dire l'Afrique occidentale jusqu'à Cyrène, la Célésyrie, la Phénicie, la Lycie, la Carie, Chypre et les Cyclades.

Ainsi, durant un siècle entier, l'Égypte fut gouvernée par trois grands rois, et néanmoins elle déclinait chaque jour. Toutes ces expéditions l'épuisaient sans fruit, sauf l'activité qu'elles imprimaient au commerce. Alexandrie, qui en était le centre, voyait une foule immense afffuer dans ses murs et devenait un foyer de corruption alimentée encore par les dépouilles de pays extrêmement riches. Les rois eux-mêmes, donnant l'exemple d'un orgueil fastueux et d'une faiblesse lascive, se livraient sans mesure à leur goût pour les femmes. Ptolémée eut pour maîtresse Thaïs, la courtisane la plus célèbre après Aspasie, et Philadelphe avait un sérail. Bérénice gouvernait à son gré Évergète.

Les choses allèrent en empirant sous Ptolémée Philopator; Ptolémée IV. 222.
il se plut toutefois à favoriser les sciences, et fit même élever un temple à Homère. Il montra une grande générosité envers Rhodes, lorsqu'elle fut renversée par un tremblement de terre; car il lui expédia trois cents talents en argent, un million de mesures de froment, les matériaux nécessaires pour construire vingt galères à trois rangs de rames, autant à cinq, et trois mille talents pour élever un nouveau colosse.

l'histoire de l'antiquité, Berlin, 1810, t. II, p. 105-169. — Sacy, *Annales des voyages*, vol. XII, p. 330.

C'est, en définitive, une liste des pays possédés par l'Égypte, mais dont l'altération des noms rend l'interprétation très difficile. En voici le sens : « Le grand roi Ptolémée, fils du roi Ptolémée et de la reine Arsinoé, dieux Adelphes, petit-fils du roi Ptolémée et de la reine Bérénice, dieux Soters, descendant, du côté paternel, d'Hercule, fils de Jupiter, et du côté maternel de Dionysius, fils de Jupiter, ayant reçu de son père la couronne d'Égypte, de Libye, de Syrie, de Phénicie, de Chypre, de Lycie, de Carie et des Cyclades, puis conduit en Asie une armée nombreuse de fantassins, de cavaliers, de vaisseaux et d'éléphants du pays des Troglodytes et de l'Éthiopie, pris par son père et amenés par lui de ces contrées en Égypte, où ils furent dressés pour la guerre, s'empara de tous les pays voisins de l'Euphrate, de la Cilicie, de la Pamphylie, de l'Ionie, de l'Hellespont, de la Thrace, des troupes et des richesses de ces contrées, des éléphants indiens qui s'y trouvaient, des rois qui les gouvernaient; ayant ensuite traversé le fleuve, il soumit la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane, la Perse, la Médie, et tout le reste du pays jusqu'à la Bactriane. Ayant recouvré les dieux et les choses sacrées enlevés aux Égyptiens par les Perses, il les renvoya en Égypte avec d'autres trésors pris en ces divers lieux... » (*Le reste est perdu.*)

Cet envoi était accompagné de cent architectes, de trois cent cinquante ouvriers, et d'une promesse de quatorze talents par an pour leur entretien, tant que les Rhodiens auraient besoin d'eux. Il ajouta à ces libéralités dix mille mesures de grain pour les sacrifices et vingt mille pour l'approvisionnement de la flotte (1). L'histoire n'appelle pas moins ce prince un lâche tyran, effréné dans ses débauches, soumis tour à tour à l'influence perverse de Sosibe, et à celle, plus corruptrice encore, d'Agathocle et de sa sœur Agathoclée; il donnait à ses palais le nom de ses courtisanes, auxquelles il élevait encore des statues dans les lieux publics. La guerre que lui déclara Antiochus le Grand semblait devoir lui être fu-
217. neste, mais la victoire peu méritée de Raphia sauva l'Égypte.

Ptolémée V. 205. Quand Philopator mourut, coupable de parricide, de fratricide à la fois, et de bien d'autres crimes, Agathocle et sa sœur voulurent continuer à gouverner en qualité de tuteurs de Ptolémée Épiphane, âgé de cinq ans; mais le peuple soulevé en fit justice, et remit la tutelle à Sosibe le jeune et à Tlépolème. Le premier savait du moins sauver les apparences; l'autre, au contraire, prodigue et imprudent, en vint bientôt
203 202. aux prises avec son collègue. Les rois de Syrie et de Macédoine profitèrent de l'affaiblissement qui suivit cette lutte pour se liguer contre l'Égypte, dont ils se partageaient déjà les dépouilles dans leur pensée; mais les deux régents eurent recours à Rome, et confièrent la tutelle de leur royal pupille au sénat, qui jusqu'alors s'était montré l'ami des Ptolémées, dont il devint l'arbitre dès ce moment.

CHAPITRE IV.

MACÉDOINE ET GRÈCE (2).

Le troisième des royaumes formés des débris de l'empire d'Alexandre, quoique inférieur aux deux autres pour l'étendue, la population et la richesse, était pourtant considéré

(1) POLYBE, V, 89. — ATHÉNÉE, V.

(2) Diodore de Sicile nous sert de guide jusqu'à la bataille d'Ipsus; puis, jusqu'en 224, les fragments du même historien, les récits de Justin, quelques Vies de Plutarque, sont les seuls documents que nous ayons. Après 224, Polybe, bien qu'incomplet, vient à notre secours; ensuite Tite

d'abord comme le cœur de la monarchie; c'était de là qu'émanait, du moins en apparence, toute autorité administrative. Mais quand la famille royale fut anéantie, la Macédoine forma un État distinct, dans lequel les rois avaient à lutter encore avec le caractère indépendant et les franchises des habitants; tandis que les souverains de l'Asie et de l'Égypte se posaient en tyrans au milieu d'hommes efféminés et sans courage, accoutumés à obéir. La Macédoine excite en outre l'intérêt parce qu'elle est liée à la fortune de la Grèce, pour laquelle il ne s'agit plus de conduire l'Europe contre l'Asie, de vivre libre ou de tomber dans l'esclavage, mais d'assister au spectacle des factions et des folies populaires. Ses glorieux souvenirs la sauvent seuls du mépris, et, si quelque rameau vigoureux s'élance encore du vieux tronc, les fruits qu'il peut porter ne sauraient plus mûrir pour la patrie.

Nous avons déjà parlé des dissensions survenues entre 286. Pyrrhus et Lysimaque; celui-ci, après s'être assuré le royaume de Macédoine, y joignit la Thessalie, et, pour quelque temps, l'Asie antérieure.

Les Thraces occupaient jadis une vaste région comprenant Thraces. une partie de la Macédoine et tout le pays entre le fleuve Strymon, le Pont-Euxin et le mont Hémus; ils s'étendaient même au-delà du Danube et du Borysthène. Les diverses tribus de cette nation avaient leurs coutumes particulières et leur gouvernement distinct. Homère nous offre dans Rhésus un roi des Thraces; ils en eurent beaucoup d'autres, mais on n'en trouve pas une série non interrompue jusqu'aux rois des Odryses, nation dont le territoire s'étendait du Strymon à l'Euxin et de l'Hémus à la mer Égée. Térée fonda ou affer- 430. mit leur puissance vers 430 avant Jésus-Christ; puis Sitalcès étendit la domination paternelle, et vit son alliance recherchée par les Athéniens, qui en profitèrent pour se venger des Chalcidiens et de Perdiccas, roi de Macédoine.

Seuthès Ier succéda à son aïeul, puis nous trouvons un Mé- 424. sade après le règne duquel les villes maritimes se rendirent indépendantes. Médocus gouverna les autres villes des Odryses; mais Seuthès II, parvenu à l'âge d'homme, recouvra, avec l'aide de Xénophon, celles qui s'étaient affranchies. C'était

Live et les autres historiens de Rome. Il est juste de citer parmi les modernes JOHN GAST, *The History of Greece, from the accession of Alexander of Macedon till the final subjection to the roman power;* Londres, 1782, in-4°.

l'usage, parmi les Thraces, que ceux qui avaient été conviés au banquet du roi bussent à sa santé et lui fissent un don proportionné à leurs moyens; Xénophon, ne trouvant rien de convenable sous sa main, dit : *Je t'offre et moi-même et tous ces Grecs, qui t'aideront, si les dieux nous prêtent assistance, à recouvrer les États de tes aïeux et à étendre leurs limites.* Les Grecs, en effet, soumirent à Seuthès les villes maritimes, et restèrent dans son alliance, bien qu'ils ne fussent pas ou ne se crussent point dignement récompensés.

A défaut d'historiens, nous ne pouvons que recueillir çà et là quelque mention relative aux rois thraces et aux évènements qui les concernent. Ainsi nous voyons, dans une lettre de Philippe de Macédoine aux Athéniens, que les Odryses eurent pour roi Térée II, à qui Philippe fit la guerre malgré son alliance avec Athènes. Cotys régnait, à la même époque, sur les villes maritimes. Célèbre par son ingratitude, sa perfidie, ses déportements, il devint l'ennemi d'Athènes après avoir été son allié, et l'on envoya contre lui son gendre Iphicrate. Il répondit à un ministre qui lui reprochait de gouverner plutôt en fou furieux qu'en roi : *Et pourtant ma frénésie maintient mes sujets dans l'obéissance.*

356. Ce roi ayant été tué, son fils Chersoblepte lui succéda, non sans peine, et resta, malgré l'opposition des Athéniens, maître des villes maritimes, jusqu'au moment où Philippe l'obligea de se reconnaître son tributaire.

Sous Alexandre, il n'est fait aucune mention des rois
323. thraces. Après sa mort, leur pays étant tombé en partage à Lysimaque, Seuthès III se révolta contre lui et fut vaincu malgré les secours d'Antigone. Lysimaque fonda un royaume dans la Thrace, et mena au combat les vaillants soldats que fournissait le pays, dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir.

Les Gaulois dominèrent ensuite en Thrace; puis les Odryses, les ayant chassés, se choisirent un roi national, dont les successeurs continuèrent à régner avec des chances diverses, mais apportant un grand poids dans la balance en faveur de ceux qu'ils soutenaient. Enfin la Thrace fut réduite en province romaine, sous Vespasien.

Lorsque le vaillant Agathocle, fils de Lysimaque, eut péri à l'instigation d'Arsinoé, sa marâtre, Lysandra, sa veuve, se réfugia, avec Ptolémée Céraunus, son frère, auprès de Séleucus. Ils le déterminèrent à déclarer la guerre à Lysimaque, qui perdit le trône et la vie dans la bataille de Cyropédion.

Un petit chien qu'il aimait, et qui s'était couché sur son cadavre, le fit reconnaître parmi les morts.

Séleucus fut alors proclamé roi de la Macédoine et sembla appelé à devenir le chef de la monarchie; mais il fut tué bientôt après par Ptolémée Céraunus, qui, maître de ses trésors, se servit des troupes échappées à la défaite de Lysi- 281.
maque pour s'emparer du trône.

C'est alors qu'un redoutable fléau vint tomber sur lui, les Gaulois. Nous avons vu précédemment les Gaulois et les Cimbres ou Kymris envahir l'Europe et mettre Rome en cendres. Les Tectosages, qui habitaient, ainsi que nous l'avons dit, les montagnes des Cévennes, en sortirent, on ne sait pour quelles causes, dans le troisième siècle avant J.-C. Ils gagnèrent par la forêt Hercynienne la vallée du Danube, où Les Gaulois.
d'autres Gaulois étaient auparavant venus sous la conduite de Sigovèse, quand Bellovèse descendit avec les siens en Italie. Alexandre, dans son expédition contre les Scythes, qui dévastaient les frontières de la Thrace vers l'embouchure du Danube, avait rencontré les Gaulois, et leurs envoyés l'avaient fait sourire quand ils répondirent à la menace qui leur était adressée : *Nous ne craignons que la chute du ciel!* Alexandre, à qui plaisait un courage romanesque comme le sien, fit alliance avec ce peuple, qui fut d'un grand secours à ses successeurs; mais les Gaulois, en servant sous leurs ordres, apprirent à connaître la beauté de la Grèce et sa faiblesse, et conçurent le désir d'en devenir les maîtres. Tandis que Lysimaque continuait la guerre contre les Thraces et les Gètes, les hordes gauloises poussèrent jusqu'au mont Hémus sous le commandement de Cambaule (1), mais sans aller plus loin; puis, les Tectosages étant survenus quand Ptolémée Céraunus monta sur le trône, ils marchèrent en avant, divisés en trois corps : l'un commandé pas Cérétrius (2), se dirigea sur la Thrace; l'autre, contre la Péonie, sous la conduite de Brennus et d'Achicorius: le dernier, contre l'Illyrie et la Macédoine, sous les ordres de Belgius.

Ptolémée refusa vingt mille hommes que lui offraient les Dardaniens pour repousser ces envahisseurs, redoutables à toutes les contrées environnantes; ayant engagé le combat contre cette troisième bande, il fut défait et tué. Les prison-

(1) *Camh*, force, et *baos*, destruction.
(2) *Certh*, célèbre, *Certhrwiz*, gloire.

niers les plus jeunes et les plus beaux furent immolés en sacrifice aux dieux sanguinaires de la Gaule; les autres, liés à des arbres, servirent de but aux *gais* des Gaulois et aux *matares* des Kymris. L'épouvante aura sans doute exagéré les atrocités commises par ces barbares; mais on raconte qu'ils buvaient le sang et mangeaient les chairs des enfants les plus gras; les femmes ne pouvaient se soustraire à leurs brutalités que par le suicide, et l'agonie ou la mort même ne les sauvait pas des derniers outrages (1).

(1) Diodore de Sicile, *Excerpta Valesii*, p. 316, ou XXII, 9. — Pausanias, X, 29. — « Quand les Gaulois firent une incursion dans l'Ionie, où ils dévastèrent plusieurs villes, les femmes de Milet étaient réunies pour les Thesmophories dans un temple à peu de distance de la ville. Un détachement de la horde barbare, venu dans la campagne de Milet, se dirigea de ce côté et enleva les femmes, qui furent rachetées ensuite à prix d'or et d'argent. Quelques-unes de ces femmes s'étant attachées à ces barbares, ils les emmenèrent avec eux, entre autres Érippe, femme de Xanthus, citoyen de l'une des premières familles de Milet; elle lui laissait un enfant de deux ans. Xanthus, qui la regrettait beaucoup, vendit une partie de ce qu'il possédait, et en ayant recueilli mille pièces d'or, il alla d'abord en Italie; il se rendit ensuite à Marseille sous la conduite d'un de ses hôtes, puis il gagna le pays celtique. Arrivé à la maison qu'habitait sa femme avec un homme des plus réputés parmi les Celtes, il demanda l'hospitalité, qui lui fut accordée volontiers. Il entra donc, et aperçut sa femme, qui, l'ayant serré dans ses bras avec beaucoup de tendresse, l'introduisit. Aussitôt que le Celte fut de retour, elle lui raconta le voyage de son mari, lui dit qu'il était venu pour elle, et payerait sa rançon. Celui-ci loua la bonté de Xanthus, et lui fit un accueil hospitalier. Le banquet étant préparé, il fit placer la femme à côté de son mari, et lui demanda, par son interprète, quelle était en tout sa fortune. *Mille pièces d'or,* répondit Xanthus. Le barbare lui dit alors d'en faire quatre parts, d'en garder trois pour lui, son fils et sa femme, et que la quatrième serait pour la rançon de celle-ci. Quand Xanthus se fut retiré avec sa femme, elle le gronda beaucoup d'avoir promis tant d'or à ce barbare, lorsqu'il ne l'avait pas, en ajoutant que sa vie était en danger s'il ne tenait pas sa promesse. Xanthus lui dit alors qu'il avait la somme promise, et que, de plus, mille autres pièces d'or étaient cachées dans les chaussures de ses esclaves; car il n'avait pas espéré tant de modération dans un barbare, et il s'attendait à payer une rançon bien plus forte. Le lendemain, cette femme apprend au Celte le secret de son mari, en lui disant qu'elle le préfère à sa patrie et à son enfant, et que, pour Xanthus, elle ne pouvait le souffrir. Le Celte entendit ces discours avec déplaisir, et conçut la pensée de la tuer. En effet, quand Xanthus fut prêt à partir, le Celte l'accompagna avec beaucoup de bienveillance, conduisant lui-même Érippe; arrivés aux montagnes de la terre des Celtes, le barbare dit qu'il voulait faire un sacrifice avant qu'ils se séparassent, fit amener la victime, et enjoignit à Érippe de la tenir; elle obéit selon l'usage. Le Celte alors, tirant son épée, coupa la tête à Érippe, et persuada à Xanthus qu'il ne devait pas s'en affliger, en lui

La Macédoine fut d'autant plus épouvantée à l'approche des Gaulois, qu'elle était en proie à l'anarchie. Le frère de Céraunus, Méléagre, qui s'était mis à la tête du royaume, avait été chassé au bout de deux mois; Antipater, fils d'un frère de Cassandre, ne lui avait succédé que durant quarante-cinq jours; enfin, Sosthène, jeune citoyen plein de patriotisme et d'énergie, gouverna pendant deux ans et, grâce à sa valeur, délivra la Macédoine de ces barbares.

Durant l'hiver, Brennus était revenu parmi ses compatriotes, traînant à sa suite un grand nombre de prisonniers macédoniens qui, liés avec des chaînes d'or, mais laids, de petite taille et les cheveux ras, marchaient à côté des robustes Gaulois à la longue chevelure. Un tel spectacle inspira à beaucoup d'autres le désir d'aller au plus vite piller un peuple dont l'opulence égalait la faiblesse.

Ils passèrent donc le Danube au nombre de cinquante mille hommes libres, et de cent mille esclaves, clients ou aventuriers sans armes; puis, s'étant précipités sur les Grecs, ils défirent et tuèrent Sosthène. Bien que le danger fût plus grand qu'à l'époque des Perses, la terre et l'eau n'étant plus seules en question, les Grecs ne surent pas s'accorder dans cette union qui donne la force; les oracles se turent. Les Péloponésiens se contentèrent de fortifier l'entrée de l'isthme, et la confédération que formaient les Athéniens ne s'organisait qu'avec lenteur, tandis que les Gaulois pénétraient dans le pays de deux côtés différents. Leurs vues se portaient de préférence sur Delphes, à cause des trésors qui s'y trouvaient accumulés. Déjà les compagnons de Brennus étaient arrivés à ses portes, et, plongés dans l'ivresse, ils campaient sur les flancs du mont Parnasse, quand, surpris par des tourbillons et des avalanches, ils furent saisis d'une terreur panique et prirent la fuite en désordre. Au même moment, la troupe d'Achicorius, harassée par les Étoliens, était forcée de battre en retraite. Ainsi les Gaulois, repoussés par les Étoliens, les Macédoniens et les Thessaliens, par la faim, le froid et les prodiges divins, périrent en grand nombre.

Brennus, se voyant vaincu, fit une joyeuse orgie, puis se donna la mort. Quelques-uns de ses compatriotes qui avaient

révélant les projets perfides de celle qu'il venait de frapper; il lui remit de plus tout son or pour qu'il le remportât. » PARTHENIUS, *Des Passions amoureuses*, VIII.



envahi la Thrace, se maintinrent dans cette contrée, où ils fondèrent un royaume qui dura longtemps, causa de graves inquiétudes aux Byzantins, et fournit, comme nous l'avons vu, des auxiliaires aux rois de Bithynie et de Pergame; mais, plus tard, le Chalcédonien Sostrate énerva par le luxe leur dernier chef, qui finit par succomber sous les efforts des Thraces (1). D'autres débris des Tectosages, des Tolistoboïes, des Trocmes, s'avancèrent dans l'intérieur de l'Asie Mineure et s'établirent dans la contrée qui reçut d'eux le nom de *Galatie*.

La Macédoine, délivrée du fléau des barbares, le fut aussi de celui de l'anarchie, par l'avènement au trône d'Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète; mais Pyrrhus, qui avait des prétentions sur ce royaume, reparut alors, de retour de son expédition en Italie, où ses projets avaient échoué. Plusieurs fois vainqueur d'Antigone, il fut enfin proclamé roi. Ce héros, l'un des plus siguliers de l'antiquité, aurait pu se couvrir de la gloire de Miltiade et de Thémistocle en réunissant la Grèce contre les Gaulois; mais il était occupé en ce moment à se créer une souveraineté en Italie. Il revint ensuite troubler la Macédoine, où il mit des garnisons gauloises, qui ne respectèrent pas même les tombeaux des rois, ses prédécesseurs; puis il alla courir de nouvelles aventures, et, sur l'invitation du roi Cléonyme, qui avait été détrôné, il assaillit Sparte avec vingt mille hommes, deux mille cavaliers, vingt-quatre éléphants. Le délai d'une nuit permit aux Spartiates de creuser un fossé et de se fortifier, en s'excitant les uns les autres à défendre la patrie; Chélidonide, femme du roi banni Cléonyme, et qui était la maîtresse d'Acrotatus, fils de l'autre roi Aréus, donnait l'exemple : parcourant la ville une corde au cou, elle exhortait chacun à la résistance, et protestait qu'elle aimait mieux être étranglée que de tomber dans les mains de son mari. Pyrrhus fut repoussé, et l'adultère Acrotatus fit dans cette journée des prodiges de valeur. Aussi (raconte naïvement Plutarque) n'était-il pas une femme qui n'enviât à Chélidonide un tel amant, et des vieillards suivaient ce dernier en s'écriant : *Sois heureux dans les bras de ta chère Chélidonide, et qu'elle donne à Sparte des fils qui te ressemblent!*

Antigone Gonatas. 278.

274.

Pyrrhus à Sparte.

Pyrrhus fut alors appelé à Argos, qui s'était soulevée et qu'il voulait empêcher de tomber au pouvoir d'Antigone.

(1) ATHÉNÉE, *Deipnos.*, VI, 252.

Bien que les augures fussent défavorables, il persista à marcher contre cette ville, l'attaqua, la prit, et fut tué par une femme qui lui lança du haut d'un toit une tuile sur la tête. Alcyoné, fils d'Antigone, courut porter à son père la tête de son ennemi; mais celui-ci le réprimanda sévèrement, le frappa même et répandit des larmes en se rappelant son aïeul, son père et les changements subits de la fortune. La race des Æacides s'éteignit par le meurtre de Laodamie, sœur du dernier roi, Pyrrhus III, et l'Épire se gouverna en république jusqu'au moment où elle tomba sous le joug des Romains.

Mort de Pyrrhus. 272.

229.

Telle fut la fin de ce roi soldat, qui, dans un temps de bouleversement général, alors que les usurpateurs se renversaient l'un et l'autre successivement, pouvait invoquer en faveur de son ambition son origine royale, et sut s'abstenir, plus que les autres, des crimes inséparables de l'usurpation. Très habile dans une bataille, il l'était peu dans une guerre (1); désireux d'acquérir, il ne savait pas conserver, et sûr de vaincre dans un nouveau combat, il ne ménageait pas les partisans qu'il s'était faits. Il n'était pas entouré de flatteurs comme les Alexandrides, mais d'amis, parmi lesquels il suffit de citer Cinéas. Généreux à pardonner, enthousiaste de l'héroïsme, il se prit de passion pour les Romains; aussi, est-ce un regret pour l'histoire d'avoir à lui reprocher deux fautes : le meurtre de son collègue, réclamé par la politique, et l'abandon de Sparte.

Système militaire.

On ne saurait mieux se faire une idée de ce prince qu'en le comparant aux *condottieri* italiens du moyen âge, alors que tout dépendait des armées, et que celles-ci se composaient, non de citoyens armés pour la défense de la patrie, pour soutenir une cause ou une opinion, mais de mercenaires achetés à l'étranger : pour lui, c'étaient des Gaulois qu'il enrôlait de préférence, ou de ces aventuriers qui, habitués au sang et à la violence durant les guerres passées, se vendaient à qui promettait la plus grosse solde et plus d'occasions de pillage; il se servait encore de ceux qui, n'ayant sauvé des ruines de leur patrie que leurs bras et leur épée, s'unissaient aux soldats souillés du sang de leurs concitoyens (2). Les différents États se trouvèrent dès lors à la

(1) *Magis in prælio quam in bello bonus.* (Tite Live.)

(2) On appelait ces soldats *latrones*, mot qui, par la suite, acquit une triste signification, de même que celui de *masnadieri* en italien.

merci des chefs militaires, et leur sort dépendit uniquement de la chance d'une bataille; toute l'habileté financière consista à se procurer de l'argent, n'importe par quels moyens. Les victoires de Pélopidas et d'Épaminondas sont les dernières remportées en Grèce par le peuple qui, depuis lors, cessa d'avoir la passion des armes. Dans la guerre lamiaque elle-même, où l'ardeur martiale parut s'être ranimée, où généraux et soldats se montrèrent dignes des meilleurs temps, la plus grande partie des combattants étaient des mercenaires. Un marché de soldats se tenait au cap Ténare et en Crète, et ce fut là que Thymbron et Léosthène recrutèrent leurs bataillons. La phalange macédonienne, pour sa part, au lieu de montrer cette discipline qui seule fait la force des armées, imposait des lois à ses chefs.

Antipater et Démétrius Poliorcète apportèrent de grands changements dans l'art militaire. Le premier réunit les débris des armées de Cratère et de Léonnat, dont il forma un corps de mercenaires, auquel il confia la garde d'Athènes, en désarmant ainsi ses citoyens. Il introduisit aussi les éléphants dans ses armées, et sut combiner l'action de ces animaux avec la tactique européenne; mais il s'aperçut qu'ils étaient d'un faible avantage. Démétrius appliqua la science de son temps aux machines de guerre et à la marine; ses machines, qui lui valurent le surnom de Poliorcète, devinrent un modèle pour les anciens. L'hélépole (*prend-ville*) avait soixante-cinq pieds de largeur sur cent cinquante de hauteur, neuf étages et quatre roues de quatorze pieds de diamètre. Au premier étage étaient les machines pour lancer les pierres qui devaient tomber perpendiculairement, et dont quelques-unes pesaient jusqu'à cent cinquante-quatre livres; du milieu partaient les dards et les projectiles horizontaux, et des points les plus élevés, ceux qui avaient le moins de volume (1). Il fut aussi très habile dans l'art de pratiquer les mines.

(1) « Au temps où Démétrius assiégeait Rhodes, comme il vit que les assauts du côté de la mer ne répondaient pas à ses efforts, il résolut d'attaquer la ville par terre. Ayant donc fait apprêter des bois de toute sorte, il construisit une de ces machines appelées *hélépoles*, parce qu'elles prennent les villes, et la fit beaucoup plus grande que les premières. Sa base était carrée, et chacun des côtés avait cinquante coudées; elle était tout en madriers équarris et assemblés à grand renfort de barres de fer. Au milieu se trouvait un espace formé de poutres placées à une coudée l'une de l'autre, où se logeaient ceux qui devaient la pousser. Toute cette masse était posée sur huit grandes roues, dont les essieux, de deux cou-

Zoïle de Chypre, qu'il employa pour perfectionner les armures, lui en fit deux, les plus pesantes que l'on eût encore portées; les armures ordinaires ne dépassaient pas cinquante livres. Il établit le premier des chantiers réguliers et des arsenaux, et fit construire des vaisseaux à cinq et à dix rangs de rames, même à quinze, ce qui ne s'était pas encore vu; mais, plus tard, dans la flotte de Ptolémée Philopator, on vit une galère à quarante rangs de rames, manœuvrée par trois cents matelots et des rameurs au nombre de quatre mille, sans compter trois mille combattants (1). Cette galère ne fut qu'un objet de curiosité, et Rhodes et Carthage ne construisirent jamais de navires ayant plus de cinq ou sept rangs de rames.

A la mort de Pyrrhus, Antigone Gonatas remonta sur le
trône de Macédoine, et l'assura à sa descendance, malgré les
efforts que lui opposa Alexandre, fils de Pyrrhus. Il conçut 266.
alors le projet de soumettre toute la Grèce, et la prise de

dées d'épaisseur, étaient entourés de cercles de fer très forts. Elle avait, pour que l'on pût la tirer selon le besoin, plusieurs timons faciles à mouvoir dans tous les sens. Des colonnes, dont l'élévation n'était guère moindre de cent coudées, s'élevaient aux angles, liées entre elles de telle sorte que sur les neuf étages, le premier présentait quarante-trois ouvertures et le dernier neuf. Trois des côtés de la machine étaient recouverts au dehors de plaques de fer bien garnies de clous, de manière qu'elle n'eût rien à redouter des matières combustibles qui pourraient être lancées par l'ennemi; sur le front, les cloisons étaient percées de meurtrières dont l'ouverture était proportionnée aux machines d'où partaient les dards et les autres projectiles. Des auvents mobiles y étaient suspendus pour mettre à couvert ceux qui tiraient des différents planchers. Il y avait aussi des sacs de peau remplis de laine, disposés exprès pour amortir les coups provenant des balistes ennemies. Chaque étage avait deux escaliers assez larges; on transportait par l'un tout le matériel nécessaire pour combattre, et ceux qui donnaient les ordres pouvaient au besoin aller et venir par l'autre sans confusion. Pour conduire cette machine où l'on voulait, on choisissait dans toute l'armée les hommes les plus robustes, au nombre de trois mille; partie se plaçait à l'intérieur, partie en arrière, et ils la poussaient ainsi avec l'intelligence convenable où il était opportun qu'elle fût placée.

« Démétrius construisit aussi des tortues, les unes pour miner, les autres pour manœuvrer les béliers, ainsi que des abris, appelés *vignes*, sous lesquels pouvaient passer sans danger ceux qui allaient au travail ou en revenaient. Il fit aplanir par la chiourme des vaisseaux un espace de quatre stades que les machines avaient à parcourir. L'action de celles-ci était si puissante, qu'elle suffisait pour répondre à sept tours de la ville et aux six bastions situés dans l'intervalle de ces tours. Les ingénieurs et ouvriers employés à ces travaux n'étaient pas moins de trente mille. » (Diodore de Sicile, XX, 91.)

(1) Plutarque, *Vie de Démétrius*, ch. XLIX.

Corinthe lui donnait l'espoir de réussir; mais l'ancien patriotisme se réveilla chez les Hellènes, et, comme les Lombards contre la maison de Souabe, ils formèrent une ligue de peuples, le frein le plus puissant contre l'ambition des tyrans.

Ligue achéenne. On avait déjà vu des coalitions se former contre des ennemis redoutables : telles furent celles des princes achéens contre Troie; des Ioniens, réunis par Crésus dans un intérêt commun, contre Cyrus; des Grecs contre Xerxès; des Péloponésiens contre Athènes, et naguère encore des Alexandrides contre Antigone et Démétrius. Il est même étonnant que les Achéens ne se fussent pas ligués contre les Doriens et les Héraclides à l'époque de l'invasion du Péloponèse, puis contre les Cimmériens et les Scythes; que les Étrusques, les Romains et les Latins n'en eussent pas fait autant contre les Gaulois. Déjà, depuis un temps fort ancien, les villes achéennes de Patræ, de Dyme, de Pharæ, de Tritée, d'Ægium, de Pellène, de Cérynée, de Bura (1), avaient formé une alliance qui dura jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand. Elle se trouva dissoute lors des troubles qui suivirent, surtout lorsque Démétrius et Antigone eurent fait du Péloponèse le siège de leur domination; quelques-unes d'entre ces villes durent alors recevoir des garnisons étrangères, d'autres des tyrans, créa-
285. tures des princes macédoniens. Mais, dans le cours de l'année où Pyrrhus passa en Italie, le désir de renouveler leur antique association se ranima chez elles, et Dyme, Patræ, Tritée, Pharæ, s'étant arrachées à la servitude, se coalisèrent. Leur exemple porta ses fruits : dans les cinq années qui suivirent, d'autres cités, profitant de ce qu'Antigone, devenu roi de
276. Macédoine, était occupé ailleurs, chassèrent tyrans et garnisons et se joignirent à cette coalition : un traité fédéral fut signé entre toutes, et gravé sur une colonne avec le nom de chaque nouvelle ville confédérée.

Plus il serait important de connaître la nature de ces sortes de ligues, afin que l'expérience nous apprît comment de petits États peuvent, en s'unissant, former une puissance robuste et se soustraire à la domination des forts, plus il est à regretter de ne trouver à ce sujet que de rares indications. La confédération achéenne, n'imitant point celles qui

(1) Ces dernières villes furent soumises après la bataille de Leuctres. Nous nous écartons ici de Pausanias, écrivain trop crédule, pour suivre Polybe, l. II, c. 41.

l'avaient précédée, établit une égalité politique absolue entre tous les alliés. Chaque cité conserva son administration, ses juges, sa juridiction propre; mais toutes adoptèrent des lois communes, l'uniformité de poids, de mesures et de monnaies, chacune se réservant de battre les siennes à son coin particulier, comme les États de l'ancienne Confédération germanique. Tout citoyen âgé de trente ans révolus pouvait siéger dans les assemblées générales tenues d'abord à Ægium, puis à Corinthe; mais très souvent les plus riches seulement s'y rendaient. La réunion durait deux ou trois jours au plus, et l'on devait y parler très brièvement, à l'exception du stratège : ce qui pour nous est une preuve qu'il n'était question que d'accepter ou de repousser les résolutions déjà discutées séparément par chacune des villes alliées. Le stratège, assisté d'un secrétaire d'État, était élu, comme les dix démiourgues ou magistrats supérieurs de la ligue, dans la diète générale. Polybe assure qu'il n'exista jamais, chez aucun peuple, autant d'égalité de droits et de liberté.

Après avoir gémi sur l'abaissement profond où était tombé, entre la tyrannie spartiate, la démagogie d'Argos et le bavardage athénien, un pays digne de tant de sympathie, l'âme se réjouit au spectacle d'un peuple qui, naguère au dernier rang, se relève soudain et double les forces de tous en les réunissant. On se plaît à le voir accueillir quelque ville que ce soit, sans distinction d'origine, résolu à s'abstenir de conquêtes comme à ne souffrir aucune dévastation; faire prévaloir encore l'esprit démocratique achéen sur l'esprit aristocratique dorien; ramener un moment la concorde et la gloire, abaisser la domination étrangère, puis recueillir les derniers soupirs de la liberté (1).

La puissance de la ligue achéenne s'accrut beaucoup lorsqu'elle eut admis d'autres villes à en faire partie. Sicyone conservait encore l'éclat de ses anciennes écoles de peinture, et Apelle avait séjourné quelque temps dans ses murs, comme nos artistes modernes vont étudier à Rome. Les tyrans eux-mêmes, malgré leur inimitié contre quiconque Sicyone.

(1) Sur les ligues achéenne et étolienne, voyez :
UBBO EMMIUS, dans le tome IV du *Thesaurus* de Gronovius;
TITTMAN, *Darstellung des Griechischen Staatsverfassung;*
HEYNE, *Opuscula;*
EHRLWING, *Gesch. des achæischen Bundes;* Lemgow, 1829;
C.-F. MERELKER, *Achaicorum libri tres;* Darmstadt, 1837.



265. professait des idées généreuses, ne laissaient pas de cultiver les arts; ainsi Abrantidas, qui peu auparavant s'était rendu maître de Sicyone, bien que la moindre réunion lui portât ombrage, ne pouvait se passer de converser et de s'instruire avec des savants, de discuter avec les dialecticiens et d'admirer les ouvrages des peintres : tant l'amour des arts et de la science avait jeté de profondes racines dans la vie grecque !

Aratus. Ce fut dans cette ville que naquit Aratus, d'un citoyen fort considéré; mais, banni du pays natal tout enfant, il avait été élevé à Argos. A ce souvenir de la grandeur de Sicyone, résidence des premiers rois de la Grèce et berceau des beaux-arts, qu'il voyait encore briller au premier rang et munie de fortifications nouvelles, il forma le projet d'en chasser le tyran Néoclès et d'assurer sa liberté.

Bien qu'Antigone Gonatas et Ptolémée Philadelphe fussent liés d'hospitalité avec son père, à leur assistance il préféra celle des villes achéennes; après avoir réuni ses amis, il escalada les remparts de Sicyone, appela le peuple à la liberté, et, sans effusion de sang ni violences, il rendit à son pays son ancienne splendeur. Il ordonna d'abattre les statues des tyrans et d'effacer leurs portraits, sans excepter celui d'Aristrate, œuvre remarquable d'Apelle. Le célèbre peintre Néalcès, grand ami d'Aratus, le supplia les larmes aux yeux d'épargner ce chef-d'œuvre, en lui disant qu'il devait faire la guerre aux tyrans, non à leur effigie; comme il restait inflexible, il le pria de laisser au moins le char et la Victoire, en promettant d'enlever la figure d'Aristrate. Aratus y consentit, et Néalcès couvrit le tyran d'une palme.

Sicyone affranchie.

Aratus avait à peine vingt ans quand il se rendit à Alexandrie, comme Franklin à Paris, pour chercher un appui à la ligue achéenne. Il avait passé sa jeunesse dans des exercices de corps sans négliger toutefois la culture de son esprit, puisque son instruction lui permit d'écrire le récit de ses propres actions, et lui valut dans cette ville savante le plus bienveillant accueil.

Devenu l'âme de cette confédération, il l'organisa sur des bases nouvelles, la plaça sous un seul chef et en agrandit les
251. projets. Il en fut élu généralissime à vingt-six ans, et conserva toute sa vie cette haute position, bien qu'il lui manquât beaucoup des qualités nécessaires à un dictateur. Très habile à diriger une conspiration, il était bassement jaloux, et sa politique était plus rusée que ferme; il n'avait ni un très

grand courage sur le champ de bataille, ni une extrême prudence dans le conseil, et il ne possédait pas non plus la première qualité des novateurs, la persévérance. Ce fut de sa part une détestable politique que de s'allier, dès le principe, avec Ptolémée II, dont il se concilia l'amitié en lui envoyant des chefs-d'œuvre, mais la ligue, obligée par cette amitié à s'immiscer dans les affaires d'États plus puissants qu'elle, devint le jouet de leur ambition ou de leurs intrigues.

Peu de temps auparavant, Antigone, en flattant la vanité de Nycée, veuve d'Alexandre, tyran de Corinthe, à laquelle il promettait la main de son jeune fils Démétrius, était parvenu à s'emparer de cette ville; mais Aratus l'en chassa et 243.
rendit aux Corinthiens leur citadelle, qu'ils n'avaient jamais recouvrée depuis Philippe. Alors Corinthe s'unit à la ligue achéenne, puis Mégare, la ville dorique, ensuite Trézène, Épidaure, l'Élide, tout le Péloponèse, moins Sparte, et enfin Athènes, bien que les Étoliens contrariassent de toutes leurs forces cette confédération.

Ligue étolienne.

Les Étoliens formaient une autre ligue, non moins ancienne que celles de la Béotie, de la Locride, de la Phocide, de l'Arcadie et de la Thessalie, qui toutes étaient nées de la communauté des usages et des dialectes. Faible, épuisée d'abord, elle reprit de la vigueur quand les rois macédoniens voulurent la subju- 284.
guer, et surtout à l'époque où Antipater menaça de dompter l'orgueil des alliés en les transportant tous en Asie. Les Étoliens s'associèrent alors les villes de la Locride et de la Phocide, la plus grande partie de la Thessalie, les Acarnaniens, Céphallénie et les autres îles jusqu'au cap Malée; ils eurent même pour eux, lors de leurs plus grands succès, les Arcadiens, quelques-unes des îles de la mer Égée, et même Chios et Chalcédoine, villes asiatiques, et Lysimachie dans la Thrace.

Les Étoliens et leurs confédérés étaient égaux en droits, chaque État conservant son administration intérieure indépendante des autres. La diète générale se tenait annuellement à Thermus, dans le Panétolium, temple où l'on déposait ce que le butin avait produit de plus précieux. On élisait un stratège et des magistrats (*apoclètes*) qui formaient le conseil d'État. Le stratège soumettait des propositions à l'assemblée, mais ne délibérait pas; il n'avait que le pouvoir exécutif. On nommait de plus un secrétaire chargé des affaires tant intérieures qu'extérieures, et un commandant de cavalerie, lieutenant du stratège.



Si les Achéens étaient confédérés pour la défense, les Étoliens l'étaient pour la guerre; or, comme eux seuls, parmi les Grecs, avaient alors une force nationale, ils durent naturellement l'emporter dans les combats. Il n'apparaît pas qu'ils fissent usage de machines, ni de forteresses construites sur le modèle de celles du temps; ils avaient cependant occupé, lors de l'invasion des Gaulois, les forts qui bordaient les défilés de la Thessalie. Néanmoins, ils ne purent jamais rivaliser en grandeur avec la ligue achéenne, parce qu'ils ne voulaient admettre dans leur confédération que des villes étoliennes; leur ligue, composée d'ailleurs de peuples grossiers, vivant de rapines sur terre et sur mer, se prêtait plus facilement à devenir l'instrument de la politique étrangère.

Antigone Gonatas fit alliance avec les Étoliens dans l'intention d'arrêter l'agrandissement des Achéens; mais quand

Démétrius II. 242.

il mourut octogénaire, son fils Démétrius II excita les Illyriens contre les Étoliens, qui se réunirent alors aux Achéens. Ce roi, dont toute la politique était d'affaiblir les confédérés, prêtait son appui à tout tyran qui voulait s'emparer du pouvoir, soit dans Argos, soit dans toute autre ville. Mais son

Antigone II. 233.

frère Antigone, qui lui succéda (au détriment de Philippe son fils) et qui fut surnommé *Doson*, à cause des belles promesses qu'il prodiguait, trop occupé de se tirer de graves embarras, ne put les favoriser; ces tyrans jugèrent alors prudent de renoncer au pouvoir afin de conserver leurs richesses et leur influence.

Décadence de Sparte.

Un ennemi formidable pour les Achéens se préparait au sein de Sparte. Dans cette république, le temps avait développé les conséquences funestes d'institutions qui n'avaient pour but que de conserver, non d'améliorer. Non, une constitution qui tend à maintenir immobile un état de choses quelconque, sans songer aux conditions qui la firent naître, ne peut être appelée libre; car elle s'impose l'obligation d'arracher tous les jets qui poussent auprès du vieil arbre épuisé. Grandir et décliner, telle est la destinée de toutes les institutions humaines, bonnes tant qu'elles s'adaptent au temps, mais dont l'opportunité cesse lorsque le temps a changé. Faites jaillir la flamme d'un tison, il sera plus tôt réduit en cendres; mais il n'est au pouvoir de personne de l'empêcher de se consumer, à moins de l'éteindre.

Des individus s'imaginent que, en conservant les choses dans leur état primitif, il est possible d'exclure le mal qui

survient : erreur. Les conditions changent, ce qui est ancien dépérit; et si vous repoussez le nouveau, il ne restera de la première constitution que la partie vermoulue ; il ne subsistera qu'un vain simulacre, incapable de reproduire le bien d'autrefois et de remédier au mal actuel. Repoussez les réformes sollicitées, et vous n'obtiendrez que d'en corrompre la nature, comme une éruption cutanée devient mortelle dès qu'on la fait rentrer. Une pareille immobilité d'institutions n'est pas moins funeste que leur absence complète; car, dans l'anarchie, les facultés de l'homme agissent, se développent, tandis que, dans la stabilité, les plus nobles sont étouffées par la lettre morte, sous une apparence de justice et de légalité. Le devoir du législateur est de concilier les innovations avec les institutions antérieures, et d'assigner à celles-ci une place qu'elles puissent occuper sans nuire aux principes anciens; bien que les formes extérieures changent, il faut qu'il veille à la conservation et à la reproduction des éléments essentiels et les plus précieux; sinon, l'ancien ordre de choses devient oppressif, et lorsque la force du temps le renverse, l'État tombe dans un profond désordre, et la liberté disparaît.

Lycurgue n'avait pas introduit dans sa législation l'élément réformateur; ses institutions subsistaient donc encore dans leur forme primitive, vénérées et négligées, sans répondre aux besoins du temps et sans prévenir la corruption. Les rhètres continuaient de répéter à Sparte les sévères prescriptions de l'austérité dorique; mais les richesses et l'usure avaient envahi l'État, ouvrant une libre carrière à des abus que la loi ne réprimait pas, parce qu'elle ne les avait point prévus. Les lettres et les sciences consolaient les autres Hellènes de leur décadence, ou la rendaient moins ignominieuse; puis, elles étaient pour les mœurs une sauvegarde plus ou moins efficace; mais Sparte les proscrivait encore, ou bien elles s'y glissaient dans l'ombre, et devenaient dès lors un élément de corruption.

Au lieu donc de dire que Sparte déchut parce qu'elle abandonna les lois de Lycurgue, nous oserons soutenir qu'elle tomba parce qu'elle les suivit. Dans le principe, elle pouvait compter, à peu de chose près, autant de citoyens qu'Athènes, Messène ou toute autre ville; or, comme les siens étaient les plus aguerris, elle prévalait. Elle conserva cette supériorité jusqu'à ce qu'une guerre interminable eût décimé les popu-

lations grecques; mais lorsque l'industrie engendra le bien-être, Sparte resta barbare et repoussa les étrangers, tandis qu'autour d'elle se formaient des nations aisées, riches, populeuses, qui accueillaient volontiers les hommes d'autres pays. Organisés pour la guerre extérieure, les Spartiates, lorsque la paix fut établie, ne purent déployer leur caractère belliqueux que dans l'intérieur; mais, comme ils n'avaient aucun moyen d'améliorer leur condition, bien qu'ils ne pussent la supporter, ils se trouvaient dans une situation misérable. Alors on eut recours à des artifices illégaux pour obtenir ce qu'on ne pouvait avoir légitimement; les prodigues donnèrent en gage leurs biens aux gens économes afin de posséder ce qu'ils désiraient. Les dettes et le luxe établissaient, avec l'inégalité, une séparation plus tranchée entre les citoyens qui conservaient ou augmentaient leurs biens et ceux qui les dissipaient.

En excluant tout à fait les monnaies, on ne s'était pas occupé du soin de les répandre d'une manière égale; un petit nombre de familles étaient donc restées immensément riches, tandis que la multitude languissait dans l'indigence. La loi de Lycurgue laissait au moins à chaque citoyen une certaine portion, en obligeant le père à la transmettre à son fils telle qu'il l'avait reçue; mais l'éphore Épitadée, pour se venger d'un fils dissolu, fit décréter qu'un père, de son vivant ou par testament, pouvait disposer de sa maison ou de son avoir (1). Il n'en fallut pas davantage pour que les biens s'accumulassent bientôt dans un petit nombre de mains. Tandis qu'Athènes possédait encore plus de dix mille citoyens comme dans les meilleurs temps, Sparte était réduite à sept cents (2), dont cent à peine avaient conservé leur héritage; quant aux autres, plongés dans la misère, ils ne pouvaient que chercher une occasion de changement.

Quelques centaines d'individus, comme les chefs des Cleptes, dominaient au milieu d'une nation étrangère et privée de tous droits. Les rois avaient perdu toute autorité, et les femmes étaient dépravées; les Héraclides allaient intriguer et s'enrichir à la cour de Macédoine. Cléonyme, irrité d'avoir été chassé du trône, troublait le pays par son ambition, tandis que le roi Aréus rivalisait, par son faste, dans Lacédémone, avec les satrapes de la Perse.

(1) PLUTARQUE, *Agis*, 5.
(2) BŒCK, *Écon. polit. des Athéniens*, liv. I, ch. VII. — PLUTARQUE.

Les âmes généreuses déploraient cet avilissement; mais, au lieu d'accepter le présent et de préparer les voies de l'avenir, elles ne songeaient qu'à faire revivre dans leur patrie les anciens principes, en augmentant d'une part la puissance des rois au détriment de celle des éphores, et en flattant de l'autre la classe pauvre par l'abolition des dettes et une nouvelle loi agraire. Le roi Agis III, excité peut-être par l'exemple d'Aratus, son ami, pensa sérieusement à opérer une réforme dans Sparte. Monté à vingt ans sur le trône, il disait ne faire cas de l'autorité que pour ramener ses concitoyens à leurs anciennes coutumes; plus intéressé que les oligarques au bien public, il voulut élever au rang de citoyens ces plébéiens dédaignés, foulés par les grands, et faire couler un sang jeune et nouveau dans les veines épuisées de Sparte. Agis III.

Il sentait pourtant quel poids assume quiconque entreprend une révolution : il prévoyait que les hommes âgés seraient obstinément opposés à toute amélioration; qu'il n'obtiendrait l'adhésion des oligarques que par force ou par ruse; que les amis dont il invoquait le concours le trahiraient, et que le peuple qu'il voulait servir le maudirait pour ses bienfaits mêmes.

Il osa néanmoins tenter l'entreprise. Il commença par se vêtir, se nourrir et se baigner à la manière ancienne; la jeunesse l'imita en foule, toujours enthousiaste de ce qui lui présente une idée de sacrifice et de générosité. Il démontra à sa mère qu'il ne pourrait jamais rivaliser de faste, non pas seulement avec les rois d'Égypte et de Syrie, mais avec les satrapes mêmes, tandis qu'il parviendrait à la gloire en donnant l'exemple de la tempérance et de la simplicité; il lui persuada ainsi de le seconder et de mettre dans ses intérêts les femmes, dont l'influence est si grande en fait de réformes, quand elles veulent s'apercevoir de ce qu'elles peuvent.

Il fit alors en sorte que Lysandre, l'une de ses créatures, entrât parmi les éphores; celui-ci proposa aussitôt l'abolition des dettes et une nouvelle répartition des terres. Léonidas, l'autre roi, s'opposa fortement à cette mesure, et la discorde éclata; mais avant que le conseil eût résolu la question, Agis soumit l'affaire au peuple, en lui exposant l'avantage qui en résulterait pour lui, et offrait le premier de mettre en commun ses biens, dont la valeur s'élevait à six cents talents (1).

(1) 600 talents, soit 3,300,000 fr.

Il fut imité par les jeunes gens, qui brûlèrent leurs titres de créances, apportèrent leur or et leurs ornements, et firent l'abandon de leurs propriétés : générosité que ne pardonnent jamais les partisans de l'immobilité. Agis s'en prévalut du moins pour faire déposer Léonidas et lui substituer Cléombrote III, qui était favorable à ses desseins; alors il déclara hautement son intention de rétablir l'ancienne autorité
242. royale, cassa les éphores, en créa de nouveaux, et l'on put croire, un moment, qu'il allait réaliser ce qu'il avait projeté.

Mais il est difficile, dans des temps corrompus, que ceux avec le concours desquels on entreprend une réforme veuillent se résigner au rôle de simples citoyens; plus le chef est ardent et généreux, plus il leur est aisé de le tromper. Agésilas, oncle d'Agis, homme des plus rusés et criblé de dettes, ayant acquis toute la confiance de son neveu, parvint à le diriger à son gré. Il lui représenta qu'il n'était pas besoin de tout faire à la fois, et qu'il fallait se contenter d'abord de l'abolition des dettes; profitant ensuite de l'absence d'Agis, il abusa de l'autorité et irrita le peuple au point que les oligarques reprirent le dessus. Léonidas fut rappelé, Cléom-
Fin d'Agis. 239. brote réussit à s'enfuir, mais Agis dut expier le tort d'avoir voulu le bien. Il se réfugia dans un temple, d'où le firent sortir de fausses promesses; après un de ces procès iniques dont la sentence est arrêtée d'avance, il périt étranglé. Sa mère et son aïeule, qu'on avait conduites à sa prison sous prétexte de lui rendre visite, furent égorgées elles-mêmes. Jamais il ne s'était commis à Sparte une iniquité aussi effrontée.

Cléomène. Agiatide, femme d'Agis, fut contrainte d'épouser Cléomène III, fils de Léonidas; mais, au lieu de s'abandonner au désespoir, son cœur magnanime conçut le projet d'une noble vengeance; elle fit de son nouvel époux un héros en l'habituant aux mâles vertus, en lui inspirant la haine du luxe et de la corruption. En même temps, un philosophe stoïcien lui enseignait la politique et la philosophie; aussi, quand il
235. succéda à son père, songea-t-il à mettre à exécution le plan d'Agis, mais avec plus de maturité.

Il comprit qu'il ne pourrait triompher des oligarques sans l'aide de l'armée; or, l'occasion d'en former une lui était fournie par Aratus, qui, se rapprochant toujours de la Laconie, voulait contraindre Sparte à entrer dans la ligue achéenne. Cléomène, l'ayant attaqué, le vainquit, et, revenu



en triomphe à Sparte, fit mettre à mort les éphores avec leurs partisans, et chasser les quatre-vingts principaux oligarques; puis, faisant le sacrifice de ses biens particuliers, il obligea tous les propriétaires à consentir au partage des terres, dont il fut fait quatre mille portions. En même temps, il fortifia Sparte, augmenta sa force en y admettant un grand nombre des habitants de la campagne, et ramena, par son exemple, les citoyens à l'antique austérité. La rigidité dorique se pliait toutefois au changement opéré dans les mœurs; car des flacons en argent remplis de vin pur paraissaient même sur sa table, et il reprocha un jour à l'un de ses amis d'avoir servi à des étrangers qu'il traitait la galette spartiate et le brouet noir. Il se conciliait d'ailleurs les esprits par son affabilité comme aussi par sa manière de parler, à la fois piquante et sensée.

Il avait proposé aux Achéens vaincus de l'élire pour chef et de former ainsi une seule confédération; mais Aratus, jaloux de Cléomène, reconnaissant l'impossibilité de se maintenir sans un protecteur entre les Étoliens dévastateurs et Sparte redevenue forte, appela à son aide, contre cette dernière, Antigone Doson, et persuada aux Achéens de préférer au roi citoyen de Sparte le monarque absolu de la Macédoine.

Le sort de la Grèce dépendait donc du résultat de la lutte qui allait s'engager entre ces deux adversaires. Elle fut terrible; Cléomène se montra grand capitaine. Après s'être procuré de l'argent en promettant à tout Ilote de se racheter moyennant cinq mines (1), il recruta des soldats de tous côtés et les organisa d'après la discipline antique, en bannissant du camp les mimes, les danseuses, les bateleurs qu'on voyait en foule dans les armées grecques. Malgré ses
généreux efforts, il fut entièrement défait à Sellasie (2) et 221.
contraint de se réfugier à Alexandrie, où Ptolémée Évergète apprit à le connaître. Ce roi, cessant dès lors de le mépriser, lui témoigna les égards qu'il méritait, et lui promit une armée pour retourner en Grèce; mais Philopator, son successeur, se conduisant comme les lâches envers les exilés, ou-

(1) 5 mines, 450 francs.

(2) Ville du Péloponèse, au nord de Sparte. Voy., sur l'ordre et l'emplacement de cette bataille, la lettre écrite d'Athènes, le 16 avril 1836, par L. Ross dans le tome VIII des *Annali di Correspondenza archeologica*.

tragea Cléomène et saisit l'occasion de le jeter dans les fers. Quelques Spartiates venus avec lui le délivrèrent à force ouverte; mais, dans leur fuite, voyant que le cri de liberté qu'ils poussaient ne trouvait pas d'écho parmi les Alexandrins amollis, ils se tuèrent les uns les autres. Philopator fit mettre en croix le cadavre de Cléomène, et, par ses ordres, sa mère, sa femme, ses enfants, ainsi que les femmes de ses compagnons, périrent dans les tourments.

Fin de Cléomène. 210.

Telle fut la déplorable fin de deux rois qui, dans une intention pure, avaient voulu régénérer leur patrie et remettre en vigueur la constitution de Lycurgue. La mission de Sparte était terminée; elle avait défendu les Thermopyles, vaincu à Platée, abaissé Athènes, et désormais elle restera au second rang jusqu'à ce qu'elle devienne esclave. Si elle conserva encore son indépendance, elle le dut à la générosité d'Antigone Doson. Non moins habile que magnanime, après qu'il eut assuré l'indépendance des Achéens, il voulut se payer de ses services en s'emparant d'Orchomène et d'autres places, afin de récompenser et de punir ceux qui, antérieurement, avaient favorisé ou desservi les Macédoniens; il sut, néanmoins, se modérer au milieu de ses victoires, et laisser libres l'Achaïe et Sparte. Mais celle-ci, entraînée par les conflits des éphores avec Lycurgue et son successeur Machanidas, descendit plus bas dans l'abîme d'où Agis et Cléomène
207. avaient voulu l'arracher; enfin, un certain Nabis, scélérat consommé, renversa tout à fait la constitution et les lois, et se rendit maître absolu.

Femmes spartiates.

Avant d'abandonner cette cité naguère si florissante, contemplons dans la force d'une de ses femmes la vertu expirante des institutions de Lycurgue. Quand Pyrrhus attaquait Sparte, Mandricide lui dit : *Si tu es un dieu, nous ne devons pas te craindre, puisque nous ne t'avons pas offensé; si tu es un homme, tu en trouveras ici qui le sont plus que toi.* Au moment où l'on venait de décréter que les femmes sortiraient de la ville, Archidamie s'écriait : *Déchirez ce décret injuste; vous nous déshonorez en nous supposant assez lâches pour survivre à la patrie; nous sommes résolues à vaincre ou à mourir avec vous.* Agésistrate, mère d'Agis, voulut périr avec lui, déclarant qu'elle avait approuvé tous ses actes, et priant les dieux que son injuste trépas pût au moins tourner à l'avantage de Sparte. Chélonide, femme de Cléomène, le rejoint dans son exil afin de partager son malheur, et l'abandonne dans le

bonheur pour suivre son père exilé. Cratésilée, mère de ce prince, au moment de partir pour l'Égypte comme otage de Ptolémée, ne verse pas une larme et exhorte son fils à ne rien faire pour elle qui soit indigne de Sparte. La femme de Panthée, prise à Alexandrie avec la suite de Cléomène, assiste au supplice de la veuve et des enfants de ce roi, les exhorte ainsi que les autres victimes à ce moment fatal, arrange honorablement leurs restes pour qu'ils ne soient pas profanés par la main du bourreau, et vient la dernière s'offrir au coup mortel.

Antigone Doson eut pour successeur Philippe V, fils de Démétrius, prince doué des plus brillantes qualités, ami d'Aratus, dont il avait mis à profit l'intimité, brave, éloquent et consommé dans l'art de se faire aimer de ses sujets. Il trouva la Macédoine remise de ses pertes par une longue paix, et placée désormais à la tête de la Grèce, par suite de l'alliance de Doson avec les Achéens et de la victoire de Sellasie. La guerre qui éclata entre les deux ligues achéenne et étolienne, guerre amenée par les excursions des Étoliens sur le territoire de la Messénie, dont les Achéens embrassèrent la défense, lui fournit l'occasion de montrer sa prudence et sa force. Les Achéens, trouvant qu'Aratus dirigeait mal les opérations, s'adressèrent à Philippe, qui commandait les Acarnaniens, les Épirotes, les Illyriens et les Messéniens, tandis que ses adversaires étaient soutenus par Sparte et les Éléens, sous la conduite de Scopas; il entra dans l'Étolie, et l'ennemi dans la Macédoine, chacune des deux armées ravageant le pays à l'envi l'une de l'autre, sans même épargner les temples. 221.

Guerre des deux ligues.

Les progrès de Philippe furent entravés par les intrigues de ses trois ministres, Apelles, Mégalée et Léontius, qui, jaloux d'Aratus, aux conseils duquel le roi était si redevable, cherchaient à l'abaisser. Mais leurs manœuvres furent découvertes; le roi les fit mettre à mort, et put enfin dicter les conditions de la paix. Le principal avantage qu'en retira la Macédoine fut de recouvrer sa prééminence sur mer.

Cependant, le pouvoir croissant de Philippe était en péril; un orage s'amoncelait contre lui du côté d'Italie, vers laquelle il est temps que nous reportions nos regards.

CHAPITRE V.

GRANDE-GRÈCE.

Nous avons laissé Rome au moment où elle venait, après un demi-siècle de luttes, de dompter ses ennemis les plus opiniâtres, les Samnites; désormais, elle se trouvait en face de la Grande-Grèce et de la Sicile, dont les colonies si florissantes avaient décliné depuis les guerres avec les Lucaniens et Denys l'Ancien. Il est vrai que Posidonie avait reçu des colons étrangers, et que les autres avaient réparé leurs pertes en se recrutant au dehors; mais elles étaient toutes tellement affaiblies, que leur puissance se renfermait dans l'enceinte de leurs murailles. Dans l'intérieur, déchirées par les dissensions civiles, elles passaient d'une démagogie effrénée à une tyrannie atroce. Les citoyens, livrés au commerce et aux jouissances du luxe, confiaient volontiers leur défense à des mercenaires, qui offraient un moyen d'opprimer à quiconque avait de l'argent pour les acheter. Agathocle, fils d'un potier, ramassé sur la voie publique, élevé dans une infâme abjection, parvient avec leur secours à s'emparer de la tyrannie à Syracuse, et domine par la force jusqu'au moment où il est renversé par le même moyen.

Tarente. Les mercenaires avaient même tenté de former un établissement et de se créer un État. Les Mamertins s'étaient emparés de Messine; Jubellius Decius, avec une légion de Campaniens révoltés, avaient occupé Rhegium, et, maîtres de cette position, ces aventuriers inspiraient la terreur aux Carthaginois, aux Romains et aux indigènes.

Tarente était l'une des républiques les plus florissantes de la Grande-Grèce; vers la moitié du cinquième siècle, elle armait vingt mille fantassins et deux mille cavaliers. Les nobles ayant péri dans la guerre contre les Messapiens, la démocratie prévalut; Tarente alors admit non-seulement des Grecs, mais encore des Italiens, de sorte que les nombreux éléments indigènes qu'elle renfermait la rapprochaient plus de l'Italie que de la Grande-Grèce; elle avait une marine puissante, des fabriques et des teintures d'étoffes de laine, industrie très favorable à l'accroissement de la population.

L'illustre pythagoricien Archytas est une preuve de l'aptitude de ses habitants pour les sciences. Peut-être à cause de sa défiance des citoyens, elle n'employait, comme Venise, que des troupes étrangères, et prenait à son service jusqu'à des princes. Archidamus II, roi de Sparte, fils d'Agésilas et père d'Agis, qui était sorti de sa patrie pour ne pas être témoin de son humiliation, fut à la solde des Tarentins, et périt avec ses compagnons en combattant contre les Lucaniens, le jour 338.
de la bataille de Chéronée : l'histoire adulatrice dit que la Providence l'avait puni pour s'être rangé du côté des Phocidiens, violateurs du temple, c'est-à-dire de ceux-là qui, seuls, soutenaient la cause de la Grèce contre les Macédoniens. Alexandre Molosse, roi d'Épire, oncle d'Alexandre le Grand, désirant rivaliser avec son neveu et peut-être se créer un État indépendant, se mit aussi à la solde des Tarentins; mais ceux-ci, en ayant conçu de l'ombrage, le chassèrent. Alors, pour leur nuire et se venger, il fit une alliance avec Rome, alliance déshonorante pour les Romains, parce qu'elle ne fut pas suggérée par le danger; en outre, il s'agissait d'attaquer, non un peuple que l'ambition armait, mais qui voulait défendre son indépendance.

Cette alliance avait déjà jeté de la mésintelligence entre Rome et les Tarentins, quand ces derniers se plaignirent que les Romains avaient violé une ancienne convention en naviguant au-delà du cap de Junon Lacinienne, et arrêtèrent leurs bâtiments. Les ambassadeurs de Rome, venus pour les 281.
réclamer, furent accueillis outrageusement, et leurs toges couvertes de boue. *Ces taches seront lavées avec le sang!* s'écrie l'un des ambassadeurs. La guerre est déclarée, et les Tarentins prennent à leur solde Pyrrhus, roi d'Épire.

Pyrrhus en Italie.

Ce prince, gendre d'Agathocle, ambitionnait de marcher sur ses traces; obligé de quitter la Macédoine, comme nous l'avons vu, il rêvait un beau royaume dans la Grande-Grèce ou sur les côtes d'Afrique. Sa valeur impétueuse avait pour modérateur le Thessalien Cinéas, disciple de Démosthène, le seul qui rappelât un si grand maître; sa parole était si puissante, que Pyrrhus avouait lui devoir plus de villes qu'à sa propre épée. Quand le roi lui exposa ses projets sur l'Italie : « Les Romains, dit-il, sont dans cette contrée un peuple très « belliqueux; mais si les dieux nous accordent d'en triom« pher, quel avantage tirerons-nous de cette violence? »

« — Tu le demandes? répondit Pyrrhus. Les Romains



« subjugués, il n'y aura pas une ville grecque ou barbare « qui puisse nous résister, et toute l'Italie, nous appar- « tiendra. »

« Cinéas, après avoir réfléchi un moment, reprit : « Et « quand nous aurons l'Italie, que ferons-nous?

« — La Sicile est à deux pas, île riche par son territoire et « sa population; rien de plus aisé que de s'en emparer, agitée « comme elle l'est par ses discordes intestines depuis la « mort d'Agathocle, et livrée aux intrigues des orateurs qui « flattent les passions populaires.

« — Nous arrêterons-nous en Sicile? » demanda de nouveau Cinéas.

« — Non certes, répondit Pyrrhus. Qui nous empêcherait « alors de passer en Afrique et d'arriver à Carthage? Une « fois que nous en serons maîtres, qui osera nous tenir tête « parmi les ennemis qui nous bravent?

« — Aucun certainement. Nous recouvrerons alors la Macé- « doine, et nous dominerons la Grèce; mais cela obtenu, que « ferons-nous ensuite?

« — Alors, reprit Pyrrhus en souriant, alors, nous reste- « rons tranquilles et joyeux, mon cher Cinéas, passant le « temps au milieu des fêtes et des banquets.

« — Et qui t'empêche de commencer dès à présent cette « heureuse vie? reprit le sage conseiller, qui l'attendait à ce « point. N'as-tu pas en ton pouvoir, et sans te donner aucune « peine, ce que tu veux acheter au prix de tant de sang, de « tant de travaux et de dangers (1)? »

Mais l'ambition ne se rend pas aussi facilement à de bonnes raisons, et, à la demande des Tarentins, Pyrrhus accourut avec son armée. Un citoyen, avec toutes les apparences de l'ivresse, la tête encore couronnée de roses fanées, ayant une joueuse de flûte près de lui, se présente devant les Tarentins réunis en assemblée. *Eh bien? Méton*, lui crient-ils,

(1) PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*. Un de ces philosophes qu'à juste titre on appelle saints arriva à une conclusion diffférente. Philippe de Néri était allé un jour à la rencontre d'un prêtre qui venait de Rome pour entrer dans la prélature. Comme celui-ci lui racontait avec toute l'emphase de l'espérance qu'il pourrait devenir camérier, secrétaire, puis protonotaire... *Et puis?* lui demanda le saint. — *Je pourrai devenir monseigneur.* — *Et puis? — Et puis le chapeau vert pourra devenir rouge. — Et puis? — Et puis on a vu de grands hasards, et ce qui est arrivé à l'un peut aussi arriver à l'autre. — Vous voulez parler de la tiare, n'est-ce pas? Et puis?* — Le prêtre hésitant à répondre, le saint ajouta : *Et puis mourir!*

chante et réjouis-nous. — *Oui*, leur répondit-il, *chantons et réjouissons-nous tandis qne nous en avons le temps; nous aurons autre chose à faire quand Pyrrhus sera ici.*

En effet, à peine le roi est-il arrivé qu'il fait fermer les 280.
théâtres et les palestres, avec défense à tous les habitants de sortir de la ville sous peine de mort. Pour son début, il vainquit à Héraclée les Romains, épouvantés par les *bœufs de Lucanie*, comme ils appelaient les éléphants, qu'ils voyaient pour la première fois. Cependant, il répondit aux félicitations qu'on lui adressait : *Encore une victoire comme celle-là, et nous sommes perdus!* Renforcé par les Samnites, par les Lucaniens et les Messapiens, il s'avança jusqu'à Préneste, et des hauteurs voisines il découvrit Rome, cette Rome dont il était capable d'apprécier la grandeur. Il dit en contemplant les cadavres des soldats morts dans le combat : *Le monde ne tarderait pas à être conquis, si j'avais les Romains pour soldats, ou si les Romains m'avaient pour général.* Il envoya proposer la paix par Cinéas, qui ne perdit pas cette occasion de connaître les admirables institutions de cette grande cité; entraînés par ses dons, son éloquence et les motifs qu'il alléguait, les Romains étaient disposés à traiter, lorsque l'aveugle Appius Claudius se montra dans le sénat, qui avait paru à l'ambassadeur une assemblée de rois.

Cet ancien censeur, despote dans sa famille comme un pa- Appius Claudius.
triarche, avait réparti la plèbe dans toutes les tribus, et fait admettre dans le sénat jusqu'aux affranchis. Avant lui, les seuls descendants d'un certain Potitius, aborigène, de même que ces familles que nous avons vues en Grèce chargées par privilège des fonctions d'un culte, avaient sacrifié sur l'autel du grand Hercule; Appius persuada aux Potitiens de laisser participer à leurs fonctions des esclaves du peuple romain, mettant ainsi en commun même le sacerdoce, qui primitivement avait été le partage exclusif des nobles. On dit bien que la colère des dieux avait fait périr tous les Potitiens dans une seule année et rendu Appius aveugle; mais les barrières une fois abattues ne se relèvent plus, et la noblesse poursuivit en vain de sa haine le sévère censeur. Sa magistrature fut d'ailleurs immortalisée par la construction d'un aqueduc de quatre-vingts stades de longueur (1), et par la route qu'il fit ouvrir de Rome à Capoue, sur un espace de mille

(1) 80 stades, 14 kilomètres et demi.

Voie Appienne. stades (1) : monument qui, après vingt siècles, atteste encore la grandeur de la ville reine du monde, et semblait déjà annoncer la réunion de l'Italie à sa métropole.

Le vieux patricien se présenta donc dans le sénat, porté par ses quatre fils, qui tous avaient été consuls, et il dicta cette réponse, qui devait être reportée à Pyrrhus : *S'il veut la paix, qu'il commence par sortir de l'Italie!*

Les éléphants avaient cessé d'effrayer les Romains, qui, faisant usage de dards enflammés (2), les rejetèrent sur l'armée de Pyrrhus, la mirent en désordre et remportèrent la victoire. Fabricius Luscinus, qui fut envoyé vers Pyrrhus pour traiter de l'échange ou de la rançon des prisonniers, excita l'admiration de ce prince par son intégrité. Ayant appris combien il était considéré dans sa patrie et pauvre dans son intérieur, Pyrrhus lui offrit une grosse somme d'argent, et il la refusa; il essaya le lendemain de l'effrayer au moyen d'un éléphant, et, ne réussissant pas davantage, il s'écria : *Il est plus facile de détourner le soleil de son cours que Fabricius du chemin de la probité.* Le Romain, entendant Cinéas exposer durant le souper la philosophie d'Épicure, et dire que, dans l'opinion de ses sectateurs, les dieux ne s'occupaient en rien des actions humaines, qu'ils se tenaient à l'écart des affaires de la république et vivaient dans une douce insouciance : *O dieux!* s'écria-t-il, *faites que Pyrrhus et les Samnites goûtent ces belles doctrines tant qu'ils seront en guerre avec nous!*

Le roi d'Épire désirait d'autant plus se l'attacher; il l'exhortait donc à ménager la paix entre ses concitoyens et lui, puis à venir se fixer à sa cour : *Ce ne serait pas à ton avantage*, lui répondit Fabricius; *car ceux qui t'honorent aujourd'hui, une fois qu'ils me connaîtraient, aimeraient mieux être gouvernés par moi que par toi.*

Pyrrhus renvoya deux cents prisonniers sans rançon, et permit à tous les autres d'aller à Rome voir leurs parents, pourvu que Fabricius s'engageât à les faire revenir. Les prisonniers rendus furent notés d'infamie, les cavaliers mis à pied, les fantassins furent incorporés parmi les frondeurs, et

(1) 1,000 stades, 180 kilomètres : *Appia longarum teritur regina viarum.* Stace, *Silv.*, II 2.

(2) Élien, *Historia animalium*, I, 38, dit que, pour épouvanter les éléphants, ils leur présentèrent des porcs. Voy. Armandi, *Histoire militaire des éléphants*, p. 280.

tous durent passer les nuits hors du camp sans abri ni tranchée, jusqu'à ce qu'ils eussent dépouillé chacun deux ennemis. Fabricius ayant prévenu Pyrrhus que son médecin lui avait proposé de l'empoisonner (1), le roi d'Épire, touché de tant de générosité, mit fin aux hostilités, consacra dans le temple de Tarente une partie des dépouilles, et ne rougit pas de se déclarer vaincu (2); puis, deux ans et quatre mois après son débarquement à Tarente, il quitta l'Italie avec ses soldats, ses chevaux, ses éléphants, et passa en Sicile sur soixante navires que lui avaient expédiés les Syracusains.
Appelé par eux pour les défendre contre les Carthaginois, il 275.
les chassa de l'île, et, accueilli à bras ouverts par les villes et les petits tyrans, il aurait pu s'y créer un royaume, si l'inutile siège de Lilybée, dernier asile des Africains, n'eût pas fait avorter ses projets et découragé les Siciliens, qui l'abandonnèrent. Il pilla alors autant qu'il le put, et, pressé par les instances des Tarentins, qui ne pouvaient plus résister aux Romains, il fit voile vers la Grande-Grèce; mais son équipage avait été recruté par force, et les marins, comprenant qu'ils allaient être sacrifiés pour sauver de la flotte punique les bâtiments de transport chargés de butin, se laissèrent vaincre par les Carthaginois. Soixante navires furent coulés à fond, et douze seulement purent aborder à Rhegium. Pyrrhus, réduit alors à une grande pénurie, enlève le trésor de Proserpine, à Locres; puis un remords de conscience le lui fait restituer. Enfin, vaincu près de Bénévent par Curius Dentatus, il retourne en Grèce, sans avoir tiré aucun fruit de son expédition.

Cependant, les Romains avaient continué la guerre contre
les Lucaniens, qu'ils finirent par dompter; ils bannirent les 273.
prisonniers, et la légion campanienne de Jubellius fut conduite à Rome, où quatre mille hommes, à cinquante par

(1) Fox révéla aussi à Napoléon, en 1802, une prétendue conspiration contre sa vie, et quoique l'on sût de part et d'autre que c'était une pure invention, on en tira parti pour en venir à un traité et mettre fin à la guerre.

(2) Paul Orose nous a conservé ces deux vers inscrits sur les trophées par l'ordre de Pyrrhus :

QUI ANTE HAC INVICTI FUERE VIRI, PATER OPTIME OLYMPI,
HOS EGO IN PUGNA VICI, VICTUSQUE SUM AB ISDEM.

Ils doivent avoir été traduits du grec, mais à coup sûr à une époque reculée; peut-être sont-ils d'Ennius.

jour, périrent mutilés et égorgés, sans obsèques ni deuil (1). Rome avait donc soumis toute l'Italie. Dans ses guerres avec les redoutables Samnites, elle améliora sa tactique; en luttant contre Pyrrhus, elle s'habitua à ne pas craindre les étrangers, et sut profiter de la science militaire des Macédoniens. Alors elle formait des alliances avec des peuples éloignés et commençait à mettre en œuvre cette politique qui lui fut propre, d'enchaîner les vaincus au char du vainqueur.

Quand Pyrrhus avait abandonné la Sicile, il s'était écrié : *Quel beau champ de bataille nous laissons aux Romains et aux Carthaginois!* Son habileté lui faisait prévoir que le moment était venu où ces deux puissances, qui s'étaient agrandies jusqu'à se toucher, devaient en venir aux prises. La querelle qui va s'engager entre elles nous attire sur la côte d'Afrique, pour observer des peuples parvenus depuis longtemps à une grande puissance, mais qui ne font que commencer à jouer un rôle important dans le drame de l'humanité. Il ne s'agissait pas en effet, dans les guerres puniques, de décider seulement laquelle des deux villes triompherait, ou si la victoire ferait dire : Foi punique ou foi romaine; mais laquelle des deux races, sémitique ou indo-européenne, dominerait le monde.

CHAPITRE VI.

AFRIQUE. — CARTHAGE.

Afrique. L'Afrique est le continent qui offre les variétés les plus nombreuses : elle commence à notre zone tempérée, passe dans une largeur presque égale sous la ligne, et finit en pointe dans la zone tempérée méridionale.

Immense péninsule en forme de cœur, d'une longueur de dix-huit cents lieues sur seize cents de largeur, elle n'est sillonnée que par un petit nombre de grands fleuves, et possède quelques grandes mers méditerranées. L'intérieur, c'est-à-dire près des deux tiers de sa superficie totale, a été jusqu'à nos jours regardé comme désert; c'était un problème géographique dont la solution a été donnée par les décou-

(1) Tite Live, XXVIII, 28.

vertes de Barth, de Speke et Burton, de Livingstone, de Cameron et de Stanley. L'Afrique étend vers les autres parties du monde le cap Bon dans la Méditerranée, le cap Vert à l'occident du côté de l'Amérique, le Guardafui (1) à l'orient et celui de Bonne-Espérance dans l'hémisphère méridional. D'autre part, elle se rapproche de l'Europe par le détroit de Gibraltar; de l'Arabie, par celui de Bab-el-Mandeb, et l'isthme sablonneux de Suez la réunit à l'Asie. Ces divers points et ses côtes furent connus et fréquentés dès la plus haute antiquité; le reste demeura presque mystérieux. Les royaumes florissants d'Égypte et de Méroé remontent aux premiers temps de l'histoire humaine, et des voyages récents ont découvert des traces de civilisation en des lieux où l'on ne croyait pas qu'elle se fût jamais manifestée. On avait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, sous les Ptolémées, pour en tirer des éléphants, devenus d'une grande utilité dans les guerres de cette époque; plus tard, les Romains étendirent leurs conquêtes jusqu'au pays des Garamantes.

L'histoire a limité ses traditions à la partie septentrionale, c'est-à-dire au versant qui, des cimes du haut Atlas (*Daran*), descend, d'un côté, par échelons vers la Méditerranée, de l'autre vers le désert de Sahara; grande île entourée par la mer et les sables, et qu'un petit détroit sépare d'une autre île, moins vaste et plus unie, où s'élève Cyrène (2).

Hérodote divisait l'Afrique en trois parties : la Libye habitée, la Libye sauvage, la Libye déserte, appelées par les modernes *Barbarie, Biledulgerid, Sahara;* il embrassait la Nigritie, le Soudan et le reste de l'Afrique sous le nom générique d'Éthiopie. A la Libye habitée appartenaient la Mauritanie, la Numidie, le territoire de Carthage, la Cyrénaïque, la Marmarique, qui forment aujourd'hui la partie septentrionale des États de Maroc, d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Barca, pays fertiles et peuplés, à l'exception de quelques plaines sablonneuses sur la côte de Tripoli et à l'orient de Barca, parcourues anciennement par des tribus nomades. Cette contrée est dominée par la chaîne du mont Atlas, qui traverse l'Afrique sous le 30e parallèle nord. Les bêtes féroces qui se trouvent dans sa partie occidentale, et les dattes

(1) L'*Aromatum promontorium* des anciens.

(2) Vivien de Saint-Martin, *le Nord de l'Afrique dans l'antiquité;* Paris, 1863, in-8.

qu'elle produit en abondance, lui ont valu son nom ancien et son nom moderne (1). Elle se termine au Sahara, désert qui s'étend depuis la côte occidentale jusqu'à l'Égypte, et de l'autre côté de la mer Rouge, traverse l'Arabie et les provinces méridionales de la Perse jusqu'au centre de l'Inde septentrionale. Ce désert, aride et sablonneux, brûlé par le soleil, dont les rayons le frappent perpendiculairement, est parfois interrompu par des îles de verdure arrosées et cultivées. En effet, aucun pays n'offre comme l'Afrique l'aridité la plus nue à côté de la végétation la plus vigoureuse.

Hérodote, ce philosophe voyageur, ne pénétra point lui-même en Afrique; mais, durant son séjour en Égypte, il prit, auprès des naturels de la Libye, des informations minutieuses sur leurs pays respectifs, et put en tracer une description que les découvertes récentes montrent toujours plus rapprochée de la vérité.

« On connaît le Nil, dit-il, jusqu'à une distance de quatre « mois de navigation, outre son cours à travers l'Égypte; « plus loin, le pays est désert à cause de l'extrême chaleur. « Les Cyrénéens, qui disaient être allés consulter l'oracle « d'Ammon, et s'être entretenus avec Étéarque, roi des Ammoniens, sur les sources inconnues du Nil, racontent avoir « entendu dire au roi qu'il était venu une fois des Nasamons « à sa cour. Les Nasamons sont un peuple de Libye, qui habite un pays de peu d'étendue à l'orient de la Syrte; il « avait appris d'eux que des jeunes gens des plus puissantes « familles, parvenus à l'âge viril et pleins d'ardeur, imaginèrent, entre autres extravagances, de tirer au sort cinq « d'entre eux pour explorer les déserts de la Libye, et tâcher « d'y pénétrer plus avant qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. « Toute la côte de la Libye, au nord, depuis l'Égypte jusqu'au « promontoire Soloéis, est habitée en entier par les Libyens, « qui se divisent en plusieurs nations, à la réserve de ce qu'y « possèdent les Grecs et les Phéniciens. Mais, dans l'intérieur « des terres, au-dessous des côtes et des peuples qui habitent « le long de la mer, il y a une contrée qui est remplie de « bêtes féroces. Au-delà de cette contrée, on ne trouve plus « que le sable, une horrible aridité et partout le désert. Ces « jeunes gens donc, bien approvisionnés d'eau et de vivres,

(1) *Biledulgerid*, pays des dattes. Les anciens l'ont aussi appelé *Gétulie*, et les modernes *Fezzan*.

« s'en allèrent d'abord par des pays habités, et gagnèrent « ensuite la contrée des bêtes féroces. De là, ils s'enfoncèrent « dans le désert, vers l'ouest; après avoir franchi beaucoup « de terrain sablonneux, et cela durant un grand nombre de « jours, ils aperçurent à la fin une plaine où s'élevaient des « arbres, s'en approchèrent et goûtèrent des fruits qu'ils por- « taient. Tandis qu'ils en mangeaient, survinrent de petits « hommes, d'une taille au-dessous de la moyenne, qui s'em- « parèrent d'eux et les emmenèrent. Les Nasamons n'enten- « daient pas leur langue, et ces petits hommes ne compre- « naient rien à celle des Nasamons; après avoir traversé de « vastes marais, ils arrivèrent à une ville où tous étaient de « la même taille que leurs guides et de couleur noire. Près « de la ville coulait un grand fleuve, dont le cours se dirigeait « du couchant au levant, et l'on y voyait des crocodiles. « Étéarque ajouta, selon ce que rapportèrent les Cyrénéens, « que les Nasamons étaient revenus dans leur pays, et que « les hommes chez lesquels ils étaient parvenus étaient tous « sorciers. Quant au fleuve en question, Étéarque conjecturait « que c'était le Nil, ce qui paraît fort raisonnable (1). »

(1) *Euterpe*, 32. Ailleurs Hérodote nous conduit dans l'intérieur de l'Afrique : « Les peuples mentionnés jusqu'ici sont ceux du littoral parmi les Libyens nomades; au-dessus d'eux, dans l'intérieur des terres, est la Libye des bêtes féroces; puis, encore au dessus, il y a une large ceinture de sable qui s'étend depuis Thèbes en Égypte jusqu'aux colonnes d'Hercule. Dans cette zone, de dix journées en dix journées de marche, on trouve de gros quartiers de sel sur les collines, et du sommet de chaque colline jaillit, au milieu du sel, une eau fraîche et douce. A l'entour habitent des hommes, les derniers du côté du désert, en haut de la contrée des bêtes féroces. Les premiers hommes que l'on rencontre à dix journées de marche de Thèbes sont les Ammoniens, qui ont un sanctuaire à l'imitation de celui de Jupiter à Thèbes; on y voit en effet, comme à Thèbes, le simulacre de Jupiter sous forme de bélier. Il existe chez eux une source d'eau vive qui est tiède au matin, plus fraîche quand le marché se remplit de peuple, et qui à midi devient extrêmement froide, c'est alors qu'on en arrose les jardins. A mesure que le jour baisse, elle perd de sa fraîcheur, jusqu'à ce que le soleil se couche, et l'eau va tiédissant; elle s'échauffe ensuite peu à peu jusqu'à minuit, et à ce moment elle bout avec violence; quand minuit est passé, elle se refroidit jusqu'à l'aurore. On l'appelle la Fontaine du soleil. Après les Ammoniens, lorsqu'on a fait encore dix jours de marche dans cette zone de sable, il y a une colline de sel semblable à celle qu'on voit chez les Ammoniens, avec une source d'eau. Ce canton est habité; il s'appelle Augila, et les Nasamons y viennent en automne pour cueillir des dattes. A dix autres journées d'Augila, il y a une autre colline et de l'eau, et grand nombre de palmiers portant du fruit, comme sur les autres collines. Les hommes qui habitent ce pays sont appelés Garamantes;

Bien qu'Hérodote n'indique pas ici, ni nulle part ailleurs, que les voyages se fissent par caravanes, il est évident que cinq jeunes gens appartenant aux principales familles, partant avec de grandes provisions de vivres et d'eau, ne pouvaient voyager que de cette manière dans un semblable pays. Mungo Park nous a raconté lui-même que les Nègres pratiquent la magie, ont foi dans les amulettes et exercent l'hospitalité; ce qui nous fait croire que ce fut chez eux qu'arrivèrent les cinq Nasamons. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce voyage, c'est le fleuve allant d'occident en orient.

nation extrêmement nombreuse; ils transportent de la terre sur le sel et l'ensemencent. La route qui mène de ceux-ci chez les Lotophages est de trente journées. C'est chez les Lotophages que naissent les bœufs qui paissent à reculons, par le motif que voici : Leurs cornes sont recourbées en avant, et cela les oblige de paître en rétrogradant, attendu qu'ils ne pourraient le faire en avançant sans que leurs cornes s'enfonçassent dans la terre. Ils diffèrent des autres bœufs aussi en ce que leur cuir est plus épais et plus lisse. Ces Garamantes font la chasse aux Troglodytes éthiopiens; ils se servent pour cela de chars à quatre chevaux, attendu que ces Troglodytes sont plus rapides à la course que tous les hommes dont nous ayons ouï parler. Ils se nourrissent de serpents, de lézards et d'autres reptiles semblables. Ils parlent un langage qui ne ressemble à aucun autre; on croit entendre le cri des chauves-souris.

« Après les Garamantes, et à la distance de dix autres journées de chemin, il y a une autre colline de sel et d'eau, et des hommes que l'on appelle Atarantes habitent à l'entour. Seuls parmi tous les hommes que l'on connaît, ils ne portent pas de noms; réunis, ils s'appellent Atarantes, mais aucun d'eux n'est désigné par un nom particulier, ils vomissent des malédictions contre le soleil lorsqu'il est au plus haut de son cours, et lui prodiguent toutes sortes d'injures quand il dévore les hommes et le pays par son ardeur. Plus loin, à dix autres jours de marche, il y a une autre colline et de l'eau, et des hommes habitent à l'entour, A cette colline touche le mont Atlas; il est étroit et rond dans toutes ses parties, et on le dit si élevé que l'on ne peut apercevoir ses sommets, parce que les nuages ne le quittent ni l'été ni l'hiver, et les gens du pays prétendent que c'est la colonne du ciel. Ils ont pris de cette montagne le nom d'Atlantes. On dit qu'ils ne se nourrissent d'aucun animal, et qu'ils n'ont jamais de songes. Je puis mentionner les noms de ceux qui habitent cette zone sablonneuse jusqu'à ce mont Atlas, mais non pas au delà. La zone se prolonge donc jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et même plus loin encore, et, de dix journées en dix journées, il s'y trouve des mines de sel et des habitants. Les maisons de toutes ces peuplades sont bâties de blocs salins, la pluie ne tombant jamais dans ces contrées de la Libye; car s'il y pleuvait, les murs, étant de sel, ne pourraient résister; le sel qu'on y extrait est de couleur blanche et pourprée. Au-dessus de cette zone, vers le midi et dans la Libye méditerranée, la contrée est déserte, privée d'eau; on n'y rencontre ni bêtes féroces, ni bois, et il n'y tombe ni pluie ni rosée. » HÉRODOTE, liv. IV, 181-185.

Tant qu'on n'en connut aucun en Afrique qui coulât dans cette direction, on put croire que c'était une erreur d'Hérodote; mais, dans la suite, on a découvert le Joliba, Grand Fleuve, ou Niger, qui se jette dans la baie de Benin, et sur les rives duquel étaient situées les villes principales de l'Afrique intérieure (1).

Dans l'intérieur, l'homme, sous l'influence d'un ciel de feu, a perdu son activité intellectuelle et généreuse; dès lors, moins détaché de la terre, il est plus dépendant des circonstances physiques. Le développement individuel fut entravé par ces obstacles, et l'esclavage régna perpétuellement au milieu de populations incapables de défendre leur propre liberté. L'Afrique renferme deux races principales, les Nègres et les Berbers : les premiers ont toujours approvisionné les marchés d'esclaves, et les autres ont conservé des habitudes nomades, sans modifier leur nature, toujours prêts à subir l'influence du temps, des peuples et du commerce; sobres, sans amour du sol, ils changent de lieux comme de biens domestiques et d'amitiés.

Un seul État indépendant s'est élevé sur la côte d'Afrique : c'est Carthage, la première république conquérante et commerçante à la fois dont l'histoire fasse mention, et qui, durant plusieurs siècles, résolut le problème difficile de devenir riche en conservant la liberté; mais, lorsqu'il serait d'un si grand intérêt d'avoir sur cet État des renseignements étendus et minutieux, la tradition nous laisse, au contraire, presque entièrement au dépourvu. Les historiens nationaux de Carthage ont péri (2). Les Romains et les Grecs n'ont fait mention d'eux qu'en ce qui se rattachait à l'histoire de leur pays. Hérodote lui-même, que son plan devait amener incidemment à parler de Carthage, ne nous a donné sur cette importante cité que quelques indications, et leur valeur augmente le regret de n'en pas trouver davantage; Aristote en a dit quel- Carthage.

(1) Voy. MUNGO PARK, *Travels*, p. 194, et les voyageurs contemporains, entre autres BARTH, SPEKE, BAKER, HEUGELIN, BURTON, ROHLFS, LIVINGSTONE, CAMERON et STANLEY; ce dernier a traversé pour la première fois le continent africain de l'est à l'ouest (1875-77).

(2) *Qui mortales initio Africam habuerint, uti ex libris punicis, qui regis Hiempsalis decebantur, interpretatum nobis est, dicam.* SALLUSTE, *Jug.*, c. XVII.

CICÉRON, *De Orat.*, I, 58, dit que les Romains firent présent aux rois numides de toutes les bibliothèques trouvées à Carthage, excepté les livres de Magon, qu'ils gardèrent.

ques mots en courant dans sa *Politique* (1), mais avec ce jugement plein de finesse qui fait déplorer la perte de ses livres sur les Constitutions. Bien que Justin ait puisé dans Théopompe et Timée, il ne fournit que des renseignements peu nombreux et presque insignifiants, trop restreints surtout pour les temps les plus prospères de cette république. Diodore de Sicile nous entretient de ses guerres avec Syracuse; mais il est trop bref aussi et, de plus, inexact. Polybe donne de précieux détails sur sa constitution et des documents authentiques ignorés de tout autre historien. Tite Live et plus encore Appien, outre qu'ils copient tout simplement Polybe, ne savent y voir que les guerres, et les racontent avec les préoccupations de la puissance victorieuse qui cherche à effacer tout souvenir de sa rivale (2).

Les conquêtes que les armes et la civilisation française font depuis 1830 sur la côte africaine donnent à espérer que nos connaissances à l'égard de Carthage s'accroîtront (3),

(1) Voy. ARISTOTE, *De Politica Carthaginiensium*, édition de KLUGE, avec un commentaire; le chapitre de THÉODORE MÉTHOCHITA sur le même sujet (περὶ Καρχηδόνος καὶ αὐτῆς πολιτείας); et une dissertation *Sur la vie d'Hannon et sur les grands hommes de Carthage;* Breslau, 1824.

(2) Sont à consulter parmi les modernes :

HENDREICH, *De Republica Carthaginiensium;* Francfort, 1664, in-8. Compilation peu importante, avec des hypothèses hasardées.

DAMPMARTIN, *Histoire des rivalités de Carthage et de Rome* (Strasbourg, 1789, 2 vol. in-8) et l'*Histoire* (allemande) *de la république de Carthage* (Francfort, 1781), sont aussi de peu de valeur, de même que les *Considérations sur la décadence des républiques anciennes,* d'Édouard MONTAGUE (Londres, 1759, in-8).

CAMPOMANES, *Antiquedad maritima de la republica de Cartago* (Madrid, 1756, 2 vol.), ouvrage assez intéressant, dont le t. Ier traite de la puissance maritime, et le t. II du périple d'Hannon, commenté trop longuement, et sur trop de conjectures tirées de la ressemblance des noms.

BECKER, *Vorarbeiten zur,* etc., Matériaux pour l'histoire de la seconde guerre punique.

KELLERMAN, *Versuch einer Erklarung der punischen Stellen;* Berlin, 1812.

HAMAKER, *Diatribe philologico-critica monumentorum aliquot punicorum... interpretationem exhibens;* Leyde, 1822. Il explique les monuments portés de Tunis au musée de Leyde, par Humbert.

HEEREN, *Idées,* etc., ouvrage que nous suivons de préférence.

MUNTER, *Religion des Carthaginois* (en allem.); Copenhague, 2e édit., 1821, in-4.

(3) FALBE, *Recherches sur l'emplacement de Carthage;* Paris, 1833, in-8.

DUREAU DE LA MALLE, *Recherches sur la topographie de Carthage;* ibid.

DAVIS, *Carthage and her Remains;* Londres, 1860, in-8.

E. BEULÉ, *Fouilles à Carthage;* Paris, 1860, in-8.

SIR GRENVILLE-TEMPLE fit faire, durant six mois, des fouilles autour de

et que nous pourrons un jour nous former une idée plus claire de sa constitution et de son histoire.

Les commencements de Carthage, comme ceux de presque toutes les antiques cités, se perdent dans un nuage de fables (1). La tradition vulgaire, en racontant que Didon ou Élise s'enfuit de Sidon pour échapper à Pygmalion, son beau-frère, qui avait assassiné son mari, s'écarte sans doute de la vérité historique; mais elle indique pourtant que des discordes civiles dans la Phénicie contraignirent une partie des citoyens à émigrer vers le nord de l'Afrique. Déjà d'autres colonies s'étaient établies dans ces parages, attirées par la facilité des communications avec l'Espagne méridionale, qui était alors pour les Phéniciens ce que le Mexique et le Pérou furent plus tard pour les Espagnols. La colonie, personnifiée dans Didon, obtint à prix d'or la permission de bâtir une ville dans une position si favorable, qu'il suffisait de le vouloir pour la rendre puissante. La première construction fut celle de la citadelle de Byrsa (2), appelée aujourd'hui fort de Mastinax par les chrétiens, et Almenara par les naturels; par la suite, elle forma la partie haute de la cité, et la ville basse en s'étendant reçut le nom de Mégara. Elle était située dans un vaste golfe formé par la saillie des caps Bon et Zibib, sur une péninsule entre Tunis et Utique, cités que l'on découvrait du haut de ses remparts. La largeur de l'isthme est moins de quatre milles, et les murailles de la ville en avaient vingt-trois de tour.

866?

178-180.
1re époque.

Fondation.

Son origine rendit Carthage indépendante de la mère patrie;

Carthage : parmi les monuments qu'il a découverts, on remarque le temple de Thamat ou Junon Céleste, dans les ruines duquel on trouva environ sept cents pièces de monnaie et divers ustensiles de terre et de verre; une maison de plaisance, sur le bord de la mer, aux murailles peintes, au pavage en mosaïque; une inscription punique entière, et plusieurs autres par fragments; des débris de statues, de lampes, etc. Ces découvertes, celles de Falbe et de Beulé ont paru confirmer les indications de Dureau de la Malle sur l'emplacement de cette ville. On a surtout remarqué des dessins représentant les amours d'un centaure et d'une centaure. Près de cent trente inscriptions, sépulcrales la plupart, ont été recueillies dans les environs; quelques-unes sont numidiques, en caractères africains. On a retrouvé aussi la trace du grand aqueduc qui amenait les eaux pour l'irrigation des jardins et des champs, etc.

(1) *Kartha hadath*, ville neuve, en langue phénicienne.

(2) APPIEN veut que Carthage ait été fondée cinquante ans avant la prise de Troie; VELLEIUS PATERCULUS, soixante-cinq ans avant Rome; JUSTIN, soixante-douze; TITE LIVE, quatre-vingt-treize.

il ne resta entre elles d'autres liens que ces devoirs pieux, prescrits de métropole à colonie, par le droit public des Grecs et des Phéniciens. Ainsi les Tyriens refusèrent à Cambyse le secours de leur flotte pour attaquer Carthage, qui envoyait des présents et des députations au dieu de Tyr, et les Carthaginois accueillirent les familles qui s'exilèrent de cette ville lorsqu'elle fut assiégée par Alexandre.

Les Phéniciens trouvèrent, sur le rivage où ils s'établirent, des peuples nomades comme les Libyens, les Maxiens, qui laissaient croître les cheveux du côté droit et se rasaient du côté gauche; les Zauèques, dont les femmes conduisaient les chars de guerre; les Gizantes, qui, tatoués de minium, se nourrissaient de la chair des singes et de miel, très abondant dans ces parages. Les nouveaux venus eurent l'habileté de vivre en bonne intelligence avec ces peuplades et d'en tirer profit, jusqu'à l'instant où, de beaucoup supérieurs par la force et l'intelligence, ils parvinrent à les assujettir; ils établirent alors au milieu des vaincus quelques colonies qui, par le mélange des deux nations, donnèrent naissance à la race des Libyens-Phéniciens, et leur apprirent à avoir des demeures fixes et à cultiver le sol. Les Syrtes et la plage septentrionale entre la grande et la petite Syrte, qui forment aujourd'hui le royaume de Tripoli, n'étaient pas susceptibles de culture; elles étaient habitées par les Lotophages (1) et les Nasamons, pasteurs et nomades, qui servaient d'intermédiaires pour le commerce avec l'intérieur; ces peuples formaient en outre une barrière contre Cyrène, avec laquelle Carthage eut de longues querelles, jusqu'au moment où les deux États déterminèrent leurs limites.

Les autres colonies fondées directement sur cette côte par les Phéniciens étaient plutôt des alliées pour Carthage, qui se trouvait à la tête de leur confédération; après elle venait Utique. Mais cette alliance n'embrassait pas toute la côte, dont les populations différaient même entre elles; il en résultait une faiblesse intérieure accrue encore par les vexations auxquelles les colonies étaient en butte comme

(1) Mangeurs de lotus, non pas celui qui croît en Égypte, mais le *Rhamnus lotus* de Linné, dont les Africains mangent encore aujourd'hui le fruit, et qu'ils emploient à la préparation d'un vin ou hydromel, qui ne peut se conserver au-delà de quelques jours. Théophraste dit qu'Offella, roi de Cyrène, marchant contre Carthage et n'ayant pas d'autres vivres, nourrit son armée durant plusieurs jours avec le lotus.



il arrive trop souvent de la part des peuples commerçants.

Le système de colonisation, comme le meilleur moyen de prévenir l'excès de la population, de satisfaire les citoyens pauvres et d'alimenter le commerce par l'agriculture, aucun peuple de l'antiquité ne l'entendit mieux que les Carthaginois. Le tribut que Carthage percevait de ses colonies constituait le trésor public; c'est à l'aide de leurs subsides qu'elle soutint tant de guerres et fit tant de conquêtes, auxquelles ne l'entraînait pas le même mobile que les Mèdes et les Perses, mais le désir de se procurer de nouveaux établissements de commerce. Attentive à n'acquérir que ce qu'elle pouvait conserver, les îles lui parurent des plus favorables sous ce point de vue. La Sardaigne et les îles Baléares se présentaient les premières aux Carthaginois dans la Méditerranée; elles furent donc assujetties avec d'autres d'une moindre étendue, et peut-être aussi la Corse. Ils envahirent ensuite la Sicile, au moment où les Perses étaient victorieux sous Cyrus, Cambyse et Darius; il est à croire qu'ils s'emparèrent aussi 530-480.
des Canaries et de Madère. A l'exemple des Phéniciens, ils envoyaient des colonies sur la terre ferme, comme en Espagne et sur la côte occidentale de l'Afrique, en ayant soin toutefois qu'elles restassent faibles, pour n'avoir pas à les craindre.

Carthage fut principalement redevable de sa domination sur ces divers pays à Magon, à deux de ses fils et à six de ses petits-fils; ce fut lui qui créa son armée, perfectionna sa tactique militaire, et jeta les bases de sa puissance en Sicile. Asdrubal et Amilcar, ses fils, conquirent la Sardaigne, où le premier mourut plus tard après avoir été onze fois général. Amilcar se tua en Sicile, afin de ne pas survivre à la déroute que lui avait fait éprouver Gélon de Syracuse. Il laissait trois fils : Imilcon, qui lui succéda dans le commandement de l'armée en Sicile, Hannon et Giscon. Son frère Asdrubal avait aussi laissé trois fils, Annibal, Asdrubal et Saffus, généraux qui combattirent avec succès les Numides et les Mauritaniens.

Les Carthaginois fondèrent en Sardaigne Cagliari et Sulchi; or, comme c'était la plus importante de leurs provinces, ils la considéraient à l'égal de l'Afrique. Ils en tiraient des grains, abondants surtout dans les vallées, où ils étendirent l'agriculture, si elle n'y fut pas introduite par eux; de ses montagnes ils extrayaient des pierres fines et des métaux.

Quand les Phocéens, impatients du joug des Perses, occu-

pèrent la Corse, où ils bâtirent Aléria, Carthage prit ombrage de ces navigateurs intrépides; elle les chassa donc, de concert avec les Étrusques, moins pour cette île que pour empêcher qu'elle ne fût au pouvoir de négociants trop actifs.

Elle mit au contraire tout en œuvre pour se rendre maîtresse de la Sicile et l'occuper, comme une possession de laquelle dépendaient sa suprématie dans la Méditerranée, l'approvisionnement des armées et le commerce de l'huile et du vin. On ne saurait donc s'étonner si elle y apporta toute l'obstination particulière aux gouvernements aristocratiques; mais ses colonies siciliennes, tenues en bride avec la jalousie naturelle aux aristocraties mercantiles, ne prévalurent jamais absolument contre les Grecs, qui défendaient des villes riches, indépendantes. Cependant, au lieu d'y fonder de nouveaux établissements, elle se contenta d'occuper ceux qui avaient appartenu aux Phéniciens; c'est de là qu'elle inquiétait les Grecs, surtout lorsque Darius et Xerxès cherchèrent à recruter des alliés contre leurs ennemis. Le jour où ce dernier fut vaincu à Salamine, Amilcar, fils de Magon, éprouvait une défaite en Sicile et se donnait la mort. Après cet échec, les Carthaginois eurent de la peine à défendre leurs anciennes possessions; mais, sous le règne de Denys, ils cherchèrent à s'en procurer de nouvelles. Dans ce but, ils se mêlèrent aux inimitiés soulevées entre Égesta et Sélinonte, soutinrent la première, et s'emparèrent d'autres villes; mais Denys et Agathocle, dont l'intention était de ne faire qu'un seul État de la Sicile, furent au moment de les en chasser tout à fait. Agathocle osa même porter ses armes sous les murs de Carthage, où il inspira assez d'épouvante pour que ses habitants livrassent deux cents enfants à leur idole embrasée. Ce péril passé, les Carthaginois eurent toujours un pied dans l'île du Soleil, et leur constance, jointe à la légèreté des Syracusains, l'État le plus turbulent de la Grèce, aurait fini par les mettre en possession de toute la Sicile, s'ils avaient eu à leur tête un chef capable. Une guerre sanglante se continua de 410 à 264 avec des chances diverses, en faisant varier sans cesse l'étendue des possessions carthaginoises, qui, lors de la paix de 383, comprenaient un tiers de la Sicile et avaient pour limite le fleuve Alicus.

Majorque, Minorque, Iviça, fournissaient à Carthage du vin, de l'huile, des laines fines et des mulets. Gaulos, Cercina, Melita (*Gozzo*, *Cherchinesso*, *Malte*), appartenaient jadis aux

Phéniciens. Les Carthaginois avaient, surtout dans la première, leurs principaux tissages de lin; toutes servaient, du reste, de stations pour le commerce et de points de relâche pour leurs vaisseaux.

Les Phocéens de Massalia les tinrent éloignés de la Gaule; la Ligurie leur fournissait d'excellents matelots; ils n'épargnèrent rien pour s'établir en Italie, et conclurent même des alliances avec les Étrusques et les Romains (1), qui néanmoins les voyaient d'un œil jaloux.

Les Carthaginois commencèrent de bonne heure à fonder en Espagne des colonies, dans les contrées où les Phéniciens en avaient déjà, notamment dans l'Andalousie et à Gadès. Ils entretinrent des relations avec les différents peuples du pays, s'y répandirent partout comme marchands, et firent de Cadix leur port de relâche pour naviguer au-delà du détroit; mais ils surent surtout profiter des mines, déjà ouvertes par les Phéniciens, et dont l'exploitation bien entendue leur permit de soutenir de longues guerres. Plus tard, lorsqu'ils eurent perdu la Sicile et la Sardaigne, ils cherchèrent à s'en dédommager en conquérant toute l'Espagne.

On ne saurait comparer ces colonies aux possessions des Anglais et des Espagnols, s'étendant sur des provinces vastes et nombreuses, mais plutôt à la chaîne d'escales ou comptoirs formés par la Hollande et le Portugal dans les Indes orientales. On n'y envoyait que des gens pauvres, qui emportaient l'espérance de s'enrichir par un monopole tyrannique, à la manière des négociants d'Amsterdam et des *nababs* britanniques. Dans ce but, ils en fondaient dans les pays même les plus lointains, mais toujours sur le littoral, pour y déposer les marchandises et préparer les chargements; ces échelles devenaient par la suite la cause accidentelle de conquêtes plus étendues. Le culte du dieu Melkart les rattachait à la cité mère, qui cherchait surtout à les tenir dans une sujétion absolue; c'est pourquoi, tandis que les colonies phéniciennes et grecques se soulevèrent contre la mère-patrie, aucune de celles-ci ne put l'emporter sur Carthage ni rivaliser avec elle, pas même Panormus, la plus fameuse de toutes.

A l'époque de la plus grande splendeur de la république,

(1) Nous rapporterons les traités originaux des Romains. — Aristote dit dans sa *Politique*, III, 5, 11, que les Carthaginois et les Étrusques étaient liés entre eux par beaucoup de traités de commerce.



Hannon (1) fut envoyé pour fonder une chaîne de colonies sur la côte occidentale de l'Afrique, le long de l'Atlantique, aux lieux où s'élèvent aujourd'hui Fez et Maroc. La relation

(1) Probablement fils d'Amilcar, mort en Sicile en 480; nous reportons en conséquence son voyage vers 450.

Voici la description qu'en donnent les *Geographi græci minores*, t. I :

« Les Carthaginois décidèrent qu'Hannon naviguerait au-delà des Colonnes d'Hercule, et qu'il y fonderait des colonies liby-phéniciennes. Hannon mit donc à la voile avec une flotte de soixante bâtiments à cinquante rames, portant trente mille individus, hommes et femmes, des provisions et tout ce qui était nécessaire.

« Après que nous fûmes entrés en haute mer, et que nous eûmes navigué deux jours en dehors du détroit, nous fondâmes une ville appelée *Thymiaterion :* il y avait auprès une grande plaine. De là, en continuant vers l'occident, nous arrivâmes au cap de Libye, nommé *Soléis*, couvert de bois épais, et nous y élevâmes un temple à Neptune. Nous naviguâmes ensuite une demi-journée vers l'orient, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à un étang voisin de la mer, rempli de joncs, dans lesquels se trouvaient une quantité d'éléphants et d'autres animaux sauvages. Nous longeâmes cet étang durant une journée, et nous bâtîmes sur le bord de la mer des villes qui furent appelées *Caricum, Teichos, Gytte, Acra, Melitta, Arambys*.

« En poursuivant notre route, nous gagnâmes le grand fleuve Lixus, qui vient de la Libye. Les Lixites nomades faisaient paître leurs troupeaux sur ses rivages. Nous demeurâmes là quelque temps, et fîmes alliance avec eux. Au-dessus d'eux habitent des Éthiopiens sauvages, dans un pays montueux et plein de bêtes féroces, où le Lixus prend sa source. Les montagnes étaient habitées par des Troglodytes d'un aspect étrange, qui, selon le dire des Lixites, devançaient les chevaux à la course.

« Nous prîmes des interprètes parmi les Lixites, et suivîmes pendant deux jours une côte déserte qui s'étendait au midi. En appuyant ensuite vers l'orient, un jour de navigation nous porta, au fond d'un golfe, sur un îlot de cinq stades de tour, où nous établîmes des colons, et que nous appelâmes *Cerné*.

« En calculant la route que nous avions faite jusqu'à Cerné, nous trouvâmes que cette île était à l'opposé de Carthage, par rapport aux Colonnes, puisque notre navigation de Carthage aux Colonnes avait duré autant que des Colonnes à Cerné. En remontant un grand fleuve nommé *Chrétès*, nous arrivâmes à un lac où étaient trois îles plus grandes que Cerné, et nous en vîmes la fin en naviguant une journée.

« Là s'élevaient de hautes montagnes, habitées par des gens sauvages, vêtus de peaux de bêtes, qui, nous ayant assaillis à coups de pierres, nous forcèrent à rebrousser chemin. Nous entrâmes ensuite dans un autre fleuve, grand, large, plein de crocodiles et d'hippopotames. De là nous revînmes à Cerné ; de Cerné, reprenant notre route au midi, nous voguâmes douze jours le long d'une côte habitée par des Éthiopiens, qui paraissaient nous éviter et s'enfuyaient à notre approche. Les Lixites, nos interprètes, ne comprenaient pas leur langage. Le douzième jour, nous nous trouvâmes près de hautes montagnes couvertes de toutes sortes d'arbres qui embaumaient l'air. Ayant navigué encore deux jours, nous gagnâmes un golfe immense, entouré de plaines. Durant la nuit, on voyait étinceler de toutes

de son expédition, par lui déposée dans un temple où quelque Grec l'aura copiée inexactement, nous a été heureusement conservée; elle nous apprend avec quelle puissance et dans

parts des feux plus ou moins élevés. Nous fîmes là notre provision d'eau, et, ayant côtoyé cinq jours le golfe, nous arrivâmes à une grande baie que nos interprètes appelèrent *Cornes de l'Occident*, Ἑσπέρου Κέρας. (*Il faut entendre par ce mot, non des promontoires, comme firent Gosselin et Bougainville, mais bien des bras de fleuves.*) Il y avait dans cette baie une grande île, et dans cette île un lac salé qui embrassait un autre îlot. Nous prîmes terre, et n'aperçûmes durant tout le jour que des forêts; mais, dans la nuit, nous vîmes briller beaucoup de lumières, et nous entendîmes résonner des flûtes, des cymbales, des timbales et des hurlements effroyables. Nous en fûmes épouvantés, et nos devins nous enjoignirent de quitter aussitôt l'île. Étant donc partis, nous voguâmes le long d'une côte aride appelée Thymiamate, d'où s'élançaient partout dans la mer des torrents de feu; le sol en était si brûlant que les pieds ne pouvaient le supporter. Nous nous retirâmes promptement, et durant quatre jours nous nous tînmes au large; la terre nous parut toute la nuit pleine de feux. Du milieu de ces feux, il en sortait un plus élevé que les autres, et qui semblait monter jusqu'aux astres; mais de jour on ne distinguait qu'une haute montagne nommée Char des Dieux (Θεῶν ὄχημα).

« Nous passâmes trois jours près de ces feux, puis nous arrivâmes à une baie appelée *Cornes du Midi*. Au fond de celle-ci était de même une île qui contenait aussi un lac, au milieu duquel un autre îlot habité par des sauvages. Les femmes, en plus grand nombre que les hommes, avaient le corps velu, et nos interprètes les nommaient *Gorilles*. Nous ne pûmes prendre aucun homme, parce qu'ils fuyaient à travers des précipices, et se défendaient à coups de pierres; mais nous nous emparâmes de trois femmes : elles brisaient leurs liens, mordaient, égratignaient avec fureur; nous les tuâmes donc, et, les ayant écorchées, nous remportâmes leurs peaux à Carthage. Nous ne pûmes aller plus loin, faute de provisions. »

On voit que ce récit n'est pas une relation de voyage comme nous les entendons; mais bien un monument public de l'expédition, gravé dans un temple principal : en effet, il porte pour souscription : Ἄννωνος περίπλους ὃν ἀνέθηκεν ἐν τῷ τοῦ Κρονοῦ τεμένει : *Périple d'Hannon, qui l'exposa dans le temple de Cronos* (Saturne). Il était d'usage général, chez les Carthaginois, de placer dans les temples de pareils souvenirs de leurs entreprises. Ce monument, écrit sans doute en langue punique, aurait été traduit par quelque Grec, peut-être un marchand, certainement un homme peu instruit; mais ni les altérations du traducteur, ni celles du temps, ne sauraient nous autoriser à en nier l'authenticité.

Il a été l'objet des investigations d'un grand nombre de critiques : les uns le font remonter à la guerre de Troie, d'autres le placent à l'époque d'Alexandre le Grand; il en est qui, peut-être avec plus de raison, veulent qu'il soit du temps d'Hérodote. Il y a aussi une discussion sur le point de savoir jusqu'où fut poussée cette navigation, ce que le traducteur grec a laissé incertain, en mentionnant tour à tour et en passant sous silence le nombre de journées, qui n'aura pas dû être omis dans le texte. On peut voir les opinions diverses résumées dans MALTE-BRUN, *Histoire de la Géographie*, liv. IV, 85 et suiv. (Paris, 1836), et dans HEEREN, *Idées sur la*

quelle vaste proportion Carthage conduisait ses entreprises maritimes. Il partit avec soixante vaisseaux, portant trente mille colons, tant hommes que femmes et enfants, qu'il répartit entre six villes, dont la plus importante fut la nouvelle Carthage (*Carthagène*), destinée à devenir le centre d'autres colonies; il poussa jusqu'à la Sénégambie, où il chercha vainement à s'emparer de quelques hommes parce qu'ils s'enfuyaient précipitamment et se défendaient à coups de pierres. Il revint enfin avec ses vaisseaux ornés de branches de laurier, et, comme monument, on érigea à Neptune sur le cap Bon un autel couvert de bas-reliefs représentant en mosaïque des figures humaines, des lions, des dauphins.

Vers la même époque, Imilcon établissait une suite de colonies sur la côte occidentale de l'Europe, et il déposa aussi dans le temple une relation qui a péri; mais Rufus Festus Avienus en tira parti dans son poème géographique. Après un voyage de quatre mois, Imilcon aborda dans la Grande-Bretagne, bien que les colonies qu'il fonda ne dépassassent pas le cap Sacré (Saint-Vincent) et l'Anas (la Guadiana). On a découvert aussi les traces des Carthaginois dans le Jutland méridional (1), et l'on a même prétendu avoir trouvé un débris punique dans les forêts de Boston; mais combien de hasards pouvaient l'y avoir porté!

Commerce maritime.

On ne saurait exiger qu'ils eussent admis déjà ce que certaines nations repoussent encore aujourd'hui, c'est-à-dire la libre concurrence; bien loin de là, leur jalousie ne négligea rien pour s'assurer la conservation du monopole. Carthage était la tête et le cœur et les colonies ne devaient agir que dans son intérêt, ne pas trop s'enrichir, ne pas ouvrir leurs ports aux vaisseaux étrangers, auxquels ils fermaient, *per fas et nefas*, les passages et les marchés. Le monopole était d'autant plus envié qu'il est plus avantageux de l'exercer avec des barbares échangeant leurs denrées contre des bagatelles. Si les Carthaginois ne purent trafiquer seuls dans la Méditerranée occidentale, ils firent tous leurs efforts pour soutenir avec avantage la concurrence de leurs rivaux. La piraterie avait en eux un ennemi vigilant. Ils faisaient peu

politique et sur le commerce carthaginois. Ce pays de feu n'était autre que la Sénégambie selon Rennell, à moins que ce ne fût le Gabon, où de nos jours on a découvert le *gorille* (grand singe) qu'HANNON avait pris pour une créature humaine.

(1) MULLER, *Sur les Cornes d'or de Tondern;* Copenhague, 1805, in-4.

le commerce de commission; le négociant avait ses vaisseaux particuliers, qu'il conduisait lui-même. Ils exerçaient l'hospitalité afin de la trouver chez les autres, et, de même que les Grecs, ils échangeaient avec leurs hôtes des signes de reconnaissance.

Ils tiraient du fond de l'Afrique les Nègres, très recherchés en Italie; des pierres et de l'or, de la Grèce; du coton, de Malte; du bitume, de Lipari; de la cire, du miel et des esclaves, de la Corse; du fer, de l'île d'Elbe; ils vendaient aux îles Baléares du vin et des femmes, au prix même de services militaires, et en exportaient des mulets et des juments. Ils allaient jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Europe, aux îles Cassitérides (*Sorlingues*), chercher de l'étain et de l'ambre; peut-être même se procuraient-ils le dernier au Samland (1). Leurs établissements et ceux des Massiliens, qui vinrent par terre dans ces parages, contribuèrent à civiliser quelque peu les habitants des deux rives de la Manche.

Commerce par terre.

Ils ne trafiquaient pas seulement par mer; et, bien que leur jalousie ait fait disparaître les traces de leur commerce par terre, nous pouvons du moins deviner quelle en était la direction. Hérodote nous apprend qu'ils tiraient de l'intérieur de l'Afrique des esclaves, des dattes, du sel, qui s'y trouve par bancs, déposés peut-être par une mer qui la couvraient autrefois; les dattes croissent où cesse de venir le blé, aux confins du grand désert, entre le 29° et le 26° de latitude nord. Ces fruits se récoltent en octobre, remplacent le pain, procurent aussi une boisson fermentée, se conservent facilement, et se transportent jusque dans la Nigritie et au-delà du Niger; les habitants du désert surtout vont les chercher dans le Biledulgerid, où ils les échangent contre les produits de leurs troupeaux. Ils allaient chercher l'or dans la Nigritie, où il se trouvait en grains et en poudre avec une telle abondance qu'on en faisait les ustensiles les plus communs. La manière dont les Carthaginois l'acquéraient n'est pas encore entièrement tombée en désuétude : ils déposaient leurs marchandises sur le rivage, où les barbares apportaient la quantité d'or qu'ils croyaient suffire pour l'échange; les marchands revenaient au même endroit, et, s'ils n'en trouvaient pas assez, ils reprenaient leurs marchandises; alors les naturels

(1) Le Samland est une ancienne division de la Prusse orientale, dont le chef-lieu était Kœnigsberg.

ajoutaient à ce qu'ils avaient offert jusqu'à ce que les deux parties fussent d'accord.

Le commerce ne pouvait, à une si grande distance et à travers tant de périls, être fait par des trafiquants isolés; il fallait se réunir en caravanes, dont les stations devinrent des centres d'opérations très importants. Hérodote put connaître en Égypte des gens de toutes les contrées de l'Afrique et recueillir des renseignements détaillés sur la patrie de chacun. Nous ne saurions douter, en le lisant, que l'on ne parcourût dès lors les mêmes routes qu'aujourd'hui pour communiquer entre la haute Égypte et le Fezzan, entre Carthage et les pays situés peut-être au-delà du Niger (1). Toute la partie septentrionale de l'Afrique était sillonnée en tous sens par des routes dont les voyageurs modernes ont reconnu l'existence. L'entrepôt principal du commerce africain était le temple d'Ammon, enrichi de dons immenses par la gratitude de ceux qui revenaient de l'intérieur de l'Afrique après avoir échappé à tant de dangers.

Le Carthaginois Magon fit trois fois le voyage du désert, sans autres provisions que de la farine torréfiée (2).

Afin de fournir aux besoins de la cité, les Carthaginois avaient encore des colonies agricoles dans la Zeugitane et la Byzacène, plaine formée par les alluvions du Bagradas, où les denrées de l'Europe et de l'Afrique prospéraient également; ils y avaient établi les tribus indigènes, mais avec défense, pour les empêcher de se révolter, de s'entourer de murailles, précaution qui laissait Carthage exposée aux courses des ennemis. Sur la côte, comme sur la lisière de la Numidie et de la Mauritanie, se trouvaient des comptoirs fortifiés, qui trafiquaient avec les indigènes au profit de Carthage, assuraient la voie de terre jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et offraient un refuge aux navires dans le trajet périlleux de l'Espagne. Ces colonies, néanmoins, n'avaient de commun que leur haine pour la métropole. A l'orient, erraient des tribus indomptées; à l'occident, et de près, les royaumes de Numidie et de Mauritanie menaçaient Carthage, qui, sur la côte même et au midi, avait pour rivales Tunis, Aspis, Adrumète, Ruspina, la petite Leptis et Thapse, outre Utique qui resta toujours indépendante.

(1) Hérodote, IV, 181-185.
(2) Athénée.

Forces militaires.

Pour conserver les communications libres et les colonies dans une dépendance absolue, de grosses flottes empêchaient le débarquement des rivaux ou des ennemis. Les forces des Carthaginois s'accrurent encore durant leurs luttes successives avec les Étrusques, avec les Grecs, avec les Massiliens, puis enfin avec les Romains; et l'on s'étonne de la promptitude avec laquelle ils réparaient leurs pertes. Leur port principal était Carthage; ils n'employaient d'abord que des trirèmes, qu'ils agrandirent du temps d'Alexandre; lors de la guerre punique, ils construisirent des bâtiments de cinq et de sept rangs de rames, portant à la poupe les effigies de leurs dieux marins, Poséidon, Triton, les Cabires. Une galère à cinq rangs portait cent vingt soldats et trois cents marins, force qui rendait ses évolutions très rapides; des esclaves manœuvraient les rames. Les amiraux dépendaient des généraux des troupes de terre, dans les expéditions faites de concert; sinon ils relevaient du sénat. Les victoires étaient une occasion de réjouissances publiques, comme les défaites un sujet de deuil général. Ils armèrent contre Syracuse de cent cinquante à deux cents vaisseaux, beaucoup plus contre Rome; dans la bataille qui ouvrit l'Afrique à Regulus, trois cent cinquante de leurs galères, montées par cent cinquante mille hommes, combattirent contre quarante mille Romains, que portaient trois cent trente galères. Ils fournirent à Xerxès jusqu'à deux mille grands navires et trois mille bâtiments de transport (1).

Ils apportèrent moins d'attention à l'organisation de leurs forces de terre, composées pour la plupart de mercenaires recrutés parmi toutes les nations : Gaulois presque nus, Ibères vêtus de blanc, Ligures montagnards à côté de Nasamons et de Lotophages, cavaliers numides et frondeurs baléares. Les Carthaginois savaient ce que coûtait un soldat grec, un soldat africain ou campanien; ils mettaient donc en balance les frais d'une armée avec le fruit probable d'une conquête. A la fin de la campagne, ils rachetaient les prisonniers, et les dépenses se payaient avec ce que rapportaient les pays dont ils avaient acquis la possession. La désertion ou la trahison était difficile dans ces rangs bigarrés d'hommes de tous pays, attendu qu'ils combattaient hors de leur patrie et contre des peuples plus pauvres; la différence

(1) Diodore, XI, 20.

de langage et de religion empêchait encore qu'ils pussent se concerter entre eux; mais la discipline en souffrait. Les transports par mer étaient pénibles, et les épidémies fréquentes; comme de pareils soldats manquaient de ce courage qui a pour base le patriotisme et le sentiment de la dignité individuelle, ils résistaient mal à des troupes disciplinées et nationales.

La cavalerie, arme dispendieuse, était composée de nobles carthaginois, qui s'ornaient d'un anneau dans chaque expédition à laquelle ils prenaient part; il y avait aussi une légion sacrée, formée de citoyens, au riche costume militaire.

Revenus. La guerre chez les Carthaginois avait donc pour principal mobile l'argent, cette force des États commerçants. L'industrie était leur première source de richesses, tant pour la fabrication que pour le négoce; il y faut ajouter les douanes, les péages, les droits d'entrée dans les ports, les tributs des peuples vassaux et ceux des colonies, tributs payés souvent en nature et qui étaient augmentés dans les cas de nécessité. Ils tiraient de grands produits des mines, qu'ils faisaient exploiter par des esclaves, en obligeant même les indigènes à y travailler. Dans les circonstances urgentes, ils faisaient la course à titre de représailles.

Religion. La religion des Carthaginois se composa d'éléments libyens, mêlés aux croyances phéniciennes : Élim, Alomin, Baalat, Melkart, Dan, leurs dieux, ont des noms presque identiques avec ceux des Tyriens. Ils rendaient principalement un culte au soleil, comme pouvoir générateur, sous le nom de Baal-Moloch; leur vénération pour lui était si profonde que, n'osant prononcer son nom, ils le désignaient en disant l'Ancien, l'Éternel. L'idole de Baal, comme le Moloch de Tyr, était en métal, les bras étendus, avec une cavité dans la poitrine, fournaise ardente où l'on jetait des enfants. Au dieu mâle était associée la déesse Astarté, qui avait des temples nombreux, et dont le culte empreint de volupté se maintint après l'établissement du christianisme. Puis venait Melkart, *roi de la cité,* en l'honneur duquel, comme dans toutes les colonies phéniciennes, on allumait de grands feux, et à qui l'on envoyait des offrandes à Tyr. Un culte était aussi rendu aux Cabires, dont le huitième, Péon, médecin divin, était particulièrement honoré dans toute l'Afrique, où il faisait des cures miraculeuses; son temple se releva même sous les Romains, et les médecins,

ainsi que les savants, s'y réunissaient pour discuter et professer. Les Cabires étaient, comme les Dioscures, dont ils faisaient partie, les protecteurs des navigateurs, et Carthage avait pour arme le cheval consacré au dieu des mers.

Élisa ou Didon fut aussi honorée comme déesse par les Carthaginois, dont les assemblées se tenaient en sa présence; ils révérèrent de même les frères Philènes, dont les autels marquaient la limite entre Carthage et Cyrène. Ils croyaient que les âmes des bons montaient vers l'éternelle lumière, et ils appelaient la mort le dernier port, la relâche commune. Ils adoptèrent quelque chose de la religion des vaincus; ainsi il est probable qu'ils apprirent des Africains à adorer les vents, le feu, l'air, la terre. Le culte de Cérès et de Proserpine leur vint de la Sicile, et de la Sardaigne celui d'Iolas, neveu d'Hercule. Les prêtres ne formaient pas une caste à part : choisis parmi les principaux citoyens, ils étaient très honorés et chargés d'appeler sur tous les actes solennels la bénédiction des dieux par des cérémonies religieuses.

Mais la religion prit l'empreinte de leur caractère, avare et mélancolique jusqu'à la cruauté. Les jeunes filles se prostituaient sous les yeux de la divinité, et l'argent qu'elles recevaient était conservé pour leur dot (1). A quoi donc leur servait d'avoir un magistrat pour veiller sur les mœurs ? Hercule ou Melkart leur inspira sans doute de grandes entreprises ; mais l'éclat en était souillé par des sacrifices humains, qui se renouvelaient à des époques fixes; on lui immolait même, dans les circonstances difficiles, ceux que l'on chérissait le plus. Quand les Carthaginois furent vaincus par Agathocle, ils pensèrent que c'était un châtiment de Melkart, parce que, depuis quelque temps, ils avaient été peu généreux dans les offrandes qu'ils lui avaient envoyées à Tyr; ils lui en expédièrent donc à profusion, dépouillant jusqu'aux temples de leurs tabernacles d'or. Puis, craignant que le dieu ne fût encore irrité de ce qu'ils lui immolaient, au lieu d'enfants bien nés, de malheureuses créatures achetées, ils lui en sacrifièrent deux cents des premières familles; en outre, trois cents hommes, poursuivis pour différents délits, s'offrirent spontanément à mourir (2). Pendant le siège d'Agri-

(1) Selden, *De Diis Syriis*, Synt. II, c. 7.
(2) Diodore, XX, 3. — Lactance, *De Falsa Relig.*, I, 21.

gente, lorsque la peste sévissait le plus, un grand nombre d'hommes furent jetés à la mer pour calmer le courroux de Neptune (1). Annibal combattait en Italie quand on lui annonça que son fils était désigné pour le sacrifice annuel : *Je prépare aux dieux*, s'écria-t-il, *des sacrifices qui leur seront plus agréables*. En vain Darius et Gélon imposèrent pour condition aux Carthaginois de cesser d'ensanglanter leurs autels; la superstition prévalut, et survécut même à la perte de la gloire et de l'indépendance ; elle résista aux décrets impériaux, et, dans le troisième siècle de l'ère chrétienne, cet abominable usage subsistait encore, mais en se couvrant du secret (2).

Les Carthaginois portèrent ce rite abominable partout où s'étendirent leurs armes et leur commerce. Des images sombres et féroces dominaient toute leur religion, ainsi que des abstinences volontaires, des tortures, des réunions nocturnes dans les ténèbres, des superstitions atroces et dissolues qui dégradaient les âmes. Faut-il donc s'étonner de trouver les Carthaginois durs, serviles, égoïstes, cupides, inexorables, sans foi comme sans pitié, quand leur culte, une aristocratie mercantile, et l'argent, leur mobile suprême, fermaient leur cœur à toute émotion généreuse?

Constitution. Persistant donc à juger de la bonté d'un gouvernement selon qu'il favorise davantage la moralité privée et publique, nous ne saurions nous réunir aux écrivains qui font l'éloge de celui de Carthage, et moins encore au philosophe de Stagire, qui proclame la constitution des Carthaginois et celle des Spartiates les meilleures que l'on connût. Aristote, dégoûté des continuelles agitations d'Athènes, ne voyait de mérite que dans l'immobilité : erreur qu'il partage avec bien d'autres, pour qui bonté et stabilité sont tout un.

Carthage était le centre de la vitalité et de l'action : tout ce qui se faisait dans les provinces et dans les colonies devait tendre uniquement à son avantage; ses citoyens étaient le corps dominant. Les Phéniciens émigrés transportèrent probablement en Afrique les formes de leur pays natal, avec une monarchie tempérée; mais on vit bientôt prévaloir l'aristocratie, qui, malgré toute tentative contraire, dura jusqu'aux guerres avec les Romains. C'était sans doute une

(1) DIODORE, XIII, 87.
(2) TERTULLIEN, *Apologie*, c. IX.

noblesse héréditaire, issue des principaux personnages sous la direction desquels s'établit la colonie primitive; mais des auteurs soutiennent que les Carthaginois ne reconnurent d'autre noblesse que celle des richesses, et que, si les familles d'Hannon, de Magon, de Barca, jouèrent longtemps un grand rôle, elles le durent à leur grande fortune.

Deux suffètes, chefs du gouvernement de Carthage, présidaient le sénat; ils n'étaient pas élus, comme à Sparte, dans deux seules familles, mais parmi tous les citoyens; ils ne commandaient pas les armées, mais ils exerçaient les fonctions judiciaires, autre différence avec les rois spartiates. Si, dans les délibérations, il survenait un dissentiment entre eux et l'assemblée aristocratique, le peuple était consulté, sans qu'il eût néanmoins ni le droit de voter l'impôt, ni celui d'élire des magistrats autres que ceux d'un ordre inférieur. Il paraît que, dans un espace de quatre cents ans, personne n'aspira à la tyrannie; puis vint un moment où plusieurs tentèrent d'y parvenir, tels que Hannon (340) et Bomilcar (309); mais tous échouèrent.

Afin d'empêcher les abus de pouvoir de la part des chefs d'armée, on institua les centumvirs, magistrats choisis parmi les grands, non pas au sort comme les éphores de Sparte, mais à cause du mérite ou de l'argent. J'ai dit l'argent, parce que, les charges honorifiques entraînant beaucoup de dépenses, les riches seuls pouvaient y aspirer (1). Les membres de l'aristocratie composaient le grand conseil (σύγκλητος); les cent formaient un petit conseil (γερουσία), tribunal suprême d'État et de police, pouvant facilement dégénérer en tyrannie, et qui finit par s'arroger la direction de toutes les affaires. Le sénat lui-même se divisait en commissions de quinquemvirs (πενταρχίαι) qui s'occupaient d'objets spéciaux et élisaient les membres de la *gérousie*.

Le sanhédrin, composé du grand et du petit conseil, délibérait sur les affaires extérieures, les ambassades, la paix et la guerre, les finances; parfois il fallait à ses décisions la sanction du peuple.

Il n'y eut jamais à Carthage de tribunaux populaires, ni dès lors les maux sans nombre qu'ils produisirent en Grèce;

(1) ARISTOTE, *Politique*, V, 7 : Ὅπου οὖν ἡ πολιτεία βλέπει εἴς τε πλοῦτον καὶ ἀρετὴν, καὶ δῆμον, οἷον ἐν Καρχήδονι, αὐτὴ ἀριστοκρατικὴ ἐστί. — II, 8 : Οὐ μόνον ἀριστίνδην, ἀλλὰ καὶ πλουτίνδην οἴονται δεῖν αἱρεῖν τοὺς ἄρχοντας. Cet ἀριστίνδην n'indique pas la naissance, mais les qualités personnelles.

mais les peines étaient atroces, et l'on condamnait les accusés à être mutilés, lapidés, écorchés vifs, crucifiés, écrasés entre des pierres, foulés ou dévorés par des bêtes féroces.

La démocratie prit de la force durant les guerres puniques, et alla même jusqu'à la violence; les faibles prétendirent non-seulement participer au pouvoir, mais encore tyranniser les forts. Les factions nées dans le sénat, en se multipliant à cause des rivalités entre les deux familles prédominantes, multiplièrent les occasions d'avoir recours au peuple. Puis vint Annibal, qui ébranla l'antique constitution en faisant décréter que les magistratures seraient annuelles; cette mesure, source de nouveaux abus, fut une des causes de la ruine de Carthage (1).

D'autres causes amenèrent sa perte : l'influence excessive qu'exerçait la richesse disproportionnée, et la prédominance de certaines familles, parmi lesquelles on choisissait de préférence les généraux et les principaux magistrats. Telle fut celle de Magon qui, durant quatre générations, donna des capitaines à la république. Les généraux n'avaient pas d'autorité civile, et, après la guerre, ils redevenaient simples citoyens. Des pouvoirs illimités leur furent parfois conférés dans certaines expéditions; dans d'autres, on plaçait près d'eux quelques membres de la gérousie, qu'ils devaient consulter, comme les commissaires de Venise et de la Convention nationale. Mais Carthage se montrait d'une justice trop rigoureuse à l'égard de ses généraux, et souvent la croix attendait le vaincu; elle perdait ainsi un homme de guerre utile, et rendait les chefs de ses armées incertains, irrésolus, dans les moments décisifs. Un système contraire prévalait à Rome, où le peuple et le sénat vinrent au-devant du consul vaincu à Cannes, pour le remercier de n'avoir pas désespéré du salut de la patrie, et pour en faire un héros désireux de prendre sa revanche.

Mœurs, civilisation.

Carthage était aussi agricole, et ses alentours, très fertiles, étaient partout admirablement cultivés; Polybe les vit « cou-

(1) Qui élisait les suffètes? Étaient-ils réellement deux nommés, à la fois, à vie? L'aristocratie était-elle absolument héréditaire? Le sénat était-il un corps permanent, ou se renouvelait-il périodiquement? Tous les citoyens pouvaient-ils y être admis? Quel était le nombre de ses membres? Qui les nommait? Telles sont les questions que pourraient nous adresser ceux qui ne veulent pas qu'on élude la précision critique par des formules générales; mais personne ne saurait donner de réponses satisfaisantes.

verts de jardins et d'arbres, de canaux pour l'irrigation, de maisons de campagne ombragées d'oliviers et de vignes, avec des prairies aux pelouses verdoyantes ». Les principaux citoyens et les magistrats les plus élevés s'occupaient d'agriculture ; plusieurs d'entre eux écrivirent même sur ce sujet des traités dont les Romains firent leur profit. Magon, notamment, traita de tous les travaux champêtres, dans un ouvrage en vingt-huit livres et en langue punique, ouvrage malheureusement perdu, bien que le sénat en eût décrété la traduction (1). Les enfants de grandes familles étaient élevés dans les temples depuis l'âge de trois ans jusqu'à douze ; ils apprenaient de douze à vingt ce qui concerne l'industrie et les différents métiers, et à vingt ans on les instruisait aux exercices militaires. Ils devaient alors choisir la carrière dans laquelle ils voulaient entrer, sacerdoce, marine, commerce, industrie ou guerre. La langue grecque fut bientôt dominante dans le pays, et des professeurs grecs y enseignaient la philosophie (2).

Nous avons pour unique monument du langage carthaginois quelques vers de Plaute, qui, à la fin du *Pœnulus,* fait parler un marchand de cette nation dans son idiome vulgaire, paroles qu'un autre personnage traduit ensuite en latin ; mais, quelque peine que les savants se soient donnée, aucun, selon nous, n'a trouvé une interprétation satisfaisante, pas même Bellermann (3).

A en croire Strabon, sept cent mille personnes furent assiégées dans Carthage par Scipion ; mais, en admettant qu'il s'y fût réfugié beaucoup d'habitants des campagnes environnantes, le nombre est assurément exagéré, et la population ordinaire ne dut pas dépasser deux cent cinquante mille âmes. Elle était répartie dans trois quartiers principaux : la ville neuve, appelée Mégara, entourée d'une muraille qui, dans plusieurs endroits, était triple ; la plus rapprochée de l'intérieur s'élevait à trente coudées de hauteur, avec nombre de tours ; on y avait appuyé une construction

(1) Les fragments ont été recueillis par HEEREN.

(2) FABRICIUS, *Bibl. Græca,* p. 826.

(3) En 1815, Maï publia ces vers, avec variantes, dans les *Frammenti inediti,* découverts à la bibliothèque Ambroisienne. Mais un savant prussien, en comparant ces variantes avec l'original existant à Milan, affirma que l'auteur avait fait un travail de fantaisie, ajouté et retranché selon qu'il lui avait plu.



dont le rez-de-chaussée servait à loger trois cents éléphants (1) et quatre mille chevaux, plus les fourrages et les équipages militaires. Sur la hauteur se dressait le quartier de Byrsa (la citadelle). Le troisième comprenait le port militaire et l'île de Cothon dont il prenait le nom et qui communiquait avec le port marchand, dont l'entrée se fermait avec des chaînes de fer.

Sauf quelques inscriptions, rien n'est encore sorti de ces ruines qui puisse nous faire connaître l'état des arts puniques. On a parlé avec admiration de quelques-uns de leurs édifices, de monuments, d'un bouclier d'argent avec la figure d'Asdrubal; cependant les cippes votifs sont de style grec, et c'est en Sicile qu'ils faisaient battre leur monnaie. Le musée de Leyde renferme des monuments funéraires carthaginois, avec des bustes que distinguent des linéaments africains et les cheveux laineux. Rien n'atteste que l'admirable aqueduc de soixante pieds de hauteur, dont Charles-Quint fit prendre le dessin, et qui servit de modèle au Titien pour une tapisserie destinée à la maison d'Autriche (2), soit l'ouvrage des Carthaginois ou celui des Romains. L'eau qu'il amenait était reçue dans seize immenses citernes communiquant entre elles, et qui n'avait pas moins de quatre cent trente pieds de largeur.

Tel était l'État contre lequel Rome allait avoir à combattre.

(1) Polybe donne cinquante éléphants aux Carthaginois qui assiégèrent Agrigente, cent à ceux qui combattirent à Adis (auj. Rhades) contre Regulus; quatre-vingts à Annibal, dans les plaines de Zama. Selon Diodore de Sicile, Asdrubal, le fondateur de Carthagène, en avait cent en Espagne; il y en eut cent cinquante à la bataille de Thapse, la dernière livrée en Afrique où il ait paru des éléphants. Les Carthaginois ne les tiraient pas de l'intérieur de l'Afrique, mais du pays contigu au leur, sur le versant méridional de l'Atlas, où il ne s'en trouve plus depuis longtemps. C'est ainsi qu'ils disparaissent actuellement de l'Afrique méridionale, où ils étaient en nombre immense lors des premières colonies du Cap; ils ont été mis en fuite ou détruits par les colons.

On peut voir, dans l'*Indische Bibliotek* de Schlegel, un mémoire très savant : *Zur Geschichten des Elephanten,* t. I; on peut consulter aussi l'*Histoire militaire des éléphants,* d'Armandi, p. 17 et 138.

(2) Fischer d'Erlach, *Architecture histor.,* liv. II, pl. 2; Vienne, 1721.

CHAPITRE VII.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE (1).

Au quatrième siècle après sa fondation, Carthage se montre conquérante redoutable, ce qu'elle doit surtout à la famille de Magon; visant surtout à l'acquisition de la Sicile, elle fut contrariée par Syracuse, qui, avec non moins d'ardeur, poursuivait le même but. Depuis le moment où Gélon eut défait les Carthaginois, qui, pour empêcher les colonies de secourir la Grèce assaillie par Xerxès, avaient envahi la Sicile, nous ne savons rien d'eux durant soixante-dix années, sinon qu'ils étendaient et consolidaient leur domination en Afrique. Ils recommencèrent à s'entremettre dans les affaires de Sicile pendant la tyrannie de Denys, puis sous Agathocle, ainsi que nous l'avons déjà vu. Ces guerres étaient sans doute déterminées par l'importance de l'île; mais elles avaient aussi pour objet d'occuper les citoyens les plus puissants, dans la crainte que, par leur crédit et leurs richesses, ils ne trouvassent trop de facilité à mettre les troupes mercenaires dans leurs intérêts et à bouleverser leur patrie. Il est probable qu'ils seraient parvenus, à force de persistance, d'habileté, et grâce à l'inépuisable puissance de l'or, à subjuguer la Sicile, sans l'obstacle qui surgit de la rivalité des Romains.

1er traité entre Carthage et Rome. 509.

Carthage s'était anciennement rencontrée sur les mers avec ce peuple, lorsque, déjà puissant sous ses rois, il luttait avec les Étrusques; nous possédons des documents qui le prouvent (2). Dès l'année même de l'expulsion des Tar-

(1) Notre principale autorité est Polybe, dont le récit va jusqu'à 216 et les fragments jusqu'à 165. Tite Live (XXI-XLV) et Appien suivent ses traces. Les vies de Fabius Maximus, de Paul Émile, de Marcellus, de Caton, de Flaminius, écrites par Plutarque, se rapportent au même temps.

(2) Ces documents, de la plus haute importance, furent ignorés par les historiens romains, et nous ont été conservés par le Grec Polybe.

Le premier porte ce qui suit :

1° Que les Romains et leurs alliés ne naviguent pas au-delà du cap Beau, à moins d'y être contraints par la violence de la tempête ou par des ennemis. S'ils y sont obligés, qu'ils ne fassent point de trafic et ne prennent rien, sauf les choses nécessaires pour approvisionner les navires ou faire les sacrifices; qu'ils ne puissent y séjourner plus de cinq jours. (D'après

quins, Carthage conclut avec Rome un traité qui est le plus ancien document de la république romaine. Celle-ci et ses alliés font alliance avec Carthage, à la condition de ne pas naviguer au-delà du cap Beau, à moins d'y être poussés par la tempête ou l'ennemi; dans ce cas même, ils s'obligent à ne pas trafiquer, sauf pour les objets strictement nécessaires à l'approvisionnement des vaisseaux et au culte des dieux, et à repartir dans le délai de cinq jours. Cependant leurs marchands qui aborderont à Carthage jouiront de l'exemption des droits, et les ventes seront faites sous la foi publique; ils obtiendront mêmes privilèges dans la partie de la Sicile soumise aux Carthaginois, qui en outre ne causeront aucun préjudice aux peuples d'Antium, d'Ardée, de Laurente, de Circéi, de Terracine, ni à aucun autre peuple latin dépendant d'eux, ni dommage aux villes indépendantes; s'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront intacte aux Romains, ne construiront point de forteresse dans les pays des Latins, et, s'ils y entrent en armes, ils n'y passeront pas la nuit.

Ce document précieux suffirait à démontrer combien sont inexacts les récits des écrivains qui nous ont représenté Rome comme faible encore avant qu'elle eût pris son essor avec les institutions républicaines; tandis que nous la voyons ici puissance maritime, souveraine de plusieurs peuples latins et protectrice des autres. D'autre part, Carthage se montre jalouse de se conserver maîtresse dans la Méditerra-

les motifs déduits par Heine, *Opuscula,* II, ce cap Beau ou Bon, τῷ Καλῷ ἀκρωτηρίῳ, ne peut être que le *promontorium Hermæum*, au nord de Carthage, τὸ προκείμενον αὐτῆς τῆς Καρχηδόνος ὡς πρὸς τὰς ἄρκτους, dit Polybe. Il est donc enjoint aux Romains de ne pas naviguer le long de la côte du territoire carthaginois, vers la petite Syrte, où se trouvaient et la cité et les cantons les plus fertiles de Carthage.)

2° Que celui qui viendra pour trafiquer dans la ville de Carthage ne paye point de droits, sauf le salaire du héraut et du scribe : toute vente faite en présence de ceux-ci sera sous la garantie de la foi publique, soit que le marché ait lieu en Afrique ou en Sardaigne. Que si un Romain vient dans la partie de la Sicile qui obéit aux Carthaginois, il y jouira en tout d'un droit pareil.

3° Que les Carthaginois ne fassent nulle injure aux habitants d'Ardée, d'Antium, de Laurente, de Circéi, de Terracine, ni à aucun autre des Latins qui sont sous la dépendance des Romains. Qu'ils épargnent aussi les places qui sont indépendantes des Romains, et, s'ils venaient à les prendre, qu'ils les rendent aux Romains sans y causer de dommage. Qu'ils n'élèvent aucun fort dans la campagne latine; s'ils entrent armés dans une place, ils n'y passeront pas la nuit.

née, et c'est le motif qui lui fait fixer des limites à la navigation étrangère, tout en laissant aux marchands la liberté du commerce avec la Libye et la Sardaigne. Dans un second traité, les villes de Tyr et d'Utique et leurs alliés furent associés aux Carthaginois : il fut convenu que, si les Carthaginois s'emparaient de quelque ville latine indépendante de Rome, ils la lui céderaient en ne retenant pour eux que l'or et les prisonniers; mais que, si les prisonniers étaient faits sur un peuple en paix avec les Romains, sans toutefois leur être soumis, les Carthaginois ne les feraient pas entrer dans les ports romains, ou bien la liberté leur serait rendue dès qu'ils auraient été touchés par un citoyen. La réciprocité fut stipulée du côté des Romains, qui consentirent à ne point bâtir de villes en Afrique et en Sardaigne; mais ils purent vendre et acheter dans les pays carthaginois sur le pied de l'égalité avec les indigènes, et de même les Carthaginois sur le territoire romain (1). IIe traité 348

(1) Qu'il y ait paix entre les Romains, leurs alliés et les Carthaginois, les Tyriens, les habitants d'Utique et leurs alliés, aux conditions suivantes :

1° Que les Romains ne naviguent pas au-delà du cap Beau, de Mastia et Tarsus. (Il s'agit probablement des deux cités de ce nom en Espagne; le cap Beau désignerait ainsi la limite à l'est, et les villes, la limite à l'ouest, assignées à la navigation des Romains.)

2° Si les Carthaginois prennent dans le Latium quelque cité qui ne dépende pas des Romains, qu'ils prennent pour eux le butin et les prisonniers, et qu'ils leur remettent la ville.

3° Si les Carthaginois font des prisonniers sur un peuple lié aux Romains par un traité, sans qu'il soit soumis aux Romains, qu'ils ne soient pas tenus de les conduire dans un port romain; mais, s'ils y sont conduits, et qu'un Romain mette la main sur eux, qu'ils deviennent libres. Que les Romains soient astreints aux mêmes conventions.

4° Si le Romain prend de l'eau et des vivres dans un pays soumis à Carthage, qu'il ne s'en serve pas pour faire tort à aucun de ceux avec qui les Carthaginois sont sur le pied de paix et d'amitié.

5° S'il est fait injure à un Carthaginois ou à un Romain, qu'il en soit référé devant le juge ou le magistrat; s'il n'est pas fait justice, que le tort soit réputé public, et que vengeance soit faite par les armes contre la république qui l'aura causé.

6° Que nul Romain ne trafique et n'élève des villes en Afrique et en Sardaigne; qu'il n'y aborde que pour recevoir des vivres ou réparer son navire, si la tempête l'y pousse; qu'il parte au bout de cinq jours.

7° Que le Romain agisse et vende dans la Sicile soumise aux Carthaginois, de même qu'à Carthage, comme il est loisible de le faire à un citoyen carthaginois. A Rome, tout Carthaginois jouira des mêmes droits. (Polybe, III, 22 et 23.)

IIIe traité. 378. Quand Pyrrhus envahit la Sicile, Rome et Carthage firent une convention aux termes de laquelle il fut entendu que l'une ne traiterait pas sans l'autre avec le roi d'Épire. Carthage devait, *en cas de besoin,* fournir des navires, mais ne pouvait débarquer en Italie sans le consentement de Rome. Les Carthaginois, pensant que l'expulsion de Pyrrhus était *un cas de besoin,* envoyèrent un secours de trente galères à Ostie; mais Rome leur adressa des remercîments et renvoya les galères, ne voulant pas qu'après la victoire elles emportassent des esclaves et des dépouilles du sol italien.

Chacune des deux cités s'efforçait donc d'exclure l'autre des terres de sa dépendance; dans leurs rapports, elles traitaient sur le pied d'une parfaite égalité; mais la constitution intérieure des deux républiques mettait entre elles une grande différence. Carthage possédait assez d'or pour acheter autant de troupes qu'elle en voulait, et Rome avait la prépondérance naturelle à un peuple guerrier sur une nation commerçante. Carthage lui était supérieure sur mer, car on conclurait à tort de ce que nous avons dit que Rome avait de gros bâtiments; du reste, nous avons vu de nos jours la marine des États barbaresques être redoutable sans armer de vaisseaux de ligne. Dans ce traité, Rome ne stipulait peut-être que comme étant à la tête de la confédération latine, c'est-à-dire de peuples qui avaient une marine, bien qu'elle n'en eût pas elle-même. A ceux qui ne trouveraient pas cette explication concluante, il suffit de rappeler ce qu'étaient, il y a peu de siècles, Gênes, Venise, la Toscane, et ce qu'elles sont aujourd'hui; dès lors, on ne saurait s'étonner que Rome eût perdu en peu de temps son importance navale. Tout occupée d'assujettir l'Italie, elle laissa dépérir sa marine, au lieu de la maintenir au niveau des améliorations que Denys et les Carthaginois introduisaient dans leurs flottes; aussi manquait-elle de navires, quand éclata la première guerre punique.

Cette guerre, comme l'avait prédit Pyrrhus, devait être occasionnée par la Sicile. Cette île, toujours agitée tantôt par les excès de la tyrannie, tantôt par ceux de la liberté, était alors partagée entre les Carthaginois, les Syracusains et les Mamertins. Réduits à l'extrémité par Hiéron, roi de Syracuse, les Mamertins résolurent de lui rendre Messine, la dernière ville dont ils fussent restés en possession; mais au moment où ce roi s'avançait pour l'occuper, Annibal,

général des Carthaginois, jaloux du pouvoir croissant de Syracuse, le tint en respect, et envoya des troupes sur Messine. Placés ainsi entre deux ennemis, les Mamertins tournèrent, comme Campaniens, leurs regards vers l'Italie et demandèrent à Rome des secours.

Les citoyens honnêtes dissuadaient d'une intervention
injuste, et de soutenir à Messine ces Mamertins, dont Rome
avait puni à Rhegium une perfidie semblable. Les hommes
politiques l'approuvaient comme une occasion d'acquérir de Ire guerre punique.
nouvelles possessions et d'empêcher l'accroissement de Car-
thage. Le sénat la refusa; mais le peuple la décréta, la dé- 264.
mocratie étant déjà prépondérante dans la république. Le
tribun Appius Claudius embarqua les légions, partie sur des
vaisseaux de la Grande-Grèce, partie sur des bateaux plats,
bien que les Mamertins se désistassent de leur demande; la
flotte carthaginoise et une tempête dispersent cet armement.
Hannon, dans l'intention de faire appel à la loyauté romaine,
renvoie les bâtiments qui avaient été pris; mais ses envoyés,
après des plaintes sur la violation des traités, ayant déclaré
que Carthage ne permettrait pas que Rome s'emparât du dé-
troit, Appius Claudius, élu consul, s'obstine à l'expédition,
trompe la vigilance des Carthaginois, débarque et défait les
Syracusains avec tant de promptitude, que Hiéron avouait
n'avoir pas eu même le temps de l'apercevoir. Ce roi, com-
prenant combien l'amitié d'un peuple sans vaisseaux lui
serait plus avantageuse que celle des Carthaginois, conclut
avec Rome une alliance dont il observa fidèlement les con- 261.
ditions. Les Romains s'emparèrent du port de Messine, en
violation du droit public; puis, sous le prétexte d'une confé-
rence, ils arrêtèrent le général carthaginois qui, pour obtenir
sa liberté, fit sortir la garnison de la place : trahison ou
lâcheté dont Hannon fut puni, à son retour dans sa patrie,
par le supplice de la croix.

Les Romains virent alors briller à leurs yeux la possibilité
d'expulser de l'île les Carthaginois; en effet, en moins de
dix-huit mois, ils avaient pris soixante-dix-sept places fortes 263.
et la grande cité d'Agrigente, défendue par deux armées de
cinquante mille hommes. On peut se faire une idée de l'état
dans lequel se trouvait la Sicile, que parcouraient dans tous
les sens un si grand nombre de troupes, et quelle espèce de
troupes encore! Dans la seule ville d'Agrigente, dont la con-
quête leur coûta vingt mille soldats, les Romains vendirent

vingt-cinq mille hommes libres. Hannon, ne pouvant obtenir la restitution de Messine occupée contre tout droit, avait fait passer au fil de l'épée tous les Italiens qui servaient sous ses drapeaux. Amilcar, pour apaiser les murmures des Gaulois qu'il avait à sa solde, leur accorde le pillage d'Entella; puis il en donne secrètement avis aux Romains, qui se mettent en embuscade et les égorgent sans pitié. Voilà les forfaits que les anciens ont exaltés comme de beaux stratagèmes de guerre (1)!

Les Romains comprirent qu'il était impossible de conquérir et de conserver la Sicile, de défendre la côte et les villes contre la flotte carthaginoise sans avoir des vaisseanx à lui opposer. Une galère carthaginoise naufragée leur fournit un modèle à imiter; les sommets des Apennins, le bois nécessaire, et leur naturel, la persévérance. Soixante jours leur suffirent pour construire cent trente navires de bois vert, et l'équipage fut bientôt exercé à la manœuvre; afin de neutraliser l'habileté supérieure de leurs adversaires, ils inventèrent les *corbeaux,* espèce de ponts qui, s'abaissant sur le vaisseau ennemi, s'y attachaient au moyen de grappins et de crampons de fer; ce qui réduisait la lutte à des combats corps à corps comme sur la terre ferme. Ainsi s'exprime leur histoire miraculeuse; mais il est plus probable qu'ils reçurent une flotte de Hiéron, puissant sur mer et jaloux de conserver le monopole en Sicile. Quoi qu'il en soit, le consul Duillius remporta près de Lipari sa première victoire maritime, en mémoire de laquelle on lui érigea une colonne ornée de rostres; il obtint, en outre, lorsqu'il rentrait le soir à sa demeure, d'être accompagné par des fanaux au son des trompettes. La fortune continua d'être favorable aux Romains, qui, dans les années suivantes, s'emparèrent de Lipari et de Malte, puis de la Corse et de la Sardaigne.

260.

Après sa défaite, Annibal ramenait à Carthage les tristes débris de sa flotte; mais, craignant le châtiment que sa

(1) Hiéron II, roi de Syracuse, mit en œuvre une ruse de même genre. Inquiété par les étrangers enrôlés sous ses drapeaux, il s'avisa, au moment d'attaquer les Mamertins, de séparer son armée en deux corps, dont l'un composé des Syracusains, l'autre des soldats mercenaires. Il se mit à la tête des premiers pour assaillir l'ennemi, et laissa les autres exposés aux coups des Mamertins, qui les taillèrent en pièces. DIODORE, XXII, 13; POLYBE, I, 9. — On remarque sans cesse, chez les anciens, ce même mépris pour la vie de l'homme.

patrie réservait aux généraux vaincus, il se fit précéder par un envoyé qui dit au sénat : *Le consul romain est à la tête d'une flotte nombreuse; mais ses vaisseaux sont d'une mauvaise construction, bien qu'armés de certaines machines inusitées jusqu'à ce jour. Annibal vous demande s'il doit lui livrer bataille.*

— *Qu'il combatte,* répondirent les suffètes, *et qu'il punisse les Romains d'avoir osé nous attaquer sur notre élément!*

— *Il a combattu,* reprit alors l'envoyé, *décidé par les mêmes motifs que vous, et il a été vaincu.* L'amiral malheureux dut à cet artifice d'échapper à une condamnation.

Agathocle avait déjà montré combien Carthage était faible contre l'ennemi qui l'attaquait sur son territoire, où les colonies opprimées et les cités rivales venaient en aide à ses adversaires. Rome songea donc à faire une descente en Afrique; mais Attilius Regulus dut recourir aux menaces Attilius Regulus. pour décider les soldats à entreprendre ce qu'ils appelaient 256. un trop long trajet. De leur côté, les nombreux Italiens que Rome obligeait à ramer sur ses galères avaient tramé, de concert avec les esclaves, une révolte que la trahison seule fit échouer. Regulus mit donc à la voile avec la flotte la plus nombreuse qui fût encore sortie des ports du Latium ; il dispersa celle des Carthaginois, débarqua en Afrique, et se rendit bientôt maître de deux cents villes. En voyant les aigles romaines plantées jusque sur les remparts de Tunis, si voisins des siens, Carthage demanda la paix, et Regulus aurait pu obtenir alors les conditions auxquelles Rome souscrivit après treize années de guerre et une perte de plus de cent mille hommes ; mais, dans la crainte de laisser à d'autres la gloire d'une expédition commencée par lui, il répondit qu'il n'accorderait la paix aux Carthaginois que lorsqu'ils n'auraient plus un navire sur la mer. Réduits au désespoir par l'arrogance de cette réponse, indigne d'un grand capitaine, les Carthaginois confièrent le commandement de leurs forces au Spartiate Xanthippe, l'un de ceux peut-être qui 255. fuyaient leur patrie pour ne pas être témoins de son humiliation. Ce nouveau chef reconnut que la victoire ne dépendait ni de la valeur des Romains, ni de la lâcheté des Carthaginois, mais uniquement du manque de généraux. Il enseigna donc à son armée à faire un meilleur emploi des éléphants et de la cavalerie; puis, ayant attiré les Romains en rase campagne, il les vainquit et fit prisonnier le consul.

Les Carthaginois envoyèrent à Rome Regulus lui-même,



pour inviter ses concitoyens à consentir à l'échange des prisonniers, après lui avoir fait jurer de revenir s'il ne réussissait pas; mais, préférant à son propre salut l'intérêt public, il conseilla au sénat de continuer la guerre et de laisser mourir prisonniers ceux qui n'avaient pas su conserver leur liberté. Esclave de sa promesse, il revint à Carthage, où de cruels tourments l'attendaient; Rome alors, luttant de barbarie avec sa rivale, livra les prisonniers carthaginois à la vengeance de la femme de Regulus, qui exerça sur eux les plus cruelles tortures, jusqu'à ce qu'ils lui fussent repris par l'autorité publique (1).

(1) Les livres dans lesquels TITE LIVE devait raconter le dévouement héroïque de Regulus ont péri. Polybe n'en fait pas mention. Dion Cassius en parle comme d'une tradition, et c'est pour Silius Italicus un texte qu'il amplifie en style poétique. Le livre XXIII de Diodore de Sicile, écrivain minutieux et le plus souvent exact, dans lequel ce fait devait être rapporté au long, manque presque en entier, mais deux fragments du même auteur paraissent le démentir. Il raconte dans le premier la défaite de Regulus, en l'attribuant tout à fait à son arrogance, qui compromit les intérêts de sa patrie, quand il pouvait lui assurer les avantages d'une paix glorieuse. « La moindre part d'infortune, dit-il, ne fut pas celle qui tomba sur l'auteur de tant de maux; car la gloire qu'il avait d'abord acquise fut ternie par la honte bien plus grande qui en résulta pour lui. Son malheur fut une leçon pour d'autres, et leur enseigna à ne pas s'enorgueillir avec insolence dans la prospérité. » (XXIII, 12.) Diodore ne tempère par aucune parole de commisération la dureté du reproche. Il raconte même dans un autre fragment les horribles traitements dont la femme de Regulus usa envers les prisonniers qui lui avaient été confiés. — « Ne pouvant se consoler de la mort de son mari, elle excita ses fils à sévir cruellement contre les prisonniers. Renfermés dans un réduit extrêmement étroit, ils se trouvèrent contraints de s'y tenir le corps replié sur lui-même, comme des animaux; puis on les laissa cinq jours sans nourriture. Bodostar mourut de chagrin et d'inanition; Amilcar, dont l'âme était grande, se soutenait encore, et il conjurait souvent la matrone romaine avec des larmes, lui rappelait le soin qu'il avait pris de son mari, sans pouvoir éveiller dans son cœur aucun sentiment d'humanité. Cette femme cruelle laissa durant cinq jours le cadavre de Bodostar renfermé avec Amilcar, et ne fournissait à Amilcar que la nourriture suffisante pour laisser vivre chez lui le sentiment de ses souffrances. Amilcar, voyant toute espérance perdue et ses prières sans effet, se mit à implorer Jupiter hospitalier et les dieux qui prennent soin des choses humaines, s'écriant qu'il endurait des peines bien dures en récompense de la bonne action qu'il avait faite. Il ne mourut pas néanmoins dans une position si douloureuse, soit par un effet de la miséricorde des dieux, soit par son heureux destin, qui lui procura un secours inespéré. Au moment où il se trouvait à l'extrémité, tant par l'infection horrible exhalée du cadavre que par les autres misères de ce cachot, quelques esclaves de la maison racontèrent le fait à des personnes étrangères, qui, irritées d'une manière d'agir si cruelle, la dénoncèrent aux tribuns. Le

La jalousie soupçonneuse de ce gouvernement de marchands nous porte à croire que les Carthaginois, ayant pris ombrage de Xanthippe, comme les Vénitiens de Carmagnola, hâtèrent la fin de celui qui les avait rendus vainqueurs, soit en l'embarquant sur un bâtiment destiné à couler bas, soit en chargeant des assassins de le jeter à la mer; dès lors, en effet, il n'est plus question de lui.

La guerre se ralluma en Sicile, et, durant huit années, la 249
chance tourna contre les Romains, qui perdirent quatre flottes. Leur plus grand revers fut celui qu'ils essuyèrent, près de Drepanum, sous Claudius Pulcher. Ce consul, voyant que les poulets qu'il avait consultés ne mangeaient pas, s'écria : *Eh bien! qu'ils boivent*, et les fit jeter à la mer. L'impiété du général découragea les soldats, qui furent vaincus à l'avance. Agrigente fut prise par les Carthaginois et rasée entièrement; mais enfin les Romains remportèrent à Palerme une victoire décisive, qui mit toute la Sicile en leur pouvoir, à l'exception de Drepanum et de Lilybée. Ces deux promontoires, à l'occident de l'île, pouvaient être considérés comme les avant-postes de Carthage; leur possession était donc d'une haute importance; mais un général consommé, Amilcar Barca, père d'Annibal, rendit inutiles tous les efforts que tentèrent les Romains pour s'en emparer. Retranché sur le

fait ayant donc été vérifié et les Attilius mandés par des magistrats, il s'en fallut peu qu'ils ne fussent condamnés à la peine capitale, comme ayant souillé le nom romain par une cruauté si infâme. Les magistrats les menacèrent du châtiment le plus sévère, si désormais ils ne rendaient pas aux captifs tous les soins que réclamait leur situation. Ceux-ci, rejetant sur leur mère le tort de tout ce qui était arrivé, firent brûler le cadavre de Bodostar, et envoyèrent ses cendres dans sa patrie. Pour Amilcar, ils le ranimèrent peu à peu jusqu'à ce qu'il fût rétabli des souffrances qu'il avait endurées. » (XXIV, 12.)

L'argument le plus fort à opposer à la prétendue ambassade de Regulus pourrait être tiré de l'inutilité, pour ne pas dire plus, du conseil qu'on lui fait donner à ses concitoyens. L'échange des prisonniers n'aura fait recouvrer à Carthage que des mercenaires, qu'elle pouvait remplacer ailleurs avec de l'argent seulement; Rome aurait recouvré des citoyens qui pouvaient, comme ceux rendus par Pyrrhus, effacer leur déshonneur par de plus grands exploits.

Rome, au surplus, accepta quelques années après la paix dont Regulus serait venu la détourner.

Que les doutes que nous exprimons sur un trait d'héroïsme dont on nous apprend dès notre enfance à révérer l'auteur, ne nous fassent pas du moins compter parmi ceux qui révoquent en doute les actes de vertu, faute de croire à la vertu elle-même.

promontoire d'Éryx, avec des soldats gaulois pour la plupart, sans alliés dans le voisinage, sans forteresses et sans espoir de secours, il sut s'y maintenir pendant cinq ans; de là, il dirigeait ses excursions sur les côtes de l'Italie jusqu'à Cumes, et plusieurs fois il battit les Romains. Carthage envoya pour l'appuyer une flotte avec de l'argent et des provisions, mais
242. peu de troupes; rencontrée près des îles Ægates par Lutatius, qui avait deux cents trirèmes, elle fut mise en déroute avec une perte considérable. Les Gaulois finirent par abandonner Amilcar, et passèrent aux Romains, qui pour la première fois prirent à leur solde des barbares.

Les batailles, l'inexpérience, la difficulté de la navigation sur les côtes d'Afrique, si funeste encore aux navires français en 1830, avaient coûté sept cents galères à Rome, tandis que la perte de Carthage ne s'élevait pas à cinq cents. L'argent était si rare dans la ville du Tibre, que le boisseau de froment s'y vendait un as (1); mais Rome, dont la persévérance était indomptable, vivait de la guerre. Les Carthaginois, négociants, calculaient l'interruption du commerce et l'accroissement des dépenses, et l'avarice devenait une auxiliaire
Paix des îles Ægates. 241. de l'humanité; ils proposèrent donc la paix. Rome, qui l'avait refusée d'après le conseil de Regulus, y consentit après tant de dépenses ruineuses et de sang répandu inutilement. Elle fut conclue aux conditions suivantes : *Que les Carthaginois abandonneraient la Sicile et les îles voisines; payeraient aux Romains, dans un délai de dix ans, deux mille deux cents talents pour contribution de guerre; restitueraient les prisonniers et les déserteurs; ne feraient point la guerre à Hiéron, roi de Syracuse.*

CHAPITRE VIII.

ACCROISSEMENTS DE ROME.

Provinces romaines. Si la population hellénique avait conservé en Sicile l'esprit guerrier, elle aurait pris à cette guerre une part plus active, et Syracuse pouvait mériter de reconquérir la prééminence dans l'île en fournissant aux Romains des vivres et des navires; mais, depuis longtemps, elle avait contracté l'habitude de

(1) PLINE, XVIII, 13. — L'as, dixième partie du denier, valait 8 centimes.

recourir aux bras des mercenaires, et les Siciliens et les Campaniens, qui les lui offraient, étaient devenus les auxiliaires des Romains. La Sicile, excepté le royaume de Hiéron, passa donc sans résistance sous la domination romaine. Rome y introduisit le gouvernement de *province,* comme elle appelait les terres conquises hors de l'Italie, et dans lesquelles, chaque année, elle envoyait un préteur et un questeur : le premier, pour juger les affaires civiles; le second, pour exiger les tributs. Le pouvoir aristocratique s'était accru à l'intérieur, comme il arrive dans les pays libres durant les guerres longues et heureuses. Le temple de Janus fut fermé; mais il devait se rouvrir promptement, pour ne plus se refermer que sous Auguste.

Guerre contre les Illyriens. 228.

La première guerre éclata contre les Illyriens, qui, en dépit des traités, faisaient la course sur le littoral de l'Adriatique et attaquaient les vaisseaux. Les Romains envoyèrent à Teuta, leur reine, pour se plaindre de ces actes de piraterie; elle fit mettre à mort les ambassadeurs. Alors on lui déclare la guerre; elle est vaincue, et forcée de céder une partie de ses États. Les Romains s'établissent donc dans l'Illyrie, et garantissent de ce côté la tranquillité des Grecs. A cette époque, les ligues étolienne et achéenne, témoignant à l'envi leur reconnaissance à Rome, lui envoient des ambassades et lui rendent des actions de grâces : les Corinthiens admettent ses citoyens à la célébration des jeux Isthmiques; les Athéniens, au droit de cité et aux mystères de Cérès. C'est donc comme libérateurs que les Romains commencent à se mêler des affaires de la Grèce.

Gaulois.

Mais d'autres ennemis surgissaient dans l'Italie elle-même. L'ancien désastre de leur cité avait laissé chez les Romains une telle impression, que le jour de la déroute éprouvée sur les bords de l'Allia avait toujours été considéré comme néfaste, et que toute guerre avec les Gaulois obligeait la masse des citoyens à prendre les armes, sans qu'aucun motif pût en excepter : un trésor spécial était même conservé au Capitole pour les dépenses des *tumultes gaulois* (1). Durant un espace de vingt-trois ans, à partir de l'époque où ils furent repoussés de Rome, incendiée par eux, les Gaulois, retirés sur la rive gauche du Pô, ne sortirent pas de cette région de l'Italie supérieure; puis, ils recommencèrent à inquiéter par

(1) *Tumultus,* de *timor multus.* Voy. Cicéron, *Philipp.*, VIII, et Festus.

336. leurs excursions le Latium et la Campanie. Rome les en chassa, mais ils revinrent; enfin, après une alternative d'agressions et de défaites des deux parts, la paix fut conclue. Ils paraissaient avoir renoncé depuis longtemps à leurs in-
299. cursions, quand plusieurs bandes nouvelles, passant les Alpes, descendirent dans la Gaule cisalpine et demandèrent des terres; on les dirigea sur les campagnes florissantes de l'Italie centrale. L'Étrurie, qui se trouvait en mesure de résister à leurs attaques, offrit de les prendre tous à sa solde pour combattre Rome. Ils acceptèrent; mais à peine eurent-ils touché l'argent convenu, qu'ils refusèrent de marcher contre l'ennemi et repassèrent l'Apennin.

Ligue étrusco-samnite.

Ce fait annonce que les Étrusques étaient en guerre avec les Romains; les Samnites les inquiétaient à la même époque,
296. et, reconnaissant que les faibles ne peuvent résister aux forts qu'en s'associant, ils formèrent avec les premiers une ligue contre Rome, désormais prédominante. Les nouveaux alliés envoyèrent des ambassadeurs à Sena (1), Bononia, Mediolanum, pour demander des secours aux Gaulois. Ils les obtinrent, et combattirent avec eux pour l'indépendance de l'Italie;
295. mais ils succombèrent tous sous la valeur d'Appius Claudius, de Fabius Maximus et de Decius. Lorsqu'une fois Rome eut subjugué, après une guerre acharnée, les États italiques, elle chargea Dolabella d'aller dévaster le territoire des Senones, au moment même où l'autre consul, Lucilius Metellus, mettait leur armée en déroute à Aretium. La discipline l'emporta sur la fougue gauloise : hommes, femmes, enfants,
284. tout ce qui se rencontra sur le territoire des Senones fut massacré. Drusus rapporta à Rome beaucoup d'or et d'ornements trouvés dans le trésor des Senones, en se vantant d'avoir recouvré toute la rançon payée pour la délivrance du Capitole; une colonie fut établie à Sena.

Déjà Rome en avait fondé plusieurs; mais celle-ci fut la première sur le territoire gaulois, sentinelle avancée du côté de la Cisalpine, et foyer d'intrigue et d'espionnage. Les Gaulois jouissaient alors, dans l'Italie supérieure, de la prospérité et de l'abondance : une mesure de froment se vendait quatre oboles; deux, une mesure d'orge ou de vin, et, dans

(1) Sena ou Senogallia, aujourd'hui *Sinigaglia*, fondée par les Senones ou Gaulois : *Senonum de nomine Sena*. Sil. Ital., VIII, 453. — *Bononia*, Bologne; *Mediolanum*, Milan.

les auberges, au lieu de payer un prix pour chaque mets, le repas ne coûtait qu'un quart d'obole (1). Il n'est donc pas étonnant qu'ils eussent renoncé à leur ancienne fureur des conquêtes; aussi, quand At et Gall, rois des Boïens, établis aux environs de Bologne, manifestèrent l'intention de déclarer la guerre aux Romains et de s'emparer d'Ariminium (*Rimini*), colonie fondée en 268, le peuple les massacra.

Leur conseil était pourtant dans l'intérêt du pays; car d'Ariminium et de Sena les Romains ne cessaient de répandre la discorde parmi les Gaulois, dont ils entravaient le commerce, surtout celui des armes. Enfin, le consul Flaminius proposa que les terres enlevées aux Senones cinquante ans auparavant, restées en partie aux mains des patriciens, fussent aussi partagées au peuple et réduites en colonies. Ce dernier coup réveilla les Boïens, qui essayèrent d'opposer au
péril une ligue de l'Italie supérieure; mais les Vénètes, na- 228.
tion slave établie sur les bords de l'Adriatique, jaloux de ces voisins, refusèrent d'entrer dans l'alliance. L'argent des Romains avait gagné les Cénomans, et les Ligures, après une longue guerre soutenue avec toute leur intrépidité naturelle, avaient été forcés dans leurs retraites inaccessibles par le consul Fulvius; Bæbius les attira dans la plaine, et Posthumius les désarma, ne leur laissant que le fer nécessaire pour les travaux des champs. Les Boïens et les Insubriens, réduits à leurs seules forces, eurent donc recours à leurs compatriotes au-delà des Alpes, qui formaient la ligue des Gesates ou Allobroges; alors les Lingones, les Anamans, les Boïens et les Insubres se réunirent sur les rives du Pô. Inquiétés sur
leurs derrières par les Cénomans et les Vénètes, une partie 226
d'entre eux dut rester pour les tenir en respect, tandis que les autres se mirent en marche, en jurant de ne déposer les armes que dans les murs du Capitole.

Rome, effrayée par ce *tumulte* et des prodiges épouvantables, crut détourner les présages funestes en faisant enterrer vivants dans le Forum un Gaulois et une Gauloise; puis elle fit prendre les armes à tous ses citoyens. L'ennemi n'était plus qu'à trois journées de Rome, mais la fortune latine prévalut, et les Gaulois furent exterminés à Télamon. Les nouveaux consuls, profitant de la victoire, envahirent la Cispa-

(1) POLYBE, II, 15. — L'obole, sixième de la drachme, valait 15 centimes.

dane; puis, l'année suivante, favorisés par la trahison des Cénomans, ils passèrent le Pô, près de l'embouchure de l'Adda.

Les Gaulois, réduits à leur tour à l'extrémité, tirèrent du sanctuaire les *Immobiles* (ils appelaient ainsi des enseignes d'or pur, vénérées par eux comme l'étendard de Mahomet par les Turcs), et toute la nation se réunit en armes autour d'elles; mais ils furent encore vaincus près de Clastidium par Marcellus qui, après s'être emparé de Milan et du reste de l'Insubrie, put offrir à Jupiter Férétrien les dépouilles de leur chef Virdumar. Rome se livra aux joies d'un triomphe solennel, et, pour mieux le sanctifier, elle égorgea un à un tous les prisonniers d'une nation qu'elle traitait de barbares; elle fonda sur le Pô les colonies de Plaisance et de Crémone, et, glorieuse d'avoir dompté les Insubres, assuré sa domination sur les deux mers qui la séparaient de l'Espagne et de la Grèce, occupé l'Istrie et l'Illyrie, soumis assez de pays en Italie pour armer à sa volonté huit cent mille hommes, elle brava insolemment son unique rivale, Carthage.

CHAPITRE IX.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Il était facile de voir que la paix des îles Ægates n'était qu'une trêve tout à l'avantage de Rome, et qu'aussitôt qu'elle aurait réparé ses pertes, après avoir ravi à sa rivale l'honneur des armes et son influence politique, elle trouverait aisément un prétexte pour lui enlever encore ses richesses et son indépendance. En effet, cette haine nationale qui s'envenime à un si haut point dans les républiques, s'était déclarée entre les deux nations représentant les races de Cham et de Japhet; elles comprenaient que la vie de l'une devait entraîner la mort de l'autre. Il est bien vrai que Rome, dans le cours d'une guerre des plus meurtrières, avait perdu des citoyens et Carthage des mercenaires; mais la première possédait l'art de réparer le sang perdu en adoptant de nouveaux fils, tandis que l'autre recrutait des ennemis dans ses soldats, qui avaient déjà causé de graves inquiétudes aux généraux carthaginois : nous avons vu trois ou quatre mille

Gaulois envoyés à la boucherie sous les murs d'Agrigente; d'autres furent abandonnés sur une île déserte et condamnés à y mourir de faim. Lorsqu'il fut question, après la conclu- Guerre des mercenaires sion de la paix, de congédier les troupes mercenaires, les Carthaginois, toujours spéculateurs, regrettaient la dépense; mais celles-ci réclamèrent leur solde à grands cris, et les successeurs d'Amilcar, peut-être par esprit d'hostilité contre la faction qui avait voulu la paix, leur suggérèrent d'aller à Carthage pour faire valoir leurs prétentions. Les bandes s'y 238. rendirent en effet, et demandèrent dans des langages divers, mais avec une égale arrogance, qu'on leur payât l'arriéré de la solde. Carthage, pour calmer leur fureur, les amusait de belles paroles, et, sous le prétexte que le trésor était vide, leur offrit une somme inférieure à celle qui était due. Ces hommes redoutables patientèrent quelque peu; mais, en attendant, ils voyaient quelle était la richesse du pays le plus commerçant du globe, et combien leurs bras l'emporteraient facilement sur ses habitants industrieux. Ils se mutinent donc, et appellent à l'indépendance les villes africaines, toujours disposées à favoriser les ennemis de leurs tyrans, et d'autant plus irritées alors qu'ils avaient aggravé le poids des tributs; soixante-dix mille Africains s'unissent aux vingt mille auxiliaires et assiègent Carthage, qui se trouve isolée et à la merci de rebelles et d'étrangers. A l'intérieur, les factions se renvoient mutuellement les accusations; enfin, celle des Barca l'emporte, parce que l'imminence du péril rend nécessaire le bras d'Amilcar.

Ce général, ayant donc repris le commandement, gagne à Amilcar. prix d'argent les Numides, de sorte que les révoltés, privés de cavalerie, commencent à souffrir de la disette des vivres. Plus irrités que domptés, ils saisissent Giscon, envoyé pour traiter avec eux, et le mutilent avec sept cents Carthaginois ou gens qui tenaient pour eux; puis, après leur avoir coupé les oreilles et les mains et brisé les jarrets, ils les précipitent tous au fond d'un gouffre, jurant d'en faire autant à quiconque leur sera envoyé. Amilcar, pour user de représailles, jeta aux bêtes féroces tous les prisonniers, et, après avoir réclamé des secours de Rome et de Hiéron, il parvint, grâce à la supériorité de la discipline, à cerner les révoltés et à les affamer à tel point, qu'ils durent se dévorer les uns les autres. Dans une semblable extrémité, Spendius, Autarite et huit autres chefs viennent demander la paix à Amilcar, qui



feint d'y consentir, sous la condition qu'on lui livrera dix personnes à son choix. A peine le traité est-il signé : *Vous êtes des dix!* leur dit-il ; on s'empare d'eux, et il les fait expirer sur la croix. Il lui fut alors facile d'envelopper les quarante mille hommes privés de chefs et d'en faire un tel massacre que pas un n'échappa. Une autre bande, commandée par Mathos, fut prise aussi, et, pendant longtemps, les cris et l'agonie de ces malheureux servirent de divertissements dans les spectacles de Carthage (1).

Ces ennemis vaincus, il en restait un non moins redoutable, leur vainqueur ; n'ayant pu le perdre par une accusation,
237. les Carthaginois envoyèrent Amilcar faire la guerre aux Numides ; dans cette expédition, il soumit toute la côte d'Afrique jusqu'au grand Océan ; puis, il recruta dans ces contrées de nombreuses bandes d'Africains, de Numides, de Mauritains, et, comme il n'avait pas d'autre ressource pour les entretenir que la guerre et le butin, il les conduisit dans la riche Ibérie. Carthage fit semblant de ne pas s'en apercevoir ; elle espérait que la valeur des Lusitaniens et des Celtibères la débarrasserait du général et de sa dangereuse armée, ou, s'il était vainqueur, qu'il devrait, pour se maintenir, avoir recours à sa flotte et lui livrer dès lors le fruit de ses conquêtes.

On peut donc dire qu'Amilcar faisait la guerre pour son compte et en chef indépendant. Il partageait le butin en trois lots : un pour les soldats, un autre pour le trésor carthaginois ; avec le troisième, il achetait des amis dans sa patrie, afin d'empêcher que le parti d'Hannon, qui ne cessait de conseiller la paix, ne fût le maître à Carthage. Chacun de ses actes révélait chez lui la pensée d'une guerre plus importante que celle qu'il faisait ; car il ne pouvait supporter la honte d'avoir vu la Sicile abandonnée dans un moment de
228. désespoir intempestif, et la Sardaigne enlevée au sein de la paix à l'aide d'une autre rébellion de mercenaires. Il voulait se dédommager, en attendant, par des conquêtes en Espagne, où il trouva pour adversaires des Celtes, frères de ceux qu'il avait exterminés sous Carthage ; il les battit, et soumit la côte occidentale de la Péninsule. Mais les naturels du pays, qui défendaient leurs foyers avec le courage du désespoir, chassèrent contre les Carthaginois des bœufs attelés à

(1) POLYBE, liv. I, ch. LXXXV et suiv.

des chariots remplis de matières embrasées. Ce stratagème, qui causa la défaite et la mort d'Amilcar, délivra Rome d'un grand ennemi, et peut-être Carthage elle-même.

Les partisans d'Amilcar se reportèrent alors vers Asdrubal, son gendre, qui, appuyé par la bourgeoisie, fut au moment de donner un tyran à Carthage; mais, son projet ayant échoué, il passa en Espagne, où il se mit à la tête de l'armée d'Amilcar. Il gouverna à son gré, sut gagner les habitants par la politique et son affabilité plus que par la force, et fonda en face de l'Afrique la nouvelle Carthage (*Carthagène*). Peut-être avait-il l'idée d'en faire le siège d'une domination espagnole, une rivale de Carthage et de Rome; mais un esclave gaulois, qui avait gardé le ressentiment du massacre de ses compatriotes par les Barca et du meurtre de son maître, tué en trahison par Amilcar, avait résolu de lui donner la mort. Il s'approcha du général carthaginois, et le suivit avec une telle obstination, qu'il parvint à le poignarder au pied des autels; satisfait alors d'avoir accompli sa vengeance, il endura, le sourire sur les lèvres, les tourments qui lui furent infligés.

Asdrubal. 221.

L'armée, privée de son chef, mit à sa tête Annibal, fils d'Amilcar, jeune homme de vingt et un ans, qui, sorti à treize ans de Carthage, pouvait passer pour étranger à sa patrie. Son père l'avait élevé dans les rudes fatigues de la guerre espagnole et dans la haine de Rome, à laquelle il lui avait fait jurer une inimitié perpétuelle en le consacrant par le feu sur l'autel de Melkart; il ne pouvait léguer sa fureur implacable à un plus digne héritier. Personne ne réunissait plus d'aptitudes aux choses les plus diverses : il savait à la fois obéir et commander, se faire chérir des soldats et des capitaines, dresser le plan d'une expédition et l'exécuter; versé dans tout ce que l'on savait alors de tactique et de stratagèmes, le premier des fantassins comme le plus habile des cavaliers, il ne se distinguait en rien des autres dans les marches et dans les campements, mais se faisait remarquer dans la mêlée par ses armes et son cheval; infatigable, le premier à l'attaque, le dernier dans la retraite, il était sans pitié, sans foi, sans respect pour les serments et ce que les hommes regardent comme saint.

Annibal.

Il comprit que, pour délivrer Carthage de sa rivale, il fallait porter la guerre en Italie, mais, avant tout, se mettre en état de n'avoir rien à redouter des barbares du centre de



l'Espagne; en effet, il vainquit les Oclades, les Carpétans, les Vaccéens des deux Castilles, et se trouva bientôt sur l'Èbre,
220. où il eut pour la première fois les Romains en face de lui. Ceux-ci, jaloux des progrès des Carthaginois, étaient convenus avec eux, dès le temps d'Amilcar, de prendre l'Èbre
Sagonte. pour la limite de leurs possessions, Sagonte devant rester libre entre les deux puissances, comme naguère Cracovie entre la race allemande et les nations slaves. Sagonte, fondée par les Grecs de Zacynthe et les Italiens d'Ardée, était odieuse aux Espagnols, qui, pour ce motif, secondèrent avec ardeur Annibal lorsqu'il l'assiégea en violation des traités. Les Sagontins lui opposèrent la plus héroïque résistance, et, voyant enfin leur patrie perdue sans retour, ils se précipitèrent dans les flammes qui la dévoraient.

Rome délibérait encore pour savoir si elle secourrait cette ville, quand elle apprit qu'elle avait succombé; elle envoya donc des ambassadeurs à Annibal pour se plaindre de cette infraction, et, comme il ne voulut pas leur donner audience, ils passèrent à Carthage, demandant qu'Annibal leur fût livré comme violateur du droit public. Le sénat carthaginois répondit que, même en le voulant, cela ne serait pas en son pouvoir, et il disait vrai; mais Q. Fabius, faisant un pli avec un pan de sa toge, le montra et dit : *Ici je porte la paix et la guerre, choisissez!* Les Carthaginois répondirent tout d'une voix : *Choisis toi-même;* et lui, secouant sa toge, s'écria : *La guerre!*

Ainsi fut déclarée la guerre que Tite Live appelle *maxime memorabile omnium,* et que la postérité regarde encore comme l'une des plus importantes parmi toutes celles qui ont ensanglanté le monde. Il ne s'agissait plus pour Rome de combattre les brigands de l'Istrie et de l'Illyrie, ou même les Gaulois, terribles sans doute, mais indisciplinés; elle devait lutter avec une nation qui, depuis vingt-trois ans, était victorieuse en Espagne, enorgueillie d'avoir triomphé récemment de villes belliqueuses, et dont l'armée aguerrie était commandée par un général d'une haute habileté. Dans cette guerre, toute de passion, on combattit plus avec l'intrigue et les machinations qu'avec les armes; les chances en furent très variées, et la victoire même eut ses périls.

Rome, comprenant combien une défaite pouvait être fatale, fit de très grands préparatifs, arma ses citoyens et ses alliés, et adressa des supplications aux dieux. Les peuples

d'Espagne, dont elle fit demander l'amitié, lui répondirent de s'adresser à des gens à qui l'exemple de Sagonte n'eût pas appris avec quelle vaillance elle protégeait ses alliés; alors elle se tourna du côté des Gaulois, en les priant de ne pas accorder le passage aux Carthaginois. Les Gaulois se réunirent en armes pour en délibérer, et répondirent en riant que Carthage n'avait pas mérité qu'ils lui fissent du mal, ni Rome du bien, qu'ils savaient seulement que cette dernière avait cherché à repousser leurs frères de l'Italie.

Annibal, riche des dépouilles de Sagonte, ayant laissé seize mille soldats à son frère Asdrubal pour garder l'Espagne, se mit en route pour l'Italie. Les Romains l'attendaient par mer; il résolut au contraire de venir par les Pyrénées et les Alpes : entreprise effrayante et sans exemple, mais depuis l'expédition d'Alexandre dans les Indes, rien ne paraissait impossible aux guerriers. De même que ce dernier avait marché sur les traces de Bacchus, Annibal se proposait de suivre celles d'Hercule, qui, disait-on, avait passé de l'Ibérie en Italie; il voulait donc traverser des pays barbares, en gagnant les chefs, et se frayer un chemin nouveau, exploit que les anciens mettaient au-dessus de tout.

Passage des Alpes 15 juin 218.

Il fit courir le bruit que le dieu de sa patrie lui était apparu en songe, dans le temple de Gadès, lui avait promis la victoire et montré le chemin dans les sinuosités d'un serpent. C'était la part du vulgaire : il expédiait cependant des émissaires chez les Boïens et les Insubres, pour les exciter contre cette Rome qui se préparait à les assujétir au moyen des colonies de Crémone et de Plaisance. Parvenu au sommet des Pyrénées, il calma les inquiétudes des Gaulois du versant septentrional en faisant avec eux un traité mémorable pour sa singularité; il fut stipulé, en effet, que tout différend entre les Carthaginois et les indigènes serait soumis à la décision des femmes gauloises (1).

Après avoir effectué le passage du Rhône et de la Durance,

(1) PLUTARQUE, *De la Vertu des femmes*. Quelque chose de semblable est raconté par PAUSANIAS, *Élide*, 16. « Les Éléens, dit-il, se croyant lésés par les Pisans, et ayant en vain demandé satisfaction à Démophon, tyran de Pise, ils convinrent, après sa mort, avec les habitants de cette ville, de remettre la décision du différend à seize femmes, choisies dans chacune des seize villes des Éléens. Leur jugement fut si satisfaisant, que l'on établit un collège perpétuel de seize matrones pour présider les jeux et décerner les prix. »



il commença, vers les premiers jours d'octobre, à franchir les Alpes, couvertes de neiges, semées de périls et défendues (1); néanmoins, nous ne croyons pas Tite Live qui, pour rendre son récit dramatique, blesse la vraisemblance des faits et met en défaut la prudence du grand capitaine. Ces Alpes, que Cornelius Nepos nous présente comme inaccessibles, et telles qu'un homme, libre de tous ses mouvement, pouvait à peine les traverser, avaient été souvent franchies par les Gaulois pour venir saccager l'Italie ou s'y établir; naguère encore, plusieurs d'entre eux avaient suivi cette voie afin de s'unir à leurs frères établis sur les rives du Pô. Le récit même de cette expédition nous les montre couvertes de population, et certes les Gaulois servirent de guides à Annibal qui, sans cette aide, ne se serait point aventuré dans des passages inconnus. Cependant, sa marche fut si désastreuse que, de cinquante mille hommes de pied et de vingt mille chevaux, avec lesquels, cinq mois auparavant, il était parti de Carthagène, il ne lui restait plus que vingt mille fantassins et six mille chevaux (2); mais il lui restait son courage et les bonnes dispositions des Gaulois en sa faveur. Enfin, après cinq mois de marche, il entre, et peut-être par le petit Saint-Bernard, dans le pays des Taurins et descend vers le Pô, où les Gaulois avaient dispersé les colonies de Plaisance et de Crémone, et défait le consul Manlius dans la forêt de Mutina (*Modène*).

La première pensée de Rome avait été de diriger une armée sur l'Afrique, une autre sur l'Espagne, et une troisième sur la Gaule. La seconde inquiéta la marche des Carthagi-

(1) « Là, pour rendre praticable une roche qui seule présentait un passage possible, les soldats furent obligés de la tailler; ils abattirent tout autour des arbres énormes qu'ils dépouillèrent de leurs branches et qu'ils entassèrent en forme de bûcher; puis ils y mirent le feu, sous un vent très propre à exciter la flamme, et versèrent sur la pierre brûlante du vinaigre pour la dissoudre. La pierre étant ainsi calcinée, ils l'ouvrirent avec le fer. » TITE LIVE, XXI, 37. C'est ce qui a fait dire à Juvénal, en parlant d'Annibal : *Diducit scopulos et montem rumpit aceto* (Sat., X, 152). Encore aujourd'hui, dans les fameuses mines du Hartz, on fend les blocs de rochers en y allumant de grands feux, et quand la pierre est bien échauffée, on y jette de l'eau. Cette opération devait être commune avant l'usage de la poudre.

(2) On pourrait former toute une bibliothèque des ouvrages écrits au sujet de la marche d'Annibal d'Espagne en Italie : preuve que les données sont aussi arbitraires que les conséquences sont inutiles. Sans entamer la discussion sur ce point, nous renvoyons à POLYBE, liv. III, 42-56.

nois; mais lorsqu'elle les vit gravir les Alpes, elle accourut pour défendre l'Italie, où l'arrivée inattendue d'Annibal retint le corps d'armée destiné pour l'Afrique. Scipion affronta Annibal au Tessin, et fut vaincu; Sempronius voulut l'arrêter à la Trébia, et fut vaincu. Les plaines de la vallée du Pô offraient le terrain le plus favorable aux mouvements de l'excellente cavalerie numide, et les Gaulois enrôlés par les Romains passaient dans les rangs d'Annibal, qui se trouvait à la tête de quatre-vingt-dix mille guerriers.

Victoires du Tessin et de la Trébia.

Il n'avait pas cependant trop sujet de se réjouir. Les Gaulois, délivrés du voisinage menaçant des colonies, se souciaient peu de risquer leur propre indépendance pour des étrangers, dont le nombre était trop petit pour assurer leur liberté, et trop grand pour ne pas être une occasion de gêne et de dépenses. L'armée même d'Annibal était composée d'étrangers de toutes nations qui, audacieux et indociles dans l'inaction, arrogants dans la victoire, prétendaient imposer à leur général l'heure et le lieu du combat; refrénés par un bras vigoureux, ils conspiraient contre Annibal, qui, pour tromper leur desseins, se voyait obligé de changer sans cesse d'habillements. Quoi qu'il en soit, aussitôt que la saison le permit, il se dirigea vers Aretium par la route la moins fréquentée; il perdit dans cette marche sept éléphants et un assez grand nombre d'hommes et de chevaux, ce qui ne l'empêcha pas de vaincre de nouveau les Romains, commandés par Flaminius, au lac de Trasimène.

Victoire de Trasimène.

Les villes que Rome avait subjuguées, et dont elle blessait le patriotisme par ses colonies et ses magistrats, favorisaient le prétendu libérateur; le cri de l'indépendance retentissait des Alpes au Pélore. Rome était dans l'épouvante. Fabius Maximus, élu dictateur, met la ville en état de défense, fait couper les ponts, persuadé qu'il s'agit désormais non de protéger toute l'Italie, mais de garantir la capitale. Il a le courage de temporiser et de se résigner à l'accusation universelle d'impéritie et de lenteur, tandis qu'Annibal passe, sous ses yeux, dans l'Italie méridionale et dans l'Ombrie jusqu'à Spolète, et qu'il dévaste les campagnes florissantes de Falerne, de Massique, de Sinuesse.

Fabius Cunctator.

Le résultat démontra toute la prudence de ces temporisations. Annibal, en effet, forcé par le manque de vivres, songeait à se retirer dans la Gaule, quand le consul Varron, se laissant entraîner, malgré les conseils de Fabius et de son

Victoire de Cannes.

216. collègue Paul Émile, à un excès de confiance, lui offrit le combat à Cannes sur l'Aufide. Grande fut la joie d'Annibal; il rangea donc en bataille ses Africains, revêtus des armes gagnées à la Trébie et sur les bords du lac Trasimène, ses Gaulois aux longues épées, ses Espagnols aux glaives aigus, ceux-ci nus jusqu'à la ceinture, ceux-là vêtus de blanc, tous portant des boucliers presque semblables. La lutte fut acharnée; mais le Carthaginois l'emporta. Environ soixante-dix mille Romains périrent; trois boisseaux et demi d'anneaux enlevés aux cadavres des chevaliers romains furent répandus dans le vestibule du sénat de Carthage. Paul Émile, en exhalant sa grande âme sur le champ de bataille, envoyait dire à Rome qu'elle fît ses préparatifs de défense avant que le vainqueur tombât sur elle. Annibal, en effet, marche en avant et arbore l'étendard de Carthage sur une hauteur d'où l'on découvrait la cité éternelle; puis, s'en éloignant, il établit ses quartiers d'hiver à Capoue.

Ici tous les écrivains répètent à l'envi les paroles de Maharbal, lieutenant du général carthaginois : *Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire* (1). Et toutefois, pouvait-il véritablement pousser la guerre? D'une part, il s'était écarté du nord de l'Italie, sa base d'opérations, de manière à ne pouvoir recruter son armée à l'aide des levées de la Gaule; il avait perdu la plupart de ses chevaux, si précieux pour les Africains et en général pour les soldats mercenaires qui, privés de patrie et de famille, mettent toute leur affection et leur espoir de salut dans cet unique bien; il ne possédait ni une place, ni une forteresse. Si les Italiens désertaient les drapeaux de Rome, c'était parce qu'ils étaient las de remplir ses légions; ils auraient donc été moins disposés encore à servir dans les rangs d'Annibal. Il n'avait, par conséquent, de secours à attendre que de Carthage, à laquelle il en demandait; mais il avait là, pour

Situation d'Annibal.

(1) C'est le sentiment de Tite Live, XXIII, 18, suivi par Saint-Évremond, Rollin et beaucoup d'autres. — MONTESQUIEU, *Grandeur des Romains*, ch. IV : « Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point assiégé Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême, mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa faiblesse. Une preuve qu'Annibal n'aurait pas réussi, c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer partout des secours. »

le traverser, Hannon, chef de la faction opposée à celle des Barca.

Cet Hannon était véritablement un rusé diplomate, qui eût fait honneur à l'école moderne. Lorsque Asdrubal avait demandé qu'on lui donnât pour lieutenant en Espagne le jeune Annibal, son neveu, il avait dit : *Il réclame une chose juste, et je propose toutefois de la lui refuser;* alors il développa ce paradoxe en soutenant qu'il ne convenait pas d'habituer de si bonne heure un enfant à un commandement presque héréditaire; qu'il valait mieux en modérer la fougue par la soumission aux lois (1). Quand les ambassadeurs romains vinrent demander satisfaction au sujet de la prise de Sagonte, il parla hautement de droit et de justice, en insistant pour qu'on livrât Annibal. Il détournait actuellement de le secourir en disant : *Quel besoin en a-t-il après tant de victoires dont il nous entretient sans cesse? N'a-t-il pas tué deux cent mille Romains, fait cinquante mille prisonniers, soumis les Apuliens, les Bruttiens, les Lucaniens, les Campaniens, ainsi que Magon nous le raconte?*

Sa jalousie, pourtant, n'était pas le seul obstacle qui empêchait le prudent sénat de Carthage d'envoyer des secours à Annibal. Ce général, qui avait fait la guerre en Espagne, on peut dire pour son propre compte, et qui triomphait à cette heure de l'Italie avec la même indépendance, donnait de l'ombrage à sa patrie; les révolutions qu'il y excita plus tard, étant vaincu, indiquent ce qu'il eût fait vainqueur. Reconnaissant, toutefois, l'importance de la guerre qu'il faisait, on songeait à lui faire passer des secours; mais, au lieu de nouvelles recrues africaines, Annibal avait besoin de l'armée déjà aguerrie en Espagne. Dans ce pays résidaient la force et la puissance des Barca; Annibal tirait d'une seule mine trois cents livres d'argent par jour (2), et Asdrubal, son frère, y commandait des troupes déjà exercées, dont il réclamait l'envoi; les levées d'Afrique, disait-il, suffiraient pour tenir tête aux Romains sur les bords de l'Èbre. Asdrudal se mit en effet en marche; mais les Scipions, qui commandaient dans la Péninsule, lui barrèrent le chemin; ils arrêtèrent aussi Magon, qui était venu avec des troupes fraîches d'A-

(1) Tite Live, XXI, 1.

(2) *Ex quibus Bebulo puteus appellatur hodieque, qui* CCC *pondo Hannibali subministravit in dies.* Plin., *Hist. nat.*, XXXIII, 6 ou 31.



215. frique, et les victoire d'Ibéra, d'Illiturgi, de Munda, préservèrent l'Italie d'une nouvelle invasion.

Annibal, cependant, ne restait pas oisif dans Capoue : d'un côté, il amenait Hiéronyme, qui avait succédé à Hiéron II, comme roi de Syracuse, à se ranger du côté des Carthaginois ; de l'autre, il négociait avec Philippe, roi de Macédoine, pour que ce prince fît la guerre aux Romains ; il concluait avec lui un traité (1) dans lequel, chose remarquable, il stipula

(1) « Traité que le général Annibal, Magon, Myrkal et Barmokal, tous les sénateurs qui sont avec eux, et tous les Carthaginois qui se trouvent dans leur armée, ont juré avec Xénophane, fils de Cléomaque d'Athènes, envoyé en qualité d'ambassadeur par le roi Philippe, fils de Démétrius, pour lui, les Macédoniens et leurs alliés.

« Et ils l'ont juré en présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon; du génie de Carthage, d'Hercule et d'Iolaüs ; de Mars, de Triton, de Neptune et des dieux qui combattent avec eux ; en présence du soleil, de la lune, de la terre, des fleuves, des prés, des eaux ; en présence de tous les dieux qui protègent Carthage, et de tous ceux qui protègent la Macédoine et le reste de la Grèce, et de tous les dieux présidant à la guerre qui sont témoins de ce serment.

« Le général Annibal, tous les sénateurs de Carthage qui sont près de lui, et tous les Carthaginois qui sont dans son armée, ont dit : Du consentement des nôtres et des vôtres, nous nous obligeons à jurer cette alliance d'amitié et de paix, comme amis, alliés et frères.

« Le roi Philippe, les Macédoniens et les autres Grecs, leurs alliés, prêteront assistance et secours aux Carthaginois, au général Annibal, à tous ceux qui l'accompagnent, aux sujets de Carthage qui reconnaissent les mêmes lois, aux habitants d'Utique, aux cités et peuples soumis aux Carthaginois, à l'armée, aux alliés, à toutes les cités et à tous les peuples avec lesquels nous sommes liés d'amitié en Italie, dans la Celtique et dans la Ligurie, ou avec lesquels nous pourrions encore former dans ces pays des relations amicales et des alliances.

« Il sera aussi accordé assistance et paix au roi Philippe et aux autres Grecs alliés par les Carthaginois, par les habitants d'Utique, de toutes les cités et de tous les pays soumis à Carthage, leurs alliés et généraux, et par les cités et peuples qui, en Italie, dans la Celtique et la Ligurie, sont ou désireront devenir nos alliés.

« Nous ne nous surprendrons point ni ne nous tendrons de piéges, de part ni d'autre. Vous serez les ennemis des ennemis de Carthage, à l'exception des rois, des cités et des peuples avec lesquels vous auriez contracté alliance. Et nous serons également les ennemis du roi Philippe, à l'exception des rois, des cités ou peuples avec lesquels nous aurions fait alliance. Vous serez aussi nos alliés dans la guerre contre les Romains, jusqu'à ce que les dieux l'aient heureusement terminée. Vous viendrez à notre secours quand il en sera besoin, et selon que nous en conviendrons. Si les dieux favorisent et vous et nous dans la guerre contre les Romains, et que ceux-ci viennent à demander la paix, nous la ferons de manière que vous y soyez compris, et il ne leur sera point permis de vous faire la guerre. Corcyre, Apollonie, Épidamne, Pharos, Dimale, le pays des Parthéniens

lui-même au nom de son armée, et s'occupa moins des intérêts de Carthage que de ceux d'Utique, sa rivale. Qui peut savoir ce que méditait ce chef aventureux?

Mais son plus grand obstacle était l'indomptable persévérance des Romains. Frappés d'abord de stupeur, ils avaient même songé à abandonner une patrie fondée sous des auspices funestes; déjà une troupe de jeunes gens des plus nobles familles s'étaient réunis pour se transporter ailleurs, quand le jeune Scipion les détourna d'un tel projet. Tous les moyens parurent bons alors pour ramener la confiance. Il se trouva qu'un certain Martius, auteur d'un recueil de vers prophétiques, dans le genre de ceux de Nostradamus, avait prédit la vérité au sujet de la bataille de Cannes; or, il ajoutait qu'il fallait, pour conquérir la paix, instituer des jeux annuels en l'honneur d'Apollon. Ses réponses étaient si obscures, qu'on mit un jour entier pour les comprendre; enfin, on se hâta de suivre son conseil. On fit ensuite la cérémonie du *lectisternium*, un printemps sacré fut promis (1), et l'on fit revivre toutes les superstitions étrusques; on alla même jusqu'à enterrer vivants dans le Forum deux Grecs et deux Gaulois, comme dans les circonstances les plus désespérées.

Si Annibal se réjouit à ces signes d'abattement, il dut perdre beaucoup de sa confiance quand on répondit à son ambassadeur, venu pour traiter de la paix et de la rançon des prisonniers, que Rome n'avait pas besoin des soldats qui se laissaient prendre vivants, et qu'il sortît dans la nuit du territoire romain; puis, on mit en vente le terrain sur lequel

et des Atintanes ne pourront tomber sous la domination romaine. Ils rendront aussi à Démétrius de Pharos tous les hommes de sa nation qui se trouvent sur leur territoire. Mais si les Romains venait à attaquer l'un de nous, nous nous assisterions mutuellement selon l'exigence du cas; il en serait de même si d'autres nous faisaient la guerrre, sauf toujours les rois, cités et peuples avec lesquels nous avons contracté alliance. Et si nous jugions à propos de retrancher ou d'ajouter quoi que ce soit à ce traité, il nous sera libre de le faire d'un commun accord. » POLYBE, VII, 3. Ce traité forme le IXe chapitre de l'édition Firmin-Didot.

(1) *Lectisternium, Ver sacrum.* TITE LIVE, XXII, 10; XXVII, 37; XXXIV, 44. — Le *lectisterne* était une cérémonie dans laquelle on dressait des lits pour les dieux (*lecti sternebantur*). Leurs statues, enlevées des piédestaux, y étaient couchées près d'autels chargés de mets. — Le *Ver sacrum* était un vœu particulier aux peuples d'Italie. *Vocebant quæcumque proximo vere nata essent apud se animalia immolaturos. Sed quum crudele videretur pueros ac puellos innocentes interficere, perductos in adultam ætatem velabant, atque ita extra fines suos exigebant.* PAULUS *ex Festo.*



était assis son camp, et les enchères furent poussées avec autant de chaleur que si l'ennemi n'eût pas été en Italie. En effet, les forces de Rome se multipliaient dans les revers, comme il advint de Venise lors des défaites qui suivirent la ligue de Cambrai : l'argent fut versé à l'envi par les citoyens dans le trésor public; tous les jeunes gens au-dessus de dix-sept ans s'enrôlèrent; huit mille esclaves volontaires furent équipés avec les armes enlevées autrefois à l'ennemi; Naples offrit quarante patères d'or, dont la plus légère seulement fut acceptée; Hiéron de Syracuse envoya une Victoire d'or du poids de trois cent vingt livres, trois cents muids de blé, deux cents d'orge et mille hommes armés de frondes qui furent accueillis. Enfin, la direction des affaires fut confiée de nouveau à la prudence courageuse de Fabius Maximus, qui les rétablit en temporisant toujours (1).

L'oisiveté, la mollesse et l'indiscipline affaiblissaient dans Capoue l'armée d'Annibal, qui déclinait à mesure que Rome se relevait. Claudius Marcellus parvint à le vaincre près de Nola, et ranima la confiance chez les guerriers romains. Le roi de Macédoine, Philippe, venu pour ravager l'Italie, fut défait et se rembarqua promptement pour remédier aux embarras que Rome lui suscitait dans ses États; elle expédiait d'un autre côté Marcellus pour châtier Syracuse.

Prise de Syracuse. 212.

Cette cité, après la mort d'Hiéron II, était tombée sous la tyrannie d'Hiéronyme, son petit-fils, dont elle se délivra par un assassinat. De grands troubles suivirent, durant lesquels certains démagogues excitèrent le peuple contre Rome, au nom de l'indépendance. Appius Claudius et Marcellus vinrent donc assiéger la ville, le premier par terre, l'autre par mer. En vain le grand Archimède fit pour la défense de sa patrie l'usage le plus saint qu'un homme puisse faire de ses connaissances, et repoussa l'ennemi par des machines puissantes et meurtrières, en même temps qu'il embrasait ses vaisseaux à l'aide de miroirs. Marcellus la prit, la livra au pillage et aux flammes, et Archimède lui-même, qui, absorbé dans ses méditations studieuses, ne s'était pas même aperçu du tumulte de l'assaut, fut tué par un soldat. On trouva dans Syracuse plus de richesses que, plus tard, dans Carthage elle-même, et Rome s'embellit des statues et des colonnes de la ville détruite. Les Syracusains vinrent se

(1) *Unus homo nobis cunctando restituit rem.* Ennius.

plaindre de ce que l'on eût puni sur eux la foi trahie par leurs tyrans, et demandèrent, après avoir tant souffert, d'être au moins indemnisés par la restitution des dépouilles enlevées. Manlius Torquatus, appuyant leur réclamation, s'écriait : *Que dirait Hiéron, s'il revenait à la vie, lui qui fut pour nous un allié si fidèle, en voyant sa cité en ruines et Rome parée de ses dépouilles?* Le sénat répondit qu'il déplorait leur malheur, mais que Marcellus avait agi conformément au droit de la guerre (1), et la Sicile fut réduite à la triste condition de province.

Les Romains s'avancèrent alors contre Capoue; Annibal, après avoir fait des prodiges pour la sauver, atteignit, après une retraite merveilleuse et chargé de butin, la Daunie et la Lucanie, dans le voisinage du détroit. N'ayant plus désormais d'espoir de salut, les voluptueux citoyens de Capoue, après un banquet splendide, firent circuler autour de la la table la coupe empoisonnée qui devait les soustraire à la vengeance des Romains; puis les uns se retirèrent dans leur demeure, et les autres continuèrent leur funèbre orgie jusqu'à ce qu'ils tombassent morts successivement. Les survivants furent immolés judiciairement; car un incendie ayant éclaté à Rome peu de temps après, on l'imputa aux Capouans qui, appliqués à la torture, s'en avouèrent les auteurs et subirent le dernier supplice. Prise de Capoue. 211.

Il ne restait donc plus d'espérance à Annibal que dans l'armée de son frère Asdrubal; mais celui-ci était retenu par la guerre non moins vive, quoique moins célèbre, qui se faisait en Espagne. Les deux frères Cneius et Publius Cornelius Scipion avait trouvé la Péninsule irritée contre les Carthaginois par suite de la dureté avec laquelle ils levaient les tributs et les troupes; le peuple même s'était soulevé dans certaines contrées, massacrant jusqu'à quinze mille soldats ennemis. Cet état de chose facilita les victoires remportées par les Scipions, qui parvinrent même à recouvrer Sagonte; 212. mais ils furent défaits à leur tour et périrent tous deux. Cet évènement produisit à Rome une telle impression, que personne n'osait demander le commandement d'Espagne; mais Publius Cornelius Scipion, âgé de vingt-quatre ans seulement, se présenta pour venger son oncle et son père. Ce jeune homme, qui plus tard devait recevoir le surnom d'A- Armée d'Espagne. P. Cornelius Scipion.

(1) Tite Live, 25, 26.

fricain, tempérait par l'amabilité, fruit de l'éducation grecque, l'héroïsme des anciens patriciens. Il était avec la noblesse, mais il flattait le peuple pour en tirer parti. Il savait, selon l'avantage qu'il en attendait, se prévaloir ou se moquer des lois, de la religion ou des traités ; c'était enfin un de ces hommes dont la popularité et l'exemple peuvent amener l'asservissement d'une cité libre.

Il ranima le courage ébranlé des légions, et, leur assurant que Neptune lui ordonnait d'aller, à travers les forces cartha-
210. ginoises, assiéger Carthagène, l'arsenal et le grenier de l'ennemi, il l'assiégea et la prit d'assaut. Scipion y mit à exécution la loi qui prescrivait aux Romains, quand ils pénétraient dans une ville, de passer tout au fil de l'épée, hommes et animaux utiles, jusqu'aux chiens mêmes (1). Il renvoya avec les procédés les plus affables les otages espagnols qu'il y trouva, et préserva les femmes de toute insulte; ce qui lui concilia les habitants du pays.

Asdrubal en Italie. 208.

Il ne put empêcher toutefois Asdrubal de conduire une armée en Italie. Ce général, que Diodore appelle le plus grand après Annibal, traversa dans une marche rapide les Pyrénées et les Alpes; déjà Annibal se réjouissait de sa prochaine arrivée, lorsque sa tête lui fut jetée dans son camp. Il avait été défait et tué près de Sena (*Sienne*).

C'est ainsi que les magnanimes descendants de Romulus traitaient le frère d'Annibal; or, ce *barbare* ayant reçu le cadavre de Sempronius Gracchus, vaincu par Magon, au lieu de le faire mettre en morceaux, comme le lui conseillaient les siens, l'avait honoré de magnifiques obsèques et renvoyé ensuite au camp des Romains.

Il ne lui restait plus qu'à se tenir sur la défensive en se faisant un rempart des Abruzzes, barrière infranchissable quand elle est gardée par des hommes. La prudence déployée par Annibal dans les revers fut si admirable, qu'il parvint à imposer aux Romains au point qu'ils n'osèrent l'attaquer, malgré le mauvais état et le désordre de ses troupes. Son armée composée de mercenaires, gens de tous pays, différant entre eux de langage, de religion, de mœurs, ne perdit rien de son respect envers lui, au contraire de ce qui arrive souvent quand la fortune vient à changer; rejetée à l'extrémité de l'Italie que naguère elle parcourait victorieuse, manquant

(1) POLYBE, liv. X, 15.

de paie et souvent de vivres, elle ne se mutina point contre son général. Carthage tenta de nouveau de lui faire passer des secours, en faisant débarquer à Gênes son frère Magon 205. à la tête de quatorze mille hommes; celui-ci fit en sorte d'attirer dans ses rangs les Ligures, et, ses forces augmentées, il pénétra dans la Gaule, où il se maintint longtemps; mais, vaincu à la fin, il fut rappelé. Les Carthaginois envoyèrent aussi Imilcon en Sicile; mais la guerre se traînait partout avec lenteur, comme il arrive alors que, d'un côté ou de l'autre, on n'ose tenter un coup hardi; c'est Scipion qui devait le frapper.

Le départ d'Asdrubal lui avait facilité la conquête de toute l'Espagne carthaginoise jusqu'à Cadix, et recommandé par la victoire, toujours fidèle à ses drapeaux, il fut élu consul avant l'âge; il songea alors à effectuer le projet qui lui paraissait pouvoir seul mettre fin à la guerre, une descente en Afrique. Dans ce but, il avait conclu une alliance avec Syphax, roi de Numidie; mais les vieux généraux de Rome, soit par envie ou prudence, s'opposaient à cette expédition, et ce ne fut qu'avec peine qu'il obtint trente galères (1). La mauvaise volonté du sénat fut suppléée par l'ardeur des Italiens, qui désiraient s'affranchir des dévastations continuelles des bandes d'Annibal, dont ils n'avaient plus à attendre la liberté promise. Les Étrusques tirèrent de leurs arsenaux des armes et des agrès, débris très riche encore de leur ancienne splendeur. Populonie fournit le fer, Tarquinies les toiles, Aretium trente mille boucliers, casques, javelots, cinquante mille piques longues et tout ce qui était nécessaire en haches, madriers, fascines, vases pour l'eau, et ustensiles divers; les habitants de Clusium, de Pérouse et de Ruselles fournirent les sapins; de sorte que Scipion, tout en semblant plongé dans la mollesse et les plaisirs, réunit en Sicile un armement redoutable et débarqua en Afrique.

Il est tout à fait étonnant que Carthage ne lui ait opposé aucune flotte durant le trajet. Scipion trouva Syphax passé du côté des Carthaginois à l'instigation de Sophonisbe, fille d'Annibal Giscon, qui employait sa beauté à susciter des ennemis à Rome. Après l'avoir dépossédé, il rétablit sur le trône Massinissa, guerrier plein de courage qui, à quatre-vingts ans passés, restait à cheval une journée entière. Dési-

Scipion en Afrique. 204.

(1) Appien les réduit à dix seulement, fournies encore à l'aide de contributions volontaires. Χρήματα κὐο ἔδωκαν πλὴν εἴ τις ἤθελοι τῷ Σκιπίωνι κατὰ φιλίαν συμφέρειν. VIII, 7.

reux de se venger de ceux qui lui avaient ravi le royaume qu'il venait de recouvrer, ce prince contribua beaucoup à la victoire que Scipion finit par remporter sur les Carthaginois; Syphax étant tombé entre ses mains, il lui ravit Sophonisbe, dont les charmes furent si puissants sur ce vieillard, qu'il l'épousa. Syphax, dans le courroux qu'il en ressentit, persuada au consul qu'elle n'aurait pas moins d'influence sur Massinissa qu'elle n'en avait eu sur lui, et le pousserait de même à trahir les Romains. Scipion exigea donc du roi numide qu'elle lui fût livrée; celui-ci, qui n'ose la refuser et ne veut pas la céder, monte à cheval, va la trouver, lui présente la coupe empoisonnée et s'éloigne. *Je vous remercie de ce don nuptial!* s'écria cette femme intrépide, et elle but le poison. Massinissa montra son cadavre aux Romains qui venaient la chercher, et Scipion mit sur la tête du Numide la couronne qu'il avait méritée par l'assassinat.

Sophonisbe.

Rappel d'Annibal.

Carthage, serrée de tous côtés, rappela de l'Italie Annibal et Magon. Avec combien de dépit Annibal ne quittait-il pas ce beau pays, proie si longtemps convoitée! Il l'avait parcouru durant seize ans, pillant et dévastant sur son passage, réduisant aux abois amis comme ennemis, exterminant les familles qui le trahissaient ou qu'il redoutait, ou celles dont il convoitait les richesses pour nourrir ses mercenaires. Au moment même de quitter l'Italie, feignant de vouloir inspecter les forteresses de ses alliés, il envoya ses commissaires chasser et piller les citoyens; ceux qui voulurent résister ces exactions furent en butte à des violences sanglantes. Il aurait voulu emmener en Afrique vingt mille Italiens environ qui combattaient sous ses drapeaux; tous refusèrent de le suivre à l'exception des hommes coupables de graves méfaits. Les récalcitrants furent alors donnés pour esclaves aux criminels; mais comme eux-mêmes rougissaient de se voir les geôliers de leurs frères, Annibal réunit à ces débris quatre mille chevaux et un grand nombre de bêtes de somme, puis il en fit un horrible massacre (1).

Telles étaient les traces qu'Annibal laissait après lui pour signaler son passage (2). A peine Carthage eut-elle reçu dans

(1) Cette boucherie est rapportée par Diodore dans ses fragments, liv. XXVIII, 3, et par Appien, à la fin du livre sur la guerre d'Annibal. Voy. aussi Tite Live, liv. XXX, ch. 20.

(2) Entre Catanzaro et Crotone on montre la Tour d'Annibal, où, suivant la tradition, il s'embarqua pour retourner en Afrique.

ses murs le grand général, qu'elle reprit toute son assurance; elle rompit la trêve jurée, maltraita des bâtiments romains poussés à la côte par la tempête, et fut au moment de faire un mauvais parti aux ambassadeurs venus pour demander une réparation. Annibal cependant n'avait pas hâte de vaincre; il répondait à ceux qui le pressaient de livrer bataille, qu'ils se mêlassent de ce qui les concernait; que c'était à lui de décider quand il fallait agir ou non. Dans une conférence avec Scipion, il lui offrit la cession de la Sicile, de la Sardaigne et de l'Espagne. Scipion refusa; on en vint aux mains à Zama, 202.
et, bien que les Celtes et les Ligures, qui composaient le tiers de l'armée punique, combattissent avec toute l'animosité de la race gauloise contre la nation romaine (1), Annibal fut vaincu.

Ce fut alors le tour de ceux qui voulaient négocier, et ils conclurent la paix aux conditions suivantes : Carthage conservait son territoire et son gouvernement, en livrant tous ses éléphants et ses vaisseaux, à l'exception des trirèmes; elle s'obligeait à payer en cinquante années dix mille talents, à n'entreprendre aucune guerre sans le consentement de Rome, à restituer à Massinissa tout ce que ses aïeux avaient possédé, et à donner cent otages. Paix avec Carthage. 201.

C'était là une de ces paix qui portent atteinte à la souveraineté d'un peuple. Carthage se vit ravir les cinq cents vaisseaux avec lesquels elle n'avait pas su empêcher le débarquement de Scipion; elle dut subir à ses portes le voisinage du turbulent Massinissa, sans cesse occupé de lui nuire, et renoncer au droit de lui déclarer la guerre. Quand l'ambassadeur carthaginois se rendit à Rome pour demander la sanction du traité, un sénateur lui demanda : *Quels dieux invoquerez-vous maintenant en témoignage, vous qui vous êtes parjurés envers tous?* — *Ceux*, répondit le Carthaginois, *qui nous en ont châtiés avec tant de rigueur*. Carthage se sentait bien abaissée!

Le dépit d'une telle humiliation mit au faîte du pouvoir Annibal, qui seul se trouva debout quand tous étaient abattus autour de lui. Six mille cinq cents mercenaires, accoutumés à vaincre et à vivre de butin avec lui en Espagne et en Italie, le rendaient maître absolu dans Carthage désarmée; il se fit Réformes d'Annibal.

(1) Τὸ τρίτον τῆς στρατιᾶς Κελτοὶ καὶ Λίγυες. « Le tiers de l'armée se composait de Celtes et de Ligures. » APPIEN.

Galli proprio atque insito in Romanos odio incenduntur. TITE LIVE, XXX, 33.

donc nommer suffète, et entreprit la réforme du gouvernement. Voyant que la *gérousie* s'était arrogé un pouvoir tyrannique sur les biens et sur les personnes, il rendit les magistratures annuelles, de perpétuelles qu'elles étaient. Il jetait la raillerie à ces marchands qui se désolaient d'avoir à payer aux Romains le premier à-compte du tribut imposé, plus qu'ils ne l'avaient fait lors de l'incendie de leur flotte; il améliora l'administration des finances, recouvra les anciennes créances, ordonna le retour au fisc de l'argent mal acquis, et prouva que la répression des concussionnaires peut rapporter plus qu'un nouvel impôt. Enfin, il mit à profit l'oisiveté de ses soldats en les employant à planter des oliviers, dans l'espoir que l'agriculture et le commerce aideraient à infuser un sang nouveau dans les veines épuisées de Carthage, dont il voulait faire le centre d'une grande coalition contre Rome.

CHAPITRE X.

GUERRES DE ROME EN EUROPE ET EN ASIE.

Rome se livrait dans sa force à toute la joie orgueilleuse d'une grande victoire. Si elle avait vu durant une longue guerre tout son territoire et celui de ses alliés dévastés par Annibal, elle venait d'assurer sa domination sur toute l'Italie, sur les mers, et sur des provinces florissantes. A l'intérieur, le sénat avait acquis la prépondérance, résultat naturel de la guerre, et il voulait la conserver par la guerre. La prudence des hommes d'État s'appliquait donc à diriger avec sagesse le bras des vaillants défenseurs de la patrie. L'art militaire était déchu dans tous les autres pays en passant aux mains des mercenaires, ou bien parce qu'il n'avait pour règle, ici que la fougue désordonnée de la multitude, là que le caprice des tyrans; mais il consistait pour Rome moins à gagner des batailles qu'à préparer peu à peu des victoires à l'aide d'une intervention pacifique, de manœuvres adroites, d'une constance artificieuse, soit pour empêcher, soit pour dissoudre toutes les coalitions que la jalousie ou l'amour de l'indépendance cherchaient à opposer à ses conquêtes.

Rome avait à combattre en Orient et en Occident des en-

nemis bien différents. L'Espagne formait, depuis l'année 206, deux provinces romaines, la Citérieure et l'Ultérieure. Courbée, mais non domptée, elle se soulevait contre sa dominatrice avec la constance de fer de ces caractères indomptables; s'étant insurgée, elle extermina le préteur Sempronius Tuditanus avec son armée. Espagne.

Magon avait laissé dans la Gaule Cisalpine un guerrier expérimenté, nommé Amilcar, qui préférait une vie agitée au milieu des ennemis de Rome à la tranquillité sans gloire dont il eût pu jouir à Carthage. Il sut tellement exciter les Cisalpins, Boïens, Insubriens, Cénomans et Ligures, qu'ils se liguèrent ensemble, brûlèrent la colonie de Plaisance et menacèrent Crémone; mais ils furent vaincus sous les murs de cette dernière ville par Lucius Furius, et Amilcar lui-même périt en combattant. Les chances de la guerre varièrent l'année suivante; puis Rome, résolue d'en finir, envahit à la fois d'un côté la Ligurie, de l'autre l'Insubrie; mais ce qui lui fut plus utile encore, elle gagna les avides Cénomans qui, dans le fort de la mêlée, passant du côté des Romains, causèrent l'entière déroute des Gaulois. Ce revers ne suffit pas pour dompter les Boïens et les Insubriens; ils livrèrent encore de rudes combats avant que Claudius Marcellus pût s'emparer de Côme et de vingt-huit places fortes, d'où il remporta un immense butin à Rome. Gaule. 200. 197.

Trois armées furent de nouveau envoyées contre eux dans le cours des années suivantes; unissant à la discipline tout l'acharnement d'une haine nationale, elles portaient partout le ravage. La désolation était telle, que quelques-uns des plus riches habitants venaient chercher un refuge près des Romains eux-mêmes, et souvent y trouvaient les traitements les plus atroces. Un jeune garçon, objet des honteuses amours de Quintus Flamininus, se plaignait d'avoir, pour le suivre, abandonné Rome la veille d'un combat de gladiateurs, spectacle qui le divertissait beaucoup. Tous deux étaient encore à table, faisant assaut d'excès et d'obscénités, quand on annonce à Flamininus qu'un chef des Boïens vient d'arriver avec sa famille. Il est introduit, accompagné des siens; il expose sa position, et réclame protection et hospitalité. Une pensée horrible traverse alors l'esprit de Flamininus, et se tournant vers son favori : *Tu m'as sacrifié*, dit-il, *le plaisir d'un combat de gladiateurs; je vais t'en récompenser en te donnant le spectacle de la mort de ces Gaulois.* A ces mots, il brandit son



épée et frappe le Gaulois, qui, invoquant en vain la foi divine et humaine, tombe massacré avec sa famille. Ce ne fut que huit ans après, sous la censure du sévère Caton, qu'il fut demandé compte à Flamininus de ce fait abominable.

Si le consul en agissait de cette façon, qu'on juge de ce que devait faire la soldatesque, et qu'on dise à laquelle des deux nations convenait le nom de barbare. Scipion Nasica
191. tua dans un jour vingt mille Boïens et en prit trois mille; lorsqu'il demanda au sénat les honneurs du triomphe, il se vanta de n'avoir laissé de vivants dans le pays que les enfants et les vieillards, et fit marcher derrière son char les plus nobles prisonniers gaulois confondus avec les chevaux, lui qui avait été récompensé pour sa vertu. En même temps, il déposa dans le trésor de la république mille quatre cent soixante-dix colliers en or, deux cent quarante-cinq livres du même métal, deux mille trois cent quarante livres d'argent en barres et en vases de fabrique gauloise, enfin deux cent trente mille pièces d'argent monnayé. Envoyé ensuite dans la Gaule Cisalpine pour achever son ouvrage, il occupa à main armée le territoire confisqué; mais les enseignes romaines inspiraient une telle horreur, que les faibles débris de cent douze tribus boïennes préférèrent émigrer et se transportèrent au confluent du Danube et de la Save. Le nom des Boïens, des Lingons, des Anamans, fut alors effacé du sol italien. Les colonies de Plaisance, de Crémone et de Mutina se repeuplèrent, et deux nouvelles colonies furent établies à Parme et à Bologne. Les Insubriens se soumirent au joug, et les Cénomans reçurent le prix de leur perfidie; les Vénètes cédèrent aussi; les Ligures résistèrent longtemps encore au brigandage romain, mais enfin ils succombèrent à la force.

187. Les Gaulois avaient occupé la haute Italie durant quatre cents ans depuis le temps de Bellovèse. Le pays forma dès lors la province de la Gaule Cisalpine, ou *Gallia togata*, et Rome déclara que la nature avait placé les Alpes entre les Italiens et les Gaulois : malheur donc à ces derniers, s'ils osaient jamais les repasser!

L'oppression souleva encore quelquefois les Gaulois cisalpins, notamment les Salasses aux sources du Pô. Ils mirent
143. en déroute Appius Claudius Pulcher qui, cependant au moyen de cérémonies sacrées, ranima le courage des soldats et répara son échec. Quand il demanda le triomphe, il lui fut

refusé, et comme il voulait, malgré ce refus, faire son entrée triomphale, un tribun du peuple lui barra le passage du Capitole. Mais sa fille, qui était vestale, monta sur son char avec lui, et personne ne s'opposa plus à sa marche; on loua sa fille de cette action, et lui fut maudit.

Quant à l'Orient, nous avons vu se grouper par ligues les petits et turbulents États de la Grèce, comme aussi les grandes puissances de l'Asie. La Macédoine et la Syrie s'allièrent contre l'Égypte, qui se rapprocha des Romains, dont l'amitié était ambitionnée par le roi de Perse, par Rhodes et la ligue étolienne. Aussi pauvres de forces que riches de prétentions, les Étoliens se plaçaient au niveau de Rome; les Rhodiens se flattaient de tenir la balance entre celle-ci et la Macédoine. Partout une immense corruption se cachait sous l'apparence de l'urbanité, des lettres et des arts; un gouvernement immoral autant qu'inique était sorti de guerres meurtrières. Mais les États, afin de pouvoir se montrer iniques en toute sûreté, ont besoin d'être forts; ceux-ci, au contraire, étaient petits et indépendants, ou bien les grands, composés d'éléments hétérogènes, tendaient toujours à se décomposer, et ne se soutenaient qu'à l'aide de troupes européennes, énervées par les molles délices de l'Asie. Orient.

Philippe III, roi de Macédoine, avait dicté aux alliés la paix à Naupacte, afin de se préparer à la guerre et d'équiper une flotte contre Rhodes et le roi de Pergame, dans l'intention de protéger la Thrace, qui seule offrait un passage pour entrer dans la Macédoine. Il aurait pu, quand les Achéens réclamèrent son secours contre la ligue étolienne, se mettre à la tête de la Grèce et réunir les deux ligues contre les Romains. Les vingt-huit États grecs, en se plaçant sous l'autorité militaire de la Macédoine, auraient pu résister aux armes de Rome, mais ces États voyaient avec jalousie leur ancienne dominatrice. Philippe lui-même, bien que politique délié et d'un naturel doux, avait été corrompu par les flatteurs, et, au lieu de se concilier les deux partis, il se les aliéna par d'ignobles forfaits. Il déshonora la famille d'Aratus, puis empoisonna ce général lorsqu'il était pour la dix-septième fois préteur des Achéens; enfin, il essaya de faire assassiner Philopœmen, et prit Ithome par trahison; ce qui détermina les Étoliens et les Spartiates à implorer contre lui le secours des Romains. Macédoine. Mort d'Aratus. 213.

Rome avait là un de ces prétextes, comme elle en cherchait toujours, pour offrir sa protection aux faibles afin d'avoir un motif de combattre les forts quand elle y trouvait son avantage. Quand le peuple romain, après seize années de luttes sanglantes, entendit qu'on lui proposait une nouvelle expédition contre Philippe de Macédoine, il se montra mal disposé, et trente-cinq tribus la repoussèrent. Mais il importait au sénat de conserver par la guerre le pouvoir dictatorial qu'il avait acquis par la guerre; il lui convenait que les fils indociles de ces anciens plébéiens, qui gardaient mémoire de l'Aventin et du mont Sacré, périssent en combattant et fissent place aux Latins, aux Italiens, à des affranchis, population nouvelle et plus facile à manier. Le sénat l'emporta donc, fit commencer les hostilités, et voulut, fidèle à son système, attaquer l'ennemi au cœur de ses États; mais les montagnes escarpées qui abritaient la Macédoine, défendues par les fantassins de l'Épire et la cavalerie thessalienne, firent payer cher cette tentative.

T. Q. Flamininus.

Titus Quintus Flamininus vit mieux le parti qu'il fallait suivre; c'était un de ces hommes de guerre que l'exercice des armes initie aux stratagèmes politiques : lion ou renard selon le besoin, il employait les peuples et les individus pour arriver à ses fins. Ses prédécesseurs avaient l'habitude de passer presque toute l'année de leur consulat à jouir des honneurs civils; puis, lorsque leurs fonctions étaient près d'expirer, ils commençaient la guerre avec l'intention d'être prorogés dans le commandement, afin de pouvoir la terminer. Flamininus, au contraire, délaissant les prérogatives de la cité, partit aussitôt pour combattre après avoir choisi un grand nombre de soldats formés au métier des armes, sous Scipion, contre Annibal et Asdrubal.

Convaincu que l'arsenal, le grenier, le trésor de Philippe était la Grèce même, il reconnut qu'il fallait diriger l'attaque sur elle, non pas à main armée toutefois; mais, comme le général Bonaparte s'écriant de Cherasco : *Peuples d'Italie, nous venons briser vos chaînes; nos ennemis sont vos tyrans!* Flamininus commença par promettre la liberté. Il se dit envoyé par une république pour rétablir dans toute la Grèce les républiques; évoquant les souvenirs de l'ancien héroïsme, il invitait les Grecs à se montrer tels qu'ils avaient été. Les Grecs le croyaient; il riait de leur simplicité et la mettait à profit. Comme il s'avançait vers Thèbes avec l'intention de

s'en emparer, les principaux citoyens viennent à sa rencontre; Flamininus les accueille avec de grandes démonstrations, les embrasse, et, tout en discourant familièrement, poursuit sa route et pénètre avec eux dans la ville, où il supprime la liberté, si mal gardée par les Béotiens.

Un traître lui ouvre le passage pour entrer en Macédoine, et il a bientôt enlevé l'Épire à Philippe, à qui les Achéens refusent une assistance que lui-même n'a pas voulu leur prêter. La Phocide, l'Eubée, la Béotie, se détachent de l'alliance de Philippe; les grandes cités de la Thessalie, irritées de ce que, pour défendre le pays, il a ruiné les petites villes, se donnent aux Romains; de sorte que Philippe, monté sur le trône dans un moment si favorable pour relever la Grèce et le nom macédonien, circonvenu désormais par une politique toute nouvelle, n'agit plus qu'au hasard, tour à tour
humble, arrogant, téméraire et découragé. Flamininus lui 197.
livre bataille, et la terrible phalange se trouve en face de la légion romaine. La première, très forte, puisqu'elle avait seize hommes de profondeur, produisait un effet irrésistible dans les plaines et contre des peuples qui n'employaient que la cavalerie. La légion romaine présentait une masse beaucoup moins compacte; mais elle était plus flexible, et pouvait manœuvrer sur tous les terrains. L'ennemi évitera sans peine les positions favorables à la phalange, tandis qu'elle pourra difficilement sortir d'un terrain désavantageux. Les Romains, qui connurent le côté faible de son organisation, l'amenèrent toujours dans des lieux où sa force compacte devenait inutile. Flamininus accepta donc la lutte près des collines de Cynocéphales, dont les inégalités rompent l'union de la phalange, et permettent à la légion mobile et divisible de pénétrer dans ses intervalles et de triompher de l'ancienne tactique.

Philippe demande alors à traiter. Les Étoliens, avec lesquels il avait été convenu que toutes les villes prises leur appartiendraient, insistaient pour que ce roi fût exterminé; mais Flamininus, qui voulait les empêcher de prédominer, prétendit qu'il serait inopportun de détruire une aussi forte barrière contre les Thraces et les Gaulois, parla d'humanité, de générosité, de respect pour les vaincus, en déclarant qu'il suffisait à Rome d'avoir rendu à la Grèce sa liberté. Les conditions de la paix furent donc que les différents États de l'Asie et de l'Europe resteraient indépendants; que Philippe



retirerait ses garnisons, donnerait toute sa flotte, n'entreprendrait aucune guerre hors de la Macédoine sans le consentement de Rome, payerait une somme de mille talents (1), et donnerait en otage son fils Démétrius.

Les Étoliens ne recueillirent ainsi aucun fruit de la victoire qu'ils avaient procurée. Par dépit, ils révélèrent aux Grecs les desseins secrets et la politique de Rome, en proclamant que ce n'était pas être libres que de porter une chaîne plus légère, et de l'avoir au cou au lieu de la traîner aux pieds; mais les Grecs avaient bien plus confiance en Flamininus, qui parlait purement leur langue, composait en grec des épigrammes contre les Étoliens, et suspendait à Delphes un bouclier portant une inscription qui faisait descendre les Romains d'Énée. Au moment où le rusé général présidait aux jeux Isthmiques, il fit proclamer par un héraut le décret suivant : *Le sénat et le peuple romain, et le proconsul Q. Flamininus, vainqueur de Philippe et des Macédoniens, déclarent libres et exempts de tributs les Corinthiens, Phocidiens, Eubéens, Locriens, Phthiotes, Magnètes, Achéens, Thessaliens et Perrhèbes.*

Liberté proclamée. 196.

Qui pourrait décrire la joie des Grecs à cette annonce de la liberté qui leur était ainsi rendue? Ils firent répéter le décret, en croyant à peine leurs propres oreilles, et des acclamations si bruyantes s'élevèrent, que l'on vit, dit-on, tomber du haut des airs des corbeaux étourdis par la violence de ces subites clameurs. Flamininus courut risque d'être étouffé. Au milieu des embrassements, des banquets, des orgies, des odes et des épigrammes (2), des trépieds furent dédiés au héros de

(1) 1,000 talents, 5,500,000 francs.

(2) Ce bonheur inattendu pour sa patrie fait déposer à Polybe la froideur habituelle de son récit : « C'était l'époque des jeux Isthmiques; les hommes les plus éminents étaient accourus de toutes les parties de l'univers dans l'attente de quelque grand évènement, et au milieu de cette immense assemblée circulaient mille propos divers. Les uns disaient qu'il était impossible que les Romains s'éloignassent de certaines positions et de certaines villes; d'autres affirmaient qu'ils abandonneraient les lieux les plus en renom, et occuperaient ceux qui étaient moins en évidence, mais où ils pourraient trouver les mêmes avantages : chacun désignait ces lieux à son interlocuteur, et l'on se livrait à des conversations sans fin. Au moment où tous étaient livrés à de telles incertitudes, la multitude se trouvant réunie dans le stade pour les jeux, le héraut s'avança, et après avoir imposé silence au peuple en sonnant de la trompette, il lut cet édit : *Le sénat romain et le proconsul Titus Quintius Flamininus, ayant vaincu Philippe et les Macédoniens, déclarent libres et exempts de garnisons et de tributs, et habiles à se gouverner d'après les lois de leur patrie, les Corin-*

la race d'Énée, et à sa nation descendue d'Énée; on offrit même des sacrifices en l'honneur de Titus et d'Hercule, de Titus et d'Apollon Delphique. Durant plusieurs siècles, un prêtre de Flamininus fit des libations sur l'autel, en chantant cet hymne : *Vénérons la foi sans tache des Romains, jurons d'en conserver la mémoire éternelle. Chantez, ô Muses, le très grand Jupiter, Rome et Titus, et la foi romaine. O Apollon guérisseur! ô Titus sauveur!*

Les Achéens donnèrent à Flamininus, et ce fut sa plus belle récompense, douze cents Romains rachetés par eux à cinq mines par tête (1); faits prisonniers dans la guerre d'Annibal, ces Romains avaient été vendus comme esclaves, et gémissaient sur le territoire de la Grèce, d'autant plus désolés, que leurs fils et leurs frères étaient salués du titre de libérateurs.

Cet heureux fourbe retira ses garnisons des forteresses de

thiens, les Phocidiens, les Locriens, les Eubéens, les Achéens, les Phthiotes, les Magnètes, les Thessaliens, les Perrhèbes. Un immense applaudissement s'étant élevé aux premiers mots, quelques-uns n'avaient pas compris l'édit, d'autres voulurent l'ouïr une seconde fois. Mais le plus grand nombre ne pouvaient y croire et se figuraient avoir entendu cette déclaration comme en songe, tant elle était inattendue et invraisemblable. Le même élan se reproduisant donc chez tous, ils s'écrièrent d'une voix unanime qu'on fit avancer le héraut et la trompette au milieu du stade, et que les mêmes paroles fussent répétées. On voulait non-seulement entendre, mais voir celui qui parlait; car on ne pouvait ajouter foi à ce qui avait été prononcé. Mais quand le héraut, s'étant avancé de nouveau et ayant apaisé le tumulte à l'aide de la trompette, eut répété dans les mêmes termes ce qu'il avait dit précédemment, il éclata un applaudissement tel, que celui qui lit actuellement le fait ne peut se le figurer facilement. Quand l'applaudissement eut cessé, personne ne fit attention aux athlètes : les uns discouraient entre eux, les autres se parlaient à eux-mêmes; ils étaient presque insensés. Aussi lorsque les jeux eurent cessé, il s'en fallut peu que, dans l'excès de la joie, ils n'étouffassent le consul en le remerciant. Ceux-ci, en effet, voulaient le contempler en face et saluer leur libérateur; ceux-là s'efforçaient de lui toucher la main; un plus grand nombre lui jetaient des couronnes et des guirlandes, de sorte qu'il en était accablé. Et cependant, le remercîment ne paraissait pas excessif pour la grandeur de l'action, car il était admirable de voir les Romains et Titus, leur général, prendre une telle résolution après avoir supporté toute la dépense et couru tout le danger pour assurer la liberté des Grecs. C'était beaucoup aussi d'avoir déployé un appareil de forces dignes de l'entreprise elle-même. Ce qu'il y eut de plus heureux, c'est que la fortune ne s'opposa pas à un tel dessein; au contraire, tout y concourut, car une seule proclamation suffit pour que tous les Grecs de l'Asie et de l'Europe devinssent libres, exempts de garnisons et de tributs, et habiles à se gouverner par leurs propres lois. » *Fragments*, liv. XVIII, 29.

(1) 5 mines, 450 francs.

Corinthe, de Chalcis, de Démétriade, et promit de ne pas laisser en Grèce un soldat romain. Il refusa néanmoins de délivrer Sparte du tyran Nabis; bien plus, il aida ce dernier contre les Achéens, et Philippe contre les Étoliens. Vouloir que chaque ville conservât ses lois propres, c'était les maintenir désunies, afin de pouvoir les subjuguer facilement et à son gré; c'était aussi empêcher la ligue achéenne d'acquérir de la force, entreprise d'autant plus aisée que chaque cité vit se former dans son sein un parti favorable aux Romains contre un autre qui leur resta opposé. Le simple bon sens suffisait donc pour s'apercevoir que la Grèce n'était pas affranchie, mais passée seulement de la domination macédonienne sous celle des Romains.

Comme à Carthage, Rome avait enlevé à la Grèce sa flotte, réalisant ainsi de plus en plus le projet de dominer sur les mers, sans avoir une marine considérable, et en restant puissance continentale.

Cependant les Étoliens, turbulents par nature, prirent alors ombrage de ce que les Romains différaient à retirer entièrement leurs troupes de la Grèce délivrée, et tentèrent de s'emparer de Sparte, de Chalcis et de Démétriade. Ce mouvement causa de l'inquiétude aux Romains, d'autant plus qu'à la même époque les Espagnols, insurgés, avaient con-
195. traint le préteur Caton à livrer de nouveaux combats, qui eurent pour résultat la prise de quatre cents villes dont les fortifications furent rasées; d'un autre côté, les Boïens et les Ligures résistaient encore dans les Alpes, et faisaient payer cher la victoire à leurs ennemis.

Ces foyers de révolte étaient probablement attisés par Annibal, qui, désireux d'inspirer à tous sa haine contre Rome, cherchait à former une coalition entre Carthage, la Syrie, et peut-être aussi la Macédoine, à laquelle se seraient certainement réunis les petits États de la Grèce, désabusés des promesses romaines, et persuadés désormais que la liberté ne se reçoit pas en don, mais qu'il faut la conquérir.

Les cités libres de la Grèce prétendirent que les franchises accordées par les Romains devaient s'étendre aux villes libres d'Asie, notamment à celles qui appartenaient à Antiochus.
Antiochus III. 196. Antiochus soutenait, au contraire, que personne n'avait le droit de s'immiscer dans les affaires de l'Asie. Ce prince avait acquis le surnom de *Grand* moins par ses succès militaires que par sa clémence, sa libéralité, par la prudence

surtout avec laquelle il se conduisit jusqu'à l'âge de cinquante ans environ; mais il tomba alors dans une irrésolution pusillanime, qui fut pour lui la source de grands désastres. Lorsque faisant valoir d'anciennes prétentions, il eut occupé la Chersonèse de Thrace, les Romains, à la requête de Smyrne, de Lampsaque et du roi d'Égypte, lui enjoignirent de ne pas mettre le pied en Europe; mais, à la suggestion de conseillers qui, étrangers aux affaires du dehors, jugeaient de Rome par l'Orient, il répondit qu'il ne s'occupait pas de l'Italie, et qu'ils devaient en faire autant pour ses États. Bien plus, dans la persuasion que la mort de Ptolémée Philopator était imminente, il étendait déjà la main vers la Célésyrie, la Phénicie et l'Égypte. Son ardeur s'accrut encore lorsque Annibal, inquiété dans sa patrie par les Romains, se réfugia près de lui. Le grand aventurier méditait une alliance entre Antiochus, le roi de Macédoine et Carthage, alliance qui devait le ramener en Italie avec une armée. Dans cette pensée, il expédia à Carthage un Tyrien, en apparence négociant, qui, ne se faisant connaître qu'aux amis d'Annibal, leur communiqua de vive voix ce qu'il eût été dangereux d'écrire; mais cet agent, ayant été découvert, dut prendre la fuite, et les timides Carthaginois renouvelèrent alors leurs protestations de soumission envers les Romains.

Heureusement pour Rome, Antiochus se défiait d'Annibal, dont il n'était pas capable de comprendre le génie; d'ailleurs, il souffrait impatiemment les représentations de ce guerrier sévère, qui le voyait avec dépit traîner après lui un monde d'esclaves et rêver triomphes, monté sur un éléphant, au milieu de femmes séduisantes. Le roi de Syrie écouta donc 192.
plus volontiers les Étoliens, qui, désirant attirer la guerre en Grèce pour l'exploiter à leur profit, lui assuraient que de tous côtés les peuples se lèveraient en sa faveur, dès qu'il aurait couvert les mers de ses vaisseaux; mais on mentait des deux parts. Antiochus ne conduisit que dix mille soldats en Grèce; les Étoliens et Nabis, tyran de Sparte, furent les seuls qui s'armèrent; les Romains eurent donc tout le temps d'arriver, de les battre l'un après l'autre, et de faire tuer Nabis.

Antiochus adoptait le système le plus funeste : celui de l'incertitude. Tantôt il rendait sa confiance à Annibal, qui déclarait les Romains invincibles partout ailleurs qu'en Italie; tantôt il écoutait ceux qui lui inspiraient de la défiance à

l'égard du général carthaginois, et cherchait de nouveaux alliés.

Des prétentions surannées sur la couronne de Macédoine lui aliénèrent Philippe qui, trop peu résolu pour se prévaloir de ces divisions à l'avantage de la Grèce et pour l'agrandissement de son royaume, livra le passage par terre aux Romains; les vaisseaux du roi de Pergame et des Rhodiens le leur facilitèrent par mer. Or, au moment où les flatteurs d'Antiochus lui affirmaient que les Romains n'entreraient jamais en Grèce, il les vit apparaître menaçants; après avoir été défait aux Thermopyles et dans la mer d'Ionie, il fut chassé de la Grèce par Glabrion, et réduit enfin à une guerre défensive.

Les revers se succédèrent à tel point, qu'Antiochus disait qu'un dieu lui avait jeté un voile sur les yeux. Prusias et Eumène ne cessaient de s'agrandir à ses dépens; Annibal, dont les conseils étaient écoutés trop tard ou imparfaitement suivis, s'efforçait en vain de réparer tant de désastres. Lucius Scipion, que l'Africain avait fait nommer au commandement de l'armée d'Asie, en offrant de lui servir de lieutenant, s'avançait rapidement; après avoir traversé l'Hellespont, il s'arrêtait à Troie, pour vénérer le berceau de sa nation et faire des sacrifices dans cet Ilion, dont les habitants étaient si pauvres qu'ils n'avaient pas même de quoi couvrir leurs maisons de tuiles.

Le fils de Scipion étant tombé entre les mains d'Antiochus, ce roi le renvoya à son père, sans obtenir pour cela des conditions meilleures. Il réunit enfin toutes ses forces à Magnésie au pied du mont Sipyle : c'était le dernier effort de l'Orient contre la réaction occidentale. Seize mille hommes armés à la macédonienne, quinze cents Galates, des cavaliers et des cuirassiers mèdes, des argyraspides, des archers scythes et des Mysiens, des Cirtéens, des Élyméens, des Thraces, des Cappadociens, des Crétois, des Arabes, montés sur des dromadaires; cinquante-deux éléphants de l'Inde, beaucoup plus gros et plus vigoureux que ceux d'Afrique; enfin, un grand nombre de chars armés de faux, composaient l'armée d'Antiochus. Mais les Romains, et surtout Eumène, roi de Pergame, suppléèrent au nombre à force de courage et d'habileté; ils défirent entièrement Antiochus, à qui ils tuèrent
190.
cinquante mille hommes et firent cent quatre-vingt-dix mille prisonniers.

Cette déroute renversa pour toujours la puissance de la Syrie. Rome se proposa, en accordant la paix à son souverain, non pas tant de le chasser de l'Asie en deçà du Taurus, que de l'affaiblir et de le tenir dans une dépendance absolue. Pour mieux atteindre ce but, elle l'obligea à payer en douze années la somme de douze mille talents (1), plus celle de trois cent cinquante à Eumène, roi de Pergame; à livrer tous ses éléphants et tous ses vaisseaux; à donner en otage son propre fils; à lui remettre enfin l'Étolien Thoas avec Annibal (2) : condition qu'il aurait peut-être accomplie s'il n'avait pas trouvé d'obstacles, et qui déshonore la diplomatie de ceux qui, peu auparavant, avaient dénoncé à Pyrrhus l'empoisonnement médité par son médecin (3).

(1) 12,000 talents, 66 millions de francs.

(2) On veut qu'Annibal et Scipion aient eu dans cette occasion une conférence à Éphèse, et que le dernier ait demandé à l'exilé carthaginois quel était, à son avis, le plus grand capitaine : *Alexandre, qui avec si peu de monde défit des armées innombrables. — Et après lui? — Pyrrhus, qui le premier enseigna l'art des campements. — Le troisième? — Moi.* Scipion alors, piqué de cette réponse, aurait repris : *Et que dirais-tu donc si tu m'avais vaincu? — Alors je me mettrais au-dessus d'Alexandre et de Pyrrhus.*

(3) « Voici à peu près les clauses du traité : Il y aura amitié perpétuelle entre Antiochus et les Romains, aux conditions suivantes. Le roi Antiochus et ses lieutenants n'accorderont point le passage sur leur territoire aux ennemis des Romains et de leurs alliés, et ne leur fourniront aucun secours. Antiochus ne fera la guerre ni aux insulaires ni aux Européens; il évacuera les villes, les campagnes, les bourgs et forêts en deçà du mont Taurus jusqu'au fleuve Halys, et, à partir de la vallée du Taurus, jusqu'au versant de cette montagne du côté de la Lycaonie. Les soldats n'emporteront des villes et des campagnes évacuées que leurs armes; s'ils enlèvent quelque autre chose, ils le restitueront. Antiochus ne donnera asile dans ses États à aucun sujet ou soldat du roi Eumène. Si quelques citoyens des villes remises par Antiochus aux Romains se trouvaient dans son armée, il devrait les faire conduire dans Apamée. Si quelques habitants des États d'Antiochus étaient parmi les Romains ou chez leurs alliés, ils auraient la faculté de rester ou de s'en aller à leur gré. Antiochus s'oblige, pour lui et ses lieutenants, à restituer les esclaves des Romains et de leurs alliés, les prisonniers, les déserteurs, et tous ceux qui, venus de quelque manière que ce fût, se trouveraient en leur pouvoir. Antiochus livrera, s'il est possible, Annibal, fils d'Amilcar, Carthaginois; Mnasiloque, Acarnanien; Thoas, Étolien; Eubulide et Philon, Chalcidiens, et tous les Étoliens qui ont occupé les premiers grades comme aussi tous ses éléphants. Il s'engage en outre à remettre ses vaisseaux longs, avec leurs voiles et agrès; à n'avoir pas à l'avenir plus de dix bâtiments pontés, ni aucun navire de course à trente rames, même pour le besoin d'une guerre qu'il aurait déclarée. Il ne pourra naviguer au-delà du fleuve Calycadnus et du

Rome, fidèle au rôle qu'elle avait adopté, ne garda pas pour elle un pouce de territoire, et distribua ses conquêtes à ses deux plus puissants alliés dans cette guerre. Les Rhodiens eurent la Carie et la Lycie; Eumène, les deux Phrygies, la Lydie, l'Ionie, la Chersonèse. Or, la perte de ces États fut moins préjudiciable à Antiochus que d'avoir à côté de lui un rival et un surveillant si puissant; ainsi Massinissa avait été placé aux portes de Carthage, et les deux ligues près de Philippe.

186. Antiochus fut ensuite assassiné, lorsqu'il voulait s'emparer des trésors d'un temple, afin de payer le tribut qui lui avait
Séleucus IV. été imposé; son fils Séleucus Philopator vécut dans l'état de paix auquel le condamnait sa faiblesse. L'Arménie s'était
189. rendue indépendante après la défaite d'Antiochus, et les deux gouverneurs, Artaxias et Zariadras, constituèrent les deux royaumes de la grande et de la petite Arménie, que nous verrons figurer plus tard dans l'histoire de Rome.

promontoire Sarpédon, sauf le cas où ses navires porteraient des tributs, des ambassadeurs ou des otages. Il est interdit à Antiochus de recruter des soldats dans les pays soumis aux Romains et de donner asile aux bannis. Tout ce qui appartenait aux Rhodiens et à leurs alliés, et se trouvait compris dans le royaume d'Antiochus, devra revenir aux Rhodiens, comme avant la guerre : s'il leur est dû de l'argent, il deviendra immédiatement exigible; et s'il leur a été enlevé quelque chose, enquête faite, on la restituera. Les biens des Rhodiens seront exemptés de droits comme avant la guerre. Si Antiochus a donné à d'autres quelques-unes des cités qu'il sera tenu à rendre, il devra en faire sortir les garnisons et les étrangers; et s'il en est qui, plus tard, veuillent retourner à lui, il lui est enjoint de ne pas les accepter. Antiochus s'oblige à payer aux Romains, en douze années, douze mille talents du meilleur argent attique, à raison de mille par an, le talent ne pesant pas moins de quatre-vingts livres romaines; et en sus, quatre cent quarante mille boisseaux de froment; plus, à Eumène trois cent cinquante talents par an durant cinq années, en temps convenable, comme aux Romains; et comme compensation du blé dû à ce prince, il devra payer, selon que l'avait estimé le roi Antiochus, cent vingt-sept talents et mille deux cent huit drachmes, que le roi Eumène consent à recevoir, cela convenant mieux à son trésor. Antiochus livrera vingt otages qui seront changés de trois en trois ans, lesquels n'auront pas moins de dix-huit ans, ni plus de quarante-cinq. S'il se trouvait quelque différence dans les payements annuels à effectuer, la compensation se ferait à l'échéance suivante. Au cas où quelques-unes des cités ou nations contre lesquelles Antiochus n'a pas la faculté de faire la guerre, seraient les premières à l'attaquer, il lui sera loisible de les combattre, mais sans pouvoir acquérir de domination sur ces nations et villes, et sans contracter alliance avec elles. A l'égard des différends qui pourront s'élever entre eux, on les soumettra aux tribunaux. Si les deux parties contractantes veulent d'un commun accord ajouter ou retrancher quelque chose au traité, elles auront la faculté de le faire. » POLYBE, *Fragment* 26 du liv. XXII.

Nous avons vu, un siècle avant ces évènements, les Gaulois s'établir dans la Phrygie, sous le nom de *Galates*. Ils avaient fondé une aristocratie militaire, dans laquelle étaient pris douze tétrarques électifs et temporaires, chargés de l'administration des diverses provinces, et qui constituaient le gouvernement. Il y avait en outre le conseil des trois cents, gardiens des privilèges de la race conquérante, et cour suprême de justice. Ils laissèrent aux vaincus leur religion, et les Grecs continuèrent à adorer Jupiter et Diane, comme les Phrygiens la Déesse Mère, révérée à Pessinonte sous la forme d'une pierre noire et informe tombée du ciel, culte mêlé des rites follement obscènes des Gaulois. Lors de la seconde guerre punique, les Romains avaient lu dans les livres sibyllins que si un étranger envahissait l'Italie, ils devaient amener à Rome la Cybèle de Pessinonte; ils envoyèrent donc, à cet effet, des ambassadeurs dans cette ville, et les Phrygiens leur livrèrent la déesse. Galates

Les Galates se mettaient à la solde des rois de Syrie et de Pergame, pour lesquels ils étaient des alliés indociles et dangereux. Ce métier et leurs brigandages leur valurent de si grandes richesses, qu'Ariamne, un de leurs feudataires, put tenir table ouverte durant toute une année, obligeant les voyageurs à s'arrêter pour jouir de son hospitalité (1). Annibal et Antiochus avaient projeté de les attirer dans la ligue qu'ils méditaient; mais ils répondirent qu'ils se trouvaient suffisamment en sûreté au milieu de leurs montagnes. Malgré ce rempart, le consul Manlius attaqua les trois 189. tribus galates des Trocmes, des Tolisboïens et des Tectosages; secondé par les prêtres phrygiens, il les vainquit, et les obligea de rendre les places enlevées aux alliés de Rome, de renoncer au brigandage et de s'allier avec Eumène, à qui fut remis le soin de les contenir.

Dans ces désastres, la femme du tétrarque Ortiagone, Femmes galates. nommée Chiomana, mérite un souvenir. Prisonnière, elle fut donnée en garde à un centurion qui, brutal et cupide, usa de violence envers elle, puis lui promit la liberté moyennant une rançon d'un talent attique. Elle en donna avis à ses parents, qui, au terme convenu, envoyèrent la rançon sur le bord d'un fleuve, où se rend le centurion; mais au moment où il pèse l'argent, elle commande aux

(1) Athénée, IV, 10, 13, 15.

esclaves de le tuer, emporte sa tête, et va rejoindre son mari qui, au récit de ce qu'elle avait fait, s'écria : *O femme, que la fidélité est une belle chose!* — *Oui certes,* reprit-elle ; *mais il est encore plus beau de pouvoir dire : Deux hommes vivants ne se vanteront pas de m'avoir possédée!*

On cite encore Camma, femme du tétrarque Sinate, dont le jeune Sinorix s'éprit si éperdûment que, ne pouvant ni vaincre ni satisfaire sa passion, il tua son mari, puis demanda sa main à ses parents. Pressée par sa famille de consentir à cette union, elle céda ; mais, le jour du mariage, elle présenta à l'autel une coupe empoisonnée à son fiancé, après y avoir bu elle-même, et mourut en s'applaudissant de sa vengeance (1).

Les villes de la Troade, de l'Éolie, de l'Ionie, offrirent des couronnes à Manlius, pour les avoir délivrées de ces hordes barbares. Rome, qui continuait à se montrer en libératrice, était devenue, dans l'espace de dix années, non la maîtresse, mais l'arbitre de toutes les contrées qui s'étendent de l'Euphrate à l'Atlantique. Les principales puissances se trouvaient affaiblies au point de n'oser déployer une bannière sans son assentiment ; l'Égypte s'était mise sous sa tutelle, et les petits États ambitionnaient son amitié ou imploraient sa protection. Partout présente par ses émissaires, qui, sous les insignes d'ambassadeurs, jouaient le rôle d'espions et d'agitateurs, elle entretenait les jalousies réciproques, fomentait les factions au dedans et les guerres au dehors, même dans les plus petits pays ; elle accueillait toutes les plaintes portées contre Philippe, contre Antiochus ou les Étoliens, et donnait toujours raison aux faibles contre les forts. Ce qui étonne, c'est que tant de guerres ne l'avaient pas épuisée, et qu'elle envoyait même de nouvelles colonies : preuve évidente de l'efficacité de son système, qui consistait à se recruter sans cesse parmi les nations italiennes et les affranchis, en se les assimilant (2).

(1) Valère Maxime, VI, 1. — Suidas, s. v. Ὀρτιάγων. — Florus, II, 11. — Aurelius Victor, 55. — Plutarque, *De la Vertu des femmes.*

(2) Le reste de l'Italie devait être alors très riche en population, et n'avoir que peu d'esclaves. Voy. une dissertation de Dureau de la Malle, dans les *Mém. de l'Académie des inscriptions.* t. X, 1833, et son *Économie politique des Romains*, liv. II, ch. I.

CHAPITRE XI.

ROME A L'INTÉRIEUR.

Tandis que la Grèce perdait sa liberté dans les embrassements d'une prétendue sœur, Rome se dépouillait de son caractère original, et l'Orient vaincu se vengeait en répandant ses idées et ses usages parmi ses vainqueurs. Les Romains, qui s'étaient préservés jusqu'alors du vice plutôt par ignorance que par l'effet de doctrines discutées ou de croyances sévères, n'eurent pas plutôt connu les débauches asiatiques, qu'ils s'y précipitèrent.

Ce n'était pas seulement en secret, mais publiquement, dans le Forum et dans le Capitole, qu'on adorait les dieux avec des rites différents de ceux de la patrie. Le Saturne latin épousa la Grecque Rhéa; on enleva au Mars sabin son ancienne épouse Nériène, et il fut confondu avec l'Arès homérique; le Janus étrusque se métamorphosa en Diane, bien qu'il restât à côté du Zeus des Grecs, avant lequel il était toujours nommé dans les invocations; les divinités agricoles et pastorales firent place à une génération de dieux guerriers, parmi lesquels Romulus occupait le premier rang.

En l'an 534 de Rome, le sénat ordonna par un décret la démolition des temples d'Isis et de Sérapis; comme aucun citoyen n'osait prêter la main à l'œuvre sacrilège, Paul Émile donna le premier coup de hache à l'édifice. Quatre-vingts ans après, le préteur C. Cornelius Hispallus chassa de Rome et de l'Italie les astrologues chaldéens et les adorateurs du Jupiter Sebazius. Nous venons de dire que lors de la seconde guerre punique les Romains, afin de ranimer peut-être le courage des citoyens, avaient fait apporter de Phrygie la grande déesse, dont le culte fut une source de nouvelles superstitions, mélange d'obscénités et de barbarie; elles se multiplièrent dans les périls, et jamais les prodiges ne furent aussi nombreux que durant la guerre avec Carthage. Un enfant de six mois cria : *Triomphe!* dans le Forum; des figures de navires s'empourprèrent dans le ciel, la foudre tomba sur le temple de l'Espérance. Junon brandit sa lance, et une pluie de pierres tomba dans le Picenum; ail-

leurs, une onde sanglante jaillit de la terre, les cieux s'ouvrirent, les idoles se couvrirent de sueur, et les poules se changèrent en coqs; il naquit des chèvres avec une toison de laine, et la lune se choquait avec le soleil, ou apparaissait double.

Pour conjurer ces présages sinistres, les cérémonies se multiplièrent, au point qu'il semblait que d'autres divinités et d'autres hommes eussent remplacé les anciens (1).

Si, dans la Grèce, la variété des dieux et l'introduction d'un culte étranger ne devenaient qu'une nouvelle source de beau, chez les Italiens, portés naturellement à mettre les idées en pratique, elles altéraient la manière de vivre et de se conduire, et fournissaient un nouvel aliment à l'orgueil et à la sensualité. Le libertinage et l'habitude de répandre le sang prirent donc un caractère religieux. Le peuple accourut aux jeux des gladiateurs importés de la Campanie, pour se Bacchanales. rassasier du spectacle du meurtre, et se livra, dans les bacchanales, à tous les excès de la débauche. Le culte de Bacchus, symbole de la vie et de la destruction, était très ancien chez les Étrusques; les initiations se faisaient chaque année, durant trois jours, par les femmes seules et à la lumière du soleil. Elles furent perverties par une prêtresse de Capoue, nommée Paula Minia, et par un prêtre grec, qui admirent ensemble hommes et femmes et portèrent à cinq par mois les réunions nocturnes. Varron décrit les pompes bachiques à Lavinium, où la figure du phallus était promenée dans les rues sur un char et couronnée par la plus chaste des matrones (2).

Ces rites s'étaient introduits secrètement dans Rome, de 186. l'Étrurie et de la Campanie. Titus Sempronius Rutilus propose à son gendre de l'y faire initier; celui-ci en informe sa maîtresse, qui, saisie de terreur, lui inspire le soupçon que ce pourrait être un artifice pour le tuer, afin de ne pas lui rendre compte des biens dont son beau-père avait eu l'administration. Il la croit, et se réfugie près d'une tante, qui dénonce le fait aux consuls, et l'on apprend ainsi l'existence de ces mystères, dans lesquels les initiés se mêlaient au hasard dans l'obscurité, après avoir couru comme des furieux vers le Tibre pour y plonger des torches allumées.

(1) Tite Live, XXV, 1; XXIX, 5.
(2) S. Augustin, *De Civit. Dei,* VII, 21.

Quiconque se refusait de prendre part aux infamies qui se commettaient était appréhendé par une machine, et précipité dans des gouffres profonds. L'épouvante du vulgaire, l'astuce des gouvernants, l'habitude de juger criminel tout ce qui est mystérieux, auront sans doute altéré les récits, de manière qu'il est impossible de savoir ce qu'ils contenaient de vrai; toujours est-il que des postes de surveillance furent placés durant la nuit, que l'on fit des perquisitions, et que l'on découvrit sept mille initiés dans la seule enceinte de Rome. Un grand nombre de femmes, reconnues coupables, furent remises à leurs parents pour qu'ils leur infligeassent le supplice domestique; enfin l'enquête, continuée de ville en ville, fit trouver partout une foule d'initiés.

D'autres atrocités se multipliaient, et, dans une seule année, cent soixante-dix femmes furent convaincues d'avoir empoisonné leurs maris pour en épouser d'autres; atrocité dans l'un et l'autre cas, soit que le crime fût prouvé, ou que la loi ait frappé des innocents. Que dire des cérémonies destinées à invoquer ou à célébrer la victoire, et de la coutume d'enterrer des hommes vivants ou d'en égorger par troupeaux dans les triomphes? C'était pourtant l'époque où les mœurs commençaient à se polir par le contact des étrangers. La médecine était d'abord abandonnée aux superstitions et à l'empirisme : Caton le Censeur, en pythagoricien, considérait les choux comme le remède unique, défendait aux servantes de rien donner aux bestiaux malades, réglait selon le nombre ternaire la composition des ingrédients dans les remèdes à administrer aux génisses, et prétendait guérir les luxations au moyen de formules magiques (1). Le Grec Archagathe fut le premier qui exerça dans Rome la médecine comme science. Valerius Messala apporta de Sicile le premier cadran solaire, et telle était l'ignorance, que l'on s'imagina qu'il pourrait servir à Rome, bien que fait pour un autre méridien. Scipion Nasica introduisit ensuite la clepsydre; puis, le luxe s'accrut à tel point que, le sénat ayant cherché à y mettre un frein par la loi Oppia, les fem-

(1) *Luxum si quod est, hoc cautione sanum fiet. Horandinem prende... incipe cantare in malo :* S. F. MOTAS VÆTA DARIES DARDARIES ASTATARIES : *dic una pares usque dum coeant... Vel hoc modo :* HUAT, HUAT, HUAT, ISTA PISTA SISTA, DOMIABO DAMNAUSTRA ET LUXATO : *vel hoc modo :* HUAT, HUAT, HUAT ISTA SIS TAR SIS, ARDANNABON DUNNAUSTRA. (S. F. signifie *sanitas fracta.*) VARRON, *De Re rustica*, c. 160.

mes se soulevèrent en tumulte, parcourant la ville sans retenue ni pudeur, et menaçant de ne plus devenir mères. Scipion l'Africain lui-même, dont les mœurs étaient loin d'être austères, se plaignait que les femmes fussent élevées dans l'art des comédiennes et dressées à des prestiges déshonnêtes (1).

Encore si le luxe eût aidé dans Rome à la culture des arts, comme chez les peuples industrieux! mais non, il fallait pour l'alimenter piller l'ennemi et opprimer les clients. Pour faire de l'argent, les sénateurs équipèrent des navires de transport, sur les chargements desquels ils bénéficiaient. On entretenait dans chaque grande maison un esclave grec, chargé d'enseigner aux enfants la langue d'Homère et la générosité.

Livius Salinator, ce sévère censeur qui, durant sa magistrature, admonesta vingt-quatre des trente-cinq tribus, avait chez lui, pour instituteur de ses enfants, le Tarentin Livius Andronicus, qui traduisit l'*Odyssée* en latin et fit représenter le premier sur la scène des imitations des drames grecs. La demeure de Paul Émile était remplie de pédagogues grecs, sophistes, grammairiens, rhéteurs, sculpteurs, peintres, Ennius. écuyers, chasseurs. Ennius, natif de Rudies en Calabre, centurion en Sicile et en Espagne, qui se vantait d'avoir trois âmes parce qu'il savait l'osque, le grec et le romain, fut le client et le panégyriste de Scipion l'Africain; il voulut que l'Italie lui dût de joindre à la gloire des armes celle de la poésie, et, pour sujet d'une épopée, il choisit la première guerre punique et l'éloge des Scipions.

Ennius disait que Rome se maintenait forte parce qu'elle conservait les mœurs antiques (2); et pourtant ses chers Scipions avaient surtout contribué à les altérer, en y introduisant celles de l'étranger. Un autre poète, le Campanien Nævius Nævius, osa élever la voix contre ces innovations; pour faire la guerre à l'aristocratie et aux partisans de ce qui était grec, il préféra aux mètres ioniques l'*horrible nombre* saturnin, originaire du Latium; il inventa la tragédie *prætextata,* dans laquelle des personnages, aux caractères et aux costumes nationaux, remplaçaient les héros étrangers revêtus du *pallium;* enfin, il lançait ses traits contre les patriciens orgueilleux, les Claudius, les Metellus, les Scipions.

(1) *Docentur præstigias inhonestas, eunt in ludum histrionum, in ludum saltatorium, inter cinædos, virgine.* (MACROBE.)

(2) *Moribus antiqueis res stat romana vireisque.*



Ces maisons et d'autres voulaient conserver avec opiniâtreté les formes du droit patricien, qui avaient servi à leurs ancêtres pour régir les familles de leurs clients et de leurs esclaves; mais, favorisées par la victoire et le mérite personnel de leurs membres, elles méconnaissaient les lois, et mettaient leur orgueil à la place de la justice, le droit héroïque au-dessus de la loi écrite, empêchant la plèbe de parvenir en fait à l'égalité qu'elle avait acquise en droit. Aussi, Nævius mettait ces mots dans la bouche de l'un de ses personnages : *Souffre, puisque le peuple souffre aussi!* Il faisait dire au peuple : *Quoi! ces rois oseront lancer leurs traits contre ce que j'ai, moi, sanctionné au théâtre par mes applaudissements? Combien la tyrannie l'emporte ici sur la liberté!* Les Metellus, qu'il avait attaqués par ce vers : *Les Metellus naissent consuls dans Rome,* lui répondirent sur le même ton par celui-ci : *Les Metellus causeront malheur au poète Nævius* (1), et ils le firent mettre en prison; mais là il écrivit encore, et cette fois contre les Scipions, en rappelant que le fameux Africain avait été emmené par son père de la demeure de sa maîtresse, avec un simple pallium pour le couvrir. Les Scipions invoquèrent contre lui la loi des Douze Tables, qui prononçait la peine de mort contre l'auteur de libelles diffamatoires; mais les tribuns s'étant interposés, il parut suffisant de le condamner à l'exposition publique et au bannissements en Afrique. Au moment de son départ, il composa son épitaphe, dans laquelle il regrettait que l'originalité italienne dût périr avec lui. Le peuple garda son souvenir, et donna son nom à une porte de la ville; du temps d'Horace, ses vers étaient encore dans toutes les bouches (2).

Nævius appelait des rois (et tels ils paraissaient en effet) ces magistrats qui se plaçaient au-dessus des lois et les bravaient : le consul Caïus Flaminius, qui se mettaient en lutte non-seulement avec le sénat, mais encore avec les dieux immortels, méconnaissait la majesté des pères conscrits, celle des lois et les auspices des dieux (3); Quintius Flamininus, qui s'était joué des Grecs, siégeant comme prince du sénat.

(1) *Fato Metelli Romæ fiunt consules.*

Dabunt malum Metelli Nævio poetæ.

Il faut se rappeler que *Metellus* signifie portefaix.

(2) Varron, *De Lingua latina,* IV, 45.

(3) Tite Live, XXI, 27; XII, 4.

Tous ces patriciens, unis par des alliances de famille, opposaient leur force commune à la loi et à la justice. On est séduit par certains traits, empreints du caractère héroïque, qui apparaissent encore à cette époque : Fabius, accusé par un tribun, répond : *Fabius ne peut être suspect à ses concitoyens!* Il se présente pour un de ses gendres auquel on imputait une trahison, et dit : *S'il était coupable, il ne serait plus mon gendre!* et il n'en faut pas davantage pour obtenir une sentence d'absolution. Emilius Scaurus, inculpé d'avoir trahi la république à prix d'or, déclare l'accusation fausse, et cela suffit. Un Metellus est poursuivi pour concussion, et le sénat détourne ses regards des registres produits à sa charge (1). Scipion l'Africain, sommé de rendre compte des deniers publics mal employés, rappelle ses victoires sur les Carthaginois, et sa cause est gagnée.

De pareils traits séduisent, disons-nous; mais quel devait être le sort de la plèbe, quand de pareils moyens de justification suffisaient aux nobles? Scipion l'Africain refusa le consulat à vie, mais conserva toujours un pouvoir dictatorial. Un jour que les questeurs hésitaient à ouvrir le trésor public, parce que les lois le défendaient, il saisit les clefs et l'ouvrit, quoique simple particulier. Sa statue s'élevait dans le sanctuaire de Jupiter; celle de Lucius Scipion était dans le Capitole, avec le manteau et le costume grecs (2). Ils accordaient, à la manière des rois, leur faveur aux gens de lettres; Plaute et Térence furent protégés par Scipion et Lelius, qu'ils eurent, dit-on, pour collaborateurs. Le philosophe Panetius et l'historien Polybe les accompagnaient dans leurs expéditions.

Caton l'Ancien.

La censure de Marcus Porcius Caton fut terrible pour l'aristocratie et les innovations. Ce jeune plébéien, d'une sagacité remarquable, comme l'indiquait son surnom (*catus*), courageux dans ses actes, mordant en paroles, avait fait la guerre à l'âge de dix-sept ans contre Annibal. Il avait ensuite habité Tusculum, lieu de sa naissance; de là, parcourant dans la matinée les villes des environs, il plaidait gratuitement; puis, à son tour, il se dépouillait de ses vêtements, et se mettait à travailler aux champs avec ses esclaves, partageait leur nourriture, et buvait comme eux de l'eau mêlée à du vinaigre. Cependant, ces esclaves n'étaient à ses yeux que du bétail; il

(1) VALÈRE MAXIME, II, 10; III, 8; IV, 1, 3; VIII, 1.
(2) *Id.*, II, 7, 6; VIII, 15.

les achetait, les instruisait, les revendait, et disait qu'un bon chef de maison devait se défaire des vieux chariots, des vieux fers, des vieux serviteurs. Il avait établi une taxe pour les esclaves qui voulaient s'unir avec une esclave. Après chaque repas, il faisait fouetter ceux qui s'étaient montrés négligents dans leur service. Dans la crainte qu'ils ne fussent trop d'accord, il suscitait parmi eux des dissensions continuelles. Plus tard, il exerça l'usure la plus infâme du temps, l'usure maritime, et s'enivrait quelquefois; il entretenait dans sa maison des liaisons intimes avec une servante, et, à l'âge de quatre-vingts ans, il épousa la fille, toute jeune encore, d'un de ses clients.

Tel fut le modèle de la sévérité des mœurs antiques, le réformateur de la corruption romaine, celui dont le nom sert encore proverbialement pour indiquer un homme austère et de réputation intacte. Valerius Flaccus l'appela à Rome, où il devint, avec l'appui des Fabius, tribun d'une légion, questeur, préteur, consul, puis censeur avec son ancien patron. Lorsqu'il fut envoyé en Espagne en qualité de préteur, il congédia tous les fournisseurs de vivres, en disant que la guerre devait nourrir la guerre. Il prit en trois cents jours quatre cents villes ou bourgades, qu'il fit toutes démanteler à la même heure. Il rapporta au trésor public des richesses immenses; mais, au moment de se rembarquer, il vendit son cheval de bataille, afin, disait-il, d'épargner au fisc la dépense du trajet. Il avait fait toutes les marches à pied, portant lui-même ses armes, et suivi d'un seul esclave chargé de quelques provisions. Il obtint les honneurs du triomphe; mais à peine avait-il déposé les insignes de triomphateur, qu'il partait, comme simple tribun, pour faire la guerre à Antiochus le Grand; le général avoua qu'il lui devait la victoire des Thermopyles, et le chargea d'aller en porter la nouvelle à Rome.

Tandis que les Romains ne savaient qu'admirer la Grèce, Caton, par un excès d'orgueil national, ne cessait de la rabaisser. Il ne voulut jamais étudier sa littérature, et si plus tard il jeta les yeux sur les ouvrages de Thucydide et de Démosthène, ce fut pour les juger sévèrement. Socrate lui paraissait un bavard turbulent, qui agitait sa patrie par des innovations dangereuses. Il reprochait à Isocrate de laisser ses disciples vieillir dans son école, au point que désormais ils ne pouvaient aller pérorer qu'aux Champs Élysées. Il grondait son fils de ce qu'il étudiait les auteurs grecs, et

avait en horreur les médecins de cette nation, qu'il accusait de vouloir faire sortir de ce monde tous les barbares, y compris les Romains. Il détestait par-dessus tout l'éloquence grecque, surtout depuis que Carnéade, étant venu à Rome comme ambassadeur, parla un jour en faveur de la justice, et le lendemain déclama contre elle.

On comprend qu'il devait être un ennemi irréconciliable des innovations romaines. « Les voleurs privés, s'écriait-il, « sont envoyés aux fers ou aux verges; les voleurs publics, « dans l'or et dans la pourpre. Frémissez sur les maux que « l'avenir nous prépare. Nous savourons les délices de la « Grèce et de l'Asie; nos mains ont pris les trésors des rois : « maîtres de tant de richesses, nous en serons bientôt les « esclaves. Marcellus, en nous rapportant les statues de « Syracuse, a introduit chez nous de dangereux ennemis; je « n'entends plus que gens admirant le marbre et le ciseau « de Corinthe et d'Athènes, et se riant de nos dieux d'ar- « gile (1). » Il proposa donc des lois somptuaires, nota plu-

(1) AULU-GELLE, XI, 18.

« Quel homme ce fut que Caton, dieux immortels! Je laisse de côté le citoyen, le sénateur, le général d'armée; je ne m'attache ici qu'à l'orateur. Qui fut plus que lui grave dans la louange? qui fut plus ingénieux dans les sentiments? qui fut plus habile dans la discussion et dans l'exposition d'une cause? Ses cent cinquante discours (car c'est là ce que j'en ai trouvé et lu) sont pleins de choses et d'expressions magnifiques... On y trouve toutes les qualités propres à l'orateur. Et ses *Origines*, quelle beauté et quelle éloquence n'ont-elles pas! Il est vrai que le style en est quelque peu suranné, et que certaines paroles sont triviales; mais c'est ainsi qu'on parlait alors : corrigez-les, ce qu'il ne put faire; ajoutez-y l'harmonie, donnez plus d'ornement au style... Il ne sera alors personne que vous puissiez mettre au-dessus de Caton. » (CICÉRON, *De Oratore*, 17.)

Tite Live fait de ce Romain un éloge encore plus magnifique, en ce qu'il est plus universel : « M. Porcius Caton surpassait de beaucoup tous les plébéiens et les patriciens, même ceux des familles les plus illustres; il était d'une âme si grande et d'un esprit si distingué, que, dans quelque condition qu'il fût né, il aurait été l'artisan de sa fortune. Rien de ce qui concerne le maniement des affaires publiques ou privées ne lui était étranger. Il administrait avec une égale habileté les affaires de la cité et celles de la campagne. Les uns s'élèvent aux suprêmes honneurs par l'étude des lois, d'autres par l'éloquence, beaucoup par la gloire des armes; mais son esprit, à lui, avait une telle aptitude à tous les arts, qu'on l'aurait cru né exclusivement pour celui auquel il s'adonnait, quel qu'il fût. Courageux dans les combats et célèbre par plusieurs victoires, après avoir été élevé à des emplois considérables, il parvint au commandement suprême, et se montra en temps de paix très versé dans l'étude des lois; très habile orateur, il ne fut pas de ceux dont on ne fait grand cas que durant la vie, et

sieurs personnages consulaires et déposa même un sénateur, parce qu'il s'était laissé entrevoir par sa fille au moment où il donnait un baiser à sa femme.

Mais si son activité infatigable avait pour mobile le patriotisme, elle était excitée encore par une animosité personnelle. Dès l'époque où il était questeur en Sicile, il avait accusé Scipion l'Africain d'afficher un luxe excessif et d'imiter trop les Grecs. Celui-ci le renvoya, en disant : « Je ne saurais que « faire d'un questeur aussi exact; j'ai à rendre compte de « mes expéditions, et non de ce qu'elles coûtent. » Le mot ne fut pas oublié, et, une fois censeur, il demanda aux Scipions un compte détaillé de ce qui s'était fait pendant la guerre contre Antiochus. On pouvait dire avec vérité qu'ils l'avaient dirigée à leur gré et pour leur compte, portant les hostilités là même où le peuple ne l'avait pas décrété, et dictant les traités de paix selon qu'il leur convenait; qui sait même les sommes qu'ils avaient extorquées de l'Asie et des successeurs d'Alexandre, enrichis des dépouilles du monde? Scipion, cité comme prévenu de détournement des deniers publics, écoute l'accusation, monte à la tribune et dit : *Romains, c'est en ce jour qu'avec la faveur divine j'ai vaincu en Afrique Annibal et les Carthaginois; montons au Capitole pour remercier les dieux, et les prier de vous donner toujours des chefs qui me ressemblent.* Tous alors, peuple, tribuns, juges, accusateurs, le suivirent au Capitole : triomphe plus signalé que tous les autres, car le vaincu n'était ni Annibal ni Syphax, mais bien la sainteté des lois républicaines.

Accusations contre les Scipions.

Les tribuns ayant ensuite mis en accusation son frère Lucius, il leur arracha des mains les registres publics et les lacéra, en s'écriant : *Je ne rendrai pas compte de quatre millions de sesterces, moi qui en ai fait entrer deux cents millions dans le trésor sans me réserver autre chose que le surnom d'Africain.*

C'étaient les derniers soupirs de l'héroïsme patricien, qui cédait à la voix prépondérante du peuple. Scipion se retira, exilé volontaire, à Literne (1), où les tribuns ne l'inquiétèrent

Mort de Scipion l'Africain. 183.

qui ne laissent après eux aucun monument; car son éloquence lui a survécu, et elle est encore en honneur, consacrée pour ainsi dire par les livres qu'il a composés dans tous les genres. » (XXX, 40.)

Dans Plutarque, la vie de Caton représente la limite entre l'ancienne manière de vivre italienne et la nouvelle, qui était un résultat des habitudes étrangères.

(1) Ville de Campanie, aujourd'hui *Torre di Patria*.

pas, mais d'où il ne fut pas rappelé. Il mourut dans cette retraite, et voulut que l'on inscrivît sur sa tombe : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os.*

L'enquête fut poursuivie contre son frère, sur la proposition des tribuns Petilius et Nævius, appuyée par Caton et adoptée par le vote unanime des trente-cinq tribus. La sentence porta que Lucius Scipion avait reçu d'Antiochus, pour lui faire des conditions meilleures, six mille livres d'or et quatre cent quatre-vingts d'argent, au-delà des sommes dépo-
85. sées dans le trésor public; qu'Hostilius, son envoyé, avait reçu quatre cents livres d'or et quatre cent trois d'argent, et le questeur Caïus Furius cent trente livres d'or et deux cents d'argent : tant étaient loin les temps de Fabricius et de Cincinnatus ! La pauvreté de Scipion, qui ne se trouva point en état de payer l'amende, sembla démontrer son innocence ; mais le coup était porté à l'aristocratie. Caton n'en fut que plus animé à poursuivre ses investigations, auxquelles personne ne pouvait plus se soustraire, après la condamnation des Scipions.

Politique. Mais quand une république se trouve dans la main d'un corps tel qu'était le sénat romain, peu importe que les personnages changent; celui qui tombe est bientôt remplacé par d'autres. Comment d'ailleurs espérer une amélioration dans les mœurs privées, quand les exemples de corruption venaient des mœurs publiques; quand la sévérité censoriale n'empêchait pas Caton d'agir avec toute la ruse d'une politique immorale; quand la cabale, l'intrigue, la trahison, la violence foulaient aux pieds ou éludaient le droit des nations ?

Deux ennemis, Annibal et Philippe, étaient toujours pour Rome un sujet d'ombrage; car elle sentait que, tant qu'ils vivraient, elle aurait toujours à redouter une coalition générale. Elle ménageait donc Antiochus, Rhodes, l'Achaïe, Eumène, et faisait épier les moindres pas d'Annibal, toujours infatigable à lui chercher des ennemis. Prusias, roi de Bithynie, avait écouté ce grand capitaine, auquel il dut sa victoire sur Eumène. Rome envoya alors à Prusias Flamininus, le libérateur de la Grèce, pour lui enjoindre de livrer Annibal, qui, informé de cette démarche, s'écria : *Délivrons Rome de si graves soucis, puisqu'elle a hâte de voir mourir un vieillard qui lui est odieux; mais Flamininus remportera une victoire infâme et indigne de ses ancêtres, qui faisaient connaître à Pyrrhus, leur*

ennemi, un projet de l'empoisonner. Le triomphe des Romains sur un vieillard désarmé les couvrira de honte dans la postérité. Et il s'empoisonna, l'année même où son vainqueur mourait à Literne. Mort d'Annibal. 183.

CHAPITRE XII.

LES ACHÉENS. — SECONDE GUERRE DE MACÉDOINE.

Délivrés de toute crainte de ce côté, les Romains commencèrent à exciter sous main la Lycie contre Rhodes, Sparte contre les Achéens. Les dissensions, cet héritage éternel des républiques grecques, se ranimaient chez ces derniers; mais ils eurent du moins le bonheur d'avoir à leur tête une succession d'hommes remarquables, tels qu'Aratus et Philopœmen. Philopœmen. Ce général, né à Mégalopolis dans l'Arcadie, élevé dans les champs, de manières simples et même vulgaires, dormait sur un grabat, cultivait son modeste domaine avec des vignerons et des laboureurs, l'agriculture étant, selon lui, l'unique moyen d'enrichir sa famille; ce qu'il gagnait à la guerre, il l'employait à racheter des prisonniers. Travailler à l'avantage et pour le bien de sa maison était à ses yeux une obligation, parce que celui qui n'a rien à soi s'abstient difficilement de ce qui appartient aux autres. Il se plaisait à discuter, à lire les philosophes et les poètes, surtout Homère, parce qu'il excite l'imagination et stimule la valeur. Dans une marche ou dans le camp, il proposait aux soldats de mettre en discussion ce qu'ils feraient, s'ils étaient surpris dans telle ou telle position. Élu général de la cavalerie achéenne, doué du courage et de l'expérience qui manquaient à Aratus, il améliore l'armée, lui enseigne à combattre de pied ferme, modifie les boucliers et les lances, lui donne des casques, des cuirasses, des cuissards, et dirige le luxe vers la richesse de l'équipement guerrier; on vit alors l'élégance se déployer dans les armures, et les femmes travailler à orner des cimiers, à broder des cottes d'armes et des caparaçons. Il savait en même temps diriger les affaires politiques, soutenir la dignité de la ligue, à une époque où Rome laissait déjà paraître ses prétentions (1).

(1) La vie de Philopœmen, dans PLUTARQUE, est presque entièrement puisée dans celle que Polybe avait écrite, et qui est perdue.

Tandis que les Achéens se proposaient de faire entrer tout le Péloponèse dans leur ligue, les différentes villes de cette contrée, surtout Messène et Sparte, obéissant à un désir mal entendu d'indépendance, n'agissaient que dans leur intérêt particulier. Machanidas, qui s'était fait tyran de Sparte, commençait à menacer la liberté des autres États; Philopœmen l'attaqua à Mantinée, et le tua; mais il fut bientôt remplacé par Nabis, qui durant quatorze années exerça la tyrannie la plus impitoyable. Philopœmen lui fit la guerre, et délivra Sparte, qu'il réunit à la ligue. Lacédémone reconnaissante décréta qu'on offrirait à Philipœmen cent vingt talents (1), produit de la vente des biens de Nabis; mais son désintéressement était si connu, que personne ne voulait aller les lui présenter. Un de ses amis, nommé Timolaüs, consentit à s'en charger; puis, lorsqu'il vit de près l'austère simplicité du général achéen dans sa manière de vivre, il n'osa d'abord accomplir sa mission; il s'enhardit enfin, et quand Philopœmen l'eut entendu, il prit avec lui le chemin de Sparte. Après avoir remercié les citoyens, il leur conseilla d'employer cet argent à gagner ceux qui agitaient le peuple de leur cité, à leur fermer la bouche pour qu'ils fussent moins à craindre : *C'est à ses ennemis,* ajouta-t-il, *et non à ses amis, qu'il faut ôter la liberté de parler.*

Cependant la ligue se ressentait déjà trop de l'influence romaine. Des différends s'étant élevés entre Messène et Élis, Flamininus s'interposa et calma les deux partis; comparant la confédération achéenne à une tortue, forte tant qu'elle est à l'abri sous son écaille, mais en péril dès qu'elle met la tête ou les pieds dehors, il lui persuada de céder à Rome l'île de Zacynthe, qu'elle avait acquise depuis peu. Les Romains, déjà maîtres de Céphalonie, n'eurent dès lors qu'un court intervalle à franchir pour gagner le Péloponèse; ce fut de là, en effet, que l'on vit accourir le préteur Fulvius Nobilior pour apaiser d'autres démêlés et disposer les choses au gré du sénat romain. Sparte souleva des inimitiés plus sérieuses en inquiétant ses bannis, qui s'étaient réfugiés sous la protection des Achéens; Philopœmen, saisissant cette occasion de l'humilier, s'en rendit maître, fit égorger quatre-vingts, on dit même trois cent cinquante Spartiates, et bannit ceux qui avaient été admis au droit de cité par les tyrans. Il vendit

(1) 120 talents, 660,000 francs.

comme esclaves les individus qui refusèrent d'obéir, et construisit un superbe portique à Mégalopolis avec le prix qu'il en retira ; en outre, il obligea ceux qui restèrent dans la ville à raser les murailles, à recevoir des colons d'Achaïe, et à renoncer aux institutions de Lycurgue, pour élever leurs enfants à la manière des Achéens.

Philippe III, qui le considérait comme la principale force de la ligue, essaya de le faire assassiner, mais ne put réussir. Messène s'étant révoltée, Philopœmen, bien que sexagénaire, reçoit la mission d'aller la réduire, mais il tombe dans la mêlée, et devient le prisonnier des Messéniens qui le conduisent en triomphe dans leur ville, pour le condamner à boire la ciguë. Il vide tranquillement la coupe, et demande au bourreau des nouvelles de son armée ; apprenant qu'elle s'était retirée victorieuse : *Bonnes nouvelles,* s'écria-t-il, *puisque tout n'a pas été au plus mal!* Il mourut avec calme. Quant à Messène, elle fut châtiée sévèrement par Lycortas, qui, ayant succédé à Philopœmen dans le commandement, conduisit contre elle la jeunesse achéenne, animée d'un vif désir de venger le grand capitaine ; mais avec lui avait succombé le dernier des Grecs, et les Romains n'eurent pas de peine à se former un parti parmi les Achéens, surtout quand le lâche Callicrate, qui se vendit à eux, eut préparé par la corruption la ruine de sa patrie.

Mort de Philopœmen. 183.

Philippe de Macédoine s'aperçut bientôt que les ménagements des Romains à son égard n'avaient eu d'autre motif que la crainte de provoquer son inimitié lorsqu'ils avaient sur les bras Antiochus. Philippe, que les circonstances et ses talents semblaient appeler à exercer une grande influence sur les destinées de la Grèce, ne sut ni profiter des occasions ni se montrer entièrement bon ou entièrement mauvais. Il échoua dans tous ses projets et ne montra d'habileté que pour éviter les coups dirigés contre lui.

Macédoine.

Quand Rome lui ordonna de lever le siége de Lamia, il lui fut permis par compensation d'étendre ses conquêtes dans l'Athamanie, en Thrace et en Thessalie. Là, il expulsait les habitants des villes principales, surtout des cités maritimes, et transportait les vaincus dans la Macédoine ; ces excès, aggravés par d'autres, provoquaient contre lui des plaintes continuelles, qui furent portées à Rome et aux commissaires chargés d'épier ses actions. Indigné de l'ingratitude des Romains, dont il avait trop bien servi les vues contre les

Étoliens, et qui maintenant lui refusaient les droits et les honneurs accordés à Eumène, il ne respirait que vengeance et ne souhaitait qu'une occasion de recouvrer l'intégrité de ses États. Mais il ne se sentait pas assez fort pour oser déclarer la guerre; en attendant, tantôt des paroles menaçantes sortaient de sa bouche, tantôt il grevait de nouvelles taxes les marchandises des Romains, ou bien les excluait des privilèges accordés aux autres étrangers; enfin, il fit exterminer, en haine de Rome, les habitants de Maronée.

Alors Rome le cite, bien qu'il fût roi indépendant, à se justifier devant elle; il se voit contraint de lui envoyer son fils Démétrius, et le sénat, à la seule considération de ce jeune prince, laisse la couronne à Philippe, sous la condition qu'il se renfermerait dans les anciennes limites de la Macédoine.

Démétrius avait gagné le cœur des Romains pendant qu'il était resté leur otage, et les Macédoniens l'aimaient à cause de son esprit et de sa bonté; c'étaient là autant de motifs de haine pour son frère aîné, Persée, qui le redoutait comme un obstacle à son avènement au trône. Il le rendit donc suspect à son père, qui finit, à son instigation, par le
180. faire mettre à mort; ce fut le premier assassinat domestique commis dans la descendance d'Antigone le Grand, citée jusque-là pour sa pitié filiale. Persée s'en réjouit lâchement; mais Philippe, reconnaissant qu'il avait été abusé, tomba dans une mélancolie profonde qui le conduisit au tombeau.

Persée. 178. Persée succéda donc à son père; doué d'une capacité peu inférieure à la sienne, il avait à sa disposition les moyens que Philippe préparait depuis longtemps pour faire la guerre aux Romains : le trésor était bien garni, la population augmentée; la Thrace, cette pépinière de braves, assujettie en grande partie; les Dardanes, nation voisine, d'un caractère inquiet et indomptable, étaient tenus en bride par les Bastarnes, race celtique, appelés dans le pays par Philippe, et qui ne demanderaient pas mieux que de suivre le nouveau roi de Macédoine en Italie, où l'entraînait le désir de profiter des guerres, peu importantes, mais continuelles, qui épuisaient Rome. Telles étaient les guerres sans cesse renaissantes de l'Espagne et de la Ligurie, pays toujours indociles, et qui ne pouvaient se plier au joug; telles encore celles dont l'Istrie, la Corse, la Sardaigne, étaient devenues le théâtre.

Cependant, une partie de ces Bastarnes, qui, à la mort de Philippe, étaient encore en route, s'en retournèrent sur leurs

pas; d'autres furent repoussés par les Thraces, et trente mille seulement s'établirent dans la Dardanie. Mais Persée les connaissait pour être des alliés aussi perfides que des ennemis dangereux,et de plus il voyait la puissance de Rome grandir dans l'opinion et dans la réalité; il commença donc par dissimuler son avarice et son ambition, et mit sa couronne aux pieds du sénat, déclarant ne vouloir la tenir que du peuple romain. Les Macédoniens, pour lesquels il se montra d'un accès facile, plein de générosité et de justice, crurent que le temps des prédécesseurs d'Alexandre allait renaître. D'un autre côté, afin de rendre à la Macédoine son ancienne supériorité, il se conciliait l'esprit des Grecs, affichait la clémence et la modération, et prenait le parti des pauvres, qu'il protégeait contre les riches, partisans des Romains. Il fit alliance avec Rhodes, donna sa sœur en mariage à Prusias, roi de Bithynie, épousa Laodice, fille ou nièce de Séleucus Philopator, et chercha à se faire d'eux tous des points d'appui contre Rome.

Dans le même but, il envoya à Carthage des ambassadeurs qui furent reçus de nuit, dans un temple, au milieu des cérémonies formidables d'une religion sanguinairé et d'une sombre aristocratie. Il conclut en outre des arrangements avec les Thraces, qui s'obligèrent à lui fournir des troupes toutes les fois qu'il en aurait besoin; enfin, il réunit des sommes considérables et des vivres en quantité suffisante pour nourrir pendant plusieurs années l'armée, qu'il porta à trente mille hommes de pied et à cinq mille chevaux.

Les Grecs, qui, peu de temps auparavant, avaient comblé d'honneurs Eumène, roi de Pergame, se détachaient de lui maintenant pour se réunir à Persée, le représentant de la cause nationale; mais ils ne le favorisaient que sous main, car la vigilance et les intrigues des agents de Rome effrayaient les Achéens. Quant aux Étoliens, en tournant leurs armes les uns contre les autres, ils s'étaient mis dans l'impossibilité de rien tenter désormais; il en était de même de l'Acarnanie, et la ligue des villes béotiennes avait été anéantie par les Romains.

Eumène, irrité du changement de la Grèce à son égard, eut la lâcheté de dénoncer Persée à Rome; mais quatre assassins, envoyés par ce dernier, faillirent le punir de sa conduite. Accusé d'être l'auteur de cette tentative et d'avoir voulu faire empoisonner les premiers citoyens de Rome, Persée, au lieu

171. de descendre à se justifier, reprocha aux Romains la manière indigne dont ils traitaient les rois et les républiques, renonça à leur alliance, et accepta la guerre avant qu'ils y fussent bien préparés.

Eumène, roi de Pergame, Antiochus, roi de Syrie, et l'Égypte avaient embrassé le parti de Rome; les Illyriens, les Rhodiens, tout ce qui appartenait en Grèce à la démocratie, s'était rangé du côté de Persée; Prusias conservait la neutralité. Si Persée avait poussé les hostilités avec l'ardeur qu'il avait mise à menacer, il aurait fait payer chèrement la victoire aux Romains; mais à peine l'armée commandée par le consul Licinius Crassus s'est-elle avancée, qu'il fait entendre des paroles de paix. Rome les accueille, et, par une trêve trompeuse, laisse évaporer cette première flamme, gagne du temps, des alliés ou des sujets; cependant, lorsque la bataille s'engagea près du mont Ossa, Persée fit subir aux Romains la plus terrible défaite qu'ils eussent essuyée depuis quarante ans. Si, profitant alors de la victoire, Persée eût poussé ses avantages et assailli avec la phalange le camp ennemi, la guerre eût probablement été terminée, d'autant plus que les Grecs s'agitaient de toutes parts sous leurs chaînes, dont ils commençaient à sentir le poids. Ce prince se retrancha au contraire dans un système de défense, bien combiné sans doute, mais qui ne vaut rien dans les circonstances suprêmes, ainsi que l'avait éprouvé Antiochus; il laissa l'occasion lui échapper, puis il demanda et redemanda la paix au consul, se déshonorant ainsi lui-même et décourageant ceux qui lui étaient restés fidèles.

Eumène, en voyant ses succès, lui avait offert son amitié, à la condition qu'il lui payerait une somme considérable, et de plus, moyennant une autre somme, sa médiation près des Romains. Persée conclut le traité; mais, lorsqu'il fut question de l'exécuter, il refusa le prix convenu, dans l'espoir que la convention parviendrait à la connaissance des Romains et qu'Eumène se verrait ainsi forcé de s'arranger avec lui pour se sauver. Sa prévision ne fut pas trompée, et les Romains montrèrent à Eumène combien ils avaient de haine pour tous les rois; mais Persée n'en tira aucun avantage.

Comme il était de la plus haute importance de gagner l'Illyrie, seul côté par où les Romains pussent pénétrer dans la Macédoine, il s'adressa à Gentius, roi de ce pays, qui consentit à faire cause commune avec lui moyennant le

prompt envoi d'une forte somme en or. L'or était devenu l'unique mobile de la guerre et de la paix; tous savaient combien Persée en avait amassé, et tous devaient apprendre combien il en serait maladroitement avare. Gentius se souleva donc contre les Romains, et Persée, le croyant suffisamment compromis, non-seulement lui refusa la somme convenue, mais ne le soutint pas même dans sa résistance; ce qui permit à l'ennemi de l'exterminer avec sa famille, sans qu'il en revînt aucun profit à Persée. Clondicus, chef des Bastarnes, lui amena dix mille Gaulois, qui pouvaient, en inquiétant la Thessalie, détourner les Romains de la Macédoine; mais, sur le refus de Persée de lui compter la somme promise, il s'en retourna en dévastant la Thrace.

C'est ainsi que Persée gâta lui-même son propre ouvrage, lorsqu'il semblait avoir de grandes chances de succès. Eumène, Prusias, les Rhodiens, qui avaient épousé sa cause, se contentèrent d'envoyer des ambassadeurs à Rome, qui les accueillit avec hauteur; elle leur fit comprendre combien elle était impérieuse avec ses créatures, et quelle folie il y aurait à prétendre la mettre en balance avec le roi de Macédoine. Rome, au surplus, résolue d'en finir par un grand 168.
effort, arma cent mille hommes, dont elle donna le commandement à Paul Émile.

Ce général s'était formé dans les terribles guerres d'Espa- Paul Émile.
gne et de Ligurie; mais, comme il avait conservé toute la fierté hautaine de l'ancienne aristocratie, le peuple, indisposé contre lui, l'avait écarté du consulat, et depuis longtemps ne lui confiait plus aucune charge. En se voyant élu cette fois, il dit publiquement qu'il voyait bien qu'on ne l'avait choisi que par nécessité, que dès lors le peuple ne devait pas se mêler de la manière dont il conduirait la guerre; que les soldats tinssent leurs bras prêts et leurs glaives bien affilés, que du reste on fit trêve aux bavardages et aux avis; qu'il aurait soin de tout. Il se mit donc en marche, et franchit le mont Olympe; il ne put s'empêcher d'admirer, à la bataille de Pydna, les efforts de la puissante pha- Bataille de Pydna. 22 juin 168.
lange macédonienne, qui fut sur le point de mettre ses légions en déroute; mais une éclipse, qui glaça d'épouvante les soldats de Persée, parut annoncer la chute du royaume d'Alexandre. La victoire resta à Paul Émile; vingt mille Macédoniens, sur quarante-quatre mille qu'ils étaient, se firent tuer en combattant; onze mille furent enveloppés et

faits prisonniers. Persée, atteint d'une blessure, combattit sans cuirasse au milieu de sa phalange (1), démentant ainsi l'accusation de lâcheté que lui jetèrent les historiens romains.

La Macédoine, dans son dernier jour, ne se montra pas indigne d'elle-même; mais, comme ce royaume ne s'appuyait que sur l'armée, il périt avec elle, et fut soumis en deux jours. Persée, qui s'était aliéné ses amis en les accusant et en les punissant de ses propres erreurs, montra son avarice même dans cette extrémité, et s'enfuit avec son trésor, dont il ne pouvait se séparer. Il se réfugia dans le temple révéré des dieux Cabires en Samothrace, et sollicita un traité du consul; mais, abandonné par les siens et dépouillé de ses trésors par un rusé Crétois, il dut se rendre au vainqueur, qui le reçut au milieu de ses capitaines avec toute l'austère solennité latine, et lui reprocha sa conduite passée. Néanmoins, il finit par lui promettre la clémence des Romains; puis, s'étant tourné vers ses officiers, il leur montra cet exemple remarquable de l'inconstance du sort, en leur rappelant que le véritable courage consiste à ne pas s'enorgueillir dans la prospérité, comme à ne point se laisser abattre par l'infortune.

La Macédoine fut déclarée libre, et divisée en quatre gouvernements, régis chacun par des lois particulières que dicta le vainqueur. Aucun Macédonien ne put se marier, ni acheter des terres hors de son gouvernement; le commerce des bois de construction fut interdit; les habitants durent se livrer à l'exploitation de leurs mines de fer et de cuivre, en payant aux Romains la moitié de ce qu'ils payaient à leurs rois; ils recevraient des lois du vainqueur. Un sénat fut investi de l'autorité souveraine; les grands seigneurs avec leurs fils âgés de plus de quinze ans, et tous ceux qui avaient occupé des emplois élevés près des souverains macédoniens, furent tenus de se rendre en Italie.

C'était là ce qu'on appelait liberté. Après avoir solennisé la victoire par des jeux splendides, brûlé les armes qui ne pouvaient servir au triomphe, tué le petit nombre de serviteurs restés fidèles à Persée, saccagé les villes de l'Épire qui
167. l'avaient secondé, Paul Émile, au comble de la gloire, revint

(1) Plutarque a pour autorité Posidonius, présent à la bataille (*Vie de Paul Émile*, XX).

en Italie, traînant prisonniers à sa suite Gentius, roi des Illyriens, et la famille de Persée.

Lorsque ce dernier le supplia de lui épargner la honte de suivre enchaîné son char de triomphe : *Cela est dans ta main et en ton pouvoir* (1), lui répondit son vainqueur ; mais Persée n'eut pas le courage de se tuer, et il para de son infortune le triomphe le plus splendide que l'on eût vu jusqu'alors. La pompe dura trois jours : le premier jour, douze cents chars se mirent en marche, chargés de boucliers d'argent massif, et douze cents autres de boucliers de bronze; trois cents autres, contenant les lances, les épées, les arcs, les dards, étaient précédés d'hommes qui portaient des armes de toutes sortes et huit cents trophées. Le second jour, parurent mille talents en or et en argent monnayé, deux mille deux cents talents en barres, un nombre infini de coupes, cinq chars chargés de statues grandes et petites, des boucliers d'or et beaucoup de tableaux des galeries royales. Le troisième jour, on promena cent vingt bœufs de la plus grande blancheur, deux cent vingt vases d'argent, une urne de dix talents d'or, ornée de pierreries, et dix autres vases remplis d'objets divers, aussi en or, deux mille dents d'éléphant, de trois coudées; un char d'ivoire garni d'or et de pierreries; un cheval avec son collier semé de perles, et le reste de son harnais en or, un lit aussi en or, avec ses couvertures de diverses couleurs; une litière d'or et de pourpre; quatre cents couronnes dont les villes avaient fait hommage au vainqueur. Enfin, sur un magnifique char blanc paraissait le triomphateur (2). Derrière lui venait Persée en habits de deuil, entouré de deux cent cinquante amis, tous enchaînés, de deux fils et d'une petite fille à laquelle ceux qui la conduisaient enseignaient à tendre ses mains innocentes au peuple romain, pour invoquer sa compassion ou plutôt pour flatter sa vanité, en lui montrant à quelles misères il pouvait réduire les monarques.

Triomphe de Paul Émile.

Le dernier roi de la Macédoine fut ensuite jeté dans un sale et ténébreux cachot, où l'on enfermait les condamnés jusqu'au moment de leur supplice. On l'y laissa sept jours sans lui apporter de nourriture; il fallut que les autres pri-

Fin de Persée.

(1) *Id tua quidem in potestate est.* Cicéron, *Tuscul.*, V, 40. Voy. aussi Tite Live, XLV, 39.
(2) Diodore, XXXI, 8, 3, édit. Firmin-Didot.



sonniers, émus de compassion, partageassent avec lui le peu d'aliments que leur jetaient les geôliers au milieu des immondices. Ses compagnons lui offrirent un lacet et un couteau ; mais il n'osa encore renoncer à la vie. Enfin Paul Émile, soit par humanité, ou par respect pour le malheur, obtint du sénat qu'il serait transféré dans une prison plus convenable ; mais, au bout de deux ans, comme ses gardiens se faisaient un jeu barbare de l'empêcher de dormir, ses forces s'épuisèrent à ce supplice, et la mort l'en délivra. Philippe, le seul fils qui lui survécut, se vit contraint, pour gagner sa vie, de faire le métier de tourneur ; il devint ensuite greffier des magistrats d'Albe. Poètes, historiens, orateurs, exaltèrent le peuple romain pour avoir vengé sur le dernier des Éacides les Troyens, leurs aïeux (1) ; ils portèrent aux nues la gloire du grand peuple qui écrasait les superbes et pardonnait aux vaincus.

CHAPITRE XIII.

CONSÉQUENCES DE LA GUERRE DE MACÉDOINE.

La Macédoine ne perdit donc pas sa liberté, c'est-à-dire qu'elle ne fut pas réduite en province, les Romains persistant à suivre la politique adoptée à l'égard de la Grèce. L'Illyrie, subjuguée en trente jours par le préteur Anicius, fut traitée de même, ainsi que l'Épire, à laquelle il fut pourtant enjoint de verser au trésor tout l'or et l'argent qu'elle possédait. Soixante de ses cités, dans lesquelles les Romains étaient entrés sous prétexte de les délivrer des garnisons étrangères, furent toutes démantelées, et cent cinquante mille hommes vendus comme prisonniers. Un décret du sénat annonça au monde cette nouvelle preuve de magnanimité, afin que la Macédoine et l'Illyrie apprissent à toutes les nations comment Rome était prête à les remettre en liberté.

Elle avait attendu la fin de la guerre pour punir non-seulement les peuples qui l'avaient desservie, mais encore ceux qui avaient montré peu de zèle pour sa cause. A ce titre, Rhodes. Rhodes aurait subi le sort de l'Épire, si Caton n'eût osé op-

(1) *Ultus avos Trojæ.* Voy. VIRGILE, *Æneid.*, VI, 841.

poser une digue à cet abus de la force. Il démontra que cette glorieuse république maritime s'était proposé uniquement de conserver son indépendance; si elle avait fait des vœux pour le triomphe de Persée, il en devait être ainsi de la part de quiconque comprenait son véritable intérêt, et voyait dans la chute de ce prince l'asservissement commun. *Eh! quoi,* dit-il, *punissez-vous l'intention? mais vous-mêmes comment vous conduisez-vous quand vous y trouvez votre compte? Ils sont orgueilleux! Vous êtes donc fâchés que d'autres le soient autant que vous?* Il obtint, par ce langage hardi, que Rhodes fût privée seulement de la Syrie et de la Carie qu'elle avait obtenues dans le partage des dépouilles d'Antiochus; en effet, cette république, semblable à tant d'égards à Venise, dut, comme elle, tous ses revers à son désir d'avoir des possessions en terre ferme, qui préparèrent sa ruine.

Tremblement de terre de Rhodes.

Ne passons pas outre sans rappeler le désastre dont cette île fut le théâtre en 227. Dans le cours de cette année, de graves convulsions agitèrent la nature : elles firent sortir de la mer une île nouvelle parmi les Cyclades, et donnèrent à Rhodes des secousses telles, qu'elles détruisirent son port, ses arsenaux, ses palais, et mirent en pièces son fameux colosse. Les Rhodiens entretenaient au dehors tant de relations, dont l'importance était si bien reconnue, que, sans descendre à aucune démarche humiliante, mais au moyen d'habiles manœuvres, ils amenèrent les souverains et les cités à réparer leurs pertes. Hiéron et Gélon donnèrent d'abord soixante-quinze talents d'argent, puis cinq pour l'huile nécessaire aux exercices de la palestre, dix pour les sacrifices, autant pour les citoyens pauvres, cinquante catapultes, des bassins et des aiguières en argent, et, de plus, ils accordèrent l'exemption de tous droits aux Rhodiens abordant en Sicile. Enfin, comme s'ils fussent reconnaissants envers ces insulaires de ce qu'ils avaient accepté leurs secours, ils érigèrent dans le marché de Rhodes deux statues représentant le peuple de cette île couronné par celui de Syracuse. Ptolémée promit trois cents talents d'argent, un million de mesures de froment, du bois pour la construction de six vaisseaux à cinq rangs de rames et de dix à trois rangs, la toile nécessaire pour les voiles, et vingt mille mesures de froment pour l'approvisionnement de dix trirèmes; plus, douze mille autres mesures à l'occasion des spectacles; trois mille talents de bronze pour refondre le colosse, et



cent architectes avec trois cent cinquante ouvriers, tous payés par lui, pour la reconstruction des édifices. Antigone envoya dix mille madriers, une très grande quantité de planches pour cloisons, trois mille talents de fer, mille de poix cuite, autant de poix crue et cent talents d'argent; sa femme Chryséide y ajouta cent mille boisseaux de froment et trois mille talents de plomb. Séleucus, père d'Antiochus, accorda l'exemption de tous droits aux vaisseaux rhodiens qui aborderaient dans ses États, et leur expédia dix vaisseaux à cinq rangs, deux cent mille mesures de blé, sept mille brasses de bois de charpente, de la résine et du crin pour calfater les navires. Prusias, Mithridate et d'autres princes de l'Asie, montrèrent autant de générosité, et plus encore les cités. « Nous avons rapporté ces choses, dit Polybe, premièrement « pour donner une idée de la magnificence des Rhodiens « dans leurs institutions publiques, ce qui les rend dignes « de louange et d'imitation; en second lieu, pour faire con- « naître combien sont mesquins aujourd'hui les dons des « rois, et combien est misérable ce que reçoivent d'eux les « nations et les cités. Il faut que les princes qui font une « largesse de quatre ou cinq talents ne croient pas avoir fait « quelque chose de bien extraordinaire, et n'attendent pas « des Grecs la bienveillance et les honneurs qu'en ont obte- « nus les anciens rois; il faut aussi que les cités, se remet- « tant devant les yeux la grandeur des libéralités passées, ne « récompensent pas inconsidérément les libéralités mes- « quines qui se font aujourd'hui, par de grands et solennels « honneurs (1). »

Ainsi que Rhodes, Eumène se vit payé d'ingratitude par les Romains; le sénat, prenant ombrage de son agrandissement, n'eut pour lui que dédains et menaces, et finit par transférer sa couronne à son frère, Attale II.

Prusias, à qui aucune bassesse ne coûtait, vint en personne se justifier; la tête rasée et couverte d'un bonnet d'affranchi, prosterné au seuil de la curie, il s'écria : *Salut, ô dieux conservateurs! votre affranchi se présente à vous, prêt à exécuter tous vos ordres.* Tant d'abjection et son fils laissé en otage lui valurent de conserver la couronne.

De son côté, Massinissa envoya son fils se plaindre de deux choses : la première, de ce que le sénat avait réclamé de lui

(1) POLYBE, liv. V, ch. LXXXVIII et suiv.

des secours comme une grâce, quand il était en droit de les imposer; la seconde, de ce qu'il avait voulu lui payer le blé qu'il avait fourni; car, disait-il, sa couronne, dont l'usufruit lui suffisait, était la propriété du peuple-roi.

On peut croire que de pareilles ambassades et d'autres non moins lâches ne firent qu'alimenter l'insolent orgueil des Romains; aussi, dès ce moment, renonçant au rôle d'arbitres qu'ils avaient joué jusqu'alors, conçurent-ils la pensée de devenir les maîtres du monde.

Tel fut le sentiment qui les dirigea dans leur conduite à l'égard des autres successeurs d'Alexandre; ils ne cherchèrent désormais que les moyens de les affaiblir durant la paix, afin de les rendre incapables de se défendre lorsqu'ils seraient provoqués à combattre.

Ptolémée V avait huit ans lorsque le sénat lui envoya des ambassadeurs pour le remercier de la constante amitié que l'Égypte avait montrée envers Rome, même au temps de ses revers, et lui annoncer la paix conclue avec Carthage. Les tuteurs de Ptolémée saisirent cette occasion pour mettre le roi enfant sous la tutelle du sénat romain, qui l'accepta volontiers. Marcus Lepidus, chargé d'exercer ces fonctions, les confia à l'Acarnanien Aristomène, homme rompu aux affaires et aussi prudent que fidèle. Les possessions de la Célésyrie avaient été enlevées à l'Égypte par Antiochus III, qui promettait de les donner en dot à sa fille Cléopâtre, fiancée au jeune roi (1). A quatorze ans, Ptolémée prit les rênes du

Ptolémée Épiphane.

201.

(1) L'inscription de Rosette, que nous avons rapportée précédemment, appartient à cette époque. Les prêtres d'Égypte, réunis à Memphis pour la cérémonie du couronnement de Ptolémée Épiphane, rendirent en son honneur le décret que nous transcrivons : « L'an IX, le 18 du mois de méchir (mars 196), les pontifes et les prophètes, ceux qui entrent dans le sanctuaire pour vêtir les dieux, les ptérophores, les hiérogrammates, et tous les autres prêtres qui se sont transportés, de tous les temples situés dans le pays, près du roi à Memphis, pour la solennité de la prise de possession de cette couronne, que Ptolémée, toujours vivant, le bien-aimé de Phta, dieu Épiphane, prince très gracieux, a héritée de son père, se trouvant réunis dans le temple de Memphis, ce même jour, ont dit :

« Considérant que le roi Ptolémée toujours vivant, bien-aimé de Phta, dieu Épiphane très gracieux, fils du roi Ptolémée et de la reine Arsinoé, dieux Philopators, a comblé de bienfaits les temples et ceux qui y font leur demeure, et tous ceux qui sont sous sa domination;

« Qu'étant dieu, fils d'un dieu et d'une déesse, comme Horus, fils d'Isis et d'Osiris, vengeur d'Osiris, son père, et jaloux de signaler généreusement son zèle pour les choses qui concernent les dieux, il a consacré au

gouvernement; mais, corrompu par les flatteurs, il se montra détestable souverain, fit mourir Aristomène qui osait blâmer sa conduite, et provoqua par ses désordres un soulèvement dangereux, apaisé par son ministre Polycrate.

service des temples des revenus tant en argent qu'en blé, et fait de fortes dépenses pour rétablir la tranquillité en Égypte, et y élever des temples;

« Qu'il n'a négligé aucun moyen en son pouvoir pour accomplir des actes d'humanité;

« Qu'à l'effet de faire vivre dans l'abondance le peuple de son royaume, et en général tous les citoyens, il a supprimé tout à fait certains tributs et impôts établis en Égypte, et diminué le poids des autres;

« Qu'en outre il a fait une remise générale de tout ce qui lui était dû de droits régaliens, tant par ses sujets habitants de l'Égypte que par les habitants de ses autres royaumes, bien que par leur qualité ces droits ne fussent pas chose peu importante;

« Qu'il a renvoyé libres et absous ceux qui étaient emprisonnés depuis longtemps sous le coup de jugements;

« Qu'il a ordonné que les revenus des temples et les tributs qui leur étaient payés chaque année tant en argent qu'en blé, ainsi que les parts réservées aux dieux sur les vignobles, les jardins et sur toutes les choses auxquelles ils avaient droit sous le règne de son père, devaient continuer à être perçus dans le pays;

« Qu'il a dispensé ceux qui appartiennent aux tribus sacerdotales de descendre annuellement à Alexandrie;

« Qu'il a voulu que les émigrés revenus, gens de guerre et tous autres dont les sentiments avaient été dans les temps de troubles opposés au gouvernement, et qui depuis étaient rentrés dans le devoir, fussent maintenus en possession de leurs biens;

« Que s'étant rendu à Memphis comme pour venger son père et sa propre couronne, il a puni, comme ils le méritaient, les chefs de ceux qui s'étaient révoltés contre son père, avaient dévasté le pays et dépouillé les temples;

« Qu'l a fait beaucoup de dons à Apis, à Mnévis, et aux autres animaux sacrés de l'Égypte;

« Qu'il a embelli l'Apiéum de magnifiques ouvrages, en fournissant pour ce temple une grande quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses;

« Qu'il a fondé des temples, des oratoires et autres édifices, en faisant les réparations nécessaires à ceux qui en avaient besoin, avec le zèle d'un dieu bienfaisant, pour tout ce qui concerne la Divinité;

« Que, s'étant informé de l'état dans lequel se trouvent les choses les plus précieuses renfermées dans les temples, il les a, en tant qu'il était nécessaire, renouvelées sous son administration, en récompense de quoi les dieux lui ont accordé la santé, la victoire et les autres biens... la couronne devant lui demeurer ainsi qu'à ses fils, jusqu'à la postérité la plus reculée;

« Il a plu aux prêtres de tous les temples du pays de décréter que les honneurs revenant au roi Ptolémée, toujours vivant, bien-aimé de Phta, dieu Épiphane très gracieux, seront considérablement augmentés, comme aussi ceux qui sont dus à son père et à sa mère, dieux Philopators, et ceux de ses aïeux; que la statue du roi Ptolémée, toujours vivant, sera érigée



Antiochus de Syrie, son beau-père, fut accusé d'avoir favorisé ces troubles; aussi Ptolémée, qui lui en conserva toujours rancune, excita par des offres et des subsides considérables les Romains à lui faire la guerre. Ses vices le précipitèrent dans la tombe à l'âge de vingt-huit ans.

Ptolémée Philométor n'avait encore que cinq ans lorsqu'il lui succéda. Cléopâtre, sa mère, gouverna dignement en son nom; mais, lorsqu'elle fut morte, la régence passa aux mains de Lénéus et de l'eunuque Eubée, qui élevèrent des prétentions sur la Syrie et la Phénicie, promises en dot à Cléo- **Ptolémée Philométor. 181.**

dans tous les temples, au lieu le plus apparent, en la nommant la statue de Ptolémée, vengeur de l'Égypte; près de ladite statue sera mis le dieu principal de l'Égypte qui lui présentera les armes de la victoire, le tout disposé de la manière la plus convenable. Les prêtres feront trois fois par jour le service religieux près desdites statues, les revêtiront des ornements sacrés, et auront soin de leur rendre dans les grandes solennités tous les honneurs qui doivent, selon l'usage, être rendus aux autres dieux. Il sera consacré au roi Ptolémée une statue et un édicule dorés dans le plus saint des temples, et l'édicule sera placé près du sanctuaire avec tous les autres; et dans les grandes solennités où il est d'usage de porter les édicules hors du sanctuaire, celui du dieu Épiphane très gracieux en sera tiré également. Et afin que celui-ci puisse être mieux distingué des autres tant à présent que dans la suite des temps, on posera dessus les dix couronnes d'or du roi, qui dans leur partie antérieure porteront un aspic à l'imitation des couronnes en figures d'aspic qui sont sur les autres édicules; et au milieu des couronnes sera placé l'ornement royal appelé *pschent*, celui que portait le roi en entrant dans le temple de Memphis, lors des cérémonies légales prescrites pour se mettre en possession de la couronne : on attachera au tétragone qui entoure les dix couronnes dont il a été parlé dix phylactères d'or avec l'inscription suivante : « Ceci est l'édicule du roi qui a rendu illustre la région d'en haut et la région d'en bas. » Il sera célébré chaque année une fête et tenu une grande assemblée (panégyrie) en l'honneur du toujours vivant, du bien-aimé de Phta, du roi Ptolémée, dieu Épiphane très gracieux; fête qui aura lieu dans tout le pays tant de la haute que de la basse Égypte, et durera cinq jours commençant avec le mois de Thouth, et dans le cours desquels ceux qui feront les sacrifices, les libations et toutes les autres cérémonies d'usage, porteront des couronnes, seront appelés prêtres du dieu Épiphane Euchariste (très gracieux), et réuniront ce nom aux autres qu'ils prennent des dieux auxquels ils sont déjà consacrés.

« Et afin qu'on voie pourquoi dans l'Égypte on glorifie et on honore, comme il est juste, le dieu Épiphane, très gracieux monarque, le présent décret sera gravé sur une colonne de pierre dure, en caractères sacrés et en lettres grecques; colonne qui sera placée dans chaque temple de premier, second et troisième ordre, par tout le royaume, près de l'image du roi toujours vivant. » (Le texte, la traduction et le commentaire de cette inscription se trouvent à la fin du tome Ier des *Fragmenta historicorum græcorum*, édit. de Firmin-Didot.)



pâtre ; ce qui les brouilla avec Antiochus Épiphane. La guerre ayant éclaté, Antiochus s'empara de l'Égypte jusqu'à Alexandrie, et Philométor tomba entre ses mains. Les Alexandrins élurent alors à sa place son frère Physcon, ce qui détermina Antiochus à rétablir Philométor, non par générosité, mais afin que les deux princes s'affaiblissent mutuellement en se faisant la guerre, et lui rendissent ainsi plus facile la conquête de l'Égypte. Ils devinèrent ses intentions, se réconcilièrent, et, comme Antiochus se préparait à les attaquer, ils eurent recours à Rome. Popilius Lænas, envoyé en ambassade vers Antiochus, le somma, de la part du sénat, d'abandonner ses conquêtes; comme ce monarque demandait du temps pour réfléchir, Popilius décrivit avec sa baguette un cercle autour de lui, et lui enjoignit de se décider avant d'en sortir. Antiochus dut fléchir, et le sénat répondit à ses ambassadeurs qu'il le félicitait de son obéissance. C'est ainsi que Rome traitait un roi après avoir vaincu la Macédoine; Antiochus, en acceptant la paix qu'elle lui dictait, dut céder Chypre et Péluse.

D'autres scènes d'humiliations royales ne devaient pas tarder à suivre. Les deux frères Ptolémée se partagèrent le royaume : Philométor prit l'Égypte et Chypre; Physcon, Cyrène et la Libye. Mais ils en vinrent bientôt aux mains et Philométor, forcé de fuir, débarqua en Italie; il se rendit à Rome, où il entra vêtu pauvrement, à pied, couvert de poussière, et alla se loger dans l'humble demeure d'un peintre d'Alexandrie. Le sénat, charmé de l'aventure, lui fit des excuses, et l'invita à venir, sous des habits plus convenables, lui exposer ses griefs. Après les avoir entendus, il se porta médiateur entre les deux frères, et les réconcilia; mais quelle valeur les serments échangés pouvaient-ils avoir, quand l'ambition et les causes de division continuaient à subsister? De nouveaux différends ne tardèrent pas à éclater. Physcon, qui prétendait à des possessions plus étendues, se rendit à Rome, et le sénat, moins préoccupé du droit que de l'intérêt de la république, lui donna raison; ce prince, ayant donc levé un grand nombre de mercenaires en Grèce, regagna la Libye. Bien que soutenu par les Romains, il avait contre lui le vœu des peuples maltraités par lui lorsqu'il occupait le trône; aussi, après des chances diverses, fut-il vaincu et fait prisonnier par Philométor qui, oubliant ses torts, lui pardonna. Bien plus, il lui accorda, avec la Cyrène

et la Lybie, différentes villes, et lui promit sa fille en mariage. Une conduite aussi clémente désarma les Romains, qui, pour le moment, laissèrent l'Égypte respirer sous Ptolémée Philométor.

Quant à la Syrie, elle avait encore des provinces florissantes, la Comagène, la Cyrrhestique, la Séleucide, la Palmyrène. La Séleucide s'appelait aussi *la Tétrapole,* des quatre villes que Séleucus Callinice avait fondées dans les riches vallées entre l'Antiliban et la Méditerranée : ces villes étaient Antioche, Séleucie, Laodicée, Apamée. Antioche, reine de l'Orient, survécut au règne des Séleucides. De Laodicée partaient les vins renommés du pays pour le midi de l'Asie Mineure; Palmyre devait sa prospérité aux caravanes qui traversaient ce désert pour communiquer entre l'Inde et l'Europe.

Antiochus Épiphane, que nous avons nommé plusieurs fois, avait succédé à son frère Séleucus IV Philopator, fils pacifique du belliqueux Antiochus le Grand. Il avait été élevé à Rome comme otage, et, monté sur le trône, il chercha à combiner le faste syrien avec la popularité romaine; mais il ne réussit qu'à se rendre un objet de haine et de mépris. Seul, avec deux ou trois serviteurs, et vêtu modestement, il parcourait les rues d'Antioche, passait des heures entières dans les boutiques des orfèvres et des graveurs à discuter sur leur art, se mêlait avec les hommes du peuple, buvait et causait à leur table; il arrivait à l'improviste dans les endroits où il y avait un banquet ou quelque réjouissance, se promenait dans les places, serrait la main aux étrangers, s'informait de ce qu'ils désiraient, et prêtait l'oreille aux petites discussions qui s'élevaient pour la vente et l'achat, comme cela se pratiquait à Rome; enfin il se livrait dans les bains, à la vue de tous, à mille indécences qui le rendaient non pas *illustre*, ainsi qu'il s'intitulait, mais la fable et la risée de ses sujets.

Syrie. Antiochus IV. 175.

Il caressait les Romains tout en les détestant; il fit heureusement la guerre contre l'Égypte, qui lui disputait la Palestine et la Syrie, s'empara de Péluse, et, au lieu d'en exterminer les habitants, il usa de clémence à leur égard, ce qui détermina beaucoup d'autres villes à se soumettre à son autorité. Quand Ptolémée Philométor tomba entre ses mains, il le traita honorablement; puis, profitant, comme nous

l'avons vu, de ses discussions avec son frère Physcon, il s'apprêtait à réunir l'Égypte à la Syrie, lorsque les Romains, intervenant avec arrogance, l'obligèrent à l'évacuer et à subir la paix qu'ils lui imposaient.

Le tribut que la Syrie devait payer aux Romains n'était rien en comparaison des dons au moyen desquels Antiochus devait s'acheter des partisans dans Rome, où tout était vénal. Le luxe, d'ailleurs, augmentait sans cesse à la cour de Syrie. Antiochus déploya surtout un faste inouï dans la fête qu'il donna à Daphné, petite ville près d'Antioche, renommée par son oracle d'Apollon et de Diane, et par les mœurs infâmes qu'on y affichait. Dans la procession solennelle par laquelle s'ouvrirent les jeux qu'il donna, cinq mille jeunes gens marchaient en tête, avec le costume de soldats romains; il en venait ensuite autant vêtus à la mysienne, puis trois mille Ciliciens armés à la légère avec des couronnes d'or sur la tête, autant de Thraces, cinq mille Galates avec des boucliers d'argent, quatre cent quatre-vingt gladiateurs, mille jeunes guerriers sur de magnifiques chevaux de Nicée, et trois mille autres, la plupart chamarrés d'or, avec des couronnes d'or sur la tête. Venaient après eux mille amis du roi, splendidement vêtus, sur des chevaux pompeusement harnachés, puis quatre mille cavaliers aux habits brodés en or, cent chars traînés par six coursiers de front et quarante-deux à quatre chevaux; huit cents jeunes garçons, avec des diadèmes d'or, précédaient les statues des dieux et des héros de la Grèce et de la Syrie, portées par des hommes magnifiquement habillés, et accompagnées par mille pages de Denys, le secrétaire du roi, chacun desquels tenait un vase d'argent du poids de mille drachmes; les vases des six cents pages du roi étaient en or. Deux cents jeunes filles répandaient de coupes d'or des eaux odorantes sur les spectateurs. La marche était fermée par quatre-vingts femmes splendidement parées, dans des litières aux bâtons d'or massif; celles de cinq cents autres dames avaient des bâtons en argent.

Jeux à Daphné. 166.

La fête dura un mois, et l'on servit tous les jours quinze cents tables, auxquelles l'Europe et l'Asie prodiguèrent ce qu'elles avaient de plus exquis. Quinze grands vases pleins de parfums précieux étaient placés dans les salles, et l'on peut se faire une idée de la magnificence de tout le reste. Antiochus, dans ces différentes solennités, joua un rôle misérable et obscène; monté sur un mauvais petit cheval, il

courait comme un fou, durant la procession, en avant et en arrière; dans les banquets, il servait tantôt à une table, tantôt à une autre, ou bien il précédait, avec le manteau royal et la couronne en tête, ceux qui apportaient les mets. Il se jetait tout à coup par terre, ou se mettait à danser, pour ne rien dire des actes indécents dont ceux qui n'avaient pas noyé leur raison dans le vin détournaient les yeux avec dégoût. Un jour qu'il traitait les principaux personnages du royaume, il se fit transporter dans la salle du festin vêtu en pantomime, s'étendit sur le pavé et contrefit le mort; puis, feignant de ressusciter au son des instruments, il se mit à gambader et à faire de telles grimaces, que les conviés, honteux de ce qu'ils voyaient, se retirèrent (1).

Tiberius Gracchus, qui se trouvait alors à sa cour, chargé par le sénat de surveiller les rois et les États de l'Orient, dut concevoir d'autant plus de mépris pour Antiochus, qu'il s'humilia davantage pour se mettre dans ses bonnes grâces; car il se comporta à son égard plutôt en esclave qu'en roi, lui céda son palais, et alla même jusqu'à lui offrir la couronne. L'ambassadeur put donc affirmer au sénat qu'il n'avait rien à redouter de la part du roi de Syrie.

Malgré tout ce qu'Antiochus avait rapporté de richesses de son expédition en Égypte, et bien que ses tributaires et les provinces d'Orient lui fournissent beaucoup d'argent, l'état de ses finances était plus mauvais de jour en jour; afin de les rétablir, il avait recours aux trésors des temples, expédient toujours dangereux. Il s'était aussi aliéné ses sujets par sa manie de vouloir changer leurs coutumes nationales, et s'efforçait même d'introduire parmi eux le culte grec, non par zèle religieux, mais parce qu'il se prêtait davantage aux cérémonies pompeuses dont il était engoué. A peine eut-il donné l'ordre de changer le costume national et de renoncer aux anciens usages, qu'Artaxias, roi d'Arménie, se révolta contre lui, et que la Perse refusa de lui payer le tribut. Forcé d'avoir recours aux armes, il vainquit le roi d'Arménie et le fit prisonnier, puis il fit rentrer la Perse dans le devoir; mais s'étant mis en marche pour saccager le temple d'Élymaïs, renommé pour ses richesses, le peuple soulevé réunit contre lui toutes ses forces, et parvint à le repousser.

Des conséquences plus graves encore résultèrent de son

(1) Polybe, XXXI, 3. — Diodore de Sicile, XXXI, 16.

intolérance envers une nation que nous avons laissée longtemps à l'écart, et qui continuait de garder dans son isolement les trésors de la tradition.

CHAPITRE XIV.

LES HÉBREUX.

Lorsque le grand Cyrus, affranchissant les Hébreux de la servitude, leur eut permis de quitter Babylone et de retourner dans leur patrie, beaucoup d'entre eux qui, durant les soixante-dix années d'exil, s'étaient établis au-delà de l'Euphrate et avaient acquis des propriétés, ne voulurent pas changer les plaines fertiles de la Mésopotamie pour les landes dévastées de la Palestine, quoique ce fût la patrie; ils restèrent donc, offrant à leurs frères des vases d'or et d'argent, divers meubles, des bêtes de somme et toute espèce d'objets de prix. C'est pourquoi, postérieurement à cette époque, nous trouvons les Hébreux répandus dans la Syrie, dans la Perse, dans la Chaldée, en plus grand nombre que dans la populeuse Palestine. Parmi les étrangers, ils continuaient à vivre d'après leurs lois naturelles, sous un prince de la captivité assisté d'un sanhédrin, et célébraient leurs fêtes religieuses aux époques déterminées (1).

536. Quarante-deux mille personnes environ des tribus de Juda, Benjamin et Lévi retournèrent à Jérusalem sous la conduite du grand-prêtre Josua et de Zorobabel, issus des anciens rois hébreux. La prospérité de la nouvelle colonie fut entravée par ses différends avec les Cuthéens, Mèdes et Perses, transportés dans le pays par Salmanasar, quand il eut enlevé les habitants, et qui, s'étant mêlés avec les indigènes, formèrent la population samaritaine ; celle-ci suivait la loi de Moïse, mais différait des Hébreux en quelques articles de foi, ce qui les empêcha de s'entendre pour rétablir la nationalité à l'aide de la communauté du culte. Les Samaritains édifièrent même un temple particulier sur le mont Garitzim, près de Sichem, de sorte que les deux peuples en vinrent à se regarder mutuellement avec cette animosité nationale et religieuse que

(1) Nous avons pour autorités les livres d'Esdras, ceux des Machabées et les *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe.

le temps n'amortit pas, et qui survit à la perte de la liberté et de la patrie.

Les Samaritains mirent tout en œuvre pour empêcher la reconstruction du temple de Jérusalem; ils disaient aux rois de Perse de faire consulter les annales des règnes précédents, où ils trouveraient la preuve que les Hébreux, peuple pervers et turbulent, n'auraient pas plutôt repris haleine, qu'ils refuseraient les tributs et leur feraient perdre la souveraineté du pays. En effet, ils obtinrent sous Cambyse d'abord, puis sous Smerdis, des ordres portant défense de reconstruire le temple; mais enfin sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, on le réédifia sans de nouveaux obstacles, et l'autel fut consacré par le sacrifice de cent veaux, de deux cents béliers, de quatre cents agneaux et de douze chèvres. Une magnificence bien plus grande avait été déployée lors de l'érection et de la consécration du temple, au temps où la Judée, une et libre, était florissante sous Salomon; mais le prophète prédit aux vieillards qui déploraient cette différence, que le nouveau temple l'emporterait sur l'ancien, parce qu'il verrait le salut d'Israël (1).

Reconstruction du temple. 520.

D'autres Hébreux retournèrent successivement à Jérusalem; tels furent ceux qui vinrent avec Esdras, descendant d'Aaron. Envoyé par le roi de Perse pour réorganiser le gouvernement des Hébreux, il leur apporta de la Mésopotamie l'argent provenant des offrandes du roi et de leurs compatriotes; s'appliquant à faire revivre la loi de Moïse, tombée en oubli ou en désuétude, il recueillit avec soin, pour rétablir le code sacré, les fragments épars, tant de la bouche des vieillards que des copies qui avaient survécu; dans ce travail, il put être aidé par les prophètes Aggée, Zacharie et Malachie, surtout par l'inspiration divine. Lorsqu'il en fit la transcription, il substitua à l'ancien caractère hébreu l'écriture syriaque ou chaldéenne, plus belle et plus commode. Peut-être inventa-t-il les voyelles, les points et la massorah (2); il écrivit enfin l'histoire des évènements de son temps (3).

Esdras. 467.

(1) Le prophète AGGÉE, II, 3.

(2) Mot hébreu qui signifie *tradition*. On appelle ainsi une critique du texte de l'Écriture sainte, qui a fixé les différentes leçons, le nombre des versets, des mots, des lettres, etc.

(3) Selon le Coran, au chapitre *Bacra*, Esdras recouvra plusieurs livres de l'Ancien Testament qui étaient perdus, et les écrivit avec cinq plumes à la fois. Quelques Hébreux ne voulurent pas croire à ce prodige, et l'un

Mettant à profit l'autorité dont il avait été investi par la Perse, il fit cesser le scandale des mariages mixtes, en persuadant aux Hébreux de renoncer, suivant les prescriptions de la loi mosaïque, à prendre des femmes étrangères; il mit aussi un terme aux profanations du culte et le régla selon la coutume ancienne.

454. Il fut remplacé après treize ans par Néhémie, qui amena d'autres Juifs en Palestine, et entoura de murailles Jérusalem, où il réunit la population, éparse jusque-là dans la campagne.

oixante-dix mille Hébreux environ étaient donc revenus dans leur patrie; il en fut alors comme dans l'Inde au siècle passé, quand, le pays une fois conquis et pacifié par les Anglais, les habitants de la campagne, que les guerres intestines avaient forcés de se réfugier dans l'intérieur des terres en laissant déserts des cantons entiers, revinrent occuper leurs maisons et leurs champs, comme si rien n'eût interrompu leur possession. La langue hébraïque s'était tant soit peu altérée durant un long séjour parmi les étrangers; les croyances mêmes avaient perdu de leur pureté et dégénéraient en pratiques minutieuses, en subtilités sur des questions de mots. Les malheurs avaient néanmoins affermi dans les âmes l'espérance du Réparateur promis par les prophètes, bien qu'ils commissent l'erreur de ne voir en lui qu'un conquérant appelé non-seulement à les délivrer, mais à les rendre les maîtres du monde.

L'histoire, assez pauvre de faits, qui nous reste des Hébreux à cette époque, se compose d'altérations introduites par le peuple dans le culte et les usages, de réformes prêchées par les prophètes ou ordonnées par les ministres de la Perse, de discussions avec ceux-ci et de querelles avec les Samaritains, toujours plus entachés de paganisme. Les Hébreux relevaient des satrapes de Syrie; mais à mesure que la puissance de la Perse déclinait, les grands-prêtres acqué-

d'eux dit que son père avait caché un exemplaire des livres saints dans le creux d'un rocher : ils allèrent donc le chercher; mais quel ne fut pas leur étonnement de le trouver conforme à ce qu'avait écrit Esdras!

Les chrétiens orientaux croient qu'Esdras avala un peu de la fange du puits dans lequel fut enseveli le feu sacré avant la servitude, et qu'il acquit ainsi la faculté d'écrire de nouveau tous les livres saints.

Des quatre livres d'Esdras, les troisième et quatrième sont réputés apocryphes par tout le monde; le premier et le second sont reconnus pour canoniques dans l'Église latine.

raient une autorité plus grande, comme il advint des évêques au moyen âge; si bien qu'ils finirent par devenir les chefs de la nation.

Les Perses laissèrent en paix les Hébreux qui, par reconnaissance, soutinrent leurs rois, et notamment le dernier, Darius Codoman. Flavius Josèphe raconte qu'Alexandre le Grand, lors du siège de Tyr, demanda des subsides aux Hébreux, qui refusèrent de les lui donner par fidélité à Darius, et qu'irrité de ce refus, il marcha contre Jérusalem; mais le grand-prêtre Jaddus vint à sa rencontre dans la pompe de son costume pontifical, et lui montra que les prophètes de sa nation s'étaient occupés de lui longtemps auparavant. Alexandre à Jérusalem. 332. Le roi macédonien resta frappé de tant de majesté, et raconta qu'avant son expédition un homme lui était apparu vêtu de la même manière, qui l'avait exhorté à entreprendre ses conquêtes; oubliant donc sa colère, il laissa les Juifs en paix, les autorisant à se gouverner par leurs propres lois, et leur faisant même remise du tribut dans les années sabbatiques. Beaucoup de Juifs s'enrôlèrent alors dans son armée, comme d'autres avaient servi dans celle de Xerxès. Les Samaritains secondèrent énergiquement Alexandre contre Tyr et en Égypte, ce qui leur valut la même exemption tous les sept ans. Ce roi établit un grand nombre d'Hébreux dans sa nouvelle ville d'Alexandrie, où il leur accorda la liberté religieuse et des immunités égales à celles des Macédoniens; ils eurent un ethnarque pour les gouverner, juger leurs différends, s'occuper des intérêts du commerce, donner les ordres et les faire exécuter, comme pourrait le faire le chef d'un royaume bien assuré.

Après Alexandre, la Palestine partagea le sort de la Phénicie et de la Célésyrie, tombées sous la domination des rois de Syrie. Ptolémée Soter assiégea Jérusalem, et, sachant que les Hébreux ne combattraient pas pendant le sabbat, il 283. choisit ce jour pour donner l'assaut. Leur ville fut prise, et cent mille d'entre eux furent transportés à Alexandrie; quelques-uns pénétrèrent plus avant en Afrique, jusqu'à Cyrène (1) et dans l'Éthiopie.

(1) Indépendamment de Simon, qui aida Jésus-Christ à porter sa croix, et qui était de Cyrène, Jason, auteur d'une histoire des Machabées, dont le IIe livre des Machabées est un résumé, était aussi de cette ville. Saint Luc (II, 10; V, 9) parle aussi des Juifs de Cyrène. Mille d'entre eux furent tués sous Vespasien comme rebelles; ils se soulevèrent sous le règne sui-



Samaritains. Les Samaritains, moins fidèles observateurs de la foi jurée, se rangeaient du parti du plus fort; ce qui leur permit de prospérer, et de bâtir Sichem, dont ils firent leur capitale. Selon leur croyance, il n'y a qu'un Dieu, qui a envoyé Moïse, dont les livres seuls sont des règles de foi, et non les prophéties, ni les histoires, ni la tradition. La circoncision ne peut se différer, comme le font les Hébreux, mais doit être pratiquée le huitième jour après la naissance. A la différence de ceux-ci, ils n'ont jamais deux femmes, et n'épousent point leurs nièces; ils font une ablution après l'acte conjugal et toute souillure accidentelle. Ils observent le sabbat avec une telle rigueur qu'ils n'allument pas même de feu, ne touchent pas leurs femmes, et ne sortent de leur maison que pour se rendre à la synagogue. La Pâque est leur plus grande solennité, puis la Pentecôte, la fête des Tabernacles et le grand jeûne de l'expiation; mais ils n'offrent de sacrifices que sur le Garitzim. Leur grand-prêtre réside à Sichem, et descend, par une succession non interrompue, de Ruz, fils de Phinées. Le Pentateuque conservé par eux devrait être le texte le plus authentique; mais les critiques y signalent des passages altérés à dessein. Comme l'ancienne langue hébraïque n'était familière qu'à peu de personnes, ils avaient, pour l'usage ordinaire, une version grecque, la seule probablement dont les premiers chrétiens aient entendu parler (1).

Sectes. Bien que la loi mosaïque se fût conservée intacte dans l'antique synagogue, les soixante-dix années de captivité ne l'avaient pas peu altérée dans son application. Les jubilés avaient cessé; les solennités et les pénitences s'étaient trouvées interrompues; la hiérarchie sacerdotale avait été modelée sur celle de Babylone, et la *cabale* ou tradition, remplie d'opinions et de rites chaldaïques, s'était introduite dans le culte. Au temps de la vie patriarcale, la loi avait été appliquée par le père de famille, prêtre et juge à la fois; sous le gouvernement national, elle devint une loi parlante, active plus que spéculative, prompte sans formules, séparant les juges des prêtres, toujours claire parce qu'elle était attachée à la vie, et gravée dans les âmes par le culte; mais une fois sus-

vant, et tuèrent jusqu'à deux cent mille habitants de cette province. XIPHILIN, à la fin du règne de Trajan.

(1) Le texte samaritain, perdu pour les chrétiens durant quatorze siècles, fut signalé par Scaliger, puis apporté en Europe et imprimé dans les éditions polyglottes.

pendue par la captivité, il fut nécessaire de lui rendre son ancien empire, de la faire comprendre à des générations qui n'en avaient plus l'habitude, de la faire pénétrer de nouveau dans les mœurs publiques.

De là naquit le scrupule de la lettre; l'esprit d'argutie des Grecs s'y mêlant, l'interprétation en fut altérée, et plusieurs sectes se formèrent. Antigone, fils de Socus, président de la synagogue, enseigna qu'on ne devait pas servir Dieu par crainte ou par espoir, mais uniquement par un motif d'amour et de respect. Sadoc, son disciple, ne s'élevant pas à la noblesse de cette pensée, supposa que son maître avait entendu qu'il n'existait ni peines ni récompenses au-delà de cette vie, et que la justice positive de la loi écrite suffisait; qu'il n'y avait point d'anges, point d'intelligences supérieures, point de résurrection des corps. Cette doctrine fut embrassée par les Hébreux les plus riches. Les Caraïtes, qui admettaient une rémunération postérieure, s'en écartaient quelque peu. Ces doctrines avaient contre elles les Assidéens ou *religieux*, aspirant à une plus grande perfection, divisés en Esséniens et en Pharisiens. Les Pharisiens prétendaient que Moïse, outre la loi écrite, avait reçu de l'ange Raziel une loi orale qu'il transmit à Josué, lequel à son tour la transmit aux anciens du peuple, les anciens aux prophètes, et ceux-ci aux membres de la grande synagogue.

Justes. Caraïtes. Saducéens.

248.

Assidéens. Pharisiens. Esséniens.

Cette tradition ou cabale expliquait des choses tenues secrètes à la multitude, le véritable sens des cérémonies, des prophéties, des énigmes. Ils savaient ainsi qu'il existait un Créateur, un destin, une Providence qui concourt à déterminer la volonté de l'homme, en le laissant libre toutefois de se résoudre pour le bien ou le mal; que la récompense ou le châtiment l'attend dès lors dans un autre monde, où l'esprit continue à vivre, jusqu'à ce qu'il revête de nouveau le corps destiné à la résurrection (1). L'homme peut, selon ce qu'ils professaient, se préserver des châtiments par la stricte observation du jeûne, par les aumônes, les ablutions, les sacrifices, les prières, qui sont efficaces aussi pour l'autre

(1) Josèphe dit que, dans leur croyance, les âmes passaient dans d'autres corps (*de Bello Judaico*, II, 12). Mais le rabbin Maimonide est plus exact, lorsqu'il écrit dans la *Misna : Tertia classis statuit quod felicitas quam post mortem speramus est resurrectio mortuorum; nimirum quod homo post mortem resuscitabitur, et cum propinquis et familiaribus bibet et comedet in æternum*, T. IV, p. 259 de l'édit. de Wagenseil.



vie. On peut même, en faisant au-delà de ce que la loi exige, se préparer un trésor de mérite, dont il sera permis de disposer à son gré. Leur symbole était : *Soyez lents à juger, multipliez le nombre des disciples, entourez la loi d'une haie* (1) ; dans ce but, ils parcouraient la terre et les mers pour faire des prosélytes (2).

Ils se signalaient en outre par des vêtements particuliers, par un étalage d'austérité dans leur existence, et par une certaine faconde arrogante, dans laquelle la subtilité des idées, l'aridité des paroles, l'étroitesse des vues, le vide d'une recherche pointilleuse, démentaient leur prétention de parler au nom de Dieu; mais, comme le contact avec les étrangers devenait de plus en plus inévitable, et le droit national insuffisant en plusieurs points, les Pharisiens crurent entourer la loi d'une barrière, en multipliant les pratiques extérieures. Ils portaient au front et aux poignets des phylactères, ou, si l'on veut, des bandes de parchemins plus larges que les autres, des franges plus longues à leurs manteaux, auxquels quelques-uns attachaient même des épines, afin que leur piqûre les fît souvenir d'invoquer Dieu; ils ne rentraient jamais chez eux sans se laver depuis le coude jusqu'au bout des doigts, et tout ce qui leur appartenait était purifié avec un soin extrême; enfin, ils ajoutaient aux prescriptions de la loi un grand nombre d'œuvres surérogatoires, en négligeant celles de la charité. Jésus-Christ leur reprochait leur hypocrisie, parce qu'ils soutenaient que l'homme ayant le libre arbitre, la moralité ne doit pas se juger d'après les dispositions intérieures, mais d'après les pratiques extérieures, non pas selon une loi subjective, mais selon une loi objective. Le peuple, qui s'attache aux choses extérieures, en avait une haute opinion; aussi, dégénérèrent-ils en faction politique, et ils remplirent de troubles toute la période des Asmonéens.

Il paraît que les Esséniens naquirent chez les Hébreux réfugiés en Égypte et sur les confins du désert, où le malheur

(1) La *Misna* dit, t. IV, ch. *Pulv.* : *Moses accepit legem oralem seu traditionalem de Sinaï, et tradidit eam Jehoschuæ ; Jehoschua vero senioribus; seniores prophetis, prophetæ tradiderunt eam viris synagogæ magnæ. Isti dixerunt tres sententias : Estote moram trahentes in judicio, constituite multos discipulos, et facite sepem pro lege.*

(2) Jésus-Christ leur en fait reproche : *Væ vobis, Pharisæi, quia circuitis mare et terram, ut faciatis unum proselytum.* (S. MATH., XXIII, 15.)

et la pauvreté les disposèrent à la vie monastique. C'est là qu'ils furent initiés aux doctrines orientales et grecques, dont ils firent un mélange avec les doctrines mosaïques, de manière à former une secte distincte, qui se subdivisa elle-même en deux fractions, la première toute spéculative, l'autre tout à fait pratique, dont Philon nous fait connaître la manière de vivre et les principes. Repoussant la tradition comme les Saducéens, croyant comme les Pharisiens à l'immortalité de l'âme, ennemis du séjour des villes, ils vivaient aux champs, s'abstenaient de tout trafic, s'adonnaient au travail, bannissaient l'esclavage, et n'amassaient point de richesses; mangeant en commun, ils portaient des robes blanches qui n'appartenaient à personne en propre et que chacun mettait à son tour. Leurs maisons étaient ouvertes à tout venant, et plusieurs habitaient ensemble. Ils s'abstenaient du mariage, et s'occupaient de l'éducation des enfants des autres; pleins de respect pour les vieillards, ils ne mentaient ni ne faisaient de serments, et gardaient le silence sur leurs mystères, qui n'étaient autres que la morale écrite dans la loi.

Ces germes devaient, quand les temps seraient venus, donner de bons fruits au christianisme; tandis que les Pharisiens, devenus faction dominante, accéléraient la ruine de la nationalité juive, dont ils se portaient les fervents défenseurs.

Traditionalistes et scribes.

Ceux qui s'intitulaient eux-mêmes traditionalistes (*taunaïm*) sont appelés *scribes* ou *docteurs* dans le Nouveau Testament; c'étaient les membres d'une seconde synagogue qui, à la différence de la première fondée par Esdras et se bornant à recueillir et à revoir le texte canonique de l'Ancien Testament, s'appliquait à l'expliquer et à le commenter, se transmettait la doctrine par tradition orale, et déclarait apostat quiconque ne reconnaissait pas dans les controverses l'autorité de son maître. Comme il se présentait dans la vie civile beaucoup de cas susceptibles d'être décidés par la loi mosaïque, on choisissait les scribes les plus savants pour siéger comme assesseurs dans toutes les cours de justice.

Version des Septante.

Ptolémée Philadelphe, voulant enrichir sa bibliothèque des livres sacrés des Juifs, dont lui avait parlé Démétrius de Phalère, s'adressa au sanhédrin pour en obtenir des personnes capables de les traduire; il s'engageait, en récompense, à rendre la liberté aux Juifs qu'il avait faits prison-

niers, et dont le nombre s'élevait à cent vingt mille; le trésor de Ptolémée dépensa pour les racheter 460 ou 660 talents (1), selon le chiffre différent indiqué par Aristée et Josèphe, qui rapportent ce fait. Le roi d'Égypte envoya
280. donc des ambassadeurs avec des présents au grand-prêtre Éléazar, qui accéda volontiers à sa requête, et lui adressa une copie en lettres d'or des livres saints, que devaient lui présenter soixante-douze délégués, également versés dans la connaissance du grec et de l'hébreu. Ptolémée les accueillit avec beaucoup d'égards, et se prosterna sept fois jusqu'à terre devant le manuscrit sacré ; il traita magnifiquement, durant sept jours, ces savants étrangers, leur déclarant qu'il considérait leur venue comme l'un des évènements les plus heureux de son règne. Conduits ensuite dans l'île de Pharos, où Démétrius avait fait construire exprès pour eux, sur le rivage, un édifice magnifique, ils se mirent à l'œuvre, travaillant depuis six heures du matin jusqu'à trois heures après midi ; quand ils revenaient à la ville, ils trouvaient un banquet servi aux frais du roi. Toutes les fois qu'il se présentait quelque difficulté dans la traduction, elle était discutée en assemblée générale, et, à mesure que l'ouvrage avançait, on en adressait une belle copie à Ptolémée ; il fut terminé en soixante-dix ou soixante-douze jours.

Philon ajoute à ce fait d'autres circonstances miraculeuses : selon lui, chacun des soixante-douze interprètes travailla isolément; puis, quand l'œuvre fut achevée, il se trouva que leurs traductions correspondaient si parfaitement l'une à l'autre, qu'il n'y avait pas une syllabe qui différât. Saint Justin martyr avait vu les cellules dans lesquelles ils avaient été renfermés séparément par l'ordre de Ptolémée. Épiphane, qui vivait vers la moitié du troisième siècle, a conservé la prétendue lettre que Ptolémée écrivit aux Hébreux, pour obtenir cette version de leurs livres (2). Il dit que ces cellules étaient au nombre de trente-six, éclairées seulement par en haut; chaque couple d'interprètes avait un livre à traduire, et le transmettait lorsqu'il était fini au couple suivant; de sorte que chaque livre était traduit trente-six fois. Ils travaillaient depuis l'aube jusqu'au soir; on les conduisait alors deux par deux au palais, où ils soupaient avec

(1) Environ 2,530,000 francs ou 3,630,000 francs.
(2) *De pondere et mensuris*, n° 9.

Ptolémée; puis ils étaient renfermés dans les chambrettes séparées jusqu'au lendemain matin, pour être ramenés alors dans les cellules. La traduction finie, on en fit une lecture en présence du roi et de trente-six personnes, tandis que la trente-septième tenait l'original; la surprise du roi fut extrême en voyant que toutes étaient si parfaitement d'accord.

Nous pourrions raconter encore beaucoup de fables du même genre accumulées autour d'un fait si simple en lui-même, et qui se réduit probablement à ceci : que les Hébreux, établis en grand nombre à Alexandrie, devenant de plus en plus étrangers à leur idiome natal, désirèrent avoir une traduction des livres saints. Elle fut donc faite avec la solennité scrupuleuse que requérait un code sacré; les soixante-dix membres du sanhédrin, constitué dans Alexandrie sur le modèle de celui de Jérusalem, la revirent avec soin. En mémoire de cette traduction authentique, les Hébreux helléniques instituèrent une fête annuelle, pendant laquelle ils allaient en procession à l'île de Pharos; tandis que, de leur côté, les Hébreux judaïsants la regardaient comme une œuvre sacrilège et l'expiaient par un jeûne annuel. Quoi qu'il en soit, les livres sacrés se trouvèrent ainsi connus des gentils eux-mêmes, avant que les prophéties dont ils avaient reçu le dépôt fussent pleinement accomplies.

Parmi les Hébreux venus plus tard à Alexandrie, on cite
Jésus, fils de Sirach, qui traduisit en grec *l'Ecclésiastique*, 132.
œuvre d'un de ses ancêtres, livre de morale en grande partie, avec quelques notices historiques à la fin, et qui se termine par une magnifique prière de Jésus lui-même : « Je « vous rendrai grâce, ô Seigneur Roi! Je vous louerai, Dieu « mon Sauveur! Béni soit votre nom, parce que vous êtes « mon secours et mon protecteur! C'est vous qui m'avez dé-« livré de la ruine, des pièges d'une langue inique et men-« teuse, qui m'avez défendu contre ceux qui m'accusaient. « Dans la multitude de vos miséricordes, vous m'avez pré-« servé des lions rugissants prêts à me dévorer, de la vio-« lence de la flamme dont j'étais entouré, des lèvres souil-« lées et des paroles de mensonge, d'un roi injuste et des « langues médisantes; ils m'avaient environné de tous côtés, « et nul n'était là pour me secourir. Alors je me suis sou-« venu, Seigneur, de votre miséricorde et de vos œuvres, « et vous m'avez délivré. C'est pourquoi je chanterai vos « louanges et bénirai le nom du Seigneur. Jeune encore,



« avant que je fusse égaré, j'ai recherché la sagesse dans « mes prières, et je la rechercherai jusqu'à la fin de ma vie. « Et mon cœur s'est réjoui en elle ; mes pieds ont marché « dans un chemin droit, et je l'ai trouvée dès ma jeunesse. « Je rendrai gloire à celui qui me l'a donnée. Approchez de « moi, vous qui ne savez pas. Pourquoi tardez-vous encore? « Achetez la sagesse sans aucune dépense, et courbez votre « front sous le joug. Que votre âme embrasse la science, « car elle est près de ceux qui la cherchent. Voyez de vos « yeux que j'ai travaillé peu de temps, et que j'ai obtenu un « grand repos. Recevez la sagesse plus précieuse que l'ar- « gent, et vous posséderez en elle un grand trésor. Faites « votre œuvre avant la fin de vos jours, et quand le temps « sera venu, le Seigneur vous en donnera la récompense. »

La savante Alexandrie ne daigna pas sans doute jeter un regard sur les compositions des poètes hébreux ; mais elles auraient fait un étrange contraste avec les adulations des Grecs, qui mettaient au rang des divinités les rois adultères, leurs femmes qui étaient aussi leurs sœurs, et jusqu'à des chevelures coupées.

De 311 à 301, les Hébreux restèrent sujets d'Antigone ; puis, quand son royaume fut renversé, ils relevèrent des Ptolémées, et furent gouvernés par leurs grands-prêtres, appelés *ethnarques*, ou *alabarques*, et assistés d'un sanhédrin. Le temple, entretenu par une imposition générale, acquérait de grandes richesses qui, d'un côté, excitaient l'avarice des rois de Syrie, et de l'autre faisaient envier les fonctions de grand-prêtre ; aussi n'étaient-elles plus conférées au mérite, mais achetées à prix d'or, et se conservaient en favorisant, non la cause la plus juste, mais la plus heureuse. Parmi ces pontifes, les plus célèbres furent Simon le Juste ; puis l'avare et imprudent Onias II, qui, en refusant à Ptolémée III le tribut annuel de vingt talents d'argent, mit la Judée dans le plus grand péril ; elle allait être livrée à la fureur et à l'avidité de la soldatesque, quand Joseph, neveu d'Onias, se rendit près du roi et parvint à l'apaiser. Bien plus, ayant représenté à ce prince que les droits et taxe de la Célésyrie et de la Phénicie étaient affermés à un taux trop bas, il proposa et obtint de se charger de leur perception pour une somme double, ce qui lui donna les moyens d'acquitter la dette de sa nation ; il continua d'exploiter ainsi ces provinces tant qu'elles restèrent à l'Égypte. Hyrcan, fils

de ce Joseph, nous donne la preuve des immenses richesses qu'il amassa dans cette exaction à ferme, par le luxe qu'on le vit déployer à Alexandrie, lorsqu'il se rendit dans cette ville pour féliciter Ptolémée de la naissance d'un prince; il donna cent jeunes garçons au roi et cent jeunes filles à la reine, dépensant quatre cents talents (1), sans compter les riches présents qu'il fit à toute la cour.

Lors d'un voyage dans ses provinces, Ptolémée Philopator voulut pénétrer dans le sanctuaire du temple de Jérusalem, malgré la vive opposition des Hébreux; mais une frayeur mystérieuse le retint. La colère le fit sévir contre les Hébreux d'Alexandrie; il abolit leurs privilèges et ordonna que ceux qui n'apostasieraient pas fussent marqués d'une feuille de lierre. Trois cents d'entre eux obéirent lâchement, et les autres furent réunis dans l'hippodrome, pour être foulés aux pieds des éléphants; mais ces animaux tournèrent leur fureur contre les spectateurs, si bien que Ptolémée punit les apostats, et rendit la liberté de croyance, avec leurs privilèges, à ceux qui étaient restés fidèles à leur foi.

De pareils traitements diminuèrent l'attachement des Hébreux pour l'Égypte; aussi, quand Antiochus le Grand lui déclara la guerre, ils se soumirent volontairement au roi de Syrie, et l'aidèrent même à repousser les troupes égyptiennes qui, commandées par Scopas, avaient occupé le terri- 198.
toire et la citadelle de Jérusalem. Antiochus, en reconnaissance de ce service, confirma aux Hébreux leurs franchises, délivra ceux qui étaient esclaves dans ses États, et promit des sommes d'argent pour l'achèvement du temple.

Mais les successeurs de ce souverain, moins généreux et moins opulents à cause de leur luxe, jetèrent sur les richesses du temple des regards de convoitise. Le grand-prêtre Onias III ayant irrité le Benjamite Simon, chargé de l'admi- Onias.
nistration du temple, celui-ci informa Séleucus Philopator des trésors considérables qui s'y trouvaient renfermés. Le roi syrien envoya aussitôt Héliodore pour les enlever; mais, au moment où le sacrilège voulut dépasser le seuil sacré, un 172.
guerrier miraculeux le repoussa. Onias fut ensuite dépouillé de sa dignité par son frère Josué qui, non content de changer servilement son nom en celui de Jason, acheta la protection d'Antiochus Épiphane; ce prince se proposait d'in-

(1) Environ 2,200,000 francs.

troduire en Judée les idées et les usages de la Grèce, et de soumettre à son joug les Hébreux.

Ménélas. Josué fut ensuite chassé par son jeune frère Ménélas, qui abjura même la religion de ses pères, fit assassiner Onias, et continua de faire la guerre à celui qu'il avait dépossédé;
170. enfin Antiochus, profitant de la discorde, s'empara de Jérusalem, massacra quarante mille citoyens, en vendit autant, immola des pourceaux dans le temple, d'où il fit enlever l'autel des parfums, la table de proposition, le candélabre, un nombre immense de vases; puis, soupçonnant chez les Hébreux l'intention de recourir aux Romains il incendia Jérusalem, éleva une forteresse sur les ruines de la citadelle de David, dédia le temple à Jupiter, et, pour détruire cette nationalité puissante, il effaça tout souvenir de l'ancien culte, les sabbats, la circoncision, afin de leur substituer les dieux et les usages des gentils.

Beaucoup d'Hébreux abjurèrent la croyance de leurs pères, et les Samaritains acceptèrent facilement les rites et les divinités de l'étranger : des idoles furent érigées, l'encens fuma devant elles, et l'on brûla les livres de la loi; ceux qui osaient circoncire les enfants furent poursuivis et mis à mort, et la Judée, remplie de simulacres païens, devint le théâtre des solennités obscènes de Bacchus. Mais les exemples d'une résistance magnanime n'en furent que plus éclatants; un grand nombre de familles s'enfuirent de leur patrie et se réfugièrent dans des endroits déserts. Une mère se résigna à mourir avec ses sept enfants, plutôt que de manger des viandes de sacrifices. Enfin, le grand-prêtre Matathias, entouré de ses
Les Machabées. 168. cinq fils, Jean, Simon, Judas Machabée, Éléazar et Jonathas, fait appel à tous les hommes de bonne volonté et zélés pour la loi de Dieu, tue les ennemis, abat leurs autels, et, suivi par les Assidéens, s'enfuit vers les montagnes, asile de la liberté. Là, il circoncit les enfants, institue des juges selon les
167. rites nationaux, et commence la révolution de la Judée; à son lit de mort, il exhorte ses fils à rester fermes dans la loi, en leur disant que la persécution est la preuve de la vérité, et que Dieu assiste la valeur plus efficacement que des milliers de glaives.

Les Syriens accoururent pour étouffer les premiers symptômes de rébellion; mais ils trouvèrent une résistance généreuse. Antiochus vint lui-même, s'empara d'Éléazar, vieillard octogénaire, de vie sainte et d'une grande instruction; néan-

moins il ne put jamais, quelques tourments qu'il lui fît endurer, l'amener à manger de la chair de porc, et le vit expirer intrépide, en exhortant les Juifs à rester inébranlable dans leur foi. D'autres, au nombre de mille, s'étant réfugiés dans le désert, se laissèrent égorger plutôt que de combattre le jour du sabbat; mais ensuite les Machabées déclarèrent que l'on pouvait sans crime prendre les armes, dans le saint jour, pour la défense de la patrie et de la religion.

Ce nom de Machabée vint de ce que Judas, fils de Matathias, avait inscrit sur son étendard les lettres M C B I, *Qui est semblable à vous, Seigneur* (1)? Aussi vaillant dans les combats que sage dans le conseil, il sut mettre à profit la force inhérente à toute révolution produite par le désir de la liberté religieuse; ses exploits contristèrent les rois et réjouirent les peuples. Il fit revivre les anciens usages; avant d'engager le combat, même le plus inégal, il faisait proclamer, selon les prescriptions du Deutéronome (2), que quiconque avait bâti une maison, pris femme ou planté une vigne, pouvait se retirer. Le héros juif défit les généraux envoyés contre lui par Antiochus, délivra Jérusalem, et purgea le temple de l'abomination.

Judas Machabée.

164.

Antiochus étant mort comme il marchait contre Babylone, la minorité d'Eupator fut profitable aux Hébreux, avec lesquels Lysias dut conclure la paix, en leur assurant la liberté du culte. Ce fut pour les Hébreux un premier pas, et bientôt ils aspirèrent à l'indépendance nationale; dans ce but, ils songèrent à se concilier les Romains, *sachant qu'ils étaient puissants en soldats, écoutaient volontiers ceux qui avaient recours à eux; qu'ils donnaient et ôtaient les sceptres, sans qu'il y eût parmi eux personne portant la couronne ou la pourpre*. Les Romains acceptèrent leur alliance, et intercédèrent pour eux près des rois ennemis, mais sans résultat; la guerre s'alluma donc plus violente contre Antiochus Eupator et le grand-prêtre Alcime, qui, ayant obtenu le pontificat à l'aide d'intrigues, l'exerçait comme un vassal de l'étranger.

Après la mort d'Antiochus Eupator, Démétrius Soter, son successeur, défit Judas. Ce vaillant chef hébreu, après avoir remporté plusieurs victoires non-seulement sur les Syriens, 161

(1) Ces lettres sont les initiales des mots : *Mi Camoca Be-elohim, Iehovah*, « Qui est semblable à vous entre les dieux, Seigneur? » Ce qui est tiré de l'Exode, XIII, 15.

(2) Voy. tome I, p. 224.

mais encore sur les Arabes, les Iduméens et autres voisins, Mort de Judas. pour la cause de sa patrie et de son Dieu, périt généreusement les armes à la main.

Les Hébreux furent désolés d'une si grande perte, et leurs ennemis en triomphèrent; mais Jonathas, son frère, prit le commandement, et, à la mort d'Alcime, aspira même au Jonathas. 160. souverain pontificat. La guerre ayant éclaté entre Démétrius et Alexandre Bala pour la succession au trône de Syrie, les deux compétiteurs recherchèrent l'alliance de Jonathas, qui favorisa Bala, et reçut de lui des présents, avec le titre de grand-prêtre; il voulut néanmoins se le faire conférer par la nation, dont il devint le chef, non pour une partie seulement, mais pour la totalité, sauf à continuer de payer le tribut aux rois de Syrie. Bala ayant succombé, Démétrius II conserva la dignité de grand-prêtre à Jonathas, qui, par reconnaissance,
146. vint à son secours lorsque Antioche se révolta contre lui, et rentra dans Jérusalem chargé de butin.

143. Indigné de voir Démétrius manquer aux promesses qu'il lui avait faites, Jonathas l'abandonna pour s'unir à Antiochus Théos, fils de Bala, le vainquit, fit alliance avec les Romains, et s'occupa de fortifier Jérusalem; mais Tryphon, gouverneur d'Antioche, s'empara de lui par trahison et lui donna la mort.

Son frère Simon lui succéda dans sa dignité et fut reconnu par les Romains et par Démétrius II, qui le nomma ethnarque et affranchit le pays du tribut. Démétrius ayant été fait prisonnier par les Parthes, Antiochus Sidétès, qui lui succéda, garda sa foi à Simon jusqu'à ce qu'il eût dompté le rebelle Tryphon; puis il envoya contre lui Condebée, qui fut vaincu.

Simon fut assassiné par son gendre Ptolémée, qui désirait Jean Hyrcan. 136. s'emparer de l'autorité, et Jean Hyrcan, fils de Simon, put lui succéder; mais il devint forcément tributaire d'Antiochus Sidétès, jusqu'à l'instant où, ce prince ayant été vaincu par les Parthes, le royaume de Judée put recouvrer son indépendance. La décadence de la Syrie, sans cesse déchirée par des guerres intestines, et l'alliance renouvelée avec les Romains,
129. lui permirent de la conserver; son territoire s'accrut même, par suite des victoires remportées sur les Iduméens et sur Samarie.

Cette ville, habitée par une colonie macédonienne, resta presque en ruines jusqu'à l'époque où elle fut rebâtie par Hérode, qui la nomma Sébaste. Hyrcan vécut respecté au dehors, sans être tranquille à l'intérieur, où de graves dis-

sentiments étaient une cause perpétuelle de lutte entre les Pharisiens et les Saducéens, lutte qui ne firent que s'envenimer sous ses successeurs.

Aristobule Philhellène ayant succédé à son père dans le pontificat, partagea l'autorité avec son frère Antigone, puis l'en exclut violemment, retint ses autres frères prisonniers, fit mourir sa mère de faim, et prit le titre et les ornements du roi; son frère Antigone, envoyé par lui contre l'Iturée, la subjugua. Comme il revenait le jour de la fête des Tabernacles, il négligea, dans son empressement à se rendre au temple, de déposer ses armes et de congédier ses compagnons. Le roi, qui le regardait déjà d'un œil soupçonneux, feignit de voir dans cette conduite l'attentat d'un rebelle, et le fit mettre à mort; puis, les remords dont il se sentit dévoré hâtèrent sa fin. Aristobule. 107.

Sa veuve Alexandra, appelée Salomé par les Grecs, l'instigatrice de ses crimes, fit proclamer son autre frère Jannée ou Alexandre. Celui-ci, ayant tué l'un de ses frères, réduit l'autre à la vie privée, défendit le royaume contre Ptolémée Lathyre, et, secondé par la reine Cléopâtre, étendit au loin sa domination; mais il avait pour adversaires à l'intérieur les Pharisiens, qui mettaient tout en œuvre pour lui aliéner le peuple. Le jour de la fête des Tabernacles, où la population entière accourait avec des palmes et des branches de citronnier, ils lui jetèrent de tous côtés des cédrats, accompagnant cette insulte de paroles outrageantes. Jannée les fit charger par ses troupes, en tua six mille, et soudoya ensuite une garde étrangère; mais ni ces satellites, ni les nouvelles victoires qu'il remporta, ne suffirent à réprimer l'arrogance de ses adversaires, qui lui firent ouvertement la guerre; cinquante mille révoltés périrent en six ans, et le royaume fut bouleversé. Jannée essaya vainement d'en venir à un accord; quand il demandait aux rebelles ce qu'ils désiraient : *Que tu t'étrangles!* répondaient-ils. Ils eurent enfin recours à Démétrius Euchère, qui envahit la Judée et défit Jannée; mais celui-ci ne tarda point à se relever, et exerça sur ses ennemis de cruelles vengeances. Jannée. 106.
89

La terreur ramena la tranquillité, et Jannée put faire de nouvelles conquêtes, au milieu desquelles il mourut, plongé dans la débauche. Il avait donné le conseil à Alexandra, sa femme, de tenir sa mort secrète jusqu'à ce qu'elle fût entrée à Jérusalem; de se concilier les Pharisiens, dont il se rappe- 79.

lait la funeste opposition, et de leur promettre de se conduire en tout par leurs avis. Elle fit ainsi, et les Pharisiens non-seulement cessèrent d'outrager la mémoire du roi mort, mais ils le proclamèrent un héros et le père du peuple ; enfin, ils confirmèrent le gouvernement à sa veuve, au détriment de ses deux fils Hyrcan et Aristobule, l'un d'un esprit faible ; l'autre d'un caractère violent.

Mais ces Pharisiens, qui mettaient leur faveur à un haut prix, exigèrent qu'Alexandra abrogeât tous les décrets promulgués contre eux, qu'elle accordât une amnistie générale et le rappel des bannis ; ils dégradèrent la loi mosaïque, en l'assujettissant à leurs interprétations capricieuses, et, comme leur nombre s'accrut au point de pouvoir ce qu'ils voulaient, ils demandèrent à la reine d'exterminer les Saducéens. Une persécution atroce fut donc dirigée contre cette secte pendant plusieurs années, malgré les efforts d'Alexandra pour l'adoucir ; à peine eut-elle fermé les yeux, que ses sujets, joyeux de se voir délivrés de la tyrannie des Pharisiens, se déclarèrent en faveur d'Aristobule, auquel Hyrcan fut contraint de résigner les dignités de pontife et de roi. Mais Antipater, gouverneur de l'Idumée, dans la crainte qu'Aristobule ne le punît pour avoir toujours favorisé Hyrcan, persuada à l'aîné que son frère lui tendait des pièges, et le décida, malgré son indolence naturelle, à revendiquer le trône avec le secours d'Arétas, roi d'Arabie. Ce scheik, ayant pénétré en Judée, vainquit Aristobule, et l'assiégea dans le temple de Jérusalem, tandis que l'on proclamait au dehors Hyrcan, sous le nom duquel la faction des Pharisiens cachait ses projets ambitieux.

Aristobule. 70.

Comme c'était le temps où l'on solennisait la Pâque, les assiégés supplièrent leurs adversaires de leur procurer les victimes, offrant mille drachmes par tête d'animal ; mais une fois le prix descendu au pied des murailles, les assiégeants refusèrent de livrer les victimes. Les sacrificateurs se présentèrent donc les mains vides devant l'autel, et implorèrent la vengeance d'Adonaï. Alors vivait le saint homme Onias, qui, plein d'horreur pour ces guerres fraternelles, s'était retiré dans le désert ; on courut le chercher, pour qu'il lançât des imprécations contre Aristobule, et le vieillard, dans l'impuissance de résister, pria Dieu de n'exaucer ni les prières des assiégeants, ni celles des assiégés. Les Hébreux irrités le lapidèrent, et le ciel, en signe de sa colère, fit éclater sur eux

la tempête; mais il la leur témoigna plus encore en leur envoyant les Romains, le plus redoutable fléau déchaîné contre eux par la main du Seigneur.

C'est ainsi que le peuple même de Dieu marchait rapidement à sa perte; toutefois, sa position exceptionnelle mérite une attention particulière. Au spectacle des vicissitudes continuelles de ce temps, de la chute de tant de royaumes, de la ruine de tant de cités, les gentils n'étaient frappés que de la réalisation d'une décadence toujours croissante, dont la tradition primitive avait laissé chez eux le pressentiment; toutes les choses humaines étaient, dans leur opinion, destinées à vieillir et à périr; ceux-là même qui faisaient de Rome leur idole et révéraient l'éternité du Capitole, auquel chaque nouveau roi, montant enchaîné par la voie Sacrée (1), semblait ajouter une nouvelle pierre, proclamaient chaque génération pire que la précédente, et voyaient le monde marcher à sa ruine, inévitable, fatale.

Israël, seul, au milieu de si grands désastres extérieurs, a gardé vivante l'autre partie de la tradition, et révère, avec le dogme de la chute, celui de la régénération, auquel il se rattache d'autant plus énergiquement qu'il se sent tomber plus bas. Israël seul, parmi les nations antiques, connaît cette doctrine du progrès, caractère et gloire de la civilisation moderne. Mais, aveuglés par un amour erroné de la patrie, les Hébreux n'aperçurent dans le Rédempteur qu'un héros de leur nation, un réparateur de la race d'Abraham selon la chair, non selon la foi; un Messie juif triomphant des ennemis des Hébreux, non le Fils de l'homme venant proclamer la fraternité universelle, et une loi d'amour indépendante des temps, des lieux, des conditions.

CHAPITRE XV.

SOUMISSION DE LA GRÈCE. — ABAISSEMENT DE LA SYRIE.

Rome, qui jusqu'alors avait tenu la Grèce sous sa dépendance, mais plutôt de fait que de nom, aspirait désormais à la réduire en province. Pleins d'admiration que nous sommes pour la grandeur poétique de ce pays, nous nous sen-

(1) Voy. HORACE, ode VII du livre III, v. 46.

tons saisis de pitié au spectacle de son agonie, au récit des humiliations et des outrages à travers lesquels il arriva à sa dernière heure.

Du moment où Aratus ouvrit le Péloponèse aux Macédoniens, la ligue achéenne fut perdue ; si Philopœmen lui avait fait reprendre quelque vigueur, elle se rendit après lui odieuse et méprisable, en passant tour à tour d'une complaisance servile envers le sénat romain à un désespoir ridicule, comme si elle eût voulu se priver elle-même de la compassion qu'un sentiment généreux fait accorder aux peuples destinés à périr. Les victoires des Romains avaient inspiré une audace excessive à leurs partisans, hommes avares, insolents, mais soutenus au besoin par les vainqueurs, qui mettaient tout en œuvre pour abaisser, décréditer, contrarier quiconque avait assez de générosité dans l'âme pour résister, quiconque aimait sa patrie et cherchait à défendre ses droits. Amie des faibles, afin d'avoir occasion de lutter contre les forts, Rome favorisa particulièrement Sparte, dont les murailles avaient été abattues; celui qui osait contredire ses commissaires lui était aussitôt dénoncé par des gens vendus. Callicrate se signalait dans le nombre par sa lâcheté et sa puissance : désireux de monter au premier rang, il dépeignait sous les couleurs les plus sombres ceux qui l'emportaient sur lui en mérite ; il basait toutes ses accusations sur l'appui qu'on avait prêté à Persée, à ce Persée que les Romains avaient si cruellement traité vivant, et dont ils poursuivaient jusqu'à la mémoire.

Deux commissaires furent envoyés à la ligue achéenne pour demander qu'on fît le procès à tous les citoyens dénoncés, et l'un de ces inquisiteurs osa proposer à l'assemblée de condamner à mort les fauteurs de Persée, dont il donnerait ensuite les noms. Cette prétention parut insensée, et les Achéens se bornèrent à promettre de condamner ceux qui ne pourraient rien alléguer pour leur justification. *Puisque vous le promettez*, reprit le commissaire romain, *je dis que tous vos capitaines, tous vos généraux, et tous ceux qui ont occupé des charges dans votre république, se sont souillés de ce crime*. A une semblable inculpation, Xénon se lève et dit : *J'ai commandé l'armée et j'ai été le chef de la ligue ; or, je proteste n'avoir rien fait contre l'intérêt des Romains. Si quelqu'un ose m'accuser de ce qu'on traite de crime, je suis à même de m'en justifier, soit devant la diète des Achéens, soit devant le sénat de Rome.*

Le commissaire ne laissa pas tomber cette parole imprudente, et il ajouta qu'on ne pouvait pas en appeler à un tribunal plus équitable. Lisant alors les noms de tous ceux dont Callicrate lui avait remis la liste, il leur intima l'ordre de se rendre à Rome pour se disculper. Ils étaient au nombre de plus de mille, la fleur du pays ; ainsi, d'un seul coup, tels que les farouches tyrans n'avaient jamais osé la frapper, la ligue achéenne resta privée de ses chefs. A peine arrivés en Italie, ils furent relégués dans différentes villes, sans même avoir été entendus, et sans qu'on s'occupât de leurs réclamations, ni des députations que les Achéens envoyèrent à plusieurs reprises. Callicrate, devenu chef de la ligue avilie, entendait sans s'émouvoir la plainte de leurs parents, qui les redemandaient, et les vociférations des enfants, qui, en le voyant paraître en public, criaient derrière lui : *Traître! ennemi de la patrie!* Ces exilés continuèrent durant dix-sept années à solliciter un jugement, et à entendre vanter l'*équité romaine*. Enfin, Caton, après avoir dit que la question se réduisait désormais à délibérer s'ils devaient être ensevelis par les fossoyeurs de Rome ou par ceux de la Grèce, obtint qu'ils fussent entendus, et que l'on renvoyât ceux, en bien petit nombre, qui avaient survécu à la faim, à la torture et au chagrin. Tyrannie infâme contre un pays indépendant comme était l'Achaïe, et contre des hommes recommandables, qui la plupart avaient combattu pour les Romains!

167-150.

Ceux qui revinrent dans leurs foyers ne purent que déplorer l'abjection à laquelle était réduite leur patrie, où les Romains par leur perfidie et leur cruauté, s'étaient fait beaucoup d'ennemis, qui osaient encore, en dépit du parti contraire, murmurer ou protester contre les honteuses intrigues et les concussions ; ils paraissaient même résolus à en venir à une rupture ouverte, entraînés par un généreux patriotisme et surtout par l'exemple de la Macédoine.

IIIe guerre de Macédoine

Ce royaume, qui, sous le règne d'Alexandre, avait naguère donné des lois au monde, s'indignait de se voir réduit à n'être plus même un État indépendant, mais une province. Quelques-uns de ses habitants qui s'étaient réfugiés à Rome, n'épargnaient ni les instances ni l'argent pour se faire des amis dans le sénat, afin d'obtenir qu'on n'usât point de violences envers leurs compatriotes. Ils se ménagèrent Paul Émile tant qu'il vécut, puis son fils, Scipion l'Africain, qui,

sans les mouvements de l'Espagne, serait allé en Macédoine pour faire droit aux réclamations; mais le sénat s'occupait d'intrigues politiques, et cherchait à tirer parti des fautes des princes. Du reste, comme il ne croyait pas que le mécontentement des Macédoniens pût avoir des conséquences graves, il laissait ses officiers les traiter plus mal de jour en jour, et conférait les premiers grades à ceux qui se montraient les plus asservis à la volonté romaine.

Faux Philippe. Ces plaintes dédaignées furent recueillies par un certain Andriscus, personnage que les Romains, les seuls narrateurs de cet évènement, nous donnent comme de très basse extraction, mais qui, afin de justifier sa révolte et ses droits, se vantait d'avoir eu pour mère une concubine de Persée. Il di-
152. sait avoir passé douze ans sous le toit d'un homme pauvre, duquel il avait ensuite appris sa royale origine; fuyant alors par crainte du roi Eumène, ennemi mortel de sa famille, il s'était réfugié près de Démétrius Soter, qui eut la lâcheté de le livrer aux Romains pour s'assurer leur amitié. Le sénat, qui redoutait peu le faux Philippe, comme il l'appela, le fit garder si négligemment, qu'il put s'échapper et gagner la Thrace; il se présenta successivement chez les petits seigneurs du pays, exposant ses griefs, les indignités commises par les Romains, et montrant la facilité d'une révolution. A son appel, les Thraces se soulèvent; Andriscus a une cour, une armée, quelques places fortes, et bientôt toute la Macédoine, convaincue ou non de ses droits héréditaires, se donne avec empressement à ce rejeton de ses anciens rois, qui, pour s'affermir, envahit les provinces voisines.

Rome n'avait pas alors d'armée de ce côté, et il était à craindre que les Grecs ne profitassent de l'occasion pour se venger de tant d'outrages; elle savait même que Carthage avait envoyé des ambassadeurs à Andriscus, pour s'en faire un allié dans la guerre qu'elle voyait imminente; mais la Grèce, avilie par la servitude, s'empressa de protester de son dévouement envers ses tyrans, et d'en donner des preuves. Scipion Nasica, d'un caractère affable et juste, servit mieux sa patrie par sa conduite conciliante qu'il ne l'eût fait par les armes; il parcourut les villes de la ligue achéenne, fit droit aux réclamations, termina les différends qui s'étaient élevés entre elles, en obtint quelques troupes, et parvint à réunir une armée. Cette armée fut mise plus d'une fois en déroute par Andriscus; mais il ne joignait pas à la valeur les autres

qualités d'un chef de parti. S'il avait enduré dignement l'adversité, il ne sut pas supporter la prospérité; il se montra tyrannique, hautain, soupçonneux, avare, et même il eut recours au meurtre. Le préteur Q. Cecilius Metellus put alors le vaincre; mais il se réfugia, après avoir vaillamment combattu, dans le pays des Thraces, et reparut avec une nouvelle armée dans la Macédoine. Défait de nouveau, il chercha un asile près de Byzas, petit roi de Thrace, qui le livra aux Romains, dont il orna les triomphes.

D'autres prétendus fils de Persée cherchèrent encore à soutenir leurs droits par la force, mais ils furent tous vaincus. Q. Metellus soumit entièrement la Macédoine, enleva de Dium vingt-cinq statues équestres des soldats morts au passage du Granique, et établit un gouvernement sévère, livré à la volonté arbitraire des magistrats. D. Junius Silanus, l'un d'eux, se signala surtout pour son iniquité, et les Macédoniens envoyèrent à Rome pour se plaindre de son intolérable administration. Son père, Titus Manlius Torquatus, obtint de le juger dans sa demeure, selon l'ancienne loi patricienne; les parties entendues et son fils reconnu coupable, il le condamna à ne plus paraître devant lui. Silanus s'en trouva tellement blessé dans son honneur, qu'il se pendit; Manlius ne ferma point sa maison, et dédaigna de prendre le deuil, déclarant que celui qui avait perdu la vertu n'appartenait plus à sa famille.

Soumission de la Macédoine. 147.

L'équité des Romains dut être portée aux nues, et l'oppression de la Macédoine continua comme par le passé.

Les troubles de cette province avaient paru favorables à la ligue achéenne pour secouer le joug et soumettre Sparte, que les manœuvres des Romains avaient soulevée contre elle. Un différend s'étant élevé entre Orope et Athènes, les habitants de la première ville eurent recours aux Achéens, et promirent dix talents au Lacédémonien Ménalcidas, général de la ligue, s'il se prononçait en leur faveur. Il le fit, d'accord avec Callicrate; mais, bien que les troupes ne fussent arrivées qu'après la prise et le sac d'Orope, il ne prétendit pas moins toucher le prix de la corruption. Le marché fut ainsi découvert, et l'on aurait condamné Ménalcidas, si Diéus, qui lui succéda dans le commandement, ne l'eût absous moyennant trois talents.

La ligue, dès lors, vit de mauvais œil le nouveau général, et l'accusa de favoriser les Lacédémoniens. Que fait-il pour se

disculper? Il propose à la diète d'enlever aux Spartiates le droit de juger leurs propres affaires criminelles, bien que ce droit leur eût été donné par les Romains. Les Spartiates adressent leurs réclamations à Rome, où Diéus et Ménalcidas accourent de leur côté, et achètent leur absolution; puis, revenus dans le Péloponèse, ils se mettent à souffler la discorde.

Les commissaires romains, voyant l'impossibilité d'apaiser ces dissensions renaissantes, convoquent la diète à Corinthe: ils exposent que Rome voit avec douleur les Grecs se déchirer mutuellement; que la cause en est dans la forme de leur gouvernement fédéral, et que, les députés ne pouvant s'entendre, ils étaient contraints d'en venir aux mains; que le sénat avait dès lors pensé dans sa sagesse qu'ils seraient plus heureux si la confédération était moins étendue; en conséquence, il ordonnait de sortir de la ligue à toutes les villes qui, dans l'origine, n'en faisaient pas partie: Corinthe, Sparte, Argos, Héraclée, Orchomène.

On ne saurait dire avec quelle indignation fut entendue cette proposition désastreuse; le peuple furieux massacra tous les Spartiates qu'il rencontra dans Corinthe, et les envoyés romains ne lui échappèrent qu'avec peine.

Rome, encore en guerre avec Carthage et les prétendus fils de Persée, expédia, faute de pouvoir se venger immédiatement, de nouveaux agents chargés de faire entendre des plaintes modérées; mais Diéus, Critolaüs, Démocrite, débris survivants des exilés revenus d'Italie, firent comprendre aux Achéens les véritables motifs de cette modération inaccoutumée de la part des Romains. D'autres envoyés de Metellus furent insultés à leur tour, et toutes les villes excitées par ces chefs, comme saisies d'un accès d'héroïsme et de liberté, s'écrièrent qu'il était plus glorieux de périr les armes à la main que de céder lâchement; elles parvinrent à faire déclarer la guerre contre Rome et Sparte.

Mais, comme il manquait à cette détermination le concours de volontés persistantes, Chalcis et Thèbes vinrent seules au
146. secours de la ligue, qui fut défaite par Metellus, et Critolaüs perdit la vie dans le dernière bataille livrée pour la défense de la liberté grecque. Diéus prit le commandement, appela aux armes tous les citoyens, fit enrôler douze mille esclaves nés dans le pays, en invitant hommes et femmes à porter au trésor public ce qu'ils possédaient d'or et de bijoux. Mais le

courage faiblissait : les uns imploraient la clémence de Metellus, les autres se donnaient la mort, plusieurs se mettaient lâchement en sûreté au moment même où leurs compatriotes refusaient les propositions de paix faites par Metellus, qui désirait avec une jalouse ardeur ne pas laisser le mérite du triomphe au consul Mummius, envoyé pour le remplacer. Diéus tenta, nouveau Léonidas, de défendre l'isthme contre ce dernier avec six cent quatorze soldats ; mais, vaincu, il distribua du poison à sa famille, et mourut avec elle. Mummius s'empara alors de Corinthe, cité très opulente, vendit ses habitants, incendia la ville, et fit un butin immense. Prise de Corinthe 146.

Au nombre des Achéens exilés en Italie était Polybe, à qui son esprit, son instruction, valurent l'amitié des personnages les plus influents de Rome, et notamment celle des Scipions, à l'aide desquels il obtint quelque adoucissement aux misères de la Grèce. Il se trouvait en Afrique avec Scipion lorsqu'il apprit le siège de Corinthe, et il accourut pour apporter, s'il était possible, quelque secours à sa patrie ; mais il n'arriva que pour être témoin de sa désolation. Quelle dut être la douleur de ce Grec à l'esprit cultivé, quand il fut témoin de la barbarie du vainqueur, qui laissait à ses soldats grossiers les chefs-d'œuvre de la sculpture, de la peinture, de l'art du fondeur, magnifiques ornements de la ville conquise ; lorsqu'il les vit jouer aux dés sur un tableau d'Aristide, qui faisait l'admiration des artistes, vendre à l'encan ceux d'Apelle et les statues de Phidias ! Attale, roi de Pergame, ayant poussé un tableau jusqu'à six cent mille sesterces (1), Mummius émerveillé s'écria : *Il faut que ces peintures renferment quelque vertu magique !* Il les fit donc retirer de la vente, et les envoya à Rome, en recommandant aux individus chargés de les porter de ne point les dégrader, sous peine d'être condamnés à les refaire.

Par décret du sénat, les flammes consumèrent Corinthe, neuf cent cinquante-deux ans après sa fondation par Alétès, descendant d'Hercule. La ligue entière en fut tellement épouvantée, qu'elle ne songea plus ni à résister au vainqueur, ni même à l'apaiser. Les confédérés furent rassemblés dans une grande plaine, et environnés par les légions romaines ; après être restés quelque temps dans une attente terrible, ils entendirent déclarer que les Corinthiens seraient vendus comme

(1) Environ 120,000 francs.

esclaves, et que les autres Achéens s'en iraient en liberté. La plupart des terres des Corinthiens furent achetées par les habitants de Sicyone, et les villes qui avaient servi l'étranger ne purent sauver leurs murailles de la destruction. Le gouvernement populaire fut aboli, et toute la Grèce réduite en province, bien que certaines cités isolées, comme Athènes, conservassent une ombre de liberté.

Dans la fureur de la victoire, un misérable vint dénoncer à Mummius Philopœmen, déjà mort, comme un grand ennemi des Romains, et demander qu'on abattît ses statues. Polybe entreprit de les défendre, et sa généreuse reconnaissance envers son maître lui fit obtenir plus qu'il ne demandait : non-seulement les commissaires romains épargnèrent les statues de Philopœmen, mais ils accordèrent de plus à Polybe celles d'Aratus et d'Achéus, fondateurs de la nation. Lorsqu'on mit en vente les biens de ceux qui avaient insulté les envoyés de Rome, les commissaires donnèrent à l'historien la faculté de choisir ce qu'il voudrait parmi les dépouilles de Diéus; mais il refusa, en disant qu'il ne pouvait s'enrichir honorablement de l'infortune de ses concitoyens. Son désintéressement lui valut d'être choisi pour organiser le nouveau gouvernement dans les villes conquises; il s'acquitta de cette mission avec toute la douceur possible, ce qui lui fit ériger plusieurs statues, dont l'une portait cette inscription : *En mémoire de Polybe, qui, s'il eût été écouté, aurait par ses avis sauvé l'Achaïe; il la consola dans son infortune* (1).

Voyons maintenant ce qu'il advint des autres peuples sur lesquels s'étendit la domination d'Alexandre.

Syrie. Antiochus Eupator. 164.

Antiochus IV laissa en mourant, lorsqu'il marchait sur Babylone, un fils unique, nommé aussi Antiochus, âgé de neuf ans, auquel il donna pour tuteur Philippe, son favori; mais, comme celui-ci arrivait à Antioche pour se charger de la régence, il la trouva occupée par Lysias, et alors s'engagea entre eux une lutte qui, durant plusieurs années, compromit de plus en plus la puissance des Séleucides. D'un autre côté, Démétrius, fils de Séleucus Philopator, qui, après la mort de son père, avait toujours vécu à Rome comme otage, fit valoir près du sénat ses droits à la couronne, en lui représentant qu'il était très important pour la Syrie de n'avoir pas un en-

(1) Voy. Pausanias, *Arcadie*, 37; Polybe, XL, 10, 4.

fant pour roi; mais sa réclamation fut repoussée par ces pères conscrits, qui trouvaient plus avantageux pour Rome de maintenir sur le trône des princes obligés à une dépendance continuelle. On nomma donc trois tuteurs au roi de Syrie, comme on avait fait pour celui d'Égypte. Si les intentions du sénat romain n'eussent pas été déjà manifestes, il les eût alors révélées par l'ordre donné aux nouveaux tuteurs de brûler tous les navires d'une certaine dimension et de couper les jarrets à tous les éléphants (1).

Tandis que Lysias faisait la guerre aux Machabées, Philippe, revenu d'Égypte, s'empara d'Antioche, dans l'espoir de recouvrer la régence. Lysias l'en chassa; mais quel fut son étonnement lorsqu'il apprit l'arrivée des députés de Rome, sans qu'on les eût appelés, pour s'emparer de l'autorité suprême! Octavius, chef de la commission, dédaignant l'escorte que lui offrait Ariarathe, roi de Cappadoce, et croyant qu'il suffisait du nom de Rome, s'avança vers Antioche sans même en donner avis au régent; mais celui-ci envoya à sa rencontre un Africain, qui le tua.

On peut juger du courroux qu'en ressentit le sénat romain. Démétrius crut alors l'occasion favorable pour faire valoir ses droits, et consulta l'historien Polybe, qui lui répondit : *Qu'est-il besoin qu'un prince tel que vous se soumette comme un enfant à la volonté d'un sénat composé d'hommes ambitieux et injustes? Brisez vos chaînes et vous serez roi.*

Démétrius, adoptant néanmoins l'avis d'un ami plus prudent, demanda au sénat qu'il lui fût permis de passer en Syrie; mais le sénat refusa, quelques motifs que pût alléguer le prince, sentant bien que, lui roi, il ne pourrait plus diriger la Syrie à son gré. Alors Démétrius s'enfuit sur un vaisseau chargé d'offrandes que les Carthaginois envoyaient aux dieux de Tyr. Arrivé dans le royaume, il fut proclamé roi; Lysias et Eupator terminèrent leurs jours sur l'échafaud. Bien que Démétrius protestât qu'il ne faisait rien qu'au nom de la république romaine, le sénat, peu rassuré à son égard, envoya des commissaires chargés de le surveiller; mais, soit qu'il fût content de sa manière d'agir, soit plutôt qu'il ne lui convînt pas de rompre avec lui, il le reconnut roi.

Démétrius Soter.

162.

Démétrius délivra les Babyloniens de l'oppression dans laquelle les tenaient Timarque et Héraclide, créatures d'An-

(1) Justin, XXXIV, 3; Polybe, XXXI, 12; Appien, *De Rebus Syriacis.*

tiochus Épiphane; ce qui lui valut le surnom de *Soter* ou sauveur. Avide de batailles, il tomba d'abord sur les Hébreux; mais, détourné de cette guerre, peut-être d'après les ordres de Rome, dont ce peuple avait demandé l'alliance, il assaillit Ariarathe, roi de Cappadoce, pour favoriser Horopherne, qui prétendait à la couronne de ce royaume.

Nous devons dire que le roi précédent, aussi nommé Ariarathe V, avait épousé Antiochide, fille d'Antiochus le Grand. Cette princesse, stérile jusqu'alors, supposa deux fils dans la crainte de perdre l'affection de son époux, qui les reçut comme leur père; mais, quelque temps après, elle enfanta réellement, et son amour pour son fils, l'Ariarathe dont nous avons parlé, lui fit tout révéler au roi, qui envoya à l'étranger les deux enfants supposés. L'un se résigna à son sort; l'autre, Horopherne, réclama l'assistance de Démétrius, qui, mécontent de ce qu'Ariarathe avait renoncé à son alliance, soutint son compétiteur, et réussit à le mettre sur le trône de Cappadoce. Dès ce moment, les rois d'Égypte et de Pergame devinrent hostiles à Démétrius, qui, en outre, mécontenta ses sujets, en se livrant à des débauches dans lesquelles il ne connut point de frein. Une conjuration se forma donc contre lui, favorisée par Attale II, roi de Pergame, Philométor, roi d'Égypte, et Ariarathe, qui avait recouvré la Cappadoce. D'un autre côté, le sénat romain voyait toujours d'un œil de jalousie un souverain qui ne lui était pas redevable de sa couronne.

Héraclide, chassé, comme nous l'avons dit, de la Babylonie par Démétrius, se tenait prêt à exploiter contre lui tant de dispositions hostiles. Il avait élevé à Rhodes, où il s'était réfugié, un jeune homme de basse extraction, auquel il avait appris à jouer le rôle de fils d'Antiochus Épiphane; il le présenta donc aux trois rois et au sénat romain, qui saisit cette occasion d'humilier Démétrius; or, bien que lui-même et la ville entière considérassent ce prétendant comme un imposteur, ainsi que l'atteste Polybe, le sénat lui remit une déclaration formelle qui l'autorisait à faire valoir ses droits à la succession paternelle (1).

Alexandre Bala.

150. Armé de ce titre, il se rendit en Syrie; appuyé par les troupes de l'Égypte, de la Cappadoce et de Pergame, il occupa Ptolémaïs, et réunit autour de lui les nombreux mé-

(1) Polybe, XXXIII, 16.

contents; ce qui constate l'affaiblissement du pays, c'est l'empressement avec lequel Bala et Démétrius recherchèrent l'amitié de la petite Judée. Démétrius, abandonné par ses sujets et les Romains, mit ses enfants en sûreté, puis courut les chances d'une bataille contre son compétiteur; mais il fut vaincu et périt dans le combat. 149.

Bala, resté maître de la Syrie, chercha à sanctionner son usurpation en épousant Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor; mais il oublia que la meilleure base des gouvernements est l'amour des sujets, et les excès de toute nature auxquels il s'abandonna, plus encore que Démétrius, facilitèrent au fils unique de ce prince les moyens de recouvrer le diadème.

Démétrius II Nicator.

Quand Bala apprit qu'il était abandonné par beaucoup de ses sujets, il voulut tenter le sort des armes, dans l'espoir d'être secouru par Ptolémée; mais celui-ci avait été gagné par Démétrius, auquel il donna même pour femme sa fille, soustraite à l'usurpateur. Une bataille fut livrée sur l'Oronte, 146.
et Philométor reçut une blessure; mais la nouvelle de la défaite de Bala et la vue de sa tête sanglante lui causèrent une telle joie qu'il en mourut.

Peut-être en secondant Démétrius n'avait-il en vue que son propre avantage, et cherchait-il à recouvrer la Célésyrie avec la Phénicie; mais sa mort laissa Démétrius maître de tout ce qu'il ambitionnait. Une nation, où les changements de dynastie se font avec tant de facilité, est sans doute bien faible. Or, Démétrius ne sut pas mieux que ses prédécesseurs conserver ce qu'il avait acquis; monarque insouciant, il abandonna les rênes de l'État à Lasthénès, qui tyrannisa la Syrie, fit massacrer tous les Égyptiens que Ptolémée avait mis en garnison dans les villes maritimes, persécuta ceux qui avaient travaillé contre son père, et mit toute sa confiance dans les Crétois qui étaient à sa solde, et dans les Juifs.

Alors parut un nouvel usurpateur, un certain Diodote, dit Tryphon, que Bala, dont il était très aimé, avait chargé de gouverner Antioche. Après la chute de son souverain, il occupa Coracésium, place forte de la Cilicie, d'où il expédiait des corsaires pour enlever des malheureux qu'il vendait aux Romains dans l'île de Délos. Quand il vit la manière insensée dont se comportait Démétrius, il lui opposa Antiochus, fils de Bala et de Cléopâtre, et se trouva soutenu par les Syriens mécontents. Démétrius appela à son secours Jonathas, grand-



prêtre des Hébreux, et, avec son aide, il fit rentrer dans le devoir les habitants d'Antioche, soulevés contre lui; mais ses proscriptions les irritèrent, et sa perfidie lui aliéna Jonathas, de sorte que Tryphon le vainquit et fit proclamer roi Antiochus, surnommé *Théos* (le Dieu). Ici les deux compétiteurs commencent la lutte, poursuivie avec des chances diverses, une égale inexpérience, et dans laquelle ils mettent en œuvre la trahison, qui irrite, au lieu de la loyauté généreuse, qui attire et concilie.

Antiochus Théos. 144.

Au plus fort de ces combats, Démétrius reçut des envoyés des colonies grecques de l'Asie supérieure, qui le pressaient de venir les délivrer du joug des Parthes, dont les hordes avaient inondé l'Orient et s'étaient emparées du pays entre l'Indus et l'Euphrate, appartenant autrefois à la Syrie; elles le suppliaient d'accourir, sous la promesse de lui fournir ensuite des troupes pour recouvrer son antique héritage et combattre Tryphon avec des forces supérieures.

Il se rendit à leurs vœux, et, à peine arrivé, Élyméens, Perses, Bactriens, se réunirent sous ses drapeaux. Il battit les Parthes à plusieurs reprises; mais ils l'attirèrent dans une embuscade, et le firent prisonnier. Mithridate, fils de Priapazius, prince non moins généreux que valeureux et sage, promena son prisonnier dans toutes les villes qui refusaient encore de se soumettre, afin que l'humiliation de leur prétendu libérateur les déterminât à céder; puis, il lui assigna pour résidence l'Hyrcanie avec des revenus considérables, et lui donna en mariage sa fille Rodogune. Démétrius resta dix ans dans cette captivité royale.

Captivité de Démétrius. 140.

Cléopâtre, sa première femme, se retira alors à Séleucie; mais, à l'instigation des nombreux ennemis que s'était faits l'orgueilleux Tryphon après avoir tué Antiochus II son pupille, elle épousa Antiochus Sidétès, jeune et vaillant frère de son mari, qui, secondé par les Hébreux ses alliés, arracha à Tryphon le royaume avec la vie, et occupa tranquillement le trône. Après avoir dompté les villes de Syrie qui s'étaient révoltées, il marcha contre les Parthes avec une armée que les extorsions et le pillage avaient prodigieusement enrichie; il vainquit dans trois batailles Phraate II, nouveau roi de ces peuples, et vit accourir en foule sous ses étendards les habitants des anciennes provinces syriennes, qu'il recouvra en totalité, à l'exception de la Parthie.

Antiochus Sidétès. 137.

Mais son armée traînait après elle des femmes, des vivan-

diers, des esclaves sans nombre, dont l'entretien et le luxe grevaient de dépenses énormes les contrées dans lesquelles elle établissait ses quartiers. Les charges devinrent si lourdes, que les habitants conspirèrent pour massacrer tous les soldats dans le même jour, ce qui fut exécuté; Phraate s'écria
sur le cadavre d'Antiochus : *Le vin et une confiance aveugle* 128.
ont accéléré ta mort. Pensais-tu pouvoir mettre dans une de tes énormes coupes le royaume d'Arsace, et l'avaler d'un trait (1)?

Au moment où ses affaires étaient presque désespérées, Démétrius II.
Phraate avait résolu de délivrer Démétrius, qui s'indignait à la pensée de son royaume et de sa couche usurpés par son frère; son intention était de l'envoyer soulever la Syrie, afin de contraindre Antiochus à la retraite. La fortune ayant changé, Phraate ne songea plus à réaliser son dessein; mais Démétrius parvint à lui échapper et ressaisit le sceptre. Phraate accourait pour le combattre, quand une invasion des Scythes le força de songer à la défense de son propre royaume.

L'infortune n'avait pas mûri le jugement de Démétrius; au lieu d'affermir son autorité faible encore, il se mêla aux dissensions qui déchiraient l'Égypte. Cléopâtre, répudiée par Ptolémée VII Physcon, l'appela pour être son vengeur, en lui promettant la couronne. Il vint, et assiégea même Péluse, mais Physcon le contraignit à revenir promptement sur ses pas, en soulevant contre lui Alexandre Zébina, qui se disait fils de Bala et revendiquait la couronne de Syrie. Dé-
métrius, vaincu près de Damas par ce prétendant, se réfu- 125.
gia dans les murs de Tyr, où un traître le fit assassiner. Le royaume se trouva divisé, après sa mort, entre Cléopâtre, sa femme, et Alexandra Zébina.

Nous avons outrepassé les limites de cette époque, pour conduire jusqu'à sa fin, un empire naguère si puissant. A sa fin, avons-nous dit; car les Parthes avaient occupé l'Asie supérieure jusqu'à l'Euphrate, et les Hébreux s'étaient affranchis de toute dépendance; le royaume se bornait donc à la Syrie proprement dite et à la Phénicie. Dès ce moment, l'histoire des Séleucides n'offre plus qu'une déplorable succession de guerres civiles, de querelles domestiques, de cruautés atroces. Les Romains voyaient avec joie ces déchirements intérieurs, qui hâtaient pour eux le moment d'étendre la main sur ce royaume et d'en faire une nouvelle province.

(1) Posidonius d'Apamée, dans Athénée, 53. — Justin, XXXVIII, 10.

CHAPITRE XVI.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

Rome, tout orgueilleuse d'avoir vaincu tant d'ennemis, ne voyait plus à dompter que Carthage, sa rivale. Les deux républiques avaient conclu la paix; mais la politique romaine tendait à la guerre, et les plaintes continuelles qui s'échangeaient des deux parts en fournissaient un facile prétexte. Rome, en faisant peser sur Carthage toute la malédiction du *Væ victis!* alléguait sans cesse de nouveaux griefs; elle l'offensait, et c'était elle qui se plaignait : tactique des forts qui oppriment. Carthage, humiliée et sans armes, se perdait en recherchant la protection des vainqueurs, en invoquant la justice d'un peuple qui n'en connaissait pas d'autre que son intérêt et sa grandeur.

Massinissa. Massinissa, roi de Numidie, père de quarante-quatre fils, farouche et turbulent vieillard que la mort semblait respecter pour le tourment de Carthage, s'agrandissait à son détriment.

Rusé, fertile en expédients, il semait la défiance entre les deux cités; il accusa Carthage de seconder Annibal, et Carthage, pour se disculper, expédia des vaisseaux à la poursuite de son général; elle confisqua ses biens, rasa sa maison, et donna connaissance au sénat romain d'une commission confiée par lui à Ariston. Plus tard le roi numide attesta que les Carthaginois avaient envoyé vers Persée pour conclure une alliance avec lui; en effet, les ambassadeurs, venus de Rome à cette occasion, acquirent la certitude que le sénat de Carthage avait reçu de nuit, dans le temple d'Esculape, les envoyés du roi de Macédoine. Après avoir excité les soupçons
190. de Rome contre les vaincus, il s'empara du territoire d'Emporium, qui était situé sur le bord de la mer, près de la petite Syrte. Quand les Carthaginois s'en plaignirent, les députés envoyés par Rome pour vérifier les faits trouvèrent que le roi numide n'avait pas tort. Peu après, il envahit une autre province, puis une autre. Scipion l'Africain, chargé de faire droit aux nouvelles plaintes, ne voulut pas mécontenter un allié et lui sacrifia la justice. Pourtant Rome, en 181, assu-

rait encore aux Carthaginois l'intégrité de leur territoire ; mais quoi? le Numide ne tarde pas à occuper une autre province et soixante-dix cités ou villages, et Rome le laisse faire.

Lors de la guerre avec Persée, Massinissa fournit des secours aux Romains, qui lui en surent gré ; les Carthaginois offrirent des hommes, des vaisseaux, des vivres, et Rome ne vit dans cet acte que l'effet de la crainte et de l'avilissement. Néanmoins, dans la crainte que, par désespoir, ils ne s'unissent avec les Macédoniens, elle leur envoya Caton le censeur, avec mission d'examiner les griefs et de concilier les différends; mais il se montra tellement partial et inflexible, que les Carthaginois refusèrent son arbitrage. Ce rigide et orgueilleux censeur n'oublia plus un pareil affront; dès lors, pour ce motif autant que par la jalousie contre les Scipions tout puissants dans le sénat, il ne cessa de conseiller la destruction de Carthage. Les Scipions, soit qu'il leur convînt de laisser subsister ce vivant trophée de leur gloire, ou qu'ils craignissent, comme ils le disaient, de voir Rome mollir quand cesserait l'imminence du péril, s'opposaient à la ruine de la ville rivale. Le censeur, au contraire, ne se lassait pas de représenter combien son voisinage était dangereux, combien sa population s'accroissait, et, quelque sujet qu'il traitât dans le sénat, il terminait invariablement son discours par ces mots : *En outre, je suis d'avis qu'il faut détruire Carthage.*

Quiconque connaissait Rome pouvait prévoir que le parti le plus violent finirait par l'emporter; et toutefois, la ville phénicienne ne contribua que trop elle-même à rendre plus facile le triomphe de son implacable ennemie. Arrêtons quelques instants nos méditations sur sa décadence; car la chute des républiques est de beaucoup plus instructive que celle des autres États. Les empires, parfois, se soutiennent ou tombent par des vertus ou des fautes individuelles, par l'incapacité ou l'habileté d'un monarque, tandis que la prospérité ou la ruine des républiques provient de causes plus profondes et plus générales. Décadence de Carthage.

Carthage, qui fut si grande et périt dans une époque où brillaient tant de lumières, attire particulièrement l'attention ; mais le manque d'historiens nationaux nous oblige à glaner chez les étrangers des renseignements sur cette catastrophe mémorable. Tite Live, préoccupé uniquement de l'apparence pompeuse et de ce qui peut glorifier sa chère Rome, étudia très peu la constitution de la cité ennemie. Polybe, qui, con-



temporain des Scipions, vécut dans leur familiarité et put examiner à fond cette république, lui est de beaucoup supérieur sous ce rapport; mais, séduit aussi par la grandeur, il se complaît à admirer Carthage tant qu'elle lutte avec Rome; puis, c'est à peine s'il jette un coup d'œil sur l'intervalle écoulé entre la guerre des mercenaires et le moment où éclata la troisième guerre punique. Il ne reste de Diodore que des fragments, mais précieux, et qui, comparés avec le récit d'Appien, nous permettent de sonder les causes des désastres de cette république (1).

L'agrandissement de Rome et la jalousie excitée contre la famille des Barca ne suffisent pas, à beaucoup près, pour rendre raison de l'affaiblissement de Carthage; il faut en chercher la cause dans sa constitution elle-même. En premier lieu, la vénalité des charges les plus élevées dut lui être très préjudiciable; car cet abus, outre qu'il exclut l'homme méritant, rend les électeurs accessibles à la corruption, et fait accumuler sur une même personne des dignités et des pouvoirs qu'il importe de maintenir séparés, et dans une dépendance mutuelle. Il est vrai que, dans une république aristocratique, comme était Carthage, tous les nobles ayant intérêt à conserver la constitution intérieure, ils ne cherchaient pas à la détruire, comme ils auraient pu; il ne paraît même pas que, jusqu'à la guerre avec Rome, l'organisation politique se fût notablement altérée, puisque l'autorité du sénat continuait à être respectée, et qu'il n'est jamais parlé de factions.

Vénalité des charges.

Factions.

Les factions, ce fléau des républiques, naquirent ou se développèrent dans Carthage durant la guerre des mercenaires. La famille d'Amilcar Barca, destinée à faire de sa patrie une puissance gigantesque et à l'entraîner à sa perte, commença de lutter avec celle d'Hannon; les haines furent poussées à un tel excès, que trente sénateurs ne parvinrent qu'à grand effort à les assoupir dans toute l'imminence du péril, jusqu'au moment où les mercenaires furent apaisés.

Lorsque ce danger fut passé, les passions se ranimèrent. Amilcar se fit le soutien du peuple et s'entoura de gens compromis ou turbulents; fort de leur concours et du crédit que lui avaient acquis ses victoires, il donna une rude secousse à l'autorité qui dut recourir à tous les moyens pour lui résister.

(1) Voy. notamment le livre XXV de Diodore, les livres VII et VIII d'Appien, et Heeren, *Ideen*, etc.

Néanmoins, comme Barca ne se sentait pas assez robuste pour dominer, il conseilla la guerre, dans laquelle son bras devenait nécessaire. Il envahit l'Espagne; puis, les trésors qu'il expédia de cette contrée lui servirent à justifier le conseil et l'expédition; bien plus, il fit naître le désir de conquérir toute la Péninsule, pour compenser la perte de la Sardaigne et de la Sicile, et pour atténuer les effets de la concurrence que l'on faisait au commerce carthaginois dans la Méditerranée.

Or, de même que la possession de l'Amérique devait perdre l'Espagne, la conquête de l'Espagne devint désastreuse pour Carthage. Les immenses richesses qu'elle tirait de ce pays, outre qu'elles corrompaient les nobles et le peuple, fournirent au général conquérant les moyens d'acheter la multitude et le sénat, et de diriger à son gré la chose publique. Durant les neuf années qu'Amilcar passa en Espagne, dont il soumit la partie la plus riche, il se maintint puissant dans sa patrie, grâce aux trésors dont il disposait; et rien ne l'aurait empêché d'en renverser la constitution, si sa mort n'eût fait avorter ses projets.

Asdrubal, son gendre, marcha sur ses traces; il fonda même en Espagne une nouvelle Carthage (*Carthagène*), déploya une pompe royale, épousa la fille d'un roi du pays, et toute sa conduite semble démontrer qu'il se proposait de rendre l'Espagne indépendante. Un assassin délivra Carthage de cette crainte.

Le parti d'Hannon, qui ne laissait pas la patrie s'endormir sur le danger croissant, voulait alors traduire en jugement ceux qui s'étaient laissé séduire par les largesses d'Amilcar et d'Asdrubal; une magistrature semblable à l'inquisition de Venise aurait pu éventer les machinations des Barca, si Annibal n'eût habilement provoqué l'expédition contre Rome.

Le peuple, d'abord partisan des Barca, puis jaloux de leur prospérité, se remit alors, par admiration pour les prodigieuses campagnes d'Annibal, à les élever et à les soutenir contre le sénat; mais les négociants riches, opposés de leur nature à la guerre, et les gens sages, qui connaissaient l'intérêt de leur patrie, s'accordaient pour ne retirer d'autre avantage des expéditions en Espagne et en Italie qu'une paix digne et avantageuse avec Rome. Hannon n'était donc pas mû uniquement par la jalousie, lorsqu'il s'opposait à une guerre dont le seul résultat devait être l'agrandissement de

la famille Barca. Mais la généreuse obstination de Rome et les manœuvres du parti contraire ne permirent jamais d'en venir à des négociations qu'au moment où la cause carthaginoise était trop compromise; survinrent alors les désastres, au milieu des Pyrénées et des Alpes, d'Asdrubal et de Magon, frères d'Annibal, le débarquement de Scipion en Afrique, enfin la défaite de Zama, qui affaiblirent la puissance des Barca, et laissèrent prévaloir le parti qui conseillait la paix.

Ces revers, néanmoins, n'empêchèrent pas les Barca d'avoir la principale autorité dans le sénat. De chef de l'armée, Annibal devint le chef du gouvernement, et le réforma à son

Réformes d'Annibal.

gré, en faisant les magistratures annuelles, de perpétuelles qu'elles étaient. Mais, de même qu'un arbre qu'on émonde reprend sa vigueur s'il est encore plein de sève, et meurt s'il est sur son déclin, ainsi les réformes accroissent la vitalité des États qui en sont encore susceptibles, tandis qu'elles nuisent à ceux dont la décadence est commencée; en déplaçant les bases, quoique faibles, sur lesquelles ils s'étaient appuyés jusqu'alors, elles ne font que les ébranler davantage, parce qu'elles excitent des mécontentements si profonds, que l'on redoute plus son adversaire particulier que l'ennemi commun. C'est ce qui arriva à Carthage, où les factions s'exaspérèrent et divisèrent les citoyens en trois partis: le romain, le numide et le national. Le dernier n'était pas même le plus nombreux, et, après l'exil d'Annibal, il ne trouva pas un chef pour le diriger convenablement.

Ambition guerrière.

Toutes les nations ont une vocation particulière. Les unes se trouvent poussées vers le négoce, les autres vers la guerre; celles-ci recherchent la gloire, celles-là la richesse, et c'est vers ce but différent que sont dirigées l'éducation et les institutions, selon lesquelles se forme l'esprit public. Les peuples commerçants pensent à s'agrandir au moyen des relations pacifiques; les autres, par la voie des armes. Les premiers établissent des comptoirs, jettent les bases d'opérations de trafic, font des échanges, satisfont aux besoins des divers pays; les seconds veulent un vaste territoire, des sujets, des tributs : l'intérêt privé est tout pour les uns; les autres ne songent qu'à l'intérêt public et à la gloire. Si l'un aspire à jouer le rôle de l'autre, il met en péril sa propre existence, et l'exemple de l'Angleterre ne serait qu'une exception, la question fût-elle définitivement jugée à son égard.

Tant que Carthage étendit sa puissance par le commerce et les colonies, comme elle l'avait appris de Tyr, sa métropole, elle prospéra avec sécurité; elle devint en quatre siècles la souveraine des mers, la capitale de l'Afrique, et fut riche, respectée, tranquille. Une fois livrée à l'ambition des conquêtes, elle s'aliéna ses voisins comme puissance belliqueuse, lorsqu'elle aurait dû se concilier leur amitié par le commerce. Ses vaisseaux, employés à la guerre, cessèrent de porter des marchandises qui l'enrichissaient; les dépenses de l'armée vidaient le trésor de tout ce que le commerce y faisait entrer. L'esprit militaire prévalait ou non; dans le premier cas, tout trafic devait être abandonné, et, dans le second, il fallait soudoyer des étrangers. Les citoyens ne pouvaient suffire pour soutenir de grandes guerres, et les villes vassales ne fournissaient des hommes qu'avec répugnance. Sans doute, on n'enlevait pas ainsi autant de bras à l'industrie et à l'agriculture, et l'argent réparait les pertes causées par l'achat des soldats et des capitaines; mais ceux-ci, ne combattant pas pour leur patrie, pouvaient se faire les tyrans du pays, ou déserter à l'ennemi, ou devenir un instrument dangereux dans la main d'un général qui aurait voulu détruire la liberté.

Les indigènes vaincus étaient traités durement par Carthage, qui les associait seulement aux charges et aux fatigues, et ne les considérait pas comme des colons, mais comme des serfs auxquels ne profitaient ni le sol ni l'industrie; Rome, au contraire, conservant du moins à ceux qu'elle soumettait l'apparence des droits, accordait aux vaincus le titre de colons ou d'alliés. Carthage était donc abhorrée de ses sujets; les Numides étaient toujours prêts à se révolter, Utique s'insurgea, et d'autres villes opprimées constituèrent de nouvelles puissances; en outre, comme elle empêchait ses colonies d'Afrique de se fortifier, elles laissèrent un libre accès au premier envahisseur.

Parallèle avec Rome

Le résultat le plus funeste de l'ambition guerrière de Carthage fut de l'avoir entraînée à lutter avec Rome. Au moment de leur rupture, toutes les chances paraissaient en faveur de la cité africaine. Riche, puissante sur la mer, elle était maîtresse de la moitié de la Sicile et d'autres îles de la Méditerranée, d'où elle pouvait débarquer avec des forces considérables dans les ports sans défense de sa rivale; mais Rome acquiert plus de vigueur et grandit, à chaque nouvelle

guerre, par des conquêtes ou l'assimilation des vaincus. Or, si l'on considère des mœurs et des constitutions, on ne saurait avoir de doute sur l'issue de ce grand conflit. Les Romains sont guerriers dès l'enfance, ou se forment au métier des armes dans les utiles travaux des champs; les Carthaginois, adonnés au commerce, sont élevés aux habitudes du comptoir et des spéculations; pour eux, tout moyen de lucre est bon, tout profit ambitionné, parce qu'il conduit au pouvoir; les Romains, au contraire, se font gloire de mépriser l'or et de supporter dignement leur pauvreté robuste. Carthage se confiait dans ses sujets et l'argent; Rome n'avait foi qu'en elle-même, et tandis que celle-ci restait inébranlable sur sa roche natale, celle-là glissait sur un sable d'or (1). Les Carthaginois manquèrent donc de ce courage désespéré qui donne la victoire ou répare les défaites; vaincus, ils craignent de perdre tout et plient, lorsque les Romains, qui n'ont rien à perdre, mettent en vente publique, au milieu de leur plus grand danger, le terrain sur lequel Annibal est campé; quand ce général leur propose la paix, ils lui répondent : *Sors de l'Italie, et alors nous traiterons !*

Les défaites de Rome n'altérèrent point sa constitution; le contraire eut lieu pour Carthage. Après la bataille de Zama, le pouvoir des magistrats fut restreint, et le peuple, livré à ses entraînements habituels, prévalut dans les délibérations, tandis qu'un sénat habile décidait à Rome des mesures d'intérêt public. Carthage eut à la vérité de grands généraux, et c'est à leur mérite personnel qu'elle dut de rendre parfois douteuse la décision du sort; mais che zelle l'éducation n'avait pas pour but principal de former des héros, et les solennités du triomphe n'étaient point réservées aux vainqueurs; au milieu de leurs victoires, ses généraux se voyaient entravés par la jalousie ou par un calcul financier qui leur refusait les renforts nécessaires; ils devaient redouter une défaite qui les exposait à un procès, et l'ignominie de la croix s'offrait en perspective, lorsqu'ils méditaient le plan d'une bataille. Rome, au contraire, va au-devant du consul vaincu à Cannes, le remercie de n'avoir pas désespéré de la patrie, donne tout ce qu'elle a, et dépouille les temples et les femmes pour lui fournir une nouvelle armée.

(1) Le parallèle que fait Polybe entre la constitution romaine et celle de Lacédémone et de Carthage (liv. VI, ch. XLVIII et suiv.) mérite d'être consulté.

La nouvelle armée fut victorieuse. Annibal, repoussé de l'Italie, ne put même résister dans sa patrie, et Carthage, d'humiliation en humiliation, encourageait ses ennemis à renverser ses remparts.

Le parti de la cause nationale avait à lutter contre la faction romaine et contre celle qui, favorable à Massinissa, couvrait ses usurpations de son indulgence ou les excusait par ses subtilités ; mais l'audace toujours croissante du Numide inspira un redoublement d'énergie au parti carthaginois, qui chassa ses partisans. Massinissa s'avance alors pour s'en 153.
venger comme d'un outrage, et les Carthaginois, las de souffrir plus longtemps ses insultes, se décident à courir la chance des armes, qui leur est contraire ; car le monarque nonagénaire, secondé par les deux princes Hiempsal et Adherbal, cerne leur armée, l'affame et tue cinquante mille 150.
hommes. Rome avait envoyé des ambassadeurs chargés, au cas où Carthage aurait le dessus, de lui intimer l'ordre de déposer les armes et d'observer la paix, autrement d'exciter le Numide à poursuivre ses succès. C'est ce qu'ils firent ; or, tandis que Carthage achetait, au prix de concessions nouvelles, la compassion de Massinissa et condamnait comme criminels d'État les instigateurs de cette guerre, Caton se présentait devant le sénat de Rome, et tirant de dessous sa toge des figues qui paraissaient fraîchement cueillies : *Ces fruits*, dit-il, *étaient, il y a trois jours, attachés à leur rameau dans les jardins de Carthage, et vous laisserez subsister aussi près de vous une pareille ville !*

Tout étrange que fût le motif pour exterminer un voisin, il prévalut, et Rome signifia à Carthage qu'elle devait s'attendre, pour avoir violé la paix, à subir un châtiment. Les consuls M. Manilius Nepos et L. Martius Censorinus partirent donc avec quatre-vingt mille hommes d'infanterie, quatre mille chevaux, cinquante galères à cinq rangs de rames, et une quantité innombrable de bâtiments de transport; ils avaient ordre de ne pas cesser les hostilités que Carthage ne fût détruite. Les Carthaginois, convaincus de l'impossibilité de résister, envoient de nouveaux ambassadeurs avec pleins pouvoirs d'accepter quelques conditions que ce fût, et même de s'en remettre à la discrétion des Romains, *pourvu que la ville fût épargnée ;* mais les consuls, qui redoublent d'orgueil à mesure que la cité rivale s'abaisse, demandent qu'il leur soit remis, dans le délai de trente jours, trois cents otages

Déclaration de guerre à Carthage. 149.



des premières familles, pour garantie d'une soumission absolue à ce que décideront les consuls.

La condition imposée parut exorbitante, et pourtant on s'y résigna. Les trois cents otages partirent au milieu des gémissements de leurs proches et de l'indignation des cœurs généreux. Les consuls se réservèrent de faire connaître la volonté du sénat lorsqu'ils seraient arrivés à Utique; une fois dans cette ville, ils n'exposent qu'une à une les conditions prescrites, dans la crainte que le malheur ne poussât les Carthaginois au désespoir : d'abord, ils devaient fournir les grains nécessaires à l'approvisionnement de l'armée, ensuite livrer toutes les galères à trois rangs de rames, puis toutes les machines de guerre, enfin toutes les armes. Il fut remis deux mille machines et deux cent mille armures complètes : richesse bien inutile, il est vrai, à ceux qui ne savaient pas s'en servir au moment suprême pour la défense de leurs foyers.

Quand les consuls voient les Carthaginois désarmés et incapables de soutenir un siège, ils déclarent que la ville sera détruite, et que les habitants seront forcés de se retirer à trois milles de la mer. Les ambassadeurs représentent alors que les Romains se sont engagés par le traité à épargner la ville; mais il leur est répondu que *civitas* signifie les habitants, et non les habitations (1).

Les Carthaginois restèrent quelque temps atterrés; ils gémissaient, ils se désolaient, les uns pleurant leurs fils donnés en otage, les autres maudissant leurs aïeux de n'avoir pas préféré une mort glorieuse aux transactions honteuses qu'ils avaient subies; puis, rougissant d'eux-mêmes, leur abattement fait place à une fureur désespérée, et ils prennent la résolution de ne pas abandonner leur patrie. Tout ce qui reste de métaux est converti en armes; chaque magasin devient un arsenal, et l'on fabrique par jour cent boucliers, trois cents épées, cinq cents lances, mille dards; les femmes coupent leur chevelure pour faire des cordes, et les esclaves sont appelés à la liberté. Asdrubal, chef de la faction natio-

Asdrubal.

(1) Rollin lui-même, admirateur dévoué de l'équité romaine, a peine à la retrouver dans ces infâmes atrocités, et il ne peut s'empêcher de dire : « On n'y reconnaît pas, CE ME SEMBLE, l'ancien caractère des Romains, cette grandeur d'âme, cette noblesse, cette droiture, cet éloignement déclaré des petites ruses, des déguisements, des fourberies, qui ne sont point, comme il est dit quelque part, du génie romain. »

nale, qui, maltraité et banni, venait à la tête de vingt mille hommes pour assiéger Carthage, se réconcilie avec ses concitoyens, ramène la campagne à l'obéissance, repousse les consuls, incendie leur flotte. Carthage ranimée conçoit l'espérance de succomber au moins avec honneur. Bien que les Romains employassent contre ses remparts tout ce que l'art des sièges avait de plus efficace, bien qu'ils les battissent, si Appien dit vrai, avec un bélier mis en mouvement par six mille fantassins, et avec un autre que manœuvrait un nombre infini de rameurs, l'habileté d'Asdrubal et la valeur des Carthaginois déjouaient tous les efforts des assiégeants.

Il semble que la victoire, dans les différentes guerres puniques, fût attachée fatalement au nom des Scipions. Émilien, fils de Paul Émile, le vainqueur de Persée, avait été adopté par Scipion l'Africain et porté au consulat avant l'âge. Il est envoyé en Afrique, sauve l'armée romaine près de succomber, recueille la succession de Massinissa, qui vient de mourir, et s'empare de la partie basse de Carthage, appelée Mégara. Il étend les lignes de circonvallation à travers l'isthme qui réunit la ville à la terre ferme; puis il élève une haute muraille flanquée de tours, pour dominer sur Carthage autant qu'il lui est nécessaire; enfin, appelant à son aide les rites sacrés, il profère contre la ville assiégée la formule d'imprécations (1) pour attirer sur elle la colère des dieux, et vouer aux Furies vengeresses ceux qui osent résister à Rome.

Les Carthaginois, réduits à l'extrémité, tentent un dernier effort : hommes, femmes, enfants travaillent sans relâche, creusent à travers le rocher une nouvelle issue à leur port, et lancent contre les Romains une flotte qu'ils sont parvenus à construire avec le bois de leurs maisons démolies. D'autres

(1) MACROBE (*Saturnales,* III, 9) nous a conservé la formule par laquelle Scipion évoqua les dieux de la ville assiégée : « S'il est un dieu, s'il est « une déesse sous la tutelle de qui soient la ville et le peuple de Carthage, « je te prie, je te conjure et je te demande en grâce, ô grand Dieu qui as « pris cette ville et ce peuple sous ta tutelle, d'abandonner le peuple et la « ville de Carthage, de déserter toutes ses maisons, temples ou lieux sa« crés, et de t'éloigner d'eux; d'inspirer à ce peuple et à cette ville la « crainte, la terreur et l'oubli, et, après les avoir abandonnés, de venir à « Rome chez moi et les miens. Que nos maisons, nos temples, nos objets « sacrés et notre ville te soient plus agréables et plus convenables; en « sorte que nous sachions et que nous comprenions que désormais tu es « mon protecteur, celui du peuple romain et de mes soldats. Si tu le fais « ainsi, je fais vœu de fonder des temples et d'instituer des jeux en ton « honneur. »

s'avancent à la nage jusqu'auprès des machines des Romains, et, sortant tout à coup des flots, allument des torches, et mettent le feu aux instruments de guerre des assiégeants, qui s'enfuient épouvantés.

Destruction de Carthage. 146.

Cependant Scipion triomphe; il pénètre d'assaut dans Carthage, dont les citoyens se défendent encore de rue en rue, de maison en maison, durant six jours et six nuits, jonchant de leurs cadavres leur patrie expirante. Cinquante mille d'entre eux, renfermés dans la citadelle de Byrsa, demandent et obtiennent la vie sauve. Les déserteurs qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Esculape, prévoyant le sort qui les attendait, mirent le feu à leur asile et périrent sous les décombres. Le général Asdrubal n'avait cessé de diriger courageusement les efforts de ses concitoyens; comme chaque fois qu'il était question de traiter, Rome imposait pour première condition la démolition de Carthage, il protestait en s'écriant: *Non, moi vivant, le soleil ne verra pas la destruction de ma patrie!* L'énergie lui manqua pourtant au dernier moment, et il tomba aux pieds du vainqueur; mais sa femme, restée avec les derniers défenseurs de Carthage, ne voulant pas survivre à la ruine de sa patrie et à la lâcheté de son mari, monte au faîte du temple, revêtue de ses habits les plus splendides, et, après avoir maudit la trahison de son époux, se précipite dans les flammes avec ses enfants.

Sur les sept cent mille habitants de Carthage, la plupart avaient péri; le reste fut transporté en Italie et dispersé dans les différentes provinces. Quatre millions quatre cent soixante-dix mille livres d'argent ornèrent le triomphe de Scipion Émilien, qui reçut alors le surnom d'Africain, comme son aïeul par adoption (1). Beaucoup d'objets d'art précieux, entre autres le taureau de Phalaris, furent restitués à la Sicile; le roi de Numidie reçut en don les bibliothèques, à l'exception des livres de Magon sur l'agriculture, qui furent emportés à Rome et traduits; on démantela toutes les villes favorables à Carthage, tandis que celles qui s'étaient déclarées contre elle obtinrent un agrandissement de territoire; Utique eut en partage le pays compris entre Carthage et Hippone; tous les Africains assujettis durent payer un tribut

(1) L'histoire l'a désigné sous le nom de second Africain, *Africanus minor* ou *junior*, pour le distinguer du Scipion vainqueur d'Annibal, qu'elle appela le premier Africain, *Africanus prior* ou *major*.

annuel, et l'État de Carthage devint la province d'Afrique. En exécution des ordres du sénat, Scipion fit passer la charrue autour des murailles condamnés à la destruction, et renouvela les imprécations rituelles qui devaient rendre les dieux ennemis à la cause vaincue; l'incendie fut ensuite allumé, et, en dix-sept jours, les flammes consumèrent l'ancienne rivale de Rome.

Ce fut ainsi qu'après sept cents ans d'existence et un siècle et demi de lutte contre Rome, cette ville puissante fut anéantie sans but et contre toute justice. Cette dévastation inique forma la gloire de la famille des Scipions, hommes pleins d'humanité et d'un esprit cultivé, qui toujours s'étaient opposés à cette mesure sauvage; elle fut le titre de gloire d'Émilien, que tout le monde citait avec éloge pour la douceur de son caractère, et dont Cicéron fit le principal interlocuteur de son dialogue *De la République*. On disait de lui qu'il n'avait jamais commis une mauvaise action, ou dit une parole qui ne fût digne de louange; mais Rome n'assimila jamais les idées de gloire et d'humanité, et tout ce qui n'était pas romain n'avait aucune valeur à ses yeux. Scipion, au spectacle du désastre d'une cité si puissante, resta quelques moments absorbé dans un sombre silence; puis il s'écria, avec l'Hector d'Homère : « Le jour viendra où tomberont les « murs sacrés d'Ilion, et Priam, et toute sa race! » Comme Polybe lui demandait ce qu'il entendait par Ilion et la race de Priam, il répondit, sans nommer Rome, qu'il réfléchissait à la manière dont les États les plus florissants déclinent et périssent, selon qu'il plaît au destin (1).

On pourrait croire que la chute presque contemporaine des deux cités les plus commerçantes, Corinthe et Carthage, produisit un grand changement dans le commerce du monde; mais Rhodes et Alexandrie avaient déjà attiré chez elles une grande partie des affaires de négoce, et Utique succéda à son ancienne dominatrice.

Bien que les Romains eussent maudit quiconque bâtirait sur les ruines de Carthage, Caïus Gracchus fut envoyé vingt-quatre ans après pour y établir une colonie, et l'on reconstruisit la ville sous Auguste. Au temps de l'empereur Gordien, Hérodien (2) la disait grande et populeuse au point de ne le

(1) Appien, VIII, 132; Eutrope, IV, 6.
(2) Hérodien, VII, 6.



céder qu'à Rome et de rivaliser avec Alexandrie; Ausone (1) la met au quatrième rang, et la nomme après Rome, Constantinople et Antioche; Salvien parle de sa grandeur peu avant l'époque où elle fut envahie par les Vandales, et cite l'aqueduc, l'amphithéâtre, le cirque, le gymnase, le prétoire, le théâtre, les temples d'Esculape, d'Astarté, de Saturne, d'Apollon, ses basiliques et ses places. Enfin, les Sarrasins la détruisirent entièrement dans le septième siècle; et de même que Marius s'était assis autrefois sur ses premières ruines pour y méditer sa vengeance, saint Louis vint mourir au milieu de ses nouveaux décombres, en réfléchissant sur le néant des choses humaines et en fortifiant son âme d'espérances immortelles.

CHAPITRE XVII.

LITTÉRATURE GRECQUE.

Détournons enfin nos regards de ce spectacle incessant de batailles, et reposons notre esprit par la tranquille contemplation des travaux de l'intelligence, des rivalités fécondes de la science.

L'histoire ne nous offre peut-être aucun siècle où dominât un désir de connaissance aussi général, où les gens de lettres et les artistes fussent aussi honorés qu'ils l'étaient alors parmi les Grecs. Les rois bons ou mauvais, les hommes vertueux ou dissolus, les gens riches, les villes malgré leur décadence, recherchaient les arts avec empressement, soit comme ornement de la vie, soit comme instrument de volupté et d'oubli. Tous les peintres accouraient à Sicyone pour visiter son école célèbre, bien que la ville languît sous la tyrannie; les courtisanes mêmes ambitionnaient la gloire d'attirer autour d'elles les littérateurs les plus éminents et d'orner leurs boudoirs des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture.

L'historien n'a plus à s'occuper seulement d'Athènes et de Memphis; il doit porter son attention sur cette foule d'États qui se formèrent des débris de l'empire macédonien, observer et suivre des générations entières qui se transportent

(1) AUSONE, CCCCIX, 34.

aux lieux où Pythagore et Platon purent à peine pénétrer comme voyageurs, et qui modifient leur génie sous un nouveau climat, sur un sol nouveau, à l'aspect d'une autre nature et d'autres monuments.

Par leur protection généreuse, les Ptolémées appelèrent à leur cour tous les hommes qui avaient une réputation méritée, et Alexandrie devint le centre des relations qui se nouèrent entre les nouveaux États, entre l'Orient et l'Occident. Les rois de Pergame ne favorisèrent pas moins les lettres, et rivalisèrent avec les Ptolémées pour acquérir, à des prix élevés, les livres, les écrivains; or, comme les Ptolémées empêchaient l'exportation du papyrus, on inventa à Pergame le papier de peau, qui reçut le nom de περγαμηνή, parchemin.

Mais s'il y eut un temps pour démontrer avec évidence que la faveur des princes ne suffit pas à produire des merveilles, ce fut celui dont nous parlons; car il ne vit naître que des fruits avortés, des travaux d'école, des efforts d'érudition, mais rien qui indique le génie et la spontanéité. De la création, qui avait cessé, on passa aux analyses et aux préceptes, et l'on se mit à faire beaucoup, faute de pouvoir faire bien; on visa au style sans défaut, mais il resta sans beauté; on sut justifier par l'exemple et l'autorité chaque ligne qu'on écrivait, au lieu de se faire pardonner des incorrections par la vigueur de la pensée.

La liberté avait péri en Grèce, et là même où l'on conservait ses formes, l'esprit n'était plus inspiré par le mouvement de la vie publique, par les grands intérêts de la nationalité, par les luttes magnanimes contre les envahisseurs de la patrie. La comédie était enchaînée, l'éloquence réduite au silence ou aux fleurs de rhétorique, la poésie appelée à endormir les sujets et à flatter les rois. D'un côté, la corruption augmentait, sans se voiler même de formes élégantes; Athènes, Tarente, Milet, Antioche, offraient le spectacle d'excès sur lesquels il nous faut tirer un voile; les mêmes faits se produisaient dans les villes achéennes, et prenaient un caractère plus triste dans les capitales des royaumes. D'un autre côté, la guerre était continuelle et acharnée; chaque nouvel avènement au pouvoir procédait d'un assassinat nouveau; les parricides et les incestes devenaient pour ainsi dire des événements journaliers.

Le zèle même des rois d'Égypte et de Pergame à ramasser des livres n'était pas tant l'effet d'un désir éclairé de faciliter

les moyens d'étude qu'un luxe et une rivalité d'amour-propre. Dans leurs bibliothèques, les auteurs n'étaient pas classés d'après le mérite ou la matière, mais en raison de la rareté, et les livres venus par mer (τὰ ἐκ πλοίων) se plaçaient dans une armoire distincte. Cette manie empêchait de distinguer les manuscrits authentiques de ceux que la cupidité faisait contrefaire; puis les gens de lettres, comme ils se proposaient pour but de leurs travaux la faveur de quelque emploi dans le musée ou dans la bibliothèque, manquaient de naturel, de vigueur, de liberté, d'inspiration. Le nombre des critiques augmenta, comme il arrive quand l'invention diminue. Tous ces lettrés savaient rendre compte d'un mot, de chaque tournure de phrase, mieux que n'eussent pu le faire Thucydide et Aristophane; mais le raisonnement perdait son énergie, l'imagination s'égarait étrangement, et l'on regardait comme un grand mérite d'accumuler des autorités, des citations, souvent encore en les falsifiant.

Homère devint l'idole de cette époque, où il fut plutôt adoré que révéré; et sur ses ouvrages on entassa tant d'érudition, que le génie en était comme étouffé. Démétrius de Phalère composa plusieurs traités sur *l'Illiade* et *l'Odyssée;* Zénodote entreprit d'en fixer le meilleur texte, d'après les divers exemplaires de la bibliothèque de Ptolémée; puis vinrent les commentaires sur les commentateurs; Ptolémée Évergète lui-même écrivit une dissertation critique sur *l'Iliade,* et Ptolémée Philopator érigea un temple au chantre d'Achille.

Aristarque. 140.

Aristarque de Samothrace, s'appliquant à la correction du texte des deux poèmes, avec le respect que l'on doit aux œuvres des grands hommes, élimina beaucoup de vers interpolés, indiqua ceux qui lui semblaient douteux, et n'ajouta du sien que ce qui était strictement nécessaire, encore prit-il soin de le noter. On comptait, tant à Rome qu'à Alexandrie, jusqu'à quarante professeurs ou grammairiens sortis de son école.

Le grand poète ne manquait pas toutefois de détracteurs; le plus fameux dans le nombre fut Zoïle d'Amphipolis, surnommé *le fléau d'Homère* (Ὁμηρομάστιξ). Oser supposer des défauts au chantre d'Achille parut un sacrilège; le vulgaire érudit inventa cent fables sur le compte de Zoïle, et Ptolémée Philadelphe le punit, comme Attale Ier punit Daphidas, coupable du même délit : excellent moyen de réfutation.

Les grammairiens et les rhéteurs, qui avaient besoin de confirmer les préceptes par l'autorité des exemples, n'avaient pas encore songé à la nécessité de faire un choix parmi les écrivains, pour n'imiter que les modèles jugés parfaits; ils tiraient les preuves de tous indistinctement, sans égard à la différence de mérite; aussi, ne pouvait-on imaginer au hasard une locution vicieuse à l'appui de laquelle on n'eût à citer un auteur connu. Si tout exemple devait faire règle, il était facile de prévoir que les mauvais écrivains auraient fini par l'emporter sur les bons, par cela précisément qu'ils étaient plus nombreux; il devenait donc nécessaire d'opposer une digue à la corruption dont la langue était menacée et l'on vit naître une nouvelle science, la critique. Aristophane de Byzance sépara les écrivains dont l'autorité était valable, de la foule de ceux dont il ne fallait pas tenir compte, et il établit plusieurs catégories auxquelles Aristarque donna plus tard la dernière main; la classe principale, qui contenait les modèles en chaque genre, fut appelée *canon* (1) (κανών, règle, modèle).

Si ce canon contribua à la pureté de la langue, la consi-

(1) Voici le canon des grammairiens d'Alexandrie :

Poètes épiques : *Homère, Hésiode, Pisandre, Panyasis, Antimaque.*
Poètes ïambiques : *Archiloque, Simonide, Hipponax.*
Poètes lyriques : *Alcman, Alcée, Sapho, Stésichore, Pindare, Bacchylide, Ibycus, Anacréon, Simonide.*
Poètes élégiaques : *Callinus, Mimnerme, Philétas, Callimaque.*
Poètes tragiques, première classe : *Eschyle, Sophocle, Euripide, Ion, Achéus, Agathon;*
Deuxième classe, ou pléiade tragique : *Alexandre d'Étolie, Philiscus de Corcyre, Sosithée, Homère le jeune, Éantide, Sosiphane* ou *Sosiclète, Lycophron.*
Poètes comiques, 1° comédie ancienne : *Épicharme, Cratinus, Eupolis, Aristophane, Phérécrate, Platon;*
2° Comédie moyenne : *Antiphane, Alexis;*
3° Comédie nouvelle : *Ménandre, Philippide, Diphilus, Philémon, Apollodore.*
Historiens : *Hérodote, Thucydide, Xénophon, Théopompe, Éphore, Philiste, Anaximène, Callisthène.*
Orateurs, les dix Attiques : *Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Eschine, Lycurgue, Démosthène, Hypéride, Dinarque.*
Philosophes : *Platon, Xénophon, Eschine, Aristote, Théophraste.*
On forma ensuite une liste de six autres poètes célèbres, qui vivaient à peu près à la même époque, et qu'on nomma *la pléiade poétique;* elle se composait ainsi : *Apollonius de Rhodes, Aratus, Philiscus, Homère le jeune, Lycophron, Nicandre, Théocrite.*

dération attachée aux productions déclarées *classiques* devint funeste à celles qui furent exclues; elles se trouvèrent dès lors moins recherchées, et le nombre des exemplaires diminua. Or, parmi les œuvres éliminées, quelques-unes pouvaient disputer aux livres du canon cette préférence, que plusieurs devaient moins à un mérite transcendant qu'à des motifs de prédilection; aussi, beaucoup d'ouvrages d'imagination du second ordre, et une foule d'écrits qui nous auraient fourni des données précieuses sur l'état de la Grèce et sur la littérature, se sont perdus.

Quoi qu'il en soit, les admirateurs pas plus que les détracteurs des classiques ne réussissaient à produire une seule de ces beautés dont ils faisaient l'anatomie; car l'analyse ne pourra jamais engendrer cette puissante parole de l'âme éprise des beautés de la nature, qui retrace les souvenirs intimes du passé et nous fait entrevoir les choses du ciel. Froids imitateurs, dépourvus du sentiment du passé, et, dans le présent, ne songeant qu'à obtenir les faveurs des rois au lieu de celles des Muses, apportant le doute ou l'indifférence dans les croyances, les écrivains de ce temps ne firent que glaner où leurs prédécesseurs avaient moissonné largement; leur principal, leur seul mérite peut-être, est d'avoir épuré la langue et conservé certaines traditions qui auraient péri avec les poètes antiques.

Apollonius 270. Telle est la belle tradition des Argonautes, qu'Apollonius, membre du Musée d'Alexandrie, choisit pour sujet d'un poème. Cette œuvre ne fut point épargnée par l'envie, et de dépit le poète se retira dans l'île de Rhodes, où il acquit une telle réputation, que les Romains lui accordèrent les droits de cité. Rejeté par son sujet à une époque antérieure même à celle des poèmes d'Homère, il manquait tout à fait de cet instinct qui devine les temps, ou du sentiment qui les révèle; s'il parvint parfois, à force d'art, à se maintenir dans une sorte de médiocrité (1), on sent néanmoins à chaque vers l'effort qu'il fait pour rappeler d'antiques souvenirs, sans pouvoir jamais les ranimer, et surtout sans obtenir l'unité d'effet. Son poème est pourtant le meilleur commentaire d'Homère; en reproduisant ses comparaisons, ses caractères particuliers, jusqu'à sa période, sous des formes nouvelles, il en facilita l'intelligence aux Romains, qui empruntèrent

(1) *Æquali quadam mediocritate.* QUINTILIEN.

beaucoup à Apollonius. Virgile lui prit les amours de Didon, c'est-à-dire la création la plus touchante de l'antiquité.

Athènes continuait à se montrer passionnée pour les représentations scéniques. Aristote avait tracé des préceptes pour le drame; Alexandre rendait un véritable culte à Sophocle et à Euripide, et leurs ouvrages étaient représentés dans toute l'Asie; Denys de Syracuse écrivait des tragédies sur des tablettes qui avaient appartenu à Eschyle; Ptolémée Lagus invita Ménandre à sa cour, et envoya sa flotte au-devant de lui; Artabaze, roi d'Arménie, faisait dans son palais réciter des tragédies d'Euripide; Orode, roi des Parthes, fit improviser à sa table un drame, quand Surena lui envoya la tête de Crassus. Les riches, par imitation, voulaient à leur table des représentations de mimes, et de ce genre sont *les Syracusaines,* de Théocrite, et *la Magicienne,* que Racine regardait comme une des œuvres les plus passionnées et les plus belles de l'antiquité; mais les libres institutions qui avaient servi de base au théâtre grec avaient disparu, et les compositions dramatiques étaient tombées si bas, qu'elles ne servaient plus qu'aux caprices et aux distractions des tyrans. Les parabases n'adressaient plus au peuple de patriotiques conseils, et ne débitaient aux puissants du jour que des facéties ou des adulations. Art dramatique

Par une métaphore conforme au goût du temps, les Alexandrins donnèrent le nom de *pléiade tragique* à la réunion de sept auteurs de tragédies dont voici les noms : Alexandre d'Étolie, Philiscus de Corcyre, Sosithée, Homère, Éantide, Sosiphane, Lycophron. Bien qu'il ne soit rien parvenu jusqu'à nous de leurs nombreux ouvrages (1), les jugements portés sur eux, et les quelques fragments qui ont survécu, suffisent pour nous en faire connaître la pauvreté fastueuse. La tragédie perdit dans leurs mains ce caractère religieux que, grâce à son origine, elle avait conservé avec les anciens maîtres; ils affectaient même de les dédaigner, et prétendaient offrir de nouveaux modèles à la postérité (2).

L'écrivain le plus remarquable de la pléiade tragique fut Lycophron, de Chalcis en Eubée, qui ne composa pas moins de soixante tragédies. Il est impossible de pousser plus loin Lycophron. 280.

(1) Nous avons un poème, l'*Alexandra,* que l'on prétend être de Lycophron.

(2) Voy. MATTER, *Essai sur l'École d'Alexandrie;* Paris, 1836.

l'obscurité que cet écrivain, dont le style fatigue cruellement l'esprit du lecteur, en même temps qu'il met le sien à la torture pour faire étalage d'érudition. Il a en horreur le mot propre, les allusions faciles à saisir, la simplicité de la phrase, et il ne désigne un héros ou une divinité que par ses attributs les moins connus; ses compositions sont bizarres, et il ne recherche que les métaphores les plus étranges : il entend l'éclair, voit un cri; Ulysse soutient les menaces de ses esclaves sur son dos musculeux; Apollon est molosse, le garde-lit, le vêtu de tunique particulière (μολοσσός, κυπεύς, κοῖτος); Hercule est Palémon calmant le destin, armé d'un pin sauvage (κηραμύντης πεύκεος Παλαίμων), le lion aux trois nuits, le dieu avalé par le chien de Triton dont il déchira les entrailles : expressions dont chacune exige, pour être comprise, un long commentaire.

Son *Alexandra* fut, par ce motif, appelée le poème nébuleux (τὸ σκοτεινὸν ποίημα); c'est un monologue de quatorze cent soixante-quatorze vers, où Cassandre prophétise les malheurs qui doivent arriver depuis Io jusqu'à Alexandre; le poète y accumule tout ce qu'on avait pu imaginer pour expliquer scientifiquement la religion. Ce poème s'appuie aussi, comme on le voit, sur Homère; mais il en dit plus que lui, puisqu'il remonte aux causes de la guerre de Troie, et en fait voir l'issue et les conséquences. En outre, Lycophron inventa les anagrammes (1); Simmias fit la même

(1) Il fit de *Ptolemaios* ἀπὸ μέλιτος, c'est-à-dire de miel; d'Arsinoé, ἴον Ἥρας, violette de Junon. Rien n'indique que les Latins aient employé les anagrammes.

Il en est plusieurs qui sont célèbres chez les modernes. Par exemple, Voltaire donne *O alte vir* et *Valet roi;* Pierre de Ronsard, *Rose de Pindare;* frère Jacques Clément, meurtrier d'Henri III, *C'est l'enfer qui m'a créé;* Marie Touchet, maîtresse de Charles IX, *Je charme tout;* Cornelius Jansenius, *Calvini sensus in ore;* Sacramentum Eucharistiæ, *Sacra Ceres mutata in Christo;* Paulus apostolus, *Tu salvas populos*. On a changé de même Galenus en *Angelus :* aussi pourrait-on changer *laudator* en *adulator* et *logica* en *caligo*. Les littérateurs italiens du dix-septième siècle s'occupèrent aussi de ce jeu d'esprit, comme de tout ce qui avait beaucoup d'apparence et peu de fond. Je ne vois citée nulle part une fort belle anagramme sur le savant Torricelli : d'*Evangelista Turicellius*, on a fait *En Galileus alter*.

Il faut, selon nous, attribuer au temps de l'école d'Alexandrie deux épigrammes du livre I, ch. XXXVIII, de l'Anthologie grecque (*Anth. pal.*, IX, 524) : l'une en l'honneur de Bacchus, l'autre en celui d'Apollon, de vingt-cinq vers chacune. Le premier vers expose le sujet; les vingt-quatre suivants, composés chacun de quatre épithètes commençant par la même

époque des compositions en forme d'œufs, de haches, d'ailes et de coins (1). Tryphiodore écrivit une *Odyssée lipogrammatique*, c'est-à-dire que, dans chacun des vingt-quatre chants qui la composaient, une lettre de l'alphabet était omise, l'A dans le premier livre, le B dans le second, et ainsi de suite. Tels étaient les amusements d'une littérature tombée en enfance, et cette littérature faisait les délices de la cour des Lagides.

La comédie, plus heureuse, produisit Ménandre, le dernier poète qui ait illustré Athènes; il clôt la période des trois siècles, à partir de Solon, dans lesquels se déploya l'admirable fécondité des muses grecques. La comédie avait déjà renoncé à son ancienne licence politique; elle dut quelque dignité à Ménandre, qui sut y introduire certains éléments sérieux empruntés à la tragédie, lui imprima un caractère philosophique, et la rendit, ce qu'elle est demeurée depuis, le tableau des vices et du ridicule, sans mélange de satire personnelle. Le petit nombre de fragments qui nous restent de lui sont précieux pour l'élégance du style; mais nous ne pouvons juger de l'intrigue, et de la manière dont il sut la conduire, que par les imitations de Plaute et de Térence. Il n'eut pas la variété inépuisable d'Aristophane; les mêmes caractères reviennent sans cesse dans ses pièces, bien plus, les mêmes personnages, comme les masques de l'ancien théâtre italien. On peut dire qu'ils sont tous énumérés dans ce distique d'Ovide : Ménandre. 290.

Dum fallax servus, durus pater, improba lena
Vivent, dum meretrix blanda, Menandros erit (2).

La prose, paraissant trop simple et trop naturelle, était reléguée bien après l'art des vers; de sorte que le siècle le Poètes didactiques.

lettre, se succèdent dans l'ordre de l'alphabet. C'est le plus ancien exemple d'acrostiches que nous connaissions; il enlève le mérite de l'invention, si c'en est un, à Optatianus Porphyrius, contemporain de Constantin, à qui on l'attribue généralement, et qui dédia à cet empereur un poème rempli de ces bagatelles difficiles (*difficiles nugæ*). On fait honneur à Sidonius des arguments des comédies de Plaute, où les initiales donnent le titre même de la pièce. Cicéron semble dire qu'Ennius avait fait quelque chose de semblable. A l'époque de la décadence, il y eut un déluge de ce genre de compositions, qui deviennent l'occupation des poètes courtisans et des généalogistes.

(1) On trouvera quelques-unes de ces compositions bizarres à la fin du volume, note A.

(2) *Amor*. I, 15, 18.

moins poétique avait la réputation de l'être éminemment. La poésie se trouvant ainsi entraînée hors de ses voies, qui sont la tradition, la représentation et l'inspiration, on voulut revêtir ce qui n'est que précepte du prestige de la versification, et l'on inventa les poèmes didactiques (1), forme bâtarde, qui n'est susceptible ni des élans vigoureux de la poésie, ni de l'exactitude limpide de la prose. On composa donc des poèmes sur les phénomènes de la terre et du ciel, sur l'organisme humain, sur l'astrologie judiciaire; et l'on criait merveille dès que les choses les plus difficiles à exprimer avaient été rendues de la manière la plus éloignée du naturel, seul mérite que l'on apprécie en ce genre. Nicandre chanta les remèdes que l'on emploie contre les animaux venimeux, en parant son style d'expressions surannées, étranges et les plus triviales de chaque dialecte. Dicéarque fit une description de la Grèce en vers ïambiques, et Sotade peignit les obscénités les plus dégoûtantes. L'Égyptien Manéthon traita de l'influence des étoiles sur l'existence; Archestrate, des poissons, des légumes, et de tout ce qui contribuait aux délices de la table.

Aratus. 270. Aratus de Soles en Cilicie, qui l'emporta sur tous ses prédécesseurs, mit en deux poèmes (*les Phénomènes* et *les Signes du temps*) le système astronomique d'Eudoxe. Il en résulta la perte des livres de ce dernier, et la preuve que son interprète était assez peu versé dans la science des astres; mais ce genre d'études prit faveur, grâce à son poème qui, dans la suite, servit de texte aux commentaires de divers mathématiciens. Or, c'était surtout aux commentaires qu'il aspirait, pour rester fidèle à la distinction alors établie, et maintenue depuis chez les Romains, entre le vulgaire et les lettrés. Cicéron accrut sa réputation en traduisant son ouvrage en latin. La version poétique d'Avienus est estimée.

Poésie lyrique. Chérile, Agis d'Argos, Cléon de Sicile, Piéron, s'adonnèrent à la poésie lyrique; mais ces poètes étaient la fange des cités grecques (2) : stipendiés par Alexandre pour chanter ses exploits jour par jour, et dénigrer les anciens capitaines macédoniens, ils gagnèrent de l'or, mais furent déshérités par la gloire.

Callimaque. 260. Callimaque, issu du sang royal de Cyrène, fit, tant en prose

(1) Les seuls pédants, pour la commodité de la classification, rangeront Hésiode parmi les poètes didactiques.

(2) *Urbium purgamenta.* Q. CURCE, VIII, 5.

qu'en vers, plus de huit cents compositions; il échoua dans la comédie, et parvint à la postérité par ses hymnes et ses élégies. Cette dernière forme poétique survit assez généralement aux autres, attendu qu'elle n'exige pas l'enthousiasme, mais plutôt ces doux accords qui conviennent aux siècles méditatifs. On sent chez Callimaque l'effort de l'homme érudit, qui, accumulant des traditions de temps et d'origine divers, cherche dans sa mémoire ce qu'il ne trouve pas dans son âme, raisonne et se rappelle, là où il ne faudrait que sentir et prier (1). Pouvait-il en être autrement dans une époque où les dieux étaient bafoués sur la scène ou niés dans les écoles, tandis que l'on divinisait les tyrans et leurs courtisanes ? Aratus, le chef de la ligue achéenne, le front ceint de guirlandes, entonnait des hymnes en l'honneur d'Antigone. Toutes les poésies de cette époque contiennent les louanges les plus serviles prodiguées aux Ptolémées déifiés. Callimaque chanta aussi la chevelure de Bérénice, que l'on avait placée parmi les constellations. Callimaque était pourtant en si haute estime parmi ses contemporains, que les Rhodiens bannirent Apollonius, qui avait osé rabaisser son mérite.

Un genre nouveau fit revivre la gloire littéraire dans cette Sicile qui avait donné à la Grèce les premiers modèles de l'éloquence et de l'art théâtral. La poésie pastorale fut créée par Théocrite de Syracuse, qui par ses beaux vers essaya de ramener la pensée aux jours heureux où l'île du Soleil jouissait en paix de la tranquille abondance des champs. Mais quoi ! l'ont sent bien vite que ses chants sont éclos à la cour splendide de Ptolémée Philadelphe; les louanges de ce prince et celles de Bérénice se mêlent sans cesse aux accents de la muse champêtre; car *il veut que le commencement, le milieu, la fin de toutes ses compositions poétiques, s'ennoblissent du nom de Philadephe, le plus grand des héros*. On s'est plu à croire que la poésie pastorale était née de la satiété causée par les raffinements de la vie des cours, comme un regret de l'imagination qui embellit le souvenir de ce qu'elle a perdu; mais, bien que le naturel de certains chants de Théocrite soit favorable à une pareille supposition, on trouve, à y regarder de plus près, que ses vers ont pour unique but de mettre en relief la magnificence royale par le contraste de la simplicité

Bucoliques.

Théocrite 280.

(1) Il nous reste de Callimaque six hymnes et soixante-quinze épigrammes. Ovide disait de lui avec justesse : *Ingenio non valet, arte valet*.

champêtre, et d'ajouter au merveilleux des fêtes du palais, en les faisant décrire par des hommes grossiers qui, comme le dit Dante, *restent muets d'admiration quand, rustiques et sauvages, ils entrent dans une grande ville.* Bien plus, le panégyriste de la vie champêtre n'a pas honte de tendre la main aux rois, en leur disant : *Ma muse reste négligée dans la solitude; encouragez-la, et elle saura se présenter avec une noble confiance.*

Si, néanmoins, nous considérons le poète esthétiquement, il faut avouer que la contexture de son vers et la naïveté de sa phrase sont admirables, bien qu'il n'évite pas toujours les jeux de mots, délices de son siècle, et que lui seul, parmi les poètes bucoliques, a su réunir l'originalité et le naturel; car ses personnages sont vraiment des bergers, tandis qu'on n'en saurait dire autant de ceux de Virgile, de Segrais, de Gesner, de Voss, et bien moins encore de ceux de Guarini et de Sannazar, qui trahissent la fiction, en montrant pour les champs un enthousiasme qui n'est propre qu'à ceux qui n'y ont jamais vécu.

Les idylles de Bion de Smyrne et celles de Moschus de Syracuse sont moins pastorales que les églogues de Théocrite, et font preuve de moins de génie; elles seraient mieux nommées élégies ou chants mythologiques.

Épigrammes. L'idylle mourut avec les poètes que nous venons de nommer, et la poésie se rapetissa de plus en plus; alors vint la vogue des épigrammes, compositions très brèves, toutes différentes de ce qu'indique leur nom et de l'idée que nous nous en formons aujourd'hui. Leur forme primitive dut être celle de l'inscription (comme l'indique ἐπίγραμμα), et il n'est pas de monument, de tableau, de statue, sur lesquels on n'en voie quelqu'une; il en a été mis sur les tombeaux, sur les hermès qui bordaient les chemins, sur les offrandes que l'on faisait aux dieux et aux déesses en accomplissant des vœux, sur les trophées, au frontispice des temples. Elles devinrent ensuite un exercice n'ayant que l'art pour but : c'était tantôt quelque trait d'esprit, tantôt l'expression d'un sentiment quelconque, ou bien un applaudissement, une satire, une plaisanterie, un récit d'accidents tendres ou tristes; dans leur variété infinie, elles atteignent parfois jusqu'au sublime, et parfois inspirent les vertus domestiques. Quelques-unes brillent par la finesse, d'autres n'ont pour elles que la délicatesse de la pensée ou de l'expression; quel qu'en soit le sujet, elles doivent être si parfaites dans leur brièveté, qu'il ne



faut pas qu'elles laissent apparaître la moindre tache. Métrodore en fit quelques-unes, sur l'astronomie et la géométrie, qui sont réellement de petits poèmes; d'autres contenaient des énigmes, ou présentaient quelques difficultés à résoudre (1). Quand on les lit une à une, elles flattent, et on les admire; mais, prises ensemble, elles font réfléchir avec tristesse sur l'épuisement et la décadence de ce puissant génie grec qui avait créé *l'Iliade* et *Prométhée*. On en fit plusieurs collections, et quelques-unes avec des titres bizarres.

Un but d'utilité fit entreprendre plus tard d'autres collections de ce genre. On reconnut que les inscriptions gravées sur les monuments pouvaient être d'un grand secours à l'histoire, et l'on commença à les recueillir deux siècles avant Jésus-Christ. Polémon le Périégète en fit une collection (Περὶ τῶν κατὰ πόλεις ἐπιγραμμάτων). Il rédigea aussi un *Catalogue des dons offerts aux dieux* et placés dans l'Acropole d'Athènes, de ceux du trésor de Delphes et d'autres sanctuaires. D'autres firent, à son exemple, comme simple étude littéraire, des recueils d'épigrammes de tous genres, auxquels ils donnèrent, selon le goût du temps, des titres recherchés, les appelant *guirlandes, bouquets de fleurs* (anthologies), etc. Après celui de Méléagre de Cadara (2), où les compositions de quarante-six auteurs sont disposées par ordre alphabétique, selon la lettre initiale de chacune, Philippe de Thessalonique en fit un plus étendu, et disposé de même, au siècle d'Auguste. On en dut un autre à Diogénien d'Héraclée, contemporain d'Adrien; mais tous se sont perdus, aussi bien que celui de Diogène Laërce (Πάμμετρον), qui comprenait les épigrammes à la louange des hommes illustres. Il nous en reste deux cent vingt de la Παιδικὴ μοῦσα de Straton de Sardes, qui célèbrent d'infâmes amours.

Agathias de Myrine, historien et poète, compila, vers la fin du sixième siècle, un recueil d'épigrammes, sous le titre de *Cercle* (Κύκλος), en sept livres par ordre de matières (3). Cette

(1) Théon d'Alexandrie fit entrer dans un seul vers tous les dieux qui donnent leur nom aux jours de la semaine : Ζεύς, Ἄρης, Παφίη, Μήνη, Κρόνος, Ἥλιος, Ἑρμῆς.

(2) Il était intitulé *les Lentilles au jaune d'œuf*.

(3) Dans le livre Ier se trouvaient les épigrammes dédicatoires (ἀναθηματικά), c'est-à-dire inscrites sur les offrandes déposées dans les lieux sacrés; dans le IIe, les descriptions de pays et d'objets d'art; dans le IIIe, les épitaphes; dans le IVe, les épigrammes relatives à la vie; dans le Ve,

compilation, qui malheureusement s'est aussi perdue, moins la préface en cent trente-trois hexamètres, a été funeste aux lettres en ce qu'elle a fait négliger les collections antérieures de Méléagre et de Philippe, plus riches de morceaux antiques et d'un goût plus pur.

Plusieurs des compositions de ces derniers ont été sauvées par Constantin Céphalas, littérateur du dixième siècle, qui n'est connu que par son *Anthologie;* il la distribua en quinze sections (1). Maxime Planude, moine du quatorzième siècle, en fit un extrait, qu'il divisa en sept parties (2). Par malheur, le goût de ce religieux n'égalait pas son immense érudition; mais il nous a conservé beaucoup de morceaux autres que ceux qui avaient été recueillis par Céphalas (3); le manuscrit

les vers *scoptiques*, c'est-à-dire satiriques; dans le VI°, les vers érotiques ou amoureux, et dans le VII°, les vers bachiques ou chants de table.

(1) Elles sont dans l'ordre suivant : 1° les épigrammes chrétiennes, c'est-à-dire cent vingt-trois inscriptions d'églises ou d'images sacrées; 2° le poème de Christodore, en quatre cent seize hexamètres; 2° dix-neuf épigrammes inscrites dans le temple élevé à Cyzique par Attale et Eumène à leur mère Apollonie, sous des bas-reliefs représentant des actes d'amour filial; 4° les préfaces des trois anthologies précédentes; 5° les compositions érotiques; 6° trois cent cinquante-huit épigrammes dédicatoires; 7° sept cent quarante-huit inscriptions funéraires; 8° deux cent cinquante-quatre épigrammes de saint Grégoire de Nazianze; 9° huit cent vingt-sept épigrammes *épidictiques* ou démonstratives, dans lesquelles le poète veut exprimer une idée philosophique, ou faire briller son esprit; 10° cent vingt-six épigrammes morales; 11° quatre cent quarante-deux sur les plaisirs de la table, et du genre satirique (συμποτικά, σκωπτικά); 12° deux cent cinquante-huit compositions obscènes, dans le genre de celles qu'avait rassemblées Straton; 13° trente et une de mètres divers; 14° cent cinquante problèmes, énigmes, oracles; 15° mélanges sur des sujets divers, au nombre de cinquante et une épigrammes.

(2) 1° Épigrammes choisies parmi les protreptiques ou exhortatives, anathématiques ou dédicatoires, et épidictiques ou démonstratives; 2° trois cent cinquante-deux des quatre cent quarante-deux de la onzième section de Constantin Céphalas; 3° les épitaphes; 4° les épigrammes descriptives; 5° le poème de Christodore, et les inscriptions mises sur les statues de ceux qui guidaient les chars dans l'hippodrome de Constantinople; 6° épigrammes dédicatoires; 7° épigrammes érotiques.

(3) La seconde seulement de ces deux dernières anthologies a été imprimée plusieurs fois, et l'édition la plus estimée est celle qu'a publiée à Utrecht Jérôme de Bosch, de 1795 à 1810; plus, un cinquième volume ajouté en 1822, par D.-J. van Lennep. Le fameux Grotius s'était amusé à mettre en vers latins les épigrammes de cette anthologie. Il en existe une traduction italienne en vers blancs *sciolti,* par Gaetano Carcani et Pasquale, dans la belle édition qui en fut faite à Naples de 1788 à 1796, en 6 vol. gr. in-4.

de l'anthologie de ce dernier n'a été découvert qu'en 1606 par Claude Saumaise (1).

La carrière était fermée à l'éloquence dans les États constitués en monarchies; elle déclina en Grèce à mesure que se calmèrent les passions politiques et que s'accrut l'influence étrangère, pour devenir l'apanage des rhéteurs, dont la parole inoffensive n'inspirait pas même d'ombrage aux conquérants. Aristote, dans sa *Rhétorique*, avait tiré des anciens exemples une série de préceptes qui ne facilitèrent en rien des créations nouvelles, et ne retardèrent pas d'un jour la décadence de l'art. Dès lors, on entendit des harangues compassées et des panégyriques adulateurs retentir du haut de cette tribune où avait tonné la parole puissante de Démosthène et d'Eschine. Il ne s'agissait plus de sentiments profonds revêtus d'une expression saisissante, secondés par un débit vif et naturel : tout devait prendre une couleur maniérée, emprunter une pompe nouvelle presque orientale, au grand détriment de la langue elle-même ; des paroles sonores suppléaient au vide des pensées, et la mâle éloquence avait fait place à une emphase prolixe. S'il s'élevait encore quelque voix digne d'être ouïe, c'était seulement à Rhodes, cité libre, où continuait de subsister l'école fondée par Eschine. Éloquence.

Cicéron dit que les harangues de Démétrius de Phalère étaient d'une pureté irréprochable, ce qui prouve combien la correction est différente du beau; orateur flasque et sans énergie, il charmait l'oreille, sans enflammer les âmes et sans déterminer la volonté. On l'accuse d'avoir entrepris le premier de traiter des sujets imaginaires (2), et c'est trop l'honorer que de l'appeler *le dernier des orateurs grecs*.

A quelle hauteur l'histoire n'aurait-elle pas pu porter son essor en s'inspirant des exploits romanesques d'Alexandre, dans le tumulte de tant de batailles, au milieu des catastrophes retentissantes des villes et des royaumes! Mais la grandeur du théâtre ne rendit pas les compositions meilleures; si l'on excepte un seul homme de génie et de cœur, aucun ne Histoire.

(1) Il fut ensuite publié par fragments, et ne parut entier que dans l'édition de Fréd. Jacobs; Leipzig, 1794-1814, en 13 vol., avec le titre d'*Anthologia græca, sive poetarum græcorum lusus, ex recensione Brunckii*. Dans la suite, aidé par de nouvelles découvertes, il put en donner une édition plus soignée; Leipzig, 1813-17, 3 vol. in-8.

(2) QUINTILIEN, II, 4, 41.

mérita un nom glorieux parmi ceux qui virent l'Inde avec Alexandre, s'entretinrent avec les gymnosophistes et les Chaldéens, interrogèrent les inscriptions de Persépolis et de Babylone; aucun non plus, parmi ceux qui nous ont raconté l'histoire de ses successeurs.

Théopompe, Philiste et leurs disciples furent de trop indignes successeurs de Thucydide, et le jugement qu'en ont porté ceux qui purent les lire nous épargne tout regret sur la perte de leurs ouvrages; c'étaient des hommes si lâches qu'ils n'osaient dire la vérité, ou si médiocres qu'ils ne pouvaient l'exprimer dignement. Ceux qui vinrent après eux falsifièrent la réalité à force d'exagération, et semèrent de fables le récit des expéditions d'Alexandre; aussi quand nous voyons que personne n'eut la pensée d'exploiter les trésors amassés dans les bibliothèques d'Alexandrie et de Pergame, nous sommes en droit de dire que les livres y étaient ensevelis comme l'or dans le coffre de l'avare, non comme la semence sous le sol mis en culture.

Cependant, la chronologie et la géographie, ces deux yeux de l'histoire, s'enrichissaient de nouveaux documents; les temples et les archives de l'Euphrate et du Nil, livrés aux investigations, avaient révélé les listes des rois. Les Ptolémées, en ouvrant des routes au commerce, rendaient plus faciles les explorations scientifiques; ils envoyaient des voyageurs reconnaître les côtes de l'Arabie, la péninsule indienne, l'île de Taprobane (*Ceylan*); d'autres pénétraient dans l'intérieur de l'Afrique; puis les relations de ces voyages, avec les curiosités qu'on avait recueillies, étaient apportées à Alexandrie, devenue l'entrepôt des connaissances universelles.

Mais l'observation était devenue minutieuse, la froide analyse étouffait toute idée grande, et les historiens ne possédaient pas cette imagination qui vivifie ce qu'elle recueille. Les œuvres d'érudition se multipliaient donc, et l'on se mit à rechercher l'origine des peuples appelés jusque-là barbares. Philochore fit l'histoire des premiers temps d'Athènes; Cléanthe traita des dieux, des héros et des mythes nationaux. Zénon et Idoménée écrivirent sur les antiquités de Rhodes et de Samothrace; Apollonius de Rhodes, sur l'origine des villes; Callimaque, sur les institutions des peuples barbares; la Bithynie eut pour historien Asclépiade, la Phénicie Hiéronyme, la Sicile et les rois de Syrie Timée; Abidène écrivit l'histoire de l'Assyrie, et Philinus d'Agrigente celle de la guerre punique.

Evhémère combattit ceux qui voulaient faire du culte un mysticisme sacerdotal; s'appuyant sur des inscriptions qu'il avait recueillies dans un voyage entrepris par ordre de Cassandre, il prétendit démontrer que tous les dieux avaient été des personnages historiques, placés au ciel par la gratitude, la peur ou la superstition des peuples. Son livre sur l'île de Panchaïe fut le premier qu'on traduisit du grec en latin, et cette traduction eut pour auteur Ennius (1). Évhémère. 301.

On dit que Bérose, prêtre chaldéen, dédia au premier Antiochus une histoire dans laquelle il mêla l'astrologie et les mythes, avec les renseignements qu'il put puiser dans le temple de Bélus à Babylone, dont il était prêtre. A Cos, il enseigna la science des Chaldéens; son histoire de la Babylonie commençait quatre cent soixante-trois mille ans avant la conquête macédonienne; mais il prétendait que Nabonassar, dont l'ère mémorable date de 747 ans avant Jésus-Christ, avait anéanti les annales du passé, assertion qui ne saurait être admise par quiconque possède quelque jugement en matière historique (2). Bérose. 280.

De même que Bérose flattait les rois de Syrie en voulant démontrer la haute antiquité des pays soumis à leur domination, Manéthon chercha peut-être à caresser l'orgueil des souverains de l'Égypte en exagérant la série de leur prédé- Manéthon. 263.

(1) Cette île de Panchaïe est une sorte de problème géographique. Diodore nous a conservé avec mille autres traditions fabuleuses le voyage d'Évhémère, qui, selon lui, découvrit trois îles au sud de l'Arabie, dont une longue de deux cents stades, et Panchaïe beaucoup plus grande. Elle était habitée par quatre nations; chez l'une d'elles le gouvernement était confié à des rois électifs, qui ne pouvaient punir de mort sans le consentement des prêtres. Il y avait dans l'île un temple magnifique avec des hiéroglyphes; elle renfermait trois villes, et l'on y trouvait toutes sortes d'arbres et d'animaux; des palmiers d'une hauteur extraordinaire, des vignes, des myrtes, des cyprès, ombrageaient ses paisibles habitants. Le lion et l'éléphant erraient dans les forêts. Cette île, dont la longueur était de deux cents stades, produisait assez d'encens pour en défrayer les autels de tous les dieux du monde. Le phénix y déposait sur l'autel du Soleil les aromates dont il formait son bûcher et son berceau. La plupart ne voient dans cette île de Panchaïe qu'un produit de l'imagination; cependant, les circonstances locales dont nous venons de parler semblent se rapporter à la côte orientale de l'Arabie, et le gouvernement est semblable à celui de l'Yémen (NIEBUHR, *Description de l'Arabie*, II, 22). Évhémère n'aurait-il pas voulu indiquer le cap de Guardafui (*Aromatum promontorium*), avec les îles de Socotora et de Kouria, ou bien encore l'île de Messirach, sur la côte d'Arabie?

(2) Voy. tome I, p. 121.

cesseurs. Il ne reste de lui que des fragments transcrits par Josèphe; nous avons déjà eu occasion de discuter son mérite historique, en faveur duquel semblent déposer les dernières découvertes. Eusèbe, Cyrille et le Syncelle rapportent plusieurs passages d'une histoire des Chaldéens écrite par Abidène. Ératosthène de Cyrène, bibliothécaire d'Alexandrie, écrivit par ordre de Ptolémée Évergète l'histoire des rois de Thèbes, d'après les registres sacrés confiés à sa garde, mais nous n'avons de lui qu'un petit nombre de morceaux et une description fabuleuse des étoiles.

Polybe. 204-122. Plus de cent cinquante historiens sont mentionnés entre Xénophon et Polybe, c'est-à-dire dans l'espace d'un siècle et demi; mais tous ont péri. Polybe naquit vers l'an 204, à Mégalopolis, l'une des dernières villes grecques qui aient conservé la liberté, quand la ligue achéenne venait à peine de perdre Aratus. Il eut pour père Lycortas, préteur des Achéens, et pour maître Philopœmen; il fut ambassadeur près du roi d'Égypte, général de la cavalerie achéenne auxiliaire des Romains contre Philippe, puis des troupes de Ptolémée Philométor contre Antiochus, roi de Syrie. Déporté à Rome avec les mille Achéens trahis par Callicrate et opprimés par la déloyauté romaine, son mérite lui valut la faveur des Scipions, qui avaient à cœur de civiliser leur patrie à l'aide des arts de la Grèce. Il raconte lui-même (1) ce qu'il employa d'adresse

(1) « Nos rapports d'amitié avec Scipion ont commencé par des discussions sur les livres qu'il me prêtait. Nous nous étions ainsi déjà liés d'affection, quand les Grecs appelés à Rome furent dispersés dans différentes villes. Alors les deux fils de Paul Émile, Fabius et Publius Scipion, demandèrent instamment au préteur de me laisser rester avec eux et ils l'obtinrent. Je me trouvais donc à Rome quand une circonstance singulière contribua à resserrer encore les liens de notre amitié. Un jour que, laissant Fabius se diriger vers le Forum, nous nous promenions d'un autre côté Publius et moi, ce jeune homme se plaignit avec un air de douceur et d'affection, en rougissant même un peu, de ce qu'à table avec lui et son frère, c'était toujours à Fabius que j'adressais la parole, et jamais à lui : *Je sais bien*, ajouta-t-il, *que cette froideur de votre part vient de l'opinion dans laquelle vous êtes, comme tous nos concitoyens, que je suis un jeune homme insouciant, n'ayant aucune disposition pour les sciences qui fleurissent actuellement à Rome, et cela parce qu'on ne me voit pas m'appliquer aux exercices du Forum ni cultiver l'éloquence; mais comment pourrais-je le faire, mon cher Polybe? On me dit journellement qu'on n'attend pas un orateur de la famille des Scipions, mais bien un général d'armée. Je vous avoue que votre froideur à mon égard me touche et m'afflige.*

« Je restai tout surpris de ce discours, auquel j'étais certes loin de m'attendre de la part d'un jeune homme de dix-huit ans. *De grâce*, lui dis-je,

pour devenir le client et l'ami de Scipion Émilien, dont il fit servir la protection à l'avantage de ses compagnons d'infortune, surtout en amenant Caton, par l'entremise de son illustre patron, à conseiller le renvoi des exilés.

Revenu en Grèce en 151, il exhorta ses concitoyens à la paix, leur recommandant d'éviter toutes révolutions imprudentes qui ne pourraient qu'empirer leur situation, et de respecter les Romains, qui leur étaient trop supérieurs en force. Lors de la prise de Corinthe, il accourt d'Afrique, où il avait suivi Scipion, pour tâcher de rendre, autant qu'il dépendait de lui, le sort des vaincus moins misérable, et refuse de s'enrichir des dépouilles de ses compatriotes; il aide de ses conseils Scipion, qui lui facilite les moyens de voyager en Bretagne, en Égypte, sur la côte occidentale de l'Afrique, jusqu'au pays que nous nommons aujourd'hui la côte de Guinée. Après la mort du second Africain, Polybe se retira dans sa patrie, où il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Il commença l'histoire universelle de son temps à la cent quarantième olympiade (220 av. J.-C.), au moment où la guerre des deux ligues confondit, comme il le dit, les intérêts de l'Europe et de l'Asie, qui d'abord étaient isolés; il conduisit cette histoire jusqu'à la cent cinquante-huitième olympiade (146 av. J.-C.). Sur les quarante livres dont elle se composait, cinq seulement nous sont parvenus en entier;

cher Scipion, veuillez ne penser ni dire que, si j'adresse d'ordinaire la parole à votre frère, ce soit l'effet d'un manque d'estime pour vous. Il est l'aîné, et voilà pourquoi je lui parle plutôt qu'à vous, sachant d'ailleurs fort bien que vous avez tous deux la même manière de penser. Mais je ne puis que me réjouir en vous voyant si convaincu que la paresse siérait mal à un Scipion. Vos sentiments se montrent par là bien supérieurs à ceux du vulgaire. Quant à moi, je me mets bien sincèrement et tout entier à votre service. Si vous me croyez capable de vous diriger dans un genre de vie digne de votre grand nom, vous pouvez disposer de moi à votre gré. Quant aux sciences, pour lesquelles vous montrez du goût, vous trouverez des secours suffisants parmi ce grand nombre d'hommes instruits qui chaque jour arrivent de la Grèce; mais pour le métier de la guerre, dans lequel vous voudriez vous instruire, je crois pouvoir vous y être plus utile qu'aucun autre.

« Alors Scipion, me prenant la main et la serrant entre les siennes : *Quand verrai-je*, me dit-il, *l'heureux jour où, libre de tout engagement et toujours à mes côtés, vous pourrez vous appliquer à former mon esprit et mon cœur? Alors je me croirai digne de mes ancêtres.* Depuis ce moment, il ne me quitta plus. A tous les plaisirs il préféra ma société, et les différentes affaires dans lesquelles nous nous trouvâmes ensemble ne firent que rendre notre amitié plus étroite; il me respectait comme un père, et je l'aimais comme un fils. » POLYBE, XXXIII, 9 et 10.

on doit un assez grand nombre de fragments des autres livres à l'empereur Constantin Porphyrogénète, qui les inséra dans les extraits d'écrivains politiques. Les autres ouvrages de Polybe ont été perdus en totalité.

L'exil le conserva pur de la contagion des rhéteurs. Il répudia la phraséologie et ce qui n'était qu'exercice d'art; néanmoins, il ne s'élève pas dans la forme au-dessus de ses contemporains, et son style est le plus souvent sans élégance; mélangé de latinismes, dépourvu de goût. Il ne faut pas chercher chez lui la combinaison épique d'Hérodote, ni la précision de Xénophon, ni la force de Thucydide; énergique et négligé, il peut être comparé à Machiavel. Sévère envers les historiens qui l'ont précédé, il écrit pour les hommes de guerre et d'État : de là, de fréquentes digressions qui ne se rattachent pas toujours au sujet. Il n'a de prédilection pour aucune forme de gouvernement. Né dans un pays en décadence, adopté par un autre qui grandissait, il mesure les progrès de celui-ci d'après l'expérience de l'autre; il fut seul dans son siècle, et le premier parmi tous les historiens, qui ait abordé ces sortes de considérations. Il abandonne les superstitions de ses prédécesseurs, et montre qu'il fait peu de cas des dieux populaires; peut-être le titre de *pragmatique* qu'il donne à son histoire, et qu'on a interprété si diversement, n'exprime-t-il que le caractère d'une histoire positive. En effet, renonçant aux fables, il ne recherche que les faits et cette vérité qui, d'après son langage, est pour l'histoire ce que les yeux sont pour un animal. Il visita les lieux dont il voulait raconter l'histoire; *car notre temps*, disait-il, *réclame un pareil soin* (1). Les descriptions dont il enrichit son ouvrage offrent toute la vivacité dont aurait pu les empreindre un témoin des évènements; loin d'y être déplacées comme chez tant de ses imitateurs, elles reposent l'âme au milieu de combats continuels, et donnent du relief aux groupes historiques; elles déterminent mieux la nature des faits et la disposition des batailles, dans le récit desquelles on reconnaît l'ami du grand guerrier de l'époque, un homme enfin qui est guerrier lui-même.

Polybe, qui savait la langue latine, fouilla dans les antiquités des Romains et découvrit des documents dont ils ignoraient eux-mêmes l'existence; il nous instruit mieux qu'aucun

(1) Liv. IV, 40.

d'eux de ce qui concerne leur constitution, parce qu'il ne suppose pas, comme il leur arrive, trop de choses connues, bien qu'à dire le vrai il n'ait envisagé que l'extérieur de la cité. Il ne se contente pas d'attribuer l'agrandissement de Rome à la fortune, mot vide ou insensé, mais il en fait honneur au patriotisme des citoyens, au génie des législateurs; il met la constitution romaine au-dessus de celles de Sparte et de Carthage, et il ajoute que près d'elle la république de Platon est comme une statue à côté d'un homme doué de vie et de sentiment.

La masse des matériaux historiques s'était enrichie de son temps; des villes et des royaumes avaient surgi ou s'étaient écroulés en assez grand nombre pour qu'on pût déduire de tant de révolutions des principes généraux. C'est ce que fit Polybe, qui le premier appliqua à l'histoire les théories philosophiques. La vue d'un acte d'ingratitude donna, selon lui, les premières notions du devoir; le spectacle d'une action généreuse ou vile inspira celles de l'honneur et de la honte. La reconnaissance fait accorder le rang suprême à un particulier; mais la monarchie dégénère bientôt en tyrannie, et celle-ci produit les conspirations. Aux conspirations succèdent les aristocraties, qui se changent en démocratie et dégénèrent en anarchie, jusqu'à ce que renaisse le gouvernement d'un seul : cercle fatal auquel on ne peut assigner un temps, mais dont la succession est inévitable.

On voit combien il s'écarte des platoniciens et des philosophes les plus célèbres, en faisant naître de l'expérience les idées de vice et de vertu, qui dès lors seraient variables et privées de sanction; mais si la vue d'un acte honteux ou honnête excite en nous un sentiment de dégoût ou de plaisir, il y a donc déjà en nous une idée de la vertu, un pouvoir de la conscience : d'où nous viendraient-ils?

Les historiens s'étaient montrés jusque-là religieux, et même pieux. Chez Hérodote, les dieux n'interviennent pas moins dans les évènements humains que chez Homère dans les combats des Grecs et des Troyens. Dans Thucydide, tout se fait à l'aide des oracles et des augures; Xénophon ravive continuellement par l'amour des dieux sa bienveillance pour les hommes. Déjà, cependant, d'autres écrivains de l'école d'Alexandrie avaient introduit l'athéisme dans l'histoire, se raillaient de toute conviction, de tout dévouement, et rendaient l'impiété plus atroce en la mettant en contact avec la

douleur de l'humanité. Polybe arrive, et non-seulement il répudie les superstitions de ses prédécesseurs, mais encore il exclut l'idée de la Providence (1). Il suppose que les opinions relatives aux dieux sont une pure invention d'hommes habiles, de même que la croyance aux peines et aux récompenses après la mort. On ne sait plus après cela ce que signifie ce pouvoir de la conscience qu'il dit siéger au sein de chaque homme, comme un juge incorruptible, un accusateur redoutable. Si ces théories ont une valeur, toute idée d'harmonie et de cause finale doit disparaître des évènements humains; et si Brutus lit Polybe avant de se frapper du coup mortel, il aura raison de s'écrier que la vertu est un vain mot.

On vante beaucoup l'impartialité de Polybe, qui sut se préserver de l'enthousiasme général pour Rome, et faire entendre quelques vérités aux oreilles du vainqueur, auquel il déclara que les chefs-d'œuvre de Corinthe avaient été ravis contre toute justice, et que Rome eût acquis plus de gloire par du désintéressement et de la magnanimité. Avouons toutefois qu'il ne se garantit pas toujours, dans son récit froid et calculé, de cette sympathie, si commune et si funeste,

(1) POLYBE, VI, 56 : « La principale supériorité des Romains sur les autres peuples me paraît consister dans l'opinion qu'ils se font de la divinité; ce qui pour les autres peuples devient souvent blâmable est peut-être le fondement même de la puissance romaine, je veux dire la crainte superstitieuse des dieux. La dévotion a pris parmi eux de tels développements, et pénétré si profondément dans la vie privée comme dans les affaires publiques, que rien ne saurait y être comparé. Beaucoup s'en étonneront; mais moi je crois qu'ils en agissent ainsi pour le vulgaire. S'il était possible de ne composer une république que de sages, tout cela sans doute ne serait pas nécessaire; mais, comme la multitude est légère et pleine de passions déréglées, qu'un penchant aveugle l'entraîne à la colère et à la violence, il ne reste pour la contenir que des terreurs mystérieuses et des fictions redoutables. Ce n'est donc ni témérairement ni au hasard, à mon avis, que les anciens ont introduit de semblables opinions à l'égard des dieux et des peines de l'enfer; c'est un tort, c'est une imprudence que de les rejeter comme on fait aujourd'hui. Aussi, pour ne citer que cet exemple, si un talent est confié à ceux qui chez les Grecs administrent les deniers publics, on aura beau avoir dix contrôleurs, autant de sceaux et deux fois autant de témoins, ils manqueront probablement de délicatesse et de loyauté. Les Romains, au contraire, dans les magistratures et dans les ambassades, ont à manier beaucoup d'argent, et, sous la seule foi du serment, ils observent ce que leur prescrit le devoir; enfin, tandis que chez les autres nations, il est rare que l'on s'abstienne de mettre la main sur les deniers publics, c'est un pareil délit qui est rare chez les Romains. »

pour le succès. Les politesses dont l'accablent les Scipions lui troublent parfois la vue; étonné de leur urbanité et des vertus domestiques, il ne s'aperçoit pas que les Romains étaient astucieux et violents. Lorsque les Achéens étouffent la généreuse tentative de Cléomène, Polybe les approuve; il se prononce contre eux quand ils sont défaits par les Romains. Ceux-ci se font livrer par le roi d'Égypte un malheureux qui cherche à leur échapper par la fuite, et Polybe blâme, insulte la victime de la trahison. Il fait un crime à l'historien Philarque de témoigner de la compassion pour Aristomaque, tyran d'Argos, précipité dans la mer par Antigone et Aratus; il se rend même l'apologiste de ceux-ci et de la cruauté des Achéens envers Mantinée. Il est toujours favorable aux Carthaginois durant la guerre contre les mercenaires; puis, quand ils succombent sous l'ascendant de la fortune romaine, il se met à représenter comme un roi de théâtre cet Asdrubal au gros ventre, au visage rubicond, qui soutint le siège de Carthage, et auquel il ne manqua pour être un héros que de persévérer jusqu'à la fin.

L'art n'est pas le seul mérite chez un historien; la postérité lui demande en outre compte de ses sentiments, des idées qui l'ont inspiré, et qu'il a répandues parmi les hommes.

CHAPITRE XVIII.

ARTS ET SCIENCES.

En temps de guerre, l'art militaire fait des progrès, et nous avons déjà vu (1) que des machines nouvelles et d'une puissance étonnante avaient été inventées tant pour l'attaque que pour la défense des villes. L'art de la mécanique s'exerça encore à cette époque dans d'autres travaux. Au couronnement de Ptolémée Philopator, une statue colossale, représentant la nourrice de Bacchus, se leva du haut de son char, répandit du lait d'un vase d'or, et se rassit. Hiéron II, roi de Syracuse, envoya à ce même Ptolémée un vaisseau à vingt rangs de rames, construit par Archias de Corinthe, bâtiment qui surpassait tous ceux de construction égyptienne tant

Mécanique.

(1) Ch. IV, p. 56.

par sa vitesse que par son mécanisme ingénieux. Le bois abattu sur l'Etna pour le faire aurait suffi à la construction de soixante galères. Pour le lancer, on n'en mit à la mer que la partie inférieure, et le surplus y fut ajouté ensuite. Il arriva heureusement de Syracuse en Égypte, où on le fit entrer dans le Nil comme une merveille pour un pays qui comptait tant de vaisseaux. Il contenait des chambres splendides, avec trente tables pour quatre personnes (τετράκλινοι); un parquet en marqueterie représentait la guerre de Troie; on y voyait des boudoirs voluptueux, des pavés en agate et autres pierres de Sicile, des galeries de tableaux, des écuries, des magasins, des cuisines, un four, une horloge, une promenade avec un jardin. Archimède, qui en avait donné le dessin, et qui peut-être inventa à cette occasion la poulie et la vis sans fin, y ajouta un appareil de guerre, en l'entourant d'une espèce de muraille, avec des machines qui lançaient des poutres de vingt pieds de longueur et des pierres du poids de cent vingt-cinq livres à la distance de cent vingt-cinq pas (1).

(1) C'est là ce que rappelle Athénée (V, 40); mais Montucla pense qu'il faut rejeter un pareil récit parmi les fables. « Ceux qui savent, dit-il, quelle quantité considérable de puissance le frottement enlève à quelque machine que ce soit, jugeront que c'est là une fiction. En outre, il est de principe en mécanique que plus on gagne en force, plus on perd en vélocité. Si donc une machine met un homme en état de faire ce que cent hommes pourraient exécuter avec leurs forces naturelles, elle le fera cent fois plus lentement. D'après ce principe, il aurait donc fallu à Archimède un temps trop considérable pour faire avancer sensiblement une machine aussi énorme. »

Supposer un vaisseau de vingt rangs de rames superposés, et même de quarante, comme celui de Ptolémée Philopator, est chose tellement extravagante, qu'il faut chercher une explication un peu plus naturelle que celle qui est communément acceptée, et selon laquelle le bord du bâtiment devait être tellement élevé et les rames si démesurément longues, que la raison se refuse à l'admettre. Il paraît probable que ce nombre aurait indiqué, non les rangs de rames, mais le chiffre des rameurs. Ainsi les mots εἰκοσήρεις, τριακοντήρεις, τεσσαρακοντήρεις, désigneraient des navires où il fallait vingt, trente, quarante hommes pour manœuvrer la rame du rang le plus élevé. Ce rang s'appelait *thranus*, θρᾶνος, celui du milieu *mediojugum*, ζυγά, et *thalamus*, θάλαμος, le plus voisin de l'eau. Le vaisseau de Ptolémée τεσσαρακοντήρης avait quarante-sept pieds et demi d'œuvres vives; comment eût-on pu répartir dans cet espace quarante rangées de rames, quand bien même on pourrait imaginer une rame susceptible de se mouvoir en offrant une longueur au moins de cinq cents pieds avant d'atteindre l'eau? On lit dans la *Tactique* de l'empereur Léon : « Que l'on fasse de grandes trirèmes pouvant contenir deux cents hommes, dont cinquante seront placés dans le *thalamus;* les autres, se tenant au dessus, repousse-

Archimède est un de ces noms qui se gravent à perpétuité dans l'histoire des sciences; Leibnitz a dit que pour quiconque sait comprendre Archimède il restera peu de chose à admirer chez les modernes (1). Pour apprécier exactement son mérite, il faudrait connaître avec certitude où la science était arrivée avant lui. Les lettres dont il accompagnait ses différents livres indiqueraient qu'il avait appris et non inventé beaucoup de choses. Quoi qu'il en soit, ses théories sont encore aujourd'hui le fondement des méthodes pour mesurer les espaces terminés par des lignes ou des surfaces courbes, et pour évaluer leurs rapports avec des figures et des plans rectilignes. Nous lui sommes redevables du rapport approximatif entre le diamètre et la circonférence du cercle. Il trouva de deux manières tout à fait indépendantes la quadrature de la parabole; il s'éleva, dans son traité sur les hélices ou spirales, aux considérations les plus ardues, en conduisant les tangentes, et en mesurant les aires de ces courbes que nous regardons aujourd'hui comme transcendantes : ce qu'il obtint à l'aide de méthodes si subtiles et si épineuses, que l'astronome Boulliaud déclarait n'y rien comprendre, et que Viète l'accusait de faux, lorsque enfin le calcul différentiel et intégral vint prouver l'exactitude de ses résultats. Archimède. 287-212.

Non-seulement il démontra que dans tout système de corps il existe un centre de forces et de gravité, mais il détermina ce centre dans le parallélogramme et dans le triangle; il fit ainsi rentrer dans le domaine de la mécanique rationnelle tous les problèmes relatifs à l'équilibre des solides. Il découvrit le rapport entre le cylindre et la sphère en démontrant que la superficie de celle-ci est égale à celle du cylindre circonscrit; ce qui est encore aujourd'hui le plus élégant théorème de la géométrie élémentaire; il en fut si charmé lui-même, qu'il voulut que la figure de ce théorème fût sculptée

ront l'ennemi. » Voilà donc une trirème à deux rangs : ce qui donne à croire que ces bâtiments prennent leur nom des trois hommes affectés au service de chaque rame. En supposant dans le vaisseau de Ptolémée cinquante rames comme dans celui de Léon, si l'on met dix hommes par rame dans le *thalamus*, trente dans le *mediojugum*, quarante dans la partie supérieure, on aura quatre mille hommes pour la chiourme de la τεσσαρακοντήρης, et les rames les plus longues pourront avoir quarante-sept pieds. Que ceux qui ont une explication meilleure à proposer la fassent connaître.

(1) *Qui Archimedem intelligit, recentiorum summorum virorum inventa parcius mirabitur.*

sur son tombeau, de même que J. Bernoulli demanda que l'on gravât sur le sien la spirale logarithmique, avec ces mots : *Eadem mutata resurgo.*

Son *Arénaire* pourrait être considérée comme un simple amusement de curiosité, ayant pour but de réfuter celui qui prétendait qu'aucun nombre, quelque grand qu'il fût, ne suffirait à exprimer la quantité des sables du rivage; mais Archimède, en donnant la formation d'une progression numérique à l'aide de laquelle on pourrait exprimer non-seulement les grains de sable contenus dans un globe du volume du nôtre, mais ceux-là même d'une sphère égale à celle sur la surface de laquelle on supposait alors que les étoiles fixes étaient attachées, précisa les idées contemporaines au sujet du monde et appliqua le calcul à connaître le diamètre du soleil. On aime à voir combien cet homme de génie eut à lutter contre l'imperfection de l'arithmétique grecque, qui manquait de figures pour exprimer au-delà de cent millions (1). Il est probable qu'on lui doit aussi la première idée de la réfraction astronomique, et les plus anciennes recherches sur les équations indéterminées (2).

(1) Il n'en faut pas davantage, ce nous semble, pour réfuter ceux que veulent que les Grecs aient connu le système numérique indien, dans lequel les chiffres acquièrent une valeur de position, et qui est devenu l'arithmétique du monde civilisé. On a voulu même trouver chez eux la première idée des logarithmes. Delambre a démontré que ni Archimède ni Euclide ne songèrent à la trigonométrie rectiligne ni à la trigonométrie sphérique. On peut consulter Hœfer, *Hist. des mathématiques;* Paris, 1874, in-18.

(2) Théon d'Alexandrie, dans son *Commentaire*, attribue à Archimède, dans la catoptrique, la découverte de la réfraction qu'éprouvent les rayons en passant par un liquide. Ideler a joint, à son commentaire pour la météorologie d'Aristote, les passages relatifs à la catoptrique d'Archimède. La preuve qu'il s'occupa d'analyse indéterminée peut se déduire du problème en vers, découvert par Lessing, et publié dans le *Zur Geschichte und Litteratur;* Brunswick, 1773. Mais déjà les pythagoriciens avaient fait des recherches sur les triangles rectangles arithmétiques (selon Proclus, sur la proposition XLVII du Ier livre d'Euclide) ; la formule dont ils se servaient pour former une infinité de triangles de cette espèce peut s'écrire algébriquement de la manière suivante :

$$a^2 + \left(\frac{a^2 - 1}{2}\right) = \left(\frac{a^2 + 1}{2}\right)^2.$$

Platon déterminait en nombre les triangles rectangles d'après une méthode exprimée par cette équation :

$$a^2 + \left(\frac{a^2 - 1}{4}\right)^2 = \left(\frac{a^2 + 1}{4}\right)^2.$$

Le second Hiéron, voulant s'assurer si son orfèvre avait employé réellement dans la fusion de sa couronne la quantité d'or qui lui avait été fournie, eut recours à la science d'Archimède et lui proposa de trouver un moyen pour reconnaître en quelle proportion l'alliage y était entré. Archimède ne cessa d'y songer jusqu'à l'instant où, en se plongeant dans un bain, brilla tout à coup à ses yeux la première idée de la pesanteur spécifique (1). La solution de ce problème lui causa tant de joie, dit une tradition, qu'il sortit tout nu du bain, et courut en criant : « Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! Εὕρηκα ! »

Que cette anecdote soit véritable ou non, c'est à Archimède que revient certainement l'honneur d'avoir inventé et perfectionné l'hydrostatique ; il découvrit que chaque parcelle d'un fluide quelconque est pressée par une colonne du même fluide qui lui est superposée verticalement, et que la partie la plus comprimée repousse celle qui l'est moins. Quand l'expérience eut confirmé la vérité de son observation, il vit qu'un fluide pesant vers le centre du globe devait présenter une superficie sphérique; qu'un solide qui pèse autant qu'un volume égal de liquide sera submergé, tandis que les corps les plus légers émergeront en partie. Il en déduisit avec justesse que les corps immergés obéissent à l'action d'une force représentée par la différence entre leur poids et celui d'un volume égal du fluide, et que tout solide perd dans l'immersion une partie de son poids égale à celui du volume d'eau qu'il déplace, ce qui est la véritable base de l'hydrostatique.

En poursuivant ses études, il reconnut que les corps repoussés par un fluide montent suivant la perpendiculaire qui traverse leur centre de gravité; il put donc déterminer, à l'aide de la géométrie, la plus convenable aux corps flottants, afin qu'ils se relèvent lorsqu'ils penchent : principe fondamental dans la construction des vaisseaux, développé depuis par Euler et Bouguer, mais qui subsiste encore en totalité tel que le posa le grand géomètre sicilien.

On lui doit aussi les premières notions scientifiques sur la barologie, au moins sur celle des solides ; en effet, généralisant l'observation vulgaire, il établit que l'effort statique produit

Voyez aussi Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie;* Paris, 1838 ; et Chasles, *Origine et développement des méthodes en géométrie ;* ibid., 1838, in-4.

(1) Nous avons dit toutefois qu'elle avait déjà été indiquée par Aristote. Voy. tome II, p. 222.



dans un corps par sa gravité, autrement par son poids, dépend de son volume, et non de la forme de sa superficie. Cette notion, qni doit aujourd'hui paraître des plus simples, fut pourtant le germe d'une proposition capitale, qui n'eut son complément qu'à la fin du siècle passé, à savoir : que le poids est indépendant non-seulement de la forme et des dimensions d'un corps, mais encore de la manière dont ses molécules sont agrégées. Peu après, l'école d'Alexandrie aperçut ce qui avait échappé à Archimède, c'est-à-dire que le poids ne se dirige pas d'une manière constante, mais suit la normale à la superficie du globe : découverte essentielle due à l'astronomie, qui seule offrait les termes de comparaison propres à mesurer la divergence de la verticale.

L'antiquité attribue au génie d'Archimède quarante inventions mécaniques ; la théorie du plan incliné, les systèmes de poulies, une machine pour vider la sentine des navires, la vis sans fin et la vis inclinée, dont les Égyptiens tirèrent parti pour épuiser les eaux qui restaient sur le sol après le débordement du Nil. Il construisit aussi une sphère représentant les mouvements des astres (1), et il surprit singulièrement Hiéron quand il lui dit que, pourvu qu'on lui fournît un point d'appui, il soulèverait le ciel et la terre (2). Comme il recherchait la vérité pour elle-même bien plus que pour ses applications, il ne nous a pas laissé la description de ces machines, bien qu'il leur doive sa renommée, l'opinion populaire ne tenant compte que des applications.

Nous avons encore à admirer l'homme dans le savant ; on aime à le voir interrompre ses arides calculs pour déplorer,

(1) *Jupiter in parvo cum cerneret æthera vitro,*
Risit, et ad Superos talia verba dedit :
Huccine mortalis progressa potentia curæ?
Jam meus in fragili luditur orbe labor!
Jura poli, rerumque fidem, legesque deorum
Ecce Syracosius transtulit arte senex...
Quid falso insontem tonitru Salmonea miror?
Æmula naturæ parva reperta manus.
(CLAUDIEN, *Ep.*, XVIII, 1.)

(2) *Da ubi consistam, et cœlum terramque movebo.* Si ce mot que lui prête le mathématicien d'Alexandrie Pappus est en effet d'Archimède, il ne songea pas au levier. Pour soulever, en effet, non pas le ciel, mais la terre seule, il serait besoin d'un levier tel que, lui eût-il été possible de courir avec la rapidité d'un boulet de canon et de faire quarante-huit milles à l'heure, il lui aurait fallu 44,963,540,000,000 ans pour soulever la terre d'un pouce à peine. Le calcul en a été fait par Fergusson.

avec une gravité dorique, la mort de l'astronome Conon, celui qui plaça au ciel la chevelure de Bérénice, et auquel il portait une tendre amitié. Dans un écrit qu'il adressait à Dosithée en réponse à ses pressantes questions sur la solution de certains théorèmes relatifs aux vis, on lit les paroles suivantes : *J'ai différé jusqu'à présent de les mettre au jour, parce que je voulais qu'un autre, versé dans les mathématiques, eût le temps de les trouver. Si Conon eût vécu, il aurait bien su, studieux comme il l'était et admirablement habile en géométrie, étendre par cette découverte et par d'autres encore les limites de cette science.* Il fait ainsi, jusqu'à un certain point, hommage à son ami de ses propres découvertes. Dans une autre lettre, il dit : *On m'avait rapporté que Conon, le dernier ami qui me restât, avait cessé de vivre. Sachant que tu étais lié avec lui d'affection et très habile en géométrie, dans mon chagrin pour la mort d'une personne si chère et riche d'une sagacité si profonde en mathématiques, j'en vins à la détermination de t'envoyer, comme à un autre moi-même, un théorème de géométrie* (1).

Archimède fit de ses talents en mécanique le meilleur usage qu'un homme puisse en faire : il les employa à la défense de sa patrie. En effet, il mit en œuvre, lors du siège de Syracuse par les Romains, tout ce que la science lui suggéra pour défendre ses foyers contre la force matérielle, rendue invincible par la discipline. Marcellus avait recours à tout ce que l'art de l'attaque des places a de plus efficace; mais au moment de faire jouer ces machines, il voyait sans cesse de nouveaux appareils rendre leur action impuissante. Tantôt ses vaisseaux étaient défoncés, tantôt renversés la quille en haut; de sorte qu'il désespérait de l'entreprise et voulait même y renoncer. Tout le monde a entendu parler de ces fameux miroirs ardents, magnifique application de la théorie de la lumière, au moyen desquels Archimède incendiait à distance les vaisseaux de Marcellus (2). Mais il ne put

(1) La première de ces lettres est en tête du traité des hélices; la seconde précède celui de la quadrature des paraboles.

(2) Buffon parut résoudre le problème à l'aide de l'expérience. Il fit, en 1777, construire un miroir métallique, composé de cent soixante-huit fragments de glaces, assemblées de manière à former une surface où tous les rayons solaires se trouvassent réunis au centre comme dans le foyer d'une lentille. Il mit le feu avec cet appareil à une grosse planche de sapin à la distance de cent cinquante pieds, au mois d'avril, à une heure après midi. Le nombre des petits miroirs fut ensuite augmenté jusqu'à deux cent vingt-quatre, et des vases d'argent furent fondus en six minutes à la dis-



préserver de la trahison sa ville natale, et l'ennemi l'avait déjà envahie que, plongé encore dans ses calculs, il n'entendit même pas la voix du soldat romain qui venait l'inviter à se rendre auprès de Marcellus. Le guerrier brutal, se croyant insulté parce que le savant n'écoutait point ses paroles, lui donna la mort, l'an 212. Il devait avoir soixante-quinze ans (1).

Les désastres de la Sicile, déchue alors pour toujours de son ancienne splendeur, ne laissèrent pas même survivre chez elle la pensée d'honorer le grand citoyen. La petite colonne avec la sphère et le cylindre, qui indiquait le coin de terre où reposaient les restes d'Archimède, gisait perdue sous les broussailles, quand Cicéron (2) vint en faire la recherche et la montrer aux Syracusains oublieux.

Parmi les mécaniciens, on nous a transmis les noms de Moschion, qui aida Archimède dans la construction du vaisseau donné par Hiéron à Ptolémée; de Diogène d'Abdère, ingénieur de l'hélépole de Démétrius; de Timée, qui éleva le lit mortuaire de Denys de Sicile, comme Hiéronyme avait construit le char funèbre d'Alexandre; de Ctésibius, qui fit la première pompe aspirante; de Héron, inventeur du siphon et de la fontaine qui porte encore son nom.

L'école de Platon n'avait pas répudié le respect que profes-

tance de quarante-cinq pieds; à deux cents pieds, on fit passer un bœuf, et il tomba sous l'ardeur qui le saisit. Le fait même étant démontré comme possible, est-il croyable que les vaisseaux des Romains soient restés dans l'immobilité nécessaire pour que le feu y prît? Pourquoi, d'ailleurs, Archimède aurait-il eu recours à un pareil expédient, lorsqu'il pouvait avoir tant d'autres moyens pour incendier des bâtiments qui se seraient trouvés à la portée de ses réflecteurs? Quand Buffon donna cette explication pratique des miroirs d'Archimède, ne connaissait-il pas un passage d'Isidore de Milet qui, au temps de Justinien, écrivit περὶ παροδόξων μηχανημάτων? Dans un des quatre problèmes qui nous restent de cet ouvrage, Isidore se propose de construire une machine capable d'allumer, avec les rayons du soleil, une matière combustible hors de la portée du trait. Reconnaissant l'impossibilité d'obtenir ce résultat avec le miroir concave, il démontre qu'Archimède put brûler les vaisseaux de Marcellus en réunissant plusieurs miroirs plats hexagones. Le passage auquel nous faisons allusion a été publié par Dupuy dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, t. XLII; Paris, 1774.

(1) Les ouvrages d'Archimède parurent pour la première fois, en grec, à Bâle, 1544, in-4. L'édition la plus estimée est celle de Torelli (Oxford, 1793, in-fol.). Ils ont été traduits en français par Peyrard (Paris, 1808, 2 vol. in-8).

(2) Il dit d'Archimède, dans son orgueil romain : *Humilem homunculum a pulvere et radio excitabo*. (*Tuscul.*, V, 23.)

sait le maître pour la géométrie, et ce fut de cette école que sortit Euclide. Vingt siècles et tous les progrès faits dans la science n'ont diminué en rien le mérite de ses *Éléments*, tant les démonstrations en sont naturellement enchaînées. Il répondit à Ptolémée Soter, qui se plaignait de la difficulté de sa méthode : *Il n'y a pas de route à part pour les rois.* On a plusieurs fois adressé à Euclide, même parmi les modernes, le reproche d'être long, contourné, difficile pour les commençants et l'on a proposé des moyens plus simples et plus aisés ; on a cherché aussi à corriger quelques-uns de ses théorèmes particuliers, comme sa théorie des parallèles; mais ces tentatives n'ont produit rien de satisfaisant.

Géométrie. 320. Euclide.

Les deux derniers des dix livres d'Euclide ont été, au surplus, composés par Hypsicle, mathématicien du deuxième siècle. Il est probable que les traités *sur l'Optique*, *la Catoptrique*, *la Musique* et *les Phénomènes célestes* ne sont pas de lui (1).

Les géomètres de l'antiquité, comme l'a bien remarqué Bossut, visaient à donner à leurs démonstrations la plus grande rigueur possible; ils tiraient d'un petit nombre d'axiomes ou de propositions évidentes par elles-mêmes la preuve incontestable des vérités secondaires, sans employer les suppositions assez libres que les modernes admettent parfois pour simplifier les raisonnements et les conséquences. Celle qu'ils appellent *exhaustion* d'Archimède, et qui était l'une de leurs meilleures méthodes de démonstration, consistait à substituer à la courbe la considération auxiliaire d'un polygone inscrit ou circonscrit, pour s'élever ensuite jusqu'à la courbe elle-même. Ils démontraient l'égalité de deux grandeurs, en établissant que la différence serait plus petite que toute grandeur apparente quelconque. C'est là sans doute l'idée génératrice de notre méthode infinitésimale ; mais c'est se tromper que de la croire équivalente ; car il ne restait aux anciens aucune méthode rationnelle et générale pour déterminer ces limites, où le plus souvent gît la difficulté principale de la question. Ils n'arrivaient pas non plus aux solutions à l'aide de ces règles abstraites et invariables qui, appliquées uniformément, guident avec certi-

(1) L'édition *princeps* d'Euclide est de 1482. Peyrard en a donné une fort bonne en grec, latin et français (Paris, 1814, 3 vol. in-4). Des ouvrages perdus d'Euclide le plus important était son traité des *Porismes*, M. Chasles les a rétablis d'après Pappus (1860, in-8).

tude à la connaissance cherchée, comme le fait notre analyse transcendentale.

Apollonius de Perge.

Si Euclide ne fit qu'ordonner la géométrie des lignes, des surfaces et des volumes (1), et une partie de l'arithmétique, comme avait fait Aristote pour la logique, Apollonius de Perge, instruit à l'école d'Alexandrie sous les successeurs
205. d'Euclide, enrichit ces sciences de magnifiques découvertes. Quelques fragments sont tout ce qui nous est parvenu de ses nombreux ouvrages; mais le traité des *Sections coniques* suffit pour le placer au rang des maîtres. Non content d'ordonner et de déduire, il inventa véritablement; il parla le premier de l'ellipse et de l'hyperbole; on aperçoit même dans son cinquième livre une lueur de la théorie des courbes à double courbure, qui a grandi depuis Huygens (2).

La série des découvertes géométrique de l'antiquité, représentée par Archimède, Euclide, Diophante et Apollonius, est close à ce dernier. On peut dire avec assurance que, depuis la fondation de l'école d'Alexandrie jusqu'à lui, les mathématiques conquirent plus de terrain qu'elles n'avaient fait depuis l'instant où l'on avait commencé à les étudier. Les recherches d'Archimède et d'Apollonius étaient tout à fait théoriques; et cependant, pour n'en citer qu'un exemple, leurs merveilleuses spéculations sur les sections coniques imprimèrent, après de longs siècles, un nouvel essor à l'astronomie (3); or, comme le dit Condorcet, le marin, préservé

(1) Nous nous permettons le mot *volume* au lieu de l'expression vulgairement reçue, mais inexacte, de *solide*. Une portion d'espace indéfini considéré comme aériforme ne serait pas un solide; ce terme ne peut se concilier avec l'habitude que nous avons de supposer fréquemment vide l'intérieur des volumes, pour qu'ils soient pénétrés avec plus de facilité.

(2) La seule édition grecque des *Sections* est celle d'Oxford, 1710, in-fol. Les traités mutilés *de Tactionibus* et *des Lieux plans* ont été restitués, le premier par Camerer (Gotha, 1795, in-8), et le second par Fermat (1679). Quant à celui *de Sectione rationis*, il nous est connu par une traduction arabe.

(3) Nous devons toutefois nous expliquer. La découverte fondamentale de Kepler, que l'ellipse est la courbe décrite par les planètes, n'aurait pas été possible tant que l'ellipse aurait été uniquement considérée comme la section oblique d'un cône circulaire; on ne pouvait non plus employer directement la propriété la plus usuelle de l'ellipse, à savoir : que la somme des distances de tous ses points, à partir de deux points fixes, est toujours constante. Le seul caractère susceptible d'être vérifié immédiatement dans le ciel, et qui peut admettre une interprétation astronomique, était celui que l'on tire du rapport entre la longueur des distances des foyers et leur distance. Pour que Kepler pût donc passer ainsi de l'abstrait au concret,

du naufrage par l'observation exacte des longitudes, doit la vie à une doctrine conçue deux mille ans auparavant par des hommes de génie adonnés uniquement à des spéculations géométriques.

La géométrie favorisa les progrès de l'astronomie et de la Astronomie.
géographie. La première fut réduite en système dans les écoles d'Alexandrie, où l'on put tirer parti des observations des Chaldéens, bien qu'il faille mettre au rang des fables l'assertion que Callisthène rapporta de la Chaldée des observations remontant à des milliers d'années. Aristylle et Timocharis furent les premiers, dans l'école d'Alexandrie, à diriger 292.
leurs études vers l'astronomie, en cherchant à déterminer la position des étoiles dans le ciel. Aristarque de Samos étendit Aristarque. 280.
les limites de la création lorsqu'il trouva, à l'aide d'une méthode graphique, à quelle distance de la lune et de la terre est placé le soleil, en mesurant le triangle formé par ces trois astres. Nous ne pouvons observer directement dans un semblable triangle que l'angle par rapport à la terre, tandis qu'il en faudrait connaître au moins deux; cependant, lorsque la lune entre dans son premier et dans son dernier quartier, cet autre angle est déjà évalué par sa nature, puisqu'il est nécessairement droit. Il suffit donc d'observer la distance angulaire de la lune et du soleil au moment précis de la quadrature, et la sécante de cet angle nous représentera le rapport entre la distance solaire et la distance lunaire. Cette méthode, bien qu'elle soit des plus ingénieuses, ne conduit pas à la précision, attendu l'impossibilité de saisir l'instant précis de la dichotomie et la grande différence produite par une erreur, même légère, sur le résultat final, puisque l'angle avec la terre est presque droit. En effet, Aristarque évalua que le soleil était, par rapport à nous, dix-neuf ou vingt fois plus éloigné que la lune; ce qui est à peine un vingtième de la vérité (1).

Le diamètre du soleil, déterminé par lui, était la sept cent

en choisissant parmi les caractères divers celui qui pouvait se vérifier plus facilement par les orbites des planètes, il fallait que les géomètres grecs eussent étudié la génération et les propriétés des sections coniques sous leurs aspects les plus divers.

(1) On sait que Halley, par l'observation des passages de Mercure et de Vénus sur le disque du soleil, parvint à trouver que ce dernier est quatre cents fois plus loin de nous que la lune.

vingtième partie du cercle qu'il décrit; il soutint aussi l'opinion pythagoricienne du mouvement de la terre; mais il fut combattu par Zénon et Aristote, et le stoïcien Cléanthe lui fit un crime d'avoir troublé le repos de Vesta. Autolycus composa deux ouvrages sur la sphère et les divers phénomènes des étoiles fixes. Euclide, l'auteur des *Éléments*, chercha le premier à expliquer géométriquement les phénomènes des différentes inclinaisons de la sphère.

Hipparque. Hipparque laissa derrière lui tous ses prédécesseurs; né à Nicée en Bithynie, vers 190, élevé à Rhodes, il vécut à Alexandrie, où il mourut vers l'an 125.

L'ensemble des observations que les Chaldéens, les Indiens, les Égyptiens avaient faites sur le cours des astres, en partant de notions très élevées, mystérieusement acquises, s'était prodigieusement accru; il devait en être ainsi dans les collèges sacerdotaux, où l'on travaillait de concert, et où toutes les connaissances acquises étaient conservées et transmises pour servir à la postérité. Les Grecs, au contraire, étudiaient isolément; ce n'était pas sans doute le moyen d'arriver à de grandes conquêtes, mais l'intelligence conservait plus de liberté. Un Grec put donc faire ce qui n'avait jamais été tenté, c'est-à-dire embrasser dans un seul cadre général et métaphysique les vérités découvertes jusque-là, et les réunir entre elles de manière qu'elles cessassent d'être l'érudition des évènements déjà vérifiés, et devinssent un guide sûr pour *prévoir* les faits : but de toute science véritable. Cet homme fut Hipparque, qui mettant à profit les connaissances précédemment amassées, repoussa toute opinion arbitraire.

Pour peu qu'on réfléchisse à ces découvertes, on pourra difficilement concevoir que soixante années de la vie d'un homme aient suffi à cette tâche, surtout dans une science comme l'astronomie, où le génie créateur ne peut marcher à pas de géant, mais doit sans cesse procéder par le calcul et l'expérience. Il faut donc rabattre de l'admiration enthousiaste de certains savants qui feraient de cet Hipparque plus qu'un homme (1), pour le considérer, non comme l'inventeur, mais seulement comme le propagateur d'un grand nombre de vérités dont on lui attribue la découverte; néanmoins, il a le mérite d'avoir rassemblé des notions éparses

(1) L'admiration de Delambre peut avoir pour contre-poids la critique sévère de MARCOZ, *Astronomie solaire d'Hipparque;* Paris, 1828, in-8.

pour faire une science, et rattaché aux lois géométriques le phénomène général du mouvement diurne.

Il vérifia donc l'obliquité de l'écliptique, et vit la nécessité de répartir les différences sur un plus grand nombre d'années. Quand il s'aperçut que le soleil restait plus de temps dans la partie boréale de l'écliptique que dans la partie australe, il en attribua la cause à ce que la terre ne se trouvait pas au centre du cercle qu'il décrit autour d'elle : hypothèse voisine de la vérité, et qui lui servit de point de départ pour dresser des tableaux presque exacts des mouvements du soleil; de sorte que ses observations pour déterminer l'équinoxe fournirent à Lalande les éléments de ses calculs pour fixer l'année tropicale à $365^j\ 5^h\ 48^m\ 48^s$. Il proclama la précession des équinoxes, c'est-à-dire le mouvement général des astres, qui, sans modifier leur position relative, s'avance d'occident en orient : découverte sans laquelle il serait impossible de retrouver dans le ciel les étoiles observées nombre de siècles auparavant. Il trouva aussi le calcul de la parallaxe, dont il fit usage pour mesurer la distance de la terre au soleil et à la lune; en outre, il précisa le nœud, l'apogée, l'équation du centre et l'inclinaison de l'orbite de la lune.

L'apparition inattendue d'une grande étoile inspira à Hipparque l'idée de composer un catalogue des principales, avec leurs positions relatives et leurs configurations par groupes; il en compta bien cent huit, en déterminant leur situation au moyen de l'ascension droite et de la déclinaison. Puis, comparant la longitude de ces mêmes étoiles avec la longitude observée un siècle auparavant par Aristylle et Timocharis, et trouvant qu'elles avaient avancé, il évalua à 48″ par année leur progression en longitude.

Il n'avait cependant à sa disposition que des instruments grossiers (1). Mais si nous réfléchissons que la renaissance de l'astronomie date d'une époque où les instruments de précision n'étaient pas encore introduits; qu'il n'est pas un particulier qui ne veuille aujourd'hui avoir une lunette meilleure que celle de Galilée, conservée religieusement au musée de Florence; que Tycho Brahé accomplit ses ingénieuses obser-

(1) Si le génie inventif des Grecs ne s'appliqua point à les perfectionner, la cause en est peut-être à ce qu'ils ignoraient les méthodes pour calculer les réfractions et les parallaxes. Les instruments même les plus parfaits auraient encore donné à leurs mesures angulaires une erreur habituelle de deux ou trois degrés.



vations avec les seuls moyens matériels des Grecs; que Kepler n'en eut pas d'autres pour déterminer les lois astronomiques; que la gravitation a été trouvée sans le secours d'instruments d'une mesure précise, nous reconnaîtrons que l'astronomie a été conduite à ses découvertes fondamentales par la géométrie, et, depuis Galilée, par la dynamique rationnelle. Le mérite d'Hipparque, qui inventa la trigonométrie linéaire et sphérique des anciens, n'en doit apparaître que plus grand.

Pour déterminer la position des étoiles, il fit passer certains cercles parallèles de l'orient à l'occident, et d'autres du nord au midi, qui se croisent aux deux pôles : parallèles et méridiens qui servent à déterminer la longitude et la latitude. Que les esprits étroits, qui voudraient arrêter tout développement grandiose dans les sciences en demandant une application immédiate, se rappellent ici de nouveau que, grâce à cette découverte d'Hipparque, perfectionnée depuis par les sublimes spéculations des géomètres sur la mécanique céleste, sans qu'ils y aient ajouté pourtant rien d'essentiel, le navigateur put calculer infailliblement (1) sa position au milieu des mers.

Géographie. Cette méthode, transportée du ciel à la terre, aida extrêmement aux progrès de la géographie. Déjà, Pythéas de Marseille avait cherché à fixer la latitude de sa patrie, en observant la hauteur méridienne du soleil au solstice d'été au moyen d'un gnomon très élevé (2); il avait compris que plus on exhausse cet ancien instrument d'observation, plus on diminue l'incertitude produite par la pénombre (3). Ératosthène de Cyrène prit l'astronomie pour base des recherches géographiques. Cet homme, dont le savoir était encyclopédique, avait dirigé ses études vers la poésie, la chronologie, la philosophie, la grammaire, les mathématiques; lorsque Ptolémée Évergète lui confia la direction de la bibliothèque d'Alexandrie, il obtint de lui les armilles équatoriales avec lesquelles il entreprit d'évaluer l'obliquité de l'écliptique.

Ératosthène. 276-196.

(1) Sauf une erreur de deux ou trois lieues au plus en longitude dans les mers équatoriales.

(2) MONTUCLA, *Histoire des Mathématiques*, pag. 1, liv. III, § 52.

(3) Les anciens connaissaient l'hémisphère creux de Bérose, qui appliquait le gnomon au double usage auquel il est propre, c'est-à-dire à mesurer le temps et la distance angulaire du soleil au zénith. Dominique Cassini fut le dernier astronome qui se servit des procédés gnomoniques pour la théorie du soleil. On ne les emploie aujourd'hui que pour décrire les méridiennes.

Mais ce qui l'immortalisa, ce fut d'avoir mesuré la circonférence de la terre. On put observer, à la naissance de l'astronomie mathématique, que, dans le spectacle général du mouvement diurne, qui varie selon les lieux, la hauteur du pôle sur chaque horizon était proportionnée à la longueur du chemin parcouru le long d'un même méridien : caractère évident de la sphère, à laquelle seule il est propre. En mesurant donc la longueur effective d'une portion de méridien quelconque, on obtiendra la circonférence entière; tel est le raisonnement que fit Ératosthène. Quel que fût son point de départ, il supposa que Syène en Éthiopie était sous le même méridien qu'Alexandrie (1); sachant qu'au solstice d'été le soleil donnait au fond d'un puits à Syène, et que les corps ne projetaient point d'ombre dans une circonférence de cent cinquante stades, il en conclut que ce lieu se trouvait précisément sous le tropique. Il fit son observation le même jour à Alexandrie, et il trouva que l'arc céleste compris entre ces deux villes était d'un cinquantième de la circonférence entière du globe (2). Dans cette mesure, il ne tint compte ni des déviations de chemin, ni des hauteurs relatives des deux localités au-dessus du niveau de la mer. Il comprit encore qu'en sortant du détroit de Cadix on pourrait, en suivant le même parallèle, naviguer jusque dans l'Inde pour rencontrer de nouvelles terres : pressentiment conforme à celui qui révéla le nouveau monde à Christophe Colomb.

La géographie, pratiquement, avait été favorisée par les expéditions d'Alexandre et celles de ses successeurs, bien qu'elles eussent pour objet de trouver de l'or et d'établir des Voyages.

(1) La différence est de plus d'un degré à l'est. Il fit de même erreur en plaçant sous le même méridien Méroé, Rhodes, Byzance et le Borysthène, et sous le même parallèle Rhodes, les détroits de Gibraltar et de Sicile, le cap Sunium, le golfe d'Issus.

(2) Les anciens nous ont transmis diverses mesures de la terre. Eudoxe de Gnide évalue sa circonférence à 400,000 stades; Archimède et Cléomède, à 300,000; Hermès, ou les Égyptiens, à 360,000; Posidonius, à 240,000, ou, selon d'autres témoignages, à 180,000. Il en est qui l'ont estimée de 216,000, 270,000, 225,000 stades. Ératosthène, Hipparque et Strabon lui ont donné de 250,000 à 252,000 stades. Ces différences proviennent en partie de la différence des unités de mesure, en partie de l'imperfection des instruments employés. Au surplus, c'est encore un problème de savoir par qui, quand et comment un arc du méridien a été mesuré par les anciens avec la double opération astronomique et géodésique. Ératosthène ne fit que la dernière; Posidonius n'eut recours à aucune des deux.

relations de commerce. Le tour de l'Arabie par mer, que ne put réaliser la flotte d'Alexandre, fut accompli sous les Lagides. Ptolémée Philadelphe chargea Timosthène de visiter et de décrire les rivages de la mer Rouge, où il établit ensuite beaucoup de points de relâche, afin de faciliter les relations de commerce, et pour la commodité de ceux qu'il envoyait à la pêche des topazes et à la chasse des éléphants. Les principales stations furent Ptolémaïs, Épithère, Adulis, Philothère, Arsinoé, Bérénice. Une fois arrivées dans ces ports, les marchandises de l'Inde étaient portées à Coptos par un chemin ouvert à cet effet, et descendaient de là le Nil jusqu'à Alexandrie, où la Méditerranée les attendait. Comme on ne connaissait pas alors les vents périodiques, les flottes des Ptolémées ne parvinrent en côtoyant que jusqu'à l'embouchure de l'Indus; aussi de grands géographes, et Ptolémée lui-même, ne pouvaient-ils se persuader que l'Atlantique communiquât avec les Indes. Le principal commerce de l'Égypte se faisait sur les côtes de l'Éthiopie, de l'Adel moderne, et dans les ports de l'Arabie Heureuse, tandis que les caravanes continuaient à gagner l'Inde septentrionale par le nord de la Perse et de la Bactriane.

Selon Posidonius, un certain Eudoxe de Cyzique, chargé par sa ville natale de porter des offrandes aux jeux de Corinthe, se rendit en Égypte pendant le règne de Ptolémée Physcon; il s'entretint avec le roi et ses ministres de la navigation du Nil, notamment dans sa partie supérieure, attendu qu'il aimait extrêmement à connaître les circonstances particulières de chaque pays. Le hasard voulut que, sur ces entrefaites, les gardes-côtes du golfe Arabique amenassent au roi un Indien, qu'il avaient trouvé, disaient-ils, seul et mourant sur un navire; mais ils ne savaient qui il était ni d'où il venait, parce qu'ils ne comprenaient pas son langage. Le roi fit enseigner à cet homme la langue grecque; alors il raconta que, parti de l'Inde en naviguant en ligne droite, il s'était égaré, et qu'après avoir vu mourir ses compagnons de faim, il était arrivé là où on l'avait rencontré. Il offrit de montrer le chemin de son pays à ceux que le roi voudrait envoyer avec lui. Eudoxe fut du nombre; il s'embarqua avec différents dons, et rapporta des aromates et des pierres précieuses. Il y en avait, disait-il, beaucoup d'autres dans cette contrée, où les fleuves les roulaient avec les cailloux, et l'on en tirait aussi de la terre, où elles se forment par la concrétion des

eaux, comme les cristaux ailleurs. Eudoxe fut trompé dans ses espérances, car le roi lui enleva tout ce qu'il avait apporté sur son vaisseau.

Après la mort du roi, Cléopâtre, sa veuve, envoya de nouveau Eudoxe aux mêmes lieux. Cette fois, il avait fait des préparatifs considérables. Poussé par les vents sur les côtes d'Éthiopie, il débarqua, et se concilia la bienveillance des habitants en leur donnant du blé, du vin et des figues sèches, dont ils manquaient; en échange, il obtint de l'eau et des guides pour son voyage. Il prit note de quelques mots de leur langue, et trouva sur le rivage une proue, débris d'un bâtiment naufragé qui était venu de l'occident; il la prit avec lui, et revint sain et sauf en Égypte.

Le fils de Cléopâtre lui avait succédé, et Eudoxe fut de nouveau dépouillé, parce qu'on le soupçonnait de s'être approprié beaucoup de choses. La proue, qu'il avait exposée dans le marché public et fait voir à des gens de mer, fut regardée comme le débris d'un vaisseau de Gadès, dont les marchands faisaient usage de bâtiments très forts, appelés *chevaux*, de la figure de leur proue, et telle était la forme du fragment d'Eudoxe : c'est avec de pareils navires que les Gaditains vont pêcher sur les côtes de la Maurusie ou Mauritanie, et s'avancent jusqu'au fleuve Lixus. Quelques marins prétendirent que cette proue avait appartenu à l'un des navires qui avaient tenté de dépasser le Lixus et qui n'étaient pas revenus.

Eudoxe conclut de tout cela qu'il était possible de faire par mer le tour de la Libye (Afrique). De retour dans sa patrie, il chargea sur un navire tout ce qu'il possédait, aborda à Dicéarchie (près de Naples), puis à Marseille, et, après avoir touché à toutes les places intermédiaires, il atteignit Gadès, en divulguant partout son projet. Après avoir obtenu quelque assistance dans cette ville, et équipé un gros bâtiment avec deux canots à l'usage des pirates, il embarqua de jeunes esclaves qui connaissaient la musique, la médecine et différents métiers; puis il se dirigea vers l'Inde, poussé par des brises continuelles. Mais ses compagnons, fatigués de la longueur de la navigation, l'obligèrent d'aborder où le portait le vent, quoiqu'on eût à craindre des résultats funestes du flux et du reflux. En effet, le navire échoua, mais non tout à coup; de sorte qu'on put, avant qu'il se brisât, porter à terre les marchandises et même une grande partie des bois du bâtiment, que l'on fit servir à la construction d'un autre dans le

genre de ceux à cinquante rames. Eudoxe remit alors à la voile, et arriva chez des peuples parlant un langage semblable à celui dont nous avons dit qu'il avait noté quelques mots; il pensa, lorsqu'il s'en aperçut, que ces gens étaient de la nation des Éthiopiens et semblables aux habitants du royaume de Bocchus (pays de Fez).

Eudoxe, renonçant alors au projet de naviguer vers l'Inde, revint en arrière, et aperçut en route une île abondante en eau et en ombrages. Arrivé heureusement en Maurusie, il vendit son navire, et se rendit par terre près de Bocchus, auquel il voulut persuader d'expédier un vaisseau dans ces parages; mais les conseillers de ce prince lui firent observer qu'il était à craindre qu'une pareille expédition ne frayât la route à une invasion d'étrangers. Néanmoins, comme Eudoxe fut informé qu'il serait en apparence chargé de cette expédition, dont le but réel était de l'abandonner dans une île déserte, il s'enfuit dans la province romaine voisine de la Mauritanie, d'où il se rendit en Espagne. Là, il équipa de nouveau un bâtiment à quille plate et un autre navire long à cinquante rames : le premier propre à naviguer en haute mer, le second près de la côte. Ayant pris avec lui des instruments agricoles, des semences et des gens habiles à construire des maisons, il partit pour entreprendre le même périple qu'auparavant, avec l'intention de passer l'hiver dans l'île déjà reconnue, d'y semer, au cas où sa navigation se prolongerait trop, et, après avoir moissonné, de se remettre en route pour accomplir sa circumnavigation. Tel est le récit littéral de Posidonius, qui ajoute : « Les habitants de Gadès « et de l'Ibérie sauront sans doute ce qui sera advenu d'Eu- « doxe (1). »

Nous avons voulu rapporter en entier ce document, parce qu'il est beau de voir, dans la simple relation de cet étonnant voyage, le hardi et prudent navigateur, préoccupé comme Colomb d'une grande pensée, lutter comme lui contre les préjugés du siècle, l'injustice des rois, l'indifférence des hommes et les obstacles de la nature.

Polybe, expédié par Scipion hors du détroit de Gadès pour dévaster les possessions de Carthage vaincue, parvint jusqu'à la côte de Guinée, mais sur les traces d'Hannon. Il est à regretter que sa relation soit perdue, sauf le peu que nous en

(1) Voy. STRABON, p. 98 et suiv.

a conservé Pline (1); car ce philosophe guerrier avait peut-être noté ce qui a été négligé dans tous les autres périples, les mœurs, les caractères, les traditions des nations qu'il avait visitées.

Ces voyages durent fournir de nouveaux matériaux à l'histoire naturelle, dans un temps surtout où l'attention s'était reportée sur les corps, sur la matière, après s'être dirigée tout entière sur l'esprit humain dans le siècle précédent. Théophraste d'Erésos, dans l'île de Lesbos, auteur de l'*Histoire des Plantes*, réunit à la hauteur de vues, qui est le caractère de l'intelligence des Grecs, une qualité très rare chez eux, l'esprit d'observation; il aurait beaucoup plus de réputation s'il n'était pas éclipsé par Aristote, son maître. Il fonda dans Athènes, avec l'assistance de Démétrius de Phalère, un jardin de plantes exotiques; mais, isolées et hors du sol natal, elles ne fournissaient pas à ses descriptions le coloris nécessaire, d'autant plus qu'il manquait d'imagination. Il est moins heureux encore quand il se fie aux yeux d'autrui, ce qui lui arrive souvent pour les contrées hors de la Grèce, dont il n'oublie ni les arbustes des plaines ou des collines, ni les plantes des jardins ou des prés, ni celles des étangs, des fleuves, des lacs, des marais, ni surtout les fleurs qui servaient à tresser les couronnes. Hippocrate avait remarqué l'influence des lieux sur l'homme, et Aristote sur les bêtes; Théophraste l'observa sur les plantes, et constata que le cyprès prospérait en Crète, la centaurée dans l'Élide, le cèdre sur le Liban, le sorbier en Arcadie, la marjolaine sur les bords du Nil, le peuplier sur les rives de l'Achéron, l'olivier sur celles de l'Asprée, le tamarin près du Méandre, le térébinthe dans les champs de Damas, le palmier dans les plaines de Babylone, le chêne dans l'île de Chypre; il remarqua que le pin de Macédoine l'emporte en beauté sur tous les autres, que le palmier devient stérile en Grèce, que les arbres gardent longtemps leur verdure en Égypte, que le figuier et la vigne ne perdent jamais leurs feuilles près d'Éléphantine (2).

Histoire naturelle.

Théophraste. 371-285.

Sur les cent vingt mille espèces d'herbes et d'arbres que nous connaissons aujourd'hui, Théophraste en décrit à peine cinq cents; mais il a enrichi de découvertes importantes la physiologie végétale. Il parla le premier avec fondement de

(1) Liv. V, 1, 8.
(2) Théophraste, *Hist. des Plantes*, liv. V, et VI.

la diversité du sexe dans les vegétaux, et, dans son traité sur la cause de la végétation, il examina les organes de la nutrition et de la reproduction, en les comparant à ceux des animaux.

Dioscoride fut, en fait de botanique, la principale autorité de Pline, et ce sont ses ouvrages qui ont servi de point de départ aux Arabes pendant le moyen âge.

La zoologie put s'aider des grandes collections des Ptolémées, bien qu'on les eût faites dans un simple intérêt de curiosité, et qu'elles réunissent principalement ce qui était rare ou monstrueux. Un roi d'Égypte composa même un ouvrage sur les animaux, comme le dernier roi de Sicile avait rédigé un traité d'agriculture, loué par Varron et par Columelle; le dernier roi de Pergame s'adonna à la culture d'un grand nombre de plantes, dans un intérêt scientifique; Archélaüs, roi de Cappadoce, écrivit sur les pierres, et Mithridate, roi de Pont, sur les poisons; il composa de plus un antidote fameux, dans lequel entraient cinquante-quatre ingrédients.

Minéralogie. La minéralogie était encore moins avancée que les autres sciences, et le premier ouvrage qui en parle, le livre de Théophraste, est fait sans système scientifique; l'auteur, cependant, cherche à expliquer la formation des minéraux par l'eau et la terre.

Médecine. Tous les animaux et les végétaux provenant de l'Inde et de l'Éthiopie furent d'un grand secours à la médecine, et l'école d'Hippocrate fut continuée par des médecins illustres, fidèles
320. au dogmatisme. Bien que les Ptolémées permissent la dissection des cadavres humains, Hérophile de Chalcédoine excita une telle horreur, qu'on alla jusqu'à lui imputer d'avoir ouvert des malfaiteurs lorsqu'ils vivaient encore, comme on le dit plus tard de Vesale et de Mondino, les restaurateurs de la médecine moderne. Déjà Praxagore de Cos avait distingué les veines des artères, mais Hérophile porta l'anatomie plus avant que tous les autres, à tel point qu'il a été traité d'infaillible par Fallope; il reconnut dans les nerfs les organes de la sensation, et, dans le cerveau, leur foyer commun. Il analysa l'œil, et en abaissa la cataracte; il distingua les vaisseaux du mésentère allant au foie de ceux qui se dirigent vers les glandes ou veines lactées, comme on les a appelées. C'est lui qui appliqua à une partie des intestins le nom de *duodenum;* il décrivit avec précision la choroïde, l'hyoïde et le foie, indiquant en quoi le dernier diffère chez l'homme et

la bête. Il semble qu'il ait reconnu la relation entre la pulsation de l'artère et la respiration; enfin, il fut l'inventeur de l'anatomie pathologique (1), et pourtant il se livrait dans la pratique à un empirisme aveugle.

Érasistrate de Céos, petit-fils d'Aristote, apporta de nou- 257.
velles lumières à l'anatomie, surtout en ce qui concerne le lait et les fonctions du cerveau et des nerfs, en distinguant ceux qui servent aux sensations de ceux qui produisent les mouvements musculaires. Il démontra les fonctions de la trachée-artère, des oreillettes du cœur, et indiqua presque la circulation du sang; il soutint enfin que les aliments et les remèdes eux-mêmes opéraient diversement sur les différents individus. Dans la pratique, il désapprouva les saignées et les purgations, se bornant à ordonner la diète, les vomitifs, les bains et l'exercice; il est célèbre pour avoir guéri Antiochus, fils du roi de Syrie, en s'apercevant, par l'altération de son pouls, qu'il était épris de Stratonice, sa belle-mère. Il se présenta devant le roi, et lui dit qu'il avait découvert la cause de la maladie du prince et le remède nécessaire, mais que le dernier n'était pas possible. — *Qu'y a-t-il d'impossible pour sauver mon fils?* reprit le roi. — *C'est qu'il est épris de ma femme,* repartit le médecin. — *Eh bien! cède-la-lui; peux-tu faire moins pour t'assurer la faveur du souverain?* Érasistrate, feignant de s'en soucier peu, ajouta : *Vous-même qui êtes père, lui céderiez-vous la vôtre?* Quand le roi eut répondu affirmativement, Érasistrate lui déclara la vérité, et le roi, pris au mot, accorda sans hésitation à son fils l'objet de ses désirs. Ce n'est pas le moindre mérite de la médecine que de rechercher les causes morales du mal, et d'y apporter le remède qui peut le guérir (2).

Les disciples d'Érasistrate formèrent dans Alexandrie une école très accréditée (*les Méthodistes*), qui s'étendit dans l'Asie Mineure; mais, de même que la littérature fut viciée par les commentateurs d'Homère, la médecine le fut par ceux d'Hippocrate, à qui l'on attribua des traités qui sont évidemment d'une autre main. Et comme les poètes composaient des épigrammes de formes symétriques, les chirurgiens disposaient leurs bandages en dessins dont le mérite consistait à offrir les

(1) On conserve à la bibliothèque Ambroisienne de Milan un manuscrit d'Hérophile sur les *Aphorismes* d'Hippocrate.

(2) Voy. VALÈRE MAXIME, V, 7, 1; PLUTARQUE, *Vie de Démétrius*, 43.

combinaisons les plus compliquées. Cependant la médecine, divisée alors en pharmaceutique, diététique et chirurgicale, fit, grâce à cette classification, plus de progrès dans chaque partie; Ammonius inventa un instrument pour briser la pierre dans la vessie (1), devançant de bien loin l'admirable lithotritie de nos jours.

Philinus de Cos et Sérapion d'Alexandrie, ennuyés des divisions absolues des dogmatiques, fondèrent une école *empirique*, qui, excluant tout à fait la théorie, l'anatomie et la psychologie, étudiait uniquement les symptômes, opposait au raisonnement l'observation, l'histoire et la substitution des choses semblables. Comme il arrive à ceux qu'anime l'esprit de parti, ils ne cherchaient plus de bonne foi la vérité, à laquelle l'expérience aurait pu les conduire; mais ils soutenaient des thèses étranges, insinuant que le sophisme et l'empirisme sont nécessaires dans la science. Dans la pratique, néanmoins, ils savaient modifier leurs moyens curatifs, résultat qui corrige souvent les désastreuses dissidences d'opinions.

D'autres philosophes considéraient, à la même époque, sous un aspect différent, les merveilles de l'économie animale; ainsi Zénon voulait que l'on cherchât les rapports qui existaient entre la nature de l'homme et celle de l'univers (2).

Musique. Les fêtes qui animaient la cour des Ptolémées firent aussi cultiver la musique; ce n'était plus toutefois le libre épanchement du sentiment de l'homme inspiré par l'amour de la patrie, ou du sentiment religieux tel qu'il s'exhalait sur les collines de Sion ou dans les solennités d'Olympie, mais un art et une combinaison de nombres et d'harmonies. En vain,
350 Aristoxène de Tarente écrivit quatre cent cinquante-trois livres de musique; elle n'avait plus rien d'inspiré ni d'inspirateur. C'était le difficile et les ornements superflus qu'elle recherchait, surtout après qu'elle eut subi le mélange des modulations asiatiques, privées de vigueur et de simplicité. Un gouverneur de Babylone ne dînait jamais sans être entouré de cinquante femmes qui chantaient ou jouaient de certains instruments (3). A Damas, on prit trois cent vingt-neuf cantatrices et concubines de Darius (4), qui cherchaient plus à

(1) Celse, VII, 26, 2; Sprengel, *Beitræge zur Geschichte der Medicin*, I, 465.
(2) Cicéron, *De Finibus*, III, 12.
(3) Athénée, XII, 40.
(4) *Id.*, XIII, 87.

charmer par leurs attraits que par leur talent. Dans l'origine, on ne concevait pas la musique séparée du chant et de la mimique ; elle rompit alors cette association qui lui avait acquis une si grande influence. On chercha, pour chanter le *Pæan* aux rois déifiés, une musique bruyante, où dominassent les instruments et les accompagnements; bien plus, on sépara entièrement la musique instrumentale de la musique vocale, et Aristonique d'Argos fut le premier qui joua de la cithare sans chanter. D'habiles fabricants d'instruments se formèrent à la cour des rois d'Égypte. La mode adopta le *trigonon* phrygien, que les Romains connurent ensuite à Alexandrie; Ctésibée de Pamphylie inventa l'orgue hydraulique.

Le Péloponèse conservait seul l'ancienne sévérité du nombre dorique, et l'Arcadie répétait les hymnes et les élégies antiques. Comme la civilisation grecque s'était formée sous l'influence de la mythologie, de la poésie et de la musique, on peut se faire une idée de l'altération qu'elles subirent, lorsque le chant et la pantomime cessèrent d'exercer leur influence sur la multitude, lorsque la mythologie devint l'objet unique de discussions et d'allégories; lorsque la poésie se renferma dans le cercle des épigrammes, quelque belles qu'elles fussent: de même, au lieu du Jupiter de Phidias, on s'occupait de faire des vases d'un travail merveilleux, de graver des pierres dures, de fabriquer des joyaux, ouvrages remarquables par le goût, mais destinés à satisfaire le faste public.

Nous nous sommes arrêté avec intérêt sur l'examen des sciences à cette époque, parce qu'elles furent redevables aux Lagides d'autant de progrès qu'aux Athéniens eux-mêmes; l'état de la culture intellectuelle, sous leur domination, marque le point extrême où arrivèrent les anciens, les Romains n'y ayant que peu ou point ajouté. Dans l'Égypte même, les institutions sacerdotales, promptes à reprendre vigueur au détriment du libre développement de l'esprit, donnèrent au Musée, à la Bibliothèque, aux Écoles, un aspect collégial, une teinte mystérieuse; or, comme l'inclination naturelle des Égyptiens pour le merveilleux se mêlait aux sciences, elles prirent une fausse direction.

CHAPITRE XIX.

PHILOSOPHIE.

Il nous reste à examiner quel était en ce moment l'état de la philosophie; mais qu'on ne s'attende plus à voir figurer ici des noms comme ceux de Socrate, de Platon et d'Aristote. Cette science eût assumé sans doute une noble tâche, si, au milieu des générations qui se courbaient sous les coups de la force ou se prosternaient lâchement aux pieds des tyrans déifiés, elle eût entrepris de ranimer dans le cœur de l'homme le sentiment de sa propre dignité et de lui faire reprendre une attitude digne de lui, en élevant ses regards vers le ciel; mais, découragée et sans foi dans l'avenir, celle que le fils de Sophronisque avait appelée du ciel sur la terre se rendait complice des lâchetés des sujets, de la tyrannie des oppresseurs, de la corruption de tous.

Nous avons vu des philosophes s'appliquer à étouffer dans le cœur d'Alexandre les remords éveillés par ses premières iniquités, puis se métamorphoser en courtisans et en satrapes pour exécuter ou prévenir ses désirs et ses ordres, justes ou non. Ceux qui, salariés par les Lagides, vivaient dans le Musée, ou, suivant Timon (1), dans une immense cage, ne pouvaient agiter que des questions oiseuses, dont la puérilité ne fît courir aucun danger à l'ombrageuse tranquillité du maître qui les nourrissait. Les hommes de lettres qui se trouvaient disséminés en Syrie ne valaient guère mieux; et pourtant Antiochus reprochait à son ministre Phanias de tolérer cette espèce de gens, ces corrupteurs de la jeunesse, dont il aurait dû plutôt poursuivre, faire flageller et pendre les disciples (2). Dans le palais même de ce prince, les doctrines épicuriennes étaient non-seulement pratiquées, mais professées par la courtisane Danaé. Condamnée par Laodice à être précipitée du haut d'un rocher, elle marcha intrépidement au supplice, en disant : *Je reconnais maintenant avec plus d'évidence encore qu'il n'y a point de dieux ; car je meurs pour avoir sauvé*

(1) Athénée, I, 41.
(2) *Id.*, XII, 68.

la vie à celui qui fut pour moi un époux, et Laodice triomphe, elle qui a assassiné le sien (1).

Tandis qu'Évhémère de Messénie, Diogène de Phrygie, Hippone, Diagoras, Sosie et les épicuriens niaient dans les écoles qu'il existât des dieux, le peuple, découragé par les désastres si nombreux dans le cours de ce siècle, ou dégradé sous la main du pouvoir, se livrait à la licence et à l'adulation, en chantant des *Pæan* à Démétrius et aux Ptolémées.

Platon, qui élève les esprits vers la région des idées, et les convie aux joies de la contemplation, ne pouvait plus avoir d'attrait pour un peuple perverti; il s'arrangeait mieux d'Aristote, qui, portant l'attention sur le corps et la demeure de l'homme, ne trouble pas ses jouissances par des dogmes sévères. Aussi avons-nous vu ses disciples se signaler dans l'observation matérielle, mais rester sans aptitude aux appréciations morales. Théophraste, qui se tient au premier rang dans l'étude des plantes, se montre tout à fait superficiel dans la peinture des *Caractères*.

L'expérience, que ce siècle prit pour règle unique, fut encore une cause de décadence pour l'école de Platon. Les sectateurs de ce philosophe s'appelèrent *académiciens*, des jardins d'Académus, dans lesquels ils enseignaient. Il eut d'abord pour successeur son neveu Speusippe, puis Xénocrate, qui, 314.
non moins estimable par son esprit que par sa vertu, resta fidèle à la cause démocratique, et sut résister également à la colère et à la générosité des rois de Syrie. Polémon, Crantor, Cratès, suivirent cette école; mais déjà les doctrines du maître s'étaient altérées en se pliant, dans la morale, au bien-être des partisans d'Aristote et à la satisfaction habile de penchants égoïstes; tout en conservant, dans la théorie, le dogmatisme pratique, l'école s'en écartait en plusieurs points. Il paraît que Xénocrate lui-même, non content des facultés intellectuelles, plaça le jugement partie en elle, partie dans le sens corporel, selon que les choses sur lesquelles il avait à s'exercer étaient intellectuelles ou sensibles.

Après eux parut Arcésilas de Pitane en Éolie; éloquent philosophe, bon mathématicien, logicien subtil, il appliqua la pénétration de son esprit à trouver le côté faible des diverses philosophies, qu'il connaissait toutes parfaitement. Il entreprit de réformer le système de Socrate, non pour déraciner Nouvelle Académie. 241.

(1) Athénée, XIII, 64.

l'erreur et faire triompher la vérité, selon le vœu du maître de Platon, mais en introduisant un scepticisme plus hardi et plus savant que celui de Pyrrhon. Tandis que Pyrrhon admettait le principe controversé, au moins comme apparence, lui soutenait qu'on ne peut acquérir sur rien une conviction intime : si le sage applaudit à une idée, il croit; or, croire n'est le propre que des fous; le sage doit donc se garder de donner son approbation à rien. Il combattait les stoïciens avec tout le prestige de l'éloquence et toute la vigueur de la dialectique; mais il ne les condamnait pas, car il était tolérant comme sceptique. Ses disciples n'ajoutaient foi qu'à ce qu'il avait affirmé : cet éloge est un outrage au siècle.

Carnéade. 213-129. Le plus illustre parmi eux fut Carnéade; la vérité, selon lui, n'avait point un caractère indélébile qui la fît reconnaître, les sensations qui fournissent la matière des connaissances étant trompeuses. Il enseignait donc que, s'il existe une vérité absolue, elle est en dehors des limites de l'intelligence humaine, et que l'homme ne peut la concevoir; que dès lors nos pensées et nos actions se fondent uniquement sur la vraisemblance.

La lutte entre lui et Chrysippe de Soles excita plus d'intérêt qu'un évènement politique. Ce dernier soutenait le stoïcisme à l'aide des mêmes armes qu'employait contre lui la nouvelle Académie, la dialectique et l'éloquence; mais Carnéade lui demandait : *Un grain de blé est-il un monceau? — Non. — Et deux? — Non. — Et trois? — Non plus.* Il continuait ainsi, jusqu'à ce que son adversaire fût amené au point de déclarer que les grains étaient en assez grand nombre pour faire un monceau (1); il concluait alors que les idées relatives sont vides de sens, puisqu'on ne peut préciser la limite entre ce qui est grand ou petit, peu ou beaucoup, clair et obscur. Chrysippe ne savait que répondre à cet argument, et, pour soutenir la réalité des idées et des connaissances objectives, il ne savait invoquer que le sens commun; aussi Carnéade triomphant se raillait de lui, et concluait de plus belle qu'en toute chose il était impossible de décider.

Nous avons vu que les Athéniens l'envoyèrent en 155, avec Diogène et Critolaüs, en ambassade à Rome, où il voulut faire preuve de sa prodigieuse facilité à soutenir le pour et

(1) Monceau se dit en grec σωρὸς, ce qui fit donner le nom de *sorite* à ce mode d'argumentation.

le contre. Après avoir argumenté un jour en faveur de la justice, il parla contre elle le lendemain, et soutint que l'homme est, de sa nature, égoïste, inclination qui ne s'accorde pas avec la justice; il dit que le juste et l'injuste avaient toujours été synonymes d'utile et nuisible; que le vulgaire traite souvent d'insensé celui qui fait à son propre préjudice une action juste, tandis que ceux qui pourvoient, même par des moyens iniques, à leur avantage particulier, passent d'ordinaire pour des gens sages. Caton le Censeur, qui s'effaroucha de ces doctrines, fit décréter par le sénat que les trois ambassadeurs sortiraient immédiatement de Rome, pour que la morale publique n'eût pas à souffrir de leurs principes. Il ne parvint pas toutefois à arracher le mauvais grain; le successeur de Carnéade, le Carthaginois Asdru- 129.
bal, qui prit le nom de Clitomaque, et dédia deux de ses ouvrages au poète Lucilius et au consul Censorinus (1), introduisit dans Rome le scepticisme dogmatique et vengea 100.
sa patrie de son maître.

Philon de Larisse, son disciple (mort en 69), démontra que la logique ne résout aucun problème de philosophie ou de mathématiques, et sert à trouver seulement la conséquence légitime de certaines prémisses, ce qui ne lui donne qu'une valeur hypothétique; mais ses convictions n'étaient ni profondes ni exclusives, car il tendait à l'éclectisme, et se rapprocha des stoïciens, auxquels se réunit ensuite Antiochus d'Ascalon.

Après Théophraste, le Lycée eut pour chef Straton de Lampsaque, qui identifiait la nature avec Dieu; tant les idées immorales avaient germé rapidement dans l'école d'Aristote. Péripatéticiens. 289.
Dicéarque de Messine niait l'existence de l'âme. Le musicien Aristoxène disait, en empruntant le langage de son art, que l'âme est une espèce d'harmonie résultant d'une certaine combinaison d'éléments et de mouvements du corps. Quelques-uns s'adonnèrent aussi à la politique, et Antigone envoya aux Mégalopolitains un législateur péripatéticien, qui ne réussit pas mieux qu'un autre à apaiser leurs discordes. Mithridate confia au chef des péripatéticiens le soin d'opprimer Athènes, qui fut réduite à voir dans Sylla un libérateur.

Ce fut avec Sylla que ces doctrines passèrent à Rome; Épicuriens.

(1) Cicéron, *Quæst. acad.*, II, 21, 22.



mais celles des épicuriens eurent plus de succès et nuisirent davantage. En posant comme base de la morale le bonheur, et, pour première condition de celui-ci, la tranquillité de l'âme, comment cette philosophie aurait-elle pu se concilier avec le soin des intérêts politiques, avec un patriotisme orageux, avec les affections domestiques elles-mêmes, source de tant de tourments? La doctrine d'Épicure causa donc un grand mal parmi les Grecs, que les malheurs de leur patrie dégoûtaient déjà des affaires publiques : Athéniens et Béotiens, alors que le besoin de pensées fortes et d'actions généreuses se faisait le plus sentir, se plongeaient dans les débauches de table; ils s'associaient, non pour la défense commune; mais pour des réunions de plaisir, et léguaient une partie de leurs biens pour subvenir à la dépense de banquets annuels. Les hommes d'État reconnurent qu'il était urgent de réprimer les épicuriens; Lysimaque les chassa de la Macédoine, les Messéniens décrétèrent leur bannissement, Rome les repoussa, et Athènes elle-même finit par les expulser (1). Mais le torrent des mauvaises mœurs rendait les décrets inutiles; de tous côtés paraissaient les épicuriens, aussi nombreux que puissants. Quelques-uns même parvinrent à la tyrannie, comme Lysias à Tarse; d'autres portèrent les railleries et l'assurance de l'impiété dans les palais et à la table des princes, comme à celle de Pyrrhus, où Fabricius, après les avoir entendus, souhaita que les ennemis de Rome pratiquassent toujours de pareilles doctrines.

Pyrrhoniens. Le pyrrhonisme trouva un vigoureux champion dans Sextus Empiricus, qui le perfectionna à l'aide de sa vaste érudition, et démontra qu'il pouvait s'appliquer à toutes les sciences, comme à tous les systèmes antérieurs. Nous avons de lui les *Hypotyposes pyrrhoniennes*, et le livre *Contre les Mathématiciens*, précieux par la notice qu'il contient sur les sciences, telles qu'elles étaient de son temps, et dont il parle avec la loyale franchise d'un homme qui les a étudiées à fond. Les armes des sceptiques n'étaient pas dirigées seulement contre le dogmatisme théorique, mais encore contre la morale, dont ils minaient ainsi les fondements.

Stoïciens. Le sentiment moral se réfugia chez les stoïciens; encore plaçaient-ils le sage à une telle hauteur, que le commun des hommes désespérait d'y atteindre, et la plupart ne les écou-

(1) Voy. Athénée, V, 2; XII, 62; XIII, 98; XV, 95.

taient donc qu'au moment où il disait à l'homme souffrant et malheureux : *Tue-toi!* Cependant, les plus grands hommes de cette époque et de celle qui suivit professèrent le stoïcisme, séduits par la dignité d'âme qu'il encourageait, par la garantie qu'il donnait aux convictions. Comme doctrine, il fut développé et porté à sa perfection par Cléanthe et Chrysippe. Le premier, doué d'une belle âme et d'un noble caractère, travaillait la nuit pour gagner son pain, et pour aller dans la journée entendre les leçons de Zénon, son maître. Devenu le chef du Portique, il cherchait Dieu en toute
chose, et son hymne magnifique à Jupiter prouve clairement 263.
qu'il déduisit du panthéisme les attributs essentiels de la Divinité.

Nous avons dit comment Chrysippe avait eu à combattre l'Académie nouvelle ; mais, s'il lui cédait en subtilité et en raisonnements compliqués, il lui était bien supérieur sur le terrain des vérités morales et pratiques. Il trouva sur la Divinité, sur le libre arbitre, sur le mal physique et moral, d'heureux éclaircissements, expliqua les passions humaines par l'analogie des mots physiques et rapporta tous les actes volontaires à deux mobiles, le plaisir et la vertu. Dans la recherche et l'exposition des principes du droit, dans lequel il ne vit pas le résultat de conventions arbitraires, mais un effet des rapports nécessaires entre des créatures *égales et raisonnables*, il laissa derrière lui tous ses prédécesseurs et Aristote lui-même ; il déduisit de ces deux qualités l'origine de la propriété et des obligations sociales (1).

Antipater lutta aussi avec la nouvelle Académie, et substi- 140.
tua aux divinités multipliées à l'infini un seul Dieu éternel. Panétius vécut à Rome, où il jouit de l'amitié de Scipion l'Africain ; il y avait apporté le stoïcisme, après l'avoir perfectionné et éclairci dans ses voyages, en comparant les différents systèmes et en évitant tout ce qui était extrême. Ses discussions avaient moins pour objet la question de la réalité des connaissances que les devoirs de l'homme (2), sur lesquels écrivit aussi son disciple Hécaton.

La cessation des hostilités que les stoïciens et les péripatéticiens avaient dirigées contre le pyrrhonisme, n'était pas la

(1) Cicéron, *De Finibus*, III, 20.

(2) Cicéron déclare l'avoir suivi principalement sur ce sujet : *Panætius de officiis accuratissime disputavit, quem nos, correctione quadam adhibita, potissimum secuti sumus.* (De offic., III, 2.)

suite d'une victoire décisive, mais l'effet d'un épuisement réciproque, d'où les combattants ne sortirent qu'au moment où un élément nouveau apporta d'autres germes de vie.

CHAPITRE XX.

ARTS DU DESSIN.

Nous avons déjà nommé dans l'autre époque les grands artistes qui signalèrent le commencement du siècle, pour les réunir aux célébrités qui l'immortalisèrent. Philon fut chargé par Démétrius de Phalère d'agrandir le port et l'arsenal du Pirée, et rendit compte de sa tâche au peuple, qui n'admira pas moins son éloquence que son habileté comme ingénieur. Il traça le plan de plusieurs temples, et même celui du théâtre d'Athènes, achevé ensuite par Ariobarzane, tout en marbre blanc, et avec des gradins appuyés en grande partie sur la roche vive de la citadelle.

Séleucie et Antioche étaient riches aussi de beaux édifices; la rapidité avec laquelle se succédaient les idoles du peuple ou les triomphes des beautés faciles multipliait les travaux. Antiochus Épiphane visitait les ateliers des artistes pour s'entretenir avec eux sur les difficultés de l'art (1). Les Lagides les accueillaient en foule, et un Ptolémée en expédia six cents aux Rhodiens; une multitude de statues étaient promenées dans les processions.

Alexandrie devait être une merveille de l'art; car elle fut une des villes, en très petit nombre, dont Sostrate, qui fit aussi les terrasses et les promenades de Gnide, sa patrie, dessina entièrement le plan. Cent animaux en basalte et en porphyre, ouvrage des premiers maîtres, étaient réunis sous une tente. Dans cette ville, cependant, les artistes n'avaient plus sous les yeux les modèles admirables de leurs devanciers; ils prenaient de l'art égyptien quelque chose de raide et de carré, qu'ils croyaient se rapprocher du sublime des premiers temps.

Ajoutez à cela que l'excellence des chefs-d'œuvre antérieurs, ne laissant pas à la génération nouvelle l'espoir de les égaler,

(1) Polybe, XXVI, 10.

lui inspirait la témérité de vouloir les surpasser. De là l'exagération dans les attitudes et l'expression, le fini des détails sans la grandeur de l'ensemble; de là aussi, dans le dessin, la timidité de l'artiste qui ne fait rien que d'après les règles de l'art, le soin minutieux de celui qui fait consister le beau dans l'absence des défauts. Quintilien a donc raison de dire que beaucoup auraient exécuté les ornements du Jupiter Olympien mieux que Phidias (1); mais l'âme, mais la vie? Personne. Ce sont les mêmes symptômes de décadence que nous avons signalés dans les lettres.

En effet, les liens qui unissaient la vie politique à l'art s'étaient affaiblis, ou bien, comme l'art cessait d'être partie nécessaire de l'État, il entrait dans le domaine privé; dès lors, il s'imposait l'obligation de suivre les variations du goût, les caprices des individus qui faisaient les commandes, et recherchait la popularité par des efforts sans but élevé. Les merveilles qu'on avait vues dans l'Asie et l'Égypte inspirèrent le goût de la magnificence et des proportions colossales. Si la forme conservait encore un certain degré de perfection, on voyait s'éteindre cet esprit qui, à l'intérieur, alimente les arts; ce n'étaient plus des inspirations de la croyance paternelle combinées avec la gloire nationale, mais des ordres de princes, des adulations de peuples ou des luttes d'amour-propre de rois à rois. Déjà, sous Alexandre, les artistes ne travaillaient que pour obéir à ses commandements, et lui-même passait avec eux beaucoup de temps à imaginer des plans bizarres et dispendieux; tous les artistes n'avaient pas le courage de lui dire, comme Apelle : *Taisez-vous, pour ne pas donner à rire aux garçons qui broient mes couleurs*. En effet, le bûcher d'Éphestion et son char funèbre offrent un tel mélange de trophées, de proues de navire, de lions, de guerriers, de centaures, de sirènes, que nous ne saurions concilier tous ces ornements avec un goût éclairé. On descendit plus bas encore par la suite, quand les monuments ne furent que le produit d'une ostentation onéreuse au peuple, qui perpétuait ainsi sa propre infamie, et devait payer de son argent les caprices des courtisans.

Ptolémée Philadelphe fit élever plusieurs statues à Clino, revêtue dans toutes d'une simple tunique, et tenant un vase à boire; les palais les plus splendides appartenaient à la

(1) QUINTIL., *Instit. orat.*, II, 3.

belle Myrtium, aux courtisanes Mnésis et Pothina, et un magnifique tombeau sur le rivage de la mer reçut les cendres de Stratonice, l'une de ces malheureuses que les Alexandrins appelaient des *dictériades* (1). Harpalus érigea un temple à Tarse, non-seulement aux amis et au cheval d'Alexandre, mais encore à une courtisane; il fit élever à une autre un monument sur la route d'Athènes à Éleusis. Lamia, fameuse entre toutes, fit édifier un portique à Sicyone avec l'argent qu'elle avait amassé. Il en fut construit un à Mégalopolis avec le prix des trois mille derniers citoyens de Sparte vendus par Philopœmen; le roi de Bithynie menaça les Byzantins de sa colère s'ils ne lui élevaient pas des statues; les Rhodiens placèrent dans le temple de Minerve un colosse de trente coudées de hauteur en l'honneur du peuple romain, hommage de la peur à la force étrangère. Athènes prodiguait les statues aux rois, aux favoris, aux devins, aux courtisans, aux bouffons; puis, comme le marbre parut trop commun, Démétrius Poliorcète et son père Antigone furent coulés en or. Que peuvent être les beaux-arts sans le sentiment moral?

La sculpture et la peinture ont moins besoin toutefois des ressources d'un grand État, car on peut les cultiver sans de puissantes protections. On reporte au règne des premiers successeurs d'Alexandre le groupe appelé *Taureau Farnèse,* ouvrage d'Apollonius et de Tauriscus; l'*Hercule Farnèse,* œuvre de Glycon d'Athènes, et aussi l'admirable groupe de *Laocoon*. Le colosse de Rhodes, fait par Charès, devait être une œuvre plutôt étonnante que belle, s'il est vrai qu'il avait des proportions énormes avec les jambes ouvertes, de manière que les vaisseaux à voile passaient dessous (2). Le fils de Praxitèle sculpta *les deux Lutteurs* à Pergame. La Sicile produisit le groupe célèbre dans lequel Rhodes est couronnée par Syracuse, et conserva dans ses médailles des coins d'une extrême élégance. On nomme encore Anthée, Callistrate, Polyclès, Athénée, Calixène, Pitoclès, Pythias, Timoclès, Métrodore; mais il paraît qu'ils s'éloignaient déjà de l'inspiration antique, en visant trop à l'art, à la fidélité

(1) Athénée en cite plusieurs, liv. XIII, ch. xxxvii. Voy. aussi Polybe, XIV, 11, 2.

(2) Philon de Byzance, *De septem orbis spectaculis*. C'est Blaise de Vigenère, écrivain du seizième siècle, qui a le premier imaginé la posture du colosse; il paraît que ce n'était qu'une grande statue du Soleil.

minutieuse qui appauvrit le travail et lui fait abdiquer les grandes inspirations. Lysippe lui-même, le seul artiste par qui Alexandre voulut laisser prendre sa ressemblance, était descendu de la reproduction des dieux à celle des hommes; on le vantait pour la fidélité de l'imitation.

Les écoles de Corinthe et de Sicyone durent nécessairement souffrir des guerres de l'époque; mais, avant que le bras de Rome s'appesantît sur elles, toutes deux étaient déchues de leur ancienne gloire. Les imitations serviles de la nature avaient été substituées aux grandes compositions, et le gracieux avait succédé au beau, même chez les peintres les plus en renom. Pausias de Sicyone faisait de petits 360. tableaux, des figures d'enfant et des fleurs qui rivalisaient avec la nature. D'autres représentaient des boutiques de barbier, de cordonnier, ou des ânes, des légumes, des scènes domestiques : le tout plein de vérité, mais bien éloigné de ces grandes conceptions de Polygnote et d'Apelle. Lorsque Athènes voulut faire peindre ses anciens législateurs, il fallut avoir recours à des artistes étrangers (1). A Pergame, on ne faisait que rassembler des tableaux, achetés après le sac de Sicyone et des autres villes grecques. Le caprice ou la sensualité ne voulait que des caricatures, des parodies, des jeux de lumière. Les applaudissements prodigués à Galaton, qui avait peint Homère vomissant et les autres poètes recueillant ses déjections, indiquent assez le goût régnant à Alexandrie (2).

Or, de même que la *Poétique* et la *Rhétorique* d'Aristote ne retardèrent pas d'un jour la décadence des lettres, les livres d'Apelle, de Polémon et d'autres encore n'empêchèrent pas celle du dessin.

Numismatique.

Le goût des pierres gravées et des camées, dont cet âge offrit quelques beaux modèles, vint de l'Orient. On introduisit la mosaïque pour le pavage des grands palais. Les monnaies des royaumes de Macédoine et de Sicile devinrent moins belles; mais nous devons mentionner un progrès de la mumismatique très important pour l'histoire. Une fois que l'usage de la monnaie frappée se fut introduit, les gouvernements se réservèrent le droit de lui donner une empreinte légale, qui en garantît le poids et le titre. Elle con-

(1) Pausanias, *Attic.*, 3.
(2) Élien, *Hist. var.*, XIII, 22.

sistait d'ordinaire dans l'effigie du dieu tutélaire ou dans ses emblèmes, ou bien encore dans les symboles des peuples et des cités; on y joignait parfois la figure de quelque citoyen illustre (1), le nom du peuple lui-même, ou des magistrats sous lesquels elle était battue, ou du roi dans les pays monarchiques. Les rois perses firent frapper des pièces d'or et d'argent dans les villes grecques d'Asie (*les dariques*), avec la figure d'un archer. Les Macédoniens mettaient sur leurs monnaies une tête d'Hercule; mais la figure du dieu fit place à celle d'Alexandre, quand la gloire du conquérant se répandit dans tout l'univers. Depuis lors, leurs monnaies portèrent l'effigie du prince régnant; l'exemple de la Macédoine fut ensuite imité par les rois du Bosphore, de Pont, de Thrace, d'Arménie, des Parthes, enfin par tous les pays; de sorte que les numismates purent, d'après ces empreintes, établir la série des différents souverains (2).

CHAPITRE XXI.

CULTURE INTELLECTUELLE DES ROMAINS.

Rome, occupée à se défendre et à triompher, avait peu songé jusqu'alors à la culture de l'esprit; les nobles dans leur orgueil, le peuple dans ses misères, n'avaient également que dédain pour tout ce qui n'était pas force. Lorsque les guerres amenèrent les Romains dans la Grande-Grèce, puis dans l'Achaïe, ils durent exciter chez les vaincus le même sentiment que produisirent chez les Byzantins, au temps des croisades, les grossiers Européens. Le fait de Mummius à Corinthe prouverait encore moins l'ignorance des Romains que le passage de Pline au sujet des horloges : ils n'en avaient
62. eu d'aucune sorte, dit-il, jusqu'à l'époque où Valerius Messala rapporta, de Catane conquise, un gnomon solaire qu'il

(1) Celle de Sapho à Mitylène, celle d'Homère dans différentes villes. Les Romains firent souvent de même au temps de la République.

(2) Les travaux de VAILLANT sur la numismatique et l'iconographie, bien qu'il ait confondu souvent les homonymes et altéré les contours, en agrandissant les petites figures des médailles, sont très bons à consulter, et surtout ceux d'ECKHEL, l'immortel auteur du *Doctrina nummorum veterum*.

fit placer près des rostres; c'était le héraut public qui annonçait midi et la dernière heure. La différence de longitude, et la manière dont on l'avait posé au hasard, rendirent ce cadran inutile; et pourtant un siècle s'écoula avant qu'il fût remplacé par un meilleur. Le censeur Scipion Nasica introduisit ensuite l'horloge hydraulique (1). 159.

Art dramatique.

A ce nom des Scipions s'associe l'idée des premières tentatives faites avec un zèle empressé pour dégrossir les Romains, et celle d'une protection éclairée accordée aux hommes de lettres venus les premiers de la Grande-Grèce.

L. Andronicus.

Livius Andronicus, Grec de Tarente, amené esclave à Rome par Livius Salinator, pour faire l'éducation de ses fils, fit représenter la première action scénique, une année avant la 240. naissance d'Ennius, et composa un hymne que devaient chanter vingt-sept jeunes filles; il traduisit *l'Odyssée*, et mit en latin dix-neuf tragédies grecques dont il ne reste que des fragments.

C. Nævius. 235.

Cneus Nævius, né en Campanie, fit une relation en vers de la première guerre punique, et l'on a dit de son poème qu'il plaisait comme une statue de Myron. Il composa aussi plusieurs comédies et tragédies.

Q. Ennius. 239-169.

Quintus Ennius, Grec de naissance, *dont l'esprit fut grand et l'art grossier* (2), était né à Rudies en Calabre; il servit avec le grade de centurion dans l'armée de Sardaigne. C'est là que le connut Caton l'Ancien, qui l'amena avec lui à Rome, où il enseigna la langue grecque à de jeunes patriciens, et se fit aimer des citoyens les plus éminents de la république; il fut l'ami, le confident de Scipion l'Africain, qu'il accompagnait dans ses expéditions, et de Fulvius Nobilior, qui lui fit accorder par un décret les droits de citoyen. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans. On le citait avec grand éloge, parce qu'il savait les langues grecque, latine et osque; mais on blâmait son naturel orgueilleux et caustique. Indépendamment de l'*Hécube* et de la *Médée* d'Euripide, et d'autres tragédies, d'un poème d'Épicharme et du livre d'Évhémère contre les dieux, qu'il traduisit du grec, il dota Rome d'un poème épique intitulé *Annales romaines*, dont on continua longtemps à faire la lecture en public, et d'un autre en l'honneur de Scipion. Quintilien le compare à une forêt vénérable par

(1) PLINE, *Hist. nat.*, VII, 60.
(2) OVIDE, *Tristes*, II, 424 : *Ennius ingenio maximus, arte rudis.*

son antiquité, dont les grands chênes inspirent le respect plus qu'ils ne plaisent aux yeux. Les fragments qui nous restent de lui donnent l'idée d'un républicain sévère et d'un loyal ami.

Satire. On lui attribue l'invention de .la satire. Lorsque les Grecs voulaient mordre ou railler leurs ennemis, ils se servaient du théâtre ou de l'épopée, comme dans le *Margitès* atttribué à Homère; ou de la poésie lyrique, comme dans les *Iambes* d'Archiloque; ou de la forme didactique, comme fit Simonide dans son poème sur les femmes. D'ailleurs, ils bafouaient plutôt les personnes que les vices et les ridicules, sauf peut-être dans *les Silles*, que nous trouvons mentionnés, mais sans pouvoir en juger d'après le peu qui nous reste. On appelait *satire* un drame où les satyres remplissaient les rôles principaux. La satire romaine, qui avait pour but de corriger les mœurs en excitant le rire, employait des vers de toute mesure; elle tirait son nom d'un mot osque indiquant un plat de toutes sortes de fruits, dont on faisait ordinairement offrande à Cérès et à Bacchus (1).

Pacuvius. 220-130. Pacuvius, neveu d'Ennius, écrivit aussi des satires avec plus de liberté et d'indépendance de jugement que ses prédécesseurs; mais les fragments qui ont survécu sont bien peu nombreux. Ce genre fut perfectionné par Lucilius, né à Suessa et mort à l'âge de quarante-six ans. Il composa trente livres de satires dans une forme plus méthodique, et avec le but bien caractérisé de flétrir les vices; mais il donna à l'hexamètre une allure libre et dégagée, qui le fit ressembler à la prose.

Il est probable que, dans la saison des vendanges, à la fin de la moisson, et lors des fêtes célébrées en l'honneur de Palès, les anciens agriculteurs, hommes robustes et contents de peu, se livraient à la joie avec leurs femmes, leurs enfants et les compagnons de leurs travaux; que la musique et la danse (2) fournissaient à leur âme et à leur corps la récréa-

(1) On appelait, par la même raison, *lex satura*, une loi qui embrassait plusieurs titres. Il était défendu de faire voter le peuple *per saturam*, c'est-à-dire sur plusieurs propositions à la fois.

(2) *Agricolæ prisci, fortes, parvoque beati,*
Condita post frumenta, levantes tempore festo
Corpus, et ipsum animum spe finis dura ferentem,
Cum sociis operum, pueris et conjuge fida,
Tellurem porco, Silvanum lacte piabant.
(HORACE, *Ep.*, II, I, 139-143.)

tion après la fatigue; qu'ils joignirent même à ces plaisirs des chants accompagnés de gestes, et peut-être même de dialogues. Mais nous ne pensons pas que telle ait jamais été l'origine du véritable art dramatique, qui exige une action, une intrigue, un dénoûment. Aristote, Solin et les auteurs les plus recommandables veulent que l'art comique ait eu pour berceau la Sicile, de laquelle Épicharme et Phormion l'auraient porté dans Athènes, où il grandit jusqu'au point où nous l'avons vu. Il est donc très vraisemblable qu'il passa de la Sicile également dans le reste de l'Italie; on y faisait d'abord des vers plutôt rhythmiques que métriques, appelés *Saturnins*, de l'âge fabuleux de Saturne, ou *Fescennins*, de Fescennie, dont les habitants étaient très enclins à la satire; c'étaient, du reste, des compositions informes et grossières.

Quelque misérables que soient ces essais, ils démentent déjà l'origine grecque et tardive qu'Horace donne à la littérature romaine, puisqu'il ne la fait naître qu'après l'occupation de la Grèce (1). L'histoire la dément encore plus. Tite Live, dans un passage plein de détails remarquables (2), veut

(1) *Græcia capta ferum victorem cepit, et artes*
Intulit agresti Latio...
Serus enim Græcis admovit acumina chartis.
(HORACE, *Ép.*, II, I, 156.)

(2) « Cette année et la suivante, sous le consulat de C. Sulpicius Peticus et de C. Licinius Stolon, la peste continua; il ne fut entrepris par ce motif aucune chose digne de mémoire, sauf que, dans l'espoir d'obtenir la paix des dieux, on fit en leur honneur un *lectisterne*, pour la troisième fois depuis la fondation de Rome. Mais, comme le mal ne cessait ni par les remèdes humains ni par les moyens divins, la superstition s'empara des esprits; et c'est alors qu'entre autres moyens d'apaiser le courroux céleste, on imagina les jeux scéniques, chose nouvelle et inusitée par ce peuple belliqueux, qui n'avait eu jusque-là que les jeux du cirque. Au reste, cette innovation fut dans le principe, comme presque toutes les autres, une chose de fort peu d'appareil, et qu'on avait même empruntée à l'étranger. Des bateleurs (*ludiones*) venus d'Étrurie, sautant au son des flûtes et des fifres, exécutaient, selon l'usage toscan, des mouvements qui n'étaient pas sans grâce; mais ils n'avaient ni chant, ni paroles, ni gestes. La jeunesse se mit ensuite à les imiter, tout en échangeant des paroles plaisantes, et même des vers dépourvus d'art, avec des gestes qui s'accordaient assez à la voix et au chant; cette innovation fut agréée et exécutée plusieurs fois avec ferveur. *Ister*, mot toscan, signifiant bateleur, ceux qui figuraient dans ces jeux furent appelés histrions; bientôt ils récitèrent tour à tour, non plus des vers grossiers et semblables aux fescennins, mais des satires pleines de modulations accompagnées de mouvements gracieux, avec un chant qui se mariait au son de la flûte. Quelques années après, Livius, qui, le premier, renonçant à la satire, avait osé s'élever jusqu'à des compositions

que les Romains aient pris les jeux scéniques, comme tant d'autres choses, aux Étrusques. Il dit qu'en l'an 390 de Rome, durant une épidémie, les superstitions habituelles se trouvant impuissantes pour apaiser la colère céleste, on introduisit les représentations théâtrales; qu'elles furent exécutées par des comédiens étrusques, appelés *histrions* dans leur idiome, lesquels dansaient gracieusement au son de la flûte, et gesticulaient sans parler. Ils furent imités par les jeunes Romains qui, pour s'amuser, ajoutèrent aux gestes des vers grossiers, mais joyeux. Des histrions habiles se formèrent ensuite, qui répétèrent des compositions où l'art se manifestait, et qui s'éloignaient des vers fescennins; ils représentèrent des satires dont les paroles s'accordaient avec le son de la flûte et les mouvements de l'acteur. Il continue en disant que Livius Andronicus, quelques années après, osa faire mieux, et composa des drames dont l'action était une; qu'ayant perdu la voix à force de les représenter, il obtint (qu'on fasse attention à ceci) de faire placer devant le musicien un jeune garçon qui chantait ses vers, tandis que lui faisait les gestes, d'autant plus expressifs qu'il n'était plus distrait par les soins qu'il prenait de sa voix. De là, l'usage adopté par les histrions d'exprimer avec le geste ce qu'un autre chantait, et de ne parler que dans le dialogue.

La jeunesse romaine abandonna la représentation des drames à ces acteurs de profession, et se contenta de jouer les Atellanes, dont les acteurs n'étaient pas notés d'infamie;

dramatiques, et qui était, comme tous les auteurs de cette époque, acteur dans ses propres ouvrages, Livius, souvent redemandé, ayant fatigué sa voix, obtint, dit-on, la permission de placer un jeune garçon pour chanter devant le joueur de flûte, tandis que par ses gestes il animait le chant, avec d'autant plus d'action qu'il n'était en rien empêché par le besoin de se servir de sa voix. Dès lors l'histrion eut sous la main un chanteur et dut réserver sa voix pour la déclamation. Cet usage ainsi établi, la libre et folâtre gaieté des jeux disparut, et par degrés le divertissement devint un art. Alors, les jeunes gens, laissant le drame aux histrions, revinrent aux anciennes bouffonneries, entremêlées de vers, et ne permirent jamais aux histrions d'intervenir dans ce genre d'amusement, emprunté aux peuples osques. De là est venu que les acteurs des fables atellanes ne sont pas exclus de la milice ni de la tribu, parce qu'ils n'exercent pas l'art des véritables comédiens. J'ai cru devoir, parmi les humbles commencements des institutions, rapporter aussi la première origine de ces jeux, afin que l'on voie combien fut sage, en son principe, ce divertissement, aujourd'hui si follement coûteux, et auquel suffit à peine la richesse des plus opulents royaumes. » TITE LIVE, VII, 2.

mais ces pièces étant le partage de la jeune noblesse, le drame ne put acquérir le ton démocratique qui fit en Grèce la puissance de la comédie. Avant leur introduction, on jouait déjà des *satires*, mélange de musique, de récit et de danse. Cent vingt-trois ans s'écoulèrent entre la première apparition des histrions étrusques et la première comédie de Livius Andronicus; or, cet auteur vivait un siècle avant que Rome, sortie victorieuse des guerres puniques, pût chercher ce qu'il y avait de bon à prendre dans Sophocle, Eschyle et Thespis (1); avant que Mummius rapportât de Corinthe les spectacles de la scène, comme Tacite lui en fait honneur (2). Andronicus, de même qu'Ennius, Plaute, Nævius et Térence, ne traita que des sujets grecs; cependant, ce dernier est le seul qui fût né après l'entrée des Romains en Grèce.

Un certain Porcius Licinius, cité par Aulu-Gelle, qui rapporte au temps de la seconde guerre punique le premier essor de la muse à Rome (3), se rapprocherait donc plus de la vérité qu'Horace et Tacite; mais, comme Nævius avait déjà combattu dans la première guerre contre Carthage, nous sommes porté à croire que la Grande-Grèce, plutôt que la Grèce elle-même, fit connaître à Rome ce genre de littérature. Nous savons, en effet, que plusieurs pythagoriciens avaient écrit des comédies (4), notamment Rhinthon de Tarente, qui servit de modèle à Lucilius, et inventa une espèce de comédie, sans que nous sachions laquelle.

Le passage de Tite Live nous révèle toutefois la nature du théâtre chez les Romains, qui n'était pas un simple passe-temps, mais une institution civile et religieuse. L'action dramatique n'avait pas la même importance qu'en Grèce, mais elle était comme un appendice de ce qui formait le véritable divertissement des Romains, c'est-à-dire des jeux du cirque. En Grèce, on représentait les compositions théâtrales dans une partie ombragée d'arbres et de feuillages (*scena*).

Plusieurs variétés de jeux scéniques furent successivement introduites. Les Romains distinguaient principalement les

(1) Horace, *Ep.*, II, I, 146.
(2) *Annales*, XIV, 21.

(3) *Pœnico bello secundo, Musa pinnato gradu*
Intulit se bellicosam in Romuli gentem feram.
(Aulu-Gelle, XVII, 21.)

(4) Lydus, *de Magist. reip. romanæ*, I, 44.

drames élevés et les tragédies en *palliatæ* et *togatæ*, selon que le sujet était grec ou romain; en *prætextatæ*, quand on faisait paraître des personnages de haut rang, revêtus de la prétexte; venaient ensuite les diverses comédies du second ordre, *tabernariæ*, *mimi* (les mimes), *atellanæ*. Ces dernières, toujours chères au peuple, qu'elles récréaient par leurs vives railleries, ne sauraient, comme le voudraient quelques-uns, être comparées à nos comédies sur un thème arrêté : en effet, méditées et régulières, elles conservaient surtout l'ancienne gravité romaine; aussi Tibère se plaignait-il dans le sénat que, de son temps, on les eût laissées dégénérer.

L. Accius. 170. Lucius Accius, fils d'un affranchi et né à Rome, composa un grand nombre de tragédies; plusieurs étaient faites sur des sujets nationaux.

Comédie. Plaute. 254-184. La comédie, que Livius Andronicus et Cneus Nævius avaient laissée dans l'enfance, grandit avec Titus Maccius Plaute, de Sarsine en Ombrie. Après avoir gagné quelque argent au service des acteurs, il s'engagea dans des spéculations de commerce et perdit tout, au point d'en être réduit à tourner la meule chez un meunier. Il écrivit un grand nombre de comédies; mais, probablement, il en est dans le nombre qu'il n'a fait que retoucher, et qu'on jouait ensuite sous son nom. Toutes ses comédies, au surplus, sont traduites ou imitées du grec et reproduisent des mœurs grecques; il nous en reste vingt.

Térence. 195-158. D'autres encore composèrent des comédies (1), mais le Carthaginois Publius Térence les effaça tous; ayant été enlevé

(1) Volcatius Sedigitus, qui vivait sous les empereurs, porte sur les comiques latins le jugement suivant :

Multos incertos certare hanc rem vidimus,
Palmam poetæ comico cui deferant.
Eum, meo judicio, errorem dissolvam tibi,
Ut, contra si quis sentiat, nil sentiat.
Cæcilio palmam Statio do comico;
Plautus secundus facile exsuperat ceteros;
Dein Nævius, qui fervet, tertio in pretio est;
Si erit, quod quarto detur, dabitur Licinio.
Post insequi Licinium facio Attilium;
In sexto sequitur hos loco Terentius;
Turpilius septimum, Trabea octavum obtinet;
Nono loco esse facile facio Lucium;
Decimum addo caussa antiquitatis Ennium.

(AULU-GELLE, XV, 24.)

dans son enfance par des pirates, il fut vendu à Terentius Lucanus, sénateur romain, qui le fit élever et instruire, et lui donna la liberté. Après avoir amassé quelque argent, il passa en Grèce, où il mourut à l'âge de trente-sept ans. Il ne nous reste de lui que six comédies, et peut-être n'en écrivit-il pas davantage : les cent huit pièces traduites de Ménandre, que, selon Suétone, il perdit dans un naufrage, ne devaient être que des ébauches, et rien de plus. *L'Eunuque* paraît lui appartenir en propre, bien que les caractères de Gnathon et de Thrason soient empruntés au *Flatteur* de Ménandre. Cette comédie eut tant de succès, qu'elle fut représentée deux fois dans la même journée, et lui rapporta huit mille sesterces.

Plaute, rude et facétieux, laisse voir qu'il a vécu en rapports de familiarité avec le vulgaire; Térence, plus poli, révèle la fréquentation de la haute société : chez l'un la gaieté tombe dans des exagérations déplacées; elle est modérée chez l'autre, et les caractères comme les descriptions sont tracées d'après nature. Horace reproche au premier d'avoir travaillé à la hâte, pour toucher plus promptement son salaire. Les comédies de l'autre passèrent pour avoir été faites en collaboration avec les Romains les plus éclairés de leur temps, Scipion Émilien et Lelius. Quoi qu'il en soit, Plaute et Térence sont loin de la finesse de sentiment et d'exposition des comiques grecs.

La Courtisane, le Proxénète, le Valet, qui prête la main aux débauches de son jeune maître, *le Père avare, le Parasite, le Soldat fanfaron* (1), sont les personnages ordinaires des comédies

(1) Dans le *Miles gloriosus* de Plaute, on lit ces vers :

Pectus digitis pulsat; cor credo, evocaturu'st foras.
Ecce autem avortit nisus; lævo in femore habet lævam manum.
Dextera digitis rationem computat, feriens femur
Dexterum : ita, vehementer quod tactu ægre suppetit.
Concrepuit digitis, laborat; crebro commutat status.
Eccere autem capite nutat : non placet quod reperit.
Quidquid est, incoctum non expromit, bene coctum dabit.
Ecce autem ædificat; columnam mento suffulsit suo.
(Acte II, scène II, 47.)

On voit ici que les anciens avaient une méthode pour exprimer les nombres au moyen des mouvements de la main et des doigts.

Beda, dans l'ouvrage intitulé *de Loquela per gestum digitorum*, dit : *Veteres cum decem millia significabant, medium pectori lævam supinam admovebant, digitis ad collum erectis; cum viginti millia, eadem manu prona et tamen erecta, pollicem ad cartilaginem medii pectoris adfigebant;*

de Plaute, et presque toujours ils reparaissent avec les mêmes noms, comme les Scapin, les Arlequin, les Cassandre du vieux théâtre italien. Ils se jettent mutuellement des injures à pleine bouche, ou font des monologues sans fin, ou s'adressent aux spectateurs, et ne mettent malheureusement de naturel que dans des obscénités de mauvais lieux. Le vers est négligé, grossier même, et la plaisanterie licencieuse; mais tout cela plaisait à la populace, qui, dans le dialogue de la pièce, retrouvait son langage. Cet auteur doit donc être moins goûté des littérateurs que des philologues. Les Italiens aiment aujourd'hui à retrouver chez lui ces idiotismes qui sont encore en usage parmi eux, et qui ne se rencontrent pas chez les écrivains d'un style plus travaillé; ce qui nous confirme de plus en plus dans l'opinion que le langage du vulgaire était différent de celui des gens de lettres, qui jamais à Rome n'aspirèrent à la popularité. Il est probable que, l'idiome patricien venant à s'altérer dans la décadence de la littérature, le langage du vulgaire prit le dessus; puis les modifications apportées nécessairement par le cours des siècles et par tant de vicissitudes auront fini par former le riche et bel idiome de l'Italie actuelle.

Horace méprise tous les auteurs comiques de la première manière, mais on sait que, dans ses jugements, il donne la préférence à la finesse de l'expression, ou plutôt qu'il s'en préoccupe exclusivement; or, à cause de cette prédilection, il devait trouver horribles les vers saturnins et Plaute grossier.

Térence ne chercha pas ses personnages aussi bas que Plaute. Les femmes qu'il mettait en scène ne pouvaient être, à la vérité, que des courtisanes, pour se montrer en public; mais elles avaient été enlevées en bas âge, et leur reconnaissance fait le dénoûment habituel de l'intrigue; d'ailleurs, il

cum quadraginta millia, eamdem in umbilico erectam supinabant; cum quinquagenta millia, ejusdem pronæ et erectæ pollicem umbilico applicabant; cum septuaginta millia, eamdem supinam femori item lævo imponebant; cum octoginta millia, eamdem pronam femori admovebant.

Quintilien fait allusion à cette manière de compter, quand il dit : *Nam gestum poculum poscentis aut verba minantis aut numerum quingentorum flexo pollice efficientis, ne in rusticis quidem vidi.* (*Institut. orat.*, II, 3.)

Les nombres au-dessous de cent s'exprimaient par des mouvements de la gauche; au-dessus de cent, de la droite. On le voit dans cette épigramme de l'*Anthologie*, XI, 72 :

Ἦ φάος ἀθρήσασ' ἐλάφου πλέον, ἣ χερὶ λαιῇ
Γῆρας ἀριθμεῖσθαι δεύτερον ἀρξαμένη.

y a dans ses comédies une place pour l'homme de bien (1). La morale en est moins relâchée, la plaisanterie moins libre, le dialogue plus élégant dans la forme et plus spontané; mais il a moins de force comique et d'invention que Plaute, ce dont il s'excusait en disant qu'il n'était plus possible de faire du nouveau (2). Ni l'un ni l'autre ne connurent cet art d'*instruire en riant*, qui devait être le but de la comédie; ils avaient uniquement en vue de récréer les spectateurs (3).

Ce dénoûment ordinaire des pièces de théâtre, qui consiste à ramener sur la scène un personnage qu'on a cru mort, ou à faire reconnaître soit un père, soit un fils, devait sembler moins étrange chez les anciens, à cause de l'habitude d'exposer les enfants et de réduire en esclavage les prisonniers de guerre, à cause aussi des incursions fréquentes des pirates et de la difficulté des communications d'un pays à un autre. Quant aux *aparté* et aux actions doubles, la vaste étendue du théâtre en sauvait l'invraisemblance, parce que la scène re-

(1) César a dit de Térence :

Tu quoque, tu in summis, o dimidiate Menander,
Poneris, et merito, puri sermonis amator.
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis,
Comica ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres!
Unum hoc maceror, et doleo tibi deesse, Terenti.

Bien que tout le monde ait accepté l'expression *vis comica*, je suis porté à croire que le troisième et le quatrième vers doivent être ponctués comme j'ai fait en unissant *comica*, non à *vis*, mais à *virtus*.

(2) *Quod si personis iisdem uti aliis non licet,*
Qui magis licet currentes servos scribere,
Bonas matronas facere, meretrices malas,
Parasitum edacem, gloriosum militem,
Puerum supponi, falli per servum senem,
Amare, odisse, suspicari? Denique
Nullum est jam dictum quod non dictum sit prius.
((Prol. de *l'Eunuque*, 35.)

Voilà l'intrigue de toutes les comédies.

(3) *Poeta cum primum animum ad scribendum appulit,*
Id sibi negoti credidit solum dari,
Populo ut placerent quas fecisset fabulas.
(Prol. de *l'Andrienne*, 1.)

Eum esse quæstum in animum induxi maxumum,
Quam maxume servire vostris commodis.
(Prol. de *l'Heautontimorumenos*, 49.)

présentait le plus souvent une place où aboutissaient plusieurs rues.

La comédie latine n'avait point admis le chœur, partie essentielle de celle des Grecs; en effet, la *caterva* ou *grex* qui paraît à la fin de quelques-unes des pièces de Plaute n'était autre chose que la foule des musiciens et des danseurs qui avaient, par le chant et la danse, rempli l'intervalle des entr'actes.

Les comédies grecques qui nous restent n'ont point de prologues, et ceux que nous trouvons dans certaines tragédies sont dans la bouche de l'un des personnages, non pas dans celle du poète lui-même, comme chez Plaute et chez Térence; mais sommes-nous bien sûrs qu'il n'en fut pas ainsi chez les Grecs, qui nous ont transmis un si petit nombre de leurs compositions théâtrales?

Les Romains voulurent par imitation avoir aussi la comédie; mais, pour eux, l'originalité consistait dans une traduction plus libre. Plaute et Térence ne firent que mettre en latin les compositions grecques de l'époque la plus récente, surtout celles de Ménandre. Térence ne se défend du reproche de plagiat qu'en alléguant qu'il n'a emprunté la traduction d'aucun autre. Ils nous ont conservé de cette manière les comédies grecques dont l'original n'existe plus; mais, comme ils se permettent dans leur version libre de retrancher, d'ajouter, de transposer à leur gré, on ne peut guère s'en servir pour connaître la société grecque ou romaine.

Toutes les fois qu'il se présente un poète dramatique, nous aimons à l'étudier, afin de pénétrer dans l'intérieur de la vie domestique, et de connaître par leurs habitudes privées les hommes qui, dans l'histoire, n'apparaissent jamais que sous l'armure ou la toge, sur les champs de bataille ou bien à la tribune; les comédies *togatæ*, *trabeatæ*, *tabernariæ*, nous auraient donc fourni de précieux documents. Néanmoins, les quelques comédies de Plaute et de Térence qui nous sont parvenues nous révèlent certaines particularités de mœurs romaines, surtout celles du premier qui, moins instruit et plus vulgaire, puise souvent dans sa propre expérience et non dans sa mémoire. Telle fut peut-être la cause pour laquelle, malgré l'improbation des juges les plus difficiles, il continua de plaire à la multitude; en effet, le peuple reconnaissait dans ses pièces les copies des originaux, qu'il pouvait citer sans aller bien loin.

Ainsi nous trouvons dans *Curculion* la description des quartiers de Rome, faite par le directeur de la caterve : il nous montre dans les comices les faux témoins et les parjures, qui vendent leur attestation pour les jugements et leur suffrage pour les élections ; les maris libertins, dont les prodigalités font scandale, rôdant derrière la Basilique et près de la maison Leucadia Oppia ; dans la voie Toscane, les faiseurs de nouvelles ; les fanfarons près le temple de Cloacine, les gourmands sur le Marché aux poissons ; au fond du Forum les gens riches, au-dessus du Lac les médisants (1). Il met souvent en opposition la rusticité latine avec la corruption polie des Grecs, bien que le luxe fît déjà invasion et que l'usage d'un vase d'argile dans les sacrifices aux dieux parût de l'avarice (2). Les meubles devenaient, en effet, plus somptueux ; les chars, tout grossiers encore qu'ils étaient, et pour l'usage de la campagne, attestaient une sorte de faste (3). Plaute surtout nous donne l'idée de la lutte engagée entre l'ancienne rudesse et les usages nouveaux ; il nous montre les citoyens étalant de la somptuosité, non de l'élégance, n'habitant Rome que dans le moment des affaires, et passant le reste de l'année dans leurs maisons, au grand regret des parasites qui mâchaient à vide jusqu'à leur retour (4). Les femmes, notamment, se distinguaient par leur vanité, par l'augmentation du nombre de leurs serviteurs et des ouvriers employés aux différentes parties de leur toilette. En dépit de la loi qui cherchait à les maintenir dans une sujétion perpétuelle, elles s'emparaient du gouvernement de la maison, surtout à cause des grosses dots qu'elles apportaient, et tyrannisaient ceux qui

(1) *Curculion*, acte IV, 1.

(2) *Tenaxne pater est ejus? — Immo edepol pertinax :*
Quin etiam, ut magis noscas, genio suo ubi quando sacrificat,
Ad rem divinam quibus est opus, Samiis vasis utitur.
(*Captivi*, II, II, 39.)

(3) *Nunc, quoquo venias, plus plaustrorum in ædibus*
Videas, quam ruri, quando ad villam veneris.
(*Aulul.*, III, V, 31.)

(4) *Ubi res probatæ sunt, cum rus homines eunt,*
Simul prolatæ res sunt nostris dentibus...
Dum ruri rurant homines quos liguriant,
Prolatis rebus, parasiti venatici
Sumus : quando res redierunt, molossici.
(*Captivi*, I, I.)

leur avaient été destinés pour tyrans. La race de ces malheureuses qui font trafic de l'amour ou de la volupté s'était considérablement accrue (1). La corruption avait atteint un tel degré, que les pères se rencontraient, en rivalité avec leurs fils, dans les maisons de débauche (2), où les jeunes gens étaient conduits non moins par le libertinage que par le désir de dérober ce qu'ils pourraient y trouver de précieux ou de rare (3) : vice dont ils ne se corrigèrent même pas aux jours les plus brillants de l'empire (4). Ailleurs, Plaute nous trace le portrait de ces mauvais philosophes qui venaient enseigner à Rome. « Prends garde (s'écrie le parasite Curculion) que je « ne sois pas arrêté par ces Grecs qui se promènent avec de « longs manteaux et la tête couverte. On les voit toujours « chargés de livres, mais ils portent en même temps les re- « liefs de la table ; bien qu'ils aient l'air de se réunir pour « conférer ensemble, ce ne sont que des coquins qui vous « incommodent et vous importunent. Ils marchent toujours « escortés de sentences ; mais ils fréquentent volontiers la « taverne et lorsqu'ils ont joué quelque mauvais tour, ils « s'enveloppent la tête et boivent à cœur-joie ; c'est alors « qu'il est beau de voir leur gravité chancelante (5). » Quelques-unes de ses expressions semblent indiquer que l'on molestait les voyageurs par mille inquisitions aux douanes (6), et que l'on enlevait le sceau des lettres aux barrières (7).

(1) Leurs artifices sont décrits dans le *Truculentus*, I, I.

(2) *Ut apud lenones rivales filiis fierent patres.*
(*Bacchides*, à la fin.)

(3) .... *Quin ei*
Ut semel adveniunt ad scorta congerrones,
Unus eorum aliquis osculum amicæ usque oggerit;
Dum illi agunt quod agunt, sunt ceteri cleptæ.
(*Truculentus*, I, II, 5.)

(4) OVIDE, dans l'*Art d'aimer*, III, 441, avertit les femmes de se garder de ceux qui leur font la cour par amour pour leurs bijoux.

(5) PLAUTE, *Curculio*, II, II.

(6) *Rogitas, quo ego eam, quam rem agam, quid negotii geram,*
Quid petam, quid feram, quid foris egerim.
Portitorem domum duxi : ita omnem mihi
Rem necesse loqui est, quidquid egi atque ago.
(*Menæchmi*, I, II, 6.)

(7) *Jam si obsignatas non feret, dici hoc potest :*
Apud portitorem eas resignatas sibi
Inspectasque esse.
(*Trinummus*, III, III, 64.)

La loi régla toujours à Rome les représentations théâtrales, qui ne purent dès lors acquérir l'influence et la liberté démocratique des Athéniens, ou bien l'impudence éhontée que la Grèce toléra. La noblesse, voyant avec défiance cette plèbe qui se faisait de la scène un moyen d'attaque contre elle, refréna la licence de la comédie en lui appliquant la loi des Douze Tables, qui condamnait aux verges ou à mort le diffamateur (1). Bien que cette législation eût été tempérée par des dispositions plus humaines et plus équitables, nous trouvons plus d'un exemple de citations en jugement pour outrages sur le théâtre. Toutes les fois qu'il s'élevait des oppresseurs de la liberté publique, ils aggravaient ces lois oppressives, comme fit Sylla. Cicéron écrivait à Atticus que personne n'osant, par crainte de châtiment, manifester son opinion par écrit, ni réprouver ouvertement les grands, le théâtre restait pour unique ressource, attendu qu'on y faisait répéter les vers ou les passages où l'on croyait apercevoir une allusion aux affaires publiques (2). Les pays modernes, habitués à la

(1) Cicéron dit dans son traité *de la République*, IV, 10 : « Chez les Grecs les lois permirent à la comédie de tout dire et de nommer tout le monde. Aussi quel homme fut à l'abri de ses attaques, de ses persécutions, et put trouver grâce devant elle? De pervers et séditieux démagogues, un Cléon, un Cléophon, un Hyperbolus, ont été en butte à ses traits : à la bonne heure, bien qu'il vaille mieux que de pareils citoyens soient notés par le censeur que par le poète. Mais qu'un Périclès, après avoir gouverné sa cité avec l'autorité suprême durant nombre d'années, dans la paix et dans la guerre, fût outragé dans des vers récités en plein théâtre, c'est ce qui ne fut pas moins inconvenant que si notre Plaute ou bien Nævius eussent insulté Publius et Cn. Scipion, que si Cecilius eût outragé Caton... Au contraire, les Douze Tables, quoique ne punissant de mort qu'un très petit nombre de délits, ont cependant prononcé la peine capitale contre ceux qui réciteraient publiquement ou composeraient des vers injurieux ou diffamatoires. Et ce fut très bien, parce que notre manière de vivre doit être soumise au jugement des magistrats et aux poursuites légitimes, non pas aux caprices des poètes, et il n'est permis de nous accuser que devant un tribunal où nous puissions répondre. »

(2) Quand Cicéron fut rappelé dans sa patrie, l'acteur tragique Ésope, qui jouait dans le *Télamon* d'Accius, se fit applaudir en changeant quelques mots dans ces vers : *Quid enim? qui rempublicam certo animo adjuverit, statuerit, steterit cum Argivis... Re dubia nec dubitarit vitam offerre, nec capiti pepercerit... Summum animum summo in bello... Summo ingenio præditum... O pater! Hæc omnia vidi inflammari... O ingratifici Argivi, inanes Graii, immemores beneficii!... Exulare sinitis, sinitis pelli, pulsum patimini*, etc.

Dans les jeux Apollinaires, quand l'acteur eut récité ces vers :

Nostra miseria tu es magnus...

liberté de la presse, ne concevront pas, d'après cela, une idée trop large des franchises littéraires de Rome.

La sévérité romaine trouvait qu'un homme s'avilissait à exercer un art qui ne satisfaisait à aucun besoin et n'avait pour but que l'amusement; elle réputait infâme celui qui simulait pour de l'argent des sentiments dont il n'éprouvait rien, se donnait lui-même en spectacle et s'exposait aux insultes des spectateurs. Les mimes étaient donc privés des prérogatives civiles; les censeurs pouvaient les rayer de la tribu, et les magistrats les faire fouetter arbitrairement; une marque, imprimée sur leur corps, les excluait de toute magistrature et même de la faculté de servir dans les légions.

La scène romaine, à la différence du théâtre grec, admettait les femmes, pourvu que leur vêtement ne blessât pas la décence; mais elles restaient déshonorées, et défense était faite aux sénateurs d'épouser les actrices, non plus que des filles ou petites-filles d'histrions.

Les sifflets et les battements de mains exprimaient le blâme ou la louange des spectateurs, et quand un acteur était sifflé, il devait ôter son masque.

Théâtres. Au commencement les théâtres étaient construits pour la circonstance et duraient au plus un mois, bien que la charpente en fût ornée avec beaucoup d'élégance, dorée et même argentée, et qu'on y plaçât les statues et autres dépouilles enlevées aux peuples vaincus. Celui qu'éleva l'opulent Scaurus pouvait contenir quatre-vingt mille spectateurs; il était orné de trois mille statues et de trois cent soixante colonnes de marbre, de verre et de bois doré. Pompée, après la défaite de Mithridate, fit construire le premier théâtre permanent, à l'imitation de celui de Mitylène (an 65) ; quarante mille spectateurs pouvaient y trouver place, sur les quinze rangs de gradins qui montaient de l'orchestre à la galerie supérieure (1). Celui de

Tandem virtutem istam, veniet tempus, cum graviter gemes...
Si neque leges, neque mores cogunt...

le peuple voulut y voir une allusion à Pompée, et obligea l'acteur à les répéter des milliers de fois (*millies coactus est dicere*). CICÉRON, *Lettres à Att.*, II, 19, et *Plaidoyer pour Sextius*, LVII.

Sous le règne de Néron, un acteur qui devait dire : *Adieu, mon père; adieu, ma mère,* fit tour à tour le geste de boire et de nager, par allusion à la mort de Claude et d'Agrippine. Dans une des fables atellanes, en proférant : *Orcus vobis ducet pedes,* il se tourna vers les sénateurs.

(1) Il en reste quelques débris près du *Campo di Fiori*, à l'extrémité de

Marcellus, édifié par Auguste, formait un hémicycle dont le diamètre intérieur était d'environ cinquante-cinq mètres, et celui de l'enceinte extérieure de cent vingt-quatre. Le plan de ces théâtres était emprunté des Grecs, sauf que, dans la Grèce, l'hémicycle du bas était destiné aux danseurs, tandis que, chez les Romains, c'était la place des sénateurs et des personnages élevés en dignité. Les premiers bancs après l'orchestre étaient occupés par les chevaliers, qu'une balustrade séparait du peuple, assis sur les gradins supérieurs.

Caïus Curion, désespérant de surpasser ses prédécesseurs en magnificence, les vainquit en bizarrerie : il fit construire pour les funérailles de son père deux théâtres en bois sur pivot, pouvant tourner avec tous les spectateurs; de telle sorte que les représentations scéniques terminées, on imprimait à ces théâtres un mouvement de rotation qui les réunissait, de manière à former une seule enceinte, et les spectateurs se trouvaient dans un amphithéâtre.

Les Italiens, cependant, montrèrent toujours peu de dispositions pour le véritable drame, beaucoup, au contraire, pour le genre burlesque, favorable à l'expression de leur gaieté vive et mordante. Les personnages masqués sont de création antique et ne datent pas seulement du moyen âge, comme quelques-uns le croient. Le Macchus ou Sannius, père du Zanni ou Arlequin italien, était un bouffon, la tête rasée, habillé de morceaux d'étoffe de couleurs diverses. On a trouvé à Pompéi le Polichinelle, personnage masqué des fables atellanes.

Térence et Plaute écrivirent presque toujours des comédies *palliatæ*, c'est-à-dire jouées avec l'habillement grec, imitées qu'elles étaient des comiques grecs. L'auteur le plus célèbre dans la comédie *togata* fut Afranius, dont il nous reste bien peu de chose. Quintilien atteste au surplus qu'on ne trouvait pas grand mérite à ces compositions, lorsqu'il dit que la littérature latine boite dans la comédie (1).

Au temps d'Auguste, on rechercha davantage l'originalité, sans la faire consister néanmoins à tirer de son propre fonds, mais à imiter plus librement et d'une façon nouvelle. Le tragique le plus fameux fut Asinius Pollion; mais aucun de ses

la *Via retta*. MONTFAUCON en donne le plan, *Antiq. expliq.*, t. III, p. 2, liv. II, pl. 142.

(1) *In comœdia maxime claudicamus*. QUINTILIEN, X, 1, 99.



ouvrages ne nous a été conservé. Nous savons qu'Ovide écrivit une *Médée;* mais les lieux communs dont il a rempli ses *Héroïdes*, et la malheureuse facilité de son style, ne nous permettent guère d'en regretter la perte. Les dialogues ampoulés et les déclamations stoïques de Sénèque, toujours faux et outré, méritent à peine d'être rangés parmi les tragédies.

Il manquait aux Romains cette douce humanité, ce sentiment harmonique dont les Grecs étaient doués; un peuple habitué à des guerres continuelles, au spectacle des rois enchaînés, au meurtre des prisonniers, devait surtout se plaire à contempler des combats, à voir couler le sang, dans le cirque et l'amphithéâtre (1). La fureur des bêtes féroces s'acharnant l'une contre l'autre, et leurs efforts pour se soustraire à une mort menaçante, leurs mugissements affreux, leurs dernières convulsions, procuraient un délassement viril aux Scipions et aux Catons, à leurs femmes elles-mêmes.

Cirques. La première mention du cirque remonte au temps de Romulus, qui l'établit près du Forum. Tarquin l'Ancien en fit construire un autre, appelé le Grand Cirque (*Circus Maximus*), entre le Palatin et l'Aventin : il avait trois stades et demi de longueur (664 mètres), quatre *jugera* (280 mètres) de largeur, et pouvait contenir cent cinquante mille personnes ; puis cent soixante mille, quand Jules César l'eut agrandi ; enfin, trois cent quatre-vingt mille, lorsque Trajan l'eut fait reconstruire après l'incendie de Néron. Auguste y avait placé l'obélisque que l'on voit aujourd'hui au milieu de la place du Peuple, et Constance celui qui s'élève maintenant sur la place de Saint-Jean de Latran. Rome ne compta pas moins de dix cirques, et celui de Caracalla, où l'obélisque de la place de Navone avait été dressé, subsiste encore. Comme ils étaient destinés spécialement aux courses, ils avaient la forme d'un quadrilatère, dont une extrémité finissait en demi-cercle : l'arène était partagée au milieu par une balustrade (*spina*), ornée de statues et d'obélisques, et terminée par de petites colonnes (*metæ*) ; les spectateurs s'asseyaient en cercle sur les gradins qui s'élevaient alentour.

Les amphithéâtres étaient deux théâtres réunis, formant

(1) Pourquoi Rome n'a pas eu de tragédies? Cette question est traitée avec un grand sens, à propos de Sénèque, par M. Nisard, *Études sur les mœurs et les poètes de la décadence*; t. I, p. 91 de la 2e édition.

presque un ovale, et destinés principalement aux gladiateurs. Autour de l'arène régnait le *podium*, place réservée aux magistrats et hauts dignitaires; derrière eux siégeaient les chevaliers, puis le peuple, comme dans les théâtres. Ce fut seulement sous Auguste que l'on construisit un amphithéâtre permanent; puis Vespasien et Titus édifièrent, en l'an 72 après Jésus-Christ, le Colisée, dont les admirables ruines subsistent encore. Son ellipse a cinq cent trente-quatre mètres de développement à l'extérieur, et deux cent trente-neuf à l'intérieur. Le mur d'enceinte, formé de quatre étages superposés, s'élevait au dehors de cinquante et un mètres, et quatre-vingt-sept mille spectateurs pouvaient y être contenus tout autour. Des voûtes pratiquées recevaient les bêtes féroces. On pouvait aussi remplir d'eau l'arène, où quelquefois même on amenait des eaux de senteur; des étoffes tendues au-dessus des spectateurs les garantissaient du soleil et de la pluie. Dans les amphithéâtres, la vue des bêtes féroces combattant entre elles, et des gladiateurs qui mouraient avec art, habituaient le Romain au courage et à la férocité; Marcus et Decius Brutus, en 266, furent les premiers qui, pour honorer les funérailles de leur père, introduisirent ce spectacle.

Un peuple dont les sanglants triomphes augmentaient sans cesse la gloire et la puissance, devait désirer d'en rendre le souvenir durable. Bien que l'incendie allumé par les Gaulois eût détruit les anciens documents, il en restait un certain nombre dans le Capitole, comme les tables des lois et plusieurs traités; mais, comme ils étaient écrits dans l'ancien langage, peu d'individus les comprenaient; ainsi, les mémoires des premiers temps, restant la propriété des familles ou des prêtres, pouvaient s'altérer facilement, tandis que la multitude ignorait même leur existence. De son côté, le peuple avait conservé les fastes antiques dans des chants vulgaires, sauf à les altérer, les agrandir, les embellir, à y mêler des prodiges et des divinités, comme font toujours la tradition et la poésie.

Cependant, les faibles commencements de Rome, fondée, comme le bruit en courait, par une troupe de bandits, et s'élevant par degrés de son néant, ne flattaient que médiocrement l'orgueil d'une nation qui se voyait désormais l'arbitre de l'Italie et l'effroi des étrangers. Il est probable que Rome avait été traitée sans beaucoup d'égards par ceux de ses voisins qui les premiers écrivirent sur les origines itali-

ques : tels furent Théagène de Rhegium, contemporain de Cambyse; Hippys, son compatriote, qui vivait au temps de la guerre médique, et Antiochus de Syracuse, fils de Xénophane, contemporain d'Hérodote. L'orgueil romain devait avoir satisfaction complète, et ce furent les Grecs qui la lui donnèrent, lorsqu'ils se trouvèrent en contact avec la nation qui habitait les bords du Tibre; le premier qui donna l'exemple fut Dioclès de Péparèthe. Les Grecs avaient alors perdu le sentiment qui leur donnait autrefois l'intelligence des anciens temps, sans avoir acquis encore la critique nécessaire pour apprécier l'âge nouveau; d'un autre côté, ils cherchaient moins dans l'histoire le vrai que le beau, afin de satisfaire tout à la fois la vanité de leur nation et celle des patriciens de Rome. Or, comme il existait une tradition sur des Troyens et des Grecs venus en Italie après la chute d'Ilion, ils rattachèrent à ce fait toutes les histoires, toutes les généalogies, toutes les étymologies. Chaque pays tira son nom de celui du vaisseau, du fils, du compagnon, du pilote, de la nourrice d'Énée; chaque grande famille remonta directement jusqu'à lui, et conséquemment jusqu'aux dieux. Les Mamilius descendirent d'Ulysse, les Sergius de Sergeste, compagnon d'Énée; les Nautius, d'un de ses guerriers; les Lamius, de Lamus, roi des Lestrigons; les Fabius, d'un fils d'Hercule; et personne ne révoqua en doute ces généalogies, de même qu'en Italie, dans le seizième siècle, on crut que les Visconti descendaient des rois d'Anghiera (1), et la maison d'Este d'un paladin ou d'un croisé.

L'orgueil aristocratique se complaisait dans ces origines semi-divines, et la politique de Rome trouvait son compte à afficher une sorte de parenté avec cette Grèce si vantée qu'elle voulait embrasser comme sœur et enchaîner comme esclave; de son côté, la Grèce aimait à se consoler de la perte de son indépendance en regardant comme sa création le peuple qui l'avait vaincue. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans un pareil accord d'intérêts, les origines grecques prévalurent dans les croyances, et s'il intervint un mélange de faits et de noms nouveaux ou altérés qui effaça les traditions nationales.

Histoire. Le côté positif et peu poétique des traditions italiennes les fit négliger par les premiers Romains qui s'occupèrent de

(1) Ville fort ancienne, sur le bord du lac Majeur.

travaux historiques, séduits qu'ils furent par l'éclat des traditions grecques. Fabius Pictor, Cincius Alimentus, Caïus Acilius (1), Caton, Pison, se copièrent l'un l'autre, sans jamais interroger le peuple ou rechercher les documents locaux. Il fallut que Polybe vînt de la Grèce pour lire dans le Capitole les traités faits jadis entre Rome et Carthage, traités dont l'existence n'était pas même soupçonnée par les écrivains indigènes. Il paraît que Caton, pour traiter des *Origines italiques*, aurait véritablement recherché les monuments, et personne sans doute n'aurait pu mieux que lui nous conserver les souvenirs des anciens temps; il vivait, en effet, à une époque où les peuples de l'Italie primitive existaient encore et conservaient les livres, les inscriptions où leur histoire était consignée; puis il savait lire et interpréter les caractères osques et étrusques, qui trompent aujourd'hui la patience des érudits. L'Italie n'avait pas encore été dévastée par la guerre des Marses et les proscriptions systématiques de Sylla, soigneux d'effacer toute trace des premières nationalités; un désir du censeur aurait été une loi pour toutes les villes italiennes, qui lui auraient à l'envi apporté leurs annales pour servir à l'histoire qu'il préparait. Néanmoins, malgré l'aversion qu'il affectait pour les lettres grecques, il se laissa entraîner par le courant; si bien que tout ce qu'il nous a transmis repose sur des idées et des étymologies étrangères. Crédules ou menteurs, Alexandre Cornelius Polyhistor, au temps de Sylla, Calpurnius Pison Frugi (2), et plus tard Julius Hygin, réussirent encore plus mal. On ne sait même trop quel mérite peut rester à Varron, qu'on a tant vanté, si l'on songe qu'il ne savait point l'étrusque et

(1) AULU-GELLE, XVI, 4, nous a conservé un passage très singulier de Cincius Alimentus, qui mérite d'être cité. Il dit que, lorsqu'on levait les troupes, les tribuns militaires faisaient jurer aux soldats de leur compagnie que, soit dans l'armée, soit à la distance de dix milles alentour, ils ne voleraient pas au-delà de la valeur d'une pièce d'argent par jour; que, s'ils *trouvaient* quelque objet d'un grand prix, ils l'apporteraient à leurs chefs : ils pouvaient cependant s'approprier une lance, du bois, du fourrage, une outre, un soufflet, un flambeau.

(2) AULU-GELLE, XI, 14, en voulant faire connaître ce qu'il y avait dans cet écrivain de *simplicissima et rei et orationis*, nous a laissé un curieux échantillon de sa critique. Le voici : *Eumdem Romulum dicunt ad cœnam vocatum, ibi non multum bibisse, quia postridie negotium haberet. Ei dicunt : Romule, si istud omnes faciunt, vinum vilius sit! Is respondit : Immo vero carum, si quantum quisque volet, bibat; nam ego bibi quantum volui.*

fort peu l'osque. Il marche pas à pas, dans les fragments que nous avons de lui, sur la trace des Grecs; aussi a-t-il fourvoyé étrangement ceux qui l'ont suivi avec trop de respect. Voilà ce qui jette tant de confusion sur l'histoire primitive de Rome, et laisse tant à deviner, ainsi que nous l'avons exposé.

De tous ceux qui, à cette époque, s'occupèrent d'histoire contemporaine, il n'est resté que le nom et quelques fragments de peu d'étendue. Caton avait composé un traité de l'art militaire (*de Re militari*), qui a péri en entier. Il employait les loisirs que lui laissaient les affaires publiques à cultiver une propriété sur le territoire sabin, et il écrivit d'après sa propre expérience un traité d'agriculture (*de Re rustica*). C'est un ouvrage en cent soixante-douze chapitres très courts, dans lequel il a exposé sans ordre, et à mesure qu'ils se présentaient à son esprit, un pareil nombre de préceptes, du ton dogmatique et impérieux d'un maître qui commande à des esclaves; on n'y trouve, du reste, ni liaison dans les idées, ni variété, ni même de correction dans le style, qu'il soigna beaucoup dans ses autres ouvrages. Les nombreuses formules magiques et les observations superstitieuses du censeur ne nous donnent pas une haute idée de sa critique.

Le petit préambule dont il a fait précéder ce traité, et qui peint l'homme tout entier, contient le passage suivant : « Il « pourrait être avantageux de chercher du bénéfice dans le « commerce, s'il n'y avait du péril, ou de faire l'usure, si « c'était chose honnête; mais nos ancêtres ont décidé que le « larron payerait le double de la chose volée, l'usurier le « quadruple, montrant ainsi que l'usurier est pire que le « voleur. Quand ils voulaient louer un citoyen, ils l'appe- « laient bon agriculteur, sage économe, et c'était le plus « grand éloge qu'ils pussent faire de quelqu'un. Le marchand « applique son esprit à gagner de l'argent, mais son état « l'expose à toutes sortes de dangers et de calamités. L'agri- « culture, qui produit des hommes robustes et d'excellents « soldats, offre le bénéfice le plus honnête et le plus sûr, « sans exciter l'envie d'autrui; celui qui s'y adonne n'a pas « de temps de reste pour penser à mal. »

Le Forum romain, dans la libre discussion des plus grands intérêts, offrait un beau champ à l'éloquence; mais elle ne fut enseignée comme art qu'après la fameuse ambassade de Carnéade. Nous la verrons briller de tout son éclat dans l'âge suivant.

CHAPITRE XXII.

LA CHINE. — LE PAYS ET SES HABITANTS.

Une scène tout à fait nouvelle s'ouvre désormais à nos regards. Voici un peuple différent de ceux que nous avons vus jusqu'à présent; aussi nombreux à lui seul que tous les Européens ensemble, il forme le cinquième du genre humain; il occupe presque un dixième de la terre habitable, parle une langue et emploie une écriture dont les règles et les bases diffèrent entièrement des nôtres, de même qu'il ne nous ressemble ni par ses mœurs, ni par l'ordre de ses idées, ni par son organisation politique. Doué d'une habileté merveilleuse dans les arts manuels et de luxe, prodigieusement riche en littérature, sa civilisation ne marche pas parallèlement à la nôtre, dont elle méconnaît même les allures (1).

Ce peuple constituait un centre de science, de civilisation et de commerce; à ce titre, il dirigea les destinées de la partie la plus reculée de l'Asie, comme le fait aujourd'hui l'Europe à l'égard du reste de la terre. Par son origine, il remonte aux premiers temps du monde, et compte des traditions non interrompues de quarante siècles, dans lesquelles il faut peut-être rechercher non-seulement l'histoire des peuples orientaux, mais encore les causes des migrations qui, depuis Odin jusqu'à Gengis-khan, se déversèrent sur notre Occident. Contemporain de tous les peuples, oublié par le temps, qui ne l'a ni vieilli, ni renouvelé, il forme une chaîne vivante entre le présent et l'antiquité la plus lointaine.

On peut dire cependant que ce peuple étonnant resta in-

(1) Les principaux ouvrages relatifs à la Chine, outre les *Mémoires des missionnaires de Pékin* (16 vol. in-4), les *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, sont :

Kircher, *China monumentis illustrata;* Amst., 1667, in-fol.

Du Halde, *Description de la Chine;* Paris, 1735, 4 vol. in-fol.

Grosier, *De la Chine, ou Description générale de cet empire*; Paris, 1819, 7 vol. in-8.

Davis, *la Chine,* trad. de l'anglais; Paris, 1837, 2 vol. in-8.

Histoire de la Chine, trad. par M. de Maillac; Paris, 1777, 13 vol. in-4.

Huc, *l'Empire Chinois;* Paris, 1862, 2 vol. in-8.

Bazin et Pauthier, *la Chine*, dans *l'Univers pittoresque,* 2 vol. in-8.

Richthofen (F. de), *China, Ergebnisse eigeneser Reisen;* Berlin, 1877.

Fut-elle connue des anciens?

connu aux anciens, et il paraît démontré que les Sères, mentionnés par Horace et Florus comme placés au dernier terme des découvertes de l'antiquité, n'étaient pas les Chinois. Mon opinion est confirmée par Pline et Mela, qui rapportent que *les Sères habitent au milieu des régions orientales dont les Scythes et les Indiens occupent les deux extrémités*. Or, comme l'Asie, d'après eux, finit quelque peu à l'est du Gange, et tant soit peu au nord de la mer Caspienne, il est évident qu'ils plaçaient les Sères dans le Thibet et aux environs (1). Les indications d'autres écrivains encore nous interdisent de voir la Chine dans le pays des Sères. Il est probable que le *sericum* que l'on tirait du pays des Sères était une étoffe de soie, que les Romains effilaient pour en faire de nouveaux tissus assez légers, qui paraient, sans les couvrir, les charmes de la beauté; de même que la *serica materies* était une laine très fine et très longue, celle précisément dont on fait aujourd'hui les tissus de cachemire.

Arrien parle des *Sinæ*, dont on transportait les soies crues et travaillées vers l'Occident par la Bactriane (Boukhara). Il paraît que, sous le dix-septième empereur de la dynastie de Han, l'an 94 de J.-C., un envoyé serait parti de la Chine pour venir nouer des relations de commerce avec le monde occidental, et que, dans le cours de son voyage, il se serait arrêté en Arabie. Au temps de Trajan, les Chinois furent amenés, par leurs guerres avec les Tartares, jusqu'à la mer Caspienne; en outre, tout porte à croire que l'usage toujours croissant de la soie détermina Antonin à envoyer par mer,

(1) Nous avons suivi Malte-Brun; mais Gosselin, Lelewel, d'Anville, voient ailleurs les Sères. Heeren les met dans la Mongolie, à l'est du désert de Cobi. Le naturaliste Latreille a soutenu qu'il y avait trois Sériques: 1° la Sérique proprement dite, celle de Ptolémée dans l'Asie supérieure, embrassant la partie occidentale et septentrionale de la petite Boukharie, et ayant pour capitale *Sera Metropolis*, aujourd'hui Tourfan; 2° celle au nord de l'Inde, où émigrèrent les peuples de la première, chassés par des envahisseurs, en occupant la Sogdiane, la Bactriane, le Thibet, l'Inde; 3° celle qui fut plus généralement connue des anciens sous cette dénomination, et qui est l'Inde au-delà du Gange, aujourd'hui l'empire Birman, où se trouvent le fleuve *Serus* et le *Sera major*, mentionnés dans la table de Peutinger. Il sera bon de lire les passages relatifs aux Sères dans Strabon, XV, 10; dans Pausanias, VI, 26; dans Pline, XII, 1 et 41; dans Ammien Marcellin, XXIII, 6. C'est du pays des Sères, de Serinda, aujourd'hui Sirhind, ville de l'empire anglo-indien, au nord-ouest de Delhi, que furent apportés en Europe les vers à soie, par des moines, sous le règne de Justinien. PROCOPE, *Gothiques*, II.

en 161, une ambassade chez les peuples qui la travaillaient; mais elle revint sans avoir rien conclu. Peut-être aussi n'était-elle dirigée que vers la partie supérieure de l'Oxus et de l'Iaxarte, où se rendaient alors en foule les négociants chinois, l'empire s'étendant jusque-là et jusqu'aux montagnes de Zung-ling. On croit que le christianisme y fut introduit par les nestoriens vers 635.

Les Arabes nous ont donné les premières notions précises sur la Chine, lorsque, dans les huitième et neuvième siècles, l'élan des conquêtes porta le peuple le plus enthousiaste jusqu'aux confins de la nation la plus méthodique. Un passage, traduit par Renaudot, de la relation d'un voyage entrepris par les Arabes dans cette contrée, entre les années 850 et 877, prouve que leurs navigateurs, avant la conquête des Tartares Mongols, se rendaient par mer à la Chine pour faire le commerce. Lorsque la dynastie de ses conquérants y eut été fondée par Gengis-khan, l'Arabe Ibn-Batuta visita la Chine; et nous trouvons dans ses voyages la description du papier-monnaie, invention des Mongols.

Dans l'intention d'opposer une digue à l'inondation dont Gengis-khan menaçait l'Europe, le pape, comme tuteur de la chrétienté, envoya en ambassade au conquérant plusieurs religieux, qui rapportèrent à Rome des renseignements que l'on crut fabuleux, comme on qualifia de fabuleuse la relation du Vénitien Marco Polo; en effet, on le surnomma *Million* à cause des exagérations que l'on croyait voir dans la description de ce pays, qu'il visita en 1274, sous le règne du conquérant mongol Khou-bilaï-khan, par qui même il fut employé.

L'Anglais Hayton en fit peu après une description; frère Jean de Carpi, envoyé par Nicolas IV, convertit à la foi un grand nombre de Chinois, dont le caractère n'était pas encore aussi ombrageux à l'égard des étrangers qu'il le devint sous les Mandchoux.

Les Portugais y pénétrèrent pour la première fois en 1516; or, surpris de trouver tant de richesses, de civilisation et de savoir dans une contrée lointaine, tandis que tous les peuples intermédiaires étaient barbares et ignorants, ils en racontèrent des merveilles avec tant d'emphase, que la Chine passa pour le pays des miracles. Mais, tandis que la soif du gain ou la manie des conquêtes attirait les Européens chez ce peuple singulier, le zèle de la foi y conduisit quelque

temps après, en 1580, les missionnaires, qui, non moins éclairés que sincères, fournirent sur le pays les observations les plus exactes.

Kang-hi, le plus libéral des empereurs de la Chine, facilita surtout le libre accès des jésuites, qui continuèrent à y propager les connaissances européennes avec les doctrines catholiques, et à donner sur le pays des renseignements vrais et précis, jusqu'à l'époque où la jalousie les en fit expulser. On peut dire que, depuis cette époque, l'empire chinois fut fermé aux Européens. Jusqu'en 1840, où la guerre avec les Anglais força les barrières de ce pays, les marchands s'arrêtaient à Canton, où ils s'occupaient plus de leurs intérêts que des matières d'érudition ; les voyageurs et même les ambassadeurs, reçus avec défiance, étaient tenus dans l'ignorance de toutes choses, ou trompés, et, bien que les relations fussent chaque jour plus multipliées, l'un d'eux, plus franc que les autres, écrivait : *Nous avons été reçus comme des mendiants, traités comme des prisonniers, renvoyés comme des voleurs :* trois conditions, à coup sûr, qui n'étaient guère de nature à permettre de se livrer à des explorations approfondies.

Voilà pourquoi nous connaissons moins ce peuple singulier que les autres nations anciennes; voilà pourquoi l'on n'a pu jusqu'ici interpréter les hiéroglyphes tracés sur les bandelettes de soie, dont reste enveloppée cette momie d'un éternel et gracieux enfant. Néanmoins, dès que nos philologues appliquèrent la science à l'analyse de la langue et de l'écriture chinoise, l'étude des livres aida à comprendre cette nation mystérieuse.

Nomenclature.

Les Chinois appellent leur pays *Chung-kou,* c'est-à-dire centre de la terre, ou *Chung-yang,* nation du milieu; ils y ajoutent souvent des titres pompeux, comme *Tamming-ca*, royaume de grande splendeur, *Taïn-tchin-ca,* royaume de la pureté, *Tien-ou-ca,* royaume contenant tout ce qui est sous le ciel, enfin, depuis la domination des Tartares Mandchoux, c'est *le grand et pur empire.* On a quelquefois appliqué aux Chinois le nom de la famille régnante; ainsi, quand ils soumirent la partie méridionale de l'empire avec le Tonquin, et poussèrent leurs conquêtes jusqu'à la Cochinchine, les Malais et les Indiens, leurs voisins, les appelèrent *Chin* ou *Sin,* de la dynastie de ce nom qui occupa le trône deux siècles et demi avant J.-C. Le mot *Chine* vient de là; celui de

Cathay, que lui donna Marco Polo, et que les Russes lui ont conservé, dérive des Chitans, nation qui habitait les provinces septentrionales au temps de l'invasion mongole.

L'empire de la Chine est un immense plan incliné s'abaissant des hautes montagnes du Thibet jusqu'à la mer Jaune; il s'étend aujourd'hui depuis le Kachgar jusqu'à l'embouchure de l'Amour. Situé entre le 21° et 41° de latitude nord, il offre 8,000 kilomètres de côtes, et sa superficie totale, en y comprenant la Mandchourie, la Mongolie et le Thibet, pays tributaires, est estimée à 10,290,500 kilomètres carrés (1). La Chine proprement dite a 4,024,690 kilomètres carrés de superficie; mais il est si difficile de déterminer le nombre de ses habitants, que les uns lui en donnent cent cinquante millions, les autres quatre cent cinq.

On y compte deux mille sept cent quatre-vingt-seize temples, onze cent quatre-vingt-treize châteaux, trois mille six cents monastères, dix mille huit cent neuf constructions anciennes, trois mille cent cinquante-huit ponts en pierres, dont quelques-uns à cent arches, sept cent soixante-cinq lacs, quatorze mille six cent sept montagnes, et seize cent cinquante-neuf villes, dont quelques-unes ont une population de deux millions d'individus. On voit partout des canaux sillonnés, comme le disent les Chinois, par neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf barques, et un labyrinthe inextricable de routes encombrées de chars et de piétons, de nombreuses armées dans des camps et de fortes garnisons dans les forteresses; puis, comme si le terrain manquait, une foule de gens construisent leur demeure sur des radeaux, et passent ainsi, bercés par les ondes, leur éternelle enfance.

L'empire, qui comprenait, il n'y a pas encore longtemps, quinze provinces, en embrasse aujourd'hui dix-huit. Une des plus remarquables est celle de Pé-tchi-li, que la Grande Muraille sépare de la Mongolie, et qui contient cent quarante villes; au milieu d'elles s'élève Pékin, la capitale de l'empire, dont les hautes murailles en briques ont trente-six kilomètres de tour, et où l'on entre par seize vastes portes de marbre; elle renferme une multitude d'édifices, de cours, de jardins, plus admirables par la quantité et la bizarrerie que par la noblesse et l'élégance, l'architecture Provinces. Pékin.

(1) L'empire russe avait, en 1878, une superficie de 20,886,400 kilomètres carrés; mais sa population est à peine de 85 millions d'âmes. Voy. la note B, à la fin du volume.



n'en étant rien moins que régulière. Les maisons ne consistent le plus généralement que dans un rez-de-chaussée, les Chinois trouvant très étrange notre manière d'entasser étage sur étage, au risque, disent-ils, de les voir s'écrouler; dans leurs demeures, en effet, du reste peu solides, il n'entre que du bambou, et les plus riches sont en bois de cèdre, que l'on apporte de fort loin. Dans les rues, non pavées, qui vont en droite ligne d'une extrémité de la ville à l'autre et parallèlement entre elles, des habitations dégoûtantes et près de tomber, une poussière étouffante, des puits et des mares au milieu de la voie publique, la puanteur des égouts et des immondices amoncelées, contrastent avec des constructions légères, des boutiques splendides, couvertes de dorures et de vernis brillants. L'enseigne indique les principales marchandises et le nom du négociant (1); on y ajoute toujours ces mots : *Il ne vous trompera pas* (pou-hou), ce qu'il faut prendre comme avis de se tenir sur ses gardes. Des jardins riants, de petits bassins où voguent d'élégantes gondoles jaunes (*sampan*) aux voiles de natte et aux cordes d'écorce de bambou; des arcs de triomphe (*pay-leu*) en l'honneur de personnages méritants; des maisons de plaisance assez vastes pour loger tout l'entourage des plus grands seigneurs de l'Europe, avec des kiosques et des pavillons pour le repos ou l'agrément des riches qui dominent au milieu de ces deux millions d'habitants : voilà ce qui frappe encore les regards dans Pékin. Lorsqu'un mandarin ou quelque personnage opulent passe en litière, un serviteur à cheval court en avant pour faire écarter la foule de chars, de piétons, d'ânes, de chevaux, de chameaux qui encombrent les rues; tandis que les sentinelles, se promenant au milieu de cette cohue, frappent indistinctement d'un fouet flexible quiconque occasionne le moindre désordre.

Tribunaux. La Chine compte un grand nombre de tribunaux : celui des princes pour statuer sur tout ce qui concerne la famille impériale; celui des mandarins (2), qui présente à l'empe-

(1) Les artisans ne travaillent pas dans des boutiques, et si vous voulez un habit, le tailleur vient avec tout ce dont il a besoin le confectionner chez vous; le serrurier y vient avec ses outils, son enclume et sa forge, et ainsi des autres. Les barbiers font leur ronde avec une clochette pour avertir ceux qui ont besoin de leur ministère, portant de même avec eux savon, bouilloire, bassin, serviette, feu et pliant.

(2) De *mandar*, commander, les Portugais ont fait mandarin pour ex-

reur des candidats pour les diverses fonctions civiles et militaires, et surveille leur conduite; celui des revenus publics, pour la révision des comptes; celui des rites, pour régler ce qui est relatif aux études, à la religion, aux cérémonies; ceux des médecins, des astronomes, des constructions publiques, de la guerre, des délits, des censeurs, de la police, qui dirigent l'empire comme il était dirigé il y a des milliers d'années. Le tribunal de l'histoire et de la littérature se compose de la réunion des corps qui président aux écoles et aux universités; il examine les aspirants au titre de lettré, et choisit ceux qui doivent composer les discours et les vers à réciter devant l'empereur. La rhétorique est enseignée dans le collège impérial. L'observatoire astronomique, l'almanach impérial, la gazette officielle, l'imprimerie impériale, la bibliothèque, d'immenses galeries d'histoire naturelle, les hospices pour les enfants trouvés et l'inoculation de la petite vérole, des voitures de louage, etc., sont des institutions que l'on croirait apportées d'Europe si elles n'existaient pas là depuis tant de siècles.

Dans le temple le plus magnifique, consacré à Bouddha, désigné en Chine sous le nom de *Fo*, trois cents lamas du Thibet enseignent la théologie. Un autre, où sont déposées les tablettes des hommes illustres et des empereurs les plus célèbres, est si vénéré, que personne ne peut s'en approcher, soit à cheval, soit en voiture. Pékin possède aussi des théâtres où, depuis midi jusqu'au soir, sont représentées des comédies et des tragédies de la facture la plus originale.

Cette ville fut fondée en 1267, par Khoubilaï, quand des raisons d'État firent reporter dans une situation plus voisine de la Tartarie le siège de l'empire; il était d'abord à Nankin, vieille cité, bâtie près de l'embouchure du Kiang qui se jette dans un golfe de la mer Jaune, et encore réputée la partie la plus civilisée de la Chine. On en tire les meilleurs tissus de coton et de soie, le papier, les ouvrages en vernis et le thé. Nankin.

On croit que les Chinois ont habité originairement le Chan-si, au nord de l'empire; mais les empereurs résidèrent durant plusieurs siècles dans le Chen-si, dont la capitale est Si-an-fou. Cette ville, qui est encore l'une des plus grandes et des plus belles, possède beaucoup de monuments anti-

primer la qualité d'employé civil ou militaire; mais ce mot n'est pas en usage chez les Chinois.

ques, au nombre desquels se trouve une inscription copiée sur celle qu'on lisait sur les montagnes où l'Hoang-ho prend sa source; elle rappelle les grands travaux exécutés par You, sous le règne d'Yao, vingt-deux siècles avant J.-C., pour l'écoulement des eaux stagnantes.

Le bourg de King-té-ching, dans la province de Kian-si, où un million d'habitants est occupé à la fabrication de la porcelaine, est particulièrement remarquable. Il couvre, sur une longueur de quatre milles, le rivage d'un large fleuve; on y consomme dix mille charges de riz et plus de mille porcs par jour, et il n'est pas un individu qui ne soit employé à cette industrie de la porcelaine, qui occupe même des invalides et des aveugles pour broyer ces couleurs que notre science ne peut encore égaler. La fumée et les flammes qui s'élèvent de cinq cents fours donnent à ce bourg, durant la nuit, l'aspect d'une immense fournaise.

Ile Formose. L'île que les Chinois appelaient *Thaï-ouan* fut nommée *Formose* par les Portugais à cause de sa situation favorable et de la beauté du climat; par malheur, les tremblements de terre et la mauvaise qualité des eaux diminuent de si notables avantages. Elle était connue anciennement des Chinois, qui l'appelaient le pays des Barbares méridionaux (*Manty*), parce qu'elle n'envoyait ni tributs ni ambassades aux empereurs. Les Japonais l'occupèrent en 1621, puis la cédèrent aux Portugais, qui eux-mêmes en furent chassés plus tard par le pirate chinois Xoxinga (*Ching-ching-kung*). Il y a trois millions d'habitants.

La plus importante province du midi est Kouang-tung, riche en grains et en fruits, en or, pierreries, perles, étain, ivoire, bois odorants, et en un bois de fer, qui lui est particulier.
Canton. Canton, sa capitale, a été jusqu'en 1842 le seul port accessible aux Européens. Cette ville, où règne la plus grande activité, a été reconstruite sur un meilleur plan après 1823; elle a des rues en bon état et des boutiques extrêmement élégantes bien qu'uniformes, garnies de ces mille futilités que le luxe fait rechercher aux Européens, et dont ils ne sont pas encore parvenus à égaler le fini (1). La province de Canton égale en superficie la moitié de la France, et la

(1) La Place, *Voyage autour du monde et sur les mers de l'Inde et de la Chine, exécuté sur la corvette de l'État* la Favorite, *pendant les années* 1830-32, t. II, p. 131.

ville qui renferme, dit-on, un million et demi d'habitants, est divisée en vieille, tartare et chinoise. Sur le fleuve Pé-kiang se trouve un grand nombre de chantiers et de marchés.

Le commerce tire de la Chine d'immenses trésors, surtout depuis le traité du 29 août 1842, par lequel vingt-un ports ont été ouverts aux étrangers. Ainsi, pour l'année 1876, les résultats généraux se sont répartis comme il suit : importation, 527,022,805 fr.; exportation, 606,378,840 fr. Dans la première figurent l'opium (206,250,000 fr.) (1) et les cotonnades (157,500,000 fr.); dans la seconde, le thé (266,051,300 fr.) et la soie (116,187,175 fr.). Le commerce a lieu en majeure partie sous pavillon anglais ou américain. Les ports où se fait le plus grand mouvement d'affaires sont Chang-haï, Hang-kéou et Canton.

Macao, fondée dans le golfe de Canton par les Portugais, qui, en 1580, avaient obtenu ce coin de terre en récompense de ce qu'ils avaient délivré la Chine d'un redoutable chef de pirates, eut un accroissement rapide; mais elle déchut avec la puissance de ses fondateurs. Ceux qui sont capables de comprendre les ineffables souffrances du génie vont y visiter la grotte de Camoëns, où l'illustre chantre des Lusiades, exilé et malheureux, composa son poème. Macao.

Les deux grands fleuves Hoang-ho et Yang-tsé-kiang, ou, si l'on aime mieux, les fleuves Jaune et Bleu, descendent des montagnes du Thibet; le cours du premier a treize fois, et celui du second quinze fois, la longueur de la Tamise. Ils se séparent à peu de distance de leur source, et se dirigent l'un vers les mers du tropique, l'autre vers les déserts glacés de la Mongolie; ils se rapprochent ensuite, et for- Eaux.

(1) L'opium fut introduit d'abord en Chine comme simple médicament; l'usage s'en étendit ensuite au point qu'il devint un besoin irrésistible. L'empereur Kia-king en 1799 en prohiba très sévèrement l'introduction, qu'il punit de la strangulation, du bannissement ou de la prison, suivant les cas; mais, comme il arrive d'ordinaire, la prohibition augmenta la consommation. En effet, au lieu de quelques centaines de caisses de cent *cattayes*, c'est-à-dire de six cents kilogrammes, importées annuellement jusque-là, il s'en introduisit : en 1827, pour 55,252,807 fr.; et en 1835, pour 60,926,630 fr.

Cette importation, qui amena la guerre de 1840, était faite presque uniquement par les Anglais; comme elle avait lieu en secret et par contrebande, au lieu d'amener un échange de marchandises, elle faisait sortir l'argent du pays et ne produisait rien pour la douane. Depuis l'ouverture des ports, l'opium est importé librement, et l'on a pu voir que depuis 1835 les Anglais en introduisent trois fois plus.

ment un grand nombre de lacs, d'où s'écoulent mille petits ruisseaux qui arrosent de tous côtés le sol chinois. L'art, venant en aide, a fait serpenter les eaux dans une infinité de canaux aux bords bâtis en pierres de taille, assez profonds pour porter de gros navires, avec des ponts admirablement construits. Le Canal impérial, le plus étonnant de tous, a deux mille quatre cents kilomètres de longueur, et, dans quelques endroits, trente mètres de largeur avec un parapet; il est bordé presque partout de maisons, et l'on trouve de quatre en quatre kilomètres un quai de débarquement; il traverse des montagnes, des déserts, féconde des plaines sablonneuses, dessèche des marais, met en communication la capitale de la Chine avec les provinces du centre et du midi, et fait passer les bâtiments de Pékin à Canton en quarante jours de navigation. Quand les navires arrivent aux écluses, ils sont enlevés par des machines et transportés de l'autre côté (1); ce canal a été entrepris en 1181, et fini au commencement du treizième siècle, sous Khoubilaï-khan, neveu de Gengis-khan.

Grande muraille.

Une autre merveille de la Chine est la grande muraille, élevée par Tsin-chi-hoang-ti, le premier monarque qui ait réuni toute la Chine sous sa domination, environ deux cents ans avant J.-C. Elle borne tout le nord de la Chine, depuis la mer Jaune jusqu'à l'extrémité de la province du Chen-si, sur une longueur de dix-huit degrés et demi ou vingt mille kilomètres (2); elle a six à sept mètres de hauteur, autant d'épaisseur à sa base, et cinq à la plate-forme, où six cavaliers peuvent courir de front; crénelée partout et flanquée de tours à chaque distance de deux portées de flèche, elle s'élève, en suivant les inégalités du terrain, jusqu'à cent soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer (3). Cette muraille, à

(1) On l'appelle aussi *Youn*, ou fleuve de transport; *Youn-liang-ho*, fleuve de transport pour les provisions; *Thsao-ho*, fleuve sur lequel les tributs sont transportés à la cour.

(2) Les Chinois mesurent les distances par *li*, qui équivalent à un dixième de lieue environ, c'est-à-dire, plus exactement, à cinq cent soixante-dix-sept mètres.

(3) Du Halde fait construire cette muraille 215 ans avant notre ère par le premier empereur de la dynastie Thsin, puis ailleurs par le second en 137. Bell ne la ferait remonter qu'à 1160 de notre ère. Les géographes orientaux antérieurs à 300 n'en font pas mention; Marco Polo, non plus. Les jésuites en envoyèrent en France un dessin exact sur satin, indiquant toute son étendue et ses sinuosités. Deux témoins oculaires en parlent

laquelle on dit que plusieurs millions d'hommes, sur lesquels il en périt quatre cent mille, travaillèrent pendant dix ans, et qui fut probablement abattue et relevée plusieurs fois, avait pour objet de défendre l'empire contre les excursions des Tartares ou *Iung-nou;* précaution inutile, car la sauvegarde d'un royaume n'est pas dans une muraille. Cette fortification, mal entretenue, est aujourd'hui dans un grand état de dégradation.

Sur une étendue aussi vaste de territoire, le climat est nécessairement très varié; les hautes montagnes de l'Asie centrale le rendent très rigoureux dans la partie supérieure, tandis qu'il est fort doux dans le voisinage de l'Océan. La température du Chen-si est celle de la Grèce et de l'Italie; mais les provinces septentrionales éprouvent des froids plus vifs que les pays d'Europe situés sous la même latitude, des froids pareils en intensité à ceux de la Sibérie; près du tropique, la chaleur est plus forte qu'au Bengale, bien que les vents périodiques la rendent supportable. Les ouragans et les trombes marines désolent de temps en temps les côtes, et ils engloutirent une fois une flotte innombrable destinée à conquérir le Japon. Il pleut rarement à Pékin, hors des mois de juin, juillet et août; mais le vent y est très fort et répand au loin une poussière jaune comme du soufre, provenant peut-être des étamines des fleurs de pins et de sapins qui sont nombreux aux environs. Climat.

ainsi : « La construction de cette muraille se compose de deux faces de mur, chacune d'un pied et demi d'épaisseur, dont l'intervalle est rempli de terre jusqu'au parapet; elle a quantité de créneaux comme les tours dont elle est flanquée. A la hauteur de six ou sept pieds depuis le sol, le mur est bâti de grandes pierres carrées; mais le reste est de briques, et le mortier paraît excellent. Son élévation totale est entre dix-huit et vingt pieds; mais il y a peu de tours qui n'en aient au moins quarante, sur une base de quinze à seize pieds carrés, qui diminue insensiblement à mesure qu'elle s'élève. On a fait des degrés de briques ou de pierre sur la plate-forme qui est entre les parapets, pour monter et descendre plus facilement. » (P. Gerbillon.)

« La fondation en est partout en pierres de taille jusqu'à six pieds de hauteur; le reste, jusqu'à la hauteur de cinq toises, est en briques, de sorte qu'elle a en tout six toises d'élévation et environ quatre de largeur. En dehors elle est toute revêtue de pierres de taille, du moins du côté par où l'on arrive de Selinginsk (ville russe en Sibérie). Elle a quatre grandes portes de fer : celles de *Liao-toung,* de la *Daourie,* de *Le-ling,* du *Thibet;* et de cinq cents toises en cinq cents toises, de grandes tours carrées d'environ douze toises de hauteur, qui en défendent l'entrée. » (*Relation d'un voyage dans la Tartarie asiatique,* p. 66.)

Productions. Le sol, qui s'élève en terrasses, semble former de grandes éminences; il est mis en culture et disposé en pâturages avec un soin admirable, au moyen de cours d'eau que l'art fait monter jusqu'au sommet des collines. Les maisons et bâtiments d'exploitation, dispersés dans la campagne, et non pas réunis en bourgades, offrent aux yeux une distraction continuelle. Là, ni portes, ni clôtures pour garantir des bêtes féroces : il n'en existe pas. Les femmes élèvent les vers à soie, filent du coton et tissent au métier; le mari s'occupe de faire rapporter le plus possible à son champ, sur lequel il ne néglige pas de répandre la moindre parcelle de fumier. Les Chinois passent la journée entière au milieu des immenses étangs pestilentiels où croît le riz, sous les rayons brûlants du soleil, fument, boivent du thé et quelques gouttes de vin; mais ils s'abstiennent d'eau froide, mangent du riz, un peu de viande, chantent et s'amusent; c'est ainsi qu'ils se conservent en parfaite santé (1), malgré des travaux qui, dans le midi de notre Europe, causent la maigreur, la maladie et la mort de tant de cultivateurs.

Ils s'entendent peu à la culture des arbres à fruits et à celle de la vigne. De même qu'il leur répugne d'introduire dans leurs coutumes des usages étrangers, ils se refusent à varier les végétaux par la greffe; ils ont plus de goût pour le jardinage, qui prospère surtout entre le golfe de Canton et le Kiang (30°-23°). Le bambou leur sert à élever leurs constructions légères; la canne à sucre, l'indigo, le coton, fournissent des matières premières à leur industrie et à leur commerce; le figuier, le saule pleureur et l'ancolie forment de délicieux bouquets, et ombragent les lacs où nagent des milliers de canards, où frétillent les agiles dorades, qui furent apportées de là en Europe en 1611, pour la première fois.

Les empereurs favorisent l'agriculture en l'honorant comme les Perses. Chaque année, le quinzième jour de la première lune, correspondant au commencement de mars, ils ouvrent en grande cérémonie un sillon dans la terre. Le monarque se rend avec solennité, suivi des princes du sang, des présidents des cinq tribunaux supérieurs, et d'une multitude de mandarins, dans le champ où se trouve le temple consacré à l'inventeur de l'agriculture. Les officiers et la famille de

(1) Voy. le missionnaire Voisin, dans le *Compte rendu de la Société royale d'agriculture*, 1838.

l'empereur occupent deux côtés de ce champ, divers mandarins le troisième; l'autre reste pour les cultivateurs accourus de la province. Le monarque entre seul dans le champ, où il se prosterne, et, frappant neuf fois la terre de son front, il adore le Dieu du ciel, dont il invoque la bénédiction sur son travail et celui de son peuple, en récitant une prière émanée du tribunal des rites; puis, comme premier pontife de l'empire, il sacrifie un bœuf à l'auteur de tout bien. Après avoir changé ses vêtements impériaux contre ceux d'un paysan, on lui amène une charrue vernissée et dorée, traînée par deux bœufs magnifiquement enharnachés; saisissant alors le manche de la charrue, il laboure une demi-heure, et cède la place aux premiers magistrats, qui poursuivent le travail, terminé ensuite par les plus habiles des cultivateurs présents, auxquels on distribue des étoffes et de l'argent. Quelque temps après, la terre est ensemencée avec de nouvelles cérémonies; dans toutes les provinces, les vice-rois répètent le même jour une solennité semblable.

Ce sont là les usages d'aujourd'hui, et pourtant, on peut les considérer comme remontant à quatre mille ans, puisque la Chine reste immobile comme l'Inde et l'ancienne Égypte; bien plus, c'est grâce à sa constitution forte et uniforme qu'elle a pu résister aux invasions des étrangers, qui tous, après l'avoir conquise, ont fini par s'assimiler à elle, au lieu de la changer.

Les Chinois appartiennent à la race mongole, et ceux qui les font venir du centre de l'Asie (1) ne s'appuient pas sur des raisons solides. Il paraît toutefois qu'il faut encore distinguer ici une race primitive d'une autre qui ne parut que plus tard. La première serait celle des Miao, qui subsiste encore en certains endroits; la plus civilisée serait venue du Chen-si.

Les traits des Chinois, leur tête quadrangulaire, leur nez court sans être écrasé, leur teint jaune et la rareté de la barbe indiquent qu'ils appartiennent réellement à la race jaune ou mongole, bien qu'ils aient de commun avec les Coréens et Race.

(1) Klaproth, *Réfutation des recherches sur l'histoire des peuples du centre de l'Asie, par Isaac Jacob Schmidt*; Paris, 1824. Un passage du code de Manou fait peupler la Chine par des chattrias indiens; mais ce passage a pu être interpolé plus tard, ou il fait seulement allusion à l'introduction dans le pays de la religion de Bouddha; car nous pensons que les bouddhistes sortirent précisément de la caste des chattrias.

les Japonais la coupe oblique de l'œil, et que leurs traits soient devenus plus fins par suite d'un long séjour dans les climats tempérés. Il n'est pas douteux qu'il existe une grande différence entre les hommes du nord et ceux du midi, entre le grossier Kalmouck et le rusé Cantonnais, sauf à les comparer là où de nouvelles habitudes ne les ont pas changés. L'homme appartenant à la haute classe doit faire preuve d'aisance et d'occupations sédentaires par son embonpoint, par la longueur de ses ongles, et teindre en noir sa barbe et ses cheveux. La femme est belle quand elle a les lèvres un peu grosses, les yeux demi-clos, les cheveux très noirs et lisses, et surtout les pieds extrêmement petits; aussi prend-on soin de comprimer dès le berceau ceux des filles, de sorte qu'à l'âge d'adolescence elles ne marchent qu'en vacillant : c'est pourquoi leurs poètes ne cessent de les comparer au saule, souple et ondoyant.

CHAPITRE XXIII.

TEMPS ANTIQUES DE LA CHINE.

Peut-être les habitudes de la vie pastorale poussèrent-elles les fils de Sem à se répandre hors de l'Arménie; évitant les pays trop élevés, de même que les régions trop méridionales, ils seraient descendus vers les contrées situées à la hauteur du 33e parallèle (1), pour traverser successivement ce que nous appelons aujourd'hui le Tabaristan, le Khorassan et la Boukharie jusqu'au Thibet. Là, les montagnes à pic et la rigueur du froid les contraignirent à se détourner, pour chercher un climat plus doux, et ils arrivèrent ainsi dans les provinces qui portent aujourd'hui les noms de Chen-si, Chan-si et Chan-toung.

Les lettrés, nom que prennent ceux qui suivent les doctrines de Confucius, laissant de côté les questions spéculatives pour les questions pratiques, ne commencent leur histoire authentique qu'à la soixante-unième année du règne de

(1) Ceux qui sont curieux d'autres hypothèses trouveront dans l'*Histoire universelle par une société de gens de lettres anglais* (Paris, 1783) une longue discussion dans laquelle il est démontré que les origines des Chinois remontent à Noé en personne, lequel n'est autre que Fo-hi.

Hoang-ti, l'an 2637 avant J.-C., d'où ils la conduisent, année par année, jusqu'à l'époque actuelle; mais les Tao-ssé, sectateurs de Lao-tseu, autre philosophe rival de Confucius, remontent à des temps beaucoup plus reculés. Ils placent dans ces temps plusieurs dynasties à commencer par Pan-Kou, surnommé Ouen-toun (Chaos primordial), qui ressemble de nom au Manou indien, et qui a les mêmes attributs. Il vivait deux ou quatre-vingt-seize millions d'années avant Confucius (peu importe, en effet, de déterminer une époque toujours également arbitraire), et son pouvoir sur la nature allait jusqu'à créer. Après lui commencent trois grands règnes : ceux du ciel, de la terre et de l'homme. Les *Ouangs* ou Augustes, qui gouvernèrent durant ces trois périodes, avaient un aspect en dehors de l'humanité. Dans la première, leur corps était celui d'un serpent; dans la seconde, ils réunissaient le visage d'un enfant, la tête du dragon, le corps du serpent et les jambes du cheval; dans la troisième, leur visage était d'un homme, tout le reste d'un dragon. Viennent ensuite dix *ki* ou périodes, durant lesquelles règnent des personnages à la face humaine et au corps de serpent. A la fin de la septième, les hommes cessent d'habiter les cavernes; dans la suivante, ils commencent à se garantir du froid en se couvrant de peaux; puis, ils acquièrent peu à peu la science et la pratique, et se mettent à l'abri des animaux féroces dans les maisons de bois. Tsang-ké, premier empereur de la neuvième période, invente les caractères alphabétiques; la musique est cultivée, une organisation régulière établie. Temps fabuleux.

Après ces dynasties apparaît Fo-hi en l'an 3468 avant J.-C. (1); c'est à lui qu'on fait le plus généralement commencer l'histoire de la Chine, et l'on ne saurait trop dire s'il tient plus du mythe que du symbole. La fille du Seigneur, Oa-ssé (Fleur attendue), en se promenant sur la rive d'un fleuve, passa sur la trace du Grand Esprit, et se sentit émue; un arc-en-ciel l'environna, elle conçut, et, après douze ans de grossesse, elle donna le jour à Fo-hi. Comme il trouvait trop restreinte l'unique écriture connue alors, c'est-à-dire celle qui se composait de cordelettes avec des nœuds, il inventa Temps incertains. Fo hi.

(1) Afin de ne pas heurter les préjugés des Chinois, la cour romaine autorisa les missionnaires à établir le calcul des années d'après la version samaritaine, qui ne ferait pas Fo-hi antérieur au déluge.

les huit symboles, consistant en trois lignes dont les diverses combinaisons donnent soixante-quatre signes ; il créa le premier des ministres d'État, tissa des filets, entoura les villes de murailles, donna de l'écoulement aux eaux, éleva les six espèces d'animaux domestiques, cheval, bœuf, porc, chien, poule et mouton ; il divisa le ciel en degrés, trouva la période de soixante ans, le calendrier, les règles de la musique, et inventa aussi la cithare à vingt-sept cordes de soie. Il institua le mariage pour remplacer les unions changeantes, et régla la société conjugale par des lois, dont une disposition singulière interdit d'unir ceux qui portent le même nom de famille. Or, les Chinois se donnent, entre autres titres, celui de Pé-sing (*Cent familles*), ce qui indique que la première tribu venue dans le pays était composée de cent chefs de maison, desquels naquirent cinq cents mâles ; ainsi, toute la population dont ils furent les souches n'a que cinq cents noms, et les mariages entre eux seraient incestueux comme entre frères et sœurs. Conserver des liens de parenté qui datent de six mille ans, quelle opiniâtre ténacité dans les voies du passé ! Fo-hi raconta avoir vu ses lois écrites sur le dos d'un dragon, ce qui valut à cet animal de devenir le symbole de l'empire ; il est armé de cinq griffes sur les drapeaux et dans les armes du monarque, tandis qu'il ne peut en avoir que quatre dans les représentations faites pour les particuliers.

3218. A Fo-hi succéda Chin-noung (Laboureur divin), qui inventa la charrue et enseigna à cultiver la terre, à extraire le sel des eaux, à faire régulièrement la guerre. Il introduisit l'usage des marchés, de la médecine, du chant, et mesura aussi la terre, à laquelle il trouva neuf cent mille *li* (1) du levant au couchant, et huit cent mille entre les pôles (2).

2698. Après un long intervalle vient *Hoang-ti*, et c'est à la soixante-unième année de son règne que commence le temps historique pour les lettrés, ainsi que le cycle de 60 ans, de 365 jours et 6 heures. Le soixante-seizième a été accompli en 1852, et, dans cet espace de temps, se sont succédé vingt-deux dynasties.

Hoang-ti divisa ses conquêtes en dix *tse* ou provinces, dont

(1) *Li*, le 10e d'une lieue.

(2) C'est une chose bien singulière que de voir signalée ici la différence entre les deux diamètres c'est-à-dire la figure sphéroïdale de la terre, qui n'a été démontrée mathématiquement que de nos jours.

chacune contient dix districts qui renferment chacun dix villes. Ayant pris dix grains de millet, il fit de leur longueur la mesure de la ligne : dix lignes formèrent un pouce, dix pouces un pied, et ainsi de suite, avec la division décimale que nous avons adoptée plus tard. La mesure française néanmoins, empruntée à la terre et au ciel, est invariable, tandis que celle des Chinois changea avec les dynasties, selon que les grains de millet furent rangés dans leur plus grand ou dans leur petit diamètre.

Ce prince institua le tribunal de l'histoire et six ministres pour observer les phénomènes célestes; il enseigna les principes de l'arithmétique et de la géométrie, le cycle luni-solaire de dix-neuf ans, que Méton introduisit à Athènes vingt-trois siècles plus tard. On fabriqua alors des chars, des barques, des flèches et des monnaies; des mines de cuivre furent exploitées, des routes ouvertes au commerce, et des temples construits au Dieu suprême (*Chang-ti*), où Hoang-ti offrit des sacrifices en sa double qualité de pontife et de roi. Sa femme enseigna à élever le ver à soie, ce qui lui valut d'être mise au rang des génies, sous le nom d'*Esprit des mûriers et des vers à soie*.

Les cent années du règne de ce prince sont, en un mot, une accumulation de merveilles de tout genre, et des progrès auxquels suffit à peine le cours de longs siècles, s'accomplirent en foule. Si nous réfléchissons cependant que les traditions des Chinois font venir les inventeurs des arts des pays situés à l'occident du leur, près du Kouen-loun, c'est-à-dire le mont Mérou, considéré par les Indiens, de même que l'Olympe par les Grecs, comme le centre du monde et la demeure des dieux; si nous faisons attention au titre de *Ti* donné à l'Être suprême, et par lui transféré aux rois, qui signifie *souverain*, titre qui a le même radical que le nom de Dieu chez les peuples indo-européens, nous serons portés à regarder cette civilisation comme provenant de la même source que celle des autres peuples fameux de l'antiquité.

Durant le règne du fils de Hoang-ti, Chao-hao, la morale 2597.
primitive se déprava, le culte et la musique se corrompirent. Quand il monta sur le trône, on vit apparaître le *foung-uang*, oiseau fabuleux qui ne se montre que sous le règne des bons princes, et qui devint par ce motif le signe distinctif des mandarins; ces fonctionnaires le portent sur leurs vêtements, dont Chao-hao régla la forme et la couleur particulière, selon



les degrés, telles qu'elles existent encore aujourd'hui (1).

2513. Son neveu Tchouen-hio, élu pour lui succéder, l'emporta sur lui en bonté; il purgea le culte de l'idolâtrie, et, enlevant aux chefs de famille le droit patriarcal des sacrifices domestiques, il réserva à l'empereur seul le privilège de les offrir au Seigneur. Il décida que l'année commencerait le premier jour du mois dans lequel la conjonction du soleil avec la lune tomberait plus près du quinzième degré du Verseau, époque à laquelle la nature se revêt de toute sa parure. Il fut surnommé, par ce motif, *Père des éphémérides*.

2435. Son neveu et successeur, Ti-ko, porta son attention sur les mœurs; il institua des docteurs pour enseigner la morale, bien qu'il introduisît la polygamie, qui depuis lors a toujours été en usage. Cette innovation, qui entraîna la nécessité d'un harem et d'eunuques pour le garder, produisit des intrigues et des vices, même des révolutions; les grands du royaume déposèrent son successeur Ti-tchi, après dix ans de règne, et mirent à sa place son frère Yao.

2357. Yao. Avec Yao commence le premier des cinq *King* ou Livres sacrés, compilés par Confucius, recueil auquel les critiques accordent unanimement une haute antiquité; suivant eux, c'est le plus ancien des documents humains (2), puisqu'on y reconnaît plusieurs parties antérieures à l'histoire mosaïque.

(1) Ce sont les mandarins des lettres qui portent cet emblème; les mandarins d'armes portent des animaux, comme le dragon, le lion, le tigre, etc.

(2) Le P. Amiot, laborieux et docte missionnaire, conclut ainsi ses observations sur les historiens chinois (*Mémoires des Chinois*, II, 146) :

« 1° Les annales chinoises sont *préférables aux manuscrits historiques de toutes les autres nations*, parce qu'elles sont les plus dépouillées de fables, les plus anciennes, les plus suivies, les plus abondantes en faits, etc.

« 2° *Elles méritent toute notre confiance*, parce qu'elles ont des époques démontrées par des observations astronomiques, qui, jointes aux monuments de toutes espèces dont ces annales abondent, se servent réciproquement de preuves, s'étayent mutuellement, et concourent ensemble pour constater la bonne foi des écrivains qui les ont transmises jusqu'à nous, etc.

« 3° *Elles sont dignes de l'attention de tous les savants*, parce qu'elles peuvent les aider à remonter sûrement jusqu'aux premiers siècles du renouvellement du monde, en leur fournissant pour cela les secours nécessaires et les guides qui peuvent les y conduire : tels sont les *cycles sexagénaires*, rangés tout nouvellement en *tricycles*, dont l'époque radicale est la 2637e année avant l'ère chrétienne, soixante-unième du règne d'Hoang-ti; les généalogies des premiers souverains, généalogies qui portent avec elles l'empreinte de la vérité dans les petites lacunes qui s'y trouvent, et qu'on n'a osé remplir, quoiqu'il eût été très facile de le faire si l'on avait voulu y ajouter du sien; les tables chronologiques qui marquent

On y voit d'abord Yao s'occupant de donner de l'écoulement aux eaux; il dit : « Présidents des quatre montagnes, « les grandes eaux qui de toutes parts abondent à l'excès « font beaucoup souffrir. Leurs flots immenses enveloppent « les monts et recouvrent les collines; leur masse, qui s'élève toujours, menace de submerger le ciel. Le peuple des « plaines se tourne vers nous en gémissant. Qui pourrait « dompter et gouverner les eaux? » Tous répondirent : « Il « y a Kou-an. » Et l'empereur reprit : « Non, non, il enfreint « les ordres reçus et maltraite ses collègues. » Les présidents des quatre montagnes ajoutèrent : « Que cela ne t'empêche « pas de l'employer, pour voir ce qu'il saura faire. » — « Eh « bien! va, dit l'empereur; mais prends garde. » Kou-an travailla neuf ans sans résultat (1).

Là, se révèle déjà la constitution d'un peuple doué d'une grande raison, qui n'emploie pas des millions de bras à construire des pyramides et des catacombes comme en Égypte, ou à creuser des cavernes en forme de temples, et à tailler des chaînes de pierres de taille comme dans l'Inde, mais qui leur donne pour tâche la culture du sol, l'assainissement des marais, ces travaux qui ont tant accru et conservent encore la prospérité agricole de la Chine. Le fait le plus certain de cette histoire des premiers âges du monde est, à coup sûr, la conquête du territoire sur les eaux, soit qu'il rappelle un souvenir du déluge de Noé, ou bien quelque cataclysme particulier, produit, comme on l'a pensé, par les convulsions de la nature qui détachèrent l'Amérique de l'Asie, et creusèrent entre elles le détroit de Behring.

Les opérations astronomiques attribuées à Yao nous paraissent bien plus étranges. Il dit à ses ministres Hi et Ho : « Allez, et observez les étoiles, déterminez le cours du soleil, « établissez une année de trois cent soixante-cinq jours, et « qu'elle soit rendue exacte par l'intercalation d'une lune et « la détermination de quatre saisons; après cela, chacun

avec exactitude la succession non interrompue de tous les empereurs qui ont régné pendant plus de 4,000 ans.

« 4° Enfin, ces annales sont aussi l'ouvrage de littérature *le plus authentique qui soit dans l'univers*, parce qu'il n'y en a point dans tout l'univers qui ait été travaillé pendant l'espace de près de dix-huit siècles, qui ait été revu, corrigé, augmenté à mesure que l'on faisait de nouvelles découvertes, par un si grand nombre de savants réunis, pourvus de tous les secours possibles. »

(1) *Chou-king*, ch. I.

« remplira son devoir selon les temps et la saison, et tout « marchera d'après un ordre certain (1). » D'autres astronomes furent expédiés dans la direction des quatre points cardinaux, pour constater la durée précise du jour et la position de certains astres dans un temps donné.

Les inventions ne se commandent pas, et Yao ne devait point connaître toutes ces choses, pour ordonner à ses ministres d'aller les découvrir.

Vertus de Yao.

Ce monarque étant offert comme un modèle aux souverains de la Chine, il est bon que nous nous y arrêtions quelque peu. Il visitait souvent les provinces, rendait la justice et s'informait des besoins du peuple, s'il avait faim ou froid, si ses souffrances pouvaient être imputées au roi. Afin que la vérité parvînt jusqu'à lui, il fit apposer sur la porte extérieure de son palais une tablette où chacun pouvait écrire ses griefs ou donner ses avis. A côté, se trouvait un tambour sur lequel frappait le réclamant, et aussitôt l'empereur venait lire et faire droit; il veilla toujours au maintien des *cinq règles immuables*, c'est-à-dire des cinq devoirs entre pères et enfants, rois et sujets, époux, amis, jeunes gens et vieillards.

Jusqu'à Yao (dit Mencius, le Socrate du pays), la Chine était inculte et presque inhabitée; des bois épais s'étendaient sur les montagnes, et les eaux sur les plaines. Yao réunit les hommes épars dans les forêts, les forma à l'existence sociale, leur enseigna à défricher les montagnes en mettant le feu aux bois, et à ouvrir des canaux pour que les eaux s'écoulassent vers la mer; il leur apprit non-seulement à se nourrir de la semence des plantes, mais encore à les multiplier par la culture. Aussi, les enfants chantaient dans les rues : *De tous ceux qui ont éclairé ou gouverné un peuple, il n'en est pas un qui t'égale; qui ne te connaît pas, ne sait rien; que l'exemple de l'empereur soit suivi!* Un vieillard chantait en cheminant tranquillement sur la même route que l'empereur, qui l'entendait : « A peine le soleil paraît sur l'horizon, je me lève « pour travailler; à peine il disparaît, je me livre au repos. « Quand j'ai soif, je bois de l'eau de mon puits, et je me « nourris du grain semé dans mes champs; pourquoi l'em- « pereur s'occupe-t-il tant de nous? »

Un autre vieillard, le rencontrant un jour, s'écrie : « Saint « monarque, puisses-tu posséder de grandes richesses,

(1) *Chou-king*, chap. *Yao-tien*.

« vivre de longues années, avoir une nombreuse postérité! »
— « Je repousse tes vœux, répondit Yao : les grandes ri-
« chesses entraînent beaucoup de soins et de soucis; le grand
« nombre d'enfants cause de graves inquiétudes, et une
« longue vie fait que nous avons à nous repentir de beau-
« coup d'erreurs. »

Mais le vieillard reprit : « Celui qui a beaucoup d'enfants « confère à chacun d'eux une part de son autorité et se pro- « cure du soulagement; celui qui possède de grandes ri- « chesses et les répand dans le sein des malheureux, trouve « une source de jouissances. Si le monde est gouverné par « la raison éclairée, toutes choses procèdent avec ordre; s'il « n'est pas régi par la raison éclairée, il faut aller cultiver la « vertu dans la solitude. Pourquoi donc abréger sa vie? »

Jusqu'alors le roi choisissait son successeur; Yao réunit donc le conseil d'État, et dit : « Qu'on cherche un homme « propre à gouverner selon les circonstances du temps. Si « on le trouve, je lui remettrai le gouvernement. »

Fang-tsi indiqua Yn-tse-chou, fils de l'empereur; mais Yao « répondit : « Non; il manque de droiture, il aime à dispu- « ter. Un tel homme convient-il? »

Un ministre dit : « Houan-teou se montre capable et zélé « aux affaires. »

Mais l'empereur : « Non; Houan-teou dit beaucoup de « paroles inutiles, et lorsqu'une question est à discuter, il « s'en tire mal; il affecte de la modestie, de l'attention, de la « réserve, mais son orgueil n'a point de bornes. »

Il choisit donc, de préférence à son propre fils, You-Choun, You-Choun.
d'une naissance obscure, mais vénéré pour sa piété filiale. 2285.
Il lui fit épouser ses deux filles, et, après l'avoir éprouvé, en observant toutes ses actions pendant trois ans, il l'associa à l'empire. Choun fut législateur : en visitant les provinces de l'empire, il connut leurs besoins; il introduisit l'uniformité des poids et des mesures, et publia des lois pénales, aux termes desquelles certains châtiments pouvaient se racheter à prix d'argent. Les délits commis accidentellement n'étaient pas punissables; il adoucit la rigueur des supplices en substituant à la peine de mort, à la marque, à la mutilation, l'exil, la confiscation, le bâton. A la mort de Yao, dont le peuple porta le deuil pendant trois ans (ce deuil passa dès
lors dans les rites du pays), Choun régna seul, fit exécuter 2255.
beaucoup de digues et de levées, puis associa You à l'empire. 2224.

En conférant un emploi, Choun en expliquait les devoirs à celui qu'il nommait, comme ferait un ministre dans un Etat constitutionnel. Bien que ses discours n'aient pas, à notre avis, plus d'authenticité que ceux dont Hérodote et Tite Live ont rempli leurs histoires, il est bon d'en rapporter quelques fragments, pour connaître l'idéal des magistrats chinois.

Choun disait donc aux *pasteurs* de ses provinces : « Il faut « traiter avec humanité ceux qui viennent de loin, instruire « ceux qui sont près, estimer les hommes d'esprit et en tirer « parti, se fier aux gens probes, ne pas fréquenter les mé« chants. — Quand le prince et le ministre savent se mettre « au-dessus des difficultés de leur position, l'empire est bien « gouverné, et les peuples suivent facilement le chemin de « la vertu. — Ne pas laisser inconnues les personnes sages, « établir la paix dans tous les pays, conformer ses connais« sances et ses intentions à celles d'autrui, ne pas maltraiter « ni mépriser ceux qui ne sont pas en état de faire entendre « leurs doléances, ne pas abandonner les pauvres et les mal« heureux : telles furent les vertus de l'empereur Yao. »

Il adressait aux grands ces paroles : « Je mettrai à la tête « des ministres celui d'entre vous qui est capable de bien « gouverner la chose publique, afin que règnent partout « l'ordre et la subordination. »

Il parlait ainsi à Ki : « Vois la misère et la faim des « peuples; comme intendant de l'agriculture (*heou-tsi*), fais « semer des grains de toutes espèces, selon la saison. »

Il disait à Sie, ministre de l'instruction : « Il n'y a point « de concorde parmi les peuples, et les désordres se mani« festent dans les sept États. Publie les cinq instructions; « sois indulgent et doux. »

Au grand juge : « Les étrangers suscitent des troubles; « s'il y a parmi les habitants de l'empire des voleurs, des « homicides, des gens mal vivants, fais usage à leur égard « des cinq règles, pour punir les délits de châtiments pro« portionnés. »

A Pé-hi, ministre des cultes : « Veille du matin au soir « avec crainte et respect; aie le cœur droit et dégagé de « passion. »

Et à Cuéi : « Je te nomme surintendant de la musique, et « je veux que tu l'enseignes aux fils des princes et des « grands; qu'ils soient sincères, affables, indulgents, com-

« plaisants, graves, fermes sans dureté ou cruauté. Inspire« leur le discernement sans l'orgueil, expose-leur tes pen« sées en vers, et fais sur les instruments des chansons en « différents tons. Que les huit modulations soient conservées, « et qu'il ne naisse pas de confusion entre les divers accords; « les hommes et les animaux seront en paix. » Cuéi repondit : « Lorsque je touche, ou doucement ou fort, mon instrument « de pierre, les animaux féroces sautent d'allégresse. »

Choun dit encore à Lang : « J'ai les médisants en horreur; « leurs discours répandent la discorde, nuisent aux gens de « bien en éveillant des inquiétudes et des séditions, et boule« versent le peuple. Viens donc, Lang; je te nomme rappor« teur (*na-ian*); n'aie en vue du matin au soir, soit en pro« mulguant mes ordres et mes décrets, soit en me rapportant « ce que disent les autres, que la rectitude et la vérité (1). »

Le ministre Hi lui disait : « Il faut veiller sur soi-même, « ne pas cesser de se rendre meilleur, et ne jamais permettre « que les lois de l'État soient violées; il faut fuir les amuse« ments excessifs et les plaisirs honteux; il faut ne pas chan« ger l'ordre une fois donné à une personne sage, et ne « point se hâter de décider quand il existe des doutes et des « difficultés; il faut rechercher les suffrages de cent familles « (c'est-à-dire du peuple), et ne pas se les aliéner pour favo« riser sa propre inclination. »

Cette déférence est exprimée plus clairement dans les paroles d'un ministre d'You : « Ce que le ciel entend et voit « se manifeste au moyen des choses que les peuples enten« dent et voient; ce que le peuple juge digne de récompense « ou de châtiment indique ce que le ciel veut punir ou ré« compenser. Le ciel est en communication intime avec le « peuple; que ceux qui gouvernent le peuple soient donc at« tentifs et réservés (2). » Néanmoins, il ne faut pas en conclure qu'il entrât quelque élément démocratique dans la constitution chinoise; nous ne pouvons regarder ces doctrines que comme des fruits du principe qui, avec l'autorité paternelle, constitue le gouvernement chinois et le tempère, nous voulons parler de la science des lettrés.

A la mort de Choun, l'empire prit le deuil triennal, et You 2208.
lui succéda comme chef suprême. A lui commence la pre-

(1) *Chou-king*, I, 4.
(2) Ibid., *ibid*.

mière dynastie chinoise; en effet, alors fut restreint le droit d'élection exercé par les empereurs entre les sujets que lui présentaient les grands, qui ne choisirent plus les candidats que parmi les fils de l'empereur, sans égard à l'ordre de primogéniture. Ce mode de succession, qui offre plus de chances de bons règnes que la succession en ligne directe malgré les dissensions et les guerres intestines qu'il peut occasionner, s'est conservé en Chine jusqu'à nos jours.

CHAPITRE XXIV.

CONSIDÉRATIONS SUR LES ANTIQUITÉS DE LA CHINE.

Les Chinois, tout à fait dépourvus d'enthousiasme, n'ont pas été façonnés par la religion comme les autres peuples de l'Asie. Si les prêtres y obtinrent d'abord quelque puissance, comme régulateurs des choses du ciel, elle fut amoindrie par les premiers empereurs, qui réunirent dans leurs mains l'autorité civile et religieuse en sacrifiant au Maître suprême.

Les premiers livres chinois offrent une idée pure et parfois élevée de la Divinité; on y rencontre aussi ce fonds de vérité commun aux Égyptiens, aux Chaldéens, aux Perses, aux Indiens et à tous les peuples qui ont une histoire. : « Chang-ti « ou Tien est l'esprit qui règne dans les cieux, et les cieux « sont l'œuvre la plus excellente qu'ait produite la cause « première. Immense, éternel, il n'a ni matin ni soir; son « principe est en lui-même, et du pied du trône d'innom- « brables chœurs d'esprits veillent sur l'homme et le protè- « gent. Le plaisir suprême du sage est de s'élever jusqu'à « eux pour les contempler; invisibles, il les voit; ils ne « parlent pas, et il les entend; ils sont unis par des liens qui « n'ont rien de terrestre, et que ne peut rompre aucune chose « terrestre. »

L'autre nom de Dieu est *Tien*, le ciel, la grande voûte sur laquelle s'appuient toutes les choses, comme les poutrelles d'un toit sur le chevalet; ce fut lui qui laissa tomber de sa main cette multitude de peuples, après leur avoir donné la force vitale et la lumière de la raison. Par lui règnent les rois, à la condition d'être son image sur la terre, c'est-à-dire

de châtier les méchants et de récompenser les bons, de procurer la paix aux hommes de bonne volonté (1). On sent dans le nom de *fils du ciel*, donné aux monarques, la dérivation du pouvoir d'en haut, et ce pouvoir, à cause de son origine, est le seul devant lequel l'homme puisse s'incliner sans s'humilier. La crainte de Dieu est considérée, dans ces livres, comme extrêmement efficace pour la répression du vice. Tien inspire les pensées saintes, et emploie sa puissance absolue sur la volonté de l'homme pour le conduire à la vertu par le ministère de ses semblables, afin de le récompenser ou de le punir, sans limiter le libre arbitre.

L'empereur seul, comme fils adoptif et héritier de la grandeur de Tien sur la terre, pourra lui offrir solennellement des sacrifices; mais il doit se préparer au ministère pontifical par un jeûne austère et des larmes de pénitence (2); tout le mérite de la prière et des sacrifices consiste dans la piété de l'intention. *La vraie sagesse,* est-il écrit dans le *Ta-io, consiste dans la lumière de l'esprit et dans la pureté du cœur, dans l'amour de la vertu, dans le zèle à en allumer l'amour au cœur des autres; elle consiste à écarter tout empêchement à notre union avec le bien suprême et à notre constant amour pour lui.* Cette idée élevée de la dignité de l'homme se retrouverait à peine chez les sages de la Grèce.

(1) *Chou-king*, I, 4. Voy. *Univers pittoresque*, Chine, t. I, p. 74.

(2) Voici la prière que l'empereur Tao-kuang récita, en 1832, à l'occasion d'une sécheresse :

« Moi, ministre du ciel, établi sur les hommes pour les gouverner, je suis responsable de l'ordre du monde et de la tranquillité de l'empire. L'âme affligée, pleine d'anxiété, je n'ai pu ni dormir ni manger, et pourtant aucune ondée abondante n'est tombée encore... Je me demande si je fus négligent dans les sacrifices? si l'orgueil et la prodigalité se sont introduits dans mon cœur? si j'ai apporté peu d'attention au gouvernement? si j'ai proféré des paroles irrévérencieuses, et mérité des reproches? si les récompenses et les châtiments ont été répartis avec équité? si j'ai grevé le peuple et causé préjudice aux champs, pour élever des monuments et faire des jardins? si je n'ai pas préféré les plus capables dans le choix des employés, et si j'ai vexé le peuple? si l'opprimé n'a pas trouvé d'appui? si les largesses accordées aux provinces malheureuses du midi n'ont pas été distribuées convenablement? si les indigents ont été laissés mourants le long des fossés? Prosterné, je supplie le Tien impérial de me pardonner mon ignorance et ma stupidité; car des milliers d'innocents périssent par la faute d'un seul homme. Mes péchés sont si grands, que je n'ose espérer me soustraire à leurs conséquences. L'été est passé l'hiver est venu; il n'est pas possible d'attendre plus longtemps. Prosterné, je prie le Tien impérial de me délivrer. »

Les âmes des justes vont dans le séjour de Chang-ti; mais nous ne voyons nulle part indiquées expressément les peines réservées dans une autre vie aux fautes commises dans celle-ci. Plus tard, les Chinois adressèrent aussi leurs hommages aux cieux matériels et à l'influence céleste. De cette idolâtrie, la plus excusable de toutes, ils furent amenés, plusieurs siècles après, à révérer les esprits malins et les objets matériels, ce dont ils furent détournés par Confucius.

Ces croyances sont un reste des traditions patriarcales. Nous pourrions en ressaisir les traces dans certaines cosmogonies chinoises qui racontent que l'homme, dans l'état d'innocence, avait pour séjour un jardin délicieux, où jaillissait une source qui alimentait quatre grands fleuves; là croissait l'arbre de vie, et les hommes fournissaient une longue existence dans la vertu, la justice et la sagesse; mais le péché d'une femme fit entrer dans le monde la douleur et les maux infinis, dont un rédempteur viendra délivrer l'humanité.

Confucius disait au ministre Pé : « J'ai appris que, dans les « pays d'Occident, il naîtra un homme saint, qui, sans exer- « cer aucune charge du gouvernement, empêchera les désor- « dres; sans parler, il inspirera une confiance spontanée; « sans opérer de bouleversement, il produira un océan d'ac- « tions : personne ne peut dire son nom; mais j'ai entendu « assurer que celui-là sera le véritable saint (1). »

Les livres canoniques ajoutent que « ce saint est celui qui « sait tout, voit tout, et dont les paroles sont toute doctrine, « les pensées toute vérité; céleste et merveilleux en tout, « sans bornes dans sa sagesse, ses regards embrassent l'ave- « nir entier, et ses paroles sont efficaces. Il est une seule et « même chose avec Tien, et le monde ne peut le connaître sans « Tien; lui seul peut offrir un digne holocauste à Chang-ti. » Mencius dit de plus que « les peuples l'attendent comme les « feuilles desséchées attendent la pluie ».

Plusieurs écrivains ont comparé les trois premiers empereurs et les cinq princes aux patriarches; Bayer et Menzel (2),

(1) Rémusat, *Notice des manuscrits de la Bibliothèque royale*, t. X, p. 407.

(2) Bayer, *Mus. Sin.*, t. I, *in præf.* — Menzel ap. Bayer, *Comm. orig. Sinicarum*, p. 267; Pétersbourg, 1730.

Pour les comparaisons entre les croyances et les traditions des Chinois et des Hébreux, on peut consulter, outre les jésuites :

Schmidt, *Die grossen Lehren des Christenthums nachgewiesen in den*

en examinant le Siao-oul-loun, ou les origines chinoises, ont trouvé de l'affinité entre Pouen-kou et Taï-kou, c'est-à-dire la *première* et la *plus lointaine antiquité* des Chinois, et l'immense abîme antérieur à la création. Comme la création de Moïse, celle des Chinois se termine par la masse liquide; viennent ensuite l'auguste famille des cieux, l'auguste famille de la terre, l'auguste famille des hommes, personnification, à leur manière, des cieux, de la terre et des hommes qui succèdent au chaos de l'Écriture sainte; neuf hommes de la dernière famille auguste correspondent aux neuf patriarches antédiluviens. Le nom même de Yao a tant de rapport avec celui d'*Iaveh* (Jéhovah), que nous serions tenté de le regarder comme le symbole d'une colonie du premier peuple, venue dans cette lointaine partie de l'Asie avec le nom et la connaissance du vrai Dieu.

Ces rapprochements ont été poussés fort loin par l'érudition et la subtilité des jésuites, que l'esprit systématique a pu faire tomber parfois dans l'excès. Quoi qu'il en soit, jésuites et philosophes s'accordent à attribuer une haute antiquité aux Chinois; mais les premiers, la faisant concorder avec les livres saints, prétendent qu'elle ne sort pas des limites de la chronologie mosaïque, selon la version samaritaine, tandis que les autres veulent en tirer un argument pour combattre l'unité de race de l'espèce humaine et la chronologie de Moïse. Il n'est pas douteux que la nation chinoise ne puisse se vanter d'une haute antiquité; mais que cette antiquité soit aussi reculée que certains érudits le prétendent, c'est ce qui, suivant nous, ne peut être prouvé. Comme on ne la déduit au surplus que de leur histoire, de leur civilisation et de leur science, examinons-les chacune à leur tour.

Un peuple éminemment conservateur doit avoir écrit ses annales avec la patience que mettaient les Égyptiens à polir leurs colosses de porphyre, et les Hindous à sculpter leurs grottes. Depuis un temps très ancien, les Chinois ont fait des livres, d'abord au moyen de planchettes de bambou, puis d'étoffes qu'ils couvraient de sentences, dans une longueur parfois de quarante pieds sur cinq, et suspendaient sur les tombeaux et dans les salles de leurs édifices. Ils enseignèrent Historiens.

Sagen und Urkunden der altesten Vœlker, vorzüglich in den s. g. kanon. Büchern der Chinesen, etc. Landshut, 1834.

FORTIA D'URBAN, *Histoire antédiluvienne de la Chine, ou Histoire de la Chine dans les temps antérieurs à l'an* 2298 *avant notre ère*; Paris, 1838.

à la Boukharie la fabrication du papier, et, par Samarcande, à l'Arabie, de qui nous l'avons apprise. On ne sera donc pas surpris que la seule ville de Kaï-fong-fou ait ses annales en quarante livres, divisés en huit gros volumes, où il n'est pas un mince évènement, un ordre, une bagatelle, qui se trouvent oubliés; ni que la migration des Torgouts soit inscrite sur un immense livre de pierre (1). Mais un chef-d'œuvre d'érudition et de typographie chinoises, ce sont les tableaux chronologiques (*Li-taï-chi-ssé*) en cent volumes, que l'empereur Kien-loung a fait imprimer, en 1767, par l'Académie impériale (*Ham-lin*).

L'histoire, honorée en Chine, a un tribunal spécial, et chaque empereur tient sans cesse à ses côtés deux historiens, dont l'un prend note de ses actions, l'autre de ses discours; afin qu'ils puissent le faire en sûreté, l'histoire du souverain n'est lue qu'après sa mort, et, suivant d'autres, qu'à la fin seulement de sa dynastie. *Chaque jour*, disait un ministre, *nous offre le souvenir des faits d'hier, mais non pas l'intention de ces faits. En différant de les consigner par écrit, on court le risque de les altérer involontairement.*

On serait donc porté à croire qu'on trouve chez les Chinois les annales non interrompues sinon du genre humain, au moins du pays, et de ces milliers de siècles dont les gratifient si libéralement ceux qui inventent l'histoire, au lieu de se borner à l'écrire; mais l'empereur Tsin-chi-hoang-ti, celui-là même qui fit construire la Grande Muraille, fondant une dynastie nouvelle et voulant anéantir les prétentions que les petits feudataires tiraient des souvenirs du passé, ordonna que tous les livres fussent brûlés. L'ordre ne put être exécuté dans toute son étendue, même dans un pays où l'on obéit sans raisonner; la mémoire et ce qui échappa à l'incendie aidèrent à recomposer les documents historiques, mais leur authenticité en devint plus douteuse. Confucius lui-même se plaint du petit nombre de renseignements historiques que l'on avait de son temps. Le commentateur Yang-tseu dit : « Qui peut connaître les évènements des premiers temps, si « aucun récit authentique n'est parvenu jusqu'à nous? Celui « qui lit attentivement ces narrations s'aperçoit qu'elles man« quent de fondement. Dans le commencement, on n'écrivait « pas d'histoires; puis, si les livres qui les transmettaient

(1) *Mémoires sur les Chinois*, t. II, p. 375; t. I, p. 329.

« furent brûlés par le premier empereur de la dynastie des « Tsin, pourquoi nous contenterions-nous des fables ? »

Ma-touan-lin, le Varron chinois, dans ses profondes recherches sur les antiquités de sa patrie, rejette toutes les premières dynasties. Il place au règne de Yao les commencements de l'histoire nationale, et c'est de ce prince que part le livre canonique du *Chou-king,* ainsi que les tableaux chronologiques dont nous venons de faire mention. Ce fait infirme l'authenticité que les jésuites et quelques modernes voudraient accorder à des annales antérieures de trois mille ans à J.-C. ; mais on ne doit pas non plus leur refuser toute croyance, puisqu'il n'y a pas moins d'arguments à faire valoir en leur faveur que pour les plus anciens historiens de la Grèce et de Rome. Les esprits les plus modérés et les plus sages n'affirment donc la certitude de l'histoire chinoise qu'à dater de la dynastie des Tchéou, onze siècles avant l'ère chrétienne.

Un élément capital de la vie morale des Chinois put, outre la vanité commune à toutes les nations, les conduire à altérer l'histoire et à s'attribuer une antiquité très reculée : nous voulons parler de leur vénération pour leurs ancêtres. De même que les autres législateurs recoururent à la révélation divine pour sanctionner leurs constitutions aux yeux du peuple, les princes chinois jugèrent important de prouver que celles qu'ils voulaient adopter n'étaient pas nouvelles, mais depuis longtemps en usage. Cela nous explique ce passage du *Chou-king,* dans lequel on lit : « Yao et Choun, *après avoir examiné les antiquités,* créèrent cent officiers » ; et tant d'autres passages de cet ancien livre, où il est fait mention de livres antérieurs.

Ceux qui veulent ensuite déduire l'extrême antiquité des Chinois de leur civilisation déjà avancée à une époque très reculée, sont en défaut dès que l'on vient à contester l'authenticité de ces livres, où l'on découvre même certaines indications qui semblent démentir cette ancienne culture intellectuelle. Ainsi le philosophe Oaï-nan-tseu décrit le palais de Yao avec un toit de paille et de boue, sur lequel les pluies d'été faisaient croître l'herbe ; une cour entourée d'un mur, à laquelle on arrivait par des marches faites de mottes de gazon, était destinée aux audiences ; à l'extrémité de cette cour, une salle renfermait les poids et mesures pour les marchés qui se tenaient dans la même enceinte, et des arbres avaient été plantés pour abriter ceux qui attendaient.

Écriture. You-chin, qui florissait dans le premier siècle de l'ère vulgaire et compila le *Choué-ouen,* ou traité de littérature, dictionnaire étymologique chinois qui passe pour ne contenir que les expressions pures et légitimes, affirme que tous les caractères dans lesquels entre le signe de la soie ne remontent pas au-delà de la dynastie des Tchéou. Avant cette époque, les noms des vêtements étaient tracés avec les signes du chanvre et des poils; plusieurs écrivains assurent même que Yao ne fut vêtu que de toile en été et d'étoffes de laine en hiver.

Rémusat a voulu tirer de ce vocabulaire, à l'aide d'une méthode ingénieuse qui n'est applicable à aucune autre langue, des renseignements sur la civilisation primitive de la Chine.

L'écriture la plus ancienne de la Chine était absolument figurative, comme nous la voyons encore, c'est-à-dire qu'elle retraçait les objets eux-mêmes ou leurs symboles. Celui qui, dans nos idiomes, se livre à des recherches sur l'ancienneté d'un mot, n'a d'autre secours que l'histoire et quelques règles étymologiques peu certaines. Dans la langue chinoise, au contraire, les radicaux sont conservés constamment dans les dérivés depuis quarante siècles, sans diminution ni augmentation notable; ainsi, en analysant les caractères composés, on obtiendra les signes simples, et ceux-ci offriront le tableau, incomplet sans doute, mais curieux, des idées les plus familières à la nation chinoise dans ses commencements. Si nous reconnaissons que les Chinois durent figurer, non tous les objets dont ils étaient entourés, mais les plus importants, leur écriture nous fournira, pour ainsi dire, un inventaire de leurs habitudes et de leurs connaissances primitives.

Telle est l'analyse à laquelle se livra Rémusat. Il prit les neuf mille trois cent cinquante-trois caractères employés dans le *Choué-ouen,* ce qui nous reporte déjà à dix-huit siècles en arrière, et, faisant l'analyse de leurs cinq cents radicaux ou clefs, il trouva que plusieurs étaient composés. Il réduisit alors les racines véritables à environ deux cents signes primitifs, que l'on peut considérer comme les vrais éléments de tous les caractères chinois; peut-être même ces racines n'excéderaient-elles pas trois cents, en y ajoutant celles de cent cinquante mille caractères environ inventés depuis. Deux cents et quelques caractères, imaginés il y a quatre mille ans, ont donc suffi pour exprimer, au moyen de combinaisons multiples, toutes les idées que l'on acquit depuis ce moment.

En les disposant par ordre de matières, on trouve que le ciel fournit sept caractères aux anciens Chinois : un *cercle* avec une ligne au milieu, pour figurer le soleil; une *demi-lune,* pour représenter le satellite de la terre; une *lune* coupée en deux, pour l'obscurité; des *lignes en zigzag,* pour les nuages et les vapeurs; des *gouttes sous une voûte,* pour la pluie. Le vent, les météores, le firmament, les étoiles, n'avaient pas encore de signes.

Dix-sept caractères primitifs sont tirés des objets terrestres, monts, collines, eau, feu, pierres, sources, et autres semblables, parmi lesquels n'apparaissent pourtant ni les fleuves, ni la mer, ni les plaines, ni les forêts, ni les lacs : objets qu'il n'est besoin de spécifier que plus tard, et que les termes génériques suffisent d'abord à désigner.

L'habitation de l'homme contribua pour onze caractères, qui indiquent déjà quelque raffinement. Ils distinguent, en effet, le toit, le magasin, le grenier, deux sortes de fenêtres, un observatoire pour regarder au loin; mais on ne trouve pas de caractères qui expriment d'une façon distincte maison, palais, tour, temple, pont, forteresse, cité, rempart.

Viennent ensuite vingt-trois figures relatives à l'homme et à quelques actions faciles à représenter par des signes simples; de ce nombre ne se trouvent pas ceux qui expriment les degrés de parenté les moins proches, ni même roi, lettré, général et guerrier. Ces derniers termes, étant écrits en deux syllabes, annoncent une origine moins reculée; mais on y reconnaît un artisan; un homme incliné par respect, figure qui représenta plus tard un sujet et un ministre; un magicien, un homme appuyé sur un bâton, signe adopté par la suite pour clef des maladies.

Des vingt-sept signes empruntés aux membres, deux seulement désignent les parties internes, le cœur et les vertèbres. Six se rapportent aux habillements, et le plus simple indique cette petite cotte qui semble avoir été le premier vêtement des peuples dégrossis, et qui, au dire de Hiou-chin, était rouge pour le roi, violette pour les vassaux, et verte pour les fonctionnaires.

Un point au milieu de la figure d'un puits, pour représenter une pierre rouge trouvée en creusant; une figure circulaire traversée par une ligne droite, pour représenter des grains enfilés, et un fil traversant trois perles, pour indiquer le jaspe antique, sont les seuls caractères relatifs à des mi-

néraux précieux. Aucun signe ne figure les monnaies, les joyaux, le verre, la porcelaine, que l'on peut dès lors considérer comme des inventions postérieures. Ce qui semble plus étrange encore, c'est qu'aucun métal n'y est indiqué, pas même l'or; d'où il résulte que les arts étaient dans l'enfance, quand les Chinois commencèrent à tracer des caractères. On peut tirer la même conclusion des noms de meubles, d'ustensiles, d'armes, d'instruments, dont on compte bien une trentaine. Il est fait mention de vases de bois et de terre, de tables, de coffres et d'armes, probablement de pierre; mais on y chercherait vainement la charrue, la bêche, la hache. Le signe du fil, demeuré encore aujourd'hui commun au chanvre et à la soie, ne nous aide pas à découvrir lequel des deux fut le premier en usage.

Ce genre d'écriture se prête mieux aux objets naturels. Nous y trouvons douze quadrupèdes, le chien, le bœuf, le mouton, le porc, le cheval domestique, le léopard, le cerf, la souris, deux espèces de lièvre, et, ce qui est bizarre, l'éléphant et le rhinocéros, qui pourtant ne durent jamais approcher du Chen-si, berceau de la monarchie chinoise. Pour les oiseaux, on compte onze caractères. dont six figurent les ailes, les plumes et le vol; trois sont particuliers au corbeau et à deux variétés d'hirondelles; les deux derniers, à deux espèces d'oiseaux, l'une à longue et l'autre à courte queue. Un seul caractère indique les poissons. Les animaux inférieurs sont divisés en deux classes, en insectes et en *cuirassés*, c'est-à-dire ayant les os au dehors et la chair au dedans; mais aucun signe ne représente les animaux fabuleux que les Chinois mettent actuellement en tête de chaque classe, comme la licorne, reine des quadrupèdes, le phénix, roi des oiseaux, le dragon, roi des reptiles : preuve que ces êtres fantastiques ont été introduits depuis.

Vingt-huit signes comprennent tout le règne végétal, génériques pour la plupart, comme ceux qui indiquent les grains, les arbres, les herbes, les feuilles, les fleurs, les fruits. Ils distinguent parmi les grains le riz et le millet; parmi les légumineux, l'ail et la citrouille; le vin y est aussi exprimé, ou, pour mieux dire, la boisson spiritueuse que les Chinois obtiennent par la fermentation du riz; parmi les arbres se trouve le bambou; le mûrier, le thé et quelques autres n'étaient pas encore exploités.

Ce vocabulaire ne nous donne donc pas autre chose que

l'idée d'un peuple composé d'un petit nombre de familles, pauvre encore de connaissance, et à peine sur la frontière de la civilisation. Le mot de *roi* y manque, mais non pas celui de *sorcier*; quant aux idées métaphysiques, on y trouve la feuille de l'arbre placée dans la *vallée lumineuse* du côté où se lève le soleil, pour exprimer le ciel; plus, un signe pour le démon et pour le sang d'une victime offerte en sacrifice. Ces idées paraissent un reste des traditions patriarcales, et leur petit nombre prouve l'indifférence, professée encore aujourd'hui par les Chinois, pour tout ce qui sort du monde matériel et de la classe des êtres sensibles. Du reste, point d'idées morales, point d'observations des phénomènes célestes, point de connaissances de la division des temps, ni des relations civiles : des vêtements grossiers, des armes de sauvages, c'est tout ce que l'on rencontre. Bien que l'on puisse repousser la conséquence de ce qui précède, en disant qu'ils n'exprimaient pas en signes tous les objets connus, il faudra pourtant bien admettre que leur intention dut être d'exprimer les plus connus; cela est d'autant plus vrai, qu'en renouvelant cette analyse sur les autres groupes relatifs aux sciences, on en voit toujours sortir les mêmes idées primitives.

La composition des divers caractères simples ne renferme rien du sentiment ingénieux des mystères de la nature, pas plus que le spiritualisme si délicat qu'on rencontre dans les hiéroglyphes égyptiens et dans les symboles indiens; loin de là, elle a son point de départ dans des idées tout à fait matérielles, quelquefois grossières : par exemple, *bonheur* s'écrit au moyen des deux signes représentant une bouche pleine de riz; le signe de *femme*, répété, exprime le bavardage et les disputes; exprimée trois fois, c'est le désordre et le libertinage. Il y en a pourtant d'ingénieux : *ming*, lumière, est formé par les signes du soleil et de la lune; *chou*, livre, par les deux signes de pinceau et de parole, comme pour dire parole peinte; *nou*, colère, par le caractère de cœur et par celui d'esclave, comme une passion qui asservit le cœur. C'en est assez, ce nous semble, pour ébranler l'assertion de ceux qui voudraient que la Chine eût été civilisée avant tous les temps historiques.

L'ancienne astronomie des Chinois, comme nous le verrons plus loin, nous fournit des résultats plus précis que celle des Égyptiens et des Chaldéens; mais, au lieu d'en déduire la conséquence d'une antiquité sans limites, elle nous donne Astronomie.



une nouvelle preuve de ce que nous avons établi précédemment, à savoir, que les premiers peuples possédèrent un fonds de doctrines sans l'avoir acquis par une progression successive de découvertes ; c'est pourquoi il n'apparaît que partiellement.

Que si l'on scrute à fond l'astronomie chinoise, on en trouve les combinaisons transportées (comme nous l'avons vu déjà chez les Hindous, les Chaldéens, les Égyptiens) aux évènements terrestres ; aussi les personnages et la durée de leurs règnes étaient des formes cabalistiques de révolutions sidérales. L'historien Lie-ou-hine fut peut-être le premier qui recula de beaucoup les temps, en assignant à l'époque fabuleuse cent quarante-trois mille cent vingt-sept ans. Si nous cherchons la généalogie de ce nombre, comme nous avons fait pour l'*ioga* indien et pour les dynasties égyptiennes, nous la trouverons encore dans la cabale astrologique. Confucius s'étend beaucoup sur les vertus du quatre-vingt-un, parce qu'il est le carré du trois mystique. Or, si l'on multiplie par quatre-vingt-un la période de dix-neuf ans (*chang*), il en résulte une période de quinze cent trente-neuf, dite *tong* ; trois de ces périodes, c'est-à-dire quatre mille six cent dix-sept ans, forment l'*yuen*, c'est-à-dire origine ou principe ; en multipliant cette dernière période par trente et un, nombre exalté par Confucius, on obtient précisément les cent quarante-trois mille cent vingt-sept ans attribués à l'âge fabuleux.

Nous pourrions suivre le P. Gaubil dans d'autres rapprochements de ce genre ; mais ce que nous avons déjà dit à ce sujet suffit pour montrer, et c'est notre seul but, que cette multitude de siècles doit être reléguée au rang des songes.

CHAPITRE XXV.

PREMIÈRE, SECONDE ET TROISIÈME DYNASTIE DE LA CHINE.

2205-1766. La première dynastie (1), dite des Hia, commence au moment où You régna seul. Il avait déjà accompli des travaux

(1) *Dynasties chinoises.*

Hia (17 empereurs)	2205 av. J.-C.
Chang, puis Yn (29)	1783
Tchéou (34)	1134

beaucoup plus grands que ceux de l'Hercule grec. Des forêts abattues, des marais desséchés, des fleuves réglés dans leur cours, des montagnes mesurées, des barbares ramenés au devoir, la navigation encouragée, les impôts répartis avec justice, tels avaient été ses exploits. Devenu empereur, il tenait sa cour dans le Chan-si, où se lit la copie d'une inscription qu'il avait placée sur le mont Heng-chan, au sommet duquel les empereurs avaient coutume d'offrir un sacrifice annuel au Monarque suprême. Pour peu qu'on admette son authenticité, c'est le monument le plus ancien de l'écriture chinoise. Elle est conçue en ces termes :

« Le vénérable empereur dit : O toi, mon aide et mon « conseil, qui me soulages dans l'administration des affaires, « les grandes îles et les petites, jusqu'à leur sommité, tous « les nids des oiseaux et les repaires des quadrupèdes, tous « les êtres existants, sont inondés au loin. Pourvoyez au « mal, faites écouler les eaux et élever des digues.

« Il y a bien longtemps que j'ai oublié ma famille; je me « repose sur la cime de la montagne Yo-lou. Par ma pru- « dence et mes travaux, j'ai ému les Esprits. Mon cœur ne « connaissait pas les heures; le travail continuel était mon « repos. Les montagnes Hoa, Yo, Taï, Heng, ont été le « commencement et la fin de mes entreprises. Les travaux « achevés, j'ai offert, au milieu de l'été, un sacrifice d'ac- « tions de grâces. L'affliction a cessé; la confusion de la « nature a disparu; les grands courants qui venaient du

Tsin ou Tsing (6 empereurs)........	249 av. J.-C.
Han (14)........................	202
Han oriental (13)................	25 ap. J.-C.
Tsin occidental (15).............	265
Soung (8)........................	420
Tsi (5)..........................	479
Li-ang (4).......................	502
Tchin (5)........................	557
Soui (3).........................	589
Tang (21)........................	618
Li-ang, IIe dynastie (2).........	907
Thang, id. (4)...................	923
Tsin, id. (2)....................	936
Han, id. (2).....................	947
Tchéou, id. (3)..................	951
Soung (18).......................	960
Youan, *dynastie mongole* (10)......	1279
Ming (17)........................	1368
Taï-tsing, *mandchoue* (règne encore).	1644

« midi se sont écoulés dans la mer. On pourra se faire des « habits de toile, préparer sa nourriture; les dix mille « royaumes (l'univers) seront désormais en paix, et pourront « se livrer éternellement à la joie (1). »

2197. On lui donna pour successeur son fils Ki. A partir de ce prince, le titre de *Ti* (empereur) fut changé en celui d'*Ouang*.
2188. Il régna peu de temps; son successeur Taï-kang ne s'occupait que de ses plaisirs, et passait des mois entiers à la chasse. Affligés de cette manière d'agir et assis à l'embouchure du Lo, ses fils se rappelaient les vertus de leur aïeul.

Élégie des cinq princes. Le premier dit : « Voici ce qu'on lit dans les documents « d'Yao, notre auguste aïeul : Aimez le peuple, ne le méprisez pas; il est le fondement de l'État. Si la base est « solide, l'empire demeure en paix. Les plus humbles même « peuvent m'être supérieurs. Si un homme tombe souvent « en faute, attendra-t-il pour se corriger que retentissent « les doléances publiques? Avant que cela soit, il faut se « tenir sur ses gardes. Quand les peuples m'accusent, je « tremble comme si j'avais à diriger six coursiers fougueux « avec des rênes usées. Celui qui commande aux autres ne « doit-il pas toujours être en appréhension? »

Le second frère répondit à l'aîné : « Selon l'esprit de notre « auguste aïeul, l'amour excessif des femmes, des grandes « chasses, des boissons fermentées, de la musique déshonnête, de la construction des palais, des murailles peintes, « sont six défauts dont un seul suffit à nous perdre. »

Le troisième ajouta : « Depuis Yao, les rois ont eu leur « résidence à Ki; aujourd'hui cette ville est perdue, parce « qu'on a négligé sa doctrine et ses lois. »

Le quatrième reprit : « Notre aïeul, en s'appliquant assidûment à la vertu, devint célèbre et maître des cinq pays; « il laissa des règles de bonne conduite et un modèle à ses « successeurs. Les poids et mesures, qui doivent être partout en usage et servir pour l'égalité, sont dans le trésor. « Sa doctrine et ses lois sont abandonnées, il n'y a plus de « salle pour honorer les ancêtres, ni pour accomplir les « cérémonies et les sacrifices. »

(1) Le P. Amiot envoya à la Bibliothèque royale de Paris une copie fidèle de cette inscription, en gros caractères de six pouces de hauteur, avec la traduction en français. Elle a été publiée en 1802 à Paris par T. Hager, et en 1811 par Klaproth à Halle. Elle est écrite en vieux caractères chinois, appelés *ko-téou*, c'est-à-dire à forme de têtard.

Le dernier s'écria : « Hélas ! que faire ? La tristesse m'accable, je suis odieux au peuple. A qui donc recourir ? J'ai le « repentir dans le cœur, la honte sur le visage. Je me suis « écarté de la vertu ; mais mon repentir peut-il réparer le « passé (1) ? »

Ce qu'on rapporte des premiers rois consiste précisément en chasses, en excursions contre les *Miao-tseu*, ou fils des champs incultes, comme ils appellent les tribus sauvages qui ont toujours existé et existent encore au milieu de cet empire policé. Il est question aussi de guerres contre les peuples limitrophes aux quatre points cardinaux du royaume, et qui devaient être des Hindous et des Thibétains.

Taï-kang, qui se montrait indigne de ses aïeux, fut dé-
trôné, et on lui substitua son frère Tchoun-kang, celui qui 2159.
fit mettre à mort ses ministres Hi et Ho, pour ne lui avoir
pas prédit une éclipse. Les Chinois, considérant les éclipses 2155.
comme de sinistre augure et des avertissements du courroux céleste donnés aux rois, les ont toujours observées avec une grande attention. Lorsqu'il doit en arriver une, les mandarins se rendent au palais armés d'arcs et de flèches, comme pour secourir le roi, qui sur terre représente le Soleil, et lui offrent des pièces d'étoffes en l'honneur de l'Esprit. L'aveugle chargé de la surintendance de la musique frappe sur un tambour, l'empereur et les grands se montrent vêtus simplement et jeûnent. L'apparition inattendue d'un de ces phénomènes, sans qu'il eût été annoncé par les astronomes, pouvait donc troubler cet ordre qui, dans la Chine et ailleurs encore, est considéré comme la première condition d'un peuple bien administré.

Mais nous ne voyons plus le peuple et le roi vivre dans cette harmonie qui faisait leur bonheur mutuel sous les rois fabuleux ; les grands étaient continuellement en lutte avec le trône, non pour étendre la liberté des sujets, mais dans des vues d'ambition privée, ou par suite des déportements du souverain. Les choses allèrent ainsi de mal en pis jusqu'à
Kié-koueï, que sa cruauté et ses débauches rendirent odieux 1818.
à tous. Le sort de cette dynastie fut alors accompli ; car les Chinois disent que le destin *donne l'empire à certaines races pour la félicité du peuple, puis les renverse quand elles ne peuvent plus le conserver dignement, ou lorsqu'elles ont comblé la*

(1) *Chou-king*, II, 3.

mesure de leurs fautes, ou qu'elles cessent d'exécuter ce à quoi elles étaient destinées.

1783. Chang, chef d'un des petits États qui s'étaient formés à la suite de la révolte contre le roi, exhortant les siens à marcher contre Kié, leur disait : « Kié s'est souillé de fautes « graves; le roi épuise les sueurs du peuple, ruine la ville « capitale. Ses sujets, plongés dans la misère, ne lui portent « plus d'affection et sont divisés entre eux. C'est en vain « qu'il dit, en montrant le soleil : Moi et vous nous ne péri- « rons que quand cet astre périra. Présomptueux! Venez le « combattre, ou, si vous n'exécutez pas mes ordres, je vous « ferai mourir vous et vos enfants (1). »

Après cette proclamation, rédigée dans le style de toutes celles que l'on écrit en Chine et en bien d'autres pays, la guerre éclata; Kié fut détrôné et remplacé par Chang qui, IIe dynastie. 1766. jugé digne de commencer une nouvelle dynastie, prit le nom de Tching-thang. Il avait fait tracer ces mots au-dessus de sa baignoire : *Afin de te rendre meilleur, purifie-toi chaque jour*. Tous les vases à son usage portaient des maximes semblables. Une longue sécheresse ayant amené la disette, il appela sur lui seul la punition du ciel : il se rendit humblement au pied d'une montagne sainte, et là, prosterné à terre, confessa toutes ses fautes une à une. A peine avait-il fini sa confession, qu'une pluie considérable ramena l'abondance dans le royaume (2).

Après lui les rois bons et mauvais se succèdent alternativement, ainsi que les ministres fidèles et prévaricateurs qui, avec le concours des femmes, gouvernent tour à tour le monarque. Tous ces princes furent surpassés en cruauté par 1154. Tchéou-sin, railleusement atroce comme Caligula. Il tua une belle jeune fille que son père lui avait livrée, parce qu'elle résistait à ses coupables désirs, la mit en morceaux et la servit ainsi à l'auteur de ses jours. Il ouvrit le ventre d'une autre, pour observer le fruit qu'elle portait. Ta-ki, sa maîtresse, réunissait dans le palais des jeunes gens des deux sexes, qu'elle excitait à des débauches brutales. Le ministre Pi-kan ne sut pas se taire; il adressa des reproches au roi, qui répondit : *Tu as vraiment parlé en homme sage; on dit que les sages ont sept ouvertures au cœur; voyons si cela est vrai.* Et il le fit éventrer.

(1) *Chou-king*, III, 1.
(2) *Mémoires sur les Chinois*, t. III, p. 24.

Ouen-ouang, prince de Tchéou, lui adressa aussi ses
plaintes ; mais comme il n'osa pas lui donner la mort à cause
de sa puissance, il le jeta en prison. Des amis achetèrent sa
liberté, en donnant au roi une immense quantité de joyaux
et la jeune fille la plus séduisante ; puis ils le mirent à la tête 1134.
d'une faction, ennemie jurée de la dynastie régnante. Wou-
ouang, fils d'Ouen-ouang, réunit une armée de sujets révol-
tés, et défit Tchéou-sin, qui, de même que Sardanapale, se
revêtit de ses habillements royaux, s'enferma dans une tour
et s'y brûla avec ses trésors. Wou-ouang (roi guerrier) fut 1122.
proclamé roi.

Quand il fit son entrée dans la métropole, le premier qui IIIe dynastie.
s'avança fut son frère Pi-koung. A sa vue, le peuple demanda à l'ancien ministre : *Est-ce là Wou-ouang? — Non,* répondit-il; *celui-ci a l'aspect trop fier ; le sage a l'air modeste, et montre de la crainte, quelque chose qu'il entreprenne.* Alors parut Taï-koung, premier ministre, sur un beau palefroi, avec un air redoutable, et le peuple demanda : *Serait-ce là notre nouveau maître? — Non,* dit le ministre ; *on prendrait celui-ci pour un tigre lorsqu'il repose, pour un aigle ou un épervier quand il se lève. S'il discute, il se laisse emporter par son caractère impétueux. Tel n'est pas le sage ; il sait à propos avancer et se retirer.* Le peuple, voyant ensuite Tchéou-koung, frère cadet de Wou-ouang, venir d'un air digne, il pensa que c'était le roi ; mais l'ancien ministre : *Non, celui-ci a toujours le front grave et austère, et ne pense qu'à exterminer le vice. Ce n'est pas le fils du Ciel, mais son premier ministre et gouverneur. Ainsi le sage sait se faire craindre même par les gens de bien.*

En ce moment vint un homme majestueux et pourtant modeste, à la physionomie affable et sérieuse, entouré d'une foule d'officiers dont les manières respectueuses indiquaient qu'il était leur souverain ; et le ministre dit : *Voici véritablement le nouveau prince. Quand le sage veut faire la guerre au vice et remettre en honneur la vertu, il maîtrise ses passions de manière à ne manifester jamais aucun courroux contre le vice, aucune joie à l'aspect de la vertu.*

Wou-ouang, comme les chefs de dynastie, fut un grand homme ; il changea le calendrier et la couleur nationale, selon l'habitude des Chinois à chaque changement de dynastie ; il remit en vigueur les bonnes lois anciennes, abrogea les mauvaises, et attacha sept historiographes à sa cour. Les grands qui l'avaient secondé reçurent de lui, en fief, de petites sou-

verainetés; ou plutôt il chercha à mettre quelque ordre dans les fiefs qu'avaient formés les petits seigneurs, et parmi lesquels, comme au milieu de familles inférieures de même origine, grandissait la race principale, qui peut-être alors seulement imagina le nom d'*Empire du Milieu.*

1115. Sous son successeur, Ching-ouang, la puissance fut exercée par le ministre Tchéou-koung, l'un des plus grands hommes de la Chine, savant astronome qui connaissait les propriétés du triangle rectangle, celles de l'aiguille magnétique, et les enseigna aux étrangers accourus en Chine. Les annales sacrées continuent, en rapportant ses discours, ses opinions et celles de ses successeurs, qui affermirent de plus en plus l'empire chinois et l'étendirent même aux dépens des États voisins.

1001. Le plus grand roi de cette dynastie fut Mou-ouang, qui s'avança hors de ses États dans la direction du couchant, et reçut les hommages d'une reine Si-ouang-mou (mère du roi occidental), qui lui chanta ces vers : « De blanches nuées « sont dans le ciel; on aperçoit la cime d'une montagne; « le chemin pour y parvenir est très long; il y a dans l'in- « tervalle des collines et des fleuves. Celui qui a un fils ne « meurt pas; prenez femme, et vous pourrez revenir dans « vos États. »

Le roi répondit : « Je retourne aux rivages orientaux. J'ai « réglé les neuf tons de la musique; les dix mille peuples « sont régis avec égalité. Je vous contemple avec attention. « Trois années se sont écoulées à vous voir et à comparer; « je vais retourner à mon désert. »

L'histoire est ainsi continuellement entremêlée de morale et de poésie. Confucius a conservé notamment dans son *Livre de vers* (Chi-king) une grande quantité de chansons et de satires faites par le peuple contre les descendants dégénérés de Mou-ouang; elles sont pleines d'une vigueur que l'on n'attendrait pas d'une nation toute cérémonieuse : « Il était un mû- « rier tendre et flexible, dont les feuilles et les rameaux om- « brageaient au loin la terre. Déjà tombent ses feuilles jaunies « et desséchées. Le peuple qui vit sous ce mûrier est accablé « de fatigues; il souffre tant qu'il ne trouve point de repos. « Des chagrins amers le rongent, et sa douleur est à son « comble. Grande est ta puissance, ô ciel auguste! n'auras-tu « pas pitié de nous?

« Des quadriges de bœufs, des couples d'ardents coursiers

« se promènent. Les étendards sont déployés au vent. Tout « est désordre et confusion ; toute condition est en péril, et « gens de toute sorte sont exposés à de graves misères. Ah « douleur! le royaume est dans un état déplorable, il se pré- « cipite à sa ruine.

« Il n'est plus d'espérance pour le royaume ; le ciel ne se « soucie plus de nous et nous abandonne. Voulons-nous « quitter ces lieux désolés ? Où aller ? Il ne convient pas à des « gens sages de conquérir une patrie par les armes. Qui est « cause de tant de maux? qui nous a plongés dans tant de « misères ?

« Mon âme se déchire de douleur, en songeant aux calami- « tés qui pèsent sur ma patrie. Infortuné, faut-il me résigner « à une vie si misérable! Nous avons encouru les colères du « ciel; de l'orient à l'occident il n'est pas un asile où nous « puissions nous réfugier. Hélas! hélas! en quel abîme de « misères sommes-nous tombés! les chemins pour en sortir « sont hérissés d'obstacles.

« On forme des projets, on arrête des résolutions; mais le « désordre empire de jour en jour. Il faut dire tout haut les « infortunes que nous endurons, et faire connaître aux mi- « nistres ce qu'il convient d'exécuter. Qui ne se hâte, après « avoir saisi un fer brûlant, de courir vers l'eau pour y plon- « ger sa main ? mais quand tous sont poussés vers un nau- « frage certain, comment pourraient-ils remédier à tant de « calamités ?

« Je les compare à un homme qui marche contre le vent, « et ne peut reprendre son souffle. Si quelqu'un veut donner « un sage conseil, tous s'écrient : Peine superflue! songe « plutôt à tes champs. Il vaut mieux que le peuple se procure « sa nourriture en cultivant la terre qu'en se mêlant des « affaires publiques.

« Le ciel fait pleuvoir sur nous toutes sortes de calamités « et prépare des désastres. Il renversera bientôt du trône le « prince que nous y avons élevé ; il livre nos champs en proie « aux insectes, les moissons sèchent partout sur pied. O « malheureux royaume du Milieu! tous les peuples déplorent « ta misère et ta ruine. Je voudrais implorer merci du ciel, « mais le courage et la force me manquent.

« L'espoir du peuple est dans un prince juste et bienfai- « sant; tous les vœux se réunissent sur lui; il cherche à « avoir de bons ministres et à rendre le peuple heureux.

« Mais un prince inique et cruel se croit l'unique sage, et, « confiant dans ses vaines lumières, il trouble le repos de « l'État et s'aliène le cœur du peuple.

« Jetez les yeux au milieu de cette forêt : les cerfs et les bi- « ches y vont deux à deux. Au milieu de nous la confiance ne « règne plus ; les amis se fuient, ou plutôt il n'y a plus d'ami- « tié. On entend répéter de bouche en bouche : Va-t'en de « là, reviens ici. On ne trouve nulle part concorde ni joie.

« Le peuple ne goûte plus de repos ni de tranquillité, « parce que les hommes pervers infestent le royaume et « lui extorquent le fruit de ses sueurs. S'ils feignent d'être « gens de bien, et déclarent ne pas approuver les iniquités « qu'ils exécutent, ils mentent. Mes vers accusateurs sont blâ- « més, et tu voudrais les supprimer, mais d'autres t'ont déjà « chanté et maudit (1). »

Ces manifestations et d'autres chants plus agressifs trouvaient de l'écho dans le mécontentement du peuple. Une révolte suivit, et trois cents membres de la famille royale furent exterminés ; le tyran échappa seul au massacre avec son plus jeune fils (2). Après quatorze ans, durant lesquels les chefs des différentes principautés avaient gouverné féodalement,
827 cet orphelin, arraché à la mort, fut replacé sur le trône sous le nom de Siouen-ouang.

Bien que cette dynastie ait duré jusqu'en 250, elle ne produisit aucun homme remarquable. Les rois s'abandonnaient à la tyrannie ; ils étaient gouvernés par les femmes et les eunuques, attaqués par les Tartares, et l'on tuait à leur mort des centaines de personnes. A mesure que la monarchie s'affaiblit, les princes entre lesquels le royaume était partagé prirent de nouvelles forces, et l'anarchie gagna du terrain.

Au milieu de ces désordres apparurent deux grands docteurs, Lao-tseu et Koung-fou-tseu (Confucius), sur lesquels il est bon que nous nous arrêtions longuement, comme sur les hommes qui résument en eux l'état de la civilisation d'une époque ou d'un peuple.

(1) *Chi-king*, III, 3.

(2) C'est le sujet de la tragédie chinoise de *l'Orphelin*, la première qui ait été traduite dans une langue européenne ; elle a été imitée par Voltaire dans *l'Orphelin de la Chine*, puis par Métastase.

CHAPITRE XXVI.

PHILOSOPHIE CHINOISE. — LAO-TSEU.

La philosophie chinoise la plus antique se trouve dans l'*Y-king*, encyclopédie qui passe pour avoir été mise en ordre par Fo-hi; on prétend même qu'elle fut refaite d'une manière plus intelligible douze siècles avant notre ère. Sa pensée générale est de montrer l'origine des choses et les transformations qu'elles ont subies dans le cours des âges. Dieu est considéré comme la pierre angulaire sur laquelle tout repose; il est à la fois *Ly* et *Tao*, la raison et la loi, et se révèle comme tel à notre intelligence. Nous ne nous arrêterons pas ici à expliquer la bizarre théorie des nombres, qui montre pourtant que l'on rencontre toujours, dans les premières tentatives de la philosophie, ce mélange des lois mathématiques que Kepler et Newton devaient plus tard reconnaître pour base des phénomènes astronomiques. La morale se réduisait à imiter la raison céleste.

Cette philosophie se développa dans les deux écoles de Lao-tseu, pour la métaphysique, et de Koung-fou-tseu pour la morale.

La vie de Lao-tseu, comme celle de tous les grands hommes ou chefs de secte, est mêlée de vrai et de faux. Les légendes le font antérieur au ciel et à la terre, pure essence céleste, appartenant à la nature des intelligences divines; il revêtit la forme humaine et se transforma plusieurs fois, accomplissant les différentes destinées de ce monde de poussière et de fange. « J'étais né, lui font dire les légendes, « avant qu'aucune forme humaine se manifestât; j'apparus « avant le suprême commencement. J'étais présent alors que « se développa la grande masse primitive, et je me tenais « debout sur la superficie de l'océan primordial, me balan- « çant au milieu du vaste espace, vide et ténébreux; j'entrai « et je sortis par les mêmes portes de l'immensité mysté- « rieuse de l'espace (1). »

(1) Il est considéré sous cet aspect dans le *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao, fondée en Chine par Lao-tseu; traduit du chinois et accompagné d'un commentaire tiré des livres sanscrits et du*

Voilà ce que rapportent de lui, avec d'autres choses surnaturelles, les Tao-ssé, sectaires qui, avec les lettrés et les bouddhistes, se partagent encore l'empire de la Chine; ce sont eux qui, voulant faire une religion de sa philosophie, le représentèrent comme un être parfait, une manifestation de l'intelligence suprême; mais les lettrés, qui l'ont aussi en vénération, assurent qu'il n'a jamais prétendu être plus qu'un homme.

Les historiens, et surtout Ssé-ma-tsian, nous apprennent que Lao-tseu naquit de parents pauvres, habitant le bourg de Li, dans l'État féodal de Tsou, aujourd'hui province de Hou-nan, le 14e jour du neuvième mois de l'an 604 avant notre ère; mais nous laisserons croire à ses sectateurs que sa mère le porta quatre-vingt-un ans, et qu'il naquit avec des cheveux blancs, ce qui lui aurait valu son nom de *Lao-tseu*, vieil enfant. Les maux de sa patrie et la corruption universelle lui causèrent une si vive affliction, qu'il s'éloigna pour se livrer à la vie solitaire et contemplative. Nommé par un roi de la dynastie des Tchin historiographe de la cour, il eut occasion d'étudier les doctrines antiques et les rites de la Chine; on lui confia ensuite une petite charge de mandarin; enfin, il voyagea chez les peuples occidentaux, et c'est la première excursion au dehors, faite par un sage de ce pays, dont il ait été gardé souvenir. On ne saurait dire positivement où il alla; mais il est probable qu'il visita la Bactriane et l'Inde, où il aura connu les doctrines brahmaniques et la grande réforme de Bouddha, dont les doctrines devaient jeter plus tard des racines si profondes dans sa patrie.

Il déposa le trésor de sa sagesse dans un livre intitulé *Tao-té-king*. *King* indique que c'est un ouvrage classique; *Tao* et *té* sont les deux mots par lesquels commencent les deux parties de son livre, qui de là prit son nom, comme il est arrivé pour le Pentateuque. Les deux titres réunis signifient *Livre de la raison suprême et de la vertu* (1). Les Tao-ssé et les lettrés étant d'accord sur l'antiquité comme sur l'authenticité de ce livre, on peut le considérer comme original.

Le mot *Tao* qui ouvre ce livre, où il revient souvent, si-

Tao-té-king de Lao-tseu; suivi de deux Œupanéchads de Védas, avec le texte sanscrit et persan; Paris, 1831.

(1) On trouvera dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. VII, une dissertation d'Abel Rémusat sur ce philosophe. Stanislas Julien a publié une traduction de son livre.

gnifie, dans son sens matériel, un chemin, le moyen de communication d'un lieu dans un autre; mais, comme on n'en connaît pas bien le sens métaphysique, tout le livre devient obscur. Naguère on l'a traduit par *raison, voie;* en substance, il veut dire chemin pour conduire à la raison. Dans le langage des Tao-ssé, il acquiert une signification élevée; car il désigne la raison primordiale, l'intelligence qui forma le monde, et qui le régit comme l'esprit le corps, en un mot, le Λόγος ou Verbe des écoles grecques.

Lao-tseu recherche l'origine et la destination des êtres en se fondant sur une cause première : il part de l'unité primordiale pour aboutir à un panthéisme absolu, dans lequel le monde sensible est considéré comme la cause de toutes les imperfections, et la personnalité humaine comme un mode passager du grand un. La personnalité de Lao-tseu serait une révolte contre la sagesse générale et nationale, c'est-à-dire contre la tradition, pour faire appel au raisonnement; mais l'obscurité dont s'enveloppèrent non-seulement Proclus et Plotin, mais Platon lui-même, plane aussi sur Lao-tseu. Il dit en commençant : « La raison *primordiale* peut être sou« mise à la raison (c'est-à-dire exprimée en paroles); mais « c'est une raison surnaturelle. » La force de cette expression consiste dans la triple signification du mot *Tao,* qui (comme λόγος) exprime d'abord la raison proprement dite, puis la parole, enfin l'Être suprême. Il poursuit en ces termes :

« On peut lui donner un nom; mais son nom ne fut jamais « entendu. Sans nom, elle est le principe du ciel et de la « terre; avec un nom, elle est la mère de toutes choses. Il « faut être exempt de passions pour contempler son exis« tence; avec les passions, nous n'en contemplons que la « partie finie. Ces deux choses, semblables et procédant « d'un même principe, ne diffèrent que de nom. Ce principe, « nous l'appelons profondeur; mais une telle profondeur est « la porte de toutes les choses excellentes. »

Cette contradiction d'avoir un nom et de n'en pas avoir est ainsi expliquée par un commentateur : « Par elle-même et « dans son essence la raison ne saurait avoir un nom, puis« qu'elle préexiste à tout, puisqu'elle était avant tous les « êtres; mais quand le mouvement commença et que l'être « succéda au néant, elle put recevoir un nom. »

On a pu voir qu'il s'agit simplement ici du Verbe de Pla-

ton, ordonnateur de l'univers; de la raison universelle de Zénon, de Cléanthe et d'autres stoïciens; en un mot, de la cause de l'univers, notion répandue parmi les principales sectes philosophiques et religieuses de l'Égypte et de l'Orient (1). Nous devons remarquer ce caractère constant de la philosophie chinoise, de n'avoir aucun terme propre pour indiquer la cause première; l'idée et le nom d'un Dieu personnel sont toujours restés en dehors du domaine de la spéculation, bien qu'aucune doctrine ne se soit présentée comme révélée.

La XXI[e] section offre une cosmogonie : « Les formes maté« rielles de la grande puissance créatrice ne sont que les « émanations du Tao. Le Tao a produit les êtres matériels « existants. Il n'y avait avant que confusion absolue, un « chaos indéfinissable, un désordre inaccessible à la pensée « humaine. Au milieu de ce chaos était une image indéter« minée, confuse, indistincte, supérieure à toute expression. « Dans ce chaos étaient les êtres, êtres en germe, êtres im« perceptibles, indéfinis. Dans ce chaos existait un principe « subtil, vivifiant, qui était la vérité suprême. Dans ce chaos « existait un principe de foi, et depuis les temps antiques « jusqu'à nos jours, son nom ne s'est pas perdu. Comment « connaissons-nous les vertus de tous les êtres? Par ce Tao, « par cette raison suprême. »

On pourra facilement retrouver dans ce livre les idées philosophiques et religieuses des peuples occidentaux. Ainsi, on lit dans la XXV[e] section : « La confusion des choses inani« mées précède la naissance du ciel et de la terre, chose « immense, chose silencieuse qui est unique et immuable, « opérant autour d'elle sans s'altérer jamais, et qu'on peut « regarder comme la mère de l'univers. Son nom, je l'ignore; « mais je l'appelle *raison*. Contraint de lui donner un nom, « je l'appelle *grandeur*, c'est-à-dire progression; progression, « c'est-à-dire éloignement; éloignement, c'est-à-dire opposi« tion. Il y a donc quatre grandeurs dans le monde : celles « de la raison, du ciel, de la terre, du roi. L'homme se règle « à la mesure de la terre, la terre à la mesure du ciel, le ciel « à la mesure de la raison, la raison à sa propre mesure. »

(1) Cette explication se trouve identiquement dans Mercure Trismégiste : Καὶ διὰ τοῦτο αὐτὸς ὀνόματα ἔχει ἁπάντα, ὅτι ἑνὸς ἐστὶ πατρός, καὶ διὰ τοῦτο αὐτὸς ὄνομα οὐκ ἔχει, ὅτι πάντων ἐστὶ πατρός.

Il n'est peut-être pas dans ce fragment, nous ne dirons pas une idée, mais même une expression, que l'on ne puisse retrouver dans Platon ; bien plus, les dernières paroles correspondent exactement au microcosme ; mais aucun philosophe, avant Lao-tseu, n'avait dit positivement que l'homme ne peut acquérir une idée adéquate de Dieu.

Un passage de ce livre est devenu fameux, et nous le rapporterons ici plus complètement qu'on ne le fait d'ordinaire, avec ce qui le précède et le suit :

« § XLI. De suprêmes docteurs obéissent à la raison, et « agissent selon elle. Des docteurs médiocres écoutent ce « qu'enseigne la raison en conservant des doutes et en hési- « tant ; des docteurs infimes entendent la raison et se rient « d'elle, ou, sans en rire, ne la reconnaissent pas assez. Les « anciens ont dit pour cela : La lumière de la raison humaine « est comme les ténèbres ; avancer est comme reculer ; la « raison la plus grande ressemble à des fils irréguliers. On « compare la vertu la plus sublime à une vallée, à l'étoile « du matin voilée d'opprobre ; la vertu la plus vaste est in- « suffisante ; la plus solide est vacillante, grand carré sans « angles, grand vase achevé lentement, grande voix qui « résonne rarement, grande image sans forme. Mais c'est « uniquement la raison cachée, qui n'a pas de nom, qui rend « le bien parfait.

« § XLII. *La raison produisit l'un ; un, le deux ; deux, le trois,* « *et trois, toutes choses*. L'univers s'appuie sur un principe « obscur (la matière), et il est embrassé par le principe lu- « cide (le ciel) ; un souffle tiède en produit l'harmonie (1). »

Les missionnaires prétendirent voir dans ces paroles une tradition du dogme de la Trinité, mais nous y trouverions plutôt une de ces formules indiennes dont Pythagore tira la science des nombres, employés comme symboles et appellations énigmatiques d'êtres sans noms, une algèbre appliquée à la métaphysique et à la théologie. Si Brucker (2) a dit que Pythagore et Platon changèrent la cosmogonie des anciens en psychogonie, le paragraphe cité nous offre le même résul-

(1) Pauthier a donné une version différente de ce célèbre passage : « Le Tao ou la raison suprême a produit un ; un a produit deux ; deux a produit trois ; trois a produit tous les êtres ; tous les êtres reposent sur le principe féminin, et embrassent, enveloppent le principe mâle : un souffle fécondant entretient en eux l'harmonie. »

(2) *De convenientia Pythag. numer. cum ideis Platonis.*

tat; car il explique d'une manière toute platonique que les deux principes du ciel et de la terre sont réunis par l'intervention d'un esprit qui en produit l'harmonie (1).

Quant à l'un qui produit tout, l'ἕν, la monade, plusieurs autres anciens écrivains de la Chine en ont parlé. Hoai-nan-tseu dit : « L'un est la racine de toutes choses, la raison sans « égale »: et Oueï-kiao : « L'un est la substance de la raison, « la pureté de la vertu céleste, l'origine des corps, le prin- « cipe des nombres. » Tous ces philosophes précédaient de beaucoup Plotin.

A ce sujet, nous ne pouvons négliger cet autre passage de Lao-tseu : « Ce que tu regardes et ne vois pas s'appelle *I;* ce « que tu écoutes et n'entends pas s'appelle *Hi;* ce que tu « cherches de la main et ne saisis pas s'appelle *Oueï :* trois « êtres qui ne peuvent se comprendre, et, confondus, n'en « font qu'un. Le premier d'entre eux n'est pas plus éclatant « ni plus obscur que le dernier, car ils se succèdent l'un à « l'autre sans interruption; ils ne peuvent se nommer; en les « retournant, ils se réduisent au non-être. Cela s'appelle « forme sans forme, image sans image, indéfinissable. En « allant au devant, tu ne vois pas leur principe; en les sui- « vant, tu n'en vois pas la conséquence. Celui qui se fait une « idée vraie de l'ancien état de la raison (le néant des êtres « avant la création) pour apprécier ce qui existe mainte- « nant, peut connaître le principe et tient la chaîne de la « raison. »

L'idée de la Trinité est exprimée ici plus clairement que dans quelque passage que ce soit des platoniciens, parce que le philosophe chinois n'était pas entravé par les considérations qui obligeaient les Grecs à s'envelopper d'énigmes. Le trigramme *IHO* est étranger à la Chine, et il est identique avec le *IAO,* nom que les gnostiques donnaient à Dieu, dont le soleil était pour eux le symbole; il dérive du *Iaveh* hébraïque, de même que le *Iovis* des Latins et le *Iuba* des Maures.

Croirons-nous que Lao-tseu ait eu en personne des communications avec l'Occident? ou exposa-t-il de cette manière une doctrine restée dans la science chinoise comme un débris des traditions primitives, communes à tout le genre

(1) Καὶ τὸ μὲν δὴ σῶμα ὁρατὸν οὐρανοῦ γέγονεν, αὐτὴ δέ ἀόρατος μὲν, λογισμοῦ δὲ μετέχουσα καὶ ἁρμονίας ψυχή. TIMÉE, *apud Chalcid.,* § 101. On dirait que c'est une traduction du texte chinois.

humain? Quoi qu'il en soit, bien que beaucoup aient pensé que les passages des pythagoriciens et des platoniciens, relatifs à la triade, avaient pu subir des altérations dans les livres chrétiens par l'intermédiaire desquels ils nous sont parvenus, voici que cette doctrine de la triade s'offre à nous chez un philosophe qui échappe à tout soupçon d'altération.

Si l'on veut rapprocher Lao-tseu des philosophes grecs, nous trouvons qu'il fut contemporain de Pythagore; qu'il voyagea comme lui, et déclara comme lui avoir subi plusieurs transformations; qu'il crut comme lui que les âmes émanent de l'éther, et s'y réunissent après la mort; qu'il rattache comme lui la chaîne des êtres à la monade, à l'être nécessaire et absolu. De même que les platoniciens et les stoïciens, il admet comme principe de toutes choses la raison, être sublime, indéfinissable, n'ayant d'autre type que soi-même. Avec Platon, il aperçoit dans le monde et dans l'homme une copie de l'archétype divin; il oppose l'état de l'intelligence divine, avant la naissance du monde, à son état lorsque le monde fut sorti du chaos, et quand l'intelligence eut pensé et créé l'univers. Il compose une triade mystique et suprême, qui représente soit les trois temps de Dieu, ou ses principaux modes d'action.

De même qu'il distingue dans la première cause une nature incorporelle et transcendante, et une autre corporelle ou phénoménale, ainsi Lao-tseu aperçoit dans l'homme un principe matériel et un autre lumineux; mais on ne comprend pas bien ce qu'il pense du principe immatériel après la mort.

Voilà pour la métaphysique; mais l'histoire doit considérer ces doctrines par rapport à leur action sur le pays où elles ont pris naissance et sur l'humanité. Lao-tseu, guidé par une sagesse tranquille, méprise les passions et s'élève au-dessus des intérêts, des grandeurs et même de la gloire humaine; il recommande de faire abnégation de soi au profit des autres, et de s'abaisser pour être élevé : ce langage nous rappelle l'humilité et la charité chrétienne. Au spectacle des malheurs de sa patrie, divisée et en proie à de vives agitations, au lieu de songer à une réforme comme Confucius, Lao-tseu s'isola, exhortant l'homme à chercher le bonheur dans la solitude ascétique, et à le faire consister dans le calme. « L'homme « doit s'efforcer d'atteindre au dernier degré de l'*incorporéité*, « pour se conserver inaltérable autant que possible. Les

« êtres apparaissent dans la vie, et accomplissent leurs des-« tinées; nous en contemplons les renouvellements succes-« sifs; chacun d'eux retourne à son origine : retourner à son « origine signifie se mettre en repos; se mettre en repos si-« gnifie restituer son mandat; restituer son mandat signifie « devenir éternel. Celui qui sait devenir éternel est illuminé; « celui qui ne le sait est la proie de l'erreur et de toutes les « calamités. »

Sa morale n'est donc point active, bien que très pure et respirant une grande mansuétude. « L'homme saint n'a pas « le cœur inexorable. Que l'homme vertueux soit traité « comme vertueux, le vicieux comme vertueux : c'est là « sagesse et vertu. Agissons avec l'homme sincère et fidèle « comme on le doit avec celui qui est sincère et fidèle; avec « le fourbe et l'infidèle, comme avec celui qui est sincère et « fidèle : c'est là sagesse et vertu. L'homme saint vit tran-« quille dans le monde, son cœur seul s'inquiète pour le « monde, pour le bien des hommes. Si même les hommes « ne pensent qu'à satisfaire les oreilles et les yeux, les saints « les traiteront comme un père traite ses enfants. »

Dans ces temps d'agitations, il prêchait la raison suprême, absolue, et rabaissait la force matérielle; il proclamait que celui-là seul peut se dire sage qui se connaît lui-même, seul fort celui qui se dompte lui-même, seul riche celui qui sait ce qui lui suffit. Il ne taisait pas aux puissants les vérités désagréables. « Un roi qui se gouverne d'après la raison n'a « pas besoin d'armées pour tenir l'empire dans la soumis-« sion. Des afflictions et des épines croissent où résident de « grandes armées. Les choses violentes ne durent qu'un « matin. Le peuple endure la faim, parce que les impôts « pèsent sur lui; il est difficile à gouverner, parce qu'il est « surchargé de labeur. Il voit avec indifférence la mort s'ap-« procher, parce qu'il a trop de pénibles efforts à faire pour « gagner sa vie (1). »

Ces sentiments furent exagérés, et conduisirent à l'oisiveté, au doute, à la faiblesse, au point que l'on fit consister la suprême sagesse dans l'ignorance et le scepticisme insouciant. Puis, ses sectateurs, honorés du titre de *Tao-ssé,* c'est-à-dire docteurs célestes, s'égarèrent dans les arts cabalistiques et divinatoires, pour tomber dans une morale relâchée,

(1) Sections XXX et LXXV.

ce qui fit que les jésuites donnèrent à Lao-tseu le nom d'*Épicure chinois*. Injuste qualification, car il serait mieux classé parmi les stoïciens; ne voyant le bien public et privé que dans l'exercice de la vertu et dans l'identification avec la raison suprême, il dompte les sens et parvient ainsi à l'impassibilité. Ses sectateurs abusèrent de cette inaction pour s'affaisser dans un rigide ascétisme, dont la conséquence fut de recommander de tenir le peuple dans l'ignorance, attendu que le savoir engendre tous les désordres.

Deux sectes naquirent de celle-ci : celle des *Yang*, qui posait pour principe moral des actions un égoïsme destructeur de toute vertu et de toute bienveillance; et celle des *Mé*, qui prétendait anéantir l'amour de soi-même et l'intérêt personnel, et voulait que les hommes s'aimassent sans distinction d'amitié, de parenté ou de rang. Les Tao-ssé se mêlèrent ensuite avec les bouddhistes; ils introduisirent des pratiques superstitieuses et divinatoires (1), avec le cynisme dans les doctrines et la manière de vivre. Ils ne comptent plus maintenant dans leurs rangs que des gens pauvres, ignorants et méprisés.

CHAPITRE XXVII.

PHILOSOPHIE CHINOISE. — CONFUCIUS ET MENCIUS.

Koung-fou-tseu, ou, comme nous l'appelons en Europe, Confucius, naquit dans le bourg de Tséou du royaume féodal de Lou, aujourd'hui province de Chan-toung, l'an 551 avant l'ère vulgaire, la vingt-deuxième année de Ling-ouang, vers le solstice d'hiver. Sa généalogie ne remonte pas jusqu'au ciel et s'arrête à l'empereur Houang-ti; ses aïeux et son père furent des personnages considérables. Des prodiges accompagnèrent sa naissance : enfant, il vénéra sa mère veuve et tous les vieillards; il ne manqua pas à une seule des cérémonies faites en l'honneur des vivants et des morts; ses Confucius. 551.

(1) L'art principal des devins en Chine consiste à interpréter les soixante-quatre figures de l'*Y-king*. Ils tracent les trigrammes de ce livre sur des dés qu'ils jettent au hasard, sans qu'il soit besoin, pour réussir, des sciences occultes ou de l'intervention des puissances supérieures; en effet, ceux qui croient en cet art y voient une opération toute naturelle, où la difficulté consiste uniquement à interpréter les résultats.



amusements consistèrent à disposer ses jouets à la manière d'un sacrifice, ou à faire avec ses compagnons les révérences et les politesses en usage envers des supérieurs (1). Il se fit bientôt remarquer à l'école publique par sa douceur, son application et ses progrès, et son maître le choisit pour l'aider dans l'enseignement; puis, à dix-sept ans, il accepta une charge de mandarin, en vertu de laquelle il était préposé à la vente des grains. Loin de laisser le fardeau de cet emploi, quelque peu important qu'il fût, à un agent salarié, comme il était d'usage, il voulut voir et entendre tout par lui-même, interroger les gens expérimentés, substituer la bonne foi et l'ordre aux fraudes et aux désordres qui avaient lieu auparavant, et mériter ainsi l'estime de tous ceux qui le connaîtraient. Le bruit en étant venu au gouvernement, le ministre le nomma inspecteur général des champs et des troupeaux, avec pleins pouvoirs pour réformer et innover où et comme il le jugerait convenable. Il porta dans ce poste élevé le même zèle que dans son humble emploi, améliora la culture, fit disparaître du milieu des paysans la malpropreté, la misère, la paresse, et montra aux propriétaires ce qui leur était profitable.

A vingt-quatre ans, il jouissait déjà d'une belle réputation lorsque sa mère mourut. Remettant alors en vigueur les usages oubliés, il lui fit des obsèques conformément aux anciens rites, et prit soin qu'elle fût inhumée à côté de son père, tous deux renfermés dans des coffres épais, le mari à l'orient, la femme à l'occident, les pieds au midi et la tête au nord; puis il observa durant trois ans un deuil sévère, s'abstenant de tout emploi public et restant enfermé chez lui. Il employa ce temps de retraite à fortifier son âme par l'étude, à examiner les *King,* ou livres canoniques, à s'instruire dans les arts libéraux, que ne doit ignorer aucun magistrat, dans la musique, dans le cérémonial religieux et civil, dans l'arithmétique, l'écriture, l'escrime, dans la manière de guider un char traîné par des bœufs ou par des chevaux. L'étude lui procura tant de satisfaction, qu'il voulut continuer à s'y livrer même après son deuil. Il resta donc

(1) La vie la plus complète de Confucius est celle du P. Amiot, laquelle embrasse le t. XII tout entier des *Mémoires concernant les Chinois,* faits sur les documents originaux. Voy. aussi la *Chine* de PAUTHIER, p. 120-186, et PLATH, *Confucius und seiner Schüler Leben und Lehre;* Munich, 1871-74, 4 vol. in-8.

dans une condition privée; mais son respect pour les anciens usages et sa sagesse l'avaient mis en si grand crédit, que de tous côtés on accourait vers lui pour le consulter. Ce fut au point qu'un prince, qui s'était fait roi d'Yen, envoya lui demander des règles pour bien gouverner ses sujets; mais Confucius (plus prudent que Locke et Rousseau) répondit aux ambassadeurs : *Je ne connais ni votre maître ni ses sujets; comment pourrais-je lui suggérer une règle de conduite? S'il voulait savoir de moi comment agissaient les monarques en certains cas donnés et comment ils gouvernaient l'empire, ce serait pour moi un agréable devoir de le satisfaire, n'ayant alors à l'entretenir que de ce que je saurais.*

Le roi d'Yen appela donc près de lui Confucius, qui donna des lois au pays, puis s'en alla disant : *J'ai fait mon devoir en venant ici; je fais mon devoir en partant, quand je puis être utile ailleurs.*

Convaincu par ce voyage de l'avantage qu'il trouverait à connaître d'autres peuples, il parcourut, sur un char tiré par un bœuf et guidé par un de ses élèves, les petits États entre lesquels la Chine était encore partagée; puis il revint, à l'âge de trente ans, se fixer dans sa patrie, où il refusa tout emploi, pour travailler exclusivement à réformer ses concitoyens. Il ouvrit alors dans sa maison un lieu de rendez-vous pour tous ceux qui, jeunes ou vieux, pauvres ou riches, guerriers ou lettrés, et désireux de leçons, de bonne conduite, d'anciens exemples, voulaient apprendre à devenir utiles à la société. Sa vie n'est qu'une longue série d'enseignements et de réformes qu'il introduisait; il allait d'un lieu dans un autre, suivi de douze disciples choisis parmi les soixante-douze qui l'avaient le mieux compris.

Aussi loin de la crédulité que de la tromperie, il n'eut pas recours aux fictions, mais se confiait dans le Seigneur, en disant : *Si Tien n'est pas contraire aux doctrines que j'enseigne, les hommes ne pourront ni les détruire, ni leur faire du tort.* Il ne rechercha point les questions métaphysiques, et son disciple Tseu-ou dit : « On entend souvent le maître disserter sur les qualités qui signalent un homme instruit et vertueux; mais il ne veut jamais parler sur la nature de l'homme et sur la voie céleste. » Il n'eut pas la prétention d'introduire des innovations, mais seulement de rassembler la science des anciens, de coordonner les inventions antérieures, de fixer ce qui était vague et incertain, de restituer, comme le

dit Du Halde (1), à la nature humaine ce premier lustre qu'elle avait reçu du ciel, et qu'avaient obscurci ensuite les brouillards de l'ignorance et la contagion du vice.

Afin d'atteindre ce but, il conseillait d'obéir au Seigneur du ciel, de l'honorer et de le craindre; d'aimer le prochain comme soi-même, de dompter ses penchants, de ne se laisser jamais diriger par les passions, mais de les soumettre à la raison; d'écouter celle-ci en toute occasion, sans faire, ni dire, ni penser rien qui lui fût contraire. « Ce que je vous « enseigne, disait-il, vous l'apprendrez de vous-mêmes, en « faisant un usage légitime des facultés de votre esprit; rien « n'est si naturel et si simple que les principes de la morale, « dont je cherche à vous inculquer les maximes salutaires. « Tout ce que je vous enseigne, vos anciens sages l'ont pra- « tiqué longtemps auparavant, et cette pratique se rédui- « sait à trois lois fondamentales de relation entre sujets et « gouvernants, entre père et fils, entre mari et femme; à « l'exercice des cinq vertus capitales : l'humanité, c'est-à- « dire l'amour de tous sans distinction; la justice, qui rend « à chacun ce qui lui appartient; l'observation des cérémo- « nies et des usages établis, afin que tous ceux qui vivent « ensemble suivent une même règle et participent aux mê- « mes avantages comme aux mêmes incommodités; la rec- « titude d'esprit et de cœur, qui fait rechercher et désirer « le vrai en toutes choses, sans faire illusion à soi ni aux « autres; la sincérité, c'est-à-dire un cœur ouvert, qui exclut « la feinte et la dissimulation dans les faits comme dans les « paroles. Ces vertus ont rendu vénérables les premiers ins- « tituteurs du genre humain, tant qu'ils ont vécu, et leur « ont valu ensuite l'immortalité; prenons-les pour modèles, « et mettons tous nos efforts à les imiter (2). »

Telle est en substance la morale de Confucius, qui a pour caractère distinctif de faire dériver tous les devoirs de ceux de la famille et de réduire les vertus à une seule, la piété filiale. Son disciple bien-aimé Seng-tseu, qui écrivit toutes ses réponses, comme Xénophon celles de Socrate, étant un jour assis près de lui, il lui demanda : « Sais-tu quelle était « la suprême vertu, la doctrine capitale que nos anciens

(1) Auteur de la *Description historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine*, etc.; Paris, 1735, 4 vol. in-fol.

(2) *Mémoires sur les Chinois*, t. XII.

« empereurs enseignèrent à tout le royaume du Milieu, pour « entretenir la concorde entre leurs sujets, et pour bannir « toute dissension entre supérieurs et inférieurs?

« — Comment pourrais-je le savoir, répondit Seng-tseu, « moi qui sais si peu?

« — La piété filiale, reprit Confucius, est la racine de toutes « les vertus, la source de toute doctrine (1). »

Comme il avait surtout en vue d'extirper tout principe d'irritation entre ceux qui commmandent et ceux qui obéissent, il recommandait la piété filiale, attendu que la famille, l'État, l'univers, sont façonnés sur le même type, et ont pour chefs le père, le roi, Dieu. Il disait donc : « Les plus « sages de nos anciens empereurs servaient leur père avec « une véritable piété filiale, et c'est pourquoi ils servaient le « Tien avec intelligence; ils servaient leur mère avec une « véritable piété filiale, et c'est pourquoi ils servaient le Li « avec religion. Ils avaient de la condescendance pour les « vieux et les jeunes, de sorte que supérieurs et inférieurs « étaient contents. Le prince est le père et la mère des « peuples. Ayez pour votre père l'amour que vous portez à « votre mère, et le respect que vous nourrissez pour le prince, « et vous servirez le prince avec piété filiale, et vous serez « des sujets fidèles, et vous serez soumis envers vos supé- « rieurs, et des citoyens dociles. Celui qui se révolte contre « le roi pèche, parce que son cœur ne possède pas la piété « filiale, qui rend facile l'obéissance. »

Ici Seng-tseu l'interrompant : « J'ose te demander si un « fils qui obéit à son père remplit tous les devoirs de la piété « filiale? »

— « Que dis-tu? répondit le maître. Anciennement l'empe- « reur avait pour censeurs sept sages, et, quels que fussent « ses excès, ils n'allaient jamais jusqu'à ruiner l'empire. Un « prince avait cinq sages pour le reprendre, et, quelques « erreurs qu'il commît, elles n'allaient jamais jusqu'à causer « la ruine de l'État. Un grand avait trois sages pour le re- « prendre, et, à quelques fautes qu'il se laissât entraîner, « elles n'étaient pas poussées au point de ruiner sa maison. « Un lettré avait un ami pour le reprendre, et jamais il ne « déshonorait son titre; un père avait son fils pour le re- « prendre, et il ne s'égarait jamais jusqu'au désordre. Quand

(1) *Mémoires concernant les Chinois*, t. IV.

« une chose est reconnue mauvaise, un fils ne peut s'exemp-
« ter d'en reprendre son père, ni un sujet le souverain. Si
« donc un fils doit reprendre son père chaque fois qu'il fait
« mal, comment satisferait-il à la piété filiale, s'il se bornait
« à obéir? Il existe donc une règle supérieure, et c'est la loi
« divine. »

Seng-tseu s'écrie alors : « O admirable immensité de l'a-
« mour filial! tu fais pour les peuples ce que la fertilité des
« champs fait pour la terre, la régularité des astres pour le
« ciel. Le ciel et la terre ne mentent pas; que les peuples les
« imitent, et l'harmonie du monde durera éternellement,
« comme la lumière du ciel est la production de la terre.
« Ainsi, la piété filiale n'a pas besoin de réprimandes pour
« corriger, ni la politique de menaces pour gouverner (1). »

Nous admirons aussi ce génie universel; mais, exempt de l'idolâtrie d'un prosélyte, nous ne laisserons pas de penser que, dans cette confusion de la société politique avec la société domestique, toutes les propriétés reviennent au chef, toutes les volontés se confondent dans la sienne; de sorte que la liberté individuelle fait place à l'obéissance, qui produit la stabilité sans activité progressive, condition sociale opposée à celle de la Grèce, où l'on voyait plus de liberté individuelle que d'obéissance. En effet, bien que Confucius soit de beaucoup supérieur à ses compatriotes, il laisse apercevoir l'empreinte du joug qu'il a porté; or, ce joug, avec les intentions les plus droites, il l'a fait peser sur le peuple, chez lequel il arrêta tout progrès, par un mécanisme compliqué de morale cérémonieuse et de politique servile.

Mais, tandis que l'apparition de tout grand réformateur imprima chez les autres peuples une forte impulsion, comme il advint après Moïse, Solon, Lycurgue, Mahomet et Luther, les Chinois continuèrent à marcher dans le sillon tracé par le pas uniforme de leurs ancêtres, et Confucius ne fit que rendre ce sillon plus profond. Il eut certainement l'intelligence de l'unité et de la fraternité humaine; mais, au lieu de faire entrer cette idée dans sa théologie et de prendre pour base de la morale l'amour divin, il ne vit en Dieu que la raison pure. L'homme n'aura donc autre chose à faire, pour lui ressembler, que de perfectionner sa raison : théorème qui ne permit plus de faire dériver la morale de la nécessité de

(1) Voy. Cibot, paraphrase de l'*Hiao-king*.

se perfectionner dans les autres et de perfectionner les autres en soi; qui la réduisit à des préceptes fondés sur l'expérience, mais qui n'avaient ni lien ni sanction.

Les discours du réformateur chinois sont beaux, sa morale est précise, à tel point que, selon lui, elle ne serait plus telle si l'on en déviait d'une ligne. Ses maximes simples, pleines de finesse, parfois exprimées poétiquement, peuvent soutenir la comparaison avec celles de Socrate et des autres sages de la Grèce, ou avec celles, aussi naïves que profondes, de Franklin; mais elles manquent tout à fait d'enthousiasme et d'onction; il dispose tout à l'équerre et au compas; la vertu inflexible est commandée avec des formes inflexibles, comme s'il s'agissait d'ajuster des pierres, et de les étager l'une au-dessus de l'autre, dans la construction d'une pyramide où l'on monte au moyen de degrés successifs, les hommes pesant les uns sur les autres jusqu'au roi, qui pèse sur tous. La justice et l'humanité devaient en être les architectes; mais la première, purement négative, gouverne les hommes et ne les améliore pas; la seconde n'a pas d'entrailles et commande l'amour comme une convenance, une qualité sociale. Comment, en effet, la morale peut-elle exister sans la métaphysique? Comment celui-là peut-il observer l'humanité, qui ne se lève point au-dessus du niveau de la terre et n'a pas calculé ses rapports avec l'Être infini? Confucius parla si vaguement de Dieu et de la vie future, que ses disciples purent déduire de ses paroles le panthéisme, et jusqu'à l'athéisme; mais, plus communément, elles les conduisirent à une indifférence qui accepte la religion officielle, religion indéterminée, qui ne réclame ni images, ni culte, ni sacerdoce (1).

Déplorable conséquence! Le peuple, en effet, réduit à un déisme qui touche à l'athéisme, n'eut pas même un coin du

(1) Dans une relation manuscrite du P. Pedranzini, de Bormio, que j'ai entre les mains, un mandarin dit à ce missionnaire : « Nous nous gardons de décider en fait de choses qui ne sont pas évidentes, et que les anciens sages tenaient pour incertaines. L'axiome des hommes saints consiste dans la particule *si*. Ils disent : « S'il y a un paradis, les hommes vertueux y « goûteront mille délices; s'il y a un enfer, les lâches et les méchants y « seront précipités. Mais qui peut affirmer qu'il en soit ou qu'il n'en soit « pas ainsi? S'abstenir du mal, faire le bien, voilà le point important. » Le *Taï-hio* dit : « Le principal est la vertu, les richesses et le bonheur sont l'accessoire. » Le *Lioun-in* dit : « Ce que tu ne veux pas pour toi, ne « le fais pas à autrui. Tout est là. Qu'on agisse ainsi, et cela suffit; les « félicités du paradis, s'il y en a un, suivront comme accessoire. »

ciel où il pût lever les yeux, pour se délasser des travaux de la terre. Les lettrés ne cherchèrent plus que la raison ; dès lors, à quoi bon s'inquiéter de la multitude ? Il valait bien mieux s'efforcer d'atteindre isolément les sommités de la science que d'exposer ses opinions à la grande épreuve du consentement général. Si quelque homme d'un esprit supérieur sort de la foule, il se hâte d'oublier son origine, pour s'associer aux doctes ; le peuple reste dès lors abandonné aux instincts matériels, privé de toute lumière, et à peine quelque lueur vient-elle de temps à autre sillonner sa nuit.

La doctrine de Confucius n'en a pas moins triomphé, et, depuis vingt-deux siècles, elle se trouve associée à la législation d'un grand peuple, dont il détermina la vie intellectuelle tant par la collection des anciens écrits que par les siens propres. Il était bien loin d'espérer un succès aussi éclatant, exposé qu'il fut à toutes les attaques de l'envie et à tous les découragements du génie. Persécuté longtemps, réduit même à souffrir de la faim et à manquer de lit, il disait : *Je suis fidèle comme un chien, et traité comme un chien ! mais qu'importe la reconnaissance des hommes ? Je ne cesserai pas pour cela de faire le bien que je peux.* Un roi philosophe parut adopter ses maximes, mais ce fut pour peu de temps ; il continua d'aller d'un pays à l'autre, prêchant les cinq vertus, les trois relations, et recommandant surtout les cérémonies funèbres, qu'il regardait comme le meilleur témoignage que l'on pût rendre à la dignité de l'homme, comme le nœud qui réunit tous les liens sociaux. Mais il gémissait dès lors en voyant les rois si dégénérés et oublieux des vertus de leurs ancêtres : *Aucun d'eux n'a accepté la doctrine que j'ai prêchée ; c'est là ce qui désole mon cœur.*

Mort de Confucius. 479.

Lorsqu'il sentit sa carrière terminée, il réunit ses disciples les plus chers, les conduisit à la cime d'un mont révéré, et leur commanda d'y dresser un autel, sur lequel il déposa les cinq *King* ou livres canoniques qu'il avait rédigés. Il se mit ensuite à genoux, le visage tourné vers le nord, adora le ciel, le remercia d'avoir assez prolongé sa vie pour qu'il pût corriger ces livres, et le pria de ne pas permettre que son œuvre demeurât vaine. Il s'était préparé à la pieuse cérémonie par le jeûne et la purification ; il la termina en offrant dans leur intégrité les fruits de ses travaux.

Sa mort précéda de neuf ans la naissance de Socrate, et l'arbre que ses disciples plantèrent sur sa tombe est encore

vénéré. On lui dédia des temples, où sont inscrits, sur des tablettes, les noms de ceux qui se sont signalés dans les provinces de l'empire par leurs vertus et de bonnes actions : hommage moral qui sied bien à celui dont les études eurent pour but, non des spéculations abstraites, mais bien la pratique de la vie.

Parallèle avec Lao-tseu

Confucius et Lao-tseu virent également les maux de leur patrie, et tous deux eurent à cœur de les guérir ; mais l'un rechercha des vérités abstraites, et aboutit à un ascétisme inactif, tandis que l'autre fut tout entier un homme d'application. On dit que Confucius, attiré par la réputation de Lao-tseu, alla le visiter et l'interrogea sur l'essence de sa doctrine ; mais, au lieu d'en obtenir une réponse, il l'entendit lui reprocher de se répandre trop en public, de montrer du faste et de la vanité en propageant sa doctrine. « Le sage aime l'obs« curité ; loin d'ambitionner les emplois, il les fuit, assuré de « ne laisser à la fin de sa vie que ses bonnes maximes, ensei« gnées par lui à ceux qui pouvaient les retenir et les prati« quer. Il ne s'ouvre pas à tous, mais il étudie les temps et « les lieux : s'ils sont bons, il parle ; s'ils sont mauvais, il se « tait. Celui qui possède un trésor le cache, pour qu'on ne le « lui vole pas. L'homme vraiment vertueux ne fait pas parade « de la sagesse. Faites votre profit de ce que je vous dis. »

Le conseil du solitaire ne pouvait convenir à l'homme politique ; celui-là enseignait à fuir les charges publiques, celui-ci à s'en bien acquitter ; l'un à se soustraire aux honneurs, l'autre à les rechercher et à les mériter. Le premier voulut établir une idée sociale, indépendante de l'expérience, fondée sur une intelligence absolue, et absolue comme elle ; le second ne cessa de proposer pour exemple les premiers empereurs, et, l'histoire à la main, il montra les bons et les mauvais résultats des vices et des vertus. C'est pourquoi les disciples de Confucius prouvent la vérité d'un fait ou la justesse d'une sentence par l'autorité des livres, ou par celle des anciens philosophes, tandis que ceux de Lao-tseu tirent leurs preuves de la nature des choses et de celle du cœur humain ; on comprend facilement lequel des deux systèmes devait prévaloir chez les Chinois. La doctrine de Lao-tseu fut bientôt restreinte à une secte, honorée un moment, pour tomber ensuite dans l'oubli et le mépris. Elle devint le refuge des opprimés et des malheureux, qui cherchent la paix dans la solitude et dans l'inaction méditative ; celle de Confucius,

au contraire, fut embrassée par tous les hommes pratiques, ou, comme ils disent, les lettrés; or, de nos jours encore, ils n'obtiennent les magistratures que par elle, et c'est d'après ses principes qu'ils les exercent (1). En 1713, l'empereur de la Chine disait aux ambassadeurs envoyés par la Russie : *Si l'on vous demande ce que nous estimons et honorons le plus, répondez : En Chine, la fidélité, la piété filiale, la charité, la justice, la sincérité, sont prisées au-dessus de tout. S'il en était autrement, comment nos prières auraient-elles de l'efficacité? Notre vénération pour Confucius est le meilleur hommage que nous puissions rendre à l'excellence de ses doctrines.*

Mencius. Mort en 314. Les disciples les plus célèbres de Confucius furent Seng-tseu, dont nous avons déjà parlé, Sen-ssé et Meng-tseu, dont le nom a été latinisé en celui de Mencius (2). Ce dernier surtout fut jugé digne de prendre place immédiatement après le maître, et déclaré saint de second ordre (*Ya-king*); son livre, réuni aux trois livres d'apophtegmes de Confucius, doit être appris par ceux qui aspirent aux emplois. Affligé de voir triompher la secte de Yang, qui prêchait l'égoïsme comme principe régulateur des actions humaines, et celle de Mé, qui soutenait que l'affection devait s'étendre sur tous également, sans dictinction de parenté, il chercha à propager une philanthropie généreuse. *Celui-là sert bien le ciel, qui suit la droite raison.* Tel est le résumé de sa doctrine; comme Confucius, il la prêcha dans divers États, avait des entretiens avec les rois, et leur enseignait une politique plus hardie; car il les exhortait à écouter le vœu des peuples et ne laissait passer aucun acte injuste sans le blâmer.

Sa manière d'argumenter tenait de celle de Socrate, ironique parfois, toujours pressante, et propre à amener ses adversaires à avouer qu'ils se trompaient. Un des petits princes qui ne cessaient de troubler la Chine de leurs ambitions voulait, à l'aide de paroles flatteuses, persuader à Mencius de lui prêter l'appui de sa popularité : « Celui qui saura vraiment « aimer le peuple, lui dit Mencius, pourra rétablir l'ordre et « régner sur tout l'empire.

(1) Ed. Biot, *Essai sur l'histoire de l'instruction en Chine, et de la corporation des lettrés, depuis les anciens jusqu'à nos jours;* Paris, 1845, in-8.

(2) Meng-tseu *vel* Mencium, *inter Sinenses philosophos ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum, edidit latina interpretatione* Stanislas Julien; Paris, 1824-26, 2 vol. in-8.

« — Croyez-vous, lui demanda le roi, que j'aie en moi ce « qu'il faut pour aimer le peuple ?

« — Vous l'avez. J'ai appris d'un de vos ministres qu'un « jour, assis dans votre palais, vous vîtes passer au pied de « votre trône des gens traînant un bœuf lié. Vous avez de- « mandé où ils conduisaient l'animal, et ils vous ont répondu « qu'ils allaient l'immoler, pour arroser de son sang une « cloche neuve. Touché que vous étiez de ses terreurs, sem- « blables à celles d'un innocent conduit au supplice, n'avez- « vous pas ordonné de le laisser, n'avez-vous pas proposé de « prendre une brebis à sa place ? L'émotion que vous éprou- « vâtes alors suffit pour vous montrer digne de régner. Il est « vrai que vos sujets supposèrent que vous aviez agi par « avarice ; mais je suis persuadé que vous aviez cédé à la « compassion. La brebis n'était pas plus coupable que le « bœuf ; c'est là un subterfuge de l'humanité. Vous aviez un « de ces animaux sous les yeux, vous ne voyiez pas l'autre. « Le sage ne peut voir égorger les animaux que ses regards « ont rencontrés vivants. Quand il a entendu leurs cris la- « mentables, il ne peut se nourrir de leur chair ; c'est pour « cela que le sage place les cuisines loin de ses habitations. »

Le roi s'écria : « Maître, vous exprimez une chose dont « j'avais peine à me rendre compte à moi-même ; mais, dites- « moi, cet attendrissement que j'éprouvai est-il vraiment « propre à me faire bien régner ? »

Mencius reprit : « Si un homme venait dire à Votre Majesté : « Je puis soutenir un poids de trois milliers, et je ne puis « porter une plume ; mes yeux voient la laine croître, et ne « distinguent pas un char plein de bois : le croiriez-vous ? »

« — Non assurément, repartit le roi.

« — Et pourtant, ajouta le philosophe, votre humanité « s'étend sur les animaux, et ne s'arrête pas sur vos sujets. « Comme celui qui ne pourrait porter une plume et préten- « drait soulever un char de bois, vous avez en vous ce qu'il « faut pour régner, et vous n'en faites pas usage.

« — Soyez le bienvenu, lui dit le roi de Veï. Si un chemin « de mille *li* ne vous a pas paru trop long, sans doute vous « procurerez de grands avantages à mon royaume.

« — Que dites-vous ? répondit Mencius ; l'avantage est de « posséder l'humanité, la bienveillance pour tous, et la jus- « tice. N'intervenez pas dans les affaires des citoyens, ne les « détournez pas des travaux de chaque saison, et la récolte

« abondera. Si l'on ne jette pas dans les viviers des filets aux « mailles trop serrées, tous les poissons et toutes les tortues « ne seront pas servis sur votre table; ne mettez pas la hache « avant le temps dans les forêts, et le bois ne manquera point. « Le peuple pourra ainsi nourrir les vivants et faire de sa- « crifices aux morts. Faites planter les champs de mûriers, « et les hommes de cinquante ans pourront se vêtir de soie; « faites élever des poulets, des chiens (1) et des porcs, et les « hommes de soixante-dix ans pourront se nourrir de chair. « Faites que, dans les écoles et les collèges, on enseigne la « piété filiale et le respect pour les vieillards, et l'on ne verra « plus les hommes en cheveux blancs porter des fardeaux « dans les rues. Au lieu de cela, vos chiens et vos porcs dé- « vorent la nourriture du peuple, et vous n'y remédiez pas; « le peuple meurt dans les rues, et vous n'ouvrez pas vos « greniers. A la vue de vos sujets mourant de faim, vous vous « écriez : *Ce n'est pas ma faute, c'est celle de la stérilité.* Or, « je vous prie, y a-t-il quelque différence entre tuer par le « bâton ou l'épée ?

« — Aucune, répondit le roi.

« — Et entre tuer quelqu'un par l'épée ou par une mau- « vaise administration ?

« — Aucune, » répondit encore le roi.

Une autre fois il disait : « Aimez le peuple, et vous ne trou- « verez pas d'obstacles à bien gouverner. Si l'on disait à « quelqu'un de prendre une montagne sous son bras pour la « porter dans l'Océan septentrional, et qu'il répondit : *Je ne* « *puis pas,* on le croirait; mais si on lui disait d'y porter une « petite branche, et qu'il répondit : *Je ne puis pas,* le croirait- « on ? Le roi qui ne gouverne pas bien n'est pas à comparer « au premier, mais au second; le pouvoir ne lui manque pas, « mais la volonté lui manque. »

Sivan-yang, roi de Tsi, lui demanda : « Est-il vrai que le « parc du roi d'Ouen-oang eut soixante-dix *li* de tour ? — Très « vrai, répondit Mencius, et le peuple le trouvait trop resserré. « — Le mien en a quarante, et le peuple le trouve trop vaste. « Pourquoi cette différence? — C'est, repartit le philosophe, « que, dans le parc d'Ouen-oang, entrait qui voulait faire « de l'herbe, du bois, prendre des lièvres et faisans. Le

(1) Le chien est le mets de prédilection des Chinois, dont la cuisine est très raffinée, mais insupportable pour les Européens.

« peuple ne devait-il pas le trouver petit? J'ai entendu dire « que tuer un cerf dans le vôtre serait un crime puni de mort « comme l'homicide. Le peuple, qui le trouve trop grand, a- « t-il tort? »

Ne sent-on pas comme un parfum socratique dans ces dialogues de Mencius?

Le même roi lui adressa cette question : « J'ai ouï dire « que Ching-tang avait détrôné Kié, et que Ou-ouang fit périr « le roi Tchéou-sin : est-ce vrai? — L'histoire le dit. — Il est « donc permis aux sujets de déposer et de condamner leurs « souverains? » Mencius repartit alors : « Celui qui commet « un larcin s'appelle voleur; celui qui fait un vol à la justice « s'appelle tyran. Le voleur et le tyran sont des hommes, et « l'on ne doit pas faire de différence entre eux. J'ai toujours « compris que Tchéou avait été condamné à mort, non que « Ou-ouang ait tué son prince. »

Les Chinois admirent la clarté de ses controverses et la vivacité naturelle de son dialogue. Lorsqu'ils veulent recommander un ouvrage d'un bon style, ils disent : *Lisez Meng-tseu* (1).

Telle est la liste complète des philosophes de la Chine, à moins qu'on ne veuille y ajouter Tsioud-hi, qui écrivit, dans le douzième siècle de notre ère, un traité de philosophie naturelle dans lequel il se proposa de comparer les sentences de tous les classiques, interprétées contradictoirement, et d'en montrer l'identité primitive.. Rien ne devant se présenter comme nouveau en Chine, il entreprit aussi d'expliquer l'*Y-king*, en disant que la ligne continue est le principe actif de la nature, la ligne brisée le principe passif; là où Confucius voyait morale et politique, il trouva, lui, physique et physiologie. Il fonda ainsi une doctrine atomiste et moléculaire qui eut beaucoup de sectateurs.

CHAPITRE XXVIII.

CONSTITUTION DE LA CHINE.

Ce que nous avons exposé précédemment nous aidera à nous former avec plus de facilité une idée exacte de l'édifice

(1) Voy. PAUTHIER, *les Quatre Livres de philosophie morale de la Chine. Confucius et Mencius;* Paris, 1862, in-18.



politique de la Chine, que Confucius et Mencius contribuèrent beaucoup à élever, bien que les agitations intestines survenues au commencement de l'ère vulgaire aient empêché de l'achever entièrement. Là, aucune superposition de peuples, et, par conséquent, ni castes, ni classes esclaves; mais la Chine peut être considérée comme une famille patriarcale devenue, en se développant, un immense empire, dont toute l'organisation dérive du principe primitif de la piété filiale.

Famille. Ce principe s'étend du foyer jusqu'au trône. Chaque maison est un petit État, et l'État n'est qu'une maison, extrêmement vaste, réglée par les mêmes principes de sociabilité et soumise aux mêmes devoirs. L'individu est toujours perdu dans la famille, la famille dans le royaume, sans que ni privilèges de castes ni droits de sacerdoce viennent décomposer cette unité, plus absolue et plus entière qu'en aucun autre État du monde.

Le passage de l'autorité paternelle à la tyrannie est facile; car, à mesure que la famille s'étend, cette autorité n'est plus refrénée par ce sentiment d'amour qui nous fait regarder nos enfants comme nous-mêmes. Dans la Chine, en effet, tout l'intervalle entre le ciel et la terre est rempli par le roi; le roi peut ce qu'il veut, et lui désobéir n'est pas seulement un acte de rébellion, mais une impiété. Aussi quelques empereurs s'abandonnèrent-ils à tous les excès; ils enlevaient les champs de leurs sujets pour agrandir leurs jardins, les faisaient tuer par caprice ou plaisir, et se vantaient d'être dans l'empire ce que le soleil est dans le monde, et indestructibles comme lui.

Les Chinois comprennent si bien que leur constitution repose entièrement sur le respect filial, qu'ils cherchent à le raviver toutes les fois qu'ils veulent la ramener vers son principe. Confucius travailla dans ce sens; dernièrement, un fils ayant manqué aux égards dus à sa mère, la cour de Pékin résolut de rendre de la vigueur à ce sentiment vital par une expiation solennelle. Le lieu où l'impiété avait été commise fut frappé d'anathème, et le coupable mis à mort avec sa femme, soupçonnée d'avoir été sa complice; la mère de celle-ci fut condamnée à la bastonnade et exilée, comme ayant pu contribuer aux égarements de sa fille par l'éducation qu'elle lui avait donnée; les examens publics restèrent suspendus pendant trois ans, et les magistrats de la contrée furent destitués et bannis. Enfin, un édit de l'empereur

déclara qu'il serait fait justice de la même manière de tout fils rebelle envers ses parents.

C'est pourtant une erreur que d'attribuer uniquement au despotisme paternel la durée de ce grand empire; il aurait au contraire causé sa ruine sans l'institution des lettres, c'est-à-dire de la doctrine qui ouvre l'accès à toutes les grandeurs. S'il y a un pays où l'on s'élève par le mérite, c'est assurément la Chine; en effet, l'enfant le plus obscur peut, en étudiant, se rendre capable de subir les examens annuels dans son pays natal, et ceux qui ont lieu tous les trois ans dans les grandes villes, où l'on obtient le premier degré. Le grade qui sert de titre pour certains emplois s'acquiert au chef-lieu de la province; mais c'est seulement dans la métropole de l'empire et sous les yeux du monarque qu'on accorde le troisième degré, au moyen duquel *on monte sur le coursier d'or* et l'*on s'assied dans la salle de jaspe*, c'est-à-dire qu'on entre dans l'Académie, et qu'on peut aspirer aux plus hautes dignités. Ces examens, but auquel tend tout jeune homme intelligent, sont annoncés longtemps à l'avance avec une grande solennité. A peine l'un d'eux a-t-il cueilli le *rameau d'olivier odorant*, qu'il trouve des pères pour lui donner à l'envi leurs filles en mariage, et des ministres pour l'appeler aux emplois. Lettrés.

La vénération des Chinois pour les lettres est ancienne et tellement enracinée, que malheur à qui foulerait aux pieds un manuscrit; mais cette admirable institution des concours ne fut régulièrement introduite que dans le septième siècle. De là, cette aristocratie littéraire, unique au monde, non fondée sur le sol, mais sur des examens. Les lettrés formèrent un contrepoids à l'autorité royale, comme les prêtres dans l'Inde, en Égypte et en Chaldée. Le Fils du Ciel, devant lequel personne ne se présente sans frapper neuf fois la terre de son front, ne peut conférer de son chef aucun pouvoir, aucune dignité, si ce n'est qu'à l'individu qui a été désigné par les lettrés; ils ont donc tous des emplois, et les changements de dynasties les laissent toujours debout. Les lettrés sont investis par la loi du droit d'écrire la vérité; de sorte qu'ils savent parfois relever la tête, et atteindre d'un blâme le despotisme avec toutes les formalités du cérémonial, en invoquant les traditions des premiers temps et les doctrines écrites. Or, celles-ci prescrivent au roi de semer de fleurs le chemin par lequel le sage vient le rappeler à son

devoir et à la réparation de ses fautes; elles lui disent que l'amour du peuple donne le sceptre, que sa haine le brise; que celui qui élève un homme odieux à tous, ou néglige celui que le vœu public appelle, agit contre la justice, provoque les plaintes, et entre dans le nuage où dort la foudre qui le réduira en cendres (1).

Il est vrai que ces conseils et ces préceptes sont généralement adressés, non à la personne céleste du roi, mais à ses ministres; car les Chinois pratiquent depuis des siècles cette invention, dont les Européens modernes tirent tant de vanité, qui donne aux constitutions une fiction pour base, en réputant les rois infaillibles et les ministres responsables.

Nous avons vu succéder à la monarchie, première forme du gouvernement chinois, une espèce d'organisation féodale, embrassant un certain nombre de principautés, plus ou moins dépendantes à proportion de la force du chef, et souvent en guerre l'une contre l'autre. Deux siècles seulement avant l'ère, ces petits souverains ayant été domptés, la monarchie fut rétablie dans le sens le plus entier et le plus absolu du mot. Le roi, *Fils du Ciel, unique Gouverneur de la terre, grand-père de son peuple,* est adoré, et l'on ne saurait imaginer que deux empereurs puissent coexister sur la surface de la terre; ce qui fait que toute ambassade est considérée comme un hommage de vassal à suzerain. Quand l'empereur adresse la parole aux seigneurs de la cour, ils doivent se prosterner pour recevoir ses ordres; lorsqu'il sort, on ferme toutes les maisons, et quiconque le rencontre sur son chemin doit tourner le dos ou se jeter à terre, sinon il est mis à mort. Deux mille soldats le précèdent avec des chaînes, des haches et d'autres instruments, pour châtier *ses enfants;* c'est, en un mot, une véritable idolâtrie politique de l'État, personnifié dans le roi. Dans son palais, néanmoins, il est souvent dominé par des femmes et des eunuques (2).

Fonctionnaires. Comme les inférieurs ne manquent jamais de se modeler sur le chef, les mandarins se montrent non moins despotes

(1) *Ta-hio,* ou la grande science du petit-fils de Confucius.

(2) La guerre franco-anglaise de 1860, l'ouverture de vingt-deux ports au commerce, l'invasion croissante des Européens ont apporté une grande perturbation dans l'état social et politiqué de la Chine; il n'est pas difficile d'y prévoir, dans un avenir prochain, des modifications profondes qui entraîneront la Chine dans le mouvement progressif, où le Japon s'est jeté résolûment depuis 1857.

dans leurs gouvernements, où leur autorité est d'autant plus à charge qu'elle se fait sentir de plus près. Ils font leur tournée précédés des hurlements de bourreaux qui, au moindre signe, battent jusqu'à laisser pour mort quiconque a le malheur de déplaire, ou tarde à se ranger contre la muraille.

De même que l'empereur, au dire des Chinois, n'est pas seulement pontife pour sacrifier, et roi pour gouverner, mais encore maître pour instruire, ainsi les mandarins qui le représentent doivent, au commencement et à la moitié du mois, rassembler leurs subordonnés et leur faire une instruction morale sur un des points suivants, que la loi détermine, comme toute autre chose :

1° Pratiquer attentivement les devoirs de la piété filiale; obligation pour les jeunes frères d'être soumis à l'aîné, ce qui apprend à tenir compte des obligations essentielles imposées aux hommes par la nature.

2° Conserver perpétuellement un souvenir respectueux des ancêtres; ce qui maintient l'union, la concorde et la paix.

3° Que l'accord règne dans les villages, pour en bannir les querelles et les procès.

4° Honneur à l'agriculture et à ceux qui cultivent le mûrier! Ainsi ne manqueront jamais le grain ni le vêtement.

5° S'habituer à une prudente économie par la tempérance, la frugalité et la modestie.

6° Faire fleurir les écoles publiques, pour élever les jeunes gens dans les bonnes mœurs.

7° Remplir les devoirs de son état, moyen infaillible d'avoir l'esprit et le cœur en repos.

8° Extirper les sectes et les erreurs à leur naissance, pour conserver la véritable doctrine dans sa pureté.

9° Inculquer fréquemment au peuple les lois pénales établies par l'autorité souveraine, afin que la crainte maintienne dans le devoir les indociles et les gens grossiers.

10° Que les lois de la civilité et de la bienséance soient connues à fond.

11° Qu'on s'applique fortement à bien élever ses enfants et ses jeunes frères, ce qui les empêchera de s'adonner aux vices et aux passions désordonnées.

12° Éviter toute calomnie, pour que l'innocence et la simplicité soient en sûreté.

13° Ne donnez pas asile aux criminels, contraints par le



crime à mener une vie errante et vagabonde, si vous ne voulez être enveloppés dans leur disgrâce.

14° Que les contributions établies par le prince soient payées ponctuellement, afin d'éviter les vexations des exacteurs.

15° Prêter main-forte aux chefs de quartier institués dans chaque ville, ce qui est un moyen de prévenir les larcins et de ne pas laisser les coupables impunis.

16° Réprimer les élans de la colère, afin d'éviter les dangers.

Ce sont là de beaux préceptes à lire écrits et à entendre proclamer; mais malheur au peuple dont les chefs se contentent d'ordonner le bien! Les mandarins, livrés à l'arbitraire et à l'avarice, ne connaissent d'autre frein que la crainte du roi. Il peut en effet sur le plus léger soupçon, sur un rapport défavorable, par un caprice, les faire enchaîner et fustiger.

L'empereur Tchang-ti, de la dynastie de Taï-tsing (1644-1661), s'étant éloigné de sa suite, rencontra un vieillard qui pleurait à chaudes larmes, et apprit de lui que le mandarin lui avait enlevé son fils unique, la joie et le soutien de la famille, et qu'il désespérait d'en obtenir justice. L'empereur, sans être reconnu, le prend en croupe, le porte à la demeure du magistrat, lui fait avouer son crime, et le condamne immédiatement au supplice. Il donne ensuite son poste à l'offensé, à titre de réparation, en lui disant : *Que l'exemple te profite, et fais en sorte de n'avoir pas à ton tour à servir d'exemple à d'autres.*

Les mandarins ont, en outre, un frein dans la Gazette, où sont publiés chaque jour les noms des fonctionnaires destitués, avec la faute dont ils se sont rendus coupables : celui-ci a négligé la perception de l'impôt, celui-là a été trop sévère dans les châtiments, un troisième a commis des concussions, un quatrième a fait preuve d'ignorance. D'un autre côté, les vertus sont mentionnées ainsi que les récompenses; mais l'art des magistrats consiste à prévenir les accusations et à pécher impunément. Comme ils sont d'ailleurs médiocrement payés, ils se voient réduits à s'aider de vexations, et toute la philosophie de leur maître ne suffit pas à les retenir.

Il y a un intendant par province, et un vice-roi pour deux au plus. Chacune, en outre, a un surintendant pour les lettrés, un directeur des finances, un juge criminel, deux

inspecteurs, l'un pour les salines, l'antre pour les grains; d'autres magistrats particuliers sont préposés en sous-ordre, dans chaque subdivision inférieure, à l'administration et à la justice. L'*Almanach impérial* publie, deux fois l'an, les noms de tous ces employés, et *le Messager de la capitale*, les actes officiels administratifs : complication inextricable, bien éloignée de contribuer à l'avantage du plus grand nombre.

Aucun emploi n'est du reste héréditaire, aucun titre non plus, sauf celui des princes du sang et des descendants de Confucius. L'empereur confère parfois la noblesse non à un individu, mais à ses aïeux. Les Chinois sont donc bien éloignés du système des castes que nous avons trouvé ailleurs, et tout le peuple est divisé en six classes : mandarins, guerriers, lettrés, agriculteurs, artisans, marchands.

La justice est rendue gratuitement; les affaires sont discutées publiquement, et chacun plaide sa propre cause sans l'assistance des avocats, dont la profession est inconnue dans le pays. La procédure est très expéditive en matière civile, et se résout le plus souvent en bastonnade, parfois pour les deux parties. Les procès criminels sont portés d'un tribunal à un autre, et, dans les cas entraînant la peine capitale, la condamnation doit être approuvée par l'empereur. Les jugements s'exécutent tous à la fois, à la saison d'automne. Justice.

L'histoire de la législation chinoise remonte de dynastie en dynastie jusqu'à la première, et comprend 74 volumes. Les missionnaires ont donné l'analyse d'un code chinois qui embrasse toutes les matières (1), et qui est important comme renseignement sur le caractère de cette nation; l'ordre en est très clair. Une division contient les définitions; les six autres concernent les six conseils suprêmes ou ministères de Pékin. La première des six, qui correspond au *conseil des nominations officielles,* traite du système du gouvernement et des obligations de l'employé. La seconde embrasse les lois fiscales et statistiques; elle correspond au conseil des revenus publics, qui est préposé aux rôles, aux terres et domaines, à la propriété, aux ventes et aux marchés. La troisième comprend les lois relatives aux rites et à diverses observances; la quatrième a rapport aux lois militaires, et traite de la défense du palais impérial et des frontières, des chevaux et des bêtes de somme, des soldats, des courriers et des postes; la

(1) *Mémoires sur les Chinois,* t. VIII, p. 220.

cinquième contient les lois faites sur le crime de trahison, de vol, de pillage, de meurtre, ainsi que la procédure criminelle; la dernière concerne les travaux publics.

On ne dirait pas que ce code, extrêmement clair, simple, d'un style modéré, est un ouvrage oriental; mais, selon l'esprit qui préside à toutes les institutions chinoises, il descend à des détails puérils et aux exceptions les plus rares. Il tend trop à tout régler, à faire intervenir la loi dans tout, à rabaisser la vertu elle-même en la commandant. Il punit le Chinois qui ne visite pas de temps à autre les tombes de ses aïeux; il déclare qu'un mâle a droit à part entière dans un héritage, une femme à la moitié, un hermaphrodite à moitié de la part de l'un et de l'autre. Les termes sont parfois des plus vagues : celui qui se conduit *d'une manière inconvenante* et *contre l'esprit des lois,* sans pourtant en violer aucun article spécial, est passible de quarante coups de bâton.

Le crime de haute trahison est puni avec la plus grande sévérité; celui qui en est accusé n'a droit à aucun avantage, à aucun égard, pas même à la protection comme homme, et ses parents sont déclarés infâmes jusqu'à la neuvième génération. En 1803, un malheureux, coupable d'attentat contre la vie du roi, fut condamné aux angoisses d'une mort aussi lente que possible, et ses enfants en bas âge furent étranglés.

La peine la plus ordinaire et la plus prodiguée est celle du bambou. Le *kia,* camisole de bois qui laisse dépasser la tête et les mains, se porte quelquefois pendant un mois; il y a ensuite le bannissement à moins de cinquante lieues, enfin l'exil. La gradation des châtiments décrétés en Chine, vers la fin de 1837, contre ceux qui fument l'opium, indique combien l'exil est une peine grave. Le coupable sera pour la première fois marqué au front avec un fer rouge; il aura pour la seconde fois cent coups de bambou sur les épaules nues, et trois années d'exil; il sera décapité à la troisième. L'exil est donc une peine plus rigoureuse qu'une marque indélébile sur le front.

Ajoutez à ces peines les soufflets, le carcan, le halage des bateaux; puis, pour peines capitales, la strangulation et la décapitation, qui sont réservées aux plus grands crimes. Les accusés subissent des détentions très longues dans des prisons appelées *enfers*, et qui méritent ce nom. Les femmes sont confiées à la garde de leurs parents les plus proches. Le serment n'est pas admis dans les jugements, mais bien la

torture, qui consiste à presser les ongles du patient dans un triangle. Une fois arrêté, le prévenu est soumis à un interrogatoire, et si, malgré toutes les suggestions, il refuse de s'avouer coupable, on l'applique immédiatement à la torture, dont la rigueur s'accroît jusqu'à ce que le misérable écrive ou signe la confession du crime; on en dresse un procès-verbal, afin de l'envoyer à l'empereur, qui ordonne de poursuivre. Si parfois, chose rare, les tribunaux reconnaissent qu'un accusé est innocent, il succombe bientôt aux tourments qu'il a soufferts. Tous les châtiments sont aggravés pour les esclaves.

Les parents du souverain sont privilégiés, hormis le cas de crimes d'État. Le mineur de quinze ans et le septuagénaire peuvent se racheter, à prix d'argent, des peines non capitales. Le père peut cacher les délits de son fils, et le fils ceux du père, Confucius ayant déclaré que c'était justice d'en agir ainsi; mais la facilité des mandarins à se laisser corrompre fait que tous ceux qui sont en état de payer échappent au châtiment.

Le vol simple est puni par le bâton ou le bannissement, à proportion de la gravité. Le *Ling-chi,* c'est-à-dire l'ignominie d'être coupé par morceaux, est infligé au traître, au parricide et au sacrilège. Le père qui tue son fils n'est passible que de la peine du bambou. L'homicide simple s'expie à prix d'argent; s'il est commis dans une sédition, on étrangle le coupable, tout désordre étant puni avec la plus grande sévérité. Aussi les Chinois se querellent-ils durant des heures sans porter la main l'un sur l'autre, parce que le moindre coup de la main ou du pied est un cas grave; les paroles injurieuses sont aussi punies, parce qu'elles peuvent troubler la tranquillité, but principal de cette législation.

On peut voir que ce dont la loi s'occupe le moins, c'est de faire tourner au profit du bien public la liberté individuelle; on pourrait la définir exactement un bon système de police, avec accompagnement de belles prédications morales. A entendre les maximes dont il est fait étalage, l'homme devrait s'estimer heureux de vivre dans ce pays. Le *Chou-king* (1) recommande aux juges la justice, le désintéressement, la recherche scrupuleuse de la vérité. « Après que les deux « parties ont produit leurs pièces probantes, les juges écou-

(1) Liv. IV, ch. XXVII, *Liou-ing.*

« tent ce qu'elles disent. S'il n'y a pas de doute, ils appli- « quent un des cinq supplices (1); en cas de doute, il faut « recourir aux cinq modes de rachat. Dans le cas où l'on « pourrait hésiter sur l'opportunité du rachat, il convient de « juger selon les cinq sortes de fautes. Ces dernières ont « pour causes la crainte d'un homme en place, la vengeance « ou la reconnaissance, la séduction des femmes, l'amour de « l'argent, les recommandations. Les fautes peuvent se trou- « ver commises par les juges et les parties; songez-y bien, et « s'il y a doute, il faut pardonner. Quand il se présente des « accusations, il faut prendre garde aux circonstances et « aux motifs. Ce qui ne peut être vérifié ne saurait être la « matière d'un procès. Il convient d'être sévère ou indul- « gent, selon les cas. Ceux qui savent faire des discours étu- « diés ne valent rien pour terminer les procès; il faut des « personnes douces, sincères, droites, d'une modération « constante. Expliquez et publiez le code des lois. Dans les « procès, qu'on n'ait point égard à l'intérêt. Les richesses « acquises ainsi sont un trésor de fautes qui attirent des « malheurs; puis on dira que le ciel n'est pas juste, quand « les hommes se seront attiré des châtiments mérités. »

C'est ainsi que le code même est rempli de maximes douces et belles dans leur conception; mais elles sont malheureusement méconnues dans l'application, par l'effet de l'ignorance des interprètes, ou de la vénalité des magistrats chargés de veiller à leur exécution.

Religion. Nous parlerons encore ici de la religion, puisqu'elle est considérée simplement comme un règlement d'État et de discipline. Trois doctrines religieuses existent à la Chine, l'une à côté de l'autre, avec une tolérance qu'il conviendrait mieux de nommer apathie. Celle de Confucius, suivie par les savants, se réduit en somme au scepticisme et à l'indifférence. La mort, selon eux, a pour effet de faire passer l'âme dans d'autres corps, ou de la décomposer en air, sans qu'il reste rien de l'homme que son sang dans ses enfants et son nom dans sa patrie. Dieu seul est immortel. Les Tao-ssé suivent la religion des esprits, ainsi que nous l'avons déjà dit. Comme Confucius déclarait ne pouvoir que rétablir la doctrine primitive, et n'être que le précurseur d'un illustre per-

(1) La marque sur le visage, l'amputation du nez, des pieds, l'éviration, la mort.

sonnage qui viendrait de l'Occident, le roi Ming-ti envoya une flotte dans cette direction, pour chercher ce grand réformateur. Ces navires allèrent assez loin, mais ils n'osèrent pas prolonger le voyage; ils abordèrent dans une île où l'on trouva la statue de Bouddha, qui fut rapportée en Chine, 65 ans après Jésus-Christ. Depuis cette époque, Bouddha fut adoré sous le nom de *Fô,* et son culte donna à la religion une impulsion nouvelle que nous verrons en son temps.

Les Chinois sont donc libres dans le choix de leurs opinions religieuses; mais la loi, comme en tout le reste, sans s'occuper des choses intérieures, règle minutieusement les formes extérieures, les rites, les cérémonies.

Cette loi subsiste depuis des siècles, et l'empereur n'a pas d'intérêt à la changer, puisqu'elle le laisse maître d'agir à son gré. Les grands ont d'un côté un pouvoir arbitraire sur la foule, et de l'autre ils entendent sans cesse siffler à leurs oreilles la verge du Fils du Ciel.

Il y a des tribunaux ouverts pour recevoir les réclamations de quiconque se croit lésé; mais celui qui se plaint est assuré d'un châtiment. Le peuple, énervé qu'il est, ne saurait opposer de résistance à l'oppression; mais, avec l'esprit de ruse qu'il possède, il sait mille supercheries pour éluder les lois, sans mettre en péril sa chère tranquillité et son argent, qui lui est plus cher encore. Êtes-vous riche, payez la justice, et faites à votre gré. Êtes-vous marchand, payez, et enrichissez-vous en fraudant sur le poids et la mesure. Êtes-vous lettré, flattez, courbez-vous pour monter; et tous d'accord réunissez-vous pour tenir en bride la multitude divisée, molle et fatiguée. Que si cette populace mourant de faim s'attroupe par bandes et attaque les voyageurs sur les grands chemins, l'empereur lancera contre elle des escadrons, et l'on pendra ceux qui seront pris. Mais si les brigands sont les plus forts, on traitera avec eux, et on les laissera maîtres dans leurs repaires, s'ils consentent à payer. Si une nation forte envahit le pays, quel intérêt le peuple a-t-il à se défendre? Il mourra de faim sous le nouveau maître comme sous l'ancien, et voilà tout. Il se laisse donc vaincre, et les conquérants trouvent les traditions despotiques de l'empire on ne peut plus commodes. Ils prennent pour eux les richesses, et partagent le pouvoir avec les lettrés, afin que ceux-ci les aident à maintenir la multitude dans l'obéissance, destinée qu'elle est à travailler pour les enrichir, et accessoirement pour subsister.

Comment donc attendre des améliorations chez un peuple de cette nature, chez un peuple habitué dès l'enfance à ne se diriger que par l'exemple et d'après des règles invariables, sans jamais dire une parole qui ne soit dictée par le cérémonial, et dont le premier soin est de donner de l'importance aux choses frivoles? Il ne nous offrira donc pas cette progression vers le bien qui se manifeste ailleurs, insensible, il est vrai, comme celle de la lumière, mais incessante comme elle. Toutefois, comme il n'est pas dans la nature humaine de rester immobile, des révolutions violentes viendront de temps à autre troubler ce calme profond; l'anarchie, l'usurpation, les changements de dynasties, des religions nouvelles, des écrits novateurs, ébranleront le pays. Le peuple, qui n'y sera pour rien, n'en tirera aucun profit; la force lui aura imposé un certain ordre de choses, ou un souverain le lui aura commandé. Toutes ces vicissitudes n'auront eu pour résultat que de changer le fardeau sous lequel reste courbée une nation qui, plus que tout autre, est là pour démentir ceux qui font consister le bien de la société dans une tranquillité sans gloire, dans un ordre sans amélioration.

CHAPITRE XXIX.

LANGUE ET ÉCRITURE CHINOISES.

La langue chinoise mérite de fixer l'attention, puisqu'elle est parlée, ou du moins comprise dans son expression écrite par un tiers du monde. On a cru, dans un temps, qu'il était impossible de l'apprendre; mais elle a été rangée sur la même ligne que les autres langues, une fois que les orientalistes européens lui ont appliqué leur méthode analytique. La différence essentielle qui se manifeste entre elle et les langues classiques consiste en ce que, pour indiquer le lien entre les paroles et les phrases, elle fonde les rapports des parties du discours sur l'enchaînement de la pensée, au lieu d'employer des catégories grammaticales et de classer les mots. Elle n'a donc pas, comme les autres idiomes, une partie d'étymologie et une de syntaxe; tout se réduit à cette dernière, et le même mot est tantôt nom, tantôt adjectif, tantôt verbe, quelquefois préposition. Tandis que, dans les

autres langues, le sens de la phrase s'aide de la grammaire ou ne fait que servir d'appui à ses règles, il est au contraire, dans le chinois, la base de son intelligence, et c'est du sens d'une phrase que doit être déduite sa construction grammaticale. Quand il s'agit des langues européennes, nous cherchons les mots dans le dictionnaire avant d'examiner la construction de la phrase; pour la langue chinoise, au contraire, il faut partir de la signification des mots.

Une autre particularité de la langue chinoise, c'est qu'elle consiste plus encore dans ce qui s'écrit que dans ce qui se parle. La langue parlée, en effet, est composée d'environ quatre cent cinquante monosyllabes qui commencent par l'articulation et finissent par des voyelles ou des diphthongues soit pures ou nasales; mais le changement des accents et de l'intonation, qui n'est guère sensible qu'à l'oreille très exercée des Chinois, porte le nombre de ces mots à douze cents, et c'est là tout leur vocabulaire (1). Or, tandis que la parole est reine dans nos idiomes, elle est esclave chez les Chinois, qui souvent, au milieu d'une conversation, ne peuvent ou ne savent exprimer ou préciser une idée, qu'en prenant le roseau et en l'écrivant.

Accoutumés, comme nous le sommes, à voir chez tous les autres peuples la pensée, la parole et l'écriture associées d'une manière intime, de sorte que celle-ci ne représente la première qu'à l'aide de la seconde, il est curieux de trouver une nation qui fait du langage et de l'écriture deux représentations isolées et distinctes de la pensée (2). En recherchant le développement historique de l'écriture, nous remarquerons que des cordelettes nouées, des morceaux de bois en échiquier, huit trigrammes et autres procédés semblables furent employés d'abord pour fixer la pensée. A ces signes trop incertains et trop vagues, on substitua des caractères purement figuratifs et qui représentaient les objets eux-mêmes. Les lettrés apportèrent le plus grand soin à restaurer quel-

(1) Le plus léger changement dans la prononciation des mots en change le sens. *Chou*, en traînant l'*ou*, signifie *seigneur;* en le prononçant sans l'accentuer, *porc;* légèrement et avec rapidité, *cuisine;* mais en baissant le ton, *colonne*. *Po* signifie, selon la diversité d'accentuation, *pourceau*, *bouillie*, *cribler le riz*, *sage*, *préparer*, *vieille*, *rompre*, *incliné un peu*, *arroser* et *esclave*. Les articulations *b*, *d*, *r*, *x*, *z*, manquent à cette langue.

(2) ABEL RÉMUSAT, *Recherches sur les langues tartares*. — *Recherches sur l'origine et la formation de l'écriture chinoise;* Paris, 1820.



ques-uns des plus anciens livres échappés à l'incendie, et l'on réussit à en avoir des copies exactes, qui restèrent comme témoignage de l'ancienne méthode d'écriture. En outre, on conserva des vases, des trépieds, des miroirs, des inscriptions, d'une antiquité presque incroyable; de sorte que les Chinois en possèdent du temps de la dynastie des Chang, plus de douze siècles avant notre ère, et même de celle des Hia.

Ces caractères changèrent, s'altérèrent et s'accrurent jusqu'au nombre de cent mille, si bien qu'ils produiraient un véritable chaos, si les lettrés n'avaient pris soin de les classer. La littérature se relevait à peine, un siècle après Jésus-Christ, quand You-chin, comme nous l'avons dit précédemment, écrivit le *Tchoué-ouen*, ou *Traité de littérature*, fruit d'immenses recherches, qui actuellement encore est la base de la science des caractères, de leur orthographe exacte et des acceptations primitives. Après avoir recueilli tous les caractères en usage de son temps, ceux surtout avec lesquels étaient écrits les livres classiques, il en discuta l'étymologie, l'orthographe et le sens. Il en choisit alors neuf mille trois cent cinquante-trois qu'il considéra comme fondamentaux, et en donna l'explication dans un commentaire qui contient cent trois mille quatre cent quarante et un mots; il fait encore règle aujourd'hui et constitue le fond des meilleurs dictionnaires.

Ce savant personnage imagina de placer tous les caractères sous cent cinquante-quatre radicaux ou clefs, en disposant à la suite de chacun tous les mots qui en dérivent; il distingua aussi les caractères en six classes, qui n'ont plus varié et qui sont les suivantes :

1° Ceux qui offrent des images ou des dessins grossiers des objets corporels (*figuratifs*), et qui s'altérèrent par la suite dans la transcription, surtout depuis l'invention du papier et l'usage du pinceau pour écrire;

2° Ceux qui indiquent ce qu'il y a de plus remarquable dans les objets sans figure, comme les abstractions numériques, les rapports de position, les mouvements (*indicatifs*); ainsi, par exemple, les nombres ∸ ≐ ≡̇, 1, 2, 3, ou les signes ∸ *en haut;* ⊤ *en bas;* -·- *au milieu;*

3° Ceux qui expriment les idées au moyen de la combinaison de plusieurs images (*combinés*) : ainsi trois figures d'hommes l'une derrière l'autre signifient *suivre;* deux femmes,

proches ; un soleil derrière un arbre, *l'orient ;* un oiseau sur son nid, *l'occident ;* une main, *les artisans ;*

4° Ceux qui retracent les idées morales à l'aide d'un objet physique employé métaphoriquement (*empruntés*) ;

5° Il plaça dans la cinquième classe les signes choisis dans une des précédentes, et tracés à l'envers pour exprimer une idée inverse ou antithétique (*inverses*) ;

6° Dans la dernière enfin, ceux qui étaient composés d'une image, à côté de laquelle s'écrit le signe d'un son.

A tout prendre, ces différentes classes peuvent se réduire à deux : l'une comprenant les caractères simples, c'est-à-dire les images et les signes indicatifs indivisibles ; l'autre, les caractères composés, ou ceux dans lesquels plusieurs images ou plusieurs signes contribuent à exprimer une idée unique. Les signes *empruntés* équivalent aux expressions abstraites et métaphysiques des autres langues, dans lesquelles un mot est pris dans un sens différent de celui qu'il exprime, et s'écrit toutefois de la même manière ; quant aux signes *inverses*, c'est un pur jeu d'esprit.

Les caractères chinois de la première catégorie sont des images ou symboles destinés à représenter directement les objets matériels par une imitation plus ou moins exacte, et les choses idéales par des métaphores plus ou moins ingénieuses. Ils peignent l'idée, non le son ; de sorte qu'ils peuvent s'appliquer indifféremment à toute prononciation, comme, parmi nous, les signes mathématiques $4 + 3 = 9 - 2$, que chaque peuple entend de même et prononce différemment. Comme il faut pourtant que les livres puissent être lus, on rattache conventionnellement à chaque caractère une syllabe simple ou complexe qui, dans la langue parlée, rappelle la même idée que le caractère dans l'écriture. Il n'y a pourtant rien dans le caractère qui figure le son ou la syllabe, et l'on peut bien entendre l'un sans connaître l'autre, et réciproquement.

Il est cependant nécessaire quelquefois d'écrire des articulations, et non des images : quand il s'agit, par exemple, d'indiquer des noms d'individus ou de pays étrangers, ou lorsqu'il faut spécifier avec précision des êtres naturels. Afin d'y parvenir, on peut admettre un symbole de son convenu, et, sans s'occuper de sa signification, le restreindre à exprimer ce son. Tels sont les noms propres dans la Chine, auxquels on ajoute parfois la figure *bouche,* pour annoncer qu'il

s'agit du signe d'un son. La prononciation des noms mandchoux s'exprime en chinois avec des caractères réduits à l'office de lettres et de syllabes; on fait de même pour écrire les titres des princes étrangers, les mots tartares et sanscrits. Pour les mots relatifs au culte de Bouddha, on a rédigé un tableau de trente-six consonnes et de cent huit voyelles et diphtongues, en appropriant chacune d'elles à un caractère chinois de prononciation semblable. Plus tard, un empereur de la dynastie régnante décréta que les noms de lieux et de peuples de la Mongolie et du reste de l'empire, en dehors de la Grande Muraille, s'écriraient en chinois d'une manière uniforme, en destinant à cet usage certains caractères suffisant pour toutes les nuances de la prononciation tartare.

On peut encore prendre un symbole comme signe d'un son générique, et placer à côté l'image qui le spécifie. Les Chinois ont fait un grand usage de ce système, de sorte que la plupart des objets naturels sont représentés par des caractères constitués de deux parties : une fixant le genre par une figure, l'autre espèce par un caractère qui est uniquement le signe d'un son. Ainsi l'âne est exprimé par la figure *cheval* et le son *lu;* le loup, par le *chien* et la syllabe *lang;* la carpe, par le *poisson* et le son *li,* tous mots de la langue parlée : système conforme, comme on le voit, à la nomenclature binaire de Linné. Si le nombre des groupes syllabiques ainsi employés avait été déterminé, et que l'on eût toujours eu soin d'exprimer la même syllabe à l'aide du même signe, cette méthode aurait été très utile pour concilier les avantages opposés de l'écriture figurée et des caractères alphabétiques.

Le nombre des symboles étant resté beaucoup plus considérable que celui des syllabes, chacune de celles-ci se trouve correspondre à une grande quantité de ces signes représentatifs. Des gens peu versés dans la connaissance des caractères confondirent ceux qui se prononçaient de même, et l'usage consacra parmi les lettrés une foule de ces impropriétés non d'expression, mais d'orthographe. Aujourd'hui, ceux qui écrivent non par goût pour les lettres, mais par besoin, se contentent de savoir un seul caractère pour chaque son, et l'emploient dans toutes les acceptions de la même syllabe; mais les personnes instruites ont autant de caractères différents (1).

(1) En 1839, Stanislas Julien, professeur de chinois à Paris, voyant

Dans ces différents cas, l'écriture chinoise, de symbolique qu'elle était, se convertit en syllabique; mais la Chine n'a jamais fait le pas nécessaire pour la rendre alphabétique. Il en a été autrement dans les pays voisins.

Les premiers missionnaires, et, après eux, la plupart des géographes et des auteurs de relations, ont dit que l'écriture chinoise était lue par tous les peuples limitrophes, de même que tous les peuples d'Europe lisent les chiffres arabes, bien qu'ils les prononcent diversement, de sorte qu'elle offre le modèle d'une écriture universelle. Pour que le fait fût entièrement exact, il faudrait que les langues des nations voisines eussent une extrême analogie avec celle de la Chine, des constructions pareilles, le même ordre dans les mots et dans les inversions, des métaphores identiques, des particules et des signes de rapports employés dans le même cas et placés identiquement : toutes choses qui constituent un accord trop étonnant et trop inaccoutumé dans le génie de deux langues.

Il est bien vrai que les livres de Confucius et les autres ouvrages canoniques dont l'intelligence est indispensable à quiconque remplit un emploi civil, l'*Almanach impérial,* et

les graves difficultés que rencontrent les Européens pour apprendre cette langue, songea, pour les diminuer, à vaincre d'abord l'embarras résultant de l'impression des livres avec les caractères nationaux. Il fit donc écrire, par l'intermédiaire des Missions étrangères, aux missionnaires de la Chine. Les RR. PP. trouvèrent moyen de faire graver les 85,000 caractères et de les soustraire à la vigilance de nombreux postes de douanes, et parvinrent à les faire embarquer à Macao pour la France. La dépense fut minime, et M. Julien les céda à l'Imprimerie royale. Il se proposait d'en faire usage pour la publication d'un *Dictionnaire*, plus commode que celui de Guignes, et, d'une *Grammaire* plus accessible que celle de Rémusat (1811), ou mieux du P. Prémare; mais il est mort (1873) avant d'avoir rien publié de ses travaux.

Consultez en outre :

Callery, *Systema phoneticum scripturæ Sinicæ;* Macao, 1841, 2 vol. gr. in-8.

Schott, *Chinesische Sprachlehre;* Berlin, 1857, in-8.

Bazin, *Grammaire mandarine;* Paris, 1856, in-8.

Edkins, *Grammar of the Chinese colloquial;* Chang-haï, 1857, in-8.

Morrison, *Chinese Dictionary;* Macao, 1815-22, 6 vol. in-4.

Gonçalvez, *Lexicon magnum Latino-Sinicum;* Macao, 1841.

Medhurst, *Chinese and English Dictionary;* Batavia, 1842, 2 vol.

Williams, *Tonic Dictionary of the Chinese language;* Canton, 1856.

Perny, *Dictionnaire français-latin-chinois de la langue mandarine parlée;* Paris, 1869-72, 2 vol. in-4.

quelques autres livres de ce genre, sont généralement compris et lus par tous ceux qui, parmi les vassaux du Céleste Empire, prétendent au titre de lettré; cependant, ils ne les lisent pas dans l'original, mais dans un idiome savant de convention, connu seulement de ceux qui en ont fait une étude spéciale (1).

Ainsi donc, outre l'idiome savant, il y a dans le Japon, dans le Tonkin, dans la Corée, une langue indigène qui ressemble, il est vrai, en plusieurs points, à cet idiome, mais qui en diffère beaucoup aussi. On voulut combiner l'un et l'autre dans l'écriture. Pour ne citer qu'un exemple, loup se dit en chinois *lang*, et s'écrit avec le caractère indicatif des animaux carnivores, plus le signe de la prononciation *lang*. Les Tonkinois, qui appellent cet animal *soï*, prirent le caractère *lang* des Chinois, en y ajoutant un groupe de signes qui représente pour eux le son *soï*, de sorte que le nouveau caractère se trouva composé de deux parties, l'une chinoise, l'autre annamite. Les combinaisons figuratives et syllabiques de ce genre sont innombrables et amenées nécessairement par le passage d'une écriture figurative d'un peuple chez un autre.

Les Japonais, dont le langage diffère encore plus de celui des Chinois, adoptèrent avec les arts et les institutions de ce peuple, le seul du continent qu'ils pussent imiter, ses caractères et sa littérature. Ils conservèrent néanmoins dans les mots, dans le système grammatical, et par conséquent dans la manière d'écrire, certains signes d'origines diverses; c'est là, au milieu de tant d'autres, une des particularités qui distinguent cette nation singulière et son gouvernement, tout à la fois théocratique et féodal. Les lettrés japonais lisent et écrivent les caractères chinois, avec la seule différence produite par la diversité de prononciation. Ainsi le même signe, prononcé *ri* par les Japonais, est articulé *li* par les Chinois, qui n'ont point l'*r*. Ces derniers disent *ho* pour feu, quand les autres disent *fo*, et ainsi du reste. Comme les Japonais restaient dans le doute sur la prononciation, ils firent un choix de certains mots destinés à être employés comme expressions de sons; mais, au lieu d'en arrêter un pour chaque prononciation, ils en désignèrent six, sept,

(1) Rémusat ne put se faire comprendre de vive voix aux Chinois venus à Paris sous Charles X, mais seulement par écrit.

même plus, et prirent le même caractère pour représenter deux ou trois articulations différentes. Il en résulta que le nombre des caractères chinois, choisis à cet effet, dépassa de beaucoup celui des syllabes simples que les Japonais avaient besoin d'exprimer.

Quand ils s'aperçurent de l'imperfection de ce syllabaire, ils le remplacèrent par deux autres *irofa* ou alphabets, qui ne valaient guère mieux. Le premier (*firo-kana*) est emprunté à cette espèce de tachygraphie cursive dont les Chinois font usage pour écrire négligemment leurs caractères, ce qui les rend très difficiles à déchiffrer. Les Japonais en adoptèrent certains signes, mais en les variant sans fin; aussi paraissent-ils inintelligibles, et s'étonne-t-on de les voir employés de préférence et compris par tous. L'autre (*kata-kana*), simple et régulier, est aussi tiré des caractères chinois; mais on peut aisément en apprendre les quarante-huit signes, attendu qu'ils sont invariables. Ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'ils mélangent dans l'écriture et dans l'impression ces caractères divers : on peut juger dès lors de l'embarras qu'ils doivent causer à la lecture. S'il s'agit en outre de vers, dans lesquels la rime et le nombre exigent une prononciation exacte, cette confusion de caractères chinois et japonais, de symboles figuratifs et de groupes syllabiques, produit des amphibologies, des allusions et des jeux de mots qui plaisent sans doute aux nationaux habitués à ces difficultés, mais où les étrangers ne trouvent qu'obscurité.

Quoi qu'il en soit, il est à remarquer que les deux écritures japonaises sont réellement syllabiques; non pas comme les écritures éthiopienne, indienne et tartare, qui offrent des groupes de signes alphabétiques, mais elles renferment de véritables représentations de syllabes indépendantes les unes des autres, et alors indécomposables. Et cependant les Japonais, possesseurs depuis tant de siècles de l'unique système proprement syllabique qui existe, n'ont pas su pousser l'analyse jusqu'à détacher la consonne de la voyelle.

Quant à la Corée, son alphabet est celui qu'inventèrent les *Khitan,* en décomposant les caractères chinois, et que perfectionnèrent les *you-chi;* il est formé de sept signes pour les voyelles et de quinze pour les consonnes, dont la combinaison produit un syllabaire de plusieurs centaines de signes.

Nous avons déjà exprimé nos idées au sujet de la formation de l'alphabet; on peut donc juger si les faits qui précèdent

suffisent pour étayer une opinion contraire à la nôtre, et pour soutenir qu'il est dérivé pas à pas de l'écriture figurative. Si nous pouvons nous flatter d'avoir, non pas avec une clarté absolue, mais avec le moins d'obscurité possible, fait comprendre un système bizarre et qui n'a point encore été discuté, nous nous contenterons d'ajouter que l'écriture chinoisé, quelle que soit la manière dont elle s'est formée, ayant été inventée de très bonne heure, n'a pas peu influé sur la civilisation progressive du pays. Tandis que le système alphabétique se plie à toutes les variations, à toutes les inflexions, à toutes les combinaisons nouvelles de la parole, la méthode idéographique, au contraire, ne s'occupant pas de la parole, résiste à ces transformations et les entrave. Les mots, en effet, auxquels un signe fut d'abord affecté restent perpétuellement, et l'on ne peut leur en adjoindre de nouveaux, faute de moyens pour les retracer, et parce qu'il est impossible de combiner d'une autre manière les éléments de la parole que l'écriture n'a point analysés. La langue restera donc monosyllabique, pauvre, inflexible, et la pensée, dont elle est le principal, sinon l'unique instrument, sera enchaînée avec elle (1).

CHAPITRE XXX.

ARTS ET SCIENCES DE LA CHINE.

La sculpture et la peinture, dans le sens le plus élevé de ces mots, sont inconnus aux Chinois. Tout le monde a pu juger de la vivacité de leurs couleurs, du style des dessins dont ils ornent leurs vases, leurs étoffes, leurs ustensiles, et de celui de leurs statuettes de porcelaine; or, on peut dire que là se borne leur habileté. Ils imitent les oiseaux et les fleurs dans toute leur variété, dans toute la beauté dont les a parés la main de la nature; ils représentent chaque objet avec une exactitude minutieuse qui peut défier le naturaliste le plus scrupuleux de signaler une feuille, une plume hors de sa place; mais ils ne sauraient aller plus loin, et l'imagi-

(1) Les Japonais ont, dès 1875, compris les inconvénients de leur langue écrite; aussi ont-ils adopté le système alphabétique afin de communiquer plus aisément avec les Européens.

nation sommeille toujours chez eux. Si parfois elle se réveille, c'est pour enfanter des formes étranges et grotesques, et en affubler homme ou dieu, sans jamais s'élever à l'expression ennoblie des passions et de la puissance. La partie intelligente de l'art, qui donne pour tâche à la peinture de suppléer à l'histoire, n'apparaît qu'une fois dans leurs annales : c'est quand l'empereur Siven-ti, après la défaite de Hioung-nou, fait placer dans une salle les portraits des grands personnages de son royaume.

Les beaux-arts, qui, dans leur élément, à savoir la liberté, prirent en Grèce un essor si hardi, ne peuvent que languir en Chine, comme l'enfant comprimé dans ses langes par une mère trop soigneuse. Le collège des lettrés, véritable tyrannie de la pensée, décorée du nom de protection, ne se borne pas à s'acquitter du rôle ordinaire des corps académiques, qui est de conserver; il défend ou empêche tout progrès. On n'est lettré qu'avec son approbation, et aucun livre n'est imprimé sans avoir subi son examen. Le tribunal des mathématiques a pour dogme inviolable que la terre est au centre de l'univers; celui des bâtiments a déterminé les proportions de l'architecture, de sorte qu'une colonne ayant deux pieds de diamètre à sa base doit en avoir invariablement quatorze de hauteur. Ils ont ainsi des modèles fixes et obligatoires pour tous les édifices, pour la maison d'un prince de première, de seconde, de troisième classe, pour celle d'un ministre, d'un mandarin. Quant à celui qui n'est pas gradué, possédât-il des millions, il ne peut bâtir et décorer, soit au dedans, soit au dehors, que comme simple particulier.

Kien-loung, qui régna de 1736 à 1796, fit publier, en 42 vol. in-folio (1), la description et les dessins de tous les vases antiques du Musée impérial, qui sont au nombre de quatorze cent quarante-quatre. Les critiques prétendent que plusieurs d'entre eux remontent aux premières dynasties; ils prouveraient alors une grande habileté dans l'art de fondre le bronze dix-sept siècles avant notre ère (2).

(1) *Si-tsing-cou-chien*, c'est-à-dire Souvenirs des antiquités de la pureté occidentale. La Bibliothèque nationale de Paris en possède un exemplaire.

(2) Il est curieux d'y trouver à profusion cet ornement que nous appelons *grecque*, qui, reproduit souvent sur les vases grecs et étrusques, ne peut être suggéré dans la nature par aucun objet. Il indiquerait donc des communications, révélées, suivant quelques-uns, par les ustensiles chinois que l'on découvre dans les tombeaux des Égyptiens et des Italiotes.



La distribution générale des palais et des temples est particulièrement digne d'éloges. Les architectes chinois, s'écartant, dans la construction des monuments publics, de leur mesquinerie affectée, ont en outre exécuté avec des briques polies par un procédé à eux, ou même avec des marbres, des ouvrages immortels. Nous avons déjà parlé de la Grande Muraille et du Canal, travaux qui, tout en rabattant de l'admiration des naturels et des voyageurs, n'ont pas leurs pareils au monde. Si nous nous en rapportons à certaines relations, les Chinois ont, dans quelques endroits, taillé des montagnes de manière à leur donner l'aspect de têtes de chevaux, d'hommes, d'oiseaux, avec une patience si laborieuse, qu'eux-mêmes ne savent l'attribuer qu'à des démons et à des magiciens fameux.

Routes. Si ces tours de force étaient bien attestés, ils démentiraient le caractère d'utilité dont sont généralement empreintes leurs constructions. Leurs routes, entre autres, leur font honneur; car elles franchissent les montagnes les plus élevées, sont parfois creusées à travers des masses de rochers, bien pavées, souvent ombragées d'arbres, et rendent les communications faciles. On y rencontre fréquemment des ponts, les uns suspendus sur de vastes précipices, comme ceux qui ont été depuis peu de temps introduits en Europe; les autres, en pierres de taille, jetés sur des gouffres et sur les fleuves les plus larges. Celui de *Lou-ko-kiao,* à peu de distance de Pékin, construit tout en marbre blanc, avec soixante-dix colonnes de chaque côté, entremêlées de guirlandes de feuillage, d'oiseaux et d'ornements bizarres, exécutés avec beaucoup de délicatesse, a été détruit en partie par une inondation. Plusieurs n'ont pas moins de soixante pas géométriques de longueur sur six ou sept de largeur; on en voit même dont le développement est de cent soixante toises sur cent arches, comme celui d'Oxou, dans la province de Fou-kian. On traverse d'autres fleuves sur des ponts de cent trente bateaux enchaînés. Il part de Hang-chong-fou, dans le Tchen-si, une route pour la capitale de l'empire, à laquelle travaillèrent cent mille hommes, aplanissant des montagnes ou jetant de l'une à l'autre des ponts si élevés, que l'œil se fatigue à mesurer l'abîme au dessous. Il y a dans le Souen-tchéou-fou, sur un bras de mer, un pont en pierres de quinze cent vingt pieds chinois de longueur sur vingt de largeur, soutenu par deux cent cinquante-deux énormes piles, assez élevées pour

laisser passer les gros bâtiments; les arches ne sont pourtant formées que par des traverses jetées d'une pile à l'autre.

Arcs de triomphe

Un sentiment estimable, sinon une utilité aussi immédiate, a fait construire aux Chinois une immense quantité d'arcs de triomphe en l'honneur des hommes que leur vertu, leur piété, leur valeur ou leur science ont rendus célèbres. Les villes, les collines, les routes en sont remplies; ils se composent le plus souvent d'une porte, et parfois de trois. Les uns sont tout en marbre, d'autres n'ont que le socle en marbre, et le reste en bambou; le travail en est très délicat, surtout dans les anciens ouvrages, et l'apparence gracieuse, sinon belle. En effet, les Chinois ne connaissent ni les chapiteaux ni les corniches, et ils élèvent la frise à perte de vue, afin de laisser plus d'espace aux découpures à jour, aux ornements et aux inscriptions.

Tombeaux.

Ils honorent aussi la mémoire des hommes et des femmes illustres (1) par des tombeaux magnifiques, qu'ils savent placer, de même que les arcs de triomphe, sur les points où ils peuvent le mieux attirer les regards.

Tours.

Ils élèvent surtout des tours, pour lesquelles ils ont un mode de construction qui leur est tout à fait propre. On en voit une aux portes de Nankin, de forme octogone, incrustée en porcelaine, et couvertes en tuiles vertes vernissées; sa hauteur est de deux cents pieds et son diamètre de quarante. On y monte par un escalier étroit, et à chacun de ses neuf étages s'ouvrent huit fenêtres qui, comme l'édifice, vont en se rétrécissant; un toit en saillie s'avance à chaque étage, et va de même en diminuant. Le tout est couronné par un énorme globe doré, qui, avec le brillant de la tour entière, avec les petites idoles et ses autres ornements, compose l'édifice le plus magnifique, comme le plus solide, de toute l'Asie orientale; il paraît remonter à huit siècles.

Quelques-unes de ces tours servent de monuments; d'autres sont destinées à offrir une perspective plus étendue, et plusieurs soutiennent d'énormes cloches, sur lesquelles on frappe avec des masses de bois de fer pour annoncer les heures de la nuit. Ces édifices et les temples excitent l'étonnement, mais non ce doux sentiment que fait naître l'aspect

(1) On compte 3,600 personnages illustres dans l'histoire de la Chine, et environ 200 femmes dignes du souvenir de la postérité par leurs actions ou par leurs vertus. On peut voir un résumé de leur histoire dans le recueil des missionnaires.

de la beauté calme et de la force appropriée à un but déterminé. L'abus des charpentes, la minutie du travail des frises, la proportion des ornements, révèlent un peuple qui s'est élevé à force d'art et non de génie, sans parvenir jamais à atteindre le beau véritable dans les compositions écrites, le naturel dans la peinture, la solidité régulière dans l'architecture.

Les Chinois n'ont eu, au contraire, qu'à imiter la nature de leur pays pour créer leurs jardins, qui, par l'heureux mélange du sévère et de l'agréable, mériteraient même parmi nous la qualification de beaux.

Musique. La musique, expression et image de l'union de la terre avec le ciel, comme dit Li-ki, est cultivée de temps immémorial dans la Chine; on attribue aux premiers empereurs l'invention de divers instruments.

Ce peuple, minutieux et attentif comme il l'est, aurait pu sans doute faire de grands progrès dans les sciences d'observation; mais une foule de préjugés l'ont retenu bien en deçà de la perfection. Ses livres canoniques mettent au nombre des cinq béatitudes la santé et une longue vie, et il y a quatre mille ans qu'un empereur a écrit le premier ouvrage de médecine; cependant les Chinois n'ont jamais fondé sur des raisonnements sages une théorie de cette science. Après avoir recueilli avec soin une multitude de cas spéciaux, ils en ont déduit quelques règles générales purement empiriques. Leur pharmacopée est extrêmement riche; ils ont une grande pratique du pouls, qu'ils étudient des heures entières avec la patience propre à leur nation, et se livrent avec beaucoup de finesse et de sagacité à l'observation de tous les symptômes. Le moxa et l'acupuncture sont appliqués par eux de manière à leur faire honneur. Ils emploient depuis des siècles l'inoculation comme préservatif de la petite vérole; il paraît même qu'ils connaissent la circulation du sang, et qu'ils auraient trouvé des rapports entre elle et le mouvement du soleil; mais ce serait une impiété chez eux que de disséquer un cadavre, et leurs recettes, très compliquées, perdraient toute efficacité pour peu qu'on omît certaines formules en les exécutant. Leurs calendriers indiquent d'une manière précise le temps favorable pour la saignée et les purgations; leurs médecins, après avoir tiré, chimériquement peut-être, le diagnostic avec toute la subtilité possible, agissent aussi follement dans les applications que pourrait le faire l'empirique le plus ignorant.

Médecine.

Histoire naturelle.

Leur écriture, étant figurative, est par cela même très apte à fournir les éléments d'une classification régulière et à fixer dans l'esprit quelques-uns des caractères distinctifs des corps; en effet, ils ont adopté, comme nous l'avons déjà dit, un certain nombre de types auxquels se rapportent tous les autres, d'après les analogies; les classes et les familles qui résultent en quelque sorte de cette méthode, offrent donc comme une ébauche de classification pour l'histoire naturelle, puisque les différents êtres y sont rapportés aux familles naturelles que leur ont assignées nos naturalistes les plus modernes. Ainsi, le loup, le renard, la belette et les autres carnivores sont rattachés au chien; le daim, le chevreuil, le musc, au cerf; les ruminants au bœuf, les rongeurs au rat, les pachydermes au porc, les solipèdes au cheval. Ils appellent les insectes (parmi lesquels ils rangent les crustacés) des animaux ayant les os à l'extérieur du corps : définition qui s'accorde avec les idées récentes de l'anatomie comparée (1). Mais après avoir observé minutieusement les apparences extérieures, sans rechercher ni la structure intérieure ni l'organisme, ils s'arrêtèrent à ce point; aussi les idées les plus extravagantes ont-elles cours parmi eux sur la génération des animaux, sur la transformation des étoiles en pierres, de la glace en cristal de roche, des rats en cailles, des êtres insensibles en êtres sensitifs. La philosophie atomistique de Tchou-hi vint en outre mettre obstacle à des découverte nouvelles, en voulant rendre compte de tous les phénomènes possibles par le mouvement et le repos, la dilatation et la contraction; en expliquant au moyen de l'éther et de la matière fixe la création du soleil, la différence des sexes, en quoi consistent les éléments, quelles sont les propriétés des corps, et d'où proviennent les maladies.

Mathématiques.

Les Chinois connurent très anciennement la numération décimale; mais le chiffre particulier qu'ils avaient pour le 10 dut singulièrement embarrasser leurs opérations arithmétiques. Il est vrai qu'ils suppléèrent à ce défaut par des procédés mécaniques, fonctionnant avec une rapidité prodigieuse; nous voulons parler des jetons et des cordelettes (*suan-pon*). Nous

(1) En 1846, M. Julien a fait connaître un de leurs traités d'histoire naturelle qui porte le titre d'*Herbier*. C'est une œuvre antérieure au quinzième siècle, revue en 1628, et qui contient la description de 414 plantes, dont les feuilles, l'écorce, les racines, peuvent servir d'aliment en cas de disette.



en avons vu les applications merveilleuses faites par Oang-ti, vingt-six siècles avant notre ère, tant pour la division de l'empire que pour la détermination des mesures.

Astronomie. Les Chinois étant réunis en nation depuis si longtemps et régis par des lois et des coutumes immuables qui prescrivent l'étude des astres comme faisant partie des cérémonies religieuses, il semblerait que l'on dût trouver chez eux les plus grandes connaissances en astronomie, si cette science partait de l'ignorance et s'élevait graduellement par la seule contemplation. Les ouvrages des missionnaires, aussi savants que scrupuleux, et qui avaient vécu longtemps au milieu de ce peuple, nous ont révélé beaucoup de choses. Quelque peu versé en astronomie que se montre l'auteur du *Chou-king*, il prouve que les premiers rois s'occupaient de la science des astres, puisque Tchoung-kang fit mettre à mort ses ministres Hi et Ho, pour ne lui avoir pas prédit une éclipse. Ces annales font mention d'une éclipse de soleil en l'an 2128 (1), et d'une conjonction de cinq planètes en 2459, qui, pour être supputée ainsi en arrière, exigerait les plus grands raffinements de la science. Cassini lui-même s'y trompa. Delambre a prétendu trouver dans leurs annales une suite d'éclipses du soleil non interrompue durant 3858 ans ; ce ne sont pourtant que de simples indications, qui ne donnent pas même à connaître, comme celles des Chaldéens, le degré d'obscuration. Comment pourra-t-on, sans cela, argumenter de leur science astronomique ? Il suffit de la comparaison de quelques éclipses et des solstices, à des époques éloignées, pour connaître les mouvements moyens du soleil et de la lune ; mais la science seule peut calculer les variations produites par leurs mouvements, et les parallaxes qui changent l'aspect sous lequel un astre se présente. Les Chinois n'ont jamais atteint ce degré de la science, contents qu'ils sont des notions qu'ils peuvent acquérir par l'observation.

L'originalité de leur astronomie est la preuve qu'ils ne l'ont point empruntée à d'autres ; en effet, elle rapporte toujours à

(1) Il y a entre les astronomes une discussion sur le temps précis de cette éclipse, attendu que le *Chou-king* dit seulement qu'elle eut lieu dans la constellation *Tang*, qui est β, δ, π, ρ du Scorpion, le premier jour de la troisième lune d'automne. Rothman a lu à la Société astronomique de Londres un mémoire dans lequel il prouve que ce fut le 13 octobre 2128. Voy. les actes de cette Société, séance du 8 octobre 1837. Mailla la plaçait en 2159, Gaubil en 2155.

l'équateur les mouvements du soleil, de la lune, des planètes, par ascension directe et distance polaire, non à l'écliptique, comme l'astronomie des Égyptiens ; de sorte que l'extension angulaire et les limites des vingt-huit constellations du zodiaque durent varier successivement, à mesure que changea la position du pôle de l'équateur par rapport à celui de l'écliptique.

L'obliquité de l'écliptique fut calculée onze siècles avant notre ère par Tchéou-koung, frère de l'empereur Wou-youang, au moyen des longueurs méridiennes des ombres solsticiales. Les peuples classiques n'indiquaient que de temps à autre le lieu du ciel où apparaissait une comète, et sans rien déterminer sur sa trajectoire apparente ; les Chinois, au contraire, étudiaient ces phénomènes avec un grand soin, et, dès le cinquième siècle avant notre ère, ils nous ont transmis des circonstances précises sur le chemin de chaque comète et sur leur queue, à laquelle ils donnent le nom pittoresque de balai (*sui*).

Au quatrième siècle commence une série non interrompue d'observations des solstices, des éclipses, des comètes : un traité d'astronomie fut publié vers le commencement de l'ère vulgaire ; puis, en 164, un catalogue de trois mille cinq cents étoiles. Les Chinois observent déjà, en 173, l'ombre du gnomon à des temps à égale distance avant et après le solstice : moyen qui sert à préciser celui-ci par interpolation, avec une plus grande exactitude que si l'on considère immédiatement l'ombre solsticiale. Dans le troisième siècle, You-hi découvre le mouvement équinoxial, en le déterminant à un degré tous les cinquante ans. En 461 enfin, l'habile astronome Tsou-chang en déduit la durée de l'année tropique de trois cent soixante-cinq jours et vingt-quatre mille deux cent quatre-vingt-deux millièmes : appréciation beaucoup plus exacte que celle des Grecs et des Arabes, et presque identique avec celle de Copernic.

Depuis lors, l'astronomie alla se perfectionnant jusqu'à la moitié du treizième siècle, époque à laquelle parut Kochenking, observateur expérimenté, qui introduisit des méthodes et des instruments exacts ; il allongea le gnomon de huit à quarante pieds, et le termina non pas en pointe, mais par un disque percé d'un petit trou au centre ; allant ainsi plus loin que Tycho Brahé, il obtint une évaluation de l'année identique avec celle de notre calendrier grégorien, et fixa la posi-

tion du solstice d'hiver par rapport aux étoiles en 1280. Il est vrai néanmoins qu'il put profiter de la science des Arabes.

L'astronomie déchut après lui, au point que, lors de l'arrivée des jésuites, les Chinois ne savaient pas seulement trouver la déclinaison du soleil et en déduire la longueur de l'ombre, c'est-à-dire calculer un triangle rectangle. Il est curieux de voir l'étonnement excité chez l'empereur et les mandarins par le jésuite Verbiest et ses collègues, quand ils précisèrent le point où arriverait l'ombre de l'aiguille à midi d'un jour donné. Le tribunal d'astronomie doit présenter au roi tous les quarante-cinq jours un aperçu du ciel et des changements les plus importants qui doivent s'effectuer ; ce travail contient aussi des prédictions non-seulement sur le temps, mais encore sur les maladies, la sécheresse, la disette, les jours prospères et sinistres : mélange d'idées astrologiques qui ne nuit pas peu à la science véritable. Aussi les jésuites, dans l'état d'imperfection des connaissances au dix-septième siècle, se montrèrent tellement supérieurs aux Chinois, que le soin des observations astronomiques leur fut confié jusqu'à l'époque de leur expulsion.

Encyclopédie. Tout le savoir des Chinois a été recueilli dans une immense encyclopédie, dont l'impression a duré près d'un siècle, et qui, par ses divisions (1), prouve combien ils sont malheureux dans la généralisation des idées ; c'est un de ces essais de l'enfance qui croit tout savoir et pouvoir tout dire. Cet ouvrage n'en a pas moins une grande importance, attendu qu'il porte sur toutes les branches de la science et de l'industrie humaine.

On sait, du reste, que les Chinois connaissent, depuis une époque qui se perd dans la nuit des temps, la boussole, les puits artésiens (2), les maisons en fer, et qu'ils faisaient usage

(1) Astronomie. — Calendrier. — Chronologie. — Divination. — Terre. — Divisions militaires. — Fleuves et montagnes. — Frontières et géographie étrangère. — Empereur. — Cour. — Fonctionnaires du gouvernement. — Instruction domestique. — Lois sur la vie sociale. — Familles et généalogies. — Occupations humaines. — Femmes. — Art magique. — Esprits et miracles. — Êtres vivants. — Plantes. — Livres et littérature. — Commentateurs. — Éloquence. — Science des caractères. — Promotions. — Poids et mesures. — Vivres et marchandises. — Cérémonies et coutumes. — Musique. — Art militaire. — Lois pénales. — Travaux publics. (*Journal asiat.*, IX, 59.) Un exemplaire complet de cette encyclopédie, la plus vaste que l'on connaisse, a été acquis en 1878 pour le Musée Britannique de Londres.

(2) ARAGO, *Sur les Sondages chinois*, 1837.

de la stéréotypie dès l'an 952 de notre ère. Ils avaient certainement du papier-monnaie en 1154, et se servaient des cartes à jouer au commencement du douzième siècle; au dixième, ils faisaient usage de *chars à foudre,* c'est-à-dire de canons, qu'ils appellent *pao* par onomatopée. Le neveu du Mongol Koubilaï avait un corps d'artilleurs chinois en 1255, un siècle avant que les Anglais défissent les Français à Crécy à l'aide de l'artillerie (1).

Mais toutes ces inventions, dont peut-être le hasard eut seul le mérite, restèrent immobiles, sans faire de progrès et sans application; il n'en fut pas ainsi en Europe, où elles continuent à se perfectionner : là se trouve la différence essentielle entre l'esprit européen et celui des Orientaux.

Indépendamment des entraves qu'imposent au génie le bâton des mandarins et les palmes de l'Académie, la relation que les Chinois établissent entre les idées et les signes qui les représentent s'oppose singulièrement chez eux au développement et au progrès; cette relation est aussi importante dans leur manière de voir, qu'elle est bizarre et difficile à expliquer. Nous essayerons cependant de la faire comprendre.

Leur raison, libre de tout enthousiasme, a tout réduit en chiffres; elle a dénombré les éléments, les vertus, les vices, les qualités physiques et morales, en logeant chaque classe d'objets, nous dirons presque dans autant de cases numérotées et marquées comme pour un catalogue de bibliothèque. Sous le 2, vous trouverez les deux principes de la nature, le ciel et la terre, le vide et le plein; sous le 3, les vertus cardinales et les vices qui leur sont opposés, les trois premiers rois, le ciel, la terre et l'homme. Au 4 appartiennent les quatre mers, les quatre montagnes, les quatre saisons, les quatre peuples barbares; au 5, les relations sociales, les éléments, les cinq couleurs, les cinq planètes, les cinq degrés, les cinq espèces de grains, les cinq viscères; au 6 se rattachent les six métiers, les six infortunes, et ainsi de suite jusqu'à 100, nombre des familles chinoises, et jusqu'à 10,000 qui indique l'universalité des choses. On lit, dans les instruc-

(1) Il est curieux de voir, dans la relation des missionnaires, l'embarras où se trouva le P. Verbiest, lorsque, après avoir fabriqué divers instruments d'optique et de physique, l'empereur lui ordonna (1681) de fondre trois cent vingt canons, les moyens astucieux qu'employèrent les eunuques pour empêcher son opération, et l'étonnement causé par la première réussite.



tions sur le gouvernement d'un ministre d'You : « Comme les « *cinq* documents ou les cinq devoirs proviennent du ciel, « nous les prenons pour règles de nos actions, et tenons « compte de la distinction des cinq états; comme le ciel « place au-dessus des autres ceux qui se sont signalés par « leurs vertus, il veut qu'ils soient distingués par cinq sortes « de vêtements ; comme le ciel punit les coupables, on em- « ploie les cinq supplices. »

Comment amener un pareil peuple à changer l'ordre et le numéro de ces idées-là? Allez lui dire qu'il y a un troisième principe, une quatrième vertu, un cinquième peuple, une sixième couleur, il se moquera de vous comme d'un ignorant et continuera à dire les cinq viscères, les quatre montagnes. Il se gardera bien d'admettre un sixième degré; si la force des choses introduit un changement quelconque, il ne l'avouera pas, du moins en paroles, et il persistera, ce qui a lieu encore, à parler des cent familles de l'empire, comme il y a quarante siècles.

On voit quelle influence doit exercer sur la pensée et sur la manière d'être des Chinois cette classification capricieuse et invariable; mais ce que l'on ne saurait imaginer, ce sont ses effets sur la science. Il s'établit dans ces têtes si singulières une correspondance, nous dirions presque une équation, entre les objets et les notions comprises sous la même catégorie numérique. Comme il y a deux principes, l'un mâle, l'autre femelle, l'un actif, l'autre passif, il y aura de même dans chaque dualité un terme mâle et l'autre femelle, un patient et un agent; chacun des trois premiers empereurs représentera la pratique d'une des trois vertus et la répression d'un des trois vices. Ils mêleront ou plutôt ils confondront les cinq couleurs avec les cinq planètes, avec les cinq éléments et les cinq relations sociales; chaque élément aura sa couleur, ce qui forme une physique *à priori;* chaque relation sociale dépendra d'une planète, ce qui créera une astronomie pouvant aller de pair avec la physique. A chaque idée morale correspondront plusieurs autres idées politiques, physiologiques ou astronomiques, et toutes se rangeront par compartiments réguliers, à l'aide du style symétrique dans lequel elles sont exprimées.

Mais, au lieu de produire une précision mathématique, ces accouplements contre nature engendrent la confusion, attendu que chacun peut interpréter les mêmes formules à

sa manière. Se forme-t-il une secte nouvelle, comme elle ferait frémir en annonçant quelque chose de nouveau, elle adopte les expressions communes, les catégories déjà admises, et se contente de les traîner dans une nouvelle direction.

On voit donc combien il est difficile à la pensée chinoise de se développer sous cette nullité fatigante de combinaisons irrationnelles, arbitraires, fausses, et comment tout progrès doit être enchaîné.

CHAPITRE XXXI.

LITTÉRATURE CHINOISE.

L'empereur Kien-loung ordonna, en 1773, de faire un recueil des ouvrages chinois les plus estimés, et la collection que l'on entreprit alors se compose de cent soixante mille volumes. Assurément, il y a là une grande littérature, qui a ses beautés et son intérêt pour quiconque veut se dépouiller des préjugés d'école; néanmoins il faut reconnaître que trop de bon sens comprime, dans cette littérature, les élans de l'enthousiasme, et qu'en général elle cherche plus à briller par les subtilités de l'esprit qu'à exciter les émotions du cœur.

Livres canoniques.

Les *King*, ou Livres canoniques, dont nous avons déjà fait mention plusieurs fois, sont le plus ancien monument littéraire de la Chine. L'ouvrage le plus important de Confucius fut précisément la compilation des cinq King, empruntés à la tradition et à divers fragments manuscrits. Le *Chou-king* (Printemps-automne) est un recueil des discours et des actions des personnages primitifs, ou, comme nous dirions, des anciens patriarches, en commençant par Yao. Quelques orientalistes, comme le P. Régis et Abel Rémusat, pensent que plusieurs parties du *Chou-king* sont antérieures aux livres de Moïse et remontent à vingt-trois siècles avant J.-C. Les Chinois, qui ont pour ce livre autant de vénération que les Arabes pour *le Coran*, le regardent comme inimitable pour l'énergique concision du style, ainsi que pour la sublimité des questions qu'il agite, et sur lesquelles roule toute leur philosophie (1); ils l'admirent aussi pour ses pensées calmes

Chou-king.

(1) *Le Chou-king*, trad. en français par le P. Gaubil et revu par de Guignes; Paris, 1770, in-4. — Medhurst en a donné une version anglaise (1846, in-8).

et bienveillantes, qui offrent une consolation aux âmes affligées.

Y-king. L'*Y-king* (1) est consacré tout entier aux combinaisons de six lignes horizontales, trois entières et trois brisées, qui forment soixante-quatre figures, espèce d'algèbre transcendante, inventée par Fo-hi, mais si compliquée, qu'elle est accessible à bien peu d'intelligences (2). Peut-être qu'en devenant d'un usage vulgaire, les soixante-quatre figures avaient pris une signification cabalistique et servaient à jeter les sorts. Toujours est-il que, lors de l'avènement au trône de la troisième dynastie, Wou-ouang en tira parti pour colorer son usurpation, en attachant à chacun de ces signes un sens énigmatique qui faisait allusion à sa politique, oracles d'autant plus vénérés qu'ils étaient plus obscurs. Confucius voulut les adapter à ses vues politiques; mais, au lieu de les donner comme le fruit de ses réflexions, ce qui les eût fait repousser immanquablement, il les présenta comme des explications des figures mystérieuses de Fo-hi et des phrases tronquées de Wou-ouang. Il médita si assidûment sur ce livre, qu'il usa trois fois les cordons des tablettes sur lesquelles il était écrit; il en fit un commentaire dont il est maintenant accompagné.

Le *Li-king* traite des cérémonies, qui tiennent une si large place dans l'éducation chinoise. Le *Yo-king* était un recueil des prières et des cantiques des anciens Chinois, mais il est
Chi-king. perdu. Le *Chi-king* est le plus estimé de tous les livres. « Quelqu'un demande comment le *Chi-king* se forma. Je « réponds : L'homme en naissant reçut du ciel le calme du « cœur; ses affections, excitées par les objets, se changent

(1) Il a été publié par J. Mohl d'après la version latine du P. Regis; Stuttgart, 1834.

(2) Nous en donnerons un échantillon, pour qu'on puisse s'en faire une idée. Les deux premiers principes sont :

PARFAIT.	IMPARFAIT.
⚊	⚋

De ces deux principes naissent quatre images :

PLUS PARFAIT	MOINS IMPARFAIT	MOINS PARFAIT	PLUS IMPARFAIT.
⚌	⚍	⚎	⚏

De ces quatre images résultent quatre figures :

CIEL	EAUX DES MONTAGNES	FEU	FOUDRE	VENT	EAUX	MONTS	TERRE.
☰	☱	☲	☳	☴	☵	☶	☷

Ainsi de suite.

« en désirs; le désir enfante la pensée; la pensée, la parole; « la parole, trop insuffisante, éclate en ardents soupirs, en « exclamations plaintives, qui, naturellement et sans le vou- « loir, forment des sons cadencés, chants pleins d'harmonie, « et ce fut ainsi que se trouva composé le *Chi-king* (1). » Ainsi s'exprime un commentateur. Ce livre, en effet, contient 111 chants populaires que les empereurs, voyageant dans leurs États, avaient recueillis, persuadés, chose incontestable, qu'ils fournissaient un excellent moyen de connaître les dispositions du peuple. Tout ce que l'homme peut éprouver d'émotions, soit en contemplant la nature, soit dans les relations sociales, les vertus qu'il importe de lui inculquer, les sentiments d'amour ou de haine qui peuvent germer dans son cœur, se trouvent exprimés dans ces odes d'une haute antiquité. Il y a des chants de guerre, de triomphe, de joie et de compassion, des panégyriques et des satires sur les empereurs et sur leurs ministres; l'élégie, notamment, y revêt les formes les plus variées et se module en refrains d'un effet étonnant. Tantôt, c'est une nouvelle mariée qui, au milieu des réjouissances d'une noce, regrette la maison paternelle et les insouciants plaisirs d'une jeunesse qui s'envole; tantôt, c'est une jeune fille en âge de prendre un époux, qui gémit de se voir seule et négligée, alors que toute chose est rapprochée par l'amour; ailleurs, une épouse délaissée déplore l'ingratitude d'un inconstant. C'est encore un poète qui s'attendrit en voyant vieillir un arbre sous lequel venait s'asseoir un roi populaire, pour rendre la justice; ou bien un partisan du bon vieux temps, qui regrette que le deuil triennal soit tombé en désuétude; ou bien c'est un exilé qui chante en gravissant la montagne du haut de laquelle il pourra contempler sa patrie. Parfois la poésie prend un ton plus sévère : un débiteur du fisc porte envie aux arbres que n'atteint pas le poids des impôts dont le peuple est écrasé; ou un sage s'afflige à l'aspect des misères du peuple, et les reproche à ceux qui les causent; ou bien c'est un mandarin qui déplore la ruine d'une cité royale (2).

Les rois eux-mêmes, si nous en croyons Confucius, composaient anciennement des hymnes pour les sacrifices, et des

(1) J. Mohl, *Confutii Chi-king, sive liber carminum;* Paris, 1830, in-8; — *Y-king, antiquissimus Sinarum liber;* Paris, 1834, in-8.

(2) Le P. du Halde a traduit quelques-uns de ces chants, dans la *Description de la Chine,* t. II, p. 376. Voy. la note C, à la fin du volume.

chansons pour soulager la fatigue des cultivateurs; d'autres, semblables aux poètes gnomiques de la Grèce, prêchaient la morale dans leurs vers, qui peut-être se chantaient à table, la musique étant un élément essentiel de l'éducation de ce peuple.

Après ces livres canoniques du premier ordre viennent ceux du second : les œuvres de Confucius, de Mencius, le Milieu immobile; le *Ta-hio*, ou École des adultes; le *Lun-you*, ou Livre des sentences; le *Hiao-king*, ou Livre du respect filial, et le *Sia-hio*, ou École des enfants.

Poésie. Confucius demanda un jour à son fils : « Eh bien! fais-tu des progrès dans la poésie? — Je ne m'en occupe pas, » répondit-il. Alors le philosophe reprit : *Si tu n'apprends pas la poésie, si tu ne t'exerces pas à écrire en vers, tu ne sauras jamais bien parler*.

Ces exhortations, et les exemples qu'il donna lui-même, firent que beaucoup se livrèrent à ce genre d'étude, ou plutôt il n'est pas de lettré qui ne compose des vers; on compare celui qui n'en fait pas à une de leurs fleurs qui est belle, mais inodore. Le nombre des poètes s'accrut surtout sous la cinquième dynastie, vers le temps de J.-C.; mais alors leurs aristarques commencèrent à poser des règles : au lieu de lignes rimées dont le rhythme consistait uniquement dans le retour périodique des mêmes sons, ils eurent une prosodie régulière, dans laquelle il est tenu compte de la nature des sons qui constituent la langue (1), de leurs propriétés dans les compositions métriques, de la différence des accents selon le cas, de la mesure, de la césure qui se place vers le milieu de chaque vers, de la rime, de l'effet rhythmique produit par le parallélisme des sons et des idées dans une ou plusieurs stances. On pense bien que l'extrême quantité des monosyllabes doit nuire à l'harmonie du vers. La mesure varie depuis le vers monosyllabique jusqu'à celui de sept pieds, qui est le plus long. Chacun d'eux doit renfermer un sens complet, comme la strophe chez nous, et la phrase ne peut jamais finir au milieu d'un vers. Il faut que la césure ne tombe pas sur un mot composé, qu'elle ne sépare jamais le nom de l'adjectif, le verbe de l'adverbe, et ne divise pas deux substantifs. Le parallélisme, semblable à celui que nous

(1) J.-F. Davis a inséré une poétique chinoise dans les *Transactions of the Royal asiatic Society*, t. II; Londres, 1829.

avons remarqué dans la poésie hébraïque, est ou *littéral*, ou *antithétique*, ou *synthétique :* le premier est produit par le rapport d'un mot avec un autre dans l'ordre de l'énonciation; le second, par une opposition de termes et par des idées inverses; le dernier, par des expressions ou des phrases qui ne correspondent pas exactement quant au sens, mais ne se trouvent pas moins en symétrie, noms avec noms, verbes avec verbes, de même que les particules négatives, les interrogations et tous les membres de la phrase.

Chaque strophe de l'ode doit être classée dans l'un des trois genres, figuratif, comparatif ou direct. Dans le premier, le poète prélude à l'aide d'éléments puisés dans la nature, en relation plus ou moins grande avec son sujet. Dans le second, il procède par allégorie; il s'exprime directement dans le troisième, et il est de règle d'indiquer en tête de chaque strophe à quel genre elle appartient.

Avec les règles s'accrut, comme d'habitude, le nombre des mauvais vers; pleins de subtilités, d'allusions, de symboles, ils fatiguent ceux qui les lisent et sont une énigme à deviner. Les songes de printemps, les nuages d'automne, signifient les félicités trompeuses et les malheurs réels; la lune réfléchie par les flots est un bien qu'on ne peut atteindre; les herbes dans lesquelles les pieds s'embarrassent expriment la difficulté d'agir; les fleurs sont l'emblème de la beauté, le printemps celui de la joie, l'automne celui des plaisirs; une fleur épanouie veut dire contentement. Une génisse blanche, un cristal pur, un verre transparent, indiquent la vertu immaculée d'une héroïne; la floraison du pêcher, le temps du mariage; l'abeille et le papillon sur les fleurs, l'homme qui ne songe qu'aux jouissances. Le roman des *Deux Cousines* représente une jeune fille la plume à la main, s'apprêtant à improviser : *Un nuage noir chargé de pluie arrive très rapide. Les dragons, poursuivis par le démon du poing, s'envolent en un instant. Qui pourrait compter les bourgeons qui éclosent en sept pas? Déjà les fils de soie noire sont remplis de perles et de pierres précieuses.* Or, le *nuage noir* est la plume, la *pluie* l'encre, les *dragons* les caractères tracés par une main si légère, qu'elle semble un *démon;* les *sept pas* sont les sept syllabes du vers; la *soie noire* est le papier rayé, et les *perles* indiquent la beauté de la poésie.

Les Chinois n'ont pas de poèmes épiques proprement dits, ni de poésies pastorales ou de satires dans le sens restreint

du mot, mais bien des chansons dans le genre de celles du *Chi-king*, dont nous avons parlé, et des poésies irrégulières et dithyrambiques (*Kio*).

Éducation. Les livres canoniques sont devenus chez eux le texte de l'instruction primaire comme de l'enseignement le plus élevé. Déjà, du temps de Confucius, il y avait un collège dans chaque principauté, une école dans chaque village, quelque petit qu'il fût, un cabinet d'étude dans chaque maison. Plus tard, on fonda le collège impérial, qui contient deux cent quarante salles et peut recevoir trente mille élèves. Aujourd'hui encore, tout artisan sait lire au moins les caractères les plus usuels, et se servir des livres relatifs à sa profession; car les Chinois possèdent sur chaque partie du savoir humain et de ses applications des ouvrages très variés, outre ceux qu'ils traduisent en grand nombre, surtout de la langue hindoue.

Éloquence. Ce que l'on ne croirait pas, si l'on n'en avait la preuve sous les yeux, c'est que l'éloquence ait fleuri chez un pareil peuple. L'institution des censeurs, dont les attributions ont quelque rapport avec celles des tribuns à Rome, est antérieure au temps où vécut Confucius; ils furent établis pour s'opposer à l'arbitraire des rois, et plus on remonte en arrière, plus on admire le courage qu'ils déployèrent, ainsi que les philosophes, vis-à-vis des tyrans, auxquels ils n'épargnaient pas les reproches, sans souci des châtiments qui les attendaient. L'un d'eux, voulant se plaindre au roi d'un grief dont il était défendu de lui parler sous peine de mort, se rendit au palais avec son cercueil et revint étendu dedans. D'autres, frappés mortellement, traçaient à terre avec leur sang les paroles qu'ils n'avaient plus la force de prononcer. Lorsque Chi-ouang-ti fit livrer au feu tous les livres, une foule de lettrés se levèrent pour lui adresser des représentations, et quatre cents d'entre eux tombèrent martyrs de leur hardiesse.

Dans des temps plus calmes, l'éloquence s'exerça à jeter le blâme sur le relâchement des mœurs, l'abandon des anciens usages, l'excès des impôts; les discours de l'historien Ssé-ma-kouang, qui fut, au onzième siècle, ministre sous
1018. quatre rois, sans les flatter, enlevèrent particulièrement les suffrages (1). Les astronomes avaient prédit qu'en 1061 le so-

(1) On les trouve dans Du Halde, t. II, p. 648.

leil s'éclipserait de six dixièmes, tandis qu'il ne fut obscurci que de quatre; comme dans ce pays, on croit tout possible au roi non-seulement sur la société, mais encore sur l'ordre général de l'univers, les grands accoururent féliciter l'empereur de ce que le ciel, en sa faveur, avait dérogé à ses lois, approuvant ainsi la sagesse de son gouvernement. Ssé-ma-kouang interrompit ces louanges, en déclarant, en présence du monarque, qu'il n'y avait là nullement sujet à félicitations, et que si l'éclipse avait été moindre qu'on ne l'avait annoncé, il ne fallait pas en faire un mérite au roi, mais l'attribuer à l'ignorance des astronomes.

Pour l'éloquence encore, les préceptes vinrent après les exemples, et l'on établit que tout discours devait avoir un exorde, une division, une conclusion et un nœud. L'éloquence fut ainsi gâtée, et, dans les concours, les applications des *bouches d'or* et des *langues d'or,* comme les adversaires des rhéteurs les appelaient, l'emportèrent sur le véritable mérite.

L'histoire se ressentit moins que les autres branches de la littérature de la funeste influence des faiseurs de préceptes et de la protection royale. Destinée à recueillir les impressions de chaque moment, pour ne les publier qu'après que celui qui peut punir la sincérité a cessé de vivre, elle remplit les hautes fonctions de juge des morts et peut réellement faire entendre la voix de la conscience. Un empereur, au mépris de la loi qui interdit aux princes de connaître ce que l'on écrit d'eux pendant leur règne, voulut savoir comment on le jugeait. Après avoir vu avec quelle franchise étaient rapportées ses erreurs et ses faiblesses, il s'en plaignit à l'historiographe; mais celui-ci : *Il est vrai, j'écris tout cela pour l'instruction de la postérité. Je vais même, en quittant Votre Majesté, mettre par écrit les plaintes et les menaces qu'elle vient de m'adresser.* Le Fils du Ciel resta frappé d'étonnement; puis : *Va,* dit-il, *et écris ce que tu voudras; je ferai en sorte qu'à partir d'aujourd'hui la postérité n'ait rien à me reprocher.* Histoire.

Confucius est encore un modèle en ce genre, mais non par le *Chou-king*, qu'il faut plutôt ranger parmi les ouvrages didactiques; en effet, bien qu'on y trouve tout à la fois des dialogues et des récits à l'appui de sentences morales, il a moins pour but de raconter le passé comme fait, que de l'offrir comme leçon. Nous faisons seulement allusion à son *Histoire du règne de Lou.* Ce livre est un chef-d'œuvre pour la



composition, et pour le style concis que requiert le genre; il est simple, exempt d'ornements superflus, de détails minutieux, et l'auteur voit en toutes choses l'ordre de la Providence.

Quelque rigoureux que fût le décret de l'empereur Chi-ouang-ti pour faire livrer au feu tous les livres, et malgré la difficulté de les cacher, écrits comme ils l'étaient sur des tablettes de bambou, on put en soustraire quelques-uns aux recherches. A peine le fléau eut-il cessé, que les Chinois appliquèrent tout leur enthousiasme, ou pour dire mieux toute la patience dont ils sont susceptibles, à la recherche des monuments qui avaient été sauvés. On fouilla les tombeaux et les ruines pour retrouver inscriptions antiques, vases, épitaphes, catalogues, et l'on retira des fleuves des pièces de monnaie et des urnes. Un vieux lettré fut en état (ce qui n'est pas extraordinaire parmi les Chinois) de réciter de mémoire tout le *Chou-king*; les traditions furent renouées, et, un siècle environ après le dévastateur, l'empereur Wou-ti ordonna à son historiographe de mettre en ordre ces matériaux, afin de tracer le récit des temps passés.

Il n'avait fait que réunir ces documents lorsqu'il vint à mourir. Au moment d'expirer, il appela son fils Ssé-ma-tsian, et lui fit promettre de continuer son ouvrage sans jamais trahir la vérité. « Le grand prince de l'histoire (tel est le récit « de Ssé-ma-tsian) prit mes mains dans les siennes, et, non « sans verser des larmes, me parla ainsi : Nos ancêtres, à « partir de la troisième dynastie, ont acquis de la célébrité « dans le tribunal de l'histoire; que cette honorable succes- « sion ne finisse pas avec moi. Le Fils du Ciel m'avait appelé « pour assister aux cérémonies solennelles qu'il accomplira « sur la montagne sacrée; je n'ai pu obéir à ses ordres, et tu « seras destiné à les exécuter. Rappelle-toi bien alors mes « vœux. La piété filiale se montre d'abord dans les devoirs « rendus aux parents, puis dans les services envers le prince, « enfin dans le soin de sa propre gloire. Le comble de la « piété est de faire remonter à son père et à sa mère le mé- « rite de sa bonne renommée. »

Les paroles de son père mourant confirmèrent Ssé-ma-tsian dans les bons principes de son éducation. Il passa les trois années de son deuil à revoir tous les matériaux réunis par son père, et se montra si grand historien, que les missionnaires l'ont appelé *l'Hérodote de la Chine;* ce qui est tout

dire dans un temps où le respect pour les classiques était porté jusqu'à l'idolâtrie. Comme Hérodote, il voyagea pour observer le théâtre des évènements historiques, afin d'y puiser ces inspirations que les lieux seuls peuvent donner. Il vérifia les traditions en les comparant; puis, ayant entrepris son récit, il ne se borna point à rendre compte des guerres et des actions des rois, mais il constata tous les progrès de l'esprit humain, et, à côté des princes, il fit mention de quiconque avait bien mérité dans la science ou l'administration. Il indiqua les variations dans les rites ou dans la musique, dans l'astronomie, dans les poids et mesures, sépara les fictions de la vérité positive, et distingua les faits douteux de ceux qui étaient avérés. Ses *Mémoires historiques* (Ché-ki) sont divisés en cinq parties; la première, en douze livres, avec le titre de *Chronique impériale*, donne, par ordre de temps, les évènements depuis Hoang-ti (2637 avant J.-C.) jusqu'à Wou-ti, de la dynastie des Han. La seconde, sous le nom de *Tableau chronologique*, en dix livres, contient des planches semblables à nos atlas historiques. La troisième traite des huit branches qui forment l'arbre de la science : les rites, la musique, les tons considérés comme types des mesures de longueur, la division du temps, l'astronomie, les cérémonies religieuses, les canaux et les fleuves, les poids et les mesures. La quatrième embrasse l'histoire généalogique de toutes les familles qui possédèrent quelque territoire, depuis les grands vassaux de la dynastie des Tchéou jusqu'aux ministres et généraux sous les Han. La cinquième renferme des notes sur la géographie étrangère et des biographies d'hommes illustres.

L'empereur, Wou-ti, qui protégeait la secte des Tao-tsé, voulait qu'il insérât dans son ouvrage des fables favorables à cette croyance; mais Ssé-ma-tsian s'y refusa. Plus tard, il mérita les honneurs de la persécution, et subit l'infortune d'Abélard pour avoir cherché à défendre, contre le courroux impérial, Li-ling, général accusé d'avoir trahi l'armée.

Son livre devint un modèle pour les annalistes qui suivirent; mais, comme il ne suffit pas de l'imitation des formes, aucun d'eux n'approcha de lui. Dans le onzième siècle seulement et dans les deux suivants, parurent Sou-ché, qui écrivit l'histoire des Song, alors régnant; Ssé-ma-kouang, dont nous avons fait déjà l'éloge comme orateur, et qui distribua par années la série des traditions de seize siècles et demi;

Tchou-hi, qui abrégea ou termina l'ouvrage de Ssé-ma-tsian; Ma-touan-li, qui rassembla dans une encyclopédie en cent volumes toutes les parties de l'érudition chinoise, et les traita avec autant d'étendue que de profondeur.

Les travaux des écrivains précédents et de leurs successeurs forment un ensemble dit *des vingt-deux histoires*, dont le récit, en soixante gros volumes, est conduit jusqu'en 1644, époque à laquelle monta sur le trône la dynastie des Mandchoux, qui règne encore aujourd'hui. Ces historiens, comme le dit très justement Prémare, ne sont pas traduits dans les langues européennes, non parce qu'ils manquent de mérite, mais parce que personne ne se soucie de ce qu'ils rapportent. Si ailleurs, en effet, les historiens sont déjà assez disposés à n'observer que les sommités et à négliger la foule pour s'arrêter sur les princes, qu'on juge de ce qui doit arriver en Chine, où l'individu n'est rien, où le roi est tout, où il n'est pas un acte, une invention, une amélioration qui ne soit attribuée au monarque. Une telle méthode non-seulement nous a ravi le nom d'hommes très méritants, mais elle a encore effacé toutes traces des rapports qui purent s'établir, sans parler des rois, avec des peuples éloignés, et probablement avec l'Amérique.

Chaque ville, en outre, a son histoire particulière, divisée en cinq parties : la première contient la description du pays, et la seconde traite des impôts; viennent ensuite les anciens monuments, et enfin les éloges d'hommes et de femmes illustres, qualification qui ne désigne le plus souvent que des vertus privées.

Si l'on veut chercher à connaître les mœurs des Chinois par leur littérature, rien ne saurait mieux aider cette étude que leurs romans et leurs comédies; ces deux genres, en effet, considérés comme appartenant au dernier rang, et, comme tels, abandonnés à l'inspiration individuelle, ne sont altérés ni par l'imitation étrangère, ni par les conventions d'école.

Romans. Il y a des siècles que les Chinois composent des romans historiques et de mœurs; loin de s'abandonner à leur imagination comme les Hindous et les Persans, ils examinent et peignent avec le secours de leur raison, ce qui rend ces productions d'autant plus intéressantes, sinon pour qui veut s'amuser, du moins pour qui cherche à s'instruire. Des abîmes sous-marins, des montagnes prodigieuses, des palais

enchantés, des espaces fantastiques, des géants, des génies, des talismans et des métamorphoses n'en forment pas le fond, mais bien l'homme, tel qu'il vit au milieu de ses semblables, avec ses passions et ses souffrances, avec les luttes perpétuelles que chez le flegmatique Chinois, comme dans les pays où le sang bouillonne, le juste soutient contre le méchant; on y voit figurer l'ambition inquiète, la sombre envie, les haines opiniâtres, et l'amour, cette source féconde de dissensions.

De même que, dans leurs autres compositions, ils brillent plus par le fini des détails que par la conception de l'ensemble; les caractères sont achevés et développés sous tous leurs aspects, les portraits minutieux, les descriptions poétiques; pour en faire une, ils interrompent parfois le récit au moment le plus intéressant, sans songer que la première condition de l'art, c'est de dissimuler l'art.

Les personnages les plus ordinaires du roman chinois appartiennent à la classe moyenne; ce sont des gouverneurs de villes et de provinces, des employés, des lettrés. Un épicier enrichi, qui à force d'or est parvenu aux emplois publics, est le héros d'un roman en cent volumes. Les romanciers chinois font parler leurs personnages chacun selon sa condition. Tandis que le vulgaire s'exprime d'une façon triviale, les conversations des lettrés sont remplies de figures, de belles phrases, de traits d'esprit, de subtilités, de tournures poétiques, d'un mélange d'histoire ancienne et moderne, de préjugés et d'allusions aux fables, à des traditions locales, aux propriétés des plantes, aux habitudes des animaux; c'est un amas confus d'histoire ancienne et moderne, d'allusions à des traditions locales, aux propriétés des plantes, aux habitudes des animaux. On dirait des énigmes proposées dans un style ampoulé et prétentieux, pour que les autres les expliquent, en ajoutant chacun dans sa réponse quelque chose de plus subtil encore et de plus alambiqué. Parler comme on pense! la chose est si triviale, qu'elle doit soulever le dégoût des aristocrates de la littérature européenne et des Chinois.

Malgré tout ce fracas de paroles, le fond est généralement fort simple; à l'exception de certains romans historiques et de quelques autres dans le genre fantastique, on prendrait ces compositions pour les souvenirs privés d'une famille. La vie de Tobie peut nous en donner une idée. Les visites de



cérémonie, les soins de toilette indispensables, les repas, cette existence flegmatique, ces mouvements réguliers qui ressemblent à ceux des figurines de porcelaine, voilà les particularités qui se reproduisent sans cesse; ajoutez-y les jeux de société, les promenades, les concours particuliers à la Chine, et les mariages, qui sont communs à tous les peuples. Un jeune homme d'un caractère doux, plongé dans l'étude des anciens, qui n'a pour distraction que ses fleurs, la poésie et quelques gouttes de vin; qui travaille afin d'obtenir le grade indispensable pour s'ouvrir la carrière des honneurs et du pouvoir; qui obtient ce grade, et se marie avec une ou deux belles et riches héritières, voilà l'intrigue ordinaire d'un roman chinois, comme chez nous un amour contrarié.

Dans le roman des *Deux Cousines,* traduit par Rémusat (1), le lettré Ssé-yeu-pe de Nankin s'est tiré si glorieusement du concours, que tous les pères veulent à l'envi lui faire épouser leurs filles. La fille du lettré Pé brille entre toutes par sa beauté, son instruction et sa richesse; mais son père ne veut lui donner pour mari que celui qui saura interpréter parfaitement les classiques; il s'est même fait des ennemis pour avoir refusé plusieurs partis. Ssé-yeu-pe voit par hasard cette jeune personne, s'en éprend, et lui adresse des vers qui lui font partager son amour. Afin de la mériter, il se présente à de nouveaux concours et recherche la protection des grands; mais, dans le cours de ses voyages, il devient amoureux d'une autre jeune personne, qui se trouve ensuite être la cousine de la fille de Pé, et qui l'amène à lui promettre de l'épouser. Comment un romancier européen dénouerait-il une pareille intrigue? C'est ce qu'il est fort inutile de chercher; mais les mœurs chinoises ne répugnent en rien à voir se répartir sur deux objets différents une affection qui n'a de prix chez nous que parce qu'elle est exclusive. En effet, Ssé-yeu-pe les épouse toutes les deux; car l'union de trois personnes liées par une douce conformité de goûts, de caractère et d'habitudes, constitue pour les Chinois le comble du bonheur, récompense réservée à la vertu et à la culture de l'esprit. Ainsi, dans leur mythologie, les charmantes Oang et Ni-ning rendirent heureux le seul Schoun.

(1) *Iu-Kiao-li, ou les Deux Cousines, roman chinois,* trad. par Abel Rémusat; Paris, 1826, 4 vol. in-12. Il en existe une autre version française, due à Stanislas Julien; Paris, 1863, 2 vol. in-18.

Dans *l'Union fortunée* (1) apparaissent des sentiments que nous appellerions chevaleresques. Il s'agit d'un jeune homme qui prend la défense des beautés persécutées ; il enlève à un ravisseur puissant une jeune fille de basse condition ; puis il sauve l'héroïne du roman des pièges que lui avaient tendus un jeune débauché et un magistrat prévaricateur. Il se fait ainsi aimer d'elle, et tout s'apprête pour leur union, quand une susceptibilité toute particulière aux mœurs chinoises vient y mettre obstacle. Le jeune homme s'est attiré l'inimitié du magistrat pervers, qui cherche à le faire empoisonner, et la jeune fille, afin de lui sauver la vie, lui donne asile dans sa maison en l'absence de son père. Ils gardent les bienséances les plus sévères, et ne s'adressent la parole qu'à travers un rideau ; mais ils refusent de passer outre au mariage, dans la crainte que les méchants ne fassent courir le bruit qu'ils se sont vus avant de s'épouser. Il faut que l'empereur et l'impératrice interviennent pour lever leurs scrupules, comme chez les Grecs le dieu se chargeait de donner le mot de l'énigme ou de dompter la toute-puissance de la fatalité (2).

Les Chinois n'ont pas de véritables théâtres ; une table remplace la scène, et trois lambeaux d'étoffes de coton soutenus par quelques bambous, voilà les décorations. **Art dramatique.**

Les comédiens ne jouissent pas chez eux de plus de considération que les ombres chinoises, les marionnettes et les danseurs de corde. Le plus grand honneur auquel ils puissent aspirer est de se voir appelés par les gens riches qui, pour la plupart, ont une salle destinée aux spectacles ; il en est ainsi généralement à l'occasion des festins ou du dîner de cérémonie donné par les mandarins. Quand les convives sont à table, les acteurs entrent richement habillés, saluent la compagnie en s'inclinant profondément, et frappent quatre fois le sol avec le front. Ils se relèvent alors, et leur chef s'approche du convive du plus haut rang, auquel il présente la liste de leurs drames, en caractères d'or, avec prière de

(1) *The Fortunate Union, a romance,* trad. par J.-F. Davis ; Londres, 1829, 2 vol. in-8. On doit au même traducteur le roman de *San-yu-low, or the three dedicated rooms;* Canton, 1815, in-8.

(2) Citons encore parmi les romans chinois : *Blanche et Bleue, ou les Deux Couleuvres fées*, trad. par Julien ; Paris, 1834, in-8 ; et *Histoire des trois royaumes,* roman historique, trad. par Th. Pavie ; Paris, 1845-51, 2 vol. in-8.

choisir celui qu'il préfère. Celui-ci refuse, et la liste passe à d'autres, qui tous refusent également, jusqu'à ce qu'elle revienne au premier, qui alors décide. Les convives doivent faire connaître leur assentiment au choix par un signe de tête, et les acteurs entrent alors en scène. Le chef de la troupe est obligé de prévenir des inconvenances qui peuvent se trouver dans la pièce, et l'on regarderait comme une insulte si elle contenait le nom de quelqu'un des invités.

La représentation commence immédiatement par un concert de tambours, flûtes, fifres et trompettes; on étend ensuite un tapis, et les acteurs arrivent sur cette scène improvisée de quelque chambre contiguë. Les dames, placées en dehors de la salle derrière un grillage de bambou et un rideau de soie, voient sans être vues. Quant aux moyens d'exécution, ils sont ce qu'on peut imaginer de plus grossier. L'acteur se présente en disant : *Je suis le mandarin ou le lettré un tel.* L'action exige-t-elle qu'ils entrent dans une maison, ils font un pas comme pour passer le seuil, et cela suffit. Celui qui doit faire un voyage se met à galoper sur la scène en faisant claquer son fouet, puis il dit aux spectateurs : *Je suis arrivé à tel endroit.* Le même acteur remplit parfois plusieurs rôles dans la même comédie.

La Compagnie des Indes comptait parmi les livres de sa bibliothèque, qui n'étaient pas très nombreux, plus de deux mille volumes de pièces de théâtre chinoises. Bien qu'elles pèchent contre les unités de temps et de lieu, on y trouve généralement l'unité d'action, la plus importante de toutes. Distribuées en actes et en scènes, elles expriment les sentiments avec assez de naturel, mais sans beaucoup de pathétique. Le dialogue est d'ailleurs entremêlé de morceaux lyriques qui ressemblent aux chœurs grecs, ou plutôt aux ariettes de nos opéras comiques. Ils sont loin, cependant, de rappeler le chœur dans la tragédie grecque, lequel exprimait les sentiments que réveillait le destin, et dont la voix modérée calmait la tempête suscitée par les catastrophes douloureuses; les Chinois pourtant connurent le besoin d'associer la poésie lyrique à la tragédie, et, dans les moments d'émotion, l'acteur exprime en vers les sentiments que la situation excite en lui ou dans les spectateurs. Ce mélange de vers et de prose est général; on chante les vers, toujours en style poli, et l'on récite la prose, simple comme la conversation, de laquelle on revient au style élégant et recherché, rempli

des allusions habituelles, à la portée seulement des auditeurs les plus cultivés.

Il paraît qu'une restauration du théâtre s'opéra vers le septième siècle de l'ère vulgaire; depuis cette époque, tous les poètes qui s'adonnèrent à ce genre de littérature acquirent plus ou moins de considération. Parmi les quatre-vingt-un auteurs de quatre cent quarante-huit drames, on compte plusieurs courtisanes; car dans la Chine, comme dans Athènes, la courtisane lettrée doit être versée dans la musique vocale, l'histoire, la philosophie et la poésie, sans parler du talent qu'elle est tenue de montrer sur la flûte, la guitare et dans l'art de la danse. La représentation de certains drames dure plusieurs jours; ils sont souvent souillés d'inconvenances et d'obscénités, dont ne s'effarouche pas la politesse chinoise.

Le premier que l'Europe ait pu lire est *l'Orphelin de la Chine* (1). « Ce drame, dit Voltaire, apprend mieux que toutes les relations possibles, faites ou à faire, à connaître le caractère chinois. » Nous en donnerons l'analyse; mais, pour la bien comprendre, il est nécessaire de fixer l'attention sur un détail de mœurs qui n'a pas été suffisamment observé : c'est que le suicide n'est puni ni blâmé par les lois Suicide. religieuses ou civiles. Dans certains cas même, c'est un devoir de renoncer à la vie, comme chez nous de se démettre d'une fonction, lorsque l'honneur ou la conscience ne peut se concilier avec elle. Si un homme est condamné à une mort lente et douloureuse, l'empereur peut, par grâce spéciale, lui accorder de trancher lui-même son existence. On raconte à ce sujet diverses anecdotes, qui, si elles ne sont pas véritables, ont au moins un fond de vérité. Certains brigands, se donnant pour mariniers, dépouillaient les voyageurs qui se confiaient à eux; ils assassinèrent le père et la mère de la belle Soui-oung, et comme le pilote s'apprêtait à lui faire violence, elle résolut de se tuer; mais, réfléchissant qu'il ne resterait personne pour venger ses parents, elle se résigna à être victime de sa brutalité. Le cœur toujours plein du désir de la vengeance, elle consentit à devenir

(1) *Tchao-chi-Kou-éul, ou l'Orphelin de la Chine*, drame en prose et en vers, trad. par STANISLAS JULIEN; Paris, 1834, in-8.

On a de l'orientaliste BAZIN un choix de pièces sous le titre de *Théâtre chinois*; Paris, 1838, in-8; — et le drame du *Pi-pa-ki, histoire du luth*; ibid., 1841, in-8.



la seconde femme du licencié Tchou-young, qui la rendit mère, parvint ensuite à des fonctions plus élevées, et réussit à découvrir et à punir les assassins. La famille de sa femme en fut très satisfaite. Quant à Soui-oung, elle se retira cette nuit même dans son appartement, se baigna, se revêtit d'habillements neufs, écrivit à son mari pour le remercier, puis se donna la mort, ayant juré de ne pas survivre à sa vengeance. Soui-oung fut proclamée un modèle de chasteté et d'amour filial, et l'empereur, pour éterniser sa mémoire, lui fit ériger un arc de triomphe (1).

Tchi-oung-tou, époux de la vertueuse King-ching-kou, voulut éprouver jusqu'à quel point elle saurait résister aux flatteries et à la force, et tiendrait la promesse qu'elle avait faite de se tuer plutôt que de laisser porter atteinte à son honneur. Après l'avoir trouvée inébranlable aux séductions les plus adroites de gens apostés, il envoya trois hommes qui l'assaillirent dans sa chambre à l'improviste. Elle se défendit avec une telle énergie, que l'un des trois périt et que les deux autres prirent la fuite; mais l'un d'eux ayant arraché un lambeau de sa robe, la jeune femme craignit que cette déchirure ne fît croire qu'elle avait été déshonorée, et elle se donna la mort. Le fait porté devant le tribunal et la vérité constatée, le mari fut décapité, et un arc triomphal élevé à King-ching-kou, avec cette inscription : *A la gloire de la chasteté* (2).

Dans *l'Orphelin de la Chine*, tiré, comme nous l'avons dit, de l'histoire de Ssé-ma-tsian, le jeune enfant, unique rejeton de la maison royale, est dérobé aux regards des meurtriers de sa famille. Un général, de garde au palais, s'aperçoit qu'on l'enlève, et, ne voulant ni violer sa consigne ni trahir l'innocent, il se tue et le laisse fuir. Le médecin qui a sauvé le jeune prince livre à sa place son propre fils au massacre, et un vieillard se donne lui-même la mort pour mieux assurer

(1) *Contes chinois*, par Abel Rémusat, t. I, 1827.

(2) Extrait de *l'Eong-tou-hon-ougun*, ou Revue historique des tribunaux chinois. Voltaire fait dire au contraire à Idamé, dans l'*Orphelin de la Chine*, par allusion aux Anglais :

> De nos voisins altiers imitons la constance.
> Le hardi Japonais n'attend pas, etc.
> Nous avons enseigné ces braves insulaires;
> Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires;
> Sachons mourir comme eux.

le secret. Le médecin se met ensuite dans les bonnes grâces du ministre en feignant d'être un espion ; il élève à la cour même le royal orphelin qui, à force d'études, parvient, après vingt années, aux emplois et aux dignités ; instruit alors de sa naissance, il prépare et accomplit sa vengeance.

CHAPITRE XXXII.

MŒURS DE LA CHINE.

En Chine, comme en Grèce, les mœurs nous sont révélées par l'art dramatique, art éminemment national, qui nous fait entrer dans l'intérieur des habitations, où les missionnaires eux-mêmes ne purent pénétrer, et nous initie aux moindres intérêts de famille. Il nous montre l'existence compassée et invariable, l'interminable hiérarchie, l'amour du beau plutôt puéril que grand, les cérémonies, la science et l'importance des lettrés, leur pédanterie dans son assurance imperturbable, le grand vide que recouvre une élégance mesquine, et tout cet ensemble de mœurs qui a su résister à tant de siècles et s'assimiler des conquérants barbares. La vivacité grecque et méridionale est entièrement bannie de ce pays, où l'on affecte de faire tout avec calme, temps et mesure. Les Chinois tirent très adroitement parti de la promptitude des Européens, pour les faire tomber dans les pièges qu'ils savent leur tendre avec une merveilleuse habileté. Aussi, n'est-il pas de marchand, même le plus adroit, qui réussisse à déjouer entièrement les fourberies de ces hommes rusés. Ils savent cacher, sous un air tout pacifique, la haine et la colère la plus violente. Offensez-les, et ils paraîtront ne pas s'en apercevoir ; mais tôt ou tard, quand vous vous y attendrez le moins, leur vengeance vous atteindra.

Le jeu, cette passion dont les émotions fortes conviennent si bien à des gens grossiers, est la seule chose pour laquelle ils montrent de l'enthousiasme. Riches et pauvres, malgré les prohibitions rigoureuses de la loi, s'y livrent avec ardeur et exposent sur un coup de dés leurs biens, leurs maisons, même leurs enfants et leurs femmes. Jeu.

Nous lisons, dans une compilation faite sous la dynastie des Ming (après 1368) : « Quelques-uns ont dit que le jeu

« d'échecs vient de l'empereur Yao, et qu'il l'inventa pour « instruire son fils dans l'art de gouverner les peuples et de « faire la guerre. Rien n'est moins vraisemblable. Le grand « art de Yao consistait dans la pratique des cinq vertus car- « dinales, dont l'exercice lui était aussi familier qu'à tous « les hommes l'usage des pieds et des mains; il employa la « vertu et non les armes pour réduire les peuples les plus « barbares.

« L'art de la guerre, dont le jeu d'échecs offre l'image, est « l'art de se nuire l'un à l'autre; Yao était bien loin de « donner à son fils de pareilles leçons. Le jeu des échecs ne « dut commencer qu'après les temps malheureux, quand « tout l'empire fut désolé par les guerres; c'est une inven- « tion peu digne de Yao. »

Et ailleurs : « Hélas! dans notre siècle, quelques-uns, dé- « laissant l'étude des *King,* s'adonnent aux échecs avec pas- « sion, jusqu'à négliger tout le reste, même le boire et le « manger. Le jour leur manque-t-il, on allume des flam- « beaux, et l'on continue; parfois l'aube arrive avant que le « jeu soit fini. Ils épuisent à cet amusement le corps et l'es- « prit, sans penser à autre chose. A-t-on des affaires, on les « néglige; des hôtes se présentent-ils, on les renvoie. Vous « n'obtiendriez pas que de pareils joueurs interrompissent « leurs frivoles combats pour la musique la plus solennelle, « pour le plus grand repas de cérémonie. On peut enfin per- « dre à ce jeu, comme à tout autre, jusqu'à ses habits; s'il « ne reste plus autre chose, on est pris de rage, de douleur, « de désespoir, et pourquoi? pour rester maître d'un champ « de bataille qui n'est au fond qu'un morceau de planche, « et remporter une espèce de victoire qui n'a jamais valu « au vainqueur ni titre, ni pensions, ni terres.

« Il y a de l'habileté, je ne le nie pas, mais une habileté « inutile à l'État en général et aux familles en particulier; « c'est un chemin qui ne mène à rien. Si j'examine en effet « ce jeu dans ses rapports avec l'art de la guerre, je n'y « trouve aucune conformité avec les leçons que nous ont « laissées les maîtres les plus célèbres; si je l'étudie dans « ses rapports avec le gouvernement civil, j'y découvre en- « core moins les maximes de nos sages. L'habileté dans ce « jeu consiste à surprendre son adversaire, à lui tendre des « piéges, à profiter de ses fautes. Est-ce ainsi qu'on inspire « la bonne foi et la probité? »

Comme les peuples ignorants, les Chinois sont fatalistes. Des incendies fréquents dévorent leurs villes, sans qu'ils cessent pour cela de brûler du papier et de l'encens, de fumer et de tirer des feux d'artifice au milieu de maisons de bois et de paille. Le feu une fois allumé, ils pensent que leur demeure est destinée à brûler, et ils ne se donnent pas la peine de l'éteindre. Ils ont bien quelques livres qui réfutent cette croyance; mais le peuple ne les lit point, et les gens instruits n'en profitent pas. Les talismans et les amulettes suspendus à profusion dans les habitations prouvent leur superstition. Ils attribuent notamment une grande vertu aux *sabres de monnaies* qu'ils façonnent en enfilant, sur une tringle de fer en forme d'épée à la poignée en croix, de vieilles pièces de monnaie de cuivre; puis ils suspendent le tout à la tête de leur lit, afin que les souverains dont ces pièces portent l'effigie éloignent d'eux les esprits malins ou *koueï*, dans lesquels ils voient les spectres des personnes mortes de mort violente, qui reviennent dans les maisons pour en épouvanter les habitants. A la première apparition des Européens avec des cheveux tirant sur le roux et des nez saillants, ce qui s'éloigne tant de leur idéal en fait de beauté, les mères les montraient à leurs enfants comme des ogres et des démons : de là le nom de *Fan-Koueï* (Démons étrangers) qui leur fut donné. Superstitions.

Un autre talisman est la *serrure des cent familles*. Un père va trouver ses amis et tous ceux avec lesquels il a quelques relations, pour obtenir de chacun quelques vieilles pièces de monnaie; lorsqu'il en a reçu de cent d'entre eux, il les emploie à l'acquisition d'un ornement en forme de serrure qu'il suspend au cou de son fils, et reste persuadé que les cent individus sont intéressés à faire parvenir l'enfant à l'âge mûr. Bienheureux qui peut recevoir écrit de la main de l'empereur le mot *chéon* (Longue vie)!

Les Chinois sont du reste très économes, et même avares. Ils vivent simplement, dans leur intérieur, de riz, de chats, de serpents, de rats, et d'autres mets qui ne nous inspirent que du dégoût. Avant la première invasion des Tartares, ils ne faisaient pas usage de vin, mais buvaient d'autres boissons spiritueuses extraites du riz. En général, ils n'ont pas un goût trop prononcé pour les liqueurs, préférant le thé dont ils font un usage continu et universel. Le thé de choix est réservé pour la cour et les grands. Les qualités inférieures

sont consommées par le peuple, et c'est ainsi qu'il peut corriger les mauvaises eaux et se procurer cet état d'énervement qui paraît la félicité suprême (1).

Fêtes. Quand viennent les fêtes et les solennités publiques ou privées, aux noces, aux funérailles, lors de la naissance d'un enfant, ils se mettent en frais et font de grandes dépenses. Leurs banquets sont servis avec beaucoup de magnificence; chaque convive, assis à terre, a sa petite table, avec deux baguettes d'ivoire et d'ébène, dont les Chinois font usage en guise de fourchette; ils s'en servent avec une adresse étonnante pour porter à la bouche les mets qu'on offre tout découpés dans de très beaux plats de porcelaine. Tout cela se fait avec des révérences interminables et une gravité taciturne. Ils boivent à petites gorgées jusqu'à ce que les liqueurs aient commencé à les échauffer; ils perdent alors toute retenue et se livrent à mille excès. Il n'y a pas de réjouissance sans chanteurs, musiciens et danseurs de corde, et ceux qui en ont à peine le moyen y ajoutent la comédie.

Outre la comédie, qu'on peut appeler aristocratique, il y a un théâtre particulier, où l'on se borne à faire apparaître des personnages étranges. Voici un exemple : pour célébrer la naissance de l'empereur, un voyageur voit arriver sur la scène la Terre et l'Océan, l'un et l'autre suivis de diverses productions terrestres ou marines, baleines, dauphins, etc., que représentent des hommes masqués; après avoir fait un grand nombre de tours, une baleine vient se placer en face de la loge impériale, et vomit sur le théâtre plusieurs barils d'eau. Un autre drame représente l'éclipse comme l'entendent les Chinois, c'est-à-dire comme une lutte entre la Lune et le Grand Dragon.

Indépendamment des fêtes privées, chaque pays a les siennes propres et d'autres sont communes à tout l'empire. Telle est celle de Confucius au printemps et en automne. La plus fameuse est celle du commencement de l'année, qui dure du premier au vingtième jour de la première lune. Les tribunaux sont alors en vacances; ce n'est partout que visites, danses, banquets, divertissements. Au quinzième jour, le canon et l'énorme cloche de Pékin, les tambours et les trompettes dans les autres villes, annoncent la fête des Lanternes.

(1) Voyez, à la fin de la note D, des vers de l'empereur Kian-loung, sur le thé.

Les boutiques sont fermées, les rues se remplissent de processions; l'encens fume, la musique se fait entendre de tous côtés, des feux d'artifice d'une incomparable beauté sont tirés à l'envi. On voit s'allumer une multitude de lanternes et de lampions, au nombre de deux cents millions peut-être, dans les formes les plus variées et les plus étranges; certaines de ces lanternes coûtent, dit-on, jusqu'à douze mille francs. D'autres, d'une grandeur démesurée, sont couvertes d'une étoffe de soie très fine, et dans leur intérieur on fait quelquefois mouvoir, à l'aide de fils, de petites figures qui représentent une action; c'est ce que nous appelons les *ombres chinoises*. Au milieu de tout cela, les cris de joie, se mêlant au bruit des cloches et au son des instruments, produisent un fracas plus étourdissant que celui d'une bataille. Tout le monde circule dans les rues à cette époque; les dames elles-mêmes, qui vivent retirées le reste de l'année, sortent alors revêtues d'ornements bizarres, montées sur des ânes ou dans des voitures; on chante, on joue, on fait de la musique, toutes les pipes sont allumées, et partout règne une joie délirante.

Les maisons sont bâties en briques ou en bois, et le bambou, aussi léger que solide, fournit le moyen d'en faire de très élégantes; mais on s'inquiète plus de la commodité que de la beauté. L'éclat de leur vernis fait ressortir avec avantage leurs meubles, leurs guéridons, leurs vases, si recherchés par le luxe européen. Maisons.

La polygamie est permise aux grands et aux mandarins; mais une seule femme a la prééminence comme épouse : les autres lui sont assujetties, et ne participent point à l'administration domestique. Les mariages sont arrangés entre les parents, sans que les époux se soient même vus auparavant; mais les parents du futur ont soin d'examiner la jeune fille quand elle est sans voile, et même dans le bain, pour s'assurer qu'elle n'a point de difformités. Ils l'achètent ensuite de ses parents en leur comptant la dot convenue, à laquelle ils joignent des présents plus ou moins considérables. Le jour des noces venu, une cavalcade magnifique de parents, d'amis, de serviteurs, la conduit à la maison de son mari au son des instruments, à la lueur des torches, en portant des parfums et des présents. La mariée est amenée dans un riche palanquin fermé à clef, que le mari ouvre à son arrivée, et c'est alors qu'il voit pour la première fois celle avec laquelle il doit passer sa vie. Si elle ne lui plaît pas, il peut se faire qu'il Mariage.



a renvoie; au cas contraire, il l'introduit dans la salle, où, orsqu'elle a fait quelques révérences au Tien, puis à ses nouveaux parents, il la remet aux dames invitées. Les fêtes sont en proportion de la richesse ou de la vanité. C'est ainsi qu'on en use dans les familles opulentes; les autres font moins de cérémonies, mais la formalité de la réception est indispensable, dans quelque condition que ce soit.

Souvent, pour s'épargner la dépense de l'achat d'une femme, on s'adresse à l'hospice des enfants trouvés, qui ne refuse jamais une jeune fille à un homme honnête et industrieux; c'est là aussi que ceux qui n'ont point d'enfants vont en chercher un, après avoir fait simuler une grossesse à leur femme, pour éviter les procédures aussi longues que coûteuses de l'adoption. Le Chinois reçoit les concubines sans formalités; mais il donne à leurs parents la somme convenue, et promet de ne point les maltraiter. Les enfants qui naissent d'elles sont considérés comme ceux de la femme légitime, à laquelle seule ils donnent le nom de mère et rendent les honneurs dus à ce titre; ils prennent part à la succession paternelle par portions égales. Les veuves de bonne maison ne se remarient pas; les autres y sont contraintes par leurs parents, qui veulent en tirer un nouveau bénéfice. L'homme resté veuf peut choisir une nouvelle femme, soit parmi ses concubines, ou parmi d'autres d'un rang même inférieur, et sans trop de formalités.

Le mari doit habiter avec sa femme dans la maison paternelle, sans se relâcher le moins du monde de sa soumission première envers ses parents; le *Li-king* assure que chaque dizaine de jours de parfaite harmonie dans la famille fait gagner dix degrés de mérite.

Les motifs de divorce sont la désobéissance habituelle, la stérilité, l'adultère, la jalousie (ce qui s'entend de la femme qui ne veut pas que son mari en épouse une autre), les maladies dégoûtantes et contagieuses, la verbosité querelleuse, le vol fait à l'époux pour enrichir sa propre famille; enfin, la seule antipathie du mari peut en être le prétexte.

Femmes. Les femmes sont toujours dans un état de servage, et les lois s'occupent fort peu d'elles. Vendues par l'avarice à un mari qu'elles ne connaissent pas, renfermées et gardées par la jalousie, qui ne leur permet pas même de voir leurs parents les plus proches, elles doivent souffrir le contact mortifiant de rivales qui partagent la couche et les affections de

leur époux. Si elles s'enivrent, elles acquièrent trois degrés de démérite, cinq en jouant aux cartes, dix en manquant de propreté, et en assistant à des spectacles un jour de fête. La femme qui maltraite son mari encourt cent coups de bambou; mais lui, quelques mauvais traitements qu'il exerce à son égard, est exempt de toute punition. Le paysan accouple à sa charrue sa femme et son âne (1), et tout mari peut vendre ou jouer sa femme avec ses enfants. Ce sont souvent des femmes qui dirigent sur les fleuves les barques, auxquelles on met des voiles de nattes à la manière d'éventails.

Les Chinoises, cependant, sont vives, aimables, belles même, à leur manière; elles ont des yeux noirs, un petit nez, une physionomie douce, mais l'art vient gâter leurs beautés naturelles. La mode exige que leurs pieds soient rapetissés jusqu'à la difformité, de sorte qu'elles ne marchent que sur le talon, en chancelant, comme si elles avaient besoin de béquilles. Un teint rosé leur serait imputé à immodestie, ce qui fait qu'elles se fardent le visage d'un blanc qui leur ride la peau. Ne s'occupant ni de leur sein ni de leurs hanches, elles s'enveloppent de la tête aux pieds, et jusqu'aux mains, dans des vêtements d'une extrême finesse, mais qui ne dessinent aucune forme. Elles passent les matinées entières devant leur miroir à se peigner et à se parer d'étoffes et de pierres précieuses, pour n'être vues que des personnes de la maison; car une femme riche ne sort jamais que bien close dans sa litière.

Les traits des hommes, à cause de la grande étendue du pays, varient dans les diverses provinces; mais leur teint est généralement olivâtre et hâlé. La corpulence, comme indice de vie aisée, est un mérite, et, dans le même but, ils laissent croître leurs ongles démesurément. Ils se rasent les cheveux, à l'exception d'une tresse sur le sommet de la tête, qu'ils couvrent d'un bonnet de forme conique, et ils ont toujours à la main un éventail pour se garantir du soleil. Une sorte de simarre ouverte descendant jusqu'aux talons, dont les côtés s'attachent avec des boutons d'or; un second vêtement qui recouvre le premier, et un troisième pour les cas de réception; à la ceinture un étui qui renferme la pipe, un mouchoir et les petites baguettes pour manger: tel est l'ensemble du costume actuel des Chinois; mais leurs savants assurent qu'il Hommes.

(1) MORRISON, *Dictionnaire chinois;* NEUHOFF, *Ambassade,* II, p. 50.

n'a été adopté par eux que sous la contrainte de leurs conquérants tartares (1).

Enfants. Les lois punissent parfois les pères des torts de leurs enfants, afin de les obliger à prendre soin de leur éducation. Cette éducation consiste à leur inspirer l'amour de la vertu et la haine du vice, puis à les former aux sciences ou aux arts; dans les lois, comme dans les livres, on trouve à cet égard, ainsi qu'en toute autre matière, les plus belles choses : elles disent qu'il faut préférer les moyens de douceur à une trop grande sévérité, et que les réprimandes doivent ressembler aux pluies de printemps qui rendent la vie aux plantes, non aux ouragans qui les déracinent. Les jeunes filles sont élevées par les mères. A la mort du père, son autorité passe au fils aîné, ainsi que la propriété de tous les biens, tant que les frères restent unis; mais, lorsqu'ils se séparent, il est obligé de donner à tous une part égale à celle qu'il se réserve pour lui-même. Les lois et les livres recommandent aux mandarins de veiller particulièrement à ce que la paix et l'ordre règnent dans les familles.

Pour un peuple aussi insoucieux d'une vie future, et parmi lequel bien peu se demandent si une partie d'eux-mêmes survivra à leur dernier soupir, il est étonnant de voir l'horreur qu'inspire la pensée de rester privé d'honneurs funèbres, de ceux surtout que le fils ou le petit-fils rend, à certaines époques de l'année, à une tablette sur laquelle est inscrit le nom du défunt. De là, une aversion générale pour le célibat; de là, une compassion profonde pour celui qui meurt sans héritiers mâles (2). On a vu certains condamnés à mort obtenir par grande faveur d'avoir quelque temps leur femme avec eux, et, oubliant leur fin prochaine, se consoler dans leur cachot par l'espérance d'avoir fécondé son sein. Les individus qui n'ont point d'enfants mâles (et l'on ne fait cas que de ceux-là, attendu qu'ils conservent le nom, tandis que les filles l'échangent contre un autre) se hâtent d'en adopter.

(1) Les mandarins, *Kouang*, sont partagés en neuf classes, dans chacune desquelles se trouvent des militaires et des lettrés. Les militaires portent pour signe distinctif des oiseaux, les lettrés des quadrupèdes; chaque classe a des quadrupèdes et des oiseaux différents; en outre, il y a le bouton qui, suivant les classes, varie de forme et de couleur.

(2) « Parmi les trois péchés d'inobservation envers les parents, le plus grave est de ne pas prendre femme et de n'avoir pas de fils et d'héritiers. » MENG-TSEU.

C'est ce même sentiment qui fait que, dans toutes les classes, les honneurs funèbres sont là plus pompeux que partout ailleurs. Le deuil d'un père ou d'une mère se porte trois ans, ou au moins vingt-sept mois. Le fils doit non-seulement prendre les vêtements blancs, mais encore renoncer à toute espèce d'affaires, fût-il ministre de l'empereur, vivre retiré dans sa maison, sans voir ni amis ni femmes durant un an, et ne pas entrer dans un lit pendant cent jours; il en est de même pour la veuve, et à proportion pour les autres parents. Tous les ans, on renouvelle sur la tombe paternelle les cérémonies funèbres, accompagnées d'offrandes en mets et en liqueurs. Les sépultures se placent sur des hauteurs stériles et dans des landes, afin de les mettre à l'abri de la charrue. Le mort, vêtu magnifiquement et porté dans le cercueil qu'il s'est préparé durant sa vie, pour être certain de sa solidité, est accompagné de tous ses parents couverts de sacs et de haillons, de ses femmes dans des litières drapées de blanc; on voit aussi paraître à la cérémonie les pleureurs et les musiciens (1). Un repas est préparé sur la tombe, et l'on sert des mets aux assistants, au milieu des hurlements qui retentissent, et de manifestations de douleur si excessives, que celui qui n'y est pas habitué ne saurait guère y ajouter foi. On trouve ensuite dans chaque maison la salle des ancêtres, où se réunissent à certaines époques tous les membres de la famille, dont le nombre va quelquefois jusqu'à sept ou huit mille; là, sans autre distinction que celle de l'âge, tous prennent part à un banquet dont les plus riches font les frais. Funérailles.

Quand le père commun, l'empereur, vient à mourir, tout l'empire est en deuil : la couleur rouge est prohibée, les tribunaux sont fermés, et les affaires suspendues durant cinquante jours; les mandarins passent la journée à la cour, pleurant ou feignant de pleurer.

La politesse artificielle des Chinois se montre dans tous leurs actes, dans leurs visites réglées, dans leur manière de se placer selon le grade, dans leur démarche, dans leurs interminables cérémonies. Jamais ils ne s'exprimeraient à la première personne *je* ou *moi;* mais ils disent *votre serviteur*, ou, si le rang le comporte, *votre très humble et indigne esclave*. Cérémonies

(1) En 1826, quand le choléra-morbus désola la Chine, le trésor impérial dut, outre les dépenses ordinaires en pareille occurrence, employer des millions à fournir des cercueils aux cadavres et à payer quelque apparence d'obsèques.

Ils n'adressent jamais la parole à quelqu'un qu'en le traitant de *seigneur;* leur pays est *vil, pauvre, abject*, de même que leurs présents, quelque riches qu'ils soient, tandis que tout ce qui appartient au *seigneur* auquel ils parlent est *noble* et *digne de considération.* Dans leurs visites, dont quelques-unes sont indispensables en certains temps, tout est déterminé par un code d'étiquette qui a force de loi; quiconque négligerait la moindre de ces démonstrations commettrait une insulte, et en serait atteint dans son honneur, ou puni. Les ambassadeurs européens sont soumis à quarante jours d'apprentissage pour s'instruire de ce qu'ils doivent faire en se présentant devant l'empereur, et pour être examinés par le tribunal des rites. La moindre erreur de leur part attirerait un châtiment sur leur instituteur. Un duc de Moscovie pria l'empereur, dans ses lettres de créance, d'excuser son ambassadeur s'il manquait à quelque convenance, vu son peu d'habitude; et le Fils du Ciel, en congédiant l'envoyé, dicta une réponse à son maître en ce sens : *Legatus tuus multa fecit rustice.*

Mais il n'en est pas ainsi seulement à la cour; tout Chinois qui désire faire une visite à un autre, lettré ou marchand, fait présenter par le portier un billet (*tie-tsée*) rouge et doré, plié en éventail, avec son nom et ses compliments, qui dit, par exemple : L'ami tendre et sincère de votre seigneurie, ou le disciple perpétuel de votre doctrine, se présente pour faire sa révérence jusqu'à terre. S'il est reçu, la chaise à porteurs entre à travers les cours jusqu'à la salle de réception. Arrivé là, le cérémonial indique un à un les saluts, les tours à droite et à gauche, les compliments muets (1), la prière et le refus de passer le premier, le salut que le maître de maison doit faire au siège destiné à son hôte, en l'époussetant d'abord avec le bord de son habit. On s'assied alors dans le plus grand sérieux et la tête couverte, se découvrir étant une impolitesse, et le visiteur expose le motif de sa venue. Il lui est répondu gravement; on apporte ensuite le thé, et là, encore, une manière déterminée de l'offrir, de l'accepter, de le porter à la bouche, de rendre la tasse au domestique : minauderies qu'on doit recommencer à chaque

(1) La révérence des femmes se fait comme chez nous, et s'appelle *van-fo*, c'est-à-dire *mille félicités*, du mot dont on l'accompagnait autrefois, et qui fut ensuite suppprimé, comme n'étant pas assez bienséant.

nouvelle offre, et sur lesquelles il faut renchérir d'autant plus qu'on a affaire à quelqu'un d'un rang plus élevé. Qu'on juge par là combien de salutations et de grimaces doivent se faire pour un plat envoyé de la part du roi! Au départ, une demi-heure se passe, avant de prendre congé, en compliments doucereux (1). Le maître de maison sort, pour vous voir monter à cheval; vous protestez de n'en rien faire en sa noble présence, et, après un échange d'instances et de refus, il se retire un peu à l'écart; vous montez, et il revient aussitôt vous souhaiter bon voyage, Vous lui rendez ses politesses, et refusez de partir qu'il ne soit rentré; lui n'en veut rien faire tant qu'il vous voit. Cependant, il est de bon ton et de courtoisie qu'il se rende après quelques difficultés et s'éloigne; mais à peine avez-vous fait deux pas, qu'il sort pour vous crier un adieu, auquel vous avez à répondre en vous inclinant et par gestes. Vous êtes à peine rentré chez vous, qu'un serviteur vient s'informer de vos nouvelles et vous apporter les remercîments de son maître avec des vœux pour votre retour.

Malheur à celui qui en Chine a ses instants comptés! Ce que nous venons de dire s'étend à tous les actes de la vie, et ce n'est pas seulement affaire de convenance, mais de devoir strict. Le Chinois, par exemple, qui, ayant à écrire le nom du roi, ne le placerait pas en haut de la colonne et à la distance voulue, aurait à s'en repentir.

La moitié de la vie d'un homme se passe à apprendre, à pratiquer et à calculer toutes ces importantes futilités; on fera consister le perfectionnement commandé par la religion et la philosophie à raffiner de plus en plus dans ces misères. L'individu qui les possède le mieux se considérera comme un grand personnage, et méprisera ceux qui les ignorent ou ne les pratiquent pas.

Étrangers.

De là provient l'orgueil des Chinois et leur dédain pour les étrangers. Tandis que les hordes nomades, guidées par le cours des grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate, envahissaient

(1) Tout Chinois en a une provision. Au moindre petit plaisir que vous leur faites : *Fei-sin*, vous disent-ils; c'est-à-dire : Vous prodiguez votre cœur. Le moindre service vous vaut un *Sie-pou-tsin* (Mes remercîments ne peuvent avoir de fin). Pour peu qu'ils vous dérangent : *Te-tsoui* (C'est un grand péché que d'avoir pris tant de liberté). Si vous les louez : *Ki-can* (Comment oserai-je? en sous-entendant *croire*). S'ils vous donnent à dîner : *Yeou-man, Taï-man* (Nous vous avons mal reçu, nous vous avons bien mal traité).

fréquemment les régions cultivées de la Mésopotamie et les rivages de la mer Caspienne, du Pont Euxin, de la Méditerranée, la Chine n'avait sur ses frontières qu'un seul ennemi, les Mongols, qui s'élançaient de leurs steppes plutôt pour faire du butin que des conquêtes. Bien plus, si un conquérant s'y établissait, loin d'en détruire la constitution, qui lui paraissait très favorable pour régner sans obstacles, il s'efforçait de conserver le jeu de cette machine, dont il ne changeait que la main qui lui donnait le premier mouvement.

Il n'est pas vrai que ce peuple soit toujours resté isolé; les petits vases chinois trouvés dans les tombeaux égyptiens et toscans prouvent que cette extrémité de l'Asie eut très anciennement des communications avec les pays situés sur la Méditerranée; mais les Chinois n'ont jamais cherché dans le contact des étrangers ni instruction ni sympathie. Tout voyageur est considéré comme un mendiant qui vient chercher une aumône. Ses usages sont d'un barbare, parce qu'ils diffèrent de ceux du pays; on ne saurait croire à la possibilité d'apprendre quelque chose de gens nés hors du Céleste Empire. Néanmoins, il ne manque pas, à ce sujet même, de maximes excellentes, en contradiction avec les faits; on lit en effet dans Confucius : « Il faut accueillir avec courtoisie les « hommes des royaumes lointains et étrangers; car des « peuples, des richesses et des biens afflueront alors des « quatre parties de la terre. » Et dans Meng-tseu : « Si les « Chinois aiment le bien et la vertu, tous les hommes « illustres et vertueux entre les quatre mers, ne comptant « pour rien les milliers de lieues, viendront annoncer aux « Chinois tous les biens et leur enseigner ce qu'il y a de « mieux. Sinon, les étrangers diront : *Ah! ah! les Chinois se « croient un grand peuple!* et ce mot suffira pour arrêter à des « milliers de lieues les gens vertueux, animés du désir de « venir ici pour enseigner. A leur place viendront des intri« gants et des flatteurs; or, comment faire pour bien gou« verner le royaume lorsqu'ils seront admis? »

L'agriculture et l'architecture sont soumises à des règles inflexibles. Personne n'oserait, de peur d'inspirer de l'ombrage au roi, donner à sa maison une plus grande élévation, ou la décorer plus somptueusement. La vigne était cultivée, et un décret impérial la prohiba. Ils cultivent les champs comme des jardins, et savent mettre à profit les pentes des montagnes comme les côtes des mers et les rivages des

fleuves; mais ils dépensent des forces énormes là où quelques travaux suffisent à l'Européen. Au lieu du bœuf, c'est le lourd buffle qu'ils attellent à la charrue, ou bien ils creusent les sillons à la main; ils n'ont pas su non plus utiliser les autres animaux de somme ou de trait, ni aucune des forces de la nature, excepté le vent pour les voiles.

L'homme porte les fardeaux, traîne les voitures, et c'est à la rame qu'il manœuvre les barques. Leurs ustensiles sont travaillés avec finesse, mais à force de patience, avec des instruments grossiers, et chacun des objets que nous admirons a coûté de longs mois de labeur. L'homme est l'unique machine, et souvent il n'a pas plus d'intelligence qu'une machine.

Tout semble chez ce peuple avoir pour but de perpétuer son enfance : des pieds difformes à force d'être comprimés, des ongles qui gênent le service des doigts, des ventres énormes, des bains continuels, des boissons toujours chaudes qui énervent l'esprit. L'obéissance même cesse d'être une vertu, inspirée qu'elle est par la crainte du fouet; l'amour domestique n'est pas une vertu, car on ne le pratique que par l'autorité de la loi et dans la mesure qu'elle détermine; la mère, vénérée tant que vit le père, est méprisée et délaissée dès que sa mort ne lui laisse plus que le titre de concubine (1).

Entraînés par l'imprévoyance à se grouper par masses considérables, ils périssent de faim dans les grandes cités. L'administration, minutieuse et vexatoire, produit une pléthore qui rend immobile; elle regarde comme une vertu, nécessité qui est la condamnation des gouvernements, de repousser les doctrines spiritualistes, d'où pourrait jaillir la lumière propre à l'éclairer. On se figure que le titre de lettré suffit pour être bon employé, bon gouverneur, bon mari; néanmoins, ces panthéistes ou matérialistes, séparés du peuple de toute la distance d'une langue, n'osent pas sortir de la misérable tâche de commentateurs, et ne songent qu'à se concilier les supérieurs afin d'opprimer les inférieurs. Aussi l'astuce, mise au service de la force, détruit toute activité intellectuelle, tout sentiment moral, et l'apathie n'est vaincue que par la cupidité ou la crainte du bambou.

Dans la honteuse misère de ces gouvernements qui s'ap-

(1) Voir le Voyage de RIENZI.

pellent paternels, tout est sacrifié à un despote, dont un caprice, un songe, une folie suffit pour amener la souffrance ou la mort de millions de ses fils; comme la terre ne peut fournir du travail et la nourriture à une population extraordinaire, l'industrie a dû être l'objet d'une attention particulière, et les hommes dès lors, condamnés à répéter les mêmes actes, sont devenus de véritables automates. Le gain, tel est l'objet de tous les désirs, et, pour les réaliser, on s'inquiète peu des moyens; s'approprier le bien d'autrui est donc regardé comme l'œuvre d'un esprit ingénieux, comme un fait naturel, comme le vol parmi les Arabes, ou notre usage de marchander. Ennemis de tout ce qui peut troubler leur somnolente tranquillité, les Chinois ne doivent jamais recourir à la violence, mais ils peuvent employer la ruse et l'adresse pour tromper : telle est la politique.

Là donc, tranquillité sans justice, richesses sans bien-être, politesse sans amour, morale sans pratique. Si la guerre éclate aux frontières et la révolte dans l'intérieur, l'unique pensée du roi est de ramener le calme, sans remédier aux abus, sans calculer ce qu'ils coûtent. La multitude continue de vivre au milieu de ce mouvement sans progrès, dans cette machine inaltérable, paternellement tyrannisée par des empereurs qui veulent réserver pour eux seuls le droit de voir et de faire le bien : trompée et méprisée par des imposteurs, pressurée et maltraitée par des mandarins qui parlent comme des Catons et vivent comme des Verrès, elle est encore ignorée des historiens qui célèbrent avec emphase le bonheur d'un peuple auquel manque la force ou le courage pour se révolter contre la main qui l'opprime. Ces vices sont particuliers à la Chine.

Les Chinois sont un peuple barbare, gouverné sévèrement par une autorité patriarcale, qui règle les moindres actions, et impose un cérémonial pour les relations les plus intimes comme pour les ambassades. Ils aiment le luxe dans les habits et les équipages, les ornements minutieux dans les maisons et les édifices publics, les fêtes, les illuminations, les couleurs éclatantes, la musique à grand fracas, les feux d'artifice, les sentences philosophiques pompeuses et ronflantes : ponctuels dans leurs révérences comme à payer leurs dettes, enfants en tutelle, bien qu'ils n'aient pas de l'enfance l'amour du vrai et du naturel. L'activité leur est commandée, et ils vont, travaillent, se fatiguent, sans jamais

avoir appris à associer le repos avec l'occupation ; l'obéissance, voilà leur vertu : obéissance sans bornes, pour les jeunes et les vieillards, sans qu'ils acquièrent, par l'expérience des ans, la liberté d'action, sans qu'ils résistent à des pères brutaux ou à des mandarins arrogants, qui ont tout pouvoir de mal faire, dès qu'ils ne sont pas retenus par la crainte d'une punition, qu'il est d'ailleurs facile d'éviter.

La religion n'y est pas un intérêt du cœur ou une conviction de l'intelligence, mais une loi officielle, et quiconque aspire aux emplois doit suivre celle de l'empereur. Le peuple est tenu dans l'ignorance par la difficulté de la langue, et ne possède d'autre guide que le culte du passé et la pratique des vieilles coutumes. Il ne sait pas lire les livres classiques, dans lesquels d'ailleurs il ne se trouve rien qui parle à son cœur et à son imagination ; ce n'est pas au nom d'une nécessité terrestre qu'on parvient à réprimer les passions, et il faut autre chose que les préceptes d'une morale ingénieuse pour révéler à l'intelligence son énergie et sa mission sur la terre. Les lettrés groupés autour du trône duquel ils attendent emplois, honneurs, considération, pourquoi voudraient-ils tenter des réformes qui mettraient en péril leurs intérêts ? De là, le soin que l'on met à repousser les innovations ; de là, l'inimitié contre les bouddhistes et les missionnaires ; de là, l'uniformité stationnaire de ce peuple, dont la civilisation est toute dans les commencements, alors originale et grandiose, et qui s'arrête ensuite pour creuser le même sillon dans lequel s'écoule une enfance éternelle.

Le perfectionnement, cet insigne caractère de l'homme, comment pourrait-il s'accomplir dans un pays où une chose doit se faire de telle manière, parce que c'est ainsi qu'elle fut toujours faite? L'étranger y sera craint, entouré d'espions et d'obstacles parce qu'il peut introduire des innovations. La nation, privée ainsi des moyens de comparaison, et mesurant tout d'après ses cérémonies rituelles, ses frivolités laborieuses, et la complication artificielle de son organisation, verra des barbares dans tous les autres peuples ; dans son immense égoïsme, alimenté par l'avantage de ne pas avoir besoin de produits étrangers, elle concevra cette haute opinion de soi qui naît là où toutes les actions sont prescrites, et où l'on exalte quiconque a su les accomplir. Aujourd'hui encore es Chinois répondraient, quoique avec moins d'assurance qu'avant l'introduction des étrangers, à



ceux qui voudraient les éclairer : « Que voulez-vous nous « enseigner? Nous connaissons tous les arts utiles; nous « cultivons les céréales, les légumes, les fruits; nous em- « ployons pour nos tissus et nos étoffes non-seulement la « soie, le coton et le chanvre, mais encore différentes « écorces et racines. Personne n'exploite les mines mieux « que nous, n'est plus habile dans l'art du menuisier, du « charpentier, de l'ébéniste, du potier; nous faisons la tein- « ture, le papier, la porcelaine mieux que qui ce soit au « monde. »

Il est vrai que les besoins matériels, mais non pas ceux de l'intelligence, reçoivent en Chine, dès la plus haute antiquité, une complète satisfaction; mais cet élan qui porte l'homme à s'améliorer y fut toujours entravé par une hypocrisie systématique et par l'obéissance passive. Lorsque la population s'accroît à l'excès, au lieu d'envoyer au dehors, comme les Grecs, des colonies qui répandent et raffinent la civilisation, les Chinois, pour lesquels c'est une infamie que de s'éloigner des tombeaux de leurs pères, exposent les enfants par milliers. Ils ont connu, bien avant les Européens, l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon (1); mais, tandis que ces trois inventions changeaient la face du monde occidental, elles ne se perfectionnèrent jamais chez eux et ne servirent qu'à leur procurer des amusements. La boussole

(1) Le savant sinologue Stanislas Julien, en 1847, a communiqué à l'Académie des sciences de Paris la date certaine de magnifiques découvertes des Chinois. Les recherches qu'il a faites dans les livres de la Chine lui ont donné les résultats suivants : 2700 ans avant Jésus-Christ, art d'élever les vers à soie; 1000 ans avant notre ère, la boussole employée aux voyages de terre et de mer; 400 ans avant notre ère, construction de bâtiments tout en fer; 200 ans avant notre ère, l'encre et le papier de chiffons; un siècle avant Jésus-Christ, la poudre à canon; entre les années 581 et 593 de notre ère, l'imprimerie tabellaire; en 904, la gravure et le dessin sur pierre; entre 1041 et 1049, l'imprimerie en caractères mobiles; dans le huitième siècle, la porcelaine, les puits artésiens, l'éclairage et le chauffage au gaz inflammable, puisé au sein de la terre et conduit à de grandes distances, les ponts suspendus de bambous ou en chaînes de fer, les pompes à incendie; en 1120, les cartes à jouer; le papier-monnaie entre les années 1260 et 1341, etc. En outre, les Chinois guérissent empiriquement beaucoup de maladies déclarées incurables en Europe. Ils peuvent, avec une alimentation particulière, modifier la couleur des cheveux et leur donner une teinte noire qui se maintient jusqu'à la plus extrême vieillesse. Ils savent changer la couleur des fleurs sur leur tige, en accélérer la floraison et les fruits, et créer dans les végétaux des transformations qui nous procureraient non moins d'étonnement que de plaisir.

leur est inutile, attendu qu'ils ne voyagent pas; avec la poudre ils font de beaux feux d'artifice; la presse doit se conformer à des préceptes inviolables, et n'a pas même contribué à simplifier leur écriture, dont le système est si compliqué. En résumé, il manque à l'originalité futile et alambiquée de ce peuple toute étincelle d'enthousiasme, et sa froide raison ne donne que des fruits artificiels.

La Chine, cependant, ne pourra résister à l'impulsion de ce mouvement intérieur qui agite aujourd'hui l'humanité, et la fait marcher à pas de géant vers le progrès. Depuis 1850, des Chinois ont été transportés, par milliers, en Californie, au Pérou, dans les colonies hollandaises, anglaises et espagnoles. Plusieurs associations secrètes se sont formées à l'intérieur de l'empire; *la Triade* et *le Nénuphar blanc* avaient un chef que la police n'est jamais parvenue à découvrir, et ils ont tenté des soulèvements partiels, qui ont abouti en 1860 à la grande rébellion des Taï-pings; cette rébellion, domptée seulement en 1873, a mis l'empire à deux doigts de sa perte. Peut-être aussi la Chine est-elle destinée à devenir la lice dans laquelle la Russie et l'Angleterre, dont les immenses conquêtes la touchent à l'occident et au nord, descendront pour se livrer bataille. Il est possible que la guerre, avec ses désastres féconds, y renouvelle la civilisation; d'ailleurs, elle a déjà ouvert vingt-deux ports aux Européens, outre que les Anglais sont installés en maîtres à Hong-kong. Le contact fera disparaître le dédain et l'horreur pour les choses étrangères, et substituera la lumière véritable à la clarté artificielle.

Comme il s'agissait d'un peuple dont tous les mouvements sont extrêmement lents et mal déterminés par l'histoire, nous avons cru pouvoir sans inconvénients exposer ici tout ce qui le concernait en général, bien que les faits se soient accomplis dans une époque postérieure à celle où nous avons rapporté la série de ces évènements politiques. Les jugements portés sur les Chinois sont très divers, parce que la passion les a dictés. Les missionnaires, en voyant dans les croyances de ce peuple de grandes analogies avec le théisme primitif, en exagérèrent la pureté comme les effets, et nous firent le tableau le plus flatteur de sa religion et de sa civilisation. D'autres missionnaires, hostiles aux premiers, considérèrent plutôt la dégénération de ces primitives croyances, et, au spectacle des vices des Chinois, ils voulurent montrer

combien l'homme s'égare, abandonné à lui-même. Des philosophes, également ennemis du théisme primitif et du christianisme, entreprirent de prouver que les Chinois n'avaient pas de religion, ou qu'ils suivaient cette religion naturelle proclamée par eux; ils admiraient donc une morale qui s'était développée sans religion, élevant la religion de la nature au-dessus de celle de Dieu, et la morale de Confucius au-dessus de celle du Christ (1). C'est ainsi que des astronomes ont pris pour des étoiles les grains de poussière qui se trouvaient sur leur télescope.

ÉPILOGUE.

Avec la Chine nous quittons le monde oriental; mais, comme celui qui vient de traverser une mer orageuse et non encore bien connue, nous reportons nos regards sur ces contrées pour mieux constater les progrès que réalisa l'humanité en passant de l'Orient à l'Occident.

S'il est vrai que la grandeur de l'homme a pour cause principale le libre développement de la personnalité, nous n'avons pas beaucoup de louanges à donner à l'Orient, qui, vivant dans l'espace et non dans le temps, image et histoire de la nature, repose immobile dans une unité indéfinie, laquelle absorbe et contient religion, coutumes, lois, constitution, sans jamais laisser de place à la liberté individuelle.

On ne saurait dire qu'il existe des droits en Orient; car si, en Europe, ils subsistent par eux-mêmes et ont une valeur entièrement propre, quelle valeur peuvent avoir les délits, les peines, les contrats, la propriété, la famille, l'État, dans une contrée où le droit de l'individu est absorbé dans celui de la famille, celui-ci dans le droit de l'État, et celui de l'État dans l'omnipotence du prince (2)? L'homme, sans nulle défense contre l'État, n'est pas non plus protégé par les usages

(1) Voir les futiles observations de Pauw, admirées par ceux qui aiment le clinquant; et les nombreuses inexactitudes de Malte-Brun lui-même.

(2) GANS, *das Erbrecht in Weltgeschichtlicher, Entwickelung*; Berlin, 1824-25.

domestiques, qui ne sont inviolables qu'à la condition d'être inaperçus.

L'État lui-même est dominé par la religion, qui le sanctionne, l'appuie et fait la loi; c'est pour cela qu'en Asie les formes du droit sont si pauvres et si dépourvues d'intelligence. Nous les avons vues telles dans l'Inde et dans l'Égypte, mais plus encore dans la Chine, où la législation ne s'appuie sur aucune grande théorie civile, et se perd dans une foule de minuties insignifiantes, soit de police ou de simples convenances, pour aboutir à un code pénal qui prescrit la moindre action de la vie, sous la menace de peines atroces, sans établir d'autre distinction que celle du grand et du petit bâton.

Dans le peuple que nous pouvons le mieux étudier, parce qu'il vit encore de la même manière, les trois pouvoirs, domestique, civil et religieux, se trouvent réunis dans un seul, et toute chose se rapporte à la famille; de sorte que cet abrégé de l'État peut nous donner la mesure des degrés de sa civilisation. Le monarque est le chef d'une grande famille; le père est le roi d'un petit empire et, de la position la plus élevée jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale, un despotisme sans génie pèse sur les hommes. Il n'est pas limité par les privilèges des castes, et la raison même qui en forme le caractère, loin de protéger, ne s'exerce pas avec indépendance. Les beaux-arts sont devenus les esclaves de l'industrie; la morale n'est représentée que par la loi, et la loi est une pénalité continuelle, où manque cette affection qui ne s'attache plus au titre de père dès qu'il s'étend à une famille trop vaste.

Si nous pénétrons au sein de la famille, le mariage nous apparaît sous la forme d'une vente dont les conditions sont arrêtées au gré des parents, sans le consentement des parties intéressées. La femme est confinée dans la maison, moins en qualité de compagne que comme une servante et un amusement, et les causes de divorce sont multipliées. Le père jouit du pouvoir absolu, et peut même adopter les enfants des autres; à sa mort, le fils aîné est substitué à l'autorité paternelle comme à la possession des biens ab intestat. Il n'est pas certain que le testament, cette manifestation énergique de la volonté individuelle, soit permis en Chine, du moins comme nous l'entendons; car il ne sert qu'à régler la succession.

Nous avons vu, non sans surprise, une nation très matérielle et fort peu soucieuse d'une seconde vie, se préoccuper des sacrifices mortuaires, par lesquels se manifeste le désir d'avoir des enfants et de voir les familles se perpétuer; ainsi, nous avons trouvé dans l'Inde le droit de succession fondé sur ces sacrifices : c'est là, à notre avis, et nous ne pouvons l'expliquer autrement, un reste des traditions primitives, communes à tout le genre humain.

Si nous passons en Grèce, nous y reconnaissons la fille de l'Orient; mais, semblable à un rejeton qui s'est détaché de sa souche, elle a eu sa vie propre et s'est développée par elle-même, sans que sa ressemblance l'empêche d'être originale. Chez elle n'existent plus déjà ni la nécessité, ni l'unité indéfinie et universelle, mais le progrès libre et varié, bien réglé par un accord précis et déterminé.

Le droit, qui tout d'abord était dérivé de la religion, comme en Orient, s'en détache bientôt; mais il reste encore tout à fait public, et ne fait qu'un avec le droit civil. La vie publique ne pouvait être en effet bien distincte de l'existence privée dans la civilisation grecque, tout extérieure et à ciel ouvert, d'autant plus que les juges étaient pris dans toutes les classes de citoyens, et que les discours des orateurs offraient la source la plus abondante où l'on pût puiser la connaissance du droit. De cette association du droit public et du droit privé, il résulte que le mariage n'est autorisé qu'entre citoyens. La puissance paternelle (dans Athènes du moins, plus connue que les autres villes et moins orientale) ne constituait pas tant une autorité morale pour réprimer et punir qu'une propriété sur la descendance; le père, mécontent de son fils, déclare au magistrat qu'il le méconnaît, le bannit de sa maison, et tous ses droits sur lui ont cessé.

La Grèce, en effet, ne fit que s'élever de la vie féodale à la vie communale de la cité; car l'esprit de cette liberté ne pouvait atteindre au-delà de cette limite. L'émancipation dans ces villes varia donc selon les lieux; dans les cités ioniques, elle enfanta la démocratie et conserva la sévérité aristocratique dans les républiques doriques. De là, les nombreuses différences au milieu de tant de traits uniformes; mais dans aucun lieu, comme dans les communes italiennes, la liberté individuelle ne se développa à l'ombre du pouvoir monarchique, et l'on ne vit grandir que la puissance et la liberté des cités. Dans les communes de l'Italie prévalaient

des marchands et des bourgeois; dans celles de la Grèce, les nobles et les eupatrides; l'étranger était exclu du droit civil, des mariages, et ne pouvait acquérir la propriété; la qualité d'homme était subordonnée à celle de citoyen, l'individu immolé à la famille et à l'État.

A Sparte, il n'y avait d'autre propriétaire que l'État; dans Athènes, par une combinaison de sentiments naturels et d'intérêts de la commune, la famille était propriétaire. Avant Solon, on ne pouvait tester, et même après lui, la loi interdisait de le faire au préjudice des collatéraux, à moins qu'il ne s'agît d'adoption. Les mariages entre parents étaient favorisés, mais à l'exclusion des sœurs utérines et des proches en ligne directe; on autorisait facilement le divorce pour cause de stérilité. Dans Platon même apparaît souvent la tyrannie de la commune; car il sacrifie l'homme, sa liberté et sa moralité à l'artistique beauté de son État.

L'esprit communal combat la polygamie et purifie le mariage, règle avec un droit sévère l'administration de la fortune publique et privée, et substitue la puissance publique à la guerre privée; mais la commune n'est pas la forme définitive de la société, et Rome en a déjà entrevu une plus élevée, à laquelle pourtant elle ne donnera point sa constitution définitive.

Le génie romain est un mélange de l'esprit grec et de l'esprit oriental, qui se combattent obstinément, sous la personnification de plébéiens et de patriciens. Ces derniers se vantent de descendre des dieux, placent leurs chefs de races parmi les astres, et, majestueux et sévères comme l'Orient, ils s'attachent opiniâtrément au passé; mais à leurs pieds s'agite sans repos le principe actif qui engendre la démocratie et la liberté. La lutte commence avec l'expulsion des rois; le peuple dès lors n'attend plus les améliorations de la volonté du monarque ou de l'amour d'un père, mais il les réclame unanimement d'une voix terrible, qu'animent le sentiment des maux présents et la confiance dans un meilleur avenir. La querelle dure autant que la république, les faibles demandant des lois, les forts les refusant, et les ambitieux les proposant; puis la paix et l'unité renaissent avec les empereurs, sous lesquels les deux éléments aristocratique et démocratique ne se confondent pas, mais languissent ensemble, également épuisés.

Les traces de cette lutte restent empreintes dans le droit

romain. Le principe aristocratique de l'immobile nécessité dicte le *strictum jus*, qui sacrifie tout à l'usage ou à la lettre de la loi; celui de la libre personnalité subjective se manifeste dans le *bonum et æquum arbitrium*. Le premier a les *jugements de droit précis*, l'autre les *actions de bonne foi*.

Passez-vous de la cité dans la famille, vous y retrouvez encore cette opposition. Le mariage tout d'abord entraîne une dépendance absolue; la femme tombe dans la main du mari (*in manum convenit*), non comme compagne, mais comme sujette, sans être plus qu'une fille, qu'une sœur de ses propres enfants, et n'acquérant que par le père de famille, en qui seul réside entièrement la personnalité. Mais vient ensuite le mariage nouveau dans lequel la liberté se fait jour, et la femme a une existence personnelle; elle *est associée à l'existence du mari, et participe au droit divin et humain* (1), non pas encore en communauté de biens et d'avantages comme parmi les modernes, mais avec la dignité de mère et d'épouse, *matrone* là où l'homme est *patron*.

De la tyrannie paternelle qui vend, cède, tue, on passe de même à l'émancipation, qui, au moyen d'un contrat simulé, rend le fils maître de lui-même. Le père ne peut plus disposer de lui sans l'intervention de l'autorité publique, et le fils peut de son chef acquérir des biens. Vous rencontrerez jusque dans la propriété le contraste et l'accord dans la distinction des choses *mancipi* des choses *nec mancipi*.

En somme, le droit ne revêt pas dans l'Orient de formes précises et individuelles. Il est mieux déterminé en Grèce, mais il ne sait pas encore se rendre indépendant de la religion et de l'État; c'est à Rome qu'il se sépare pour la première fois de tout élément étranger, et devient individuel et puissant.

L'essence de la civilisation grecque étant le beau, l'harmonieux, le sentiment de l'art, le droit devait ressentir l'influence de cette civilisation. Une puissance fondée uniquement sur l'art et l'esprit ne saurait se conserver longtemps. Aussi, à peine entraînée hors de ses limites par les conquêtes qui, à force d'étendre ses proportions, en altérèrent l'harmonie, la puissance grecque dut se déformer et périr, faute de vigueur suffisante pour gouverner le monde.

(1) Selon l'élégante définition de Modestinus : *Nuptiæ sunt conjunctio maris et fœminæ, consortium omnis vitæ, divini et humani juris communicatio.* § de Ritu nupt.

Rome, au contraire, n'était pas le monde de l'art, et même l'amour dont elle s'éprit pour la science des Grecs fut le signal de sa décadence; elle n'était pas davantage le domaine de la religion, car elle se préoccupait d'abord de l'État, du citoyen, du droit. Ce dernier, manquant de profondeur et de philosophie, conserva sous les rois l'aspect mystique qu'il tenait de son origine; il fut entièrement politique et public durant la république et la lutte entre les plébéiens et les patriciens. Lors de l'établissement de l'empire, l'existence politique fit place à la vie privée, et le droit civil acquit sa plénitude.

Les croyances et les usages nationaux avaient été conservés dans leur originalité dans les Douze Tables qui, par ce motif, restèrent, jusqu'à Justinien, le fondement du droit civil; mais elles furent modifiées par les édits prétoriens, dont l'importance augmenta d'autant plus sous les empereurs, que le caractère national s'effaçait davantage et que diminuait le respect religieux pour l'antiquité.

Quiconque a le sentiment de ce qui est véritablement bien comprendra de quelle importance fut, pour le bonheur de l'individu et de la société, le progrès accompli par l'humanité en passant de l'Orient en Occident; comment dès lors cette admiration que l'on accorde d'ordinaire aux exploits sanglants des héros de Rome et à tous ceux que l'évènement favorise, ne se changerait-elle pas en gratitude envers le peuple qui sut acquérir pour l'avenir la justice et l'égalité du droit, et prépara à la société moderne son berceau dans cette belle et malheureuse Italie?

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

NOTES ADDITIONNELLES.

A

POÉSIES DIFFICILES. (Page 224.)

La littérature grecque était en décadence, lorsque la munificence des Ptolémées fonda l'école d'Alexandrie. Sous l'influence de cette institution, le sentiment du beau ne se ranima pas, et ses meilleurs écrivains s'y distinguèrent moins par le génie que par l'érudition. Le goût dominant fut la science, la critique et aussi un singulier besoin d'innovations. Quelquefois même le beau fut remplacé par des tours de force, par des bagatelles difficiles, *difficiles nugæ*, comme dit Martial. La difficulté vaincue passa pour le comble de l'art. Sans parler des anagrammes et des acrostiches qui sont encore en usage, on eut l'idée de disposer des vers de manière à représenter une figure quelconque. Parmi les vers figurés dont Simmias de Rhodes passe pour être l'inventeur (324 avant J.-C.), l'Anthologie grecque a recueilli *les Ailes*, *l'Œuf* et *la Hache* de ce poète, les deux *Autels* de Dosiadas et *la Syrinx* de Théocrite. Nous citerons *la Syrinx* et *la Hache* comme exemples du genre.

ΣΥΡΙΓΞ.

Οὐδενὸς εὐνάτειρα, μακροπτολέμοιο δὲ μάτηρ,
μαίας ἀντιπέτροιο θοὸν τέκεν ἰθυντῆρα,
οὐχὶ κεράσταν, ὅν ποτ' ἐθρέψατο ταυροπάτωρ,
ἀλλ' οὗ πιλιπὲς αἶθε πάρος φρένα τέρμα σάκους
οὔνομ' ὅλον; δίζωον, ὃ τᾶς Μέροπος πόθον
κούρας γηρυγόνας ἔχε τᾶς ἀνεμώκεος·
ὃς Μούσᾳ λιγὺ πᾶξεν ἰοστεφάνῳ
ἕλκος, ἄγαλμα πόθοιο πυρισμαράγω·
ὃς σβέσεν ἀνορέαν ἰσαυδέα
παπποφόνου Τυρίας τ' ἐῤῥύσσατο,
ᾧ τόδε τυφλοφόρων ἐρατὸν
πᾶμα Πάρις θέτο Σιμιχίδας.
Ψυχὰν, ὦ βροτοβάμων,
στήτας οἶστρε σαέττας,
κλωποπάτωρ, ἀπάτωρ,
λαρνακόγυιε, χάρεις.
Ἁδὺ μελίσδοις
ἔλλοπι κούρᾳ,
καλλιόπᾳ,
νηλεύστῳ.

Traduction. — Théocrite, ayant terminé ses poésies bucoliques, offre et consacre à Pan, roi des bergers, sa flûte pastorale. — « L'épouse d'Ulysse, la mère de Télémaque, a mis au monde l'agile conducteur de la nourrice de Jupiter, non Cometas qu'un jour nourrirent des abeilles, mais celui dont Pitys brûla le cœur, Olos de son nom, à la double nature; celui qui eut l'amour d'Écho, la jeune fille qui s'éveille à la voix, aussi rapide que le vent; celui qui assembla, pour la muse couronnée de violettes, d'harmonieux roseaux, souvenir d'un ardent amour; qui étouffa l'insolence du peuple homonyme du meurtrier d'un père, et délivra l'Europe colonisée par une Tyrienne. C'est à lui que Théocrite, fils de Simichus, offre ce don cher aux bergers. O toi, qui erres sur les rochers, passion d'une femme de Lydie, fruit d'amours cachées, sans père connu, aux pieds de bouc, que l'offrande de cette Syringe réjouisse ton âme, et puisses-tu sur ses tuyaux chanter harmonieusement la jeune Écho à la voix languissante et belle, la fille mystérieuse qu'on ne voit pas. »

Notes. — V. 1. Οὐδενός pour Οὔτινος, Ulysse, qui, dans la caverne de Polyphème, se donne le nom de Οὖτις. — Μακροπτολέμοιο, composé comme Τηλεμάχου. — V. 2. Μαίας, la chèvre Amalthée. — Ἀντιπέτροιο, Jupiter, au lieu duquel, ἀντί, fut dévorée par Saturne une pierre, πέτρος, — V. 3, Κεράσταν, pour Κομήταν, κέρας et κόμη signifiant chevelure. Ce Cometas, un des bergers de Théocrite, enfermé dans un coffre, avait été nourri par des abeilles. — Ταυροπάτωρ, les abeilles naissent des flancs des taureaux. Voy. Virg., *Géorg.*, IV. — V. 4. Τέρμα σάκους, le bord du bouclier se disait ἴτυς : ajoutez le π qui manque, ἐπιλιπές, vous aurez Πίτυς, qui est le nom de la nymphe aimée de Pan. — V. 5. Ὅλον, syn. de πᾶν. — Δίζωον, parce que Pan tient de l'homme et du bouc. — Μέροπος. Écho, qui n'a qu'une partie de la voix, μέρος Ὀπός, et comme dit une épigramme, φωνῆς τρύγα, ῥήματος οὐράν. — V. 8. Ἕλκος, avec un double sens, comme en latin *fistula*. — Παπποφόνου, Persée qui tua Acrisius et qui donna son nom aux Perses. — Τυρίαν, Europe fut enlevée de Tyr par Jupiter. — Πάρις, Théocrite s'appelle ici Pâris, parce que Pâris fut θεόκριτος, juge des déesses. — V. 13. Ψυχάν, à joindre avec χάροις. — V. 14. Σαέττας, de Σαέτται, ville de Lydie, patrie d'Omphale. — V. 15. Κλοποπάτωρ, le père de Pan était Mercure, Κλοπεύς, ou l'un des prétendants, *dulcia furta*. — V. 18. Ἔλλοπι cemme μέροπος, de εἴλλω et ὄψ.

ΠΕΔΕΚΥΣ.

Ἀνδροθέᾳ δῶρον ὁ Φωκεὺς κρατερᾶς μηδοσύνας ἦρα τίνων Ἀθάνᾳ
τᾶμος, ἐπεὶ τὰν ἱερὰν κηρὶ πυρίπνῳ πόλιν ᾐθάλωσεν
οὐκ ἐνάριθμος γεγαὼς ἐν προμάχοις Ἀχαιῶν,
νῦν δ' ἐς Ὁμήρειον ἔβα κέλευθον,
τρὶς μάκαρ, ὃν σὺ θυμῷ
ὅδ' ὄλβον

ἀεὶ πνεῖ.
Ἵλαος ἀμφιδερχθῆς
σὰν χάριν, ἁγνὰ πολύβουλε Παλλάς·
ἀλλ' ἀπὸ κρανῶν ἰθαρᾶν νᾶμα κόμιζε δυσκλής·
Δαρδανιδᾶν χρυσοβαφεῖς τ' ἐστυφέλιξ' ἐκ θεμέθλων ἄνακτας·
ὤπασ' Ἐπειὸς πέλεκυν, τῷ ποκὰ πύργων θεοτεύκτων κατέριψεν αἶπος.

Traduction. — C'est le fabricant du cheval de Troie, Épéus, qui parle. Simmias le suppose traçant une inscription sur sa hache, qu'il consacre à Minerve. — « Le Phocéen Épéus, en reconnaissance d'une puissante inspiration, consacre à la vaillante déesse Minerve la hache qui a renversé les hautes tours construites par les dieux, maintenant qu'il a réduit en cendres la ville sacrée des Dardanides et chassé de leurs palais les princes aux manteaux de pourpre. Il n'était pas au nombre des principaux héros de la Grèce, et sans honneur il apportait au camp l'eau des sources; mais maintenant il est entré dans les poèmes d'Homère Pallas. Trois fois heureux celui que tu as regardé d'un œil propice! sa gloire et son bonheur sont impérissables. »

Notes. — Ces vers, qui, par leur diminution graduelle, expriment la figure d'une hache à deux côtés, doivent être lus, pour être compris, en allant du premier au dernier, du second à l'avant-dernier, du troisième à l'antépénultième, et ainsi de suite jusqu'aux vers du milieu, en un mot, dans l'ordre suivant :

'Ανδροθέᾳ δῶρον ὁ Φωκεὺς κρατερᾶς μηδοσύνας ἦρα τίνων 'Αθάνᾳ
ὦπασ' 'Επειὸς πέλεκυν, τῷ ποκὰ πύργων θεοτεύκτων κατέριψεν αἶπος,
τᾶμος, ἐπεὶ τὰν ἱερὰν κηρὶ πυρίπνῳ πόλιν ἠθάλωσεν
Δαρδανιδᾶν, χρυσοβαφεῖς τ' ἐστυφέλιξ' ἐκ θεμέθλων ἄνακτας·
οὐκ ἐνάριθμος γεγαὼς ἐν προμάχοις 'Αχαιῶν,
ἀλλ' ἀπὸ κρανῶν ἰθαρᾶν νᾶμα κόμιζε δυσκλής·
νῦν δ' ἐς 'Ομήρειον ἔβα κέλευθον,
σὰν χάριν, ἁγνὰ πολύβουλε Παλλάς·
τρὶς μάκαρ· ὃν σὺ θυμῷ
ἵλαος ἀμφιδερχθῇς,
ὅδ' ὄλβον
ἀεὶ πνεῖ.

V. 3. 'Ηθάλωσεν, en construisant le cheval de bois d'où sont sortis les Grecs qui ont incendié Troie. — V. 6. Νᾶμα. Il était chargé d'approvisionner d'eau l'armée, ὑδροφόρος τοῖς 'Ατρείδαις, dit Stésichore. — 7. 'Ομήρειον. Voy. *Iliade* Ψ, 689, 694; *Odyssée* Θ, 493.

Les auteurs de ces poésies bizarres et ridicules vivaient à une époque de décadence sans doute; mais, même alors et surtout depuis, la littérature grecque a produit encore des chefs-d'œuvre. Chez les Romains, dont le caractère et l'esprit avaient toujours plus de grandeur et de dignité, ce n'est qu'au temps de leur entière décadence qu'on trouve des poètes occupés de ces laborieuses bagatelles, telles que les acrostiches, les serpentins, les anacycliques.

Les acrostiches sont assez connus, attendu qu'on ne laisse pas d'y attacher une sorte de mérite (1). On appelle *anacycliques* les vers qui présentent le même vers, qu'on lise à droite ou à gauche. Tels sont ceux-ci :

Roma, tibi subito motibus ibit amor.
Signa te signa temere me tangis et angis.
Mitis ero, retine leniter ore sitim.

(1) Voy. la note de la p. 224 de ce volume.

Ou bien encore ceux dont les mots lus dans un ordre inverse donnent un vers, soit avec le même sens, soit avec un sens tout à fait opposé. Voici un exemple de la première manière :

Præcipiti modo quod decurrit tramite flumen,
Tempore consumptum jam cito deficiet.

Ceux-ci donnent un sens contraire :

Laus tua, non tua fraus, virtus, non copia rerum,
Scandere te fecit hoc decus eximium;

Car on lit :

Eximium decus hoc fecit te scandere, rerum
Copia, non virtus, fraus tua, non tua laus.

Nous avons une élégie tout entière faite ainsi; elle est attribuée par quelques-uns à Rufin, et par d'autres à Optatianus Porphyre, tous deux du sixième siècle. Elle commence ainsi :

Blanditias fera mors Veneris persensit amando,
Permisit solitæ nec Styga tristitiæ.

Voici un autre exemple de vers anacycliques d'Optatianus, susceptibles aussi d'être lus à rebours :

Perpetuis bene sic partiri munera seclis
Sidera dant patriæ et patris imperium.

On appelait *ophites* ou *serpentins* certains distiques dont le pentamètre finissait par les mêmes paroles qui commençaient l'hexamètre. Nous en trouvons quelques exemples dès le bon siècle. Ainsi Ovide dit :

Militat omnis amans, et habet sua castra Cupido;
Attice, crede mihi, militat omnis amans.

Et ailleurs :

Qui bibit, inde furit, procul hinc discedite, queis est
Cura bonæ mentis : qui bibit, inde furit.

Martial aussi :

Rumpitur invidia quidam, dulcissime Juli,
Quod me Roma legit : rumpitur invidia.

L'épigramme continue de même.

On fit, dans les derniers temps, des compositions entières en ce genre. Nous avons notamment de Pentadius une élégie sur le retour du printemps et une à la Fortune, plus quelques épigrammes. En voici une sur Narcisse :

Cui pater amnis erat, fontes puer ille colebat,
Laudabatque undas, cui pater amnis erat.
Se puer ipse videt, patrem dum quærit, in amne,
Perspicuoque lacu se puer ipse videt.

Quod Dryas igne calet, puer hunc irridet amorem :
Nec putat esse decus, quod Dryas igne calet.
Stat, stupet, hæret, amat, rogat, innuit, aspicit, ardet,
Blanditur, queritur, stat, stupet, hæret, amat;
Quodque amat, ipse facit, vultu, prece, lumine, fletu;
Oscula dat fonti; quodque amat, ipse facit.

L'élégie sur le retour du printemps commence ainsi :

Sentio, fugit hiems, zephyrisque animantibus orbem
Jam tepet Eurus aquis; sentio, fugit hiems.

Celle sur la Fortune :

Res eadem assidue momento volvitur uno,
Atque redit dispar res eadem assidue.

On peut rapporter à ce genre les vers *corrélatifs*, comme dans l'épitaphe de Virgile par Pentadius, où les mots correspondent entre eux quatre par quatre :

Pastor, arator, eques, pavi, colui, superavi,
Capras, rus, hostes, fronde, ligone, manu.

c'est-à-dire : *Pastor pavi capras fronde*; et ainsi du reste, deux mots de l'hexamètre se rapportant à deux mots du pentamètre.

Tels sont encore ces vers sur une machine :

Instruit, inducit, jacit, admovet, extimet, urget,
Classica, tela, faces, tormenta, tonitrua, classes.

Ce qui nous rappelle un distique fait par Carlo Ceresoli, curé de Sordello, pour la grosse cloche de Bergame :

Convoco, signo, noto, depello, concino, ploro,
Arma, dies, horas, nubila, læta, rogos.

Voici encore une pièce qu'on lit à Somasca, village du territoire de Bergame; la difficulté consiste dans la rime obligée de chacun des mots correspondants de l'un et de l'autre vers :

Quos anguis tristi dirus dulcedine pavit,
Hos sanguis Christi mirus dulcedine lavit.

La décrépitude de la littérature latine ramena les mêmes essais laborieux dont s'était amusé l'âge mûr de la littérature grecque. Sedulius a composé en effet une longue élégie dans laquelle il compare les récits de l'Ancien et du Nouveau Testament (*Collatio Veteris et Novi Testamenti*), et dont tous les pentamètres finissent par le commencement de l'hexamètre. Venantius Fortunatus écrivit des compositions dont la forme représentait différents objets; mais le chef-d'œuvre en ce genre est l'éloge de Constantin le Grand par Pu-

blilius Optatianus Porphyre, dont nous avons déjà parlé. C'est une série de poésies dont l'une figure un autel, l'autre une flûte, la troisième un orgue, et ainsi de suite; dans une de ces pièces, le premier vers est tout en mots de deux syllabes, le second de trois syllabes, les suivants de quatre et de cinq; dans une autre, les mots d'une, de deux, de trois, de quatre, de cinq syllabes, se succèdent : quelques hexamètres peuvent être lus à rebours. Il est un morceau de vingt vers dont toutes les initiales réunies forment les paroles *fortissimus imperator,* toutes les finales *Constantinus invictus*, et toutes les quatorzièmes lettres *clementissimus rector.*

Velser a bien raison de s'écrier : *Carmina patientiæ miserrimæ, temeritatis pæne incredibilis, certe, quod constet nullius ante se exempli; quibus quod reditum impetravit exsul, satis pænarum expendisse, nec inimicis quidem ultra invidiam debere videtur; nam crux nulla unquam conferenda cum hac cruce* (1).

Nous citerons ici son *autel,* peut-être supérieur, dans son genre, à ce qu'ont fait les Grecs. Ceux-ci avaient employé des mètres inusités et divers, tandis que l'auteur latin a fait usage de vers de la même mesure, et n'est arrivé à leur donner la forme voulue que par le nombre plus ou moins grand des lettres contenues dans ses vingt-quatre ïambiques.

ARA PYTHIA.

Vides ut ara stem dicata Pythio
Fabre polita vatis arte musica
Sic pulchra sacratissima gens Phœbo docet
His apta templis quis litant vatum chori
Tot compta sertis et Camœnæ floribus
Heliconiis locanda lucis carminum
Non caute dura me polivit artifex
Excisa non sum rupe montis albidi
Luna enitente nec pari de vertice
Non cæsa duro nec coacta spiculo
Arctare primos eminentes angulos
Et mox secundos propagare latius
Eosque caute singulos subducere
Gradu minuto per recurvas lineas
Normata ubique sic deinde regula
Ut ora quadræ sit regente limite
Vel inde ad imum fusa rursum linea
Tendatur arte latior per ordinem
Me metra pangunt de Camœnarum modis
Mutato nunquam numero duntaxat pedum
Quæ docta servat dum præceptis regula
Elementa crescunt et decrescunt carminum
Has Phœbe supplex dans metrorum imagines
Templis chorisque lætus intersit sacris.

(1) Ad calcem operum Marci Velseri, edit. Norimbergæ, 1682.

Un certain Hannardus Gamerius Mosæus, professeur de grec à Ingolstadt, a fait aussi une composition en forme d'autel, contre ceux qui ont en mépris la sainte messe. Elle a été publiée à Anvers en 1568, in-8°.

Luigi Crotto est auteur d'un sonnet en vers sotadiques ou récursifs, dont voici les premiers vers :

Fortezza e senno amor dona, non toglie,
Giova, non nuoce, al ben non al mal chiama.

Il dit le contraire, lu en sens opposé.

Toutes les lettres peuvent être prises à rebours et produire le même vers dans celui-ci :

Sole medere pede, ede, perede melos.

Servius cite ces vers :

Quæso somnia vites mala, rus si cupis ire.
Micant nitore tecta sublimi aurea

Il en est qui changent l'hexamètre en pentamètre :

Sacrum pingue dabo, nec macrum sacrificabo.

On dit des démons :

In girum imus nocte, et consumimur igni ;

ce qui peut être lu de gauche comme de droite.

Un jésuite a fait ce vers :

Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cœlo ,

qui est susceptible de 3,315 changements, en conservant toujours l'hexamètre. Ericius Puteanus (du Puy) a employé quarante-huit pages à faire de ces combinaisons. Balthazar Bonifacio a publié *Musarum liber XXV, Urania, ad Dominicum Molinum* (Venise, Pinelli, in-4°), composé de 26 pages imprimées, 22 gravées. La première planche est double ; les autres contiennent, en vers figurés : *Turris, Clypeus, Columna, Talaria, Clepsydra, Fusus, Organum, Securis, Scala, Cor, Tripus, Cochlea, Pileus, Spathalion, Rostrum, Amphora, Calix. Cubus, Serra, Ara.*

Le recueil de Caramuel, *Metamétrica*, est beaucoup plus riche (Rome, 1663, in-fol.). Il contient 834 pages ; son titre est : *Primus calamus ob oculos ponens Metametricam, quæ variis currentium, recurrentium, adscendentium, descendentium, necnon circumvolantium versuum ductibus, aut æri incisos, aut buxo insculptos, aut plumbo infusos, multiforme labyrinthos exornat.* Il est divisé en huit parties : *Prodromus.*

Apollo arithmeticus, Apollo centricus, anagrammaticus, analexicus, centonarius, polyglottus, sepulchralis.

B

STATISTIQUE DE LA CHINE. (Page 297.)

(Page 297.)

D'après le recueil statistique intitulé *Bevœlkerung der Erde*, par Behm et Wagner (1874-76, t. III et IV), voici quelles seraient actuellement la superficie et la population de l'empire chinois (Chine propre et pays tributaires) :

Provinces.	Kilomètres carrés.	Population
Pé-tchi-li	148,357	36,879,938
Tchan-toung	139,282	20,529,877
Tchan-si	170,853	17,056,925
Ho-nan	173,350	29,069,771
Kiang-sou	103,959	39,646,924
An-houi	139,875	36,596,988
Kiang-si	177,656	26,513,889
Fou-kian	118,517	22,799,556
Tché-kiang	92,383	8,100,000
Hou-pé	179,946	28,584,564
Hou-nan	215,555	20,048,969
Tchen-si	210,340	10,309,769
Kan-sou	674,923	19,512,716
Ssé-tchouan	479,268	35,000,000
Kouan-toung (Canton)	233,728	20,152,653
Kouang-si	201,640	8,121,327
Yun-nan	317,162	5,823,670
Koueï-tchéou	172,898	5,676,128
Haï-nan (île de)	36,195	2,500,000
Formose (île de)	38,803	3,120,000
Chine proprement dite	4,024,690	404,946,514
Mandchourie	950,000	12,000,000
Mongolie	3,377,283	2,000,000
Thibet	1,687,898	6,000,000
Corée	236,784	8,500,000
Liao-toung	90,000	1,000,000
Pays tributaires	6,441,965	29,500,000
Empire chinois	10,466,655	434,446,514

	Familles.	Individus.
Dans le 1er siècle de l'ère chrétienne	13,233,062	59,594,978
Dans l'année 740, sous la dynastie des Tang	8,412,800	48,143,600
1393, sous le règne de Hung-Vou	16,052,860	60,545,812
1491, — Hiao-Tsong	9,113,446	52,281,158
1578, — Van-Li	10,261,436	60,692,856

1790, d'après la grande géographie publiée en Chine.,	141,840,091
1795, d'après Macartney	333,000,000
1815, d'après le recensement général	361,221,248

Ces derniers chiffres paraissent exagérés par la vanité chinoise. Il y a beaucoup de probabilités que la population actuelle de la Chine, après les longues guerres civiles et les famines qui l'ont décimée depuis trente ans, ne dépasse pas 300 millions d'habitants (1878).

On ne peut obtenir de renseignements précis sur les revenus de l'État; d'après les évaluations des auteurs anglais, ils s'élevaient pour l'année 1875 à environ 79,500,000 taëls (629 millions de francs), qui se distribuaient ainsi :

Impôt foncier	18,000,000
— sur les marchandises	20,000,000
Douanes	15,000,000
Sel	5,000,000
Vente des classes de rang	7,000,000
Divers	1,400,000
Impôt foncier en nature	13,100,000

En 1874, le gouvernement a émis le premier emprunt extérieur s'élevant à 15,691,875 francs et garanti par les recettes des douanes.

Effectif de l'armée :

Infanterie régulière	300.180
Cavalerie régulière	227,000
Artillerie	17,000
Réserve de l'armée régulière	30,000
Officiers, *id.*	6,000
Infanterie irrégulière	400,000
Cavalerie irrégulière	273,000
Officiers de l'armée irrégulière	5,200
Marine	32,440
Total général	1,290,820

Quelques-uns ont porté jusqu'à un million huit cent mille le nombre des soldats; mais il faut distinguer entre l'effectif et les hommes qui figurent seulement dans les cadres. En effet, les officiers les portent comme présents au corps pour toucher la paye, et, lors des revues, ils mettent en ligne leurs nombreux serviteurs, trompant ainsi le gouvernement et faisant un profit considérable. Cette réflexion est de Klaproth.

C

LITTÉRATURE CHINOISE. (Chap. XXX, p. 387.)

L'édition italienne de cet ouvrage est accompagnée d'un volume dans lequel on trouve des analyses et des exemples empruntés aux

diverses littératures, toujours dans leurs rapports avec le caractère des peuples. Nous avons cru inutile de reproduire ce qui concerne les littératures classiques, connues de tout le monde; mais il n'en est pas de même de celles de l'Orient, étudiées depuis peu de temps et pour nous si nouvelles. Nous en citerons donc quelque chose de temps en temps, et nous commencerons ici par la littérature chinoise.

ART DRAMATIQUE.

Voltaire a dit : « *L'Orphelin de Tchao* est un monument précieux « qui fait mieux connaître le caractère de la Chine que toutes les « relations possibles faites ou à faire au sujet de ce vaste empire. » Il pourra donc être à propos de donner une esquisse de ce drame, qui, bien connu depuis longtemps en Europe, ne l'est généralement que défiguré par Voltaire, et plus encore par Métastase.

Le fond en est tiré de l'histoire de Ssé-ma-thsian, qui raconte ce qui suit, sous l'année 607 avant J.-C. :

« Régnait alors Ling-kong, prince bizarre et cruel, qui ordonna à Tsoun d'aller tuer Tchao-toun, son ministre. L'envoyé trouva Tchao-toun dormant, et au moment de le frapper, il réfléchit que ce serait un crime de tuer un ministre si vertueux, un crime de ne pas exécuter l'ordre du roi. Pour sortir d'embarras, il se tua lui-même. Le ministre s'enfuit. Ling-kong fut ensuite tué. Après plusieurs autres révolutions, Tou-an-kou, sans attendre les ordres de l'empereur, attaqua la famille de Tchao, tua Tchao-so et les trois frères de Tchao-toun, et extermina toute la parenté. La femme de Tchao-toun, sœur de l'ancien roi Tching-kong, était enceinte. Elle accoucha d'un fils, qui fut sauvé par deux fidèles serviteurs de sa maison. L'un d'eux, Tsing-ing, proposa de trahir l'orphelin, et, moyennant mille onces d'argent, il indiqua où il était caché. L'autre, qui avait avec lui le prétendu orphelin, se voyant poursuivi, le pressait contre son sein en s'écriant : Oh ! qu'a donc fait l'orphelin de Tchao? Je vous en conjure, tuez moi, et laissez-lui la vie. Les bourreaux égorgèrent lui et l'enfant ; mais le véritable orphelin était caché près de Tching-ing.

« Le roi étant malade, on lui fit entendre que le ciel le punissait pour son injustice à l'égard de la famille de Tchao. Il fit chercher s'il en restait quelque rejeton, et l'on découvrit alors que l'orphelin vivait. Il fut rappelé, reconnu héritier de la famille de Tchao, et réintégré dans ses droits sous le nom de Tchao-wou. Alors Tching-ing, satisfait d'avoir si bien réussi, résolut de finir ses jours, pour aller dans l'autre monde annoncer à Tchao-toun le succès qu'il avait obtenu. Tchao-wou voulait l'en dissuader, mais il lui répondit : Tchao-toun et Kong-soun m'ont cru capable de vous rétablir dans vos droits, et à cause de cela ils ont voulu mourir les premiers. Si je ne leur annonce pas la réalisation de leurs désirs, ils croiront que je n'ai pas exécuté mon projet. Et il se tua. »

C'est sur ce fait que roule le drame dont nous parlons.

Dans le prologue, les personnages se font connaître eux-mêmes : « L'homme ne songe pas à faire du mal au tigre, mais le tigre songe toujours à faire du mal à l'homme. Qui ne se contente pas à temps se repent. Je suis Tou-gan-kou, premier ministre de la guerre dans le royaume de Tsin. Le roi Ling-kong, mon maître, avait deux hommes en qui il se confiait entièrement, Tchao-toun pour gouverner le peuple, et moi pour commander l'armée. Nos emplois nous rendirent ennemis; j'eus toujours le désir de ruiner Tchao, mais je ne pus en venir à bout. Tchao-so, fils de Toun, avait épousé la fille du roi. J'avais envoyé un assassin pour lui donner la mort; mais celui-ci tomba et se tua. Un jour Tchao-toun, étant sorti pour encourager les agriculteurs au travail, trouva sous un mûrier un homme à moitié mort de faim; il lui donna à boire et à manger, et lui sauva la vie. »

Il continue ainsi à raconter les faits antérieurs, d'où résulte que Tou-gan-kou est parvenu à faire périr son collègue avec trois cents de sa famille, dont il ne reste que Tchao-so, son fils. Celui-ci avait épousé la fille du roi; le ministre contrefait un décret royal de mort; Tchao-so, en le voyant se donner la mort, se tue à son tour, après avoir recommandé à sa femme, si elle met au monde un enfant mâle, de le nommer Tchao-éoikou-coul, l'orphelin de la famille de Tchao, afin qu'une fois grand il puisse venger ses parents.

Acte I. La femme de Tchao-so, prisonnière dans un palais, donne le jour à un fils. Le ministre Tou-gan-kou ordonne au général Kan-kioué de garder très soigneusement la demeure royale : s'il en laisse sortir l'enfant, il verra sa famille exterminée jusqu'au neuvième degré. Tching-ing, médecin au service de Tchao-so, échappé à la proscription, s'introduit près de la princesse, qui lui fait promettre d'emporter son enfant; lorsqu'elle en a reçu l'assurance, elle se tue. Le général de garde, qui déteste le ministre, plaint ses victimes, et quand le médecin sort, il demande :

« Que portes-tu dans cette boîte?

Le méd. Des herbes médicinales.

Le gén. Et rien autre chose de caché?

Le méd. Rien autre chose.

Le gén. Alors tu peux passer. (*Tching-ing s'enfuit en courant, et Kan-kioué le rappelle.*) Reviens ici; qu'as-tu dans ce coffre?

Le méd. Rien que des simples.

Le gén. N'y aurait-il pas quelque fourberie?

Le méd. Aucunement.

Le gén. Va-t'en donc. (*Tching-ing part avec le même empressement, et est encore rappelé.*)

Le gén. Il y a quelque chose là-dessous. Quand je te dis : Va, tu voles comme la flèche; quand je te dis : Reviens, on te prendrait pour un ver se traînant sur un tapis de laine. Réponds, Tching-ing,

crois-tu que je ne te connaisse pas? Tu es un ancien commensal de la maison Tchao-toun. Je suis, moi, au service de Tou-gan-kou. Je sais bien que tu as caché l'enfant de Kilin, qui n'a pas encore un mois... Je crois que tu as reçu de grandes faveurs de la maison de Tchao.

Le méd. Quiconque a reçu des bienfaits doit en être reconnaissant. »

Ici se fait la confidence, et le général s'écrie : « Si je lui portais cet enfant, je serais comblé de richesses et d'honneurs; mais Han-kiné est renommé non moins pour sa générosité que pour sa valeur, et jamais il ne descendra à tant d'infamie .. Tching-ing, emporte avec toi ce nouveau-né; si Tou-gan-kou m'interroge, je répondrai pour toi.

Le méd. Merci, général. »

Il prend la boîte, puis revient sur ses pas et se jette aux pieds de Han-kiné, qui l'exhorte à partir; ce qu'il fait, mais pour revenir de nouveau.

Le gén. Pourquoi reviens-tu encore? Eh quoi! oses-tu me soupçonner d'imposture? douterais-tu de ma loyauté?

Le méd. Général, si je sors du palais et que vous alliez me dénoncer, il est mille fois possible que cet orphelin soit égorgé. Eh bien! oui, général, arrêtez Tching-ing, allez vanter vos services et en demander le prix. Pour moi, je m'estimerai heureux de mourir avec l'orphelin de la maison de Tchao.

Le gén. Tu peux te sauver, et pourtant tu montres toujours de l'hésitation et de la défiance. Tu veux conserver le rejeton de la race de Tchao : eh bien! moi aussi je veux montrer de nobles sentiments, je veux laisser mon exemple à toute l'armée, et rivaliser avec toi en héroïsme et en grandeur. Tu es un serviteur dévoué, je veux être fidèle à moi-même. Pars vite, et bannis toute frayeur; si l'on me demande la vérité, je ne consentirai jamais à te trahir. Mais ce monstre pourrait m'arracher mon secret dans les tourments? Eh bien, je me tuerai. Toi, veille nuit et jour sur cet orphelin; prends-en toujours grand soin, et puisse-t-il faire revivre la maison de Tchao! Et quand il sera grand, raconte-lui tout ce qui est arrivé; apprends-lui à venger ses parents, et qu'il n'oublie pas ce que j'ai fait pour lui. »

En effet, le général se tue. Nous avons rapporté toute cette scène, parce qu'elle nous a paru conduite avec art. Voici maintenant le résumé de ce qui suit.

Dans le IIe acte, le ministre, informé de la mort de la princesse et du général, ne doute pas que l'orphelin n'ait été soustrait; il simule donc un ordre de l'empereur pour que tous les enfants d'un mois à six lui soient apportés; il les fait égorger, et espère que l'enfant proscrit a été immolé dans le nombre.

Le vieux Kung-soun-tchou-kien, ancien serviteur du roi, retiré à

la campagne, où il déplore les maux causés par le ministre pervers, reçoit l'orphelin, pour le garder, des mains du médecin, qui se propose de livrer à sa place son propre fils et lui-même; mais le vieillard, calculant qu'il ne saurait vivre assez pour élever l'orphelin à la vengeance, s'offre pour périr avec le fils du médecin, qui se fera son dénonciateur.

Au IIIe acte, le médecin, feignant d'être un espion, se présente chez le ministre, qui accourt à la demeure du vieillard. Il exige que l'enfant lui soit remis, mais il n'obtient que des refus; il insiste et a recours aux mauvais traitements, sans plus de résultats; enfin, un soldat découvre un enfant (celui du médecin), et le ministre l'égorge. « Scélérat! lui crie le vieillard, regarde là-haut; il est une Providence. » A ces mots, il se précipite du haut d'un escalier et se tue.

Le ministre récompense le médecin, adopte son fils supposé, qui n'est autre que l'orphelin, et veut que son père habite avec lui dans le palais.

Acte IV. Vingt ans se sont écoulés, l'orphelin s'est élevé à la cour, où il occupe une haute fonction, et étudie sous Tching-ing, son père putatif. Quand celui-ci pense que le temps est venu de lui révéler son secret, il laisse sur un guéridon une peinture représentant ce qui est arrivé autrefois à la famille Tchao. Cette scène est vraiment faite avec habileté. Quand le médecin raconte au jeune homme comment l'orphelin fut emporté par un médecin du nom de Tching-ing, son élève lui demande : « Est-ce vous, mon père? »

— « Il y a dans le monde beaucoup de personnes portant le même nom, » répond Tching-ing. Il poursuit et termine ainsi : « Il y a vingt ans que ces faits se sont passés. L'orphelin a maintenant vingt ans; s'il ne peut venger la mort de son père et de sa mère, à quoi est-il bon? » Il se met alors à chanter : « Il est d'une taille élevée, son visage respire une majesté imposante; il s'est fait remarquer dans les lettres et dans les arts de la guerre : qu'attend-il pour agir? Toute sa famille a été exterminée sans distinction de degré; sa mère s'est étranglée dans un palais isolé, son père s'est percé sur le lieu du supplice, et ces injures mortelles sont encore sans vengeance. C'est en vain que ce fils passe dans le monde pour un héros.

L'orph. Vous me parlez depuis longtemps, et votre fils est encore comme un homme qui sommeille ou qui rêve. En vérité, je ne comprends rien à tout ce récit.

Tching-ing. Quoi! tu ne comprends rien? Écoute donc. L'homme vêtu de rouge est l'infâme ministre Tou-gan-kou; Tchao est ton père, et la princesse est ta mère. (*Il chante.*) Je t'ai raconté de point en point cette lugubre histoire. Si tu ne la comprends pas entièrement, eh bien! je suis le vieux Tching-ing, qui sacrifiai mon fils pour sauver l'orphelin; et toi, tu es l'orphelin de la famille de Tchao. »

Acte V. Après avoir obtenu un ordre de l'empereur, l'orphelin, résolu à venger les siens, arrête Tou-gan-kou, qui est condamné à

mort pour ses forfaits. L'empereur autorise l'orphelin à reprendre son nom de famille, et le fait succéder à la dignité de son père. Des honneurs posthumes sont rendus à Han-ing, un tombeau est érigé au vénérable Kong-soun, et Tching-ing est récompensé.

Voici l'analyse d'un autre drame : *l'Héritier dans la vieillesse*. Il a pour sujet le chagrin de ne pas avoir d'enfants mâles, l'un des plus grands chagrins en Chine, parce qu'il fait craindre à un homme d'être privé d'honneurs funèbres.

Les personnages de cette pièce sont les membres d'une famille appartenant à la classe moyenne de la société, savoir : un vieillard dans l'aisance, sa femme, sa concubine, son neveu, sa fille, son gendre. Le vieux négociant Liéou-tsung, n'ayant pas d'enfant mâle qui puisse faire le bonheur du reste de ses jours, ni faire les offrandes rituelles sur sa tombe, a pris une concubine, qui dès le commencement du drame est dite enceinte. Afin d'obtenir du ciel un fils, il fait le sacrifice de plusieurs sommes d'argent qui lui sont dues, en brûlant les obligations de ses débiteurs. Il confie le soin de ses affaires à sa femme et à sa fille mariée, et donne à son neveu, qui était maltraité chez lui par sa femme, deux cents pièces d'argent pour qu'il aille chercher fortune où il lui plaira. Ces dispositions prises, le vieillard se retire à la campagne, en recommandant à la bienveillance des siens la mère du fils qu'il attend. Le brave homme est dominé par sa femme, tracassière et intrigante. Il voudrait la disposer à traiter avec douceur celle qu'il laisse enceinte ; mais il n'ose trop entamer ce sujet, et s'y prend de la manière la plus comique.

Liéou-tsung. J'ai à te dire un mot, ma femme ; puis-je m'y risquer?

La femme. Parlez.

Liéou-tsung. Avec quelle impatience j'attendrai de toi une lettre de félicitations ! Liao-meï est enceinte ; qu'elle mette au monde un garçon ou une fille, son enfant sera ta propriété. Tu pourras alors tirer profit de ses services, ou la vendre selon qu'il te conviendra mieux. Tu en seras dame et maîtresse.

La femme. C'est bien dit, mon mari.

Liéou-tsung. Ma femme...

La femme. Qu'avez-vous?

Liéou-tsung. Cette jeune Liao-meï t'a causé parfois quelques contrariétés, et je crains qu'elle ne continue à t'impatienter. Quand elle méritera un châtiment, punis-la par amour pour moi. Ne te contente pas de la gronder.

Et il finit par implorer pour elle des traitements plus doux. Le gendre manifeste alors à sa femme le déplaisir que lui cause la grossesse de la concubine, attendu que, si elle met au monde une fille, ils perdront tous deux moitié des biens qui leur seraient revenus autrement, et la totalité si c'est un garçon. Sa femme le tranquillise en lui disant qu'il est facile de se débarrasser de la concubine et de dire au vieillard qu'elle s'est enfuie. Tandis que celui-ci attend au

milieu de la plus vive anxiété le résultat de cette grossesse, sa famille vient lui apporter des consolations au sujet de la perte de ses espérances. En apprenant que sa concubine est disparue, il s'abandonne à la plus grande douleur. Comme il craint que son ancienne cupidité ne lui ait valu cette disgrâce, il prend la résolution de jeûner sept jours, et de distribuer publiquement des aumônes dans un temple voisin. Les mendiants lui font le récit lamentable de leurs misères; mais ce qui l'émeut davantage, c'est d'entendre un homme qui dit à un autre : « Malheureux qui n'a pas de fils! » Il retrouve au milieu de ces misérables son neveu, qui a dissipé les deux cents pièces d'argent, et qui, maintenant couvert de haillons, est obligé de chercher un abri près d'un four à poteries. Le jeune infortuné est insulté par le gendre de Liéou-tsung; mais celui-ci, touché de compassion, après avoir éloigné sa femme en feignant de vouloir faire une réprimande au coupable, lui donne quelque argent et lui conseille de visiter au printemps prochain les tombeaux de ses ancêtres, en l'assurant que l'exact accomplissement de ce devoir lui portera bonheur. Quand sa femme rentre, elle lui dit : Eh quoi! vous pleurez?

Liéou-tsung. Quand ai-je pleuré?

La femme. Des larmes coulent de vos yeux.

Liéou-tsung. Hélas! à mon âge, comment ne seraient-ils pas humides?

Tout le drame roule sur l'importance attachée aux rites funèbres. Le neveu ruiné se rend à l'époque indiquée dans le lieu consacré à la sépulture des membres de sa famille. Il s'est procuré en chantant quelques morceaux de papier doré, un pain et une tasse de vin; il a emprunté une bêche, et, arrivé près des tombeaux, il brûle le papier, nettoie la terre qui couvre les morts, et fait les offrandes de pain et de vin en invoquant la protection de ses aïeux. Tandis qu'il parle, surviennent le vieillard et sa femme, irrités tous deux de ce que leur fille et leur gendre ne sont pas venus apporter les offrandes habituelles. Ils s'aperçoivent alors que leur neveu les a précédés. Le vieillard et sa femme commencent un dialogue mélancolique sur le malheur de leur sort; car ils ne laisseront pas d'héritiers de leur nom pour venir leur rendre les honneurs funéraires. Le neveu se montre sur ces entrefaites; Liéou feint de vouloir le gronder de ce qu'il n'a pas fait les choses plus honorablement; mais la femme elle-même dit : « Il est pauvre, il n'a pu faire davantage. » Et elle se repent de l'avoir traité si rudement; la réconciliation s'ensuit, et le neveu est reçu dans la maison. Quand la fille et le gendre arrivent à leur tour avec un vêtement peu convenable, suivis d'un cortège nombreux, ils sont accueillis par le vieillard et par sa femme avec d'amers reproches, pour leur piété tardive; la femme reprend la clef, signe de propriété, à la fille, et la donne au neveu, en défendant aux deux époux de reparaître devant eux. Cependant le jour

anniversaire de la naissance du vieillard étant venu, ils sollicitent et obtiennent la permission de lui offrir leurs devoirs. Quel est l'étonnement du brave homme en voyant sa fille lui présenter sa concubine perdue, tenant son fils par la main! Dans l'excès de sa joie, il fait trois parts de ses biens, pour que sa fille, son neveu et son fils en aient chacun une. Le drame finit par les manifestations de joie et de gratitude de tous les membres de la famille, enchantés de ce que leur vénérable chef a obtenu *un héritier dans sa vieillesse.*

Cette comédie est en cinq actes, comme les autres pièces dramatiques du recueil dont elle fait partie. Les évènements se succèdent avec tant de naturel, que l'on ne s'apercevrait même pas qu'il s'est passé trois ans depuis le commencement de l'action, si l'âge de l'enfant amené sur la scène à la fin du dernier acte n'en faisait souvenir.

On peut véritablement considérer comme une tragédie *la Tristesse de Han, ou l'Automne dans le palais de Han*, bien que la tragédie ne forme pas chez les Chinois un genre distinct. Le sujet est tiré de cette époque des annales chinoises où les empereurs, pour arrêter les attaques des Tartares, étaient obligés de leur donner leurs filles en mariage. Or, dans les idées chinoises, c'est un très grand malheur que de *sortir de dessous* le Ciel, c'est-à-dire d'abandonner le sol sacré de l'empire. La tragédie commence par le monologue du khan des Tartares, qui dans cette pièce tient lieu de prologue.

« Le vent d'automne souffle impétueux à travers les herbes, parmi nos tentes de feutre, et la lune, qui brille dans la nuit sur nos huttes sauvages, écoute les gémissements du flexible roseau. Nous nous dirigeons vers le sud en nous rapprochant de la frontière, pour solliciter une alliance avec la famille impériale. J'ai expédié hier un ambassadeur avec un tribut de présents, pour demander une princesse en mariage; mais je ne sais si l'empereur acceptera le traité. La belle saison a invité nos chefs à faire une excursion dans les landes sablonneuses pour y chasser. Qu'ils aient bonne chance! Puisque nous autres Tartares nous ne possédons point de champs, les arcs et les flèches sont nos biens. » (*Il part.*)

Paraît ensuite le ministre favori de l'empereur, qui, dans un autre monologue, fait connaître la manière de gouverner de son maître, prince que l'on amène facilement à rejeter les conseils des sages, pour chercher les plaisirs dans la société des femmes de son palais. L'empereur, entrant en ce moment, le charge de réunir les jeunes personnes les plus belles de toutes les provinces, et de lui envoyer leurs portraits, pour qu'il choisisse parmi elles. Le ministre se met en route, et abuse de son mandat pour extorquer des sommes d'argent de ceux auxquels il fait espérer une alliance avec le monarque. Il voit enfin la jeune Tchao-kuen, qui surpasse toutes les autres en beauté; c'est la fille d'un pauvre cultivateur. Celui-ci n'a pu satisfaire la cupidité du ministre, qui s'en est vengé en en-

voyant à l'empereur un portrait très peu flatté de la jeune fille. Le hasard veut que l'empereur lui-même vienne à la rencontrer dans ses jardins; frappé de tant de charmes, il s'aperçoit aussitôt qu'il a été trompé par son ministre : « Gardien de la porte jaune, dit-il, apportez-nous ce portrait, pour que nous puissions l'examiner. (*Il regarde le portrait.*) Ah! combien il a altéré la pureté de ce joyau qui brille comme les ondes en automne! (*Au serviteur du palais.*) Dites à l'officier de garde que notre plaisir est qu'il tranche la tête à Mao-yen-tchéou et vienne nous rendre compte de sa mort. »

Mais le traître prend la fuite, et gagne sain et sauf le camp des Tartares. Il montre au khan un portrait, ressemblant cette fois, de la fille du cultivateur, et lui persuade perfidement de la demander à l'empereur. Le khan envoie un exprès au monarque chinois et le menace d'envahir ses États en cas de refus. L'empereur, qui s'est plus fortement épris de la jeune personne, ne sait quel parti prendre. Mais ses conseillers, mécontents de le voir préoccupé et distrait, au lieu de se livrer aux affaires, le pressent si vivement de ne pas écouter sa passion et de songer de préférence au salut de l'empire, que l'infortuné monarque se résout au douloureux sacrifice. Il accompagne une partie du chemin celle qu'il avait déjà élevée au rang de princesse, et leur séparation est pour tous deux une douloureuse épreuve. Cette scène est du plus vif intérêt; les paroles de l'empereur sont pleines de passion, et la jeune fille montre de la générosité et une résignation gracieuse. « Aujourd'hui, dit-elle, dans le palais de Han; demain, l'épouse d'un barbare! » Elle pleure la civilisation qu'elle laisse derrière elle; et les beaux habits qui ne l'orneront plus aux yeux des hommes. La catastrophe approche. Le Tartare s'éloigne avec sa proie, et gagne les rives du fleuve Amour ou Sakhalien, qui se jette dans la mer d'Okhostk.

La princesse. En quel lieu sommes-nous?

Le khan. Sur les bords du fleuve du Dragon noir (1), qui sépare notre territoire de celui de la Chine. Le rivage au midi est la limite de l'empire; nos domaines commencent sur le rivage au nord.

La princesse. Grand roi, je voudrais faire la libation d'une coupe de vin vers le sud, et adresser un dernier adieu à l'empereur... (*Elle fait la libation.*) Souverain de Han, cette vie est finie : je t'attends dans l'autre!

En prononçant ces mots, elle se précipite dans le fleuve.

La tragédie pourrait se terminer là. Le khan, accablé de tristesse, élève un tombeau à l'infortunée princesse sur le rivage. Plus généreux qu'on ne pouvait s'y attendre, il renonce à toute prétention contre l'empereur, et lui fait savoir qu'il lui livrera l'auteur de leurs douleurs communes, pour qu'il soit puni de sa trahison et de sa perfidie. Dans l'acte suivant, le monarque chinois s'endort, et la

(1) Les Chinois ont traduit ainsi le nom tartare de Sakhalien-oula, fleuve à l'eau noire.



princesse lui apparait en songe pour l'informer de son sort : « Livrée comme une captive pour apaiser les barbares, ils voulaient m'emporter dans une région boréale ; mais j'ai saisi le moment de leur échapper. N'est-ce pas là l'empereur, mon souverain? Seigneur, je vous suis rendue. » Mais l'ombre d'un guerrier tartare, venant se placer entre elle et l'empereur, la fait disparaître et détruit ainsi le doux songe dont il se berçait. Il se réveille, entend le cri d'une oie sauvage, emblème des amants séparés, et se remet à pleurer la perte de la princesse. Le drame finit par l'arrivée d'un envoyé du khan des Tartares, qui renouvelle la paix avec l'empereur et livre Mao-yen-tchéou à sa vengeance.

Abandonner sa patrie est pour les Chinois une telle infortune, que l'aventure de la belle Tchao-kuen a exercé maintes fois la verve des poëtes et les pinceaux des peintres. Suivant une tradition populaire, la tombe de l'infortunée reste toute l'année verdoyante au milieu des sables, comme si la fertilité de son pays natal la suivait au désert pour y consoler son ombre.

Aidés par l'étude approfondie de la langue chinoise, Stanislas Julien, puis Bazin (1), ont donné à l'Europe différents drames et lui ont procuré une connaissance plus étendue de ce théâtre. Postérieurement au septième siècle de notre ère, époque à laquelle il paraît avoir subi une restauration, les poëtes qui se livrèrent à ce genre de littérature furent plus ou moins considérés. On connaît quatre-vingt-un auteurs de quatre cent quarante-huit drames, et l'on compte parmi eux quelques courtisanes.

Indépendamment de ce théâtre, que l'on pourrait appeler aristocratique, il y en a un populaire, à grand spectacle et tout à fait étrange. Par exemple, un voyageur vit paraître sur la scène, pour solenniser l'anniversaire de la naissance de l'empereur, la Terre et l'Océan, suivis l'une et l'autre d'un cortége de diverses productions marines et terrestres, baleines, dauphins, rochers, etc. ; tous parlaient. Ces singuliers personnages étaient représentés par des acteurs masqués. Après nombre de tours et de détours, une baleine vint se placer devant la loge impériale, et vomit plusieurs tonnes d'eau. Un drame représentait la dernière éclipse, à la manière dont l'entendent les Chinois, c'est-à-dire la lutte entre la lune et le grand dragon.

Ces deux genres de pièces sont souvent souillés d'obscénités et de bouffonneries peu en rapport avec l'idée que nous nous faisons de la politesse chinoise. De Guignes a assisté à une représentation populaire, dans laquelle l'héroïne devenait grosse et accouchait sur la scène.

Il est des drames dont la représentation dure plusieurs jours. Un caractère particulier à tous, c'est d'offrir un mélange de prose et de vers : la prose, qui est récitée, imite le ton familier de la conversa-

(1) Notamment dans *la Chine moderne ;* Paris, 1853, in-8.

tion, et les vers, que l'on chante, sont d'un style recherché et pleins d'allusions qui ont besoin, pour être comprises, d'un auditoire très cultivé. Ils remplissent en quelque sorte le rôle élevé du chœur grec, chargé d'exprimer les sentiments de terreur, de piété, d'attendrissement, excités par l'évènement, et calmant par le langage d'une sage modération la tempête soulevée par des catastrophes douloureuses. Les Chinois, avec un art bien inférieur, ont compris ce besoin d'associer la poésie lyrique à la tragédie, et d'exprimer en vers, dans les moments d'émotion, les sentiments que la situation fait naître.

Un drame intitulé *le Cercle de craie* est fondé sur un fait semblable au jugement de Salomon (1). Le seigneur Ma a deux femmes : l'une, stérile; l'autre, nommée Haï-tang, dont la jeunesse n'a pas été des plus exemplaires. Celle-ci lui a donné un fils qui accomplit sa cinquième année. La première, d'accord avec le greffier Tchao, son amant, empoisonne son époux; puis, ayant besoin du titre de mère pour hériter, elle amène le jeune enfant qu'elle dit lui appartenir, et accuse Haï-tang de l'assassinat. Le juge, circonvenu par son greffier, condamne Haï-tang. Mais la sentence doit être confirmée par le gouverneur de la province, qui, après avoir entendu les deux parties, fait tracer avec de la craie un cercle au centre duquel on place l'enfant. Les deux femmes doivent le tirer chacune de son côté. « Dès que sa propre mère l'aura saisi, il lui sera facile de le faire sortir du cercle; mais la fausse mère ne pourra l'amener à elle. »

Cette épreuve superstitieuse tourne en faveur de la femme perverse, car elle entraîne l'enfant, et Haï-tang est condamnée aux verges. Elle s'écrie alors : « Quand votre servante fut mariée au seigneur Ma, elle eut bientôt ce jeune enfant. Après l'avoir porté dans mon sein pendant neuf mois, je le nourris pendant trois ans de mon lait, et je lui prodiguais tous les soins que suggère l'amour maternel. Lorsqu'il avait froid, je réchauffais doucement ses membres délicats. Hélas! combien il m'a fallu de peine et de fatigue pour l'élever jusqu'à l'âge de cinq ans! Faible et tendre encore comme il est, on ne pourrait, sans le blesser grièvement, le tirer avec effort des deux côtés opposés. Si je ne devais, seigneur, obtenir mon fils qu'en déboîtant ou brisant ses bras, j'aimerais mieux périr sous les coups, que de faire le moindre effort pour le tirer du cercle. »

Les mœurs chinoises ne se montrent pas dans cette pièce sous leur beau côté. Haï-tang désigne l'infâme métier auquel elle se

(1) Un vieux fabliau raconte ce qui suit : « Deux chevaliers se disputaient l'héritage d'un baron que tous deux disaient leur père. Salomon, voulant découvrir lequel est le véritable fils, ordonne que le corps du défunt soit tiré de la tombe et que les deux prétendants, pour montrer lequel est le plus habile au maniement des armes, se précipitent vers lui au galop de leurs chevaux et le percent de leur lance. L'imposteur n'hésite pas; mais le véritable fils se refuse obstinément à accomplir cet exploit sacrilège. »



livrait dans sa jeunesse, en disant : « Je vivais parmi les saules et les fleurs. Je reconduisais l'un pour aller au-devant de l'autre, et mon occupation habituelle était le chant et la danse. » Elle repousse un frère qui, réduit à la mendicité, vient implorer son secours, et plus tard le frère, trouvant sa sœur malheureuse à son tour, l'accable d'outrages et de coups. L'autre femme exprime sa passion adultère pour le greffier Tchao avec une véhémence et une grossièreté d'expressions qu'on ne voudrait traduire dans aucune langue. Son galant est le coquin le plus éhonté. Quand il est accusé, il rejette sur sa complice le crime dans lequel il l'a secondée. « Seigneur, dit-il au juge, ne voyez-vous pas que cette femme a toute la figure couverte d'une couche de fard? Si on enlevait avec de l'eau ses couleurs d'emprunt, ce ne serait plus qu'un masque hideux, que pas un ne voudrait ramasser s'il le trouvait sur son chemin. Comment aurait-elle pu séduire votre serviteur et l'entraîner dans un commerce criminel? »

Quand la torture l'a forcé à convenir d'une partie de ses crimes, il dispute encore contre la loi, qu'il connait sur le bout de son doigt : « Selon les lois, je ne suis coupable que d'adultère, crime qui n'entraîne pas la peine de mort. »

Ce qui révolte le plus dans les discours des différents personnages, c'est un sang-froid dans l'immoralité qui révèle une extrême corruption. C'est une mère qui, faisant allusion à l'infâme métier de sa fille, dit crûment : « Je ne puis me passer des habits et des aliments que me procure son industrie. » C'est un juge qui s'exprime en ces termes : « Quoique je sois magistrat, je ne rends aucun arrêt : qu'il s'agisse de fustiger quelqu'un ou de le mettre en liberté, j'abandonne cela à la volonté du greffier Tchao... Je ne demande qu'une chose : de l'argent, et toujours de l'argent, dont je fais deux parts, une pour moi et l'autre pour lui. »

Si cette sincérité brutale révèle un manque d'art chez le poète, elle atteste aussi une dépravation profonde dans la nation (1).

Le Hollandais van Braam vit représenter un drame dans lequel se trouvaient développés des sentiments délicats susceptibles de sacrifices généreux, et dont les caractères appartenaient à une société plus policée. Les deux femmes d'un lettré qui a été appelé à la cour, lasses d'attendre son retour depuis quatre ou cinq ans, quittent sa maison pour courir les aventures. Elles y laissent un jeune enfant, dont se chargent un vieux domestique et une vieille servante, qui travaillent à l'envi l'un de l'autre pour subvenir à son entretien et lui faire donner de l'éducation. Au lever du rideau, on voit le vieux Ataï tressant des sandales de paille, unique métier qu'il sache. Aouana est assise près d'une petite table, et coud très activement. Le vieux domestique chante, en travaillant, la mélancolique his-

(1) Ampère, *Du Théâtre chinois*. Ce drame a été traduit par Stanislas Julien.

toire de son maître, et avec tant de sensibilité qu'à la fin ses yeux se mouillent et ses larmes coulent sur ses joues; pour montrer du courage, il essuie ses pleurs et affecte de rire, comme pour se reprocher sa pusillanimité.

Cependant le jeune Siéou-yé, objet de leurs soins, a atteint l'adolescence; il se livre à l'étude, encouragé et aidé par les deux bons vieillards. Ataï échange les sandales qu'il a tissées contre l'huile qui doit éclairer la veillée laborieuse de Siéou-yé. Cependant l'étudiant a cédé au sommeil. La bonne Aouana, après l'avoir regardé longtemps avec tendresse et lui avoir adressé les paroles les plus affectueuses, entrecoupées de larmes, pense qu'il faut pourtant le réveiller pour qu'il poursuive son travail. Et prenant sur la table une petite lanière, elle lui en donne un léger coup sur la joue.

Il se réveille irrité, et demande à Aouana qui l'a rendue si hardie que d'oser le frapper; elle n'est pas sa mère, mais seulement l'esclave de son père.

Aouana le laisse exhaler sa colère, puis lui en fait sentir l'injustice. « Votre mère, où est-elle? qui l'a remplacée?... N'est-ce pas moi, ingrat? Et vous me méprisez! Et bien, non, je ne suis pas votre mère; je renonce à vous tenir lieu d'elle. »

Siéou-yé, ramené à lui-même par ce tendre reproche, tombe aux pieds d'Aouana et lui demande pardon en pleurant.

Enfin le lettré revient chez lui. En route, il aperçoit au bord d'un fleuve deux pauvres femmes de l'aspect le plus misérable, occupées à laver du linge. Ce sont les deux fugitives. Bientôt, rentré dans sa maison, il apprend leur histoire, et comprend que ce sont celles qu'il a vues réduites à une si triste extrémité. La fidèle Aouana est élevée à la dignité d'épouse; elle ne dit rien, et se soumet en silence à son bonheur. Ataï est fait mandarin. A la fin, le fils du lettré arrive en habit de licencié.

Van Braam, à qui nous devons l'analyse de cette pièce, en avait été fort touché dans un précédent voyage; il désira la revoir; mais on eut beaucoup de peine à lui procurer ce plaisir, parce qu'on ne pouvait trouver d'acteurs qui se rappelassent un ouvrage ayant vingt ans de date.

L'Esclave des richesses qu'il garde offre la peinture d'un avare, avec les exagérations qui font rire dans Plaute et dans Molière. L'avare, presque mourant, dit à son fils adoptif : « Mon fils, je sens que ma fin approche. Dis-moi, dans quelle espèce de cercueil me mettras-tu?

Le fils. Si j'ai le malheur de perdre mon père, je lui achèterai le plus beau cercueil de sapin que je pourrai trouver.

L'avare. Ne va pas faire cette folie-là! le bois de sapin coûte trop cher. Une fois qu'on est mort, on ne distingue plus le bois de sapin du bois de saule. N'y a-t-il pas derrière la maison une vieille auge d'écurie? Elle sera excellente pour me faire un cercueil.

Le fils. Y pensez-vous? Cette auge est plus large que longue; jamais votre corps n'y pourra entrer, vous êtes d'une trop grande taille.

L'avare. Eh bien! si l'auge est trop courte, rien n'est plus facile que de raccourcir mon corps; prends une hache, et coupe-le en deux. Tu mettras les deux moitiés l'une sur l'autre, et le tout entrera facilement. J'ai encore une chose importante à te recommander; ne va pas te servir de ma bonne hache pour me couper en deux! Tu emprunteras celle du voisin. » (Naudet, dans son excellente traduction de Plaute, a donné l'analyse de cette comédie à la suite de l'*Aulularia,* comme terme de comparaison.)

Bazin a publié sous le titre de *Théâtre chinois* (Paris, 1838, in-8°) quatre pièces de théâtre composées sous les empereurs mongols, habilement choisis dans des genres différents. Celle qui est intitulée *les Intrigues d'une soubrette* est la plus gracieuse non-seulement de cette collection, mais de toutes celles qui ont été traduites jusqu'à présent. Cette soubrette, nommée Fan-sou, est aussi adroite qu'éveillée, fait des vers, sait parler le beau langage, et commente avec sa jeune maîtresse le philosophe Mencius. Le beau Pé-ming-tchong, bachelier d'un grand savoir, qui cite à propos les classiques, et dont l'examen a fait quelque bruit, a gagné le cœur de la jeune Siao-man. Celle-ci a même brodé en cachette un petit sac parfumé sur lequel on lit un quatrain, et ce quatrain, par diverses allusions pleines de finessse, exprime son affection pour le charmant bachelier.

Elle forme le projet de jeter en passant le sachet sur le seuil du pavillon dans lequel Pé-ming-tchong se livre à l'étude, ou plutôt pense à elle; mais pour cela il faut aller dans le jardin où est le pavillon. Siao-man en meurt d'envie; mais elle ne veut pas l'avouer à la soubrette, avec laquelle elle parle au contraire du fleuve Ho et du fleuve Lo, de Fo-hi, de Confucius, de Mencius, de l'extase qui s'empare d'elle quand elle lit un livre.

Mais la maligne soubrette lui vante les charmes d'une promenade par une belle soirée, au milieu des fleurs, et les deux jeunes filles s'en vont folâtrer dans le jardin. Fan-sou chante :

« Les pierres de nos ceintures s'agitent avec un bruit harmonieux; nos petits pieds, semblables au nénuphar d'or, effleurent mollement la terre. La lune brille sur nos têtes pendant que nous foulons la mousse verdoyante. La fraîcheur de la nuit pénètre nos légers vêtements. »

Pé-ming-tchong les a entendues; il répond en chantant ses amours, et s'accompagne de la guitare. Siao-man soupire en l'écoutant, et dit avec mélancolie : « Les paroles de ce jeune homme m'attristent le cœur. » Mais la soubrette, tantôt effrayée, tantôt rieuse, laisse malicieusement sa maîtresse un instant seule; celle-ci en profite pour jeter le sachet parfumé et s'enfuir.

Pé-ming-tchong le trouve, lit le quatrain, et aucune des inten-

tions de Siao-man n'est perdue pour un si fin connaisseur en poésie. Les nénuphars brodés par la jeune personne lui font comprendre qu'elle désire l'épouser. Le pauvre bachelier tombe malade d'amour. La soubrette va le trouver, et lui fait de la morale : « N'avez-vous pas entendu dire aux bouddhistes : L'apparence est le vide, et le vide n'est autre chose que l'apparence? Vous ne connaissez pas cette pensée de Lao-tseu : Les cinq couleurs font que les hommes ont des yeux et ne voient pas; les cinq sons font que les hommes ont des oreilles et n'entendent pas? Confucius lui-même n'a-t-il pas dit : Mettez-vous en garde contre la volupté? »

Mais Pé-ming-tchong l'attendrit en sa faveur : « Ayez pitié de moi; si vous réalisez ce mariage, je veux transmigrer dans le corps d'un chien ou d'un cheval, pour vous servir dans une autre vie. »

La soubrette, ne pouvant résister à des arguments aussi forts, se charge d'une lettre pour sa maîtresse, qui en la recevant affecte une grande colère; elle la lit pourtant, puis menace Fan-sou de la faire fustiger. La suivante la laisse dire, et finit par lui montrer le sachet aux nénuphars; c'est elle alors qui s'amuse à menacer et à effrayer sa maîtresse. Changeant enfin de ton, elle plaide la cause de l'amoureux bachelier, et conclut, avec les philosophes, « qu'il faut mieux sauver la vie d'un homme que d'élever une pagode à sept étages ».

Siao-man se décide à écrire une réponse en vers qui promet un rendez-vous pour la nuit.

Pé-ming-tchong, hors de lui, chante, en attendant la belle, une chanson bizarre : « Dans le temps de l'empereur Yao, il y avait dix soleils; neuf tombèrent sous les coups de flèches que Y-eu sut adroitement lancer du haut du mont Kouen-lun. Il n'en resta qu'un seul, et ce fut vous, vous qui venez le matin et disparaissez le soir... Si vous vous irritez, soudain vous faites naître des nuages à l'orient et au midi, d'épais brouillards à l'occident et au nord... Perfide soleil, que ne suis-je Eu-tsi, pour percer votre disque étincelant et vous faire tomber sur la terre! »

Tandis qu'il s'abandonne, dans son chant, à ces singulières imaginations, la belle Siao-man arrive au rendez-vous, tout en grondant et même en battant un peu la pauvre soubrette qui l'y a entraînée; mais voici la mère de Siao-man qui survient et se fâche, tance sa fille, la soubrette et le jeune lettré. Celui-ci, pour rétablir ses affaires, prend le parti d'aller au concours : s'il revient avec le grade de licencié, quelle beauté rebelle, quelle mère intraitable pourra lui résister? C'est la soubrette qui l'y décide, car elle sait parler raison au besoin.

Inspiré par son amour, le jeune homme a composé un morceau dont l'éclat ne peut se comparer qu'aux rayons du soleil. Le président du conseil de magistrature en est si frappé, qu'il fait venir *l'entremetteuse des magistrats*, vénérable matrone dont l'office est respecté en Chine, où tous les mariages se font par intermédiaire. Le

président lui ordonne d'arranger l'union de Siao-man avec le premier sur la liste des licenciés, et la soubrette triomphe de voir les deux amants parvenus au comble de leurs vœux par la volonté impériale et l'influence toute-puissante des honneurs académiques.

Dans *la Tunique confrontée,* nous voyons d'abord un riche particulier, sa femme et son fils, assis tranquillement dans leur demeure, occupés à boire du vin chaud, en faisant des vers et des plaisanteries sur la neige qui tombe à flocons pressés. Dans l'enthousiasme poétique qu'inspirent d'ordinaire aux Chinois tous les accidents de la nature, le père se croit au printemps. « S'il en était autrement, comment les fleurs du poirier tomberaient-elles une à une? comment les feuilles du saule voleraient-elles en tourbillon? Les fleurs de poirier s'entassent et forment un sol argenté; les feuilles de saule s'élèvent au ciel comme une parure ondoyante et retombent sur la terre, etc. »

Ces plaisirs domestiques, cette exaltation pacifique, paradis des Chinois, sont troublés par l'arrivée d'un nommé Tchin-ou, que la famille recueille engourdi par le froid. Le fils reconnait en lui son frère adoptif, et le présente à sa femme, qui ne plaît que trop à l'étranger.

A quelque temps de là, cette charitable famille donne des secours à un malheureux exilé qui se rend avec un archer au lieu de sa destination. Tchin-ou, qui trouve très déplacée la bienfaisance dont il n'est pas l'objet, arrache à ce pauvre diable l'argent et les billets de banque qu'il a reçus; il prend ensuite en haine celui qui l'a adopté pour frère, convoite sa femme, et les décide par ses artifices à délaisser leurs vieux parents et à fuir avec lui dans son pays natal. Les vieillards rejoignent les fugitifs sur les bords du fleuve Jaune, et, après avoir tenté en vain de les retenir, coupent une tunique en deux morceaux, et leur en donnent la moitié en leur disant : « Mes enfants, prenez cette moitié; nous garderons l'autre. Vous penserez à nous quand vous regarderez cette tunique, et il vous semblera que vous voyez votre père et votre mère. Nous deux, lorsque, à force de penser à vous, nous en aurons la tête malade et le front brûlant, en voyant cette tunique, ce sera comme si nous vous voyions vous-mêmes. »

Lorsqu'ils se sont séparés, un nouveau malheur vient fondre sur les vieillards délaissés. Leur maison brûle, et avec elle tout ce qu'ils possèdent. Ils sont réduits à demander l'aumône en chantant. Ici les évènements se multiplient. Leur petit-fils, devenu un personnage important, les retrouve dans la misère à la porte d'un couvent de bonzes, où il fait distribuer des aliments aux pauvres. Le banni qu'ils ont soulagé est devenu le chef d'un village, et les deux mendiants arrêtés sont conduits devant lui. Leur fils, que Tchin-ou croyait avoir noyé dans le fleuve Jaune, reparaît sous le costume d'un prêtre de Bouddha. C'est lui qui, dans la pagode du *Sable d'or,* reçoit ses

vieux parents sans être reconnu; ceux-ci, toujours occupés de leur fils qu'ils croient avoir perdu, demandent en le nommant qu'on récite pour lui des prières expiatoires, « afin qu'il passe du purgatoire dans le séjour des Immortels ».

En entendant son nom, le prétendu prêtre de Bouddha reconnaît ses parents, et bientôt après retrouve son épouse, qu'une tendre piété amenait aussi dans la pagode. Puis son fils, devenu mandarin, arrive au même lieu, conduisant prisonnier le criminel Tchin-ou, qui reçoit son châtiment.

Ainsi ce drame, inspiré par le sentiment religieux, se termine comme d'habitude par la punition des méchants; il est remarquable que ce soit l'ouvrage d'une courtisane. C'est aussi une courtisane qui est l'héroïne d'un autre drame qui de son nom est intitulé *Tchang-iou-ngo*. Un riche négociant est au moment de la prendre pour seconde femme, à la grande mortification de la première; mais il est fortement embarrassé pour mettre d'accord les prétentions de ces deux dames. Tchang-iou-ngo s'exprime en ces termes : « Je veux maintenant présenter mes hommages à votre femme légitime, et je lui témoignerai mon respect par quatre salutations; elle devra recevoir la première, se lever à la seconde, et me rendre la troisième et la quatrième. »

Nous avons dit quelle importance les Chinois attachent à ces futilités. L'épouse légitime, s'en tenant à ses exigences, reste sur sa chaise. De là des injures et des coups; enfin, la bonne dame suffoque de colère et expire. La courtisane s'enfuit avec un misérable qui croit avoir noyé le mari. Un général achète l'enfant de celui-ci à la nourrice qui l'a sauvé, moyennant une once d'argent (7 fr. 30 c.). Au bout de treize ans, son père adoptif lui découvre son origine, et le jeune homme retrouve son véritable père au moyen d'une romance que chante sa nourrice, et qui contient les aventures de sa famille. Les deux coupables, reconnus, sont sur le point d'être punis, mais ils se poignardent.

Des cérémonies, deux femmes dans un ménage, des enfants vendus, des suicides, voilà les moyens les plus ordinaires d'un drame chinois.

Le Ressentiment de Téou-ngo présente quelque intérêt. Cette infortunée est condamnée à mort pour un crime dont elle n'est point coupable. Au moment de son supplice, elle s'adresse au procureur criminel : « Seigneur, j'ai une grâce à demander à Votre Excellence; si elle daigne me l'accorder, je mourrai sans regret.

Le procureur criminel. Quelle grâce avez-vous à demander?

Téou-ngo. Je demande que l'on étale une natte blanche, que l'on me permette de me tenir debout sur cette natte, et que l'on suspende à la lance du drapeau deux morceaux de soie blanche de six pieds de haut; si je meurs victime d'une fausse accusation, lorsque le glaive de l'exécuteur tranchera ma tête, et que mon sang bouillon-

nant s'élancera de mon corps, ne croyez pas qu'une seule goutte de sang tombe sur la terre, car il ira rougir les morceaux de soie blanche.

Le procureur criminel. Je puis vous accorder cette faveur, cela ne souffre pas de difficulté.

Téou-ngo. Seigneur, nous sommes maintenant dans cette saison de l'année où les hommes supportent avec peine le poids d'une chaleur excessive. Eh bien! si je suis innocente, le ciel fera tomber par gros flocons, dès que j'aurai cessé de vivre, une neige épaisse et froide qui couvrira le cadavre de Téou-ngo... (*Elle chante.*) Vous dites que la chaleur est étouffante, et que le ciel enflammé ne saurait laisser tomber un seul flocon; mais n'avez-vous pas entendu parler de la neige que En-yeu fit voler dans le sixième mois? Si réellement je suis remplie d'une indignation qui bouillonne comme le feu, je veux qu'elle fasse voler dans l'air comme de légers flocons les fleurs de l'eau glacée. Je veux que ces fleurs enveloppent mon cadavre, afin qu'on n'ait pas besoin d'un char couvert d'une étoffe unie, ni de chevaux blancs, pour le transporter dans une sépulture déserte.

L'exécuteur élevant l'étendard. Quelle étrange coïncidence! Le ciel s'obscurcit. (*On entend le vent qui souffle.*) Voilà un vent glacial!

Téou-ngo chante. Nuages qui flottez dans l'air, à cause de moi obscurcissez le ciel! vents puissants, à cause de moi descendez en tourbillons! Oh! fasse le ciel que mes trois prédictions s'accomplissent! (*L'exécuteur frappe Téou-ngo.*)

Le procureur criminel saisi d'épouvante. O ciel! la neige commence à tomber. Quel évènement extraordinaire! »

Si l'on se rappelle la part que, selon les idées indiennes, la nature entière est censée prendre, ainsi que nous l'avons dit, à un grand forfait, on reconnaîtra ici l'influence du bouddhisme sur l'esprit des Chinois, qui pensent que la nature physique est dans la dépendance de la nature morale.

Le vieux père de Téou-ngo, magistrat chargé de la révision des sentences, est assis la nuit devant une table couverte de papiers; dans le nombre, la sentence qui a condamné Téou-ngo lui tombe sous la main. Le jugement étant rendu et exécuté, il la place sous les autres et continue son examen comme ses fonctions le lui commandent. Cependant il pense à sa jeune fille, dont il n'a pas eu de nouvelles depuis sept ans, et qui alors portait un autre nom. Bientôt une ombre vient voltiger autour de la lampe, dont elle obscurcit la clarté. Chaque fois que le magistrat cherche à ranimer cette lampe, l'ombre retourne les pièces officielles, et remet par-dessus les autres l'arrêt de condamnation de la jeune Téou-ngo. Le magistrat s'épouvante en voyant cette sentence reparaître obstinément, comme une plainte muette, comme un appel silencieux.

L'ombre elle-même se montre enfin, et le magistrat, avec toute la

dignité de son office, lui adresse un interrogatoire en forme. Convaincu de l'identité et de l'innocence de la plaignante, il va s'asseoir sur son tribunal. On amène devant lui les véritables coupables, l'ombre paraît, et vient les accuser. En vain les meurtriers invoquent le puissant Lao-tseu : l'ombre insiste, et les contraint à avouer leur crime. Les derniers mots qu'elle prononce sont adressés à son père, auquel elle demande d'effacer de la sentence le nom de Téou-ngo.

ROMANS.

Voici l'analyse que Davis a faite de *l'Union fortunée.*

L'Union fortunée peut être considérée comme un excellent essai dans le genre des tableaux de mœurs. L'intérêt et la vivacité de l'intrigue, la couleur du dialogue, le caractère des personnages bien développé et bien soutenu, l'excellente morale qui respire, tout contribue à nous donner une idée favorable du goût des Chinois.

Les noms des personnages font allusion à la nature de leurs dispositions. Le héros se nomme *Homme de fer,* l'héroïne *Ping-sin* (Cœur de glace), ce qui veut dire chaste, non pas indifférente ou froide, comme nous l'entendrions. Ti-tchong-yu est un jeune étudiant, dont la famille habite une ville à deux cent cinquante milles de la capitale. Beau de sa personne, mais d'un naturel très irritable, ses défauts sont compensés par une grande générosité, un extrême empressement à faire le bien, à secourir ses semblables. Son père est censeur, et se fait remarquer par son intégrité et par la franchise avec laquelle il parle à l'empereur : comme il connaît le caractère irritable de son fils, il ne le laisse pas habiter Pékin. Il avait voulu le marier à seize ans, mais il a différé à sa prière ; Ti-tchong-yu a donc continué jusqu'à l'âge de vingt ans de s'occuper de ses études. Ses yeux tombent, dans une de ses lectures, sur l'histoire d'un ministre célèbre dans les annales chinoises, qui devint victime de sa vertueuse franchise à reprendre le souverain. En réfléchissant à cet évènement, il conçoit la crainte qu'il n'en arrive autant à son père, et se décide dans son inquiétude à partir pour la capitale. Dans un village où il s'était arrêté sur la route pour y passer la nuit, on lui raconte que la fiancée d'un étudiant a été enlevée par un seigneur puissant. Aussitôt, comme si c'eût été sa propre affaire, il s'est chargé de présenter lui-même à l'empereur une pétition à ce sujet. Quand notre héros arrive à Pékin, il trouve toutes ses craintes réalisées. L'empereur avait vu avec déplaisir le zèle avec lequel le censeur avait plaidé la cause de ce même étudiant, dans la persuasion qu'elle était juste. L'affaire ayant été portée au conseil criminel, le coupable avait tant fait par ses richesses et son influence, qu'il avait été absous, et que l'empereur était resté convaincu que le censeur l'avait abusé. Le père de Ti-tchong-yu a été déposé et mis en pri-

son. Le héros entre dans le cachot de l'auteur de ses jours, et lui cause une agréable surprise en lui présentant un mémoire de l'étudiant qui justifie sa conduite. Il trouve le moyen de faire parvenir ce document à l'empereur, qui lui en sait gré, et lui envoie, selon sa demande, l'ordre secret d'arrêter le seigneur. Armé d'une massue de cuivre, Ti-tchong-yu se rend au palais du coupable, parvient à l'arrêter après une longue résistance, et délivre la fiancée de l'étudiant. Le censeur est rétabli dans sa charge, et obtient même un poste plus élevé; l'empereur punit le seigneur, et donne de grandes louanges au courage ainsi qu'au zèle avec lequel le jeune homme a conduit toute cette affaire; mais afin que les éloges qui lui ont été prodigués de toutes parts ne l'enorgueillissent pas, son père l'envoie faire un voyage d'instruction dans l'intérieur de l'empire.

Dans un district de la province de Chan-tong habite un membre du tribunal de Pékin, qui n'a qu'une fille, nommée Chui-ping-sin, douée d'une rare beauté et d'admirables qualités morales. Son père, étant veuf, lui confie le soin de ses propriétés toutes les fois que les devoirs de sa place l'appellent dans la capitale. Chou-yun, frère indigne de ce mandarin, ayant trois fils et une fille très laide, convoitait depuis longtemps ses biens, qui lui seraient revenus un jour si sa nièce se fût mariée; aussi avait-il fait tout pour arriver à ce résultat. Par suite d'une faute commise dans l'exercice de ses fonctions, le mandarin a été exilé en Tartarie. Encouragé par son absence, Chou-yun s'entend avec un jeune libertin de famille noble, qui désire épouser Chui-ping-sin; celle-ci a d'abord cherché à gagner du temps, puis elle réussit à persuader à son imbécile d'oncle de donner sa propre fille en mariage au jeune seigneur, qui est furieux de se voir joué ainsi. Chou-yun parvient cependant à le calmer, en lui saisant une proposition qui révèle toute la bassesse de son caractère; il lui indique le moyen de posséder Chui-ping-sin, en la prenant pour femme, et en réduisant celle qu'il a déjà épousée à la condition de concubine. Le tout est si bien concerté, qu'il paraît impossible que la jeune personne ne tombe pas dans la *gueule du dragon*. Ici l'intérêt devient saisissant, et l'on ne peut qu'admirer l'adresse avec laquelle Chui-ping-sin sait déjouer toutes les ruses de ses deux persécuteurs. Cependant ceux-ci ne se lassent pas; ils forment le projet de s'emparer d'elle au moment où elle reviendra du tombeau de sa mère, où elle est allée accomplir les rites de la saison d'automne. Avertie à temps, elle change de vêtements, entre dans la litière d'une de ses compagnes, remplit la sienne de pierres, la ferme et part. Le jeune seigneur arrive et ouvre la litière en présence de ses compagnons, qui rient aux éclats en le voyant joué ainsi. Cette seconde déception, au lieu de décourager l'incorrigible libertin, ne fait qu'accroître son audace. Chui-ping-sin, renfermée dans sa demeure, ne recevait aucun étranger; ne pouvant donc espérer de 'emparer d'elle de vive force, il a eu recours à la ruse : après avoir

fait remettre à l'objet aimé un faux décret rappelant son père de l'exil, il est parvenu à pénétrer dans la maison, accompagné d'une troupe nombreuse de serviteurs. La jeune fille, en se voyant sa prisonnière, a demandé à être conduite devant le magistrat, qui, parent et ami du jeune seigneur, s'est prêté facilement à ce qu'il désirait.

Ti-tchong-yu, que nous avons laissé en voyage, entrait en ce moment dans la ville; il rencontre le cortège au détour d'une rue, et les porteurs de la litière dans laquelle est Chui-ping-sin le heurtent en passant. Irrité de leur maladresse, il les traite rudement; mais ceux-ci ayant fait leurs excuses, il est prêt à s'éloigner quand il entend une voix de femme lui dire, douce et plaintive : « On me fait violence, que votre courage vienne à mon secours! »

En véritable chevalier errant, Ti-tchong-yu fait toute la troupe prisonnière, et la conduit devant le magistrat qui déjà a donné gain de cause à son parent. Après avoir frappé sur le tambour placé à la porte, il pénètre dans le tribunal, et s'adresse d'égal à égal au juge qui, néanmoins, adjuge Chui-ping-sin à son ravisseur. Notre héros indigné se fait alors connaître, et le magistrat est contraint d'ordonner que la fille du mandarin soit mise en liberté. Ti-tchong-yu s'enflamme pour la beauté extraordinaire de celle qu'il a sauvée, et Chui-ping-sin de son côté lui est sincèrement attachée par le lien de la reconnaissance; cependant, le ravisseur forme le projet de se venger. Il séduit quelques méchants prêtres du monastère bouddhiste dans lequel, selon l'usage, notre héros avait reçu momentanément l'hospitalité, et leur persuade de mettre du poison dans les mets qu'ils lui serviront. Chui-ping-sin, qui savait de quoi ce libertin était capable, avait des émissaires chargés de l'informer de tout ce qui se passait. Instruite par eux que son libérateur est malade, elle prend aussitôt la résolution de le recevoir dans sa demeure comme le seul moyen de lui sauver la vie. Notre héros n'accepte son offre qu'avec beaucoup de peine, dans la crainte de la compromettre. Sa santé ne tarde pas à se rétablir, et il s'apprête à quitter la maison sans avoir entrevu sa jeune hôtesse, attendu que le décorum chinois a été très rigoureusement observé entre eux; quand son rival, plus furieux que jamais, envoie Chou-yun faire des remontrances à sa nièce sur l'inconvenance qu'elle a commise. Chui-ping-sin invoque pour son excuse ce que la circonstance avait d'urgent, et la reconnaissance qu'elle doit à son libérateur. L'oncle part après avoir chargé un homme à lui d'épier tout ce qui se passe au logis; mais ne recevant de lui sur la conduite de sa nièce que les renseignements les plus favorables, et ne pouvant l'inquiéter de ce côté, il médite d'autres stratagèmes.

Ti-tchong-yu, parfaitement guéri, prend congé de celle qu'il peut maintenant appeler à son tour sa libératrice, et retourne dans sa province pour se préparer au prochain examen public des candidats aux grades littéraires. L'infatigable persécuteur de Chui-ping-sin



profite de l'éloignement de son défenseur pour mettre dans son parti un commissaire impérial nouvellement arrivé, et qui se trouve un protégé de son père. Ce magistrat prévaricateur lui accorde l'autorisation par écrit d'épouser la jeune personne dans sa propre demeure, en vertu d'une disposition particulière des lois chinoises. Sur ces entrefaites, Chui-ping-sin ayant expédié secrètement un mémoire à l'empereur, réclame la protection du commissaire pour être délivrée du libertin qui la poursuit; sur son refus, elle lui montre une copie de la plainte qu'elle a envoyée contre lui au monarque. Le commissaire effrayé met alors opposition à la célébration du mariage, et elle envoie un exprès pour rappeler le messager. Ti-tchong-yu ne tarde pas à être instruit de ce que souffre celle qu'il aime; il se hâte en conséquence de revenir dans la province de Chan-tong, pour la protéger. Les deux pervers, l'ayant vu arriver, lui envoient un jeune homme rusé, porteur d'un prétendu billet de Chui-ping-sin, pour lui demander un rendez-vous. Un message si manifestement contraire au caractère de la jeune personne éveille ses soupçons, et ses menaces amènent le messager à lui révéler le tour perfide préparé par ses ennemis; ceux-ci ne se découragent pourtant pas, et leur esprit inventif leur suggère une nouvelle fourberie. Le jeune libertin se présente à la maison de Ti-tchong-yu, et l'entrée lui en étant refusée, comme il s'y attendait, il laisse un billet de visite. Ti-tchong-yu se croit dans l'obligation de lui rendre sa visite; il est introduit, et trouve réunie une nombreuse société, à laquelle il est obligé de se mêler malgré lui. Le maître était convenu avec ses amis de faire naître une querelle, afin d'avoir occasion, au milieu du tumulte, de se jeter sur l'amant de Chui-ping-sin et de le maltraiter; mais celui-ci se comporte avec tant de convenance et de courage, qu'il échappe à ce nouveau piége.

Plus tard, il trouve le moyen de rendre un service signalé au père de celle qu'il aime : il le fait rappeler de l'exil et rétablir dans ses fonctions. Les deux familles prennent alors la résolution de s'allier entre elles en mariant les deux amants; mais la susceptibilité de l'école de Confucius, dont Chui-ping-sin et Ti-tchong-yu professent les principes, leur inspire des scrupules réciproques, et ils refusent d'abord de se marier, de peur que quelqu'un n'ait à élever des doutes sur la pureté et le désintéressement qui président à leurs actions. Enfin les scrupules sont levés; mais, au moment où l'on va conclure le mariage, Chou-yun et son digne ami viennent y apporter de nouveaux obstacles. Le rang élevé des deux parties fait que la cause est portée devant l'empereur, qui punit les coupables, donne des éloges à l'heureux couple et sanctionne lui-même leur union.

D.

POÉSIE LYRIQUE.

Odes du Chi-king. (Voyez page 388.)

Misères du genre humain.

Quand il tombe beaucoup de grêle en cette saison, c'est un prodige. La douleur déchire mon âme quand je vois les œuvres des pécheurs. Peuvent-ils commettre plus d'excès? Voyez à quelle triste condition je suis réduit. Ma douleur s'accroît à chaque instant. Ayez quelques égards aux soucis qui me dévorent, pour la tâche que j'entreprends. La mélancolie me tue, et je suis obligé de la cacher.

J'ai reçu la vie de mes parents; me l'ont-ils donnée seulement pour qu'elle fût accablée de tant de maux? Je ne puis aller ni en avant ni en arrière. Les hommes exercent leur langue à se flatter ou à se déchirer, et si je m'en montre affligé, je suis exposé à leurs railleries.

Mon cœur est plein d'amertume en voyant une telle misère. Les plus innocents sont les plus à plaindre. D'où espéreront-ils du secours? Où ces corbeaux s'arrêteront-ils? Qui est destiné à devenir leur proie?

Voyez cette grande forêt remplie de bois qui n'est bon qu'à brûler. Le peuple, accablé de tant de maux, regarde le ciel et semble douter de la Providence; mais quand viendra l'heure d'exécuter ses commandements, personne ne pourra s'y opposer. L'Être suprême est l'unique souverain; quand il punit, il est juste, et nul ne peut l'accuser d'agir par colère.

Mais les impies considèrent comme bas ce qui est élevé, et comme élevé ce qui est bas. Quand donc finiront leurs excès? Ils appellent les vieux sages et leur disent en riant: « Racontez-nous vos songes. » Ils sont couverts de péchés et se croient sans tache. Parmi les corbeaux, comment distinguer la femelle du mâle?

Quand je pense au Seigneur de l'univers, à sa grandeur et à sa justice, je me prosterne devant lui, et je tremble qu'il ne me réprouve. Cependant toutes mes paroles partent du fond de mon cœur et sont conformes à la raison. Les méchants ont des langues de serpent pour nuire aux hommes de bien, et pourtant ils sont tranquilles.

Voyez cette vaste campagne couverte seulement de mauvaises herbes qui ont germé dans son sein. Le ciel semble se railler de moi, comme si je n'étais rien, et il exige un compte exact, comme si j'avais encore quelque chose à exposer à l'envie de mes ennemis. Ai-je assez de force pour m'en délivrer?

Mon cœur est plongé dans la tristesse, torturé par la douleur.

D'où viennent donc les maux de notre temps? L'incendie s'étend de plus en plus, et il est impossible de l'éteindre. Malheureusement, Pao-ssée (1), tu as allumé le feu qui nous dévore.

Pensez sans cesse à la dernière heure. Le chemin que vous suivez est obscur, glissant, dangereux. Vous traînez un char richement chargé. Que faites-vous? Hélas! vous laissez se briser les ridelles du char, vous laissez périr vos richesses, et quand tout est perdu, vous criez au secours.

Ne rompez pas les ridelles du char; ayez l'œil sur les roues, veillez sur vos gens, et ne laissez pas se perdre un trésor si précieux; ne vous exposez pas là où il y a du danger. Mais, hélas! mes paroles sont jetées au vent; on ne songe même pas à ce que je dis.

Les méchants croient être bien cachés; mais ils sont comme les poissons renfermés dans un vivier. Ils ont beau plonger sous l'eau, on les voit comme sur le rivage. Mon affliction est au comble en voyant leur misère.

Ils passent les jours dans la joie, et se font servir des vins exquis et des mets délicats. Leurs banquets sont sans fin; ils réunissent des compagnons de débauche, ne parlent que de noces et de plaisirs. Considérez que je suis resté seul et contraint de cacher jusqu'à mes larmes.

Le plus petit vermisseau a son trou; le plus vil insecte trouve la nourriture, et le peuple se meurt aujourd'hui de faim et de misère. O ciel, qui nous envoies justement ces maux, vois comme les pervers nagent dans l'abondance, et prends pitié du juste, réduit à l'extrême nécessité!

Éloge de Ven-vang.

Le ciel a fait cette montagne élevée, et Taï-vang l'a rendue déserte. Ce dommage fut causé par sa faute; mais Ven-vang lui rendit son antique honneur. Le chemin dans lequel le premier s'était engagé est plein de périls; la voie de Ven-vang est droite et facile. Postérité d'un roi sage, conserve précieusement la félicité qu'il t'a procurée.

A la louange du même.

Celui qui seul est roi et maître suprême abaisse sa majesté jusqu'à prendre souci des choses d'ici-bas (2). Toujours attentif au bien

(1) Pao-ssée, fille d'Yeng-vang, fut cause de grands désastres, dont la nature n'est pas expliquée bien clairement dans les livres sacrés. C'est peut-être un débris de la tradition d'Ève. Le début de cette ode est assez élevé; le reste est d'un ton plus humble et qui tient plus parfois de la prédication que de la poésie. La richesse des images n'y manque pas; en outre, elle se maintient bien dans le style moyen, par exemple, de l'ode d'Horace: *Rectius vives, Licini.*

(2) Ce début vaut mieux que le

Cælo tonantem credidimus Jovem, etc.,

par lequel Horace prélude aux louanges d'Auguste.



véritable du monde, il promène ses regards sur la face de la terre; il voit deux peuples qui ont abandonné ses lois, et le Très-Haut ne les abandonne pourtant pas. Il examine, il attend, il cherche partout un homme selon son cœur et veut lui-même étendre son empire. Dans cette idée, il fixe avec amour ses yeux vers l'Occident. Il doit habiter là et y régner avec ce nouveau roi.

Il en arrache d'abord les mauvaises herbes et nourrit soigneusement les bonnes; il émonde l'orgueil superflu des arbres, et les dispose en un bel ordre; il arrache le roseau et cultive le mûrier (1). Le Seigneur veut rendre aux hommes leur vertu première; tous ses ennemis fuiront devant lui. Le ciel veut se choisir un égal (2); jamais volonté ne fut plus absolue.

Le Seigneur observe cette sainte montagne, séjour de paix; il n'y croît aucun des bois dont on fait des armes; royaume éternel où l'on ne voit que des arbres dont les feuilles ne tombent jamais. C'est l'ouvrage du Très-Haut. Il a mis le plus jeune à la place de l'aîné (3); seul, Ven-vang sait aimer de cœur ses frères; il met là son bonheur et sa gloire. Le Seigneur l'a comblé de ses biens et lui a donné l'univers pour récompense.

Le Seigneur pénètre dans le cœur de Ven-vang et y découvre une vertu secrète et inexplicable, dont le parfum se répand partout. O réunion merveilleuse des dons les plus précieux! L'intelligence pour tout régler, la sagesse pour tout éclaircir, la science pour instruire, le conseil pour gouverner, la piété et la douceur pour se faire aimer, la force et la majesté pour se faire craindre; une grâce en outre qui lui concilie les cœurs : vertus toujours constantes et qui ne peuvent changer; dons qu'il reçut du Très-Haut; bonheur qu'il répandit sur sa postérité.

Le Seigneur a dit à Ven-vang : Quand le cœur n'est pas droit, les désirs sont irréguliers, et l'univers ne peut se sauver. De tels défauts ne peuvent entrer en toi; monte donc le premier sur la montagne pour entraîner à ta suite toute la nation. Vois les rebelles indociles à leur maître; se croyant supérieur aux hommes, il les tyrannise. Arme-toi de ma colère, déploie tes étendards, lève des armées, rétablis partout la paix, et consolide le bonheur de ton empire; accomplis ce que le monde attend de toi.

Aussitôt Ven-vang, sans quitter la cour, gravit sur le sommet de la montagne. — Retournez dans vos cavernes, esprits rebelles : ceci est la montagne du Seigneur; vous ne pouvez y venir. Ces sources vives sont les eaux où s'abreuveront les sujets de Ven-vang; ces plaisirs ne sont pas pour vous. Ven-vang a choisi cette montagne. Lui-même a ouvert ces limpides ruisseaux; là doivent se réunir tous les peuples fidèles, là les rois.

(1) L'Écriture est pleine de semblables images allégoriques.
(2) Horace dit aussi à Jupiter : *Tu secundo Cæsare regnes.*
(3) *Et erunt novissimi primi.*

Le Seigneur a dit à Ven-vang : J'aime une vertu pure et simple comme la tienne; elle ne fait pas un grand fracas, ne jette pas un grand éclat au dehors, et n'est ni soucieuse ni altière; on dirait que tu n'as la science et l'esprit que pour te conformer à mes ordres. Tu connais ton ennemi, réunis contre lui toutes tes forces, prépare tes machines de guerre, attelle tes chars, va et détruis le tyran; chasse-le du trône qu'il usurpa. Chars armés, ne vous pressez pas en foule; hautes murailles, ne craignez pas; Ven-vang ne va pas avec une rapidité furieuse, et sa colère ne respire que paix. Il prend le ciel à témoin de la bonté de son cœur; il voudrait les voir se rendre sans combattre, et il est prêt à pardonner aux plus coupables. Loin que tant de bonté lui attire le mépris, il ne parut jamais plus digne d'amour. Mais si l'on ne croit pas à tant de générosité, ses chars arrivent avec fracas; en vain le tyran se confie dans la force et l'élévation de ses murailles. Ven-vang l'attaque, le combat, en triomphe, et détruit son cruel empire. Un tel acte de justice ne le rend pas odieux : au contraire, jamais le monde ne se soumit plus volontiers à ses lois.

Avis au roi.

Grand et suprême Seigneur, tu es le maître du monde; mais combien ta majesté est sévère et tes ordres rigoureux! Le Ciel donne à tous les peuples la vie et l'être; mais il ne faut trop se fier à sa libéralité et à sa clémence. Je sais qu'il commence toujours en père, mais je ne sais s'il finira en juge.

Ven-vang s'écrie : Hélas! rois du monde, vous êtes cruels, et vos ministres sont des tigres et des loups; vous êtes avares, et vos ministres sont des sangsues. Vous souffrez près de vous de telles gens; vous les élevez aux premiers postes, et parce que vous avez contraint le ciel à faire tomber en vous un esprit de vertige, vous placez ces scélérats sur la tête de vos sujets.

Ven-vang s'écrie : Hélas! rois du monde, à peine avez-vous attiré près de vous quelque sage, les méchants jurent sa ruine et répandent mille bruits mensongers pour couvrir leur haine de prétextes spécieux. Vous les écoutez, vous les aimez. Comment avez-vous logé dans votre palais une bande de brigands? Voilà pourquoi pleuvent de toutes parts les imprécations de votre peuple.

Ven-vang s'écrie : Hélas! rois du monde, vous agissez avec vos sujets comme des bêtes féroces affamées; vous mettez toute votre habileté à chercher des conseillers plus méchants encore que vous; comme vous ne vous appliquez pas à la vertu, vous resterez sans appui, et votre vie n'étant que mensonge, vous n'avez pour favoris que des gens trompeurs.

Ven-vang s'écrie : Hélas! rois du monde, les murmures de vos peuples sont comme les cris des cigales, et la colère fermente au fond de leur cœur. Vous êtes près de la dernière infortune, et vous

ne craignez point. La peste est au sein de l'empire et se propage jusque chez les barbares les plus lointains.

Ven-vang s'écrie : Hélas! rois du monde, vous ne devez pas accuser le ciel de vos maux, mais vous-mêmes. Vous n'avez pas voulu écouter les vieillards prudents, vous les avez écartés; mais bien que vous n'ayez plus près de vous ces hommes respectables, vous avez encore les lois. Pourquoi ne les suivez-vous pas pour détourner les fléaux qui vous menacent?

Ven-vang s'écrie : Hélas! rois du monde, on dit, et cela n'est que trop vrai : Ce qui a fait mourir cet arbre, ce n'est ni d'avoir émondé ses rameaux et fait tomber ses feuilles; c'est que sa racine est gâtée et pourrie. De même que vous devez vous contempler dans les rois vos prédécesseurs, qui vous ressemblaient, ainsi vous servirez d'exemple à ceux qui viendront. Plus le monde vieillit, plus il a d'exemples fameux pour s'instruire, et pourtant il n'en devient pas meilleur.

Conseils à un roi.

Un extérieur grave et majestueux est comme le palais où la vertu réside. Mais on dit, et l'on dit vrai : Aujourd'hui les plus ignorants en voient assez pour voir les défauts d'autrui, et les plus savants sont aveugles pour leurs propres défauts.

Celui qui n'exige pas d'un autre des choses au-dessus de ses forces peut instruire l'univers, et le vrai sage fait du cœur de l'homme ce qu'il veut. Ne formez pas de projets où il entre le moindre intérêt. Donnez des ordres justes que vous ne soyez pas obligé de changer. Montrez de la probité et de la vertu, pour que ces deux choses vous fassent servir de modèle au peuple.

Mais, hélas! de telles leçons ne sont plus pratiquées : tout va en sens inverse; nous sommes comme ensevelis dans une honteuse ivresse, et parce que l'ivresse plaît, on ne pense plus au bon ordre; on n'étudie plus les maximes des anciens rois pour faire revivre leurs sages lois.

Vous dites que l'auguste ciel ne vous protège plus; mais il aime ceux qui suivent ouvertement la vertu. Vous êtes au milieu du courant; craignez qu'il ne vous entraîne. Veillez continuellement sur les plus petites choses, en observant exactement l'heure du lever et celle du coucher, et en prenant soin que votre maison soit toujours propre. Vous rendrez le peuple soigneux par votre exemple. En tenant les chars, les chevaux, les soldats, les armes en bon état, vous éviterez la guerre, et vous éloignerez les barbares.

Perfectionnez votre peuple, et observez le premier les lois que vous faites; vous vous épargnerez ainsi beaucoup d'amertumes. Pesez bien surtout vos ordres, et ayez un soin extrême de votre extérieur; alors tout sera tranquille, tout ira bien. On peut enlever une tache à un diamant à force de le frotter; mais si par vos paroles une faute est commise, il n'y a pas moyen de l'effacer.

Parlez donc toujours avec réserve, et ne dites pas : Ce n'est qu'un mot! Pensez que l'on ne peut pas faire revenir la langue sur elle-même, et que, si vous ne la retenez vous-même, vous commettrez mille fautes. Les paroles pleines de sagesse sont comme la vertu; elles ne restent pas sans récompense. Par la vertu vous aidez vos amis, et tous les peuples qui sont vos enfants deviennent vertueux en suivant vos maximes d'âge en âge.

Quand vous êtes avec de sages amis, composez votre maintien de manière qu'il n'apparaisse dans votre personne rien que de doux et d'aimable; que dans la familiarité il ne vous échappe rien d'irrégulier. Même quand vous êtes dans la partie la plus secrète de votre demeure, ne vous livrez à rien de honteux; ne dites pas : Personne ne me voit! puisqu'il est un esprit intelligent qui aperçoit tout; il vient quand on y pense le moins, et cela nous doit tenir continuellement en garde avec nous-mêmes.

Votre vertu ne doit pas être commune, mais arriver à la plus haute perfection. Réglez si bien vos mouvements, que jamais vous ne sortiez du droit chemin. Ne dépassez pas les limites que la vertu vous prescrit, et fuyez tout ce qui pourrait l'offenser. Offrez-vous comme un modèle que l'on puisse imiter sans crainte. Le proverbe dit : *On rend une pomme pour une pêche*. Vous ne recueillerez que selon ce que vous aurez semé; celui qui vous dit le contraire vous trompe; c'est chercher une corne au front d'un agneau nouveau-né.

Un rameau d'arbre simple et flexible prend la forme qu'on veut lui donner. Un sage possède l'humilité, fondement de toutes les vertus, parlez-lui des belles maximes de l'antiquité, il est prêt à s'y soumettre et cherche à les mettre en pratique. Le sot, au contraire, s'imagine qu'on le prend comme instrument, et ne veut croire à rien. Chacun suit ainsi son penchant.

Mon fils, vous dites que vous ignorez le bien et le mal; je ne veux pas vous traîner par force à la vertu véritable, mais en vous donnant des preuves sensibles de tout ce que je vous dis. Ce n'est pas simplement en écoutant mes leçons que vous deviendrez sage, mais en les pratiquant de cœur. Reconnaître comme vous le faites votre incapacité est une excellente disposition pour vous trouver bientôt en état d'instruire les autres; car du moment qu'on n'est plus plein de soi, ni gonflé d'un vain orgueil, ce qu'on apprend le matin, on le met en pratique avant que le jour finisse.

Le suprême Tien distingue clairement le bien et le mal; il hait les superbes et aime les humbles. Il n'est pas un instant où je ne puisse offenser le Tien; comment donc avoir un moment de joie dans cette misérable vie; elle passe comme un songe, et la mort arrive avant qu'on s'éveille. De là naît ma douleur. Je ne néglige rien pour vous instruire, et à peine si vous m'écoutez. Au lieu d'aimer mes leçons, elles vous paraissent peut-être trop rudes. Vous dites que vous n'êtes pas en âge d'être si sage; mais si vous n'em-

brassez pas maintenant la vertu, comment y arriverez-vous dans la caduque vieillesse?

O mon fils! je ne vous adresse que les grandes vérités des anciens rois. Si vous suivez mes conseils, vous n'aurez jamais à vous en repentir. Le ciel est irrité, craignez qu'il n'éclate contre vous et votre peuple.

Vous avez dans les siècles passés des exemples fameux de la manière dont il agit. Jamais le Seigneur ne s'écarte de ses voies. Soyez bien persuadé que ne pas entrer de suite dans le chemin de la vertu que je vous ai montré, c'est attirer sur vous et votre empire les plus grands malheurs.

Nous choisirons maintenant quelques exemples d'un genre différent.

« Il vint sans bonnet ni parasol; il repart en char, avec des cheaux et une suite; il est toujours le même, mais quelle différence dans son accueil! »

« Le vin réjouit quand on le boit avec des amis; les vers font le charme d'une société intime; mais, avec d'autres que des amis, le vin et les vers sont une source d'amertumes. »

« Ne me dites pas qu'un grand homme ne pleure jamais. Un grand homme pleure, mais ses larmes sont furtives. »

(Extrait du roman des *Deux Cousines*.)

« Heureux le sage qui, dans la vallée où il vit solitaire, se plaît à entendre le son des cymbales; seul dans son lit, en s'éveillant, il s'écrie: « Jamais, je le jure, je n'oublierai le bonheur que j'éprouve! »

« Heureux le sage qui, sur le penchant d'une montagne, se plaît aux sons des cymbales; seul dans son lit, en s'éveillant, il chante: « Jamais, je le jure, mes désirs n'iront au-delà de ce que je possède! »

« Heureux le sage qui, sur la colline où il habite, se plaît à entendre le son des cymbales; seul dans son lit, en se réveillant, il demeure en repos, et jure que jamais il ne révélera au vulgaire le motif de sa joie. »

(*Livre des vers,* v. 2.)

Voici un morceau de Kaokiti, poète très ancien:

« Le givre a humecté les fleurs; qui étendra un pavillon pour garantir leur tissu délicat et parfumé? Mes vers errent bien loin, cherchant le règne du printemps; mon âme attristée courtise à minuit la lune suspendue sur le village. Dans ma mélancolie, je demande aux nuées une compagne; dans mon abandon, je cherche une âme à qui révéler la mienne. Au printemps, je parcourrai les délicieux pays Lo-ieu; à la chute des feuilles, je me renfermerai pour me livrer entièrement à l'étude. »



« Rubis dignes d'orner un trône, qui vous sème de toutes parts dans le pays de Nan-king? Tandis que le sage repose au milieu des monts couverts de neige, une belle vient ici errer aux rayons de la lune. Dans la saison rigoureuse, la flûte est ma seule consolation. Au printemps, je foule le vaste tapis de mousse parfumée. Quel amant ne se plaît à faire résonner des chants gracieux, quand le vent d'orient vient se jouer dans cette solitude mélancolique? »

Il ne faut pas perdre de vue que le vent, le soleil, l'hôte, l'appartement à l'orient, indiquent toujours l'amour et le mariage.

« Voici le temps où le zéphir est plus léger, où la pluie est plus douce. Une matinée change en rameaux les bourgeons éclos sur un arbuste. Mes sentiments volent en vers légers comme ce brouillard qui colore les arbres du pont, comme ces rameaux dont l'ombre tremble au souffle du printemps. Oh! malheureux qui s'épuise à tirer l'or du sein de la terre! La neige naguère remplissait le ciel; beau sujet à méditer! Si la colombe voyageuse demande le nombre de mes pensées, qu'elle sache que l'on compterait plus promptement les touffes de soie suspendues à cette plante. »

(*Les Deux Cousines.*)

La pièce suivante est sur une jeune fille à marier :

« Le printemps revient joncher nos chemins de fleurs empourprées et de jeunes fillettes courent en foule les contempler. Chaque année voit les fleurs éclore et se faner. Mais une jeune fille se tait en les regardant. Elle se tait à cause d'une pensée que les fleurs font naître en elle; une pensée qui, cachée à tous, lui trouble le cœur. Elle se rappelle que la fauvette soupire après la nouvelle lune. Déjà les cheveux de ses tempes rivalisent avec l'éclat des fleurs; elle se plaignait jadis de la rigueur précoce du vent d'automne; maintenant son corps n'est plus si délicat. Hélas! ce jupon d'un rouge vif comme la grenade ne lutte plus de fraîcheur avec la fleur du pêcher. Elle passe les mois, les années à gémir toute seule. Combien de fois revient-elle au miroir pour y chercher l'image qu'elle y voyait d'abord? Les jeunes filles voisines évitent sa compagnie; seule, abandonnée à elle-même, elle n'excite plus que la pitié. »

(*Les Deux Cousines.*)

Adieu aux hirondelles.

Le cytise aux pousses dorées attend le nid qui doit recevoir un couple fortuné; un sentier parsemé de cailloux vous conduira par des détours sinueux. Le feuillage mourant unit son ombre à l'épaisseur du treillage; mais déjà le zéphir ardent sème la terre de fleurs. Oiseau vêtu de noir, rien ne console ta douleur; mais, hélas! ne gémis pas tant en songeant à ton pays natal. Quand même on voudrait t'entourer d'un double mur, du haut de la galerie parfumée

par ces arbustes, porté par le désir, tu t'élancerais vers le mystérieux asile où t'attend ta compagne.

Vers de Khian-loung sur le thé.

Ces vers furent composés par l'empereur dans une des parties de chasse qu'il avait coutume de faire pendant l'automne, en Tartarie, au-delà de la Grande Muraille.

Le sujet des vers de l'empereur est représenté au fond d'une tasse à thé; on y voit trois espèces d'arbres qu'on ne laisse guère croître qu'en arbrisseau dans des vases de médiocre grandeur, afin qu'ils n'embarrassent pas dans une chambre.

« La couleur de la fleur de *mei-hoa* n'est pas brillante, mais elle est gracieuse; la bonne odeur et la propreté distinguent surtout le *fo-chéou;* le fruit du pin est aromatique et d'une odeur attrayante; rien n'est au-dessus de ces trois choses pour flatter agréablement la vue, l'odorat et le goût. En même temps mettre sur un feu modéré un vase à trois pieds, dont la couleur et la forme indiquent de longs services; le remplir d'une eau limpide de neige fondue; faire chauffer cette eau jusqu'au degré qui suffit pour blanchir le poisson ou rougir le crabe; la verser aussitôt dans une tasse faite de terre de *yué*, sur de tendres feuilles d'un thé choisi; l'y laisser en repos jusqu'à ce que les vapeurs, qui s'élèvent d'abord en abondance, forment des nuages épais, puis viennent à s'affaiblir peu à peu, et ne sont plus enfin que quelques légers brouillards sur la superficie; alors humer sans précipitation cette liqueur délicieuse, c'est travailler efficacement à écarter les cinq sujets d'inquiétude qui viennent ordinairement nous assaillir. — On peut goûter, on peut sentir; mais on ne saurait exprimer cette douce tranquillité dont on est redevable à une boisson ainsi préparée.

« Soustrait pour quelque temps au tumulte des affaires, je me trouve enfin seul dans ma tente, en état d'y jouir de moi-même en liberté. D'une main je prends un *fo-chéou,* que j'éloigne ou que j'approche à volonté; de l'autre je tiens la tasse au-dessus de laquelle se forment de légères vapeurs agréablement nuancées; je goûte par intervalles quelques traits de la liqueur qu'elle contient, je jette de temps en temps des regards sur le *mei-hoa,* je donne un léger essor à mon esprit, et mes pensées se tournent sans efforts vers les sages de l'antiquité. Je me représente le fameux Ou-Tsiouan ne se nourrissant que du fruit que porte le pin; il jouissait en paix de lui-même dans le sein de cette austère frugalité; je lui porte envie et je voudrais l'imiter. Je mets quelques pignons dans ma bouche et je les trouve délicieux. Tantôt je crois voir le vertueux Lin-fou façonner de ses propres mains les branches de l'arbre *mei-hoa.* C'est ainsi, dis-je en moi-même, qu'il donnait quelque relâche à son esprit, déjà fatigué par de profondes méditations sur les objets les plus

intéressants. Je regarde alors mon arbrisseau, et il me semble qu'avec Lin-fou j'en arrange les branches pour leur donner une nouvelle forme. Je passe de chez Lin-fou chez Tchao-tcheou ou chez Yu-tchouan. Je vois le premier entouré d'un grand nombre de petits vases dans lesquels sont toutes espèces de thé, en prendre tantôt de l'une, tantôt de l'autre, et varier ainsi sa boisson; je vois le second boire avec une profonde indifférence le thé le plus exquis, et le distinguer à peine de la plus vile boisson. Leur goût n'est pas le mien, comment voudrais-je les imiter (1)?

« Mais j'entends qu'on bat déjà les veilles; la nuit augmente sa fraîcheur; déjà les rayons de la lune pénètrent à travers les fentes de ma tente et frappent de leur éclat le petit nombre de meubles qui la décorent. Je me trouve sans inquiétude et sans fatigue; mon estomac est dégagé, et je puis sans crainte me livrer au repos. C'est ainsi que, suivant ma petite capacité, j'ai fait ces vers au petit printemps de la dixième lune de l'année *pin-yn* (1746) de mon règne. KHIAN-LOUNG. »

Nous ajouterons, comme corollaire, le commencement de la relation qu'un Chinois a faite de son voyage à Londres en 1813 :

« Au-delà de la mer, à l'extrémité nord-ouest, est un royaume appelé *Ying-lun*. Le pays est froid; on s'y plaît à s'approcher du feu. Les maisons sont si hautes que l'on en peut toucher les étoiles. Les esprits sont droits, observateurs des rites et respectueux; les cœurs portés à l'étude des livres sacrés. Il ont une inimitié particulière pour les *Fo-lang-ssé* (Français), et le bouclier et la lance ne reposent jamais entre eux.

« Les collines et les champs sont riches de végétation. Ils sont divisés en plateaux ressemblant à un sourcil peint. Les hommes montrent de la déférence envers les femmes, qui sont dignes du pays par la beauté de leurs traits. Les jeunes filles ont un visage coloré comme l'incarnat des fleurs. Les charmes de celles qui sont belles ressemblent au jaspe blanc. L'amour y fait naître en tout temps de vives passions; les époux aiment à se prêter un mutuel appui. »

E.

ÉLOQUENCE.

(Voyez page 390 du présent volume.)

L'empereur Khang-hi fit faire un recueil des ordonnances et instructions des différents empereurs, relatives à la manière de gou-

(1) Il veut dire qu'il blâme la trop grande délicatesse de l'un et le peu de goût de l'autre.

verner et de réprimer les abus, ainsi que des discours des meilleurs ministres; à chaque morceau il ajouta quelques mots de réflexion avec le pinceau rouge, c'est-à-dire de sa propre main. Un missionnaire anglais en a fait une traduction, qui suffit pour convaincre que l'éloquence ne manque pas en Chine. Il est vrai que la différence des usages et l'étrangeté des expressions, en nous arrêtant tour à tour et en nous obligeant à réfléchir pour les entendre, font perdre de l'effet à la pensée; nous avons choisi celles qui offrent le moins de choses spéciales, et qui en même temps viennent à l'appui de ce qui a été dit dans le récit.

I.

Peu après que Tsin-chi-hoang, *roi de* Tsin, *se fut fait empereur, on prétendit exclure des emplois quiconque n'était pas de* Tsin. Li-ssée, *du pays de* Tsu, *qui avait aidé* Tsin-chi-hoang *à devenir empereur, lui adressa cette remontrance en faveur des étrangers :*

Grand prince, votre sujet a appris qu'il avait été préparé, dans les tribunaux suprêmes, un ordre à l'effet d'écarter des emplois les étrangers. Qu'il me soit permis de vous faire sur cela une très humble remontrance. Un de vos aïeux en a agi autrement. Soigneux de rechercher des hommes de mérite, il accueillit tous ceux qu'il put trouver, de quelque côté qu'ils vinssent... Et ils le servirent si bien, que, maître de vingt États, il finit son règne glorieux par la conquête de Si-yong.

Hiao-kong vit sous son règne un changement prodigieux; les mœurs se réformèrent; le royaume se peupla, etc.

(Suit une série d'exemples, attendu que tout argument se réduit pour les Chinois, ainsi que nous le verrons constamment, à démontrer que leurs ancêtres ont agi de la même manière.)

Ce qu'ont fait les quatre princes, vos prédécesseurs, ils l'ont accompli par la main des étrangers.

Après cela, qu'il me soit permis de demander quel tort a reçu l'État des étrangers dont il s'est servi. N'est-il pas évident, au contraire, que si les princes dont j'ai parlé avaient exclu les étrangers, comme on les veut exclure aujourd'hui, leur État ne serait pas parvenu à une aussi grande prospérité, ni le nom de Tsin en si grande renommée? Quand je considère en outre ce qui sert à Votre Majesté, je vois des pierres précieuses du mont Kuan, des bijouteries de Sui et de Ho, des diamants de Lung. Les armes que vous portez, les chevaux que vous montez, vos bannières elles-mêmes et vos tambours ont pour ornement ou pour matière des choses venues du dehors. Pourquoi vous en servir?

S'il suffit de ne pas être né dans le Tsin pour en être exclu, quelque mérite et quelque fidélité qu'on ait, il me semble qu'il faudrait par la même raison jeter hors du palais les diamants qui y sont, les

meubles d'ivoire, les objets d'or; éloigner de votre palais les beautés de Tcing et de Uei. Si rien d'étranger ne doit trouver place à votre cour, pourquoi vous offrir chaque jour des rangées de perles et d'autres ornements qui parent le front de la reine? Pourquoi ces gens ennemis de tout ce qui est étranger ne commencent-ils pas la réforme par bannir de votre cour ce qui en fait la beauté, et la reine Tchiao elle-même? etc.

L'empereur Gang-hi ajouta la note suivante :

Dans l'ancien temps, quiconque avait de la prudence et de l'esprit était estimé. Les princes attiraient de pareilles gens par des présents, et leur donnaient toujours des emplois quand ils consentaient à les accepter. Ils se gardaient bien de les chasser et de les repousser parce qu'ils n'étaient pas nés dans le pays. Profiter des esprits qui peuvent se trouver partout est une maxime du sage. Li-ssée, auteur de cet écrit, était au fond peu recommandable; il ne faut point pour cela dédaigner ce qu'il a dit de bon.

II.

L'empereur Ven-ti, *de la dynastie des* Han, déroge à la loi qui défendait de censurer le gouvernement.

. . . .

. . . .

III.

Le même empereur Ven-ti *ordonne que les personnes de mérite et d'une probité certaine lui soient présentées.*

Le grand Yu mit un soin extrême à se procurer des personnes de vertu et de mérite qui l'aidassent à bien gouverner. Les ordres qu'il donna à cet effet non-seulement furent publiés dans tout l'empire, mais encore ils furent connus au loin; et l'on peut dire qu'ils ne furent ignorés que dans les pays où il ne va ni barques, ni chars, ni hommes. Chacun, de près ou de loin, se faisait un plaisir de lui communiquer ses connaissances. Aussi le prince ne manqua jamais à lui-même et fonda une dynastie qui fut longtemps florissante.

Kao-ti, dans ses derniers temps, agit presque de la même manière pour fonder notre dynastie. Après avoir délivré l'empire des maux dont il souffrait, son premier soin fut de s'entourer autant qu'il le put de personnes de mérite; il leur confia les premières places, en les priant de l'aider à bien gouverner. Aussi, par le puissant secours de Tien et de la fortune de sa maison, tranquille possesseur de ce vaste État, il fit éprouver à toutes les nations voisines les effets de ses bontés. C'est de lui, vous le savez, que me vient cet empire. Vous n'ignorez pas non plus (je vous en ai averti souvent) que, pour en soutenir le poids, je n'ai ni assez de vertu ni assez de savoir.

Cela me détermine à publier aujourd'hui cette nouvelle déclaration, pour enjoindre à quiconque est dans les fonctions publiques, depuis les princes jusqu'aux simples magistrats, de rechercher avec attention les personnes de mérite : les unes ayant beaucoup de pratique du monde, d'autres qui soient habiles dans les affaires d'État, mais en qui se rencontrent surtout la rectitude et la fermeté nécessaires pour m'avertir librement de ce qu'ils croiront répréhensible. J'en voudrais un bon nombre dans chaque genre pour suppléer à mon défaut de capacité. En attendant, vous qui avez déjà le rang de Ta-fu (une des plus grandes charges de l'empire), aidez-moi du mieux que vous pourrez.

Ce qu'il importe surtout d'examiner, ce sont : 1° mes erreurs journalières et mes défauts personnels; 2° les défauts du gouvernement actuel; 3° les injustices des magistrats; 4° les besoins du peuple. Expliquez votre opinion sur ces divers points dans un rapport spécial; je le lirai, et je verrai, en le lisant, si votre zèle à me seconder va jusqu'où il doit. Je reconnaîtrai la sincérité de votre zèle, si dans la teneur et jusqu'à la fin de votre rapport vous parlez au prince avec liberté sans épargner ma personne. Prenez-y bien garde, Ta-fu; il ne s'agit pas de chose peu importante; l'affaire est sérieuse. Apportez toute l'attention possible à vous acquitter, comme vous le devez, de ce que je vous recommande.

IV.

Des plaintes parvenaient souvent à Vou-ti sur l'excès du luxe et sur l'abandon de l'agriculture. S'adressant un jour à Tong-fang-so, il lui dit : « Je voudrais réformer mes peuples; suggère-m'en les moyens. Apprends-moi comment il faut se conduire. » Tong-fang-so répondit par écrit : « Prince, je pourrais vous proposer les exemples de Yao, de Choun, de Yu, de Tang, etc. Mais ces règnes heureux sont passés depuis longtemps. A quoi bon remonter si haut? Je m'arrête à des temps plus voisins, à des exemples domestiques. Je vous propose ceux de Ven-ti. Son règne est si rapproché de cette époque, que certains de nos vieillards ont eu le bonheur de le voir. Eh bien, Ven-ti, élevé à la haute dignité de Tien-tsé (fils du ciel), comme vous, possédant ce vaste empire que vous possédez, portait des habits simples, sans ornements et d'un tissu grossier; sa chaussure était d'un cuir mal préparé, et une courroie ordinaire lui servait de ceinturon. Ses armes n'avaient rien de recherché; il s'asseyait sur une natte commune; point de meubles précieux dans ses appartements, et des sacs pleins d'écrits utiles qu'on lui présentait, en faisaient l'ornement et les richesses; sa personne était ornée de sagesse et de vertu. La justice et la bienveillance étaient les règles de sa conduite. Tout l'empire, séduit par de si beaux exemples, s'efforçait de s'y conformer.

C'est tout autre chose aujourd'hui. Votre Majesté se trouve à l'étroit dans la vaste enceinte d'un palais qui est une grande cité; elle entreprend sans cesse de nouvelles constructions dont le nombre est infini, et donne à chacune des noms particuliers. A gauche, c'est le palais de Yong-oang; à droite, celui de Ching-ming; en général, c'est le palais des Mille ou des Dix mille Portes. Dans les appartements intérieurs, les femmes sont chargées de diamants, de perles et d'autres ornements précieux. Les chevaux ont de magnifiques harnais, les chiens des colliers d'une grande valeur. Vous faites couvrir d'enjolivements jusqu'au bois et à l'argile; témoin ces chars de comédie dans les évolutions desquels vous vous plaisez, et dont tout brille, tout est riche et recherché. Ici vous faites fondre et élever des cloches de cent mille livres; là ce sont des tambours dont le ton va diminuant graduellement, et tout se passe en comédie, en symphonies, en danses des filles de Tching. Agir ainsi franchement, pousser le luxe à ce point, et vouloir en même temps inspirer à ses sujets la frugalité, la modestie, la tempérance, le goût de l'agriculture, c'est vouloir l'impossible.

Si donc Votre Majesté me consulte sérieusement, si elle veut réellement suivre mon conseil ou du moins savoir mon opinion, je serais d'avis que Votre Majesté réunît tout cet attirail de vains ornements, qu'elle l'exposât dans un carrefour, ou qu'elle y mît le feu, pour donner à connaître à l'empire qu'elle en est désabusée. Si elle commence ainsi, elle pourra devenir un autre Yao, un autre Choun. « Il est certains points essentiels, dit l'*Y-King*, qui font, quand ils sont observés pleinement, que le reste vient de soi-même. »

V.

Discours de VANG-BENG *à* VEN-TI, *pour l'exciter à la modération et à la frugalité.*

Dans l'ancien temps, tout était réglé d'après certaines prescriptions. Dans le palais de l'empereur, il n'y avait pas plus de neuf femmes, et les chevaux ne dépassaient pas le nombre de huit. Les murs étaient propres et bien enduits, mais sans ornements. Le bois en était luisant et poli, mais sans sculptures. La même simplicité s'observait dans les chars et dans tous les meubles. Le parc n'avait que quelques *li* d'étendue, et toute espèce de personne pouvait y entrer. La dîme des terres était l'unique revenu des monarques; chaque famille leur fournissait trois journées d'homme par an, sans autre service. Cent lieues de pays formaient le domaine de l'empereur, et il recevait la dîme du reste. Toutes les familles étaient dans l'aisance, et l'on célébrait à l'envi par de belles odes ce temps heureux.

Dans des temps très voisins des nôtres, on vit nos aïeux Kao-tseu

Hiao-uen et Hiao-king imiter de près l'antiquité. Ils n'avaient pas plus de dix femmes, ni plus de cent chevaux dans leurs écuries. L'empereur Hiao-uen approcha plus que les autres de l'antique simplicité. Il portait des habits d'étoffe unie et grossière, une chaussure de cuir mal apprêté. Jamais d'or, ni d'argent, ni des ciselures ne se firent voir dans ses meubles. Depuis lors, les choses ont bien changé; non-seulement chaque empereur a surpassé en dépenses ses prédécesseurs, mais le luxe s'est étendu à toutes les classes de l'empire. C'est à qui s'habillera magnifiquement, aura la chaussure la plus élégante, l'épée et le sabre les plus beaux. Chacun, en un mot, fait librement ce qui était seulement le partage du prince. L'empereur se montre-t-il pour donner audience, ou sort-il pour quelque cérémonie, on a peine à le distinguer. C'est un grand désordre en vérité, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on n'y fait pas encore attention.

Autrefois Tchao-king, prince de Lu, disait, quand on lui parlait des devoirs de l'empereur pour lui inspirer le respect dû au souverain : « Que fais-je de contraire à cela ? » Lui seul était aveugle sur sa conduite. Combien y en a-t-il aujourd'hui qui l'imitent ! Chaque magistrat a la présomption d'égaler son supérieur, et l'empereur lui-même va au-delà de ce qui est raisonnable. Le mal est grand et peut passer déjà pour invétéré. S'il y a un remède à une si grande plaie, vous seul, ô prince, pouvez l'appliquer. Si l'ancien temps peut revivre, ce sera par vos exemples. Je dis, si l'ancien temps peut revivre, car, selon mes faibles connaissances, il me paraît presque impossible de remettre les choses sur l'ancien pied; mais au moins convient-il d'en approcher.

Quant à votre palais, c'est une chose faite, et vous n'avez pas à y toucher; mais vous trouverez, si cela vous convient, à supprimer bien d'autres choses. Autrefois les étoffes et les habits pour la cour se faisaient dans le royaume de Tsi; trois officiers y étaient envoyés à cet effet, et ils suffisaient, parce que les étoffes et les vêtements faisaient à peine dix balles. Ces mêmes objets occupent aujourd'hui dans le même royaume des officiers et des ouvriers sans nombre. Cette seule dépense s'élève chaque année à quelques dizaines de *uan* (un uan est dix mille onces d'argent). On fabrique à Chou, à Chang-han, des ustensiles d'or et d'argent pour la cour, et l'on y dépense, de compte fait, cinquante *uan* dans l'année. Il faut annuellement cinq mille *uan* pour entretenir à la cour votre intendant des travaux et les ouvriers qu'on emploie pour vous ou pour la reine. Vous nourrissez dans vos écuries près de deux mille chevaux qui consomment beaucoup de grain. Il sort souvent de chez la reine (je l'ai vu maintes fois) des tables non-seulement riches et bien servies, mais chargées de vaisselle d'or et d'argent, dont elle fait cadeau aux personnes les plus diverses, et souvent à des gens qui ne méritent pas cet honneur.

A combien montent les dépenses que fait la reine ? Je ne saurais le dire précisément; mais à coup sûr elles sont énormes. Cependant le

peuple est dans la misère. Un grand nombre de vos pauvres sujets pâtissent de la faim; beaucoup d'entre eux, restés sans sépulture, sont la proie des chiens, tandis que vos écuries sont remplies de chevaux nourris de grain, gras et fringants au possible, au point que, pour diminuer leur embonpoint ou pour les dompter, il est nécessaire de les fatiguer chaque jour un peu. Est-ce ainsi que les choses doivent aller sous un prince que Tien, en le mettant sur le trône, a constitué le père et la mère du peuple? Ce Tien est-il donc aveugle?

C'est sous Vou-ti réellement que commencèrent les dépenses excessives (dans la dynastie des Han). Il réunit tout ce qu'il put dans l'empire entier de jeunes filles attrayantes, et il en remplit le palais. On en compta jusqu'à mille. Sous Tchao-ti, jeune et faible, Ho-cang avait pleine autorité. Ho-cang ne connaissait ni raison ni convenances. Après avoir rassemblé dans le palais un amas inutile d'or, d'argent, de bijouteries, il fit une collection curieuse d'oiseaux, de poissons, de tortues, de bœufs, de chevaux monstrueux, de tigres, même de léopards et d'autres bêtes féroces; le tout pour peupler des viviers et une ménagerie dans le palais, afin de divertir les femmes. Ce fut là une chose indécente s'il en fut jamais, contraire à la volonté de Tien, et, à mon sens, quoi qu'en ait dit Ho-cang, peu conforme aux ordres que Vou-ti lui avait laissés en mourant.

Depuis lors le mal alla croissant. Sous Suen-ti, ce fut à qui aurait le plus de femmes; un Tchou-éou en eut par centaines, et tous les riches firent de même. A l'intérieur, c'était une troupe de femmes, occupées presque uniquement à déplorer leur sort et à faire mille imprécations; au dehors, une foule d'hommes tout à fait inutiles. Par exemple, un officier d'une fortune médiocre entretenait pour son amusement quelques dizaines de comédiens. Et le peuple souffrait, beaucoup mouraient; on aurait dit que l'on cherchait à la fois à peupler les sépultures et à dépeupler l'univers. Le mal commença par la cour; mais il devint général. Chacun se fait une loi de suivre ce qui a été de mode sous plusieurs règnes. Les choses en sont là aujourd'hui, et je ne puis y songer sans un vif regret.

Je conjure Votre Majesté de remonter un peu au-delà des dix derniers règnes, d'examiner avec attention et d'imiter la louable économie de quelques-uns de ses aïeux, de retrancher deux tiers des dépenses de la cour en meubles, en vêtements et en équipages. Le nombre des fils que vous pouvez espérer ne dépend pas du grand nombre de vos femmes. Vous pouvez choisir parmi celles-ci une vingtaine des plus vertueuses, et renvoyer les autres chercher un mari. Quarante chevaux nourris dans vos écuries peuvent vous suffire. Réservez, si vous le voulez, un de ces parcs si vastes, et donnez les autres à cultiver au pauvre peuple. Dans un temps de misère et de stérilité comme celui-ci, les économies que je réclame ne sont-elles pas indispensables? Pouvez-vous ne pas gémir de ce que souf-

frent vos peuples, et ne pas songer efficacement à les soulager? Répondez-vous aux desseins de Tien sur vous? Quand Tien fait les rois, c'est pour le bien des peuples. Son intention n'est pas de mettre un homme en position de se divertir comme il lui plaît. « Ne présumez pas trop, dit le Chou-king, de ce que Tien a fait en votre faveur. De terribles changements peuvent arriver. Régner comme on le doit n'est pas chose facile. Chang-ti (l'empereur suprême) vous observe de près. Ne divisez pas votre cœur. »

VI.

Yuen-ching, *étant censeur en exercice, présenta ce discours à l'empereur.*

Nos anciens rois, en instituant pour le bien commun plusieurs emplois, prétendaient que chacun exerçât le sien avec exactitude et fidélité; que celui qui y manquerait fût privé de sa place, et même puni de mort. Aujourd'hui, parmi tous les officiers de votre empire, nous sommes, nous censeurs, sans aucun doute, ceux qui occupons le plus inutilement un poste à votre cour et en recevons le plus gratuitement le salaire; il n'en était pas ainsi sous Taï-tsong. Ce prince, homme de votre maison, avait pour censeurs Ouang-kueï et Oeï-ching, qui se tenaient presque toujours à son côté, même en temps de récréation; il les avait tellement en estime, qu'il ne projetait aucune entreprise, et ne donnait aucun ordre sans prendre leur avis. Aussi à quoi ne parvenait pas la pénétration de ce prince, secondé par la sagesse de deux si grands hommes? Rien de mieux combiné que les mesures prises sous ce règne glorieux; rien de mieux conçu que les déclarations et les ordres qui se publiaient. Taï-tsong, en travaillant avec ses censeurs, craignait encore de faire peu. Les trois premiers ordres étaient-ils appelés pour délibérer sur les choses de la guerre, il voulait qu'un censeur assistât à la délibération et lui en rendît compte. Les grands officiers, qui sont les yeux, les oreilles et les bras du souverain, avaient alors dans Taï-tsong, non-seulement un chef attentif, mais un bon père qui s'en faisait aimer par sa tendresse bienveillante et les encourageait à le servir par une entière confiance. Rejetant librement dans les conseils ce qui s'y proposait de mauvais, fût-ce par le prince lui-même, on embrassait avec ardeur ce qui paraissait vraiment bon. Cette manière d'agir eut un excellent résultat; on vit, en moins de quatre ans, un ordre admirable dans tout l'empire, et les chefs barbares, nos voisins, vinrent d'eux-mêmes avec leurs armes escorter notre empereur. Et cette prospérité si prompte, quelle en fut la cause? La force des armes? Non; mais le facile accès accordé par le prince, la manière dont il recevait les conseils et le zèle de ses officiers, surtout de ses censeurs, à lui en donner de bons.

Combien les choses sont changées aujourd'hui! La fonction des censeurs se réduit à figurer dans certaines cérémonies; mais leur devoir, quel est-il selon l'institution? D'observer attentivement le prince et de l'avertir de ce qui peut lui échapper, soit dans sa conduite personnelle, soit dans le gouvernement; de lui exposer ouvertement, en pleine audience, les points capitaux et essentiels, et quelques autres en particulier, par écrit et sous cachet. Depuis quelques années, il n'y a plus d'audiences ni de conseils comme précédemment; la conduite n'est plus réglée par les écrits.

A quoi se borne l'emploi de censeur? Si quelque ordonnance nouvelle est publiée, s'il est fait quelque établissement extraordinaire, et que les censeurs y trouvent à redire, ils peuvent en représenter par écrit et sous le cachet les inconvénients et proposer leur avis. Hélas! je me récrie quand j'y pense au temps même où l'on avait la liberté de discuter avec le prince sur les affaires, et de lui suggérer des précautions contre les dangers futurs; quand dans les conseils et dans les assemblées particulières on travaillait avec le prince pour le bon gouvernement de l'État, il arrivait pourtant que l'on n'amenait qu'avec peine son autorité suprême à abandonner une idée prise, à se soutenir près de lui contre l'artifice et la calomnie. Comment, aujourd'hui, par une simple remontrance et quelques avis donnés sous cachet, faire révoquer des ordonnances publiques, faire abroger des choses établies, et s'attirer de la part du prince une de ces déclarations honorables dont il y avait tant d'exemples autrefois, et qui sont si rares de notre temps? Non, il n'y a rien à espérer. Cela semble aujourd'hui si peu praticable, que quiconque fait des remontrances ou donne des avis sur le gouvernement, est regardé comme un aventurier ou comme un intrigant. Les choses étant ainsi, malgré mon faible mérite, je ne puis m'empêcher de rougir d'occuper le poste que remplissaient, sous Taï-tsong, Ouang-kueï et Oéï-ching. Si Votre Majesté nous regarde, moi et mes collègues, comme des gens incapables de la seconder et de l'approcher, nous sommes conséquemment indignes d'occuper à la cour le rang que nous y tenons; il faut nous destituer et nous bannir.

Que si Votre Majesté m'a placé dans ce poste afin que je puisse lui être utile, si elle me continue à cet effet le traitement et les honneurs de cet office, je la supplie de me donner occasion d'en remplir les fonctions les plus essentielles. Anciennement les premiers censeurs avaient entrée au conseil privé, comme les premiers ministres. Souvent, en outre, les premiers censeurs étaient auprès du prince; il les appelait de temps en temps par un ordre exprès, les recevait toujours avec un air de bonté, de manière à les assurer que leurs avis seraient bien reçus. S'il plaît à Votre Majesté de remettre les choses sur ce pied, je ne négligerai rien de mon côté pour répondre à sa bonté et pour remplir dignement les fonctions de mon emploi. Je lui soumettrai mes faibles observations, et peut-être serai-je assez

heureux pour lui en adresser quelqu'une qu'elle jugera bonne. Si Votre Majesté, après en avoir fait l'expérience, ne trouve que des choses frivoles et de peu d'importance dans ce que je proposerai, qu'elle me punisse et me fasse périr dans les supplices. Il me sera moins dur d'abandonner ainsi le poste de censeur que de l'occuper comme je fais.

VII.

Discours de Ché-kié.

Sous cette dynastie, tout est impôts, douanes, prohibitions. Il y en a sur les montagnes et dans les vallées, sur les fleuves et sur les mers, sur le sel et sur le fer, sur le vin et sur le thé, sur les toiles et sur les soies, sur les passages et sur les marches, sur les ruisseaux et sur les ponts. Je vois partout sur ces choses et sur bien d'autres : *Il est défendu,* etc. Tandis que l'on veille avec soin et rigueur à faire observer ces défenses, je vois d'un autre côté les fils négliger leur père, le peuple se soustraire à l'autorité du prince, les hommes laisser la bêche et la charrue, les femmes abandonner les manufactures d'étoffes, le luxe augmenter chez les artisans, les marchands vendre des perles et autres inutilités, les personnes de cabinet négliger l'étude des anciens livres, dont la doctrine est en somme la justice et la charité. Je vois les superstitions et les abus devenir coutumes, la corruption passer jusque dans le style, un vain clinquant devenir de mode, une infinité de personnes courir dans les rues et mener une vie oisive, beaucoup de magistrats perdre leur temps en fêtes, une foule de personnes porter des vêtements au-dessus de leur condition, les constructions devenir chaque jour plus somptueuses, la force et le pouvoir opprimer la faiblesse et l'innocence, les grands officiers se laisser corrompre par des dons et leurs subalternes exploiter le peuple. Je vois tout cela, et je ne vois pas qu'on songe à le défendre et à l'empêcher efficacement.

Et cependant, selon l'idée de nos vieillards, idée saine et vraie, un fils qui abandonne son père commet un délit personnel, ou même un trouble général, et toujours un grand désordre. Se soustraire à l'autorité du souverain est une révolte; abandonner la culture des champs et cesser de travailler à la fabrication des étoffes, c'est s'affamer soi-même et les autres. Raffiner de vains ornements pour les artisans, trafiquer d'objets inutiles pour les marchands, négliger la charité et la justice pour les lettrés, c'est délaisser, chacun dans son genre, ce qui est essentiel et le plus important. Établir la superstition dans la Chine, c'est introduire la barbarie dans l'empire. Donner la vogue au style fleuri équivaut à ensevelir nos *King*. Que tant d'oisifs battent les rues, que les magistrats perdent le temps en fêtes, c'est abandonner les affaires privées et publiques. Si le luxe règne dans les édifices et dans les habits, les diverses conditions seront

bientôt confondues. Si la force et le pouvoir ne sont pas suffisamment réprimés, voilà les faibles et les pauvres dans l'oppression. Si les grands officiers se laissent corrompre par des dons et que les agents inférieurs vivent de rapines, il n'y a plus d'équité, plus de justice. Ne pas défendre ou plutôt ne pas empêcher efficacement des maux si graves, et faire observer à la rigueur je ne sais combien de prohibitions sur ce qu'il y a de plus nécessaire aux hommes, est-ce sagesse? Est-ce là le gouvernement de nos ancêtres? Si l'on me demande ce qu'il faut faire pour rétablir ce sage gouvernement, voici ma réponse en deux mots : Empêcher ce qu'on laisse faire, laisser faire ce qu'on empêche; c'est ainsi que gouvernaient nos aïeux.

VIII.

Discours de SÉ-MA-KOUANG, *le célèbre historien, à l'empereur* ING-TSONG, *à l'occasion de calamités publiques.*

Depuis que Votre Majesté est sur le trône, combien de phénomènes extraordinaires et de calamités publiques! Des taches noires sont apparues dans le soleil. Des inondations et des sécheresses se sont succédé. L'été passé commencèrent des pluies à torrents pour ne finir qu'après l'automne. Au sud-est de votre cour, on a vu dans le territoire de plus de dix cités les maisons grandes et petites submergées par les eaux ou portées sur les cimes des arbres (1). Combien de familles furent ruinées! De là des malheureux partout et de tout âge : le fils séparé du père, l'un et l'autre accablés sous le poids de leur misère. Les parents vendent leurs enfants, les maris leurs femmes, et ils les donnent à plus bas prix que les plus vils animaux. A Hin et à Ping, la famine fut si grande, que l'on vit les plus proches parents se manger les uns les autres (2).

A un automne pluvieux succéda un hiver, non pas froid et sec, comme il eût fallu, mais humide et tempéré comme l'est d'ordinaire le printemps. Les plantes et les arbres donnèrent feuilles et fleurs hors de saison; puis survinrent, au printemps, des vents très âpres. Enfin, cet été, les maladies contagieuses ont semé la mort en plus de cent villes. Il n'y avait dans les maisons que des malades, dans les chemins que des enterrements. Dans les premiers jours de l'automne, les grains étaient les plus beaux du monde, et le peuple commençait à respirer dans l'espoir d'une abondante récolte; mais au moment de la moisson, il tomba une pluie si extraordinaire que, dans l'espace d'un jour et d'une nuit, les rivières et les ruisseaux débordèrent et firent remonter les fleuves vers leurs sources; des torrents impétueux emportèrent les ponts les plus élevés, couvrirent de

(1) Attendu qu'elles sont de bois de bambou.

(2) Il faut se rappeler que toutes les calamités passent, à la Chine, pour provenir de la faute des gouvernants.

hautes collines, firent de la campagne une vaste mer et ravagèrent toute la moisson.

La désolation ne fut pas moindre dans votre capitale; l'inondation emporta toutes les barrières, démolit les portes et les murailles : les tribunaux des magistrats, les greniers publics, les habitations du peuple et des soldats, tout souffrit. Beaucoup périrent, soit écrasés sous les ruines des maisons, soit engloutis par les eaux. De telles calamités sont véritablement extraordinaires, et je ne sache pas que depuis plusieurs siècles on en ait vu de semblables. Comment Votre Majesté n'en a-t-elle pas été effrayée? Comment ne pense-t-elle pas à examiner sérieusement ce qui peut avoir contribué à attirer de si grands maux? Mon zèle m'y fait réfléchir, et je crois que, de votre part, trois causes y ont contribué.

D'abord votre conduite envers l'impératrice-mère. Cette princesse, que personnifient la bonté, la sagesse et la vertu, devint votre mère en vous adoptant, en vous destinant à l'empire, d'accord avec Gin-tsong. A peine fûtes-vous entré dans le palais, qu'elle eut toujours pour vous les soins d'une mère. Gin-tsong étant mort et vous malade, on vit cette princesse, agenouillée devant l'appartement de l'empereur, battre la terre de son front jusqu'à se blesser en priant de cœur pour votre guérison.

Après cela, comment avez-vous pu jamais vous laisser persuader, sur des rapports mensongers, préparés pour vous aigrir contre elle, que cette princesse n'a pas toujours eu pour vous des sentiments de bonne mère? Quand cela serait vrai en quelque partie, est-il permis à un fils de s'élever contre père et mère, et de n'avoir pour eux de tendresse et de respect qu'à proportion de ce qu'il juge lui avoir été fait en bien ou en mal? Qui jamais a entendu pareilles maximes?

Il en est une toute contraire, bien mieux établie et communément reçue; la tradition dit : « Un grand bienfait doit faire oublier les petites injures. » Or, l'empereur défunt vous a tiré du gouvernement d'une province, dont vous lui étiez encore redevable, pour vous élever au trône et vous faire maître de tout l'empire. Qu'a-t-il exigé de vous pour un si grand don? que vous prissiez soin, à sa prière, de l'impératrice son épouse et des princesses ses filles. Mais ce prince fut à peine dans le cercueil, avant même qu'il fût enseveli, que vous affligeâtes l'impératrice. Vous avez relégué les princesses dans des appartements éloignés, où vous ne paraissez presque jamais; vous avez abandonné votre mère et les princesses, ses filles, à la discrétion ou, pour dire mieux, à la négligence de bas employés.

Permettez que sur ce fait je raisonne du petit au grand. Imaginez-vous un homme vulgaire vivant sur quelques perches de terre avec sa femme et plusieurs filles qu'il a eues d'elle. Lorsqu'il se voit avancé en âge et sans enfants mâles, il adopte un jeune homme de sa famille et le constitue son héritier. Celui-ci, devenu maître de la propriété aussitôt que le père a fermé les yeux, dispose arbitraire-

ment des biens selon qu'il lui plaît, sans égard pour la mère et sans s'occuper de ses sœurs. Elles ont beau souffrir, soupirer, gémir, se plaindre, il est insensible à tout. Quelle idée pensez-vous que le voisinage se fasse d'un fils de ce caractère? qu'en pensera-t-il? qu'en dira-t-il? Une pareille manière d'agir décréditerait un paysan dans son village; que devra attendre d'une conduite beaucoup plus injuste un empereur sur qui sont fixés les regards de tous ses sujets? comment en pourra-t-il être aimé?

En second lieu, l'empereur défunt, facile et bon de sa nature, eut toujours de la répugnance à contredire ses employés. Dans les dernières années de son règne, tourmenté d'une maladie de poitrine, il se déchargea du soin du gouvernement et s'en reposa presque entièrement sur quelques-uns de ses officiers. Malheureusement le choix ne fut pas toujours ce qu'il devait être; on vit souvent la brigue et l'intérêt l'emporter sur le mérite et la vertu. Quelque précaution que les auteurs de ces injustices aient prise pour se mettre à couvert, ils n'ont abusé que le vulgaire, peu attentif et moins bien informé. Les personnes éclairées gémirent; mais ne sachant à qui avoir recours, à cause de la maladie du roi, elles gardèrent le silence. Leur consolation était de penser qu'un jeune prince comme vous, en montant sur le trône, examinerait tout par ses propres yeux, s'instruirait de tout avec soin et maintiendrait avec vigueur l'autorité suprême. Ils espéraient qu'alors les personnes incapables seraient écartées et les hommes de mérite avancés; que la pure équité réglerait les punitions et les récompenses : en un mot, que, grâce à la sage conduite du souverain, la cour et l'empire changeraient d'aspect.

C'est là ce qu'on espérait et ce que l'on n'a pas encore vu. Déjà, au commencement de votre règne, vous semblez fatigué du poids des affaires, comme Gin-tsong accablé par la maladie dans les dernières années du sien; vous abandonnez plus que lui à certains officiers la décision des affaires, et l'on dirait presque que vous craignez de connaître leur manière d'agir. On vous a présenté quantité de mémoires, dont quelques-uns de grande importance, et vous n'en avez point fait de cas. Sous prétexte de laisser aller les choses comme par le passé, vous n'examinez rien à fond, et tandis que l'on apporte la plus grande attention à veiller à des bagatelles, on néglige entièrement le point principal du gouvernement.

Il y a dans les emplois des officiers tout à fait indignes, des personnes sans mérite ni vertu; vous les connaissez, et n'ayant pas le courage de les éloigner, vous les laissez en place. Il ne manque pas dans l'empire de gens chez qui de grands talents s'associent à beaucoup de sagesse et de probité; vous le savez bien, et vous les reconnaissez pour tels; cependant vous ne vous en occupez pas. Un parti était dangereux et sujet à de grands inconvénients; on vous le démontra. Vous en convîntes, et pourtant vous le laissâtes prendre.

Un autre était bon; vous le saviez, on vous en fit toucher au doigt les avantages, et pourtant vous n'osâtes vous déclarer ni dire : Je veux qu'on le prenne. Ceux dont vous vous servez sentent tant de faiblesse, et ils en profitent, ou plutôt ils en abusent. Plus despotiques qu'ils n'avaient pu l'être sur la fin du dernier règne, ils sont plus hardis encore. Leur caprice ou leur intérêt décide de tout. Mettre en place les gens les plus incapables et absoudre les plus coupables ne les fait pas rougir. En un mot, ils osent tout et ne gardent aucune mesure. C'est ainsi que vous gouvernez l'empire! Est-ce là répondre dignement à ce qu'on attendait de vous?

En troisième lieu, vous avez réellement d'excellentes qualités naturelles; mais en êtes-vous plus riche que Yao, Choun, Yu, et Ching-tong? A leur exemple, il conviendrait de chercher à accroître un si beau fonds en profitant de la prudence des sages. Or, c'est ce que vous ne faites pas. Loin de là. Avez-vous quelques desseins? avez-vous pris une résolution? Quoi que l'on dise pour vous faire sentir le mal, vous ne vous en départez pas. Non; les soldats les plus braves ne défendent pas avec plus d'obstination un poste où l'ennemi les assiège, que vous ne défendez votre opinion. Rien de ce qu'on peut vous dire, au contraire, ne trouve accès dans votre esprit. Agir ainsi, selon les maximes de nos sages, ce n'est pas réunir plusieurs ruisseaux pour en former une grande mer. Un prince sage écoute tout, pèse tout sans prévention. Lorsqu'il a diverses propositions à examiner, il ne dit pas : Celle-ci est la mienne, celle-là est d'un autre; celle-ci m'a été suggérée la première, celle-là est venu après. De telles distinctions ne le font pas pencher d'un côté ou de l'autre; il cherche la meilleure opinion, et cela suffit. Or, comment discerner la meilleure, si on se laisse préoccuper par de pareilles préventions?

Le *Chou-king* dit : « Si quelqu'un manifeste un avis contraire à vos inclinations et à vos idées, c'est pour vous un motif de le présumer bon et d'en peser avec plus de soin l'utilité et l'avantage. Si un autre abonde dans vos intentions, il faut donner d'autant plus d'attention aux raisons en sens opposé. » Que si contrairement à de telles maximes, n'écoutant avec plaisir et n'embrassant avec joie que ce qui s'accorde avec vos idées, vous rejetez tout le reste, si même vous vous en irritez, il en résulte naturellement que les flatteurs affluent autour de vous et que les gens probes se retirent. Est-ce là le moyen de faire le bonheur de vos sujets et d'illustrer votre règne?

Votre dynastie, à l'exemple des précédentes, a établi des censeurs pour être les oreilles et les yeux du prince, afin que ni les ministres ni d'autres n'osassent rien lui cacher de ce qu'il importe de connaître. Toutes les affaires qui viennent à la cour passent par les mains des ministres; ils en délibèrent, ils décident, et, s'il plaît au prince, ils en promulguent la décision. S'il arrive qu'un censeur, selon le

devoir de sa charge, vous adresse des remontrances sur ce qu'ils décident et vous soumette ses motifs, Votre Majesté, au lieu d'examiner elle-même son mémoire, le remet tout de suite à ceux-là même dont la décision est attaquée, et s'en rapporte à leur jugement. Où sont ceux qui ont assez de rectitude d'esprit pour reconnaître que ce que d'autres proposent est mieux que ce qu'ils ont déjà résolu? On trouve encore moins des gens pour avouer qu'ils ont tort et que la censure est juste. En agissant ainsi, Votre Majesté ne gagne autre chose que la réputation d'un prince qui n'aime pas les avis et qui cherche à s'en débarrasser; vos officiers y gagnent d'être les maîtres absolus et les tranquilles dépositaires de l'autorité suprême.

Les trois points que j'ai touchés ne sont pas des choses secrètes; il n'est pas d'employé fidèle et dévoué qui n'en gémisse. Mais on craint un mouvement de colère de votre part, et de celle des parties intéressées un ressentiment presque aussi redoutable. En conséquence, personne n'ose dire mot, et la tristesse, le découragement, l'indignation règnent dans le cœur de vos fidèles sujets. Plus ces sentiments sont comprimés, plus ils deviennent violents, et je ne m'étonne pas qu'ils attirent ces intempéries des saisons. J'ose parler ainsi pour vous supplier de faire attention que, si les hommes sont au-dessous de vous, le Tien est au dessus, et pour vous conjurer de répondre aux desseins du ciel et aux désirs de vos sujets. Vous ne pouvez mieux y réussir qu'en remédiant efficacement aux trois points que j'ai signalés. Remplissez envers l'impératrice les devoirs d'un bon fils; occupez-vous de lui faire plaisir et de la rendre contente et heureuse. Montrez de la bonté aux princesses vos sœurs, en ayant égard à ce qui leur est nécessaire, et mariez-les quand le moment en sera venu. N'abandonnez pas à autrui l'autorité suprême, qui n'appartient qu'à vous. Dans le choix des officiers, distinguez le vrai mérite. Dans les récompenses et les châtiments, ne considérez que l'étendue des services et la gravité des fautes. Fermez désormais la porte aux flatteurs, éloignez ceux qui ont obtenu des emplois. Ouvrez un libre avis aux conseils, écoutez tous ceux qui vous seront donnés, suivez avec constance et courage ceux qui seront les plus salutaires.

Du reste, il ne faut pas vous contenter de dire que vous voulez dorénavant changer de conduite; il faut le montrer par vos actions, comme il faut que ces actions proviennent d'une résolution ferme et sincère. Rien ne résiste à une pareille sincérité quand elle est parfaite; elle a dompté souvent jusqu'aux pierres et aux métaux : comment des hommes lui résisteraient-ils? Mais si elle vous manque, les apparences ne produiront rien. Non, vous ne feriez pas mouvoir le moindre de vos sujets; à plus forte raison ne pourriez-vous toucher Tien. Ne vous faites pas illusion, voici les paroles du *Chou-king* : « Il est trop au-dessus de nous. » Mais, quelque élevé que soit Tien, il nous entend et nous voit de près. Nos sentiments germent à peine

au fond de nos cœurs, que Tien en est déjà informé. Faut-il qu'il se montre à vos yeux sous une figure humaine, ou qu'il touche vos oreilles par le son d'une voix sensible? Je sais le peu que je vaux, et combien peu je vous suis utile; mais je ne me crois pour cela dispensé de vous exposer mes sentiments et de vous soumettre mes faibles observations. C'est à Votre Majesté de les examiner à son aise et d'en apprécier la valeur.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

NOTES ADDITIONNELLES.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.



Paris — Typographie de Firmin-Didot et Cie, 56, rue Jacob. — 7716.

